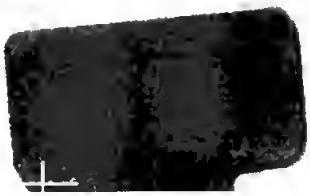
Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
RACCOLTA DE GUBERNATIS
F
1
5



Digitized by Google

Digitized by Google

LE

MAHA-BHARATA

POÉME ÉPIQUE

DE KRISHNA-DWAIPAYANA

PLUS COMMUNÉMENT APPELÉ

VÉDA-VYASA

C'EST-A-DIRE LE COMPILATEUR ET L'ORDONNATEUR DES VÉDAS

Traduit complètement pour la première fois du sanscrit en français

PAR

HIPPOLYTE FAUCHE

Traducteur du Râmâyana, des Œuvres complètes de Kâlidâsa, etc.
Abréviateur du Râmâyana

CINQUIÈME VOLUME

PARIS

LIBRAIRIE DE A. DURAND

Rue des Grès-Sorbonne, 7, actuellement rue Cujas

ET LIBRAIRIE DE Mme Ve BENJAMIN DUPRAT

Rue Fontanes (ancienne rue du Cloître-Saint-Benoît).

1866

LE MAHA-BHARATA

POÈME ÉPIQUE.

Digitized by Google

La reproduction et la traduction même de cette traduction sont interdites en France et dans les pays étrangers.

MEAUX. — IMPRIMERIE JULES CARRO.

Digitized by Google

LE

MAHA-BHARATA

POÈME ÉPIQUE

DE KRISHNA-DWAIPAYANA

PLUS COMMUNÉMENT APPELÉ

VÉDA-VYASA

C'EST-A-DIRE LE COMPILATEUR ET L'ORDONNATEUR DES VÉDAS

Traduit complétement pour la première fois du sanscrit en français

PAR

HIPPOLYTE FAUCHE

Traducteur du Râmâyana, des Œuvres complètes de Kâlidâsa, etc.
Abréviateur du Râmâyana

CINQUIÈME VOLUME

PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
Rue des Grès-Sorbonne, 7, actuellement rue Cujas
ET LIBRAIRIE DE Mme Ve BENJAMIN DUPRAT
Rue Fontanes (ancienne rue du Cloître-Saint-Benoît), 7

1866

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Voici le cinquième volume du *Mahâ-Bhârata*, magnifique travail, mais affreusement hérissé d'interpolations.

Nous nous contenterons d'en citer un seul exemple.

C'est la fin du *Vana-Parva*, qui s'unit mal, ou plutôt qui ne s'unit pas du tout, et qui se met en contradiction avec le commencement du *Chant de Virâta*. Ici, Youddhishthira est déterminé à passer sa treizième année d'exil inconnu dans la ville de ce monarque, ami des Pândouides ; il habite une forêt ; il en supplie tous les ascètes de souffrir que cette treizième année se passe ignorée dans leurs verdoyantes retraites, et les brahmes de l'accorder, sans faire aucune observation.

Cette manière, peu réfléchie dans l'ensemble,

Digitized by Google

d'envisager la chose appartient donc à une rédaction différente : le reste est tombé dans l'oubli ; il faut y jeter aussi ce commencement inutile, et le sacrifier à la pureté du poète réhabilité. Aussi dans ce travail d'expurgation, que nous avons promis, s'il plaît à Dieu ! d'opérer sur le *Mahâ-Bhârata*, nous proposons-nous de terminer le *Vana-Parva* à la page 91*, après les saintes promesses données à ceux, qui liront la poétique légende d'Yama, et, sans attacher aucun regret aux pages avortées, qui closent le chapitre, d'ouvrir au même instant et de commencer immédiatement le *Chant de Virâta*.

Juilly, 15 avril 1866.

HORS DE PROPOS.

Retranché par déférence.

Digitized by Google

LE MAHA-BHARATA

POÈME SANSCRIT.

LA GRANDEUR D'AME DE L'ÉPOUSE FIDÈLE A SON VŒU.

Youddhishthira dit :

« Je ne plains, grand anachorète, ni moi, ni ces *héros*, mes frères ; *je ne me plains pas* de la manière, dont cette fille de Droupada *nous* fut enlevée par le roi *Douryodhana.*

» Quand nous fûmes vaincus au jeu par des hommes pervers, ce fut Krishnâ, qui nous sauva ; Djayatratha ensuite nous l'a ravie du bois. 16,616—16,617.

» As-tu jamais, soit vu, soit entendu nommer une femme aussi vertueuse, aussi fidèle à son époux, que cette fille du *roi* Droupada ? » 16,618.

Mârkandéya lui répondit :

« Écoute, sire, comment cette magnanimité des femmes de condition s'est trouvée jadis en la princesse Sâvitrî. 16,619.

» Il y eut chez les habitants du Madra un roi magna-

nime, équitable, de la plus haute vertu, identifié à Brahma, uni d'alliance avec la vérité et victorieux des sens. 16,620.

» Ami des sacrifices, généreux, habile, également cher aux villageois et aux citadins, ce prince, qui mettait son plaisir dans le bien de tous les êtres, avait nom Açvapati.

» Patient, véridique, ayant subjugué ses sens, il n'avait pas d'enfants; et, voyant passé l'âge florissant de la jeunesse, il s'abandonna au chagrin. 16,621—16,622.

» Il embrassa une cruelle pénitence pour obtenir des enfants; et, vainqueur des sens, il se refusa la nourriture au temps où *elle est demandée par la nature* et s'imposa le vœu de chasteté. 16,623.

» Il sacrifia cent fois à Sâvitrî, ô le plus excellent des rois, et, à chaque sixième jour, il prenait une nourriture mesurée. 16,624.

» Il fut dix-huit ans appliqué à ce vœu, et, quand il eut accompli cet intervalle de temps Sâvitrî entra dans la satisfaction. 16,625.

» Alors, revêtant une forme et pleine d'une grande joie, elle s'éleva du sein de l'agnihotra, et s'offrit elle-même aux yeux du roi. 16,626.

» Donatrice des grâces, elle dit au prince ces paroles : « Seigneur, je suis contente de toi pour ta continence immaculée, ta répression des sens, ta persistance en ton vœu, ton âme entière et ta dévotion. Choisis une grâce, Açvapati, souverain de Madra, que tu veuilles obtenir.

» Il ne faut mettre jamais de négligence à récompenser les vertus. » — « J'ai entrepris ce vœu pour obtenir des enfants, reprit Açvapati, par le désir du devoir accompli. 16,627—16,628—16,629.

Digitized by Google

» Si tu es contente de moi, Déesse, que des fils nombreux, vases de la famille, me soient donnés. Voilà quelle grâce je choisis, Déesse. 16,630.

» Le premier devoir, m'ont dit les brahmes, c'est d'avoir des fils. » Sâvitrî lui répondit : « Déjà, connaissant ton désir, j'ai parlé à l'auguste père des créatures pour qu'il te fasse naître des fils. Suivant cette faveur, une resplendissante jeune fille disposée par l'Être, qui tient l'existence de lui-même, naîtra bientôt pour toi sur la terre. Tu n'entendras jamais citer une chose, qui lui soit d'aucune manière supérieure. 16,631—16,632—16,633.

» Ravie de cette création du père suprême, je viens t'apporter cette nouvelle ! » — « Qu'il en soit ainsi ! » dit le monarque à Sâvitrî, qui lui donnait cette promesse. Il la conjura de nouveau, et, lui répétant que cela devait bientôt arriver, la Déesse disparut et le roi de revenir à sa ville. 16,634—16,635.

» Il demeura dans son royaume, occupé d'étendre sur ses sujets l'abri de sa justice. Au bout de quelque temps, l'héroïque monarque aux vœux comprimés déposa un germe au sein de la première et de la plus vertueuse de ses royales épouses ; mais ce germe d'une princesse, excellent Bharatide, égalait une multitude de garçons. 16,636—16,637.

» Il prit alors de l'accroissement, comme la lune dans un ciel sans nuage ; et quand, le temps fut révolu, la reine mit au monde une jeune fille aux yeux de lotus bleu. 16,638.

» Le meilleur des rois célébra avec joie les cérémonies de sa naissance : et, comme elle était un présent de Sâvitrî, en l'honneur de qui on célébrait alors un sacrifice,

les brahmes et son père lui donnèrent ce nom de Sâvitrî. La princesse croissait, telle que Lakshmî, revêtue d'un corps. 16,639—16,640.

» Le temps conduisit la jeune fille à l'adolescence. Quand ils la virent avec sa taille svelte, ses lombes charmants, telle enfin qu'une statue d'or, les hommes pensèrent que c'était une fille des Dieux descendue sur la terre. Retenu par sa splendeur, il n'était pas un prince, qui demandât en mariage cette jouvencelle aux yeux semblables aux pétales du lotus, flamboyante en quelque sorte de lumière. Alors, ayant jeûné, ayant baigné sa tête, elle s'approcha de la Divinité. 16,641—16,642—16,643.

» Après qu'elle eut sacrifié au feu, suivant les rites, elle fit prononcer aux brahmes les paroles de bénédiction, et, quand elle eut reçu le reste des offrandes de fleurs, elle s'avança vers son magnanime père, telle que Lakshmî, revêtue d'un corps. Elle inclina sa tête aux pieds du roi, lui offrit d'abord son bouquet de fleurs, et, joignant ses mains au front, la femme à la jolie taille se tint à côté de son père. Celui-ci, voyant sa fille parvenue à l'adolescence et de qui la main n'était pas sollicitée par des amants, quoiqu'elle eut les formes d'une Déesse, il en fut vivement chagriné. « Voici le moment de te donner à un époux, ma fille, dit le roi, souverain des hommes, et personne ne me choisit *pour son beau-père*. Recherche donc toi-même un époux semblable à toi pour les qualités. Je te donnerai, sans balancer, à l'homme, s'il est prince, que tu viendras me présenter : fais choix de lui à ton gré. » La sainte écriture fut récitée par les brahmes, suivant les Çâstras des devoirs. (*De la stance* 16,644 *à la stance* 16,649.)

» Et *le père dit* ainsi : « Écoute cette parole de ma

bouche, noble vierge : un père, qui ne donne pas sa fille en mariage est blâmable ; un roi, qui ne se marie pas, mérite le blâme également. 16,650.

» Quand l'époux est mort, le fils, qui n'est pas le protecteur de sa mère, est blâmable. Maintenant que tu as entendu ces paroles de moi, hâte-toi à la recherche d'un époux. 16,651.

» Agis de telle sorte que je n'encourre aucun blâme à la face des Dieux. » Ces mots dits à sa fille, il donna des ordres à ses vieux ministres, aux gens, qui devaient former sa suite, et les pressa de cette parole : « Partez ! » La vertueuse fille s'inclina, remplie de pudeur, aux pieds de son père. 16,652—16,653.

» Aussitôt qu'elle eut connu la parole de son père, elle sortit, sans balancer ; et, montée dans un char d'or, environnée de ses vieux ministres, 16,654.

» Elle visita les forêts charmantes, où les saints rois faisaient leur pénitence ; et, quand elle eut déposé son hommage aux pieds de ces respectables vieillards, elle parcourut même tous les bois l'un après l'autre. C'est ainsi que, prodiguant ses richesses à tous les tîrthas, la fille du roi porta ses pas dans chaque lieu des principaux brahmes.

» Le roi, souverain de Madra, était assis au milieu de l'assemblée, Bharatide, et s'amusait à discourir en compagnie de Nârada, quand Sâvitrî, la fille *du monarque*, vint au palais de son père, accompagné de ses ministres, après qu'elle eut parcouru tous les tîrthas et les hermitages. 16,655—16,656—16,657—16,658—16,659.

» Dès qu'elle vit son père assis sur un siége en commun avec Nârada, elle inclina sa tête à leurs pieds. 16,660.

« Où est allée cette fille de toi, sire ? dit à celui-ci Nâ-

rada. Pourquoi ne la donnes-tu pas à un époux, ainsi florissante de jeunesse? » 16,661.

« C'est aussi pour cette affaire qu'elle fut envoyée, et voici qu'elle revient, lui répondit Açvapati. Dévarshi, écoute-la dire l'époux, qu'elle s'est choisi. » 16,662.

» Excitée par son père en ces termes : « Parle avec étendue ! » la belle prit la parole, quand elle l'eut reçue également du Dieu : 16,663.

« Il était chez les Çâlvas un kshatrya à l'âme juste, le maître de la terre ; il se nommait Dyoumatséna ; mais il était aveugle. 16,664.

» Un voisin, ancien ennemi, mettant à profit ce défaut, conduisit à sa ruine le royaume de ce roi, qui avait perdu les yeux et n'avait qu'un fils encore enfant. 16,665.

» Il partit avec son épouse et son jeune fils pour la forêt ; et, arrivé dans les grands bois, cet homme aux grands vœux s'y livra à la pénitence. 16,666.

» Son fils Satyavat, qui est né dans la ville et qui a grandi dans une forêt de pénitence, est un époux de mon rang, me suis-je dit, et je lui ai donné le choix dans ma pensée. »

« Hélas ! sire, s'écria Nârada, Sâvitrî a commis une grande faute, elle, qui, dans son ignorance, a choisi le vertueux Satyavat pour son époux ! 16,667—16,668.

» Son père dit la vérité ; la vérité est dite par sa mère ; et c'est pourquoi les brahmes lui ont donné ce nom de Satyavat. 16,669.

» Cet enfant aime les chevaux ; il pétrit des chevaux en argile : fait-il un tableau, ce sont encore des chevaux, qu'il peint. Aussi est-il appelé Tchitrâçva (1). » 16,670.

(1) *Qui equos pingit* ou *pictor equorum.*

« Aujourd'hui même, reprit le roi, ce vigoureux Satyavat, ce pieux fils, est, *sans doute*, ou un monarque rempli d'intelligence, ou un héros plein de patience. » 16,671.

« Il est radieux comme le soleil, ajouta Nârada : il est égal pour le conseil à Vrihaspati : c'est un héros pareil à Mahéudra ; il est doué de patience comme la terre ! »

« Le prince Satyavat est-il généreux, observa Açvapati ; est-il uni à Brahma ; est-il plein de beauté ; est-il grand de caractère, et cependant sa vue est-elle aimable ? »

« Il est égal pour donner suivant ses facultés à Rantidéva, fils de Sankriti (1), répondit Nârada : il est pieux ; sa bouche est l'organe de la vérité, comme celle de Çivi, fils d'Ouçinara. 16,672—16,673—16,674.

» Magnifique et d'un aspect aimable comme fut Yayâti, ce vigoureux fils de Dyoumatséna, est d'une telle beauté, qu'il semble l'un des Açwins. 16,675.

» Ce héros est dompté, il est doux, il est véridique, il a subjugué ses organes, il est bienveillant, il ne médit jamais, il est rempli de pudeur, il est plein de constance.

» En lui habite la droiture ; sa fermeté est vraie : en un mot, il est cité, et par ceux, qui sont élevés en pénitence, et par ceux, qui sont grands de caractère.» 16,676-16,677.

« Tu me dis là, bienheureux, toutes les qualités, dont il est doué ; reprit Açvapati ; dis-moi également ses défauts, s'il en a quelques-uns. » 16,678.

« Chaque homme, repartit Nârada, a toujours un défaut, qui se glisse au milieu de ses qualités ; il est impossible à ses efforts de surmonter ce défaut. 16,679.

» Celui, qui est à Satyavat, et non un autre, c'est que

(1) Je doute de ce mot *Sankriti*, que je ne trouve nulle part.

l'année, à compter de ce jour, détruira sa vie : il faut qu'il abandonne son corps. » 16,680.

« Va, Sâvitrî, dit le roi : cherche un autre époux, femme charmante ! Il n'a qu'un seul défaut ; mais il est grand : il dépasse toutes ses qualités ! 16,681.

» Sa vie sera aussi courte que l'année : c'est le révérend Nârada, honoré des Dieux, qui me l'a dit : il faut qu'il abandonne son corps. » 16,682.

« Une seule fois, répondit Sâvitrî, un héritage échoit ; une seule fois, une vierge est donnée ; une seule fois, un père dit : « Il faut que je la donne ! » Ces trois choses ne sont faites qu'une seule fois chacune. 16,683.

» Qu'il ait une vie longue ou courte, qu'il ait des qualités ou n'en aie pas, je l'ai choisi une fois pour mon époux ; je n'en choisirai pas un second ! 16,684.

» Je prends une résolution par mon âme, elle est déclarée par ma bouche, je l'exécute par mon action : tout remonte donc à mon âme ! » 16,685.

« La résolution de Sâvitrî, ta fille, est inébranlable, ô le meilleur des hommes, observa Nârada ; il est de toute manière impossible d'empêcher qu'elle n'accomplisse ce devoir. 16,686.

» Les vertus, qui sont en Satyavat, ne se trouvent pas dans un autre homme ; j'approuve donc que tu lui donnes ta fille. » 16,687.

« Ce que tu dis ne peut être changé, reprit le roi, et ta parole est vraie ; j'exécuterai ton avis, car ta sainteté, révérend, est un gourou pour moi. » 16,688.

« Qu'il n'y ait point d'obstacle au don de Sâvitrî, ta fille ! répondit Nârada. Je m'en vais maintenant : sur vous descende la félicité ! » 16,689.

Digitized by Google

» Aussitôt Nârada se lève et retourne au Tridiva. Le monarque ordonne qu'on exécute les préparatifs du mariage de sa fille. Il pensa à cette chose, et fit rassembler tous les vases propres à la cérémonie du mariage.

» Il convoqua tous ses vieux brahmes, les ritouidjs et son archi-brahme ; puis, il se mit en route dans un jour saint avec la jeune fille. 16,690—16,691—16,692.

» Arrivé à la forêt pure, à l'hermitage de Dyoumatséna, le roi, accompagné de ses brahmes, s'avança à pied vers le saint monarque. 16,693.

» Il vit alors ce vertueux roi, privé des yeux, retiré sous l'abri d'un shorée, assis sur une jonchée d'herbes kouças. 16,694.

» Il rendit au saint monarque ses hommages, selon qu'il en était digne, et, prenant une voix pleine de soumission, il se fit connaître lui-même. 16,695.

» Le roi versé dans les devoirs reçut de lui un siége, la terre, un arghya : « Quelle est la cause de ta venue ? » lui demanda le royal anachorète. 16,696.

» Et le nouvel arrivé, regardant Satyavat, lui exposa tout, et son dessein, et l'obligation, qui lui était imposée.

« Sâvitrî est le nom, saint roi, de cette charmante vierge, ma fille, dit Açvapati. Accepte-la pour ta bru légalement, ô toi, qui connais le devoir. » 16,697—16,698.

« Déchus du trône, confinés dans l'habitation des forêts, pénitents comprimés, nous en observons le devoir, lui répondit Dyoumatséna : comment ta fille, qui n'a pas mérité cette infortune de n'avoir pour demeure que les bois, pourra-t-elle vivre dans un hermitage ? » 16,699.

« Quand nous connaissons, ma fille et moi, reprit Açvapati, le plaisir et la peine, la nature de l'être et la nature

même du non-être, une telle parole ne convient pas avec un homme de ma sorte. Je suis venu vers toi, sire, avec une résolution bien arrêtée. 16,700.

» Ne veuille pas détruire les espérances d'un homme incliné devant toi avec amitié : ne veuille pas m'opposer un refus à moi, que la bienveillance conduit ici devant toi.

» Ta condition est digne ; elle est assortie à la mienne, de même que je suis assorti à toi. Reçois donc ma fille pour ta bru et comme l'épouse du vertueux Satyavat. »

« J'ai désiré jadis serrer les nœuds d'un mariage avec toi, répondit le royal hermite. Mais : « J'ai perdu mon royaume ! » me disais-je ; et ce doute m'arrêtait.

16,701—16,702—16,703.

» Que ce dessein, l'objet de mes anciens désirs, s'exécute maintenant ! Tu es l'hôte, de qui j'ai désiré la venue.

» Fais rassembler tous les brahmes, habitants des hermitages, et qu'ils unissent les deux rois dans les liens d'un mariage suivant les règles. » 16,704—16,705.

» Dès qu'Açvapati eut donné sa jeune fille avec une suite convenable, il s'en revint à son palais, comblé d'une joie suprême. 16,706.

» Satyavat fut heureux de posséder une épouse, douée de toutes les qualités, comme elle se réjouit d'être unie à l'époux, que son cœur avait désiré. 16,707.

» Après que son père fut parti, elle déposa toutes ses parures, et revêtit dans la maison, et le valkala, et la robe rouge. 16,708.

» Elle leur inspira de la satisfaction à tous par ses actions en rapport avec tous les désirs, sa répression des sens, son respect et ses vertus empressées. 16,709.

Elle plut à sa belle-mère par tous les soins, qu'elle sut

donner à sa personne et à ses vêtements ; elle plut à son beau-père pour le culte des Dieux et le frein, qu'elle sut mettre à ses paroles. 16,710.

» Elle réjouit dans l'intimité son époux avec des présents, un esprit de paix, son adresse et des mots aimables.

» Tandis que ces personnes de bien habitaient alors dans l'hermitage, en affligeant leurs corps, il s'écoula ainsi quelque temps, fils de Bharata. 16,711—16,712.

» La parole, que Nârada avait prononcée, restait jour et nuit dans la pensée de Sâvitrî, que le chagrin n'abandonnait pas. 16,713.

» Ensuite, après un long intervalle, sire, écoulé de toute manière, arriva le temps, où Satyavat devait mourir.

» Le langage, que Nârada avait tenu, vivait toujours au cœur de Sâvitrî, occupée à compter chaque jour, qui s'était passé. 16,714—16,715.

« Dans quatre jours il doit mourir ! » pensa la noble dame ; et elle se tint, jour et nuit, les yeux continuellement fixés sur une abstinence de trois jours. 16,716.

» A peine eut-il ouï parler de son vœu, le *vieux* roi, plongé dans une profonde peine, se lève et vient adresser ces mots à Sâvitrî, en la flattant : 16,717.

« Ce *breuvage*, que tu veux avaler, est extrêmement amer, princesse : il est bien difficile de persister dans une abstinence de trois jours. » 16,718.

« Ne veuille pas en prendre aucun chagrin, mon père, lui répondit Sâvitrî ; j'accomplirai ce vœu ; je l'ai formé avec résolution ; la résolution en est la cause. » 16,719.

« Je n'ai point la force de te dire en aucune manière : « Romps ce vœu ! » reprit Dyoumatséna ; un homme de ma sorte te dira cette digne parole : « Accomplis-le ! »

» Quand le magnanime roi eut ainsi parlé, il mit fin à sa

voix, et Sâvitrî parut être faite de bois. 16,720—16,721.

» La veille du jour, où son époux devait mourir, éminent Bharatide, Sâvitrî en passa la nuit debout, accablée de chagrin. 16,722.

« Maintenant, voici le jour ! » pensa-t-elle. Elle sacrifia au feu enflammé, et, quand le soleil se fut élevé à la hauteur de quatre coudées, elle accomplit les cérémonies du matin. 16,723.

» Elle inclina sa tête devant tous les vieux brahmes, sa belle-mère, son beau-père, et, joignant ses mains au front, elle se tint devant eux avec soumission. 16,724.

» Tous les ascètes, qui habitaient le bois des pénitences, dirent : « Les bénédictions, qui ne tiennent pas au veuvage, sont bonnes et saintes pour Sâvitrî ! » 16,725.

« Qu'il en soit ainsi ! » dit la jeune femme, qui, livrée à la lecture et à la contemplation, recueillait dans son cœur toutes les paroles des ascètes. 16,726.

» Attendant le temps et l'heure, la fille des rois pensait dans une vive douleur à la manière, dont Nârada avait parlé. 16,727.

» Alors son beau-père et sa belle-mère, la prenant à part, dirent avec affection, ô le plus vertueux des Bharatides, ces mots à la jeune princesse : 16,728.

« Tu as accompli ce vœu suivant qu'il est enseigné. Le temps de rompre ce jeûne est arrivé : fais-le sans délai. »

« Quand le soleil sera parvenu au mont Asta, je pourrai manger, ayant accompli mon désir : cette pensée est dans mon cœur, c'est une condition, que je me suis imposée. »

16,729—16,730.

» Tandis que Sâvitrî parlait ainsi sur la nourriture, Satyavat prit une hache sur son épaule et s'en alla au bois.

« Ne veuille pas aller seul, dit Sâvitrî à son époux ; j'irai

Digitized by Google

avec toi, car je ne puis t'abandonner. » 16,731—16,732.

« Tu n'es pas encore allée au bois, répondit Satyavat; la route, noble dame, serait fatigante pour toi : comment, amaigrie par ce jeûne de ton vœu, iras-tu à pied ? »

« Le jeûne ne m'a causé, reprit Sâvitrî, ni fatigue, ni langueur; ne veuille pas mettre obstacle à mon désir, tourné vers ce voyage. » 16,733—16,734.

« Si ton désir, lui répondit Satyavat, est de venir avec moi, je te ferai ce plaisir : mais prends l'avis de mes parents; que cette faute ne porte pas toute sur moi. »

» La femme aux grands vœux s'inclina devant son beau-père et sa belle-mère. Elle dit : « Voilà mon époux, qui va dans la grande forêt; il emporte avec lui de la nourriture et des fruits. 16,735—16,736.

» Je désirerais obtenir de mon beau-père et de ma belle-mère la permission de sortir avec lui : je n'ai pas la force maintenant de supporter son absence. 16,737.

» Ton fils, mon père, va pour un agnihotra. Pourra-t-on empêcher celui, qui ne peut l'être? Ne l'étant pas, il s'en va au bois. 16,738.

» Il y a près d'un an que je ne suis pas sortie de l'hermitage, et j'ai une extrême curiosité de voir la forêt en fleurs. » 16,739.

« Depuis le temps que Sâvitrî me fut donnée comme bru par son père, elle ne m'a jamais rien demandé, lui répondit Dyoumatséna; et je ne me souviens pas qu'elle ait dit jamais une seule parole inconvenante. 16,740.

» Que cette *noble* femme obtienne donc son désir, comme elle le souhaite. Il ne faut pas faire d'imprudence, ma fille, dans la route de Satyavat. » 16,741.

» Quand elle eut reçu congé de ces deux vieillards,

l'illustre femme partit avec son époux : elle souriait, mais son cœur était agité par l'inquiétude. 16,742.

» De tous les côtés, elle contempla de ses grands yeux des bois charmants, fréquentés par des troupes de paons.

« Vois, disait Satyavat d'une voix douce à Sâvitrî ; vois ces rivières, qui roulent des ondes limpides, et ces hautes montagnes, couvertes de fleurs. » 16,743—16,744.

» La femme sans reproche, se rappelant (1) les paroles de l'anachorète sur la mort *prématurée* de son époux, regardait son mari *comme* déjà mort dans toutes les circonstances. 16,745.

» Elle suivait son époux et marchait à pas lents. Elle avait comme partagé son cœur en deux ; elle regardait *ce que son époux lui montrait* et la mort, *qui s'approchait* derrière elle. 16,746.

» Accompagné de son épouse, le vigoureux, ayant vu des fruits, en remplit un cabas et se mit à fendre du bois. 16,747.

» Il fit ruisseler sa sueur à mettre son bois en morceaux, et cette fatigue lui causa une douleur dans la tête. 16,748.

» Il s'approcha de sa femme, accablé de lassitude, et lui dit : « Cette fatigue m'a donné un mal de tête.

» Mes membres, mon cœur, Sâvitrî, est comme agité par la souffrance ; et je me sens malade en quelque sorte, femme aux paroles mesurées. 16,749—16,750.

» Il me semble qu'on me perce la tête avec des lances. J'ai envie de dormir, noble dame ; je n'ai pas la force de rester debout. » 16,751.

» S'étant avancé près de son époux, Sâvitrî de lui

(1) *Smaran*, suivant l'édition ; il faut *smarantî*.

Digitized by Google

mettre la tête dans son sein et de s'asseoir sur le sol de la terre. 16,752.

» La *belle* pénitente, songeant aux paroles de Nârada, pensa que c'était le jour, le temps, l'heure et la minute. 16,753.

» Au bout d'un instant, elle vit un homme vêtu d'un habit rouge, coiffé d'une tiare, rayonnant d'une splendeur semblable à celle du soleil. Il était beau, noir et blanc, il avait les yeux rouges, un lasso pendait à sa main, il inspirait l'épouvante, il se tenait à côté de Satyavat, les yeux attachés sur lui. 16,754—16,755.

» A cette vue, elle déposa doucement la tête de son mari, se leva soudain, et, réunissant les mains à son front, elle dit, en proie à la douleur et le cœur palpitant :

« Je reconnais un Dieu en toi : ce corps n'appartient pas à un enfant de Manou. Dis-moi librement qui tu es, maître des Dieux, et quel est ton dessein. » 16,757.

« Tu es fidèle à ton époux, lui répondit-il, et la pénitence t'accompagne, Sâvitrî : aussi, te le dirai-je, sache donc, femme charmante, que je suis Yama. 16,758.

» Une vie courte fut assignée à ce fils de roi, Satyavat, ton époux. Je vais le lier et l'emmener : sache que tel est mon dessein. » 16,759.

« On dit, adorable, que tes messagers, reprit Sâvitrî, se promènent au milieu des hommes. Pourquoi ta majesté, seigneur, est-elle venue ici pour l'emmener elle-même ?»

» A ces mots, désirant faire une chose, qui lui fût agréable, l'auguste roi des Mânes se mit à lui raconter exactement tout son dessein : 16,760—16,761.

« Cet homme, adonné aux devoirs et rempli de beauté, est un océan de vertus : il n'est pas convenable qu'il soit

emmené par mes gens : voilà pourquoi je suis venu. »

» Alors Yama d'arracher violemment du corps de Satyavat un homme grand d'un pouce seulement, après qu'il eut jeté sur lui son lasso et l'eut réduit en sa puissance. 16,762—16,763.

» Ensuite le corps, d'où l'âme avait été enlevée, resta sans vie, la splendeur éteinte, sans mouvement et n'offrant plus qu'un aspect affligeant. 16,764.

» Dès qu'il eût enchaîné l'âme, Yama de s'avancer, la face tournée au midi ; et Sâvitrî, la vertueuse et fidèle épouse, parfaite en son vœu et sa pénitence, accablée de douleur, suivait Yama : « Retourne sur tes pas, dit celui-ci ; va, Sâvitrî, et célèbre ses obsèques.

16,765—16,766.

» Tu as payé ta dette à ton époux : tu es allée jusqu'où il fallait aller. » — « Je dois aller, répondit Sâvitrî jusqu'au lieu où mon époux est conduit, ou jusqu'au lieu où il va de lui-même : voilà mon devoir éternel. Ne mets pas d'obstacle à ma route au nom de ma pénitence, de ma profonde piété, de mon vœu d'amour pour mon époux, au nom même de ta grâce! Les sages, qui connaissent la vraie nature des choses, disent que l'amitié va jusqu'à sept pas. 16,767—16,768—16,769.

» Je mets au plus haut rang l'amitié et je vais te dire une certaine chose : écoute cela ! 16,770.

» Beaucoup d'hommes, maîtres de leur âme, font dans le bois, et leur habitation, et la place de leurs sacrifices, et le devoir ; ils prononcent le devoir avec science : aussi les sages disent-ils que le devoir *ou Dharma* est le Dieu suprême. 16,771.

» Nous suivons tous la route avec la pensée des sages,

avec le devoir d'un seul : qu'un second ni un troisième n'entre pas dans les désirs : c'est pourquoi les sages disent que le devoir *ou Dharma* est le Dieu suprême ! » 16,772.

« Retourne sur tes pas, irréprochable femme, reprit Yama ; je suis content de cette parole, que tu as prononcée, jointe à la raison des consonnes, des voyelles et des lettres. Fais choix ici d'une grâce : quelle qu'elle soit, je te l'accorde, excepté la vie de ton époux. » 16,773.

« Mon beau-père est aveugle, répondit Sâvitrî ; il fut renversé de son trône, réduit à vivre dans un hermitage, confiné dans les bois. Que ta grâce rende à ce roi les yeux qu'il a perdus ; veuille le rendre vigoureux, semblable en splendeur au soleil ou à la flamme. » 16,774.

« Je t'accorde cette grâce, irréprochable femme, repartit Yama : la chose arrivera telle que tu l'as dite ! Je vois en ta personne comme de la fatigue, que la route lui a causée : retourne sur tes pas ; vas ! tu ne sentiras point de lassitude. » 16,775.

« D'où viendrait ma fatigue à côté de mon époux ? répondit Sâvitrî : en effet, où est mon mari, ma route est certaine. Là, où tu conduiras mon époux, souverain des Dieux, là est aussi ma route. Écoute encore cette parole de moi. 16,776.

» Se lier avec les gens de bien est le mieux qu'on puisse désirer ; un ami, dit-on, est ensuite ce qu'il y a de plus doux. Une liaison avec un homme vertueux n'est jamais sans fruit. Qu'on habite donc parmi l'assemblée des gens de bien ! » 16,777.

« Cette parole, que tu as dite, reprit Yama, est favorable pour l'âme, elle accroît l'intelligence des sages, c'est l'habitation du bien. Choisis, noble dame, une seconde

grâce, excepté la résurrection de ce Satyavat. » 16,778.

« Jadis, son trône même, lui répondit Sâvitrî, fut enlevé à mon sage beau-père : que ce monarque y soit restauré ! et que ce mortel, à qui je dois mes respects, ne déserte jamais son devoir. Voilà la chose, que je demande pour seconde grâce. » 16,779.

« Ce monarque sera bientôt rétabli sur son trône et jamais, dit Yama, il n'abandonnera son devoir : retourne donc, princesse, avec ces vœux, que je t'accorde. Vas ! tu ne sentiras point de lassitude. » 16,780.

« Tu lies indissolublement les créatures, et, cela fait, tu les emmènes à ta volonté : de là ton nom d'Yama, célèbre dans les mondes, Dieu puissant. Écoute cette parole, que je vais dire : 16,781.

» L'abstention de nuire à tous les êtres, en actions, en paroles, en pensées, la bienveillance, la libéralité sont le devoir éternel des gens de bien. 16,782.

» Ce monde est fait de telle sorte : les hommes doux par piété et les sages exercent même la miséricorde envers leurs ennemis déclarés. » 16,783.

« Que cette parole, articulée par toi, reprit Yama, devienne ce qu'est l'eau pour l'homme altéré. Choisis une grâce, que tu veuilles obtenir, femme charmante, *je te l'accorde*, excepté la résurrection de ton époux. »

« Le roi mon père n'a point d'enfants, lui répondit Sâvitrî. Que mon père voie autour de lui cent fils, nés de son propre sang et qui augmentent les rameaux de sa famille : voilà sur quelle troisième grâce s'est arrêté mon choix. » 16,784—16,785.

« Qu'une centaine bien éclatante de fils, accroissant les branches de sa famille, reprit Yama, soit donnée à ton

Digitized by Google

père. Retourne sur tes pas avec ce vœu, que je t'accorde, charmante fille du souverain des hommes ; car tu es allée déjà loin sur la route. » 16,786.

« Ce n'est pas loin, *puisque je suis* près de mon époux, répliqua Sâvitrî; mon âme court même en avant bien plus loin. Tout en cheminant, veuille écouter encore ces dignes paroles, que je vais prononcer. 16,787.

» Tu es l'auguste fils de Vivaçvat *ou du soleil*, c'est de là que les sages te nomment le Vivaçvatide. Toutes les créatures marchent, régies sous un même devoir, d'où vient ton nom de Dharmarâdja *ou le roi du devoir*. 16,788.

» On n'a pas en soi la confiance, que l'on a dans les gens de bien : aussi, tout homme désire-t-il surtout l'amitié des personnes vertueuses. » 16,789.

» La confiance naît certainement de l'amitié en tous les êtres : aussi, l'homme met-il surtout sa confiance dans les personnes vertueuses. » 16,790.

« Je n'ai jamais entendu prononcer, charmante femme, par un autre que toi, répondit Yama, des paroles aussi sages. J'en suis ravi ; choisis donc une quatrième grâce, qui ne soit pas la vie de ton époux, et va-t-en ! »

« Que cent fils, doués de force et de courage, dit Sâvitrî, enfants de moi et de Satyavat et nés de notre propre sang, nous soient donnés pour continuer la race : c'est la quatrième grâce, que je choisis ! »

« Cent fils, doués de courage et de force, te seront donnés, femme, pour ajouter à ta joie, repartit Yama. Ne te fatigue pas, fille du roi des hommes, retourne, car tu es allée déjà loin sur la route ! » 16,791-16,792-16,793.

« L'observance du devoir éternel, reprit Sâvitrî, est toujours la conduite des hommes vertueux. Ils ne suc-

Digitized by Google

combent pas à la peur, ils ne sont pas émus par la douleur. L'union des bons avec les bons n'est jamais sans fruit. Les hommes vertueux ne craignent aucun danger des hommes vertueux. 16,794.

» Les gens de bien conduisent le soleil par la vérité; les gens de bien soutiennent la terre par la pénitence; les gens de bien sont la route du passé et de l'avenir; les gens de bien ne s'affaissent pas au milieu des gens de bien. 16,795.

» Une fois compris que cette conduite éternelle est fréquentée des personnes vénérables, les hommes vertueux, laissant le bien pour les autres, ne se regardent pas eux-mêmes. 16,796.

» La faveur n'est pas stérile dans les hommes vertueux; chez eux ne périt, ni la richesse, ni l'honneur, parce que ces avantages sont liés sans cesse en eux. Les hommes vertueux sont *vraiment* des protecteurs. » 16,797.

« De même que tes paroles sont toutes unies au devoir, favorables à l'âme, heureuses et pleines de sens, dit Yama, de même ta piété est la plus haute à mes yeux : choisis donc, épouse fidèle, une grâce sans égale. »

« Une restriction, lui répondit Sâvitrî, n'a point séparé ta parole du bienfait, comme dans les autres grâces. Que ce Satyavat soit rendu à la vie: c'est la grâce, que je choisis, car, sans mon époux, je suis morte, pour ainsi dire. 16,798—16,799.

» Sans mon époux, je ne désire pas le plaisir; sans mon époux, je ne veux pas du ciel; sans mon époux, je ne désire pas la félicité; sans mon époux, je ne souhaite pas de vivre. 16,800.

» Ce don de cent fils, que tu m'as accordé, est une

grâce au-dessus de la création, et dont rougirait mon époux. Que ce Satyavat soit rendu à la vie ; c'est la grâce, que je choisis : ainsi ta parole aura sa vérité. » 16,801.

» A ces mots, le fils du soleil et le roi du devoir, Yama, de relâcher son lasso, et, d'une âme ravie, il adressa à Sâvitrî ce langage : 16,802.

« Noble dame, voici que j'ai remis ton époux en liberté, fille d'une illustre famille ; tu peux l'emmener sain et sauf ; il aura surmonté le destin. 16,803.

» Il obtiendra avec toi une vie de quatre cents années et il ira dans le monde à la renommée par sa justice, après qu'il aura offert de grands sacrifices. 16,804.

» Satyavat doit engendrer cent fils en ton sein ; ils seront tous des kshatryas et des rois ; ils auront des fils et des petits-fils. 16,805.

» Leurs noms recevront ici-bas leur immortalité par toi. On verra ton père engendrer cent fils en ta mère.

» Tes fils et tes petits-fils, nommés les Mâlavas, ne périront pas dans le royaume de Mâlavî, et les kshatryas, tes frères, seront les images des Dieux. »

16,806—16,807.

» Lorsqu'il eut accordé cette grâce et qu'il eut fait rebrousser chemin à Sâvitrî, l'auguste roi du devoir s'en revint à son palais. 16,808.

» Après le départ d'Yama, Sâvitrî elle-même, ayant recouvré son époux, retourna aux lieux, où était le cadavre noir de son mari. 16,809.

» Elle vit son époux étendu sur le sol, elle s'approcha, le prit dans ses bras, lui mit la tête dans son sein et s'assit sur la terre. 16,810.

» Il revint à la connaissance, et, regardant Sâvitrî

mainte et mainte fois avec amour, lui dit comme s'il revenait d'un pays étranger : 16,811.

« Hélas, j'ai dormi bien long-temps : pourquoi ne m'as-tu pas réveillé? Où est cet homme noir, qui m'avait emmené *avec lui*? 16,812.

« *Oui !* lui répondit-elle ; tu as dormi long-temps sur mon sein, ô le plus éminent des hommes. L'auguste Dieu Yama, qui lie toutes les créatures, est venu. 16,813.

» Tu es reposé, te voilà réveillé, vertueux fils de roi. Lève-toi, s'il est possible : vois la nuit profonde. » 16,814.

» Il reprit toute sa connaissance, et, comme s'il était sorti d'un tranquille sommeil, Satyavat promena ses yeux sur toutes les plages du ciel et sur toutes les lisières du bois : « Emportant de la nourriture et des fruits, je suis sorti avec toi, femme à la jolie taille, dit-il. Je fendis du bois et je fus saisi par le mal de tête. 16,815—16,816.

» Tourmenté par cette vive douleur, je ne pus rester debout long-temps. Je me suis endormi sur ton sein : je me souviens de tout cela, charmante femme. 16,817.

» Mon âme fut enlevée par le sommeil, tandis que tu me tenais dans tes bras : ensuite, je ne vis plus qu'une obscurité épouvantable et un homme à la grande vigueur.

» Si tu le sais, femme à la jolie taille, dis-moi ce que c'était : ai-je vu cette chose dans un rêve, ou bien était-ce la vérité en moi ? » 16,818—16,819.

» Sâvitrî lui répondit : « La nuit s'approche ! Demain, je t'exposerai tout, selon ce qui est arrivé, fils du roi des hommes. 16,820.

» Lève-toi ! lève-toi ! sur toi descende la félicité ! Viens, homme aux vœux constants, voir ton père et ta mère. La nuit est arrivée, et voilà que le soleil a disparu. 16,821.

» Les bêtes noctivagues circulent réveillées, poussant des cris sinistres ; on entend un bruit dans les feuilles : il dénote le passage des carnivores, qui errent dans la forêt ! 16,822.

» Les chacals jettent ces rauques glapissements ; ils infestent la plage du sud-ouest, et terribles ils ébranlent mon âme. » 16,823.

« Ce bois, enveloppé d'une obscurité épouvantable, imprime la terreur, observa Satyavat ; tu ne reconnaîtras point la route, et tu n'as pas la force de marcher. »

« Voici l'heure, où l'arbre sec se tient comme un flambeau dans cette forêt incendiée, repliqua Sâvitrî ; le feu se montre ici partout en jouet aux caprices du vent.

16,824—16,825.

» J'apporterai ici le feu, et je répandrai la flamme de tous les côtés. *Tu vois* ces arbres, ils sont ici *exprès*. Bannis donc ce souci de ton âme. 16,826.

» Si tu ne peux marcher (car je te vois avec la fièvre, et tu ne reconnaîtrais point ta route dans ce bois, que l'obscurité environne), demain, avec ton assentiment, nous cheminerons de nouveau dans cette forêt, que *le jour naissant* rendra visible à nos yeux. Passons la nuit ici, mortel sans péché, s'il te plaît. » 16,827—16,828.

« Mon mal de tête est fini et je sens mes membres en bon état, répondit Satyavat ; je désire me réunir avec mon père et ma mère par un effet de ta grâce. 16,829.

» La nuit n'est pas venue encore ; la fatigue, que j'avais avant, s'en est allée ; le crépuscule n'est point arrivé : ma mère empêche que je *n'accepte ta proposition*. 16,830.

» Je suis sorti au point même du jour, et mes deux vénérables parents doivent être agités d'inquiétudes : mon

père à cette heure même *peut-être* me cherche avec les habitants de l'hermitage. 16,831.

» Souvent j'eus à subir jadis les reproches de mon père et de ma mère, entièrement consumés de soucis : « Tu reviens bien tard ! » me disaient-ils. 16,832.

» Mais quelle est maintenant, je pense, la condition de ces deux vieillards. Mon absence doit les affliger d'une profonde douleur. 16,833.

» Souvent avant ce jour, baignés de larmes, dans la nuit, oppressés d'un violent chagrin, ces bons vieillards m'ont dit, pleins de tendresse : 16,834.

« Privés de toi, mon fils, nous ne te survivrions pas un instant : notre vie est assurée seulement sur la durée de la tienne. 16,835.

» La race de nous deux, privés des yeux, fatigués par l'âge, appuie sur toi son ordre successif ; tu es à la fois de nous deux, et le gâteau funèbre, et la gloire, et la postérité à venir. » 16,836.

» Mon innocente mère est tombée dans les angoisses de l'incertitude à cause de moi ; et, jeté dans cette pénible crise, moi-même, je partage les angoisses de cette incertitude.

» Je ne peux vivre loin de mon père et de ma mère. Sans aucun doute, dans le trouble de son esprit, mon père savant, mais aveugle, interroge en ce moment chaque habitant de l'hermitage. Je ne me plains pas, femme charmante, autant que je plains mon père.

16,837—16,838.

» Je gémis sur ma faible mère, qui suit le désespoir de son époux : ils tombent maintenant à cause de moi au fond même du chagrin. 16,389.

» Ma vie dépend de leur vie ; ils vivent en moi, et je dois faire ce qui est agréable à ces deux bons vieillards : voilà ce que je sais. » 16,840.

» Et, ce disant, le vertueux jeune homme, dévoué à ses parents et qui avait ses parents pour amis, jeta ses bras en l'air et, déchiré par la douleur, se mit à pleurer avec des sanglots éclatants. 16,841.

» Quand elle vit son époux en proie au chagrin, la chaste Sâvitrî lui essuya les larmes des yeux et tint ce langage :

« Si j'ai acquis des mérites par ma pénitence, mes aumônes, mes sacrifices, puisse cette nuit être heureuse pour mon beau-père, ma belle-mère et mon époux !

16,842—16,843.

» Je ne me souviens pas que j'aie dit jamais une parole fausse ; puisse cet esprit de vérité assurer maintenant la vie de mes beaux-parents ! » 16,844.

« Je désire la vue des auteurs de mes jours, reprit Satyavat ; va, Sâvitrî, sans balancer ! Si d'abord je vois mon père et ma mère subir une chose désagréable, je ne supporterai pas la vie : en vérité, je me donnerai la mort (1). Si ton âme suit le devoir, si tu veux que je vive, il faut exécuter ce que je désire : allons à l'hermitage. » A ces mots, la noble Sâvitrî se leva ; elle rattacha ses cheveux ;

16,845—16,846—16,847.

» Elle prit son époux dans ses bras et l'aida à se relever. Alors Satyavat debout essuya ses yeux avec sa main.

» Il promena ses regards dans tous les points de l'espace et fixa sa vue sur le panier. « Demain, lui dit Sâvitrî, tu emporteras les fruits. 16,848—16,849.

(1) Ou : *J'en atteste ces membres, que je touche sur ma personne même.*

» Je vais porter, moi ! ta hache pour assurer la route. » Ces paroles articulées, elle suspendit le poids du panier à la branche d'un arbre. 16,850.

» Elle prit la hache de son époux et revint comme elle avait dit. La femme charmante fit appuyer le bras de son mari sur son épaule gauche, elle le soutint du bras droit, et s'avança avec le pas d'un éléphant : « Les routes me sont connues, timide épouse, par l'habitude, que j'ai de les parcourir, lui dit Satyavat. 16,851—16,852.

» Je vois, grâce à la lune, dont les rayons se glissent au travers des arbres. Demain, nous reviendrons au lieu, où nous avons récolté des fruits. 16,853.

» Va, femme charmante, sans mettre un doute sur le chemin, par lequel tu es venu... Dans ce massif de butéas, la route se partage en deux branches... 16,854.

» Le chemin, que tu dois suivre, est au septentrion de celui-ci. Va, hâte-toi ! mes membres vont bien ; je suis fort et j'ai le désir de revoir mon père et ma mère. » 16,855.

» Et, tout en parlant, il pressait le pas et s'avançait vers l'hermitage.

» Dans ce même temps, Dyoumatséna à la grande puissance recouvrait la vue et distinguait tout de ses yeux redevenus clair-voyants. 16,856.

» Il s'en alla dans tous les hermitages, accompagné de Çaîvyâ, son épouse, et tomba, éminent Bharatide, à cause de son fils, dans une amère douleur. 16,857.

» L'épouse et l'époux s'en allèrent au milieu de cette nuit fouillant les hermitages, les rivières, les forêts et les lacs.

» Dressant la tête au plus léger bruit entendu : « Voilà, disaient-ils, croyant que c'était leur fils, Satyavat, qui arrive, en compagnie de Sâvitrî ! » 16,858—16,859.

» Ils couraient, comme deux personnes ivres, les membres déchirés par les pointes des kouças, les pieds hideux, rompus, baignés de sang et couverts de blessures. 16,860.

» Ensuite, reconduits à leur habitation par tous les brahmes, habitants des forêts, qui étaient venus *près d'eux*, les consolaient et les environnaient, *Dyoumatséna*, accompagné de son épouse, au milieu de ces vieillards pleins de riches pénitences, vit relever sa confiance de diverses manières, qui avaient pour substance les histoires des précédents rois. 16,861—16,862.

» Mais les deux vieillards conservaient encore, au milieu de ces consolations, le désir de revoir leur fils, et, vivement affligés au souvenir des actions de Satyavat dans son enfance, ils articulaient, sous l'aiguillon de la douleur, de lamentables paroles : « Hélas ! mon fils ! Hélas ! vertueuse Sâvitrî ! disaient-ils ; où es-tu ? où es-tu ? » Et ils versaient des pleurs. 16,863—16,864.

» Un brahme véridique, Souvartchas, leur adressa ce langage au milieu de ses collègues : « Satyavat est vivant ; c'est aussi vrai que Sâvitrî, son épouse, est douée de pénitence, de répression des sens et d'une conduite éminemment vertueuse. » — « J'ai lu tous les Védas et les Védângas, dit Gaâutama ; j'ai amassé une grande pénitence. 16,865—16,666.

» J'observe la chasteté depnis mon enfance ; j'ai toujours satisfait mes gonrous et le feu ; j'ai accompli tous mes vœux avec attention. 16,867.

» J'ai vécu de l'air ; j'ai toujours gardé le jeûne, suivant la règle : sache que cette pénitence fait arriver au but tout ce qu'on a le désir de faire. 16,868.

» Satyavat est vivant! sachez-le en vérité! » — « *Oui!* Satyavat est vivant, s'écria Çiçya, aussi vrai qu'une parole vaine n'est jamais sortie de ma bouche magistrale! » — « Satyavat vit, dirent les rishis; c'est aussi certain que Sâvitrî, son épouse, est douée de tous les caractères heureux, qui ne dénotent pas le veuvage. » — « *Oui*, Satyavat est vivant, reprit Bharadwâdja, aussi vrai que Sâvitrî, son épouse, est douée de pénitence, de répression des sens et d'une conduite éminemment vertueuse! » — « Satyavat est vivant, reprit Dâlmya. Il jouit de la nourriture, comme il est vrai que tu as recouvré la vue et que c'est un vœu de Sâvitrî! » — « Aussi vrai que les oiseaux gazouillent et que les gazelles brament dans une plage tranquille, dit Apastamba; aussi vrai que ta vie active est sur la terre, Satyavat est vivant! » — « Satyavat est vivant, ajouta Dhaâumya: c'est aussi vrai que ton fils, l'ami du genre humain, est doué de toutes les qualités et qu'il porte les caractères d'une longue vie! »

» Consolé ainsi par ces pénitents aux paroles de vérité, *Dyoumatséna* gardait sa constance, car il les estimait tous beaucoup et les uns et les autres. Un instant après, Sâvitrî joyeuse arriva avec Satyavat, son époux, et entra dans l'hermitage au milieu de la nuit. « Maintenant que nous te voyons rendu à la vue et réuni avec ton fils, dirent les brahmes, nous t'interrogeons tous sur ton bonheur, maître de la terre. Ne crois-tu pas en félicité dans ces trois choses, à cette heure même acquises, ta réunion avec ton fils, la vue de Sâvitrî et les yeux, qui te sont rendus? toutes choses, qui te furent annoncées par nous tous: il n'y a point de doute ici! (*De la stance* 16,869 *à la stance* 16,881.)

» Ta prospérité augmentera bientôt encore plus. » Ensuite, ayant allumé le feu, tous les brahmes d'honorer, fils de Prithâ, le monarque Dyoumatséna. Çaîvyâ, Satyavat et Sâvitrî étaient placés debout d'un seul côté.

16,882—16,883.

» Quand tous leur en eurent donné la permission, ils s'assirent sans chagrin. Tous les habitants de l'hermitage étaient assis avec le roi. 16,884.

» Excités par la curiosité, enfant de Prithâ, ils interrogèrent le fils du monarque : « N'es-tu pas sorti, seigneur, lui dirent les brahmes, au point du jour même avec ton épouse ? 16,885.

» Pourquoi donc reviens-tu à la nuit fermée ? Quelle circonstance te fit agir ? Ton père, ta mère et nous, fils du roi, nous fûmes en proie à l'inquiétude ? 16,886.

» Pourquoi en fut-il ainsi ? Nous n'en savons point la cause : daigne nous exposer tout ! » — « Congédié par mon père, répondit Satyavat, je suis parti, accompagné de mon épouse. 16,887.

» Tandis que je fendais mon bois dans la forêt, le mal de tête me saisit. Je dormis long-temps par l'effet de la douleur : c'est tout ce que je sais. 16,888.

» Jamais avant, je n'ai dormi aussi long-temps. N'en concevez, vous tous ! aucune inquiétude. 16,889.

» De-là, vient ma rentrée *chez nous*, à la nuit fermée. Il n'y a point d'autre cause. » Gaâutama lui dit : « Mais il y a une cause, qui fit recouvrer la vue à Dyoumatséna, ton père. 16,890.

» Tu n'en sais pas la cause : que Sâvitrî veuille nous la dire : je désire l'entendre ; car tu sais, Sâvitrî, ce qui a précédé et ce qui a suivi *ce mal de tête*. 16,891.

Digitized by Google

» Je sais, Sâvitrî, que tu égales en splendeur la Sâvitrî même. Tu n'ignores pas cette cause : ainsi, déclare ici la vérité. 16,892.

» Parle-nous, si toutefois ce n'est pas un mystère, que tu doives taire. » — « La chose est comme tu l'as dite, répondit Sâvitrî, et ma pensée n'est pas différente de la vôtre. 16,893.

» Il n'y a ici aucun secret, qu'il me faille garder : écoutez donc la vérité. Jadis la mort de mon époux me fut annoncée par le magnanime Nârada. 16,894.

» Elle devait arriver aujourd'hui même, je ne le quittai donc pas. Durant qu'il était dans le sommeil, Yama en personne s'approcha de lui avec ses serviteurs.

» Il garotta mon époux et l'emmena vers la plage habitée par les Mânes. Je plus au Dieu puissant par mon langage de vérité. 16,895—16,896.

» Cinq grâces me furent accordées par lui : écoute-les de ma bouche. Les yeux et le trône rendus à mon beau-père : deux grâces ! 16,897.

» Cent fils donnés à mon père, cent autres fils pour moi-même, et quatre cents années de vie accordées à Satyavat, mon époux. 16,898.

» En effet, j'avais accompli ce vœu pour mon époux. Je vous ai raconté en détail tout ce qui tient à cette cause, et voilà comme cette grande peine est devenue exactement pour moi le lever *de l'astre* du plaisir. » 16,899.

« Poursuivie par les infortunes, dirent alors ces brahmes, la famille du roi des hommes était plongée dans un lac de ténèbres, et tu l'en as retirée, femme vertueuse, par ta générosité, par la pureté de tes vœux et par ton excellent caractère. » 16,900.

Digitized by Google

» Après qu'il eurent loué et qu'ils eurent honoré cette illustre femme, les saints, rassemblés *en ce lieu*, firent leurs adieux au monarque et à son fils; puis, ils revinrent promptement, heureusement, pleins de joie, à leurs habitations. 16,901.

» Dès que cette nuit se fut écoulée, que le disque du soleil eut paru sur l'horizon et qu'ils eurent vaqué aux cérémonies du matin, tous les *anachorètes*, opulents de pénitence, se réunirent. 16,902.

» Les maharshis ne pouvaient se rassasier de raconter mainte et mainte fois à Dyoumatséna cette *circonstance, où avait éclaté* entièrement la vertu de Sâvitrî. 16,903.

» Ensuite, tous les sujets, accourus de la contrée des Çâlvas, sire, racontèrent que l'ennemi du *royal anachorète* était tombé sous les coups de son ministre. 16,904.

» Quand il eut appris que le vizir avait tué l'usurpateur, ses amis et ses parents, ils exposèrent à Dyoumatséna circonstanciellement que son armée était en fuite et que l'unanimité de tous les citoyens inclinait vers l'*ancien* monarque : « Aveugle ou clair-voyant, disait-on, qu'il soit notre roi ! » 16,905—16,906.

» Nous avons été envoyés, sire, avec cette résolution bien arrêtée. Voilà ces chars arrivés : voilà une armée, en quatre corps, qui t'attend ! 16,907.

» Mets-toi en route, sire ! La félicité descende sur toi ! La victoire est proclamée dans ta ville : assieds-toi, après un long temps écoulé, sur le trône de ton père et de tes ayeux. » 16,908.

» Voyant le roi jouir de la vue et rayonner de beauté, ils se prosternaient tous, le visage contre terre, les yeux tout épanouis d'admiration. 16,909.

» Alors, s'étant incliné devant les vieux brahmes, habitants des hermitages, le monarque se mit en chemin pour sa ville, honoré par eux tous. 16,910.

» Çalvyâ, accompagnée de Sâvitrî, environnée d'une armée, s'avançait sur un char spacieux, tout rayonnant de splendeur, que traînaient des hommes attelés.

» Les archi-brahmes de sacrer avec joie le front du *roi* Dyoumatsénn et d'inaugurer son magnanime fils dans la royauté de la jeunesse. 16,911—16,912.

» Ensuite, après un long espace de temps écoulé, naquirent à Sâvitrî les cent fils, pour augmenter sa gloire, héros, qui ne savaient pas reculer *dans les combats.*

» Elle eut aussi cent frères germains, armée bien nombreuse dans Mâlavî et née d'Açvapati, le souverain des Madras. 16,913—16,914.

» Son père, sa mère, sa belle-mère et son beau-père, se ressemblaient par l'âme. Sâvitrî arracha à l'infortune, où elle était plongée, toute la famille de son mari.

» Ainsi l'illustre Draâupadî, estimée pour la beauté du caractère, vous fera passer tous sur la rive ultérieure de l'infortune, comme jadis le fit Sâvitrî, cette femme de noble race. » 16,915—16,916.

C'est ainsi que le fils de Pândou, sire, calmé par ce magnanime, habita, vide d'inquiétudes et libre de chagrin, dans le Kâmyaka. 16,917.

L'homme, qui écoutera avec piété cette légende sublime de Sâvitrî, sera heureux, verra prospérer toutes ses affaires, et ne connaîtra jamais l'infortune! 16,918.

LES BOUCLES-D'OREILLE ENLEVÉES.

Djanamédjaya dit :

« Nulle part, grand brahme, tu n'as répété ce discours, que Lomaça avait rapporté au nom d'Indra à Youddishthira, le fils de Pândou, quand ce *Dieu* lui fit dire : « Une fois Dhanandjaya venu ici, je t'enlèverai cette crainte amère, qui est dans ton cœur. » 16,919—16,920.

» Est-ce que Karna, ô le meilleur des hommes, qui murmurent la prière, lui inspirait beaucoup de crainte ? Ce mortel vertueux ne l'a dit à personne. » 16,921.

Vaiçampâyana lui répondit :

Eh bien ! tigre des rois, je te raconterai cette narration : écoute donc, ô le plus vertueux des Bharatides, ma réponse à ta question. 16,922.

La douzième année était passée, la treizième année était venue, quand Çakra, sollicité par le bien des Pândouides, entreprit d'aller trouver Karna pour lui demander une aumône. 16,923.

Le Soleil connut ce projet de Mahéndra, et l'astre radieux, puissant roi, se rendit vers Karna au sujet de ses boucles-d'oreille. 16,924.

Le héros pieux, véridique, rempli de confiance, était couché sur un lit très-riche et couvert des tapis les plus dignes d'envie. 16,925.

Dans sa tendresse pour son fils, l'astre radieux, plein d'une pitié suprême, lui apparut dans la nuit, Bharatide, à la fin du sommeil. 16,926.

Quand il eut revêtu les apparences d'un brahme versé dans les Védas et les formes d'un ascète riche de contemplations, il adressa à Karna ce discours salutaire et que précédait un mot de flatterie : 16,927.

« Karna, écoute, guerrier aux longs bras, le meilleur de ceux, qui soutiennent la vérité, mon discours éminent, utile : c'est l'amitié, qui l'inspire, mon fils. 16,928.

» Le désir du bien des Pândouides, Karna, et l'envie d'enlever tes boucles-d'oreille, amènera Indra vers toi, sous le personnage emprunté d'un brahme. 16,929.

» Ton caractère est connu de lui et du monde entier ; il sait que tu donneras aux sollicitations de gens vertueux, *mais* que toi, tu ne demandes rien. 16,930.

» Tu donneras aux brahmes la richesse, qu'ils demandent, et même, dit-on, autre chose encore ; et tu n'as jamais refusé, mon fils, qui que ce fût. 16,931.

» Pâkaçâsana, sachant que tel est ton caractère, viendra lui-même solliciter tes boucles-d'oreille et mendier ta cuirasse. 16,932.

» Il ne faut pas livrer tes pendeloques à sa demande ; *mais* il faut de toutes tes forces te concilier sa faveur : c'est là de ton salut le point le plus important. 16,933.

» S'il te parle, mon fils, pour tes boucles-d'oreille, tu dois l'arrêter de mainte et mainte manière par diverses raisons et par d'autres richesses de différente espèce.

» Trois joyaux, des vaches, une opulence variée, diverses manières doivent tromper dans Pourandara le dési de tes boucles-d'oreille. 16,934—16,935.

» Si tu donnais tes pendeloques éblouissantes, nées avec toi, Karna, tu subirais la perte de la vie et tu tomberais sous le pouvoir de la mort. 16,936.

» Muni de ta cuirasse et paré de tes pendeloques, tu es à l'abri de la mort contre les ennemis dans le combat : n'oublie pas ce discours de moi. 16,937.

» Si la vie t'est chère, Karna, il te faut garder ces deux objets, formés de pierreries et qui t'assurent l'immortalité. »

« Qui est ton excellence, qui me parle ainsi, reprit Karna, et qui présente à mes yeux la plus grande amitié ? Dis-moi, s'il te plaît, révérend, quelle personne se dérobe sous cet habit du brahme ? » 16,938—16,939.

« Je suis, mon enfant, le Dieu aux mille rayons, à qui sa tendresse inspira de t'apporter cette leçon, répondit le brahme. Accomplis cette parole de moi ; ton salut s'y trouve attaché pour la plus grande partie ! » 16,940.

« L'auguste Soleil parle maintenant avec moi et recherche mon bien, repartit Karna, c'est là ce qui est pour moi le salut infini ! Écoute ce langage de ma *bouche*. 16,941.

» Je t'en supplie, je te parle avec amour. Si je te suis cher, tu ne dois pas m'arrêter dans ce vœu. 16,942.

» Une chose est tout à fait connue de ce monde, Soleil : c'est que je donnerais ma vie même assurément aux principaux des brahmes. 16,943.

» Si Çakra, caché sous la personne empruntée d'un

brahme, vient, pour le bien des fils de Pândou, me demander l'aumône, je lui donnerai, ô le plus grand des êtres aériens et le meilleur des Dieux, mes deux pendeloques et ma sublime cuirasse. Puisse ne pas s'éteindre ma gloire, disséminée dans les trois mondes.

16,944—16,945.

» Conserver une vie déshonorée ne sied pas à un homme de ma sorte : ce qui me convient, c'est de mourir avec honneur dans l'estime du monde. 16,946.

» Je donnerai à Indra mes boucles-d'oreille et ma cuirasse, si l'aumône conduit le meurtrier de Bala et de Vritra à me demander mes pendeloques dans l'intérêt des fils de Pândou. Cette action fera ma gloire dans le monde : il y aura de la gloire attachée à ma générosité.

16,947—16,948.

» Je choisis la gloire dans le monde, radieux Soleil, au prix même de ma vie : la gloire jouit du ciel assurément ; mais l'homme sans gloire périt ! 16,949.

» C'est la gloire, qui, semblable à une mère, donne la vie à l'homme dans le monde ; la honte détruit l'existence du mortel même, qui possède la vie. 16,950.

» Voici un antique çloka, Soleil, maître du monde, qui fut chanté par le Créateur en personne : « La gloire, dit-il, est la vie de l'homme. 16,951.

» La gloire est dans l'autre monde la principale route de l'homme, et, dans ce monde, la gloire pure ajoute à la vie. » 16,952.

» J'acquérerai une gloire immortelle en donnant mes pendeloques naturelles. Quand j'aurai fait l'aumône aux brahmes suivant la règle, sacrifié d'une manière analogue aux rubriques, prodigué mon corps dans le combat, exploit

très-difficile à accomplir, et vaincu les ennemis sur le champ de bataille, j'obtiendrai entièrement la gloire.

16,953—16,954.

» Si je donne dans la mêlée l'assurance aux gens craintifs, à ceux, qui désirent la vie, si j'arrache à de grands périls les enfants, les vieillards et les brahmes, j'acquérerai une renommée suprême dans ce monde et le Swarga sans égal *après lui*. C'est ma gloire, que je dois sauver aux risques mêmes de ma vie : sache que c'est là mon vœu !

16,955—16,956.

» Quand j'aurai donné cette aumône nompareille à Maghavat, caché sous la forme d'un brahme, je suivrai dans le monde des Dieux la voie suprême. » 16,957.

« Ne fais pas, Karna, lui répondit le soleil, cette chose funeste pour tes amis, et tes épouses, et tes fils, et ta mère, et ton père, et toi-même ! 16,958.

» L'être animé, ô le meilleur de ceux qui possèdent la vie, cherche à obtenir la renommée et une gloire immuable dans le ciel, Indra, sans que le corps y mette obstacle.

» Mais toi, qui veux obtenir une gloire éternelle au prix même de ta vie, cette gloire s'en ira, il n'y a pas de doute, après qu'elle t'aura enlevé la vie ! 16,959—16,960.

» Un père, une mère, un fils et les autres parents quelconques font dans ce monde, homme éminent, l'affaire des vivants. 16,961.

» La vigueur dans l'homme, c'est là ce qui fait les rois, sache-le, tigre des hommes : la gloire est utile au mortel durant sa vie, prince à la grande splendeur. 16,962.

» Que sert la gloire à un homme mort, qui est devenu une *froide* cendre? Un mort n'a point le sentiment de la gloire : le vivant seul jouit de la gloire. 16,963.

» La gloire est pour le mortel, qui n'est plus, ce qu'est un bouquet de fleurs pour l'homme, de qui la vie est exhalée. L'envie d'obtenir le salut, te dis-je, est le sentiment, qui t'inspire la dévotion. 16,964.

» Il n'y a pas de doute que je doive, pensé-je, sauver mes fidèles! et, par cette raison, le fidèle, que voici en toi, guerrier aux longs bras, me dis-je, est d'une piété suprême à l'égard de moi-même. 16,965.

» Puisque tu as conçu de la piété en moi, accomplis donc ma parole. Il y a ici une certaine âme supérieure, faite par le destin. 16,966.

» Aussi, te dis-je : « Fais cela sans hésiter! » Il est impossible à toi, homme éminent, de connaître le secret des Dieux. 16,967.

» C'est pourquoi je te dis : ta majesté connaîtra le secret des Dieux, quand il en sera temps. Je te répèterai une chose déjà dite : retiens bien cela, fils adoptif de Râdhâ.

» Ne donne pas tes boucles-d'oreille au Dieu, qui porte la foudre, lorsqu'il viendra les mendier. Tu brilles avec ces radieuses pendeloques, telle que, dans un ciel pur, la lune placée au milieu de l'astérisme Viçâka. La gloire peut servir à l'homme, sache-le, durant qu'il vit.

16,968—16,969—16,970.

» Tu dois repousser, mon fils, le maître des Dieux te sollicitant pour tes boucles d'oreille. Ce désir du souverain des Immortels pour acquérir tes pendeloques, il te faut, mortel sans péché, l'écarter mainte et mainte fois par différents discours fondés en raison. Éloigne, Karna, cette pensée de Pourandara avec des parures, où se trouve la douceur *de l'art*, avec des choses, appuyées sur la raison et la convenance. Certes! tigre des hommes,

l'Ambidextre te dispute sans cesse la prééminence.
16,971—16,972—16,973.

» L'héroïque Savyasâtchî en viendra aux mains avec toi dans la bataille. Mais, si tu es paré de tes boucles d'oreille, Arjouna n'est pas capable de te vaincre dans les combats, eût-il Indra lui-même pour allié. Il ne faut donc pas donner à Çakra tes brillantes girandoles, si tu veux, Karna, triompher d'Arjouna sur le champ de bataille. »
16,974—16,975—16,976.

« Je suis, reprit Karna, soumis à ta divinité. Tu me connais, Soleil ; *tu sais* que l'astre aux rayons chands est pour moi le plus grand des Dieux ; mais je ne possède rien d'aucune manière, qui ne soit pas à donner.

» Ni mes amis, ni mes épouses, ni mes fils, ni ma personne elle-même ne sont jamais aussi chères à mes yeux, *divin* Soleil, que tu l'es toi-même. 16,977-16,978.

» Les magnanimes, tu ne l'ignores pas, auteur de la lumière, font ce que désirent et ce qu'aiment, il n'y a là aucun doute, ceux qu'ils aiment et qui leur sont chers.

« Karna m'aime, il est pieux envers moi, Il ne connaît pas dans le ciel un autre Dieu ! » Après qu'elle eut agité ces réflexions, ta Divinité m'a dit ce qui était mon intérêt.
16,979—16,980.

» *Mais*, je t'en supplie de nouveau en fléchissant ma tête, et t'ayant, mainte et mainte fois, rendu favorable : « Astre aux rayons chauds, te dis-je, veuille me pardonner. 16,981.

» Je ne crains pas la mort autant que je redoute un mensonge, surtout à l'égard de ces brahmes, dont la vie est sans cesse accompagnée de la vertu. » 16,982.

» Il n'y a point à balancer ici sur l'abandon de ma vie

même. Quant à ce que tu m'as dit relativement à Phâlgouna, le fils de Pândou, mets de côté, Dieu, auteur de la lumière, ce pénible souci, que le chagrin a fait naître dans ton cœur sur Arjouna et sur moi ; je vaincrai Arjouna en bataille. 16,983—16,984.

» Que cela soit connu de toi, Dieu : j'ai une grande puissance d'astra, qui m'a été donnée par le Djamadagnide et par le magnanime Drona. 16,985.

» Permets que j'observe ce mien vœu, ô le plus grand des Dieux, que je donne ma vie même au Dieu maître de la foudre, s'il me la demande. » 16,986.

« Si tu donnes, mon fils, répondit le soleil, ces radieuses pendeloques au maître du tonnerre, commence par lui dire, héros à la grande force, en garantie de la victoire :

« Je te donnerai mes boucles-d'oreille à une condition, Çatakraton. » En effet, si tu es paré de ces pendeloques, nul parmi les êtres ne peut te causer la mort.

16,987—16,988.

» Le meurtrier des Dânavas, mon fils, désire te voir anéanti par Arjouna dans un combat ; c'est pour cela qu'il veut te dépouiller de tes girandoles. 16,989.

» Quand tu te seras concilié mainte et mainte fois Pourandara avec d'aimables présents, demande à ce maître des Dieux une faveur, qui ne soit pas stérile. 16,990.

« Donne-moi, lui diras-tu, une lance certaine, destructive des ennemis, et je te donnerai, Dieu aux mille yeux, mes boucles-d'oreille et ma sublime cuirasse. » Sous cette réserve seulement, Karna, tu abandonneras tes pendeloques à Çakra, et par-là tu vaincras les ennemis en combat sur le champ de bataille. 16,991—16,992.

» Quand on a tué les ennemis par centaines et par

milliers, cette lance du roi des Dieux, héros aux longs bras, fait son retour à la main. » 16,993.

Après que l'astre aux mille rayons eut parlé de cette manière, il disparut aussitôt. Ensuite Karna de raconter son rêve au soleil, à la suite des prières, qu'on récite à voix basse. 16,994.

Vrisha de lui exposer alors successivement tout ce qui lui était arrivé dans cette nuit, ce qui s'était vu, ce qui s'était entendu entre eux deux. 16,995.

A ces mots, l'adorable Dieu, le destructeur de Raghou, le radieux soleil répondit en souriant à Karna : « C'est vrai ! » 16,996.

Lorsqu'il eut ainsi connu la vraie nature *de son rêve*, le meurtrier des héros ennemis, le fils adoptif de Râdhâ, désirant la pique de fer, attendit *l'arrivée de* Çakra. 16,997.

Djanamédjaya interrompit :

« Quel était ce secret, qui n'a point encore été raconté ici à Karna par le Dieu aux rayons chauds ? Quelles étaient ces pendeloques ? Et quelle était cette cuirasse ? 16,998.

» D'où lui étaient venus cette cuirasse et ces boucles-d'oreille, ô le plus vertueux des brahmes ? C'est ce que je désire entendre : raconte-moi cela, homme riche en pénitence ! » 16,999.

Vaîçampâyana lui répondit :

Eh bien ! sire, je vais te raconter ce secret du soleil : je te dirai quelles étaient ces boucles-d'oreille et quelle était cette cuirasse. 17,000.

Jadis un brahme, à la splendeur enflammée, à la haute taille, portant le triple bâton, la chevelure en gerbe et la barbe, s'approcha du roi Kountibhodja. 17,001.

Admirable, ses membres étaient beaux ; il flamboyait de

Digitized by Google

lumière en quelque sorte ; il était jaune comme le miel, ses paroles étaient l'expression de la vérité ; la lecture des Védas et la pénitence formaient ses parures. 17,002.

Cet *anachorète* aux macérations infinies dit au roi Kountibhodja : « Je désire, homme sans envie, manger une aumône dans ton palais. 17,003.

» Aucune peine ne doit m'être faite, ni par toi, ni par tes suivants : j'habiterai dans ton palais à cette condition, s'il te plaît, mortel sans péché. 17,004.

» Que j'aille et que je vienne, à ma volonté, que je reste assis ou couché, personne, sire, ne commettra d'offense contre moi. » 17,005.

Kountibhodja répondit à ces paroles sur le ton de l'amitié, et, de plus, il ajouta ces mots à l'anachorète :

« J'ai une jeune fille, solitaire à la grande science ; elle est nommée Prithâ : c'est une illustre dame, aux organes domptés, vertueuse, douée de la conduite et du caractère. 17,006—17,007.

» Après qu'elle t'aura offert ses hommages, elle te rendra ses services : son caractère et sa conduite feront naître ta satisfaction. » 17,008.

A ces mots, quand il eut honoré le brahme suivant l'étiquette, il s'approcha de sa jeune fille et tint ce langage à Prithâ aux grands yeux : 17,009.

« Ce vertueux brahme désire, ma fille, habiter dans mon palais, et je lui ai promis : « Oui ! il en sera ainsi. »

» Je t'ai confié le soin de me rendre ce brahme favorable : veuille bien, ma fille, ne jamais faire ma parole vaine. 17,010—17,011.

» Ce brahme est un vénérable pénitent, attaché à la lecture des Védas : il faut donner à cet homme d'une

grande splendeur, sans lui rien envier, chaque chose, qu'il demandera. 17,012.

» Le brahme est une lumière éminente, le brahme incendie ses ennemis : si le soleil brille dans le ciel, c'est grâce aux prières des brahmes. 17,013.

» Tâladjangha et le grand Asoura Vâtâpi ont péri sous la malédiction des brahmes, parce qu'ils avaient méprisé ces hommes dignes de tous les respects. 17,014.

» Ce brahme sera maintenant servi par toi, ma fille : toujours soumise, attache-toi à nous gagner la faveur de ce brahme. 17,015.

» Je sais que, depuis l'enfance, ton attention est ici placée, ma fille, dans tous les brahmes, dans les gourous, en tes parents, en tes mères, dans nos cognats, dans nos amis, dans tous les serviteurs et en moi-même : je sais que tu fois tout exactement, donnant à toute chose un regard vigilant. 17,016—17,017.

» Il n'est personne ici, entre le peuple ou les serviteurs, soit dans la ville, soit dans le gynœcée, qui ne soit enchanté de ta manière d'agir convenable *envers tous*.

» Mais, comme tu es un enfant, me dis-je, et comme tu es ma fille, je pense qu'il faut te prémunir contre l'irascibilité de ce brahme. 17,018 —17,019.

» Tu es née dans la famille des Vrishnides, et tu es la fille de Çoûra : tu étais encore un enfant, quand jadis ton père lui-même te donna à moi par amitié. 17,020.

» Tu es la sœur de Vasoudéva et l'ainée de mes filles : tu es devenue ma fille par ce don, quand il m'eut promis devant tous de me céder les droits attachés à la qualité de père. 17,021.

» Née dans une telle famille, élevée dans la mienne, tu

es passée d'une situation heureuse dans une autre condition de bonheur, comme *un lotus*, qui d'un lac est transplanté dans un autre lac. 17,022.

» On n'arrive jamais à prendre des femmes, qui surtout sont de mauvaise race : souvent les femmes, fille charmante, changent depuis leur enfance. 17,023.

» Tu es née dans une race de rois et ta beauté, Prithâ, est merveilleuse ; tu fus, noble dame, favorisée et douée de l'une et de l'autre qualité. 17,024.

» Mettant de côté l'arrogance, l'orgueil et la fierté, concilie-toi, Prithâ, ce brahme, qui donne les grâces, et assure-toi du bonheur. 17,025.

» Tu obtiendras ainsi, illustre et pieuse dame, la félicité : *autrement*, le plus vertueux des brahmes consumerait ma famille dans le feu de sa colère. » 17,026.

« Enchaînée par le respect, sire, lui répondit Kountî, je servirai le brahme comme tu l'as promis : cette parole, je ne la dis pas en vain. 17,027.

» Le respect des brahmes : voilà quel est mon caractère. Ainsi, je ferai une chose, qui t'est agréable, et j'obtiendrai une félicité parfaite. 17,028.

» S'il vient le soir ou le matin, s'il vient, soit dans la nuit, soit au milieu du jour, le révérend ne concevra point de colère contre moi. 17,029.

» J'aurai pour mon bénéfice *dans cette affaire*, Indra des rois, de faire le bien, en honorant les brahmes et restant soumise à tes ordres, ô le plus grand des hommes.

» Aie confiance, roi des rois ; le plus grand des brahmes n'ira point à la douleur pour habiter en ton palais ; je te dis cette parole, qui est une vérité. 17,030—17,031.

» Je m'étudierai à faire que l'agréable soit pour ce

brahme et le bien pour toi, monarque sans reproche: bannis donc le soucis de ton cœur! 17,032.

» En effet, les brahmes vertueux, si on les honore, seront capables de sauver, et, dans le cas contraire, de vous donner la mort. 17,033.

» Sachant cela, je réjouirai ce grand brahme, et le plus sage des régénérés ne te jetera pas dans la peine à cause de moi. 17,034.

» Car l'offense, Indra des rois, dispose les brahmes à la mort des rois, comme jadis Tchyavana à l'occasion de *la jeune* Soukanyâ. 17,035.

» Je servirai le plus grand des brahmes avec un vœn suprême, ainsi que tu l'as dit toi-même sur *ce* brahme, Indra des rois. » 17,036.

Quand il eut embrassé mainte et mainte fois sa fille, qui parlait de cette manière, et roulé en lui-même telle ou telle pensée, le roi de lui enseigner tout ce qu'elle avait à faire. 17,037.

« C'est ainsi que cela doit être fait, dit-il, éminente et pieuse fille, pour mon bien propre, dans ton intérêt et dans celui de notre famille. » 17,038.

Dès qu'il eut parlé de cette façon à la jeune vierge, Kountibhodja à la vaste renommée, l'ami des brahmes, donna Prithâ à celui-ci. 17,039.

« Voici ma fille, brahme; enfant, elle fut élevée dans les plaisirs. Puisse-t-elle ne manquer en son cœur, *digne anachorète,* qu'à la chose, quelqu'en soit la nature, qui ne doit pas être faite par toi. 17,040.

» Les brahmes, éminemment pieux, n'ont aucun sentiment de colère à l'égard des pénitents, des vieillards et

des enfants : c'est dans les offenses ordinairement qu'ils ne désarment jamais leur courroux. 17,041.

» Il faut que les brahmes usent, autant qu'il est possible, de la plus grande patience, et qu'ils reçoivent les respects avec toute la force, *dont ils sont doués.* » 17,042.

« Oui ! » répondit le brahme ; et le roi, l'âme joyeuse, lui donna son palais, semblable aux rayons de la lune ou à *l'aile blanche du* cygne. 17,043.

Là, on lui fit un siége resplendissant dans la chapelle du feu, où on lui prodigua les vivres et toutes les choses, dont il avait besoin. 17,044.

La jeune princesse, mettant bas l'orgueil et la paresse, déploya ses plus grands efforts pour gagner la faveur du brahme. 17,045.

Prithâ, vertueuse et vouée à la pureté, s'étant rendue auprès du brahme, satisfit comme un Dieu, suivant l'étiquette, cet homme digne de tous les soins. 17,046.

La jeune vierge aux vœux parfaits, grand roi, contenta donc avec une âme pure le brahme aux vœux parfaits.

« Je reviendrai ce matin ! » disait un jour le brahme. Il partait et ne rentrait que le soir ou dans la nuit.

17,047—17,048.

La vierge de l'honorer dans tous les temps avec des offices, remplis de vivres et de mets, continuellement augmentés. 17,049.

On prépare avec attention ses aliments et ce qui lui est nécessaire, on fait son siége, on dresse sa couche, on augmente de soins tous les jours et jamais il n'est abandonné. 17,050.

Prithâ ne commit rien alors, qui fut désagréable au

brahme, soit par le ton blessant de sa voix, soit par ses reproches, soit par ses menaces. 17,051.

Les temps étaient bouleversés, et le brahme souvent parlait d'une manière non appropriée aux temps (1) : « Qu'on me serve, disait-il, des mets, quelque rares à trouver qu'ils soient. » 17,052.

Et, parfaitement soumise, comme un disciple, comme un fils, comme une sœur, Prithâ de lui donner toute chose.

L'irréprochable vierge, Indra des rois, faisait naître à plaisir, telle qu'une perle, la joie de cet excellent brahme. 17,053—17,054.

Le plus sage des régénérés fut enchanté de sa conduite et de son caractère. Grâce à son attention, il fit encore de plus grands progrès. 17,055.

Au lever et au coucher du jour, Bharatide, son père d'interroger la vierge : « Le brahme est-il content de ton service, ma fille? » 17,056.

« Parfaitement ! » répondait la fille à la vaste renommée; et le magnanime Kountibhodja en éprouvait une joie suprême. 17,057.

Ensuite, une année se trouvant accomplie, quand le meilleur des êtres à la voix articulée n'eut pas aperçu dans Prithâ la moindre faute, il se réjouit de son amitié.

Le brahme, ayant pris une âme charmée, lui dit alors : « Je suis extrêmement satisfait de ton service, noble et charmante fille. 17,058—17,059.

» Choisis des grâces d'une acquisition difficile aux hommes de ce monde, illustre vierge, et par la faveur

(1) Littéralement : *Souvent, il disait ceci et non cela, le temps étant confondu* ou *troublé.*

Digitized by Google

desquelles tu surpasses en renommée toutes les femmes.»

Kountî lui répondit :

« Tout ce que j'ai fait, ce qui attira sur moi ta satisfaction et celle de mon père lui-même, n'a pas eu pour son objet les grâces d'un brahme. » 17,060—17,061.

« Si tu ne désires pas une grâce de moi, lui dit le brahme, noble vierge au candide sourire, accepte du moins cette formule pour faire descendre, sur la terre, les habitants du ciel. 17,062.

» Quelque soit le Dieu, que tu évoques avec elle, princesse, cette formule doit le soumettre à ton pouvoir.

» Qu'il veuille ou ne veuille pas, soumis par ce mantra, le Dieu, courbé comme un serviteur, passera sous ta puissance. » 17,063—17,064.

La crainte d'une malédiction empêcha l'irréprochable vierge de refuser alors une seconde fois le plus vertueux des brahmes. 17,065.

Celui-ci fit donc recevoir à la jeune fille aux membres séduisants une multitude de mantras, qui sont lus, sire, au commencement de l'Atharva. 17,066.

Ces formules données, il dit, Indra des rois, ces mots à Kountibhodja : « J'ai demeuré, sire, dans tes palais, au milieu d'un plaisir, qui y fut disposé, toujours bien respecté et ma faveur conquise par ta fille. Nous partons maintenant. » A ces paroles, il s'évanouit aux yeux.

17,067—17,068.

Quand il vit le brahme disparaître en ce moment, le roi fut saisi d'étonnement, et il honora Prithâ. 17,069.

Ce vertueux brahme étant parti, la jeune vierge, dans une certaine conjoncture d'affaires, se mit à penser au fort et au faible de son faisceau de mantras : 17,070.

« Quel est cet assemblage de formules, que m'a donné ce magnanime? pensa-t-elle. » Je saurai ce qu'il est avant qu'il ne s'écoule un bien long temps! » 17,071.

Occupée de ces réflexions, elle arriva d'elle-même aux jours de son mois, et, couverte de sang par l'effet de la jeunesse, elle fut remplie de confusion. 17,072.

Placée sur la terrasse de son palais, elle, accoutumée aux couches du plus haut prix, elle vit le disque du soleil, qui se levait dans la plage orientale. 17,073.

Ce spectacle enchaîna son âme et ses regards, mais la vierge à la jolie taille ne fut pas brûlée par la forme du soleil, parvenu au moment qu'on lui adresse les prières.

Ses yeux étaient doués d'une vision divine : aussi discernait-elle le Dieu paré de boucles-d'oreille, revêtu d'une cuirasse, offrant un aspect divin. 17,074—17,075.

Mais sa curiosité était dirigée sur les mantras, monarque des hommes, et la noble vierge fit l'évocation du Dieu.

Elle touche, avec l'eau, ses organes de la respiration, elle sacrifie au père de la lumière, et celui-ci arrive, sire, en se hâtant. 17,076—17,077.

Il était jaune comme le miel, il avait de grands bras, un cou rond comme la conque, il portait des bracelets, il était coiffé d'une tiare, il souriait, et tous les points de l'espace étaient illuminés de sa présence. 17,078.

Il vint, ayant partagé en deux son individualité; il répandait la chaleur; il dit à Kountî d'une voix tendre et d'une beauté suprême : 17,079.

« Me voici venu sous ta puissance, noble vierge, cédant à la force du mantra. Que ferai-je, contraint par lui? dis-le-moi, princesse; je suis prêt à le faire pour toi! »

« Bienheureux, lui répondit Kountî, que ton adorabilité

s'en aille, comme tu es venu ici. C'est par curiosité seulement que je t'ai évoqué. Veuille ta Divinité m'être favorable. » 17,080—17,081.

« Je m'en irai, comme tu me dis, vierge à la taille svelte, repartit le soleil ; mais il ne sied pas que tu renvoies stérilement un Dieu, après que tu l'as fait venir. 17,082.

» Consens, fille gracieuse, à ce qu'il te naisse un enfant du soleil, incomparable dans le monde en vigueur, orné de pendeloques et revêtu d'une cuirasse. 17,083.

» Fais-moi le don de ta personne, ô toi, qui as la démarche d'un éléphant ! Il te naîtra un fils, ma dame, par l'opération de l'esprit. 17,084.

» Je m'en irai, après m'être uni avec toi, noble vierge au doux sourire. Mais, si tu n'obéis point à ma parole amie, je te maudirai dans ma colère, toi, le brahme et ton père ; je les consumerai tous à cause de toi : n'en doute pas. 17,085—17,086.

» Ton père, l'insensé, qui ne sait pas ta folie ! Ce brahme, qui t'a donné les mantras, sans connaître maintenant ta conduite imprudente, et à qui j'inspirerai plus de modestie ! Voici tous les Dieux, qui, Pourandara à leur tête, contemplent dans le ciel, en souriant, comme tu m'as trompé. Vois ces chœurs d'Immortels ! Jadis te fut donné ce regard céleste, grâce auquel tu m'as vu. »

17,087—17,088—17,089.

A ces mots, la princesse vit tous les Tridaças, qui occupaient leurs régions dans le ciel, et le grand, le radieux soleil, qui resplendissait lui-même *au milieu d'eux* comme Aditya. 17,090.

A cette vue, la royale enfant craintive dit, pleine de confusion, cette parole au Dieu, qui fait le jour : « Va,

Digitized by Google

Soleil, dans ton char! Cette légèreté de conduite est une affliction, qui tient à la nature d'une jeune fille.

» Mon père, ma mère et les autres, qui sont mes ayeux, ont toute puissance sur le don de mon corps : je ne violerai pas le devoir. La conservation de leur personne honore, dans ce monde, la conduite des femmes.

17,091—17,092.

» Si je t'ai évoqué, Soleil, c'est par enfantillage, afin de connaître la force du mantra. Pense : « C'est un enfant ! » et veuille me pardonner, astre radieux ! » 17,093.

Le soleil répondit :

« Tu veux que je pense : « C'est un enfant ! » et que j'aie pour toi du respect. A une autre soit donné mon respect ! Fais-moi le don de ta personne, jeune Kountî ; à ce prix, tu obtiendras la paix, vierge craintive. 17,094.

» Après que tu m'as appelé ici, timide demoiselle, il ne convient pas que je m'en aille, frustré dans mes désirs, sans m'être uni avec toi. 17,095.

» *Autrement,* je m'en irais, vierge aux membres séduisants, objet de censure pour tous les Dieux, qui m'abandonneraient, fille charmante, au milieu du monde. 17,096.

» Unis-toi avec moi ; tu obtiendras un fils, semblable à moi, et tu seras, n'en doute point, illustre dans tous les mondes. » 17,097.

En vain elle objecta des paroles douces de mainte espèce, la spirituelle fille ne réussit point à persuader l'astre aux mille rayons. 17,098.

Quand la jeune enfant vit qu'elle ne pouvait repousser le dissipateur de l'obscurité, la crainte d'une malédiction la fit songer un long espace de temps : 17,099.

« Comment empêcherais-je la malédiction du soleil ir-

rité de tomber à cause de moi sur ce brahme et sur mon père innocent? 17,100.

» Lorsqu'on est un enfant, on fait par inattention beaucoup d'actions coupables. On ne doit pas trop s'approcher de la lumière et de la chaleur. 17,101.

» Moi, qui, maintenant suis très-effrayée et fatalement liée dans ses rayons, comment ferai-je moi-même ce don de ma personne, qui ne doit pas être fait? » 17,102.

Tremblante devant la malédiction, le cœur plein de pensées, les membres enveloppés d'égarement, jetant maint et maint sourire, elle tint ce langage au Dieu, monarque des hommes, ô le plus vertueux des rois, sous la crainte de l'imprécation et devant l'appréhension de ses parents, avec une voix émue par la pudeur :

17,103—17,104.

« Mon père vit, *brillant* Dieu, et ma mère, et mes autres parents : qu'il n'y ait pas de leur vivant une telle infraction de moi au devoir. 17,105.

» Si je m'unissais avec toi, Déité *radieuse*, au mépris des règles, la gloire de cette famille tomberait dans le monde à cause de moi. 17,106.

» Penses-tu néanmoins que le devoir puisse être ici sans que mes parents te donnent ma personne, ô le plus grand des foyers de chaleur, je t'abandonnerai mon corps et je conserverai ma vertu, irrésistible *Dieu*, car tu es la vie, la renommée, la gloire et le devoir des mortels. »

17,107—17,108.

« Ni ton père, ni ta mère, ni tes ayeux, répondit le soleil, n'ont ici aucune puissance, fille au candide sourire : la félicité descende sur toi ! écoute mes paroles, vierge à la taille charmante. 17,109.

» Une jeune fille aime tout le monde, ravissante et noble vierge, sous la puissance des organes et de la volupté : aussi ne dépend-elle que de soi-même ici. 17,110.

» Tu ne commets pas en cette action, illustre demoiselle, la plus minime faute : combien moins en commettrais-je une moi-même par amour du monde! 17,111.

» Aucun des hommes, noble vierge, aucune des femmes n'est dérobée à ma vue : c'est la nature des mondes ; autrement, il serait arrivé un changement dans la nature des corps. 17,112.

» Après ton union avec moi, tu seras encore vierge ; le fils, dont tu seras mère, aura des bras puissants et une vaste renommée. » 17,113.

« Si je dois mettre au jour un fils, ô toi, qui dissipes toutes les ténèbres, lui répondit Kounti, puisse-il avoir une cuirasse et des pendeloques, être un héros, avoir une grande vigueur et de longs bras. » 17,114.

« Ton fils aura de longs bras, dit le soleil ; il portera des boucles-d'oreille et une céleste cuirasse : elle sera imbrisable, noble vierge, et composée d'immortalité. » 17,115.

« Puisque ces girandoles et cette cuirasse sublime du fils, que tu feras naître de mon sein, reprit Kounti, sont d'un Immortel, que cette union se fasse entre nous de la manière, que tu as dite, adorable, et que cet enfant associe au devoir cette beauté, cette vigueur ce courage et cette perfection de caractère ! » 17,116—17,117.

« Aditi, répliqua le soleil, m'a donné des pendeloques, excellente princesse ; je les donnerai à ton fils, vierge craintive, et même cette cuirasse nompareille. » 17,118.

« Soit ! lui répondit Kounti. Je m'unirai de cette ma-

nière avec toi, si mon fils doit être, bienheureux soleil, tel que tu as dit. » 17,119.

« Oui ! » reprit l'hôte des airs, qui entra dans Kountî et l'ennemi de Râhou, qui a pour sa nature la pénétration, toucha la vierge à l'ombilic. 17,120.

La jeune princesse fut troublée par la splendeur du soleil, et tomba, l'âme égarée, sur sa couche. 17,121.

« Adieu ! fit l'astre éclatant ; tu mettras au monde un fils, le plus vaillant de tous ceux, qui portent les armes, fille séduisante, et tu resteras vierge ! » 17,122.

Alors, pleine de pudeur, la jeune enfant dit au soleil, qui s'en allait, Indra des rois, avec sa splendeur immense : « Qu'il en soit ainsi ! » 17,123.

Et, adressant avec ces mots une chaste prière à l'astre du jour, la fille de roi, Kountî, se laissa tomber, le jouet du délire, sur sa couche pure, comme une liane tranchée *au pied*. 17,124.

Elle fut hallucinée un instant par la splendeur de l'astre aux mordants rayons, qui, s'unissant à sa *virginale* substance, entra dans elle par sa puissance de pénétratiou ; mais il ne la souilla point, et la jeune fille revint bientôt à la connaissance. 17,125.

Ensuite, Prithâ conçut un germe, souverain de la terre ; tel, en sa quinzaine lumineuse, le dixième jour passé, l'astre des nuits au sein du ciel. 17,126.

La jeune enfant porta son frnit bien caché dans la crainte de ses parents, et personne ne soupçonna la grossesse de la ravissante vierge. 17,127.

Non ! personne, autre que sa nourrice, ne connut ce mystère, quand, habile à garder *son secret*, elle fut descendue dans l'appartement des femmes. 17,128.

Au temps révolu, la noble vierge mit au monde un fils, que la faveur de ce Dieu avait enveloppé d'une lumière immortelle. 17,129.

Il était revêtu d'une cuirasse, il portait des pendeloques flamboyantes d'or, il avait des épaules de taureau et les yeux d'un lion, comme son père. 17,130.

A peine né, la noble vierge en délibéra avec sa nourrice et déposa l'enfant dans une corbeille soigneusement tapissée de tous les côtés. 17,131.

Elle était douce, tendre, bien couverte, faite de cire; et la nymphe éplorée la confia au courant du ruisseau Açva.

Elle savait qu'un enfant ne doit pas être porté dans le sein d'une jeune fille, et sa tendresse pour son fils, Indra des rois, lui arrachait des plaintes d'une manière lamentable. 17,132—17,133.

Écoute ces paroles, que prononça Kountî en pleurs, quand elle abandonna sa corbeille sur les eaux du ruisseau Açva : 17,134.

« Que le bonheur te suive, mon fils, au milieu des êtres, qui habitent l'atmosphère, la terre, le ciel, ou qui circulent dans les eaux ! 17,135.

» Que les routes soient heureuses pour toi ! Que tes ennemis ne les infestent pas, et qu'ils prennent, mon fils, des âmes sans malice ? 17,136.

» Que le souverain des ondes, le roi Varouna te protége sur les eaux ! Que le vent, hôte des airs et qui pénètre dans tous les corps, te protége dans les airs ! 17,137.

» Que le plus grand des êtres, qui répandent la chaleur, que le soleil, ton père, lui, par qui tu me fus donné pour fils d'une manière divine, t'environne partout de sa protection ! 17,138.

» Que les Adityas, les Vasous, les Roudras, les Sâdhyas et les Viçvadévas, que les Maroutes et Mahéndra, que les plages du ciel et ceux, qui président aux plages, que tous les Souras te défendent aux lieux inégaux et planes! Tu ne me seras point inconnu, quoique dans les contrées lointaines, où ta cuirasse te révèlera. 17,139—17,140.

» Le soleil, le Dieu Vibhâvasou, est ton fortuné père, qui te verra de son œil céleste marcher au milieu des armées. 17,141.

» Heureuse la femme, qui t'adoptera pour son fils, et de qui ta lèvre altérée sucera la mamelle, enfant d'un Dieu, mon fils! 17,142.

» Quel songe a donc rêvé celle, qui doit t'adopter pour son fils, enfant au beau front, aux beaux cheveux, enveloppé de la splendeur du soleil, revêtu d'une cuirasse céleste, orné de célestes pendeloques, avec tes grands yeux de lotus bien fendus, flamboyants comme les pétales dorés du lotus? 17,143—17,144.

» Heureuses les femmes, qui verront tes premiers pas ramper sur la terre, auxquelles tu adresseras, couvert de poussière, mon fils, des paroles douces, indistinctes.

» Heureuses encore celles, qui te verront, mon fils, entrer dans la jeunesse, comme un lion à l'épaisse crinière, né dans les forêts de l'Himâlaya! » 17,145-17,146.

Quand Prithâ eut soupiré de telles plaintes, sire, et de diverse manière, elle abandonna la corbeille sur les eaux du ruisseau Açva. 17,147.

En proie au regret de son fils, désirant la vue de son enfant, Prithâ aux yeux de lotus pleurait avec sa nourrice au milieu de la nuit. 17,148.

Une fois qu'elle eut abandonné la corbeille, craignant

que son père ne l'appelât, elle rentra dans le palais du roi, avec la fièvre du chagrin. 17,149.

Le fragile berceau s'en alla du ruisseau Açva dans la rivière Tcharmanvatî, et de la Tcharmanvatî dans l'Yamounâ, qui le porta au fleuve Gangâ. 17,150.

Baloté sur les flots du Gange, l'enfant arriva, porté dans sa corbeille, le long de la ville de Tchampâ, pays de cochers. 16,151.

Le frêle esquif renfermait, avec le Destin, ouvrage de Brahma, ce divin enfant, né d'un Immortel, revêtu de sa cuirasse et de ses pendeloques naturelles. 17,152.

Dans ce temps même, le cocher Adhirata, ami du roi Dhritarâshtra, allait avec son épouse, aux rives de la Djâhnavî *ou de la Gangâ*. 17,153.

Sa femme était incomparable en beauté sur la terre; elle se nommait Râdhâ; elle était d'une éminente vertu, mais elle n'avait pas obtenu de fils. 17,154.

Elle avait tenté de ses plus grands efforts pour avoir des enfants. Elle vit la corbeille, qui allait d'elle-même au gré des flots. 17,155.

La curiosité poussa la noble dame à commander qu'une servante, donnée pour sa garde, prît la corbeille, ornée d'anses (1), et que les flots du cours de la Gangâ avaient conduite près d'elle. Ensuite, elle fit part de sa trouvaille au cocher Adhiratha. 17,156—17,157.

Il fit retirer le coffre des eaux, ordonna de l'apporter sur la rive, le fit ouvrir à l'aide des instruments, et vit là *couché* un jeune enfant. 17,158.

Il ressemblait au soleil adolescent, il portait une cui-

(1) *Anvâlabhana*, mot inconnu à tous les Dictionnaires.

rasse d'or, et son visage resplendissait, orné de boucles-d'oreille étincelantes. 17,159.

L'étonnement fit s'épanouir les yeux du cocher et de sa femme : il éleva l'enfant sur son sein et dit ces mots à son épouse : 17,160.

« Voici une chose infiniment surprenante ; j'ai vécu assez pour la voir *de mes yeux*, dame timide ! c'est un enfant des Dieux, qui nous est venu, je pense ! 17,161.

» Ce sont les Dieux, pour sûr ! qui m'ont donné ce fils, à moi, qui n'ai pas d'enfants ! » A ces mots, souverain de la terre, il donna ce nourrisson à Râdhâ. 17,162.

Elle reçut pour fils, suivant les règles, ce fruit des Dieux, couvert de félicité, semblable au calice d'un lotus et doué d'une beauté céleste. 17,163.

Elle allaita le jeune enfant, comme une nourrice (1), et ce vigoureux rejeton grandit : ensuite, il naquit au cocher d'autres fils de son sang. 17,164.

Alors que les brahmes virent cet enfant porter une opulente cuirasse et des boucles-d'oreille en or, ils lui donnèrent le nom de Vasoushéna, *c'est-à-dire, une armée de richesses*. 17,165.

C'est ainsi que ce héros d'un éminent courage entra dans la filiation adoptive du cocher ; c'est ainsi que cet homme auguste fut appelé Vasoushéna ; il reçut encore le nom de Vrisha *ou du taureau*. 17,166.

Le fils du cocher grandit, le plus vaillant parmi les Angas : à la céleste cuirasse, qu'il portait, il était révélé aux émissaires de Prithâ. 17,167.

Aussitôt que le cocher Adhirata vit que le temps avait

(1) *Vidhivat.*

rehaussé la taille de son fils, il l'envoya à la ville, qui tire son nom des éléphants. 17,168.

Là, il tint Drona en balance dans l'exercice de l'arc et des flèches ; et c'est ainsi que le robuste guerrier fit amitié avec Douryodhana. 17,169.

Quand il eut obtenu de Drona, de Kripa et de Râma le faisceau des astras en quatre sortes, il devint célèbre et fut compté parmi les premiers des archers. 17,170.

S'étant lié avec le Dhritarâshtride et faisant son plaisir de ce qui était désagréable aux fils de Prithâ, il aspirait sans cesse à des combats avec le magnanime Phâlgouna.

Toujours sa rivalité, maître de la terre, ne connaissait qu'Arjouna, et l'on voyait Arjouna s'efforcer de rivaliser avec ce Karna. 17,171—17,172.

Tel était *donc*, grand roi, le mystère du Soleil, il n'y a là aucun doute. Karna, que le soleil avait engendré au sein de Kountî, était alors dans la famille du cocher. 17,173.

Ayant vu que ses pendeloques étaient naturelles, et qu'il était revêtu d'une *telle* cuirasse, Youddhishthira de penser qu'on ne pouvait lui donner la mort dans un combat, et il en fut consumé de chagrin. 17,174.

Lorsque, le jour arrivé au milieu de sa carrière, Karna adresse un hymne au soleil, père de la lumière, il tient ses mains jointes au front et se dresse au milieu des eaux.

Là, s'approchent de lui les brahmes dans l'espérance des richesses ; car, en ce moment, il ne possède rien, qu'il ne doive abandonner aux brahmes. 17,175—17,176.

Indra, étant venu le trouver sous l'extérieur d'un brahme, lui dit : « Fais-moi l'aumône ! » et le fils adoptif de Râdhâ lui répondit : « Sois le bien-venu ! » 17,177.

Quand il vit arrivé le roi des Dieux, caché sous le tra-

vestissement d'un brahme, il lui souhaita la bien-venue sans penser à son dessein. 17,178.

« Que dois-je te donner? Des femmes aux cous d'or, ou des villages remplis de nombreux troupeaux! » dit au brahme l'Adhirathide. 17,179.

« Je ne désire pas que des femmes aux cous d'or me soient données ici, répondit le faux brahme, ou toute autre chose, qui augmente la joie: donne-les à ceux, qui en ont besoin. 17,180.

» Arrache cette cuirasse et coupe ces boucles-d'oreille naturelles, dont tu es défendu ou paré, guerrier sans péché, et donne-les-moi, si ton excellence est attachée à la vérité. 17,181.

» Je désire, fléau des ennemis, que tu me donnes cela promptement: voilà ce que j'estime la première richesse de toutes les richesses. » 17,182.

« Je te donnerai, brahme, reprit Karna, la terre, des femmes, des vaches, les dons de plusieurs années; mais je fais une réserve pour ma cuirasse et mes pendeloques. » 17,183.

Sollicitant ainsi Karna par différents discours, le brahme, ô le plus vertueux des Bharatides, ne lui demanda point une autre grâce. 17,184.

En vain le caressa-t-il de toutes ses forces, en vain l'honora-t-il suivant toutes les règles, l'envie de l'éminent brahme ne dévia point sur une autre grâce. 17,185.

Comme le plus vertueux des régénérés ne faisait pas un autre choix, Râdhéya reprit la parole et lui dit en souriant: 17,186.

« Ma cuirasse est naturelle, brahme, et mes pendeloques ont une origine immortelle; la mort ne peut m'être in-

fligée dans les mondes, à cause de ces deux choses : je ne m'en séparerai donc pas. 17,187.

» Allons, ô le plus vertueux des brahmes! reçois de ma main l'empire de la terre vaste, heureux, débarrassé de ses épines. 17,188.

» Dépouillé de mes pendeloques et de ma cuirasse naturelles, les ennemis pourraient me vaincre, ô le plus excellent des brahmes. » 17,189.

Mais l'adorable Pâkaçâsana ne choisit pas une autre grâce : alors Karna, reprenant la parole, lui tint ce langage en souriant : 17,190.

« Tu m'étais déjà connu avant, auguste souverain des Dieux ; mais il n'est pas conforme à la droite raison que je t'accorde, moi ! Çakra, une grâce *tout-à-fait* inutile.

» En effet, tu es le roi des Dieux en personne ; ce serait donc à toi de m'octroyer plutôt une faveur ; car, auteur des choses, tu es le maître des autres créatures.

» Si je te donne mes boucles-d'oreille et ma cuirasse, je tomberai sous la main de la mort, divin Çakra, et l'on se rira beaucoup de toi. 17,191—17,192—17,193.

» Je ferai un échange : à cette condition, tu peux emporter, Çakra, j'y consens, mes pendeloques et ma sublime cuirasse : je ne les donnerai pas autrement. » 17,194.

« Avant que je vinsse auprès de toi, répondit Indra, le soleil avait connu mon dessein ; c'est lui, qui t'a révélé tout : il n'y a là aucun doute. 17,195.

» Que toute liberté, Karna, mon fils, soit laissée à ton désir : choisis une grâce à ton gré : je n'en excepte que ma foudre. » 17,196.

Karna aussitôt acquiesce au langage du Vaside, et, joyeux, s'étant approché d'une âme toute contente, il

fait choix, pour sa grâce, d'une lance infaillible. 17,197.

« Donne-moi, fils de Vasou, dit Karna, en échange de ma cuirasse et de mes pendeloques, une lance infaillible, qui détruise en tête des armées les masses des ennemis. »

Puis, ayant songé, protecteur de la terre, un moment dans sa pensée, Vâsava tient ce langage à Karna, au sujet de cette lance : 17,198—17,199.

« Donne-moi tes boucles-d'oreille et ta cuirasse naturelles ; reçois, Karna, cette lance de fer aux conditions, que je vais dire. 17,200.

» Envoyée par mon bras, elle immole, toujours infaillible, les ennemis par centaines, et revient dans ma main, après avoir tué les Daîtyas. 17,201.

» Décochée par ta main, quand elle aura tué un ennemi vigoureux, à la bouche menaçante, au bras destructeur, elle reviendra à moi, fils du cocher. » 17,202.

« Je désire moi-même tuer dans un grand combat, répondit Karna, un ennemi à la bouche menaçante, au bras destructeur, qui fera naître le danger pour moi ! » 17,203.

« Tu immoleras l'ennemi rugissant, fort au milieu des combats, reprit Indra ; mais il y en aura un, qui sera sauvé ; c'est celui, qu'appellent tes désirs. Il sera défendu par ce magnanime Krishna, que les docteurs en Védas nomment Nârâyana, l'Inconcevable, l'Invaincu, qui revêtit les formes d'un sanglier. » 17,204—17,205.

« Adorable, qu'il en soit ainsi, dit Karna : un seul héros tombera alors sous ma main ! Donne-moi cette lance infaillible, avec laquelle j'abattrai un ennemi puissant.

» Je vais couper ma cuirasse et mes boucles-d'oreille pour te les donner : puissé-je porter dans mes membres le tranchant du fer, sans pitié ! » 17,206—17,207.

Digitized by Google

« Tu seras de toute manière sans pitié, lui répondit Indra ; et aucune trace de blessure ne restera sur tes membres, Karna, ô toi, qui désires la vérité. 17,208.

» Ensuite, Karna, tu deviendras d'une couleur telle qu'est la couleur et la splendeur de ton père, ô le plus éminent des êtres, qui sont doués de la parole. 17,209.

» Si, n'étant pas en danger et connaissant bien les armes, tu décoches par mégarde l'Infaillible, tu seras la cause, qui fera échouer ce que tu désires. » 17,210.

« Je ne décocherai pas cette lance d'Indra avant de courir les plus grands dangers, comme tu m'as dit, Çakra, lui répliqua ce guerrier. La parole, que j'avance ici, est une vérité. » 17,211.

Il reçut alors, souverain des hommes, cette lance flamboyante. Une fois qu'il tint l'arme acérée, il se coupa tous les membres. 17,212.

Les Dieux, les hommes et les Dânavas, ayant tous vu Karna se disséquer ainsi lui-même, de pousser des cris épouvantables ; mais aucun changement ne révéla ses doulenrs sur son visage. 17,213.

Les tambours célestes résonnèrent, une pluie de fleurs se répandit sur les airs, dans le ciel, à la vue de ce Karna, le plus grand des héros, jetant maint et maint sourire, les membres déchirés par le couteau. 17,214.

Quand il eut coupé sa divine cuirasse, le guerrier de la donner à Indra, dégouttante de son propre sang ; Karna de lui présenter ses pendeloques, quand il les eut retranchées par une coupure à ses oreilles. 17,215.

Indra, souriant d'avoir pu tromper ce Karna, que la renommée avait embrassé dans le monde, regarda comme déjà parvenue au succès l'affaire des Pândouides, et s'en retourna au ciel. 17,216.

Digitized by Google

A la nouvelle que le Dieu avait dérobé *ces richesses* au héros, tous les Dhritarâshtrides furent consternés, leur orgueil en fut comme brisé ; et les fils de Pândou se réjouirent au sein des forêts, en apprenant la condition, où venait de tomber le fils du cocher. 17,217.

Djanamédjaya dit :

« En quel état se trouvaient les fils de Pândou ? De qui surent-ils cette agréable chose ? Que firent-ils au terme de la douzième année ? Explique-moi tout cela, révérend. »

Vaîçampâyana lui répondit :

Après qu'ils eurent recouvré Krishnâ, mis en fuite de l'hermitage Kâmyaka le monarque Sindhien et ses amis, écouté les Pourânas de Mârkandéya, histoire des Dévarshis, racontée avec étendue, et passé entièrement le terrible séjour des bois dans le Dwaîtavana, ces héros en partirent avec les chars, leurs suivants, les officiers des cuisines et les cochers. 17,218—17,219—17,220.

Digitized by Google

LE CHAPITRE DE L'ARANÉYA.

Djanamédjaya dit :

« Tombés dans un chagrin sans égal, après qu'on eut ravi leur épouse de cette manière, que firent les Pândouides, aussitôt qu'ils eurent recouvré la Djanakide. »

Vaîçampâyana répondit :

Tombés dans un chagrin sans égal, après qu'on leur ainsi enlevé Krishnâ, le monarque Atchyouta avec ses frères abandonna le Kâmyaka. 17,221—17,222.

Youddhishthira revint dans la délicieuse forêt de Dwaitavana, aux arbres nombreux et variés, *bois* charmant, plein de fruits et de racines agréables au goût. 17,223.

Les Pândouides habitèrent là avec Krishnâ, leur épouse, menant une vie sobre, ayant pour nourriture les fruits, qu'ils cueillaient *aux branches*. 17,224.

Le roi, fils de Kountî, Youddhishthira, Bhîmaséna, Arjouna et les deux Pândouides, enfants de Mâdrî, mirent leur habitation dans le Dwaitavana. 17,225.

Fléaux des ennemis, vaillants, vertueux, fermes dans leurs vœux, ils eurent à subir, pour les brahmes, de grandes peines, qu'ils changèrent en plaisirs. 17,226.

Écoute ! je vais te dire ces peines tournées en plaisirs, qu'eurent à supporter les plus éminents des Kourouides, tandis qu'ils demeuraient dans cette forêt. 17,227.

Le bois, d'où l'on tire du feu, et le bâton à baratter le lait, *instruments* d'un brahme pénitent, s'attachèrent aux cornes d'une gazelle, dans un bond de cet animal. 17,228.

La grande gazelle, à la grande légèreté, s'en alla d'une course accélérée, emportant ces deux objets, sire, et ses rapides sauts l'eurent bientôt séparée de l'hermitage.

Le désir d'un agnihotra conduisit là, d'un pied hâté, le brahme, qui vit ses instruments emportés, ô le plus excellent des Kourouides, *par l'animal effarouché.*

17,229—17,230.

Le deux fois né s'empressa d'aller près d'Adjâtaçatrou, assis au bois, dans la compagnie de ses frères, et, consumé de chagrin, lui tint ce langage : 17,231.

« *J'avais attaché* aux *branches* d'un arbre le bois, d'où je tire le feu, et le bâton à baratter mon lait : ils se sont embarrassés aux cornes d'une gazelle dans un bond de cet animal. 17,232.

» La grande gazelle, à la grande légèreté, s'en est allée d'une course accélérée, emportant l'un et l'autre objet, sire, et ses rapides sauts l'eurent bientôt séparée de l'hermitage. 17,233.

» Je me suis élancé sur ses pas, mais je n'ai pu atteindre cette grande gazelle : que l'agnihotra ne soit point troublé ; Pândouides, amenez-la ! » 17,234.

A ces mots du brahme, Youddhisbthira fut consumé de

chagrin ; le fils de Kountî empoigna son arc, et se précipita avec ses frères. 17,235.

Ces hommes éminents, armés, l'arc en main, coururent ; tous rapidement, ils suivirent la gazelle, s'efforçant pour le bien du brahme. 17,236.

Décochant des flèches de fer et des traits barbelés, les Pândouides aux grands chars ne purent blesser la gazelle, qu'ils n'apercevaient point là dans leur voisinage. 17,237.

En vain déployèrent-ils tous leurs efforts, la grande gazelle ne fut pas vue par aucun d'eux, et, faute de rencontrer l'animal, ces hommes intelligents tombèrent, fatigués, dans un pénible désespoir. 17,238.

S'étant approchés, dans l'épaisse forêt, d'un figuier des banians au frais ombrage, les Pândouides s'assirent au pied, le corps enveloppé de faim et de soif. 17,239.

Alors qu'ils se reposaient là, Nakoula, affligé, dit avec impatience, à son frère aîné, le *noble* rejeton de Kourou :

« Jamais la vertu n'a succombé dans notre famille ; personne jamais n'y a laissé, par sa négligence, échapper la fortune de ses mains ; nous sommes, en outre, les plus vaillants de tous les êtres : pourquoi sommes-nous donc, sire, en proie à l'infortune ? » 17,240—17,241.

« Il n'y a pas de limite, reprit Youddhishthira, il n'y a ni cause, ni raison dans les infortunes ; mais c'est le devoir, qui distingue le fruit de ces deux choses : le vice et la vertu ! » 17,242.

Bhîma de jeter ces mots : « Prâtikâmi emmena, comme une servante, Krishnâ dans l'assemblée ; je ne l'ai pas tué alors, et c'est pour cela que nous voici tombés dans le malheur ! » 17,243.

« Le fils du cocher, dit Arjouna, a prononcé des paroles

extrêmement amères, qui brisent les os ; j'ai supporté ces expressions mordantes, et c'est pour cela que nous voici tombés dans le malheur ! » 17,244.

« Quand Çakouni t'a vaincu, Bharatide, au jeu de dés, fit *à son tour* Sahadéva, je ne l'ai pas tué sur le moment, et c'est pour cela que nous voici tombés dans l'infortune ! »

Ensuite, Youddhishthira dit ces mots à Nakoula : « Monte sur un arbre, fils de Mâdrî, et promène tes yeux sur les dix points de l'espace. 17,245—17,246.

» Vois s'il y a de l'eau dans le voisinage, si tu n'aperçois pas des arbres, qui cherchent les eaux ! Voici tes frères, qui sont fatigués, mon enfant, et que la soif consume. »

« Bien ! » répondit Nakoula, qui monta lestement sur un arbre, et dit à son frère aîné, après qu'il eut examiné de tous les côtés : 17,247—17,248.

« Je vois, sire, beaucoup d'arbres, qui naissent dans les eaux ; j'entends le cri des ardées... Il y a là de l'eau, je n'en fais aucun doute. » 17,249.

Le fils de Kountî, Youddhishthira, ferme comme la vérité, lui dit : « Va promptement d'ici, mon ami, et apporte-nous à boire, dans les carquois. » 17,250.

« Soit ! » fit Nakoula ; et, sur l'ordre de son frère aîné, il courut là où était l'eau et où même il ne tarda point à arriver. 17,251.

Il vit cette eau transparente, environnée par des ardées, et, comme il désirait boire, il entendit ces mots prononcés dans l'atmosphère : 17,252.

« Ne commets pas de violence, mon ami ; obtiens d'abord mon consentement ! Réponds à mes questions, fils de Mâdrî ; bois ensuite et prends de l'eau. » 17,253.

Sans donner aucune attention à ces paroles, Nakoula

très-altéré but l'onde fraîche. A peine eût-il bu qu'il tomba *sur la terre.* 17,254.

Comme il tardait à revenir, le fils de Kountî, Youddhishthira dit, vainqueur des ennemis, au héros Sahadéva, son frère : 17,255.

« Ton frère aîné s'attarde bien, Sahadéva : ramène vers nous ton frère de tout sang et apporte-nous à boire. » 17,256.

« Oui ! » répondit Sahadéva, qui se rendit à ce lieu et vit son frère Nakoula sans vie, *étendu* sur la terre.

Affligé du malheur de son frère et tourmenté par la soif, il se précipita vers l'eau et la voix *du personnage invisible* dit alors : 17,257—17,258.

« Ne commets pas de violence, mon ami ; obtiens d'abord mon consentement ! Réponds à mes questions, fils de Mâdrî ; bois ensuite et prends de l'eau. » 17,259.

Sans donner aucune attention à ces paroles, Nakoula très-altéré but l'onde fraîche. A peine eût-il bu qu'il tomba *sur la terre.* 17,260.

Et le fils de Kountî, Youddhishthira dit à Vidjaya : « Tes deux frères sont partis depuis long-temps, Bîbhatsou, ô toi, qui traînes les cadavres de tes ennemis !

» Ramène-les, s'il te plaît, et apporte-nous à boire ; car tu es, dans les malheurs, le refuge *assuré* de nous tous. » 17,261—17,262.

» Soit ! » répondit l'intelligent Goudâkéça, qui ceignit son cimeterre, saisit son arc avec sa flèche et s'avança vers le lac. 17,263.

Le guerrier aux blancs coursiers vit étendus là sans vie ses deux vaillants frères, qui étaient venus puiser de l'eau. 17,264.

Les ayant vus comme *s'ils étaient* endormis, le lion des hommes, fils de Kountî, dans une vive affliction, leva son arc et promena ses yeux dans la forêt, 17,265.

Mais il n'apperçut là dans ce grand bois aucun être animé, et l'ambidextre fatigué courut vers l'eau.

Dans cette action, il entendit la voix parler au sein de l'atmosphère : « Pourquoi cherches-tu à atteindre cette eau? c'est impossible à ta puissance ! 17,266—17,267.

» Si tu réponds, fils de Kountî, aux demandes, que je vais t'adresser, Bharatide, tu pourras boire et emporter de cette eau. 17,268.

Le Prithide empêché lui dit : « Arrête-moi à face découverte, et, blessé maintenant par nos flèches, tu cesseras de parler ainsi ! » 17,269.

A ces mots, le fils de Prithâ inonda les plages entièrement de ses pluies de flèches, enchantées par des astras, et montra qu'il était justement appelé Çabdavédhin, *c'est-à-dire, qui coupe à ses ennemis les routes de la voix.* 17,270.

Décochant des flèches en fer et des traits barbelés, quand il eut envoyé des projectiles infaillibles, éminent Bharathide, tourmenté par la soif, il fit alors pleuvoir dans l'atmosphère plusieurs torrents de flèches. 17,271.

« Qu'as-tu besoin d'agir ainsi, fils de Prithâ, dit la voix mystérieuse; réponds à mes questions et bois; mais, si tu bois, sans y répondre, tu cesseras d'être ! » 17,272.

Le Prithide ambidextre, Dhanandjaya, méprisant la voix, qui parlait ainsi, but alors et tomba sans vie.

Le fils de Kountî, Youddhisthira de s'adresser à Bhîmaséna : « Nakoula, Sahadéva et Bîbhatsou, fléau des ennemis, sont partis depuis long-temps chercher de l'eau,

et ils ne reviennent pas, Bharathide ; ramène-les, s'il te plaît, et apporte-nous à boire ! »

17,273—17,274—17,275.

« Bien ! » dit Bhîmaséna, qui précipita sa course vers le lieu, où ses vaillants frères étaient tombés. 17,276.

Consumé par la soif, Bhîmaséna les vit dans une profonde affliction, et le héros aux longs bras pensa que les Yakshas et les Rakshasas étaient les auteurs de cette mort. 17,277.

Le Prithide s'imagina qu'une bataille était inévitable à cette heure : « En attendant, se dit Ventre-de-Loup, je vais boire à cette eau ! » 17,278.

Alors l'éminent Bharatide altéré de se hâter vers l'eau. 17,279.

« Ne commets pas de violence, mon ami, dit la voix de la personne invisible ; obtiens d'abord mon consentement ! Réponds à mes questions, fils de Prithâ ; bois ensuite et prends de l'eau. » 17,280.

A ces mots de l'Yaksha à la vigueur sans mesure, Bhîma, sans répondre à ses questions, but, et tomba sans vie.

Enfin, le roi, fils de Kountî, l'homme éminent aux longs bras pensa *à ses frères absents* et se leva, l'âme agitée par l'inquiétude. 17,281—17,282.

L'anachorète à la haute renommée entra dans ce grand bois, privé de tout bruit humain, habité par les rourous, les sangliers et les volatiles, embelli d'arbres aux couleurs sombres et lumineuses, égayé par les ramages des oiseaux sautillants. 17,283—17,284.

Tandis que le fortuné prince marchait dans ce bois, il vit, tel qu'un ouvrage de Viçvakarma, ce lac orné d'arbustes aux boutons d'or, doué de lotus en multitude, de

sindhouvâras (1), de beaux rotangs, couvert d'oléandres odorants et de pandanes aux senteurs exquises.

17,285—17,286.

Il s'avance, accablé de fatigue, et contemple ce lac avec admiration. 17,287.

Il vit ses frères tués, portant une majesté égale à celle de Çakra, tombés, comme les gardiens du monde, arrivée la fin d'un yonga. 17,288.

Il vit Arjouna immolé, ses flèches et son arc étendus près de lui, Bhîmaséna et les deux jumeaux, la vie éteinte, couchés sans mouvement. 17,289.

Baigné des larmes de la douleur, il pousse de longs et brûlants soupirs, et la vue de tous ses frères morts le remplit de tristes pensées. 17,290.

Le fils de Dharma, aux bras vigoureux, se répandit en de vastes plaintes : « Ce n'est point là ce que tu m'avais promis, Vrikaudara aux longs bras, quand tu m'as dit : « Je briserai avec ma massue, dans un combat, les deux cuisses de Souyodhana. » Maintenant que tu es tombé, héros magnanime, aux bras puissants, qui augmente la gloire des Kourouides, toutes ces paroles n'ont plus aucun sens pour moi. Les promesses venues des hommes sont des paroles sans vertu ! 17,291—17,292—17,293.

» Mais comment les paroles des Dieux sur vos excellences n'ont-elles pas d'effet ? Quand les Dieux eux-mêmes ont dit à ta naissance, Dhanandjaya : « Ton fils, Kountî, n'est pas inférieur à l'Immortel aux mille yeux ! » Et les êtres ont chanté partout cette parole dans le Pâripâtra du septentrion ! 17,294—17,295.

(1) *Vitex negundo.*

» Mais un héros s'est présenté bientôt pour enlever leur fortune évanouie ! Personne n'était son vainqueur ; il n'était personne, dont il ne triomphât dans les batailles.

» Comment ce Djishnou à la grande force est-il tombé sous le pouvoir de la mort ! Le voilà, qui gît sur la terre, ce Dhanandjaya, qui a détruit mon espérance !

17,296—17,297.

» Lui, sous le bras duquel réfugiés, nous supportions ces malheurs ! Comment sont-ils venus en la puissance d'un ennemi, ces deux fils de Kountî, à la grande force, ces héros, sans négligence dans les combats, qui toujours exterminaient les ennemis ; ce Bhîmaséna et ce Dhanandjaya, de qui l'on n'a jamais éludé aucune des armes ?

17,298—17,299.

» J'ai donc, insensible, un cœur de fer, puisqu'il n'éclate pas maintenant à la vue de ces deux jumeaux, tombés sur la terre ! 17,300.

» Vous, qui saviez les Traités, qui connaissiez les temps et les lieux, qui étiez associés à la pénitence, qui étiez entrés dans le commencement d'un grand acte, pourquoi, taureaux des hommes, êtes-vous étendus là, sans avoir accompli une telle entreprise ? 17,301.

» Avec vos corps sans blessures et vos arcs non enlevés, la connaissance évanouie, pourquoi, non vaincus, gisez-vous sur la terre ? » 17,302.

Voyant ses frères étendus, tels que des plateaux de montagne, et comme plongés dans un tranquille sommeil, ce héros à la haute sagesse, couvert de sueur, tourmenté par la peine, tomba dans une situation malheureuse.

Quand il eut ainsi soupiré cette plainte, le vertueux monarque des hommes, baloté au milieu d'un océan de

chagrins, songea, troublé, à la cause de son infortune. 17,303—17,304.

Mais la pensée de ce sage aux longs bras, qui savait les portions des lieux et des temps, n'aboutit pas à découvrir ce qui devait être fait. 17,305.

Lorsqu'il eut ainsi nombre de fois gémi, le vertueux Youddhishthira, le fils du Devoir ou d'Yama, parvint de lui-même à relever son courage. 17,306.

Il retourna *mainte fois* cette réflexion : « Par qui furent abattus ces héros ? On ne voit pas sur eux le coup d'une arme, et l'on ne distingue ici les pas de qui que ce soit.

» Celui, qui a tué mes frères, est, je pense, un grand être. J'y penserai attentivement ; mais avant, je vais boire, et je saurai le goût de cette eau. 17,307—17,308.

» Cette action aurait-elle été faite en secret, par Douryodhana, que défend toujours d'une pensée tortueuse le roi de Gândâra ? 17,309.

» Quel héros mettrait sa confiance dans ce méchant, à la mauvaise nature, qui voit du même œil ce qui est et n'est point à faire ? 17,310.

» Ou cette action d'une âme cruelle aurait-elle eu pour auteurs, des hommes secrètement embusqués ? » C'est ainsi qu'il roulait de nombreuses pensées dans sa vaste intelligence. 17,311.

» Ces morts eux-mêmes n'offrent pas en eux de changement, comme il en serait, si l'eau de ce lac avait été inectée par le poison ! 17,312.

» Mes frères ont dans leur visage une brillante couleur ! » pensait-il. Quel autre qu'Yama, le Dieu de la mort, eût attaqué ces plus vaillants des hommes, forts individuellement comme des multitudes ? » Sur de telles

réflexions, il s'avança vers l'eau, et, dans le moment qu'il allait s'y plonger, il entendit ces mots tomber des airs :

17,313—17,314.

« Je suis Vaka, qui me nourris de poissons et de vallisnéries. C'est moi, qui ai conduit tes frères sous la puissance de la mort. Tu seras le cinquième, fils de roi, si tu ne réponds pas aux demandes, que je t'adresse. 17,315.

» Ne commets pas de violence, mon ami ; obtiens d'abord mon consentement ! Réponds à mes questions, fils de Prithâ ; bois ensuite et prends de l'eau. » 17,316.

« Toi, répondit Youddhishthira, qui participe à la nature des Roudras, ou des Vasous, ou des Maroutes, Dieu, qui est ton excellence ? Cette *voix* n'est-elle pas formée par un oiseau ? 17,317.

» Es-tu l'Himâlaya, le Pâripâtra, le Vindhya et le Malaya même ? Sous laquelle de ces quatre montagnes ces héros à l'immense vigueur ont-ils succombé ? O le meilleur des êtres doués de la voix, tu as accompli un exploit infiniment grand ! 17,318.

» Eux, que n'auraient pu vaincre dans un grand combat, ni les Dieux, ni les Gandharvas, ni les Asouras, ni les Rakshasas, *tu les as vaincus*, tu as fait cette haute merveille ! 17,319.

» Je ne vois pas quelle est ton affaire ; je ne démêle pas quel est ton désir. Une grande curiosité, mêlée de terreur, me saisit. 17,320.

» Mon cœur en est troublé, la fièvre s'empare de ma tête : je te demande donc, bienheureux : qui est ton excellence ? » 17,321.

« Je suis un Yaksha, s'il te plaît, répondit la voix ; je ne suis ni un volatile, ni un habitant des eaux. C'est moi, qui

ai jeté à bas tous tes frères, à la grande vigueur. » 17,322.

Alors qu'il eut entendu ces paroles malheureuses, aux dures syllabes, de l'Yaksha, qui parlait, l'éminent Bharatide, s'étant avancé, vit un Yaksha au grand corps, haut comme un palmier, aux yeux difformes, semblable au soleil flamboyant, inaffrontable, pareil à une montagne, menaçant, d'une voix terrible, tel que le tonnerre des nuages profonds. Il se tenait, appuyé sur un arbre.

17,323—17,324—17,325.

« Ces frères de toi, sire, je les ai arrêtés plus d'une fois, dit l'Yaksha : ils voulaient de force puiser de l'eau, et je les ai broyés, 17,326.

» Moi, sire, qui ne permets pas aux êtres animés de puiser ici de l'eau pour boire. Ne commets pas de violence, fils de Prithâ. Obtiens d'abord mon agrément ; réponds à mes questions, fils de Kountî, bois ensuite et emporte de l'eau ! » 17,327.

« Je ne désire point, Yaksha, ton consentement préalable, répondit Youddhishthira. Les hommes de bien n'approuvent pas volontiers, qu'on vante soi-même toujours ses avantages. Mais je vais répondre à tes questions suivant ma science : interroge-moi. » 17,328—17,329.

« Qui est-ce qui fait monter le soleil ? demanda aussitôt l'Yaksha. Quels sont les êtres, qui circulent auprès de lui ? Qui est-ce qui le conduit au mont Asta ? En quoi se repose-t-il ? » 17,330.

« Brahma fait monter le soleil, répondit Youddhishthira ; les Dieux circulent auprès de lui ; Dharma le conduit au mont Asta ; il repose dans la vérité. » 17,331.

« Par quelle chose un brahme devient-il un çrotriya ? s'enquit l'Yaksha. Par quoi obtient-il la grandeur ? Par

quoi s'unit-il à des compagnons? Par quoi devient-il un sage? » 17,332.

« Il devient çrotriya par la sainte écriture, lui répondit Youddhishthira; il obtient la grandeur par la pénitence, il se joint à des compagnons par le sacrifice, il devient un sage par l'accroissement du service. » 17,333.

« Comment les brahmes acquièrent-ils la condition divine? Quel est le devoir de ceux, qui sont comme bons? Quel est leur naissance humaine? Quelle chose revient à ceux, qui sont comme des méchants? » 17,334.

« La lecture est leur état divin, reprit Youddhishthira. Le devoir de ceux, qui sont comme bons, c'est la pénitence; leur naissance humaine, c'est la mort; ceux, qui sont comme des méchants, encourent le reproche. »

« Quel est, demanda l'Yaksha, la condition divine pour les kshatryas? Quel est le devoir des bons parmi eux? Quelle est leur existence humaine? Quel chose revient à ceux, qui parmi eux sont des méchants? » 17,335-17,336.

« Leur état divin, répondit Youddhishthira, est l'astra des flèches; le sacrifice est le devoir des bons; leur existence, c'est la terreur; l'abandon est la peine des méchants. » 17,337.

« Pourquoi le Sâma est-il la seule chose convenable au sacrifice? poursuivit l'Yaksha. Pourquoi l'Yadjous est-il seul propre au sacrifice? Quelle est la chose, qui seule couvre le sacrifice? Quelle est celle, que le sacrifice ne peut surmonter? » 17,338.

« Le Sâma convenable au sacrifice, c'est le souffle de vie, répliqua l'interrogé; l'âme, c'est l'Yadjous propre au sacrifice; le Rig seul couvre le sacrifice; et celui-ci ne peut le surmonter. » 17,339.

Digitized by Google

« Quelle est la plus excellente des choses semées? continua l'Yaksha. Quelle est la meilleure des choses disséminées dans les sillons? Quelle est la plus excellente des choses fermes sur leur pied? Qu'y a-t-il de mieux pour ceux, qui procréent? » 17,340.

« La pluie est la plus excellente des choses semées, repartit Youddhishthira ; le blé est la meilleure des semences ; les vaches, des choses fermes sur leur pied ; un fils est ce qu'il y a de mieux pour ceux, qui procréent. »

L'Yaksha dit :

« Quel homme, honoré du monde, estimé de tous les êtres, jouissant des objets proposés aux organes des sens, ne vit pas, quoiqu'il respire l'air du ciel? »

« L'homme, qui ne donne rien à ces cinq personnes, repartit encore Youddhishthira : les Dieux, les hôtes, les serviteurs, les Mânes et son âme, ne vit pas, quoiqu'il respire l'air du ciel. » 17,341—17,342—17,343.

« Qu'y a-t-il de plus grand poids que la terre? demanda l'Yaksha. Qu'y a-t-il de plus haut que l'air? Qu'y a-t-il de plus rapide que le vent? Qu'y a-t-il de plus difficile à supporter que la soif? » 17,344.

« Une mère est d'un plus grand poids que la terre, reprit Youddhishthira ; un père est plus élevé que l'air ; l'âme est plus rapide que le vent ; la pensée est plus difficile à supporter que la soif? » 17,345.

« Qui est-ce qui ne ferme pas les yeux en dormant? poursuivit l'Yaksha. Qui est-ce qui ne rampe point à sa naissance? Qui est-ce qui n'a pas un cœur? Qui est-ce qui s'accroît dans sa vitesse? » 17,346.

« Le poisson ne ferme pas les yeux en dormant, répondit Youddhishthira. L'œuf ne rampe point à sa naissance. Il

n'y a pas un cœur dans la pierre. La vitesse fait croître le fleuve. » 17,347.

« Qui est-ce qui est l'ami de l'étranger? s'enquit de nouveau l'Yaksha. Qui est réputé un ami dans la maison? Qui est l'ami du malade? Qui est-ce qui fait mourir un ami? » 17,348.

« Une caravane est l'ami de l'étranger, repartit Youddhishthira. Une épouse est réputée un ami dans la maison. Un médecin est l'ami du malade. Le don tue l'ami. »

« Qui est l'hôte de tous les êtres? lui demanda l'Yaksha. Qui est le devoir éternel? Qu'est-ce que l'ambroisie, Indra des rois? Qui est tout ce monde? » 17,349—17,350.

Youddhishthira résolut ainsi la question :

« Le feu est l'hôte de tous les êtres. La lune est l'ambroisie des cieux. Le devoir est l'éternelle ambroisie. Le vent est tout ce monde (1). » 17,351.

« Quel être chemine seul? fit de nouveau l'Yaksha. Qui est-ce qui renaît *après sa mort?* Quel est le remède contre la neige? Quel est le plus grand des vases? »

« Le soleil chemine seul, répondit Youddhishthira. La lune renaît *après sa mort.* Le feu est le remède contre la neige. La terre est le plus grand des vaisseaux. »

17,352—17,353.

« Quel est le juste? demanda l'Yaksha; quelle est la renommée? quel est le paradisiarque, quel est le plaisir, qui marchent sur un seul pied? » 17,354.

« La politesse, reprit Youddhishthira, est le juste, qu'on dit solipède; l'aumône est la renommée monopède; la vé-

(1) Il y a sans doute ici un calembourg : *djayat* veut dire à la fois *le vent* et *le monde.*

rité marche au paradis sur un seul pied, le bon caractère est le plaisir, qui n'a qu'un seul pied. » 17,355.

« Qui est-ce qui est l'âme de l'homme ? continua l'Yaksha. Qui est l'ami, donné par le Destin ? Qui est-ce qui a en soi-même les moyens de subsistance ? Quelle est sa voie la plus haute ? » 17,356.

« Un fils, répondit Youddhishthira, est l'âme de l'homme. Une épouse est l'ami donné par le destin. Le nuage porte ses moyens de subsistance. L'aumône est la voix la plus haute. » 17,357.

« Quelle est la plus grande chose des gens heureux ? demanda l'Yaksha. Quelle est la plus grande des richesses ? Quel est le plus grand des gains ? Quel est le plus grand des plaisirs ? » 17,358.

« La politesse, reprit Youddhishthira, est ce que les gens heureux ont de plus grand. La sainte écriture est la plus grande des richesses. La santé est le plus grand de tous les gains. Le contentement est le plus grand des plaisirs. » 17,359.

« Quel est le devoir le plus élevé du monde ? s'enquit ensuite l'Yaksha. Quel devoir ne manque jamais à porter son fruit ? Quelle chose ne regrette-t-on jamais d'avoir pu réprimer ? Pour qui la paix ne vieillit-elle jamais ? »

Youddhishthira de lui répondre :

« L'humanité est le plus grand devoir. Le devoir, enjoint par les Védas, ne manque pas de porter son fruit. L'âme est ce qu'on ne regrette jamais d'avoir su contenir. C'est pour les gens de bien, que la paix ne vieillit jamais. »

17,360—17,361.

« Quelle est la chose, dont l'abandon nous rend aimable ? fit l'Yaksha. Quelle est celle, qu'on ne pleure pas

d'avoir abandonnée? De quelle chose devient-on riche en se défaisant? Quelle chose nous rend heureux, lorsqu'on l'a quittée? » 17,362.

« En mettant de côté l'orgueil, on se rend aimable, repartit Youddhishthira. On ne pleure pas de renoncer à la colère : on s'enrichit, en laissant l'amour : on est heureux d'abandonner l'avarice. » 17,363.

« Pourquoi l'aumône dans le brahme ? demanda l'Yaksha. Quel est le but du comédien et du danseur? Quel est celui des serviteurs? Quel est celui des rois? »

« L'aumône est dans le brahme une chose ordonnée par la loi, répondit Youddhishthira. La renommée est la chose du danseur et du comédien ; la nourriture, celle des serviteurs, et la crainte celle des rois. » 17,364—17,365.

« Par quoi le monde est-il couvert? dit l'Yaksha. Par quoi n'est-il pas éclairé? Quelle chose nous fait abandonner nos amis ? A cause de quoi ne va-t-on pas au ciel ? »

« Le monde est couvert par l'ignorance, répliqua Youddhishthira : il n'est point éclairé par l'obscurité. L'avarice nous fait abandonner nos amis. La cupidité nous empêche d'aller au ciel. » 17,366—17,367.

« Comment un homme sera-t-il mort? continua l'Yaksha. Comment un royaume deviendra-t-il sans vie ? Comment un çrâddha sera-t-il frappé de mort? Comment un sacrifice mourra-t-il? » 17,368.

« Un homme est-il pauvre, il est mort, dit Youddhishthira. Un royaume sans roi est déjà mort. Le çrâddha offert par un brahme, ignorant des Védas, est frappé de mort. Un sacrifice impropre n'a point la vie. » 17,369.

« Qu'est-ce qu'on appelle l'espace? demanda l'Yaksha. Qu'est-ce qu'on nomme l'eau? Quelle chose est la nour-

riture ? Quelle chose est un poison ? Dis-moi le moment du çrâddha. Bois ensuite et emporte de l'eau. » 17,370.

L'interrogé de lui répondre :

« Les mains ouvertes et jointes sont un espace, l'atmosphère est eau, la terre est nourriture, le désir est un poison ; le temps du çrâddha, c'est le brahme : ou quel est ton sentiment, Yaksha ? » 17,371.

« Qu'est-ce qui est dit le signe du tapas (1), reprit l'Yaksha. Qu'est-ce qu'on appelle le dama (2) ? Qu'est-ce qu'on nomme la plus haute patience ? Qu'est-ce qu'on dit la pudeur ? » 17,372.

« Le tapas, repartit Youddhishthira, maintient chacun dans son devoir ; le dama est la répression de l'âme ; la patience est la capacité pour supporter les disputes ; la pudeur ou la honte s'abstient de ce qu'on ne doit pas faire. »

« Qu'est-ce qu'on appelle la science, sire ? lui demanda l'Yaksha. Qu'est-ce qui est la quiétude ? Qu'est-ce qu'on nomme la plus haute miséricorde ? Qu'appelle-t-on la droiture ? » 17,373—17,374.

« La science, répliqua l'interrogé, est l'explication des choses de la vraie nature ; la quiétude existe dans un calme parfait de la pensée ; la miséricorde est le désir du bien de tous les êtres ; la droiture consiste dans une âme impartialement égale. » 17,375.

« Quel est l'ennemi difficile à vaincre pour les hommes ? dit l'Yaksha. Quelle est la maladie sans fin ? Qui est-ce qui est dit bon ? Qui est-ce qui est dit méchant ? » 17,376.

Youddhishthira de répliquer :

« La colère est un ennemi bien difficile à vaincre ; l'ava-

(1-2) Voyez l'explication de ces mots à l'index.

rice est une maladie, qui n'a pas de fin ; l'homme sensible pour tous les êtres est bon : l'homme sans pitié est un méchant. » 17,377.

« Qu'est-ce qu'on nomme la folie, sire ? lui demanda l'interrogateur. Qu'est-ce qu'on nomme l'orgueil ? Qu'est-ce qu'il faut entendre sous le nom de paresse ? Qu'est-ce qu'on appelle le chagrin ? » 17,378.

« La folie est une ignorance du devoir, dit Youddhishthira, l'orgueil est une sotte estime de soi-même, la paresse est l'indolence sur le devoir, l'ignorance est qualifiée de chagrin. » 17,379.

« Qu'est-ce que les rishis nomment la constance ? Qu'est-ce qu'ils appellent la fermeté ? s'enquit l'Yaksha. Qu'est-ce qui est dit le bain suprême ? Qu'est-ce qu'on appelle ici l'aumône ? » 17,380.

« La constance, c'est l'immobilité dans son devoir, repartit Youddhishthira. La coërcition des organes, c'est la fermeté. L'abandon des souillures de l'âme, c'est le bain ; l'aumône est la conservation des êtres. » 17,381.

L'Yaksha de continuer :

« Qui doit-on reconnaître comme un savant ? Quel homme est appelé un athée ? A quoi donner le nom de l'amour ? Qui mérite celui d'envie ? » 17,382.

Youddhishthira de répondre :

« L'homme instruit dans le devoir est réputé un savant ; le nom d'athée est appliqué à l'ignare ; l'amour est la cause du monde ; l'envie est dite le chagrin du cœur. »

« Qu'est-ce qu'on appelle l'égoïsme ? demanda ensuite l'Yaksha. Qu'est-ce qui est nommé la fierté ? Que dira-t-on le Destin supérieur ? Qu'appellera-t-on la cruauté ? »

17,383—17,384.

Digitized by Google

« L'égoïsme, reprit Youddhishthira, est une grande ignorance. La fierté, c'est porter haut le drapeau du devoir. Le Destin, c'est le fruit de l'aumône. La cruauté consiste à faire du mal aux autres. » 17,385.

« Le juste, l'utile et l'amour se font obstacle l'un à l'autre, observa l'Yaksha : comment se fera, dans un seul individu, la réunion de ces trois sentiments, qui cherchent sans cesse à s'empêcher mutuellement? »

« Quand le devoir et l'épouse obéissent l'un à l'autre, dit Youddhishthira, alors il y a réunion de ces trois choses : le juste, l'utile et l'amour. » 17,386—17,387.

« Par qui l'éternel Naraka est-il obtenu, ô le plus grand des Bharatides? fit l'Yaksha. Veuille promptement répondre à cette question, sortie de ma bouche. »

« Quiconque, ayant appelé de lui-même un brahme pauvre et indigent, répondit Youddhishthira, lui dit ensuite : « Il n'y a rien ! » ira dans l'éternel Naraka. 17,388—17,389.

» Quiconque est placé d'une manière opposée à la vérité dans les Védas et dans les Traités des devoirs à l'égard des Dieux, des Mânes et des brahmes, ira dans l'éternel Naraka. 17,390.

» Quiconque, jouissant des richesses, se prive du fruit de l'aumône, par avarice, et répond à la demande : « Il n'y a rien ! » ira lui-même dans l'éternel Naraka. » 17,391.

« Par quelle famille, demanda encore l'Yaksha, par quelle conduite, par quelle prière ou par quelle sainte écriture obtient-on la qualité de brahme? Dis-moi cela, sire, d'une manière bien certaine. » 17,392.

» Écoute, vénérable Yaksha, reprit Youddhishthira : ce n'est *ni* la famille, ce n'est ni la prière, ni la sainte

écriture ; c'est la conduite seule, qui fait acquérir la qualité de brahme ; il n'y a point là de doute ; 17,393.

» La conduite, qu'un brahme surtout doit observer de tous ses efforts. Quiconque est fort d'une conduite non sujette à la mort, ne périt pas ; mais celui, de qui la conduite est perdue, suivant les obligations de sa caste, périt.

» Des lecteurs et des récitateurs *des Védas*, d'autres, de qui la pensée est appliquée aux divers Traités, le savant engagé dans les affaires et d'une conduite mauvaise, sût-il même les quatre Védas, sont tous réputés des fous, adonnés à des pratiques coupables ; mais l'homme, qui, dompté, voué à l'agnihotra, excelle par-dessus le çoûdra, est estimé un brahme. » 17,394—17,395—17,396.

« Quelle chose obtient celui, qui n'adresse que des propos aimables ? dit l'Yaksha. Quelle chose acquiert celui, de qui la réflexion gouverne les actions ? Que gagne-t-on à faire beaucoup de choses amies ? Que mérite-t-on à se complaire dans le devoir ? Conte-moi cela. » 17,397.

Youddhishthira de lui répondre :

« Celui, qui ne tient que des propos aimables, se rend agréable ; celui, de qui la réflexion gouverne les actions, conquiert un rang plus élevé. Quand on fait beaucoup de choses aimables, on habite au sein du plaisir. Qui se complaît dans le devoir, obtient la route *de la félicité éternelle.* » 17,398.

« Qui est-ce qui se réjouit ? demanda l'Yaksha. Qu'est-ce que la merveille ? Qu'est-ce que la voie ? Qu'est-ce que la vârtâ ? Résous mes questions, prince habile, et que tes parents morts reviennent à la vie. » 17,399.

« Celui, qui est libre de dettes et qui ne vit pas hors de chez lui, fait cuire dans sa maison des légumes, le cin-

quième ou le sixième jour, habitant des eaux, et il se réjouit. 17,400.

» Chaque jour, les créatures de ce monde vont dans la demeure d'Yama; la fixité est le désir de ce qui reste ici-bas : est-il rien de plus merveilleux? 17,401.

» Une pensée indécise n'est pas expliquée de la même façon par deux hommes, qui l'ont entendue; il n'est pas d'anachorète, qui seul ici soit une autorité. La vérité du devoir fut posée dans un puits, par lequel passe l'homme vertueux : c'est là ce qui est dit la route ou la voie. 17,402.

« La Mort fait cuire, dans le chaudron *de la vie*, composé de grandes déceptions, les créatures sur le bûcher des jours et des nuits, avec le feu du soleil, en les remuant avec la cuillère des saisons et des mois. Voilà ce qui est nommé la vârtâ. » 17,403.

« Tu as répondu, conformément à la vérité, fléau des ennemis, aux questions, que je t'ai adressées, dit l'Yaksha. Maintenant, dis-moi le pourousha et l'homme, qui est riche en tout. » 17,404.

« Le son touche le ciel et la terre par un acte pur, lui répondit Youddhishthira; on appelle pourousha, le temps, que dure le son. 17,405.

» Quand un homme est indifférent à ce qui est agréable et désagréable, au plaisir et à la peine, au passé et à l'avenir, il est riche en toutes choses. » 17,406.

« Tu m'as expliqué, sire, le pourousha et quel homme est riche en tout, reprit l'Yaksha; que celui de tes frères, que tu désires, revienne donc seul à la vie. » 17,407.

« Que ce Nakoula, aux grands bras, à la poitrine large, à la carnation d'azur, aux yeux dorés, à la taille haute

comme un chêne, Yaksha, revienne à la vie ! » 17,408.

« Bhîmaséna est ton ami, et cet Arjouna est votre asile, observa l'Yaksha : pourquoi est-ce ton rival Nakoula, sire, de qui tu désires la vie ? 17,409.

» Tu laisses Bhîma, de qui la force est égale à dix sankhyas et à mille éléphants, pour donner la préférence à la vie de Nakoula ! 17,410.

» Cependant, les hommes disent que ce Bhîmaséna est ton ami ? Quel sentiment te fait désirer la vie de ce rival.

» *Quoi !* ayant abandonné cet Arjouna, de qui tous les Pândouides honorent la force des bras, c'est de Nakoula, que tu désires la vie ? » 17,411—17,412.

Youddhishthira lui répondit :

« Le devoir tué, tue lui-même, le devoir conservé, conserve ! donc, je n'abandonne pas le devoir ; que le devoir tué ne nous donne pas la mort ! 17,413.

» L'humanité est le premier devoir, je l'estime plus que la vérité. Je désire, Yaksha, exercer l'humanité : que Nakoula soit donc rendu à la vie. 17,414.

» Le roi, dit-on, est sans cesse adonné au devoir. Les hommes me connaissent : je ne m'écarterai pas de mon devoir, Yaksha. Que Nakoula soit rendu à la vie ! 17,415.

» Kountî et Mâdrî furent les deux épouses de mon père : « Que ces deux femmes soient mères de fils ! » dit *Satyavati.* Je tiens *d'après elle* mon sentiment. 17,416.

» Mâdrî fut ce qu'est Kountî : je ne mets entre elles deux aucune différence. Mon désir est que Nakoula soit rendu à la vie, Yaksha. » 17,417.

« A cause que l'humanité, repartit l'Yaksha, est estimée par toi, taureau des hommes, plus que l'intérêt et l'amour, je consens que tes frères soient tous rendus à la vie. »

A cette parole seule de l'Yaksha, les Pândouides aussitôt de ressusciter, et la faim s'en alla d'eux tous au même instant avec la soif. 17,418—17,419.

Youddhishthira lui dit :

« Je t'interroge, Invincible, qui te tiens dans ce lac, sur un seul pied : quel Dieu est ton excellence, car je ne pense pas que tu sois un Yaksha ? 17,420.

» Ta Divinité est-elle un des Vasous ou des Roudras ? Est-elle ou le plus grand des Maroutes ? ou le Dieu, qui porte la foudre, le souverain du Tridaça ? 17,421.

» Mais je ne vois point ici le guerrier, qui a couché sur la terre tous ces hommes d'armes, mes frères, habitués à combattre avec des centaines de mille. 17,422.

» Je vois leurs sens, qui se réveillent de la mort avec plaisir : ton excellence est notre ami ou elle est notre père. »

« Je suis ton père, mon fils, reprit l'Yaksha ; je suis Dharma à l'impitoyable valeur ; sache, éminent Bharatide, que l'envie de te voir m'a conduit en ce lieu.

17,423—17,424.

» La réputation, la vérité, la répression des sens, la pureté, la droiture, la pudeur, la constance, l'aumône, la pénitence, la chasteté : voilà quels sont mes corps.

» L'absence du mal envers tous les êtres, l'égalité d'âme, la quiétude, les mortifications, la pureté, la charité, sache que ce sont là mes portes. Tu me fus toujours agréable. 17,425—17,426.

» Oh bonheur ! tu es attaché aux cinq *grands sacrifices* ; oh bonheur ! tu as vaincu le *vice* aux six pieds (1) : deux

(1) *Shatpadi*, mot, sur lequel se taisent tous les Lexiques, l'*Amara-Kosha* et les Dictionnaires.

Digitized by Google

sont au commencement, deux au milieu et deux à l'état futur ! 17,427.

» Je suis Dharma, s'il te plaît ; je suis venu ici, conduit par l'envie de te connaître. Je suis charmé de ta douceur; je te donnerai une grâce, mortel sans péché. 17,428.

» Choisis une grâce, Indra des rois; je te l'accorde, vertueux héros ; car l'enfer n'attend pas ces hommes, qui sont pieux envers moi. » 17,429.

« Que ne soient pas troublés les feux sacrés du prêtre, dit Youddhishthira, dont une gazelle s'est enfuie, emportant le bâton pour battre son lait et le bois, d'où l'on tire l'étincelle : c'est la première grâce, que je demande. » 17,430.

« Ce bâton et ce bois, reprit l'Yaksha, c'est moi, qui les ai enlevés au brahme, sous le travestissement d'une gazelle, par le désir de te connaître, auguste fils de Kountî. »

L'adorable Dieu lui rendit cette réponse : « Il faut que je donne ! Choisis une autre grâce, s'il te plaît, ô toi, qui ressembles à un Immortel. » 17,431—17,432.

« Nous avons passé, dans les bois, douze années ; la treizième s'approche, dit Youddhishthira : que nulle part les enfants de Manou ne sachent que nous habitons ici. »

« Je ne puis te refuser cette grâce ! » lui répondit l'Adorable ; et il releva l'esprit du fils de Kountî, à la bravoure infaillible. 17,433—17,434.

« Personne, dans les trois mondes, ne vous reconnaîtra, fils de Bharata, quand bien même il vous arriverait de parcourir cette terre sous la forme, qui vous est naturelle.

» Cette treizième année, vous la passerez, par ma grâce, continuateur de Kourou, inconnus et travestis, dans la cité de Virâta. 17,435—17,436.

» Vous porterez, déguisant vos personnes, telle et telle forme, qu'il plaira d'imaginer, à chacun de vous, dans son esprit. 17,437.

» Donnez au brahme ce bâton à baratter, accompagné de l'arani, que je lui ai pris sous les apparences d'une gazelle, dans le désir, que j'avais, de te connaître.

» Choisis une nouvelle grâce, mon ami ; il faut que je t'accorde la chose, que tu désires. Je ne puis, ô le plus vertueux des hommes, me rassasier en te comblant de mes grâces. 17,438—17,439.

» Reçois une troisième grâce, mon fils, grande, incomparable : tu as pris, dit-on, ta naissance de moi, sire ; tu es né d'une portion de moi-même. » 17,440.

« Dieu des Dieux, répondit Youddhishthira, j'ai vu de mes yeux ta Divinité immortelle ; je reçois satisfait, mon père, la grâce, que tu m'accordes. 17,441.

» Puissé-je triompher continuellement, seigneur, de la colère, de l'avarice et de la folie ! Que mon âme se maintienne toujours dans la pénitence, l'aumône et la vérité ! »

« Pândouide, reprit l'Yaksha, tu es, par les dispositions de ta nature, doué de ces qualités ; mais ton excellence conservera le devoir, comme tu as dit. » 17,442—17,443.

A ces mots, le bienheureux Dharma disparut aux yeux ; et les intelligents héros, fils de Pândou, tous de compagnie, endormis dans un tranquille sommeil, *s'étant levés,* se mirent en route pour l'hermitage, leurs fatigues dissipées, et rendirent, au brahme pénitent, les instruments pour battre le lait et faire du feu. 17,444—17,445.

L'homme, qui lira ce grand récit d'événements arrivés, qui ajoute à la gloire, et du père, et du fils, triomphera des sens ; il sera un sage ; des fils et des petits-fils lui

Digitized by Google

seront donnés, il aura, pour lot, une vie de cent années.

L'âme des hommes, qui savent cette vertueuse légende, ne se plaira jamais avec le vice en des actions basses, à souiller les épouses des autres, à ravir le bien d'autrui, à semer la division entre des amis. 17,446—17,447.

Après que Dharma eut donné congé aux Pândouides, à la bravoure infaillible, ils habitèrent, de compagnie, instruits, parfaits dans leurs vœux, sous un déguisement, la treizième année, une demeure inconnue, où ils mirent leurs pénates. Ces héros magnanimes, fermes dans leurs vœux, se présentent, les mains réunies au front, pour obtenir la permission d'habiter avec eux, devant les pénitents, établis dans cette forêt et qui leur étaient dévoués. Ils disent: 17,448—17,449—17,450.

« Vos saintetés savent tout ce que les Dhritarâshtrides ont fait contre nous, les malheurs, sous lesquels ils nous ont mainte fois accablés, nos royaumes, qu'ils nous ont enlevés par supercherie. 17,451.

» Nous avons habité dans les forêts, douze années, avec peine, et la treizième, qui reste, a pour condition que nous habiterons une demeure inconnue. 17,452.

» Habitons donc cachés dans ces bois; veuillez nous en accorder la permission, de peur que le cruel Souyodhana, Karna et le Soubalide, nos ennemis acharnés, s'ils viennent à savoir notre asile, ne nous accablent de nouvelles peines. Puisse-t-il arriver *bientôt* que nous, doués de bonnes mœurs et réunis avec les citadins et nos parents, nous soyons tous restaurés dans nos royaumes avec les brahmes sur nos trônes relevés. »

17,453—17,454—17,455.

Quand il eut dit ces paroles, Youddhishthira, ce roi

pur, le fils de Dharma, inondant son cou de ses larmes, tourmenté par la douleur et le chagrin, eut son âme violemment agitée. 17,456.

Tous ses frères, avec les brahmes, de le consoler et Dhaâumya de tenir au monarque ce langage plein de sens:

« Sire, ta majesté est instruite, elle est douptée, elle est fidèle à la vérité, elle a vaincu ses organes des sens: des hommes de telle sorte ne s'abandonnent pas au désespoir, quelle que soit l'infortune. 17,457—17,458.

» Très-souvent, çà et là, les malheurs viennent de la main cachée des Dieux magnanimes, pour la répression des ennemis. 17,459.

» Indra, arrivé en secret dans le Nishada, habita sur le plateau de cette montagne, et fit un grand exploit dans la coërcition des ennemis. 17,460.

» Il fut habité long-temps pour la mort des Daityas, au giron *d'une mère*, par Vishnou inconnu, qui vint dans Açvaçiras, demeurer au sein d'Aditi. 17,461.

» Il se couvrit encore du secret, sous la forme d'un brahme nain. On t'a dit comment il avait enlevé le royaume de Bali en trois pas. 17,462.

» Tu as appris tout ce grand exploit, qu'il exécuta, entré dans le sacrifice des Dieux, sous la forme du feu, où il obtint l'incognito. 17,463.

» On t'a dit *l'admirable* action, que fit Hari, quand il entra, inconnu, pour la répression des ennemis, dans la foudre même de Çakra. 17,464.

» Tu as appris, mon irréprochable fils, quel fut l'exploit d'Aâurva entre les Dieux, quand il habita, inconnu, dans la cuisse d'un brahmarshi. 17,465.

» C'est ainsi, mon fils, que tous les ennemis furent en-

tièrement consumés par le soleil à la sublime splendeur, lorsqu'il habitait inconnu sur la terre. » 17,466.

« C'est ainsi que *Râvana*, aux dix têtes, fut tué dans la guerre par Vishnou à la vigueur épouvantable, quand il habitait, inconnu, dans le palais du *roi* Daçaratha.

» C'est ainsi que ces magnanimes, cachés, vainquirent çà et là les ennemis dans la guerre ; et toi aussi, tu sauras triompher d'eux. » 17,467—17,468.

Consolé de cette façon par le langage de Dhaâumya, le vertueux Youddhishthira ne broncha pas de sa résolution, appuyée sur la pensée des Çâstras. 17,469.

Ensuite, Bhîmaséna à la grande vigueur, aux longs bras, le plus fort des hommes forts, dit au monarque, dans le sein duquel sa voix répandit une vive joie :

« Une offense d'aucune sorte ne sera jamais faite envers toi, avec intention et d'une pensée, que suit la vertu, grand roi, par l'archer à l'arc Gândîva. 17,470—17,471.

» Je saurai toujours empêcher Nakoula et Sahadéva, ces héros d'un courage effrayant, qui ont la puissance de terrasser leurs ennemis. 17,472.

» Nous n'abandonnerons pas la charge, que ta majesté voudra bien nous imposer. Que ta majesté dispose tout cela : nous vaincrons bientôt les ennemis ! » 17,473.

Après que Bhîmaséna eut articulé ces mots, les brahmes de prononcer leurs bénédictions les plus saintes, de faire leurs adieux aux Bharatides et de s'en retourner chacun dans sa maison. 17,474.

Tous les principaux Yatis et les anachorètes, instruits dans les Védas, s'approchèrent *de ces princes*, suivant la convenance, amenés par l'envie de les revoir. 17,475.

Les sages *brahmes* avec Dhaâumya et les cinq héroïques

archers, fils de Pândou, s'étant levés, prirent avec eux Krishnâ et se mirent en route. 17,476.

Quand ils se furent avancés loin de ces lieux, à la distance d'un kroça, le jour suivant étant venu, ces tigres des hommes s'étudièrent, en conséquence, à trouver une habitation inconnue. 17,477.

Tous ceux, à qui étaient connus les Çâstras en particulier, tous ceux, qui étaient habiles dans les conseils et savaient le temps de la paix ou de la guerre, s'assirent pour délibérer. 17,478.

FIN DU VANA-PARVA.

Digitized by Google

LE CHANT DE VIRATA.

LE CHANT DE VIRATA.

LE CHOIX DES MÉTIERS.

Adoration à Ganéça !

Honorez d'abord Nârâyana et Nara, le plus éminent des hommes, et la Déesse Sarasvatî ; ensuite, récitez *ce poème, qui donne* la victoire !

Djanamédjaya dit :

« Comment mes ancêtres, qui nous ont précédés dans la vie, passèrent-ils le temps, affligés par la crainte de Douryodhana, dans une demeure inconnue, au sein de la ville de Virâta? 1.

» Comment, brahme, la vertueuse, la chaste Draâupadî, toujours la sainte écriture à la bouche, vécut-elle, gémissante, inconnue? » 2.

Vaiçampâyana lui répondit :

Comment tes ayeux, qui nous ont précédés dans la vie, ont-ils vécu inconnus dans la cité de Virâta ? Écoute cela, souverain des hommes. 3.

Quand le plus éminent des hommes, qui supportent le devoir, eut reçu d'Yama ces grâces, il revint à l'hermitage et raconta aux brahmes toute cette histoire. 4.

Après qu'il leur eut tout exposé, Youddhishthira rendit à ce brahme son assemblage de choses nécessaires pour tirer du feu. 5.

Dès que le roi Youddhishthira au grand cœur, le fils d'Yama, fut rentré chez lui, Bharatide, il dit à tous ses frères mineurs : 6.

« Nous avons passé ces douze années, exilés de notre royaume ; voici la treizième arrivée avec peine, où l'habitation sera d'une extrême difficulté. 7.

» Veuille bien approuver, Arjouna, fils de Kountî, que nous coulions cette année hors d'ici, dans une demeure où nous puissions vivre inconnus à tous les autres. » 8.

« Nous la passerons inconnus aux hommes, il n'y a là aucun doute, souverain des enfants de Manou, répondit Arjouna, grâce à ce don des faveurs, que tu as reçues d'Yama. 9.

» Mais je vais te nommer certains royaumes délicieux, cachés, bons pour l'habitation : approuve un d'eux, quel qu'il soit. 10.

» Il y a de charmantes et fertiles régions, circonvoisines des Kourous : les Pântchâlains, le Tchédi, les Matsyas, les Çoûrasénas, les Patatcharas. 11.

» Les Daçârnas, les neuf-royaumes, les Mallas, les

Çâlvas, les Yougandharas, le vaste royaume de Kounti, et le florissant royaume d'Avanti. 12.

» Quelle est de ces contrées, celle, qui te plaît, sire, et dans quel pays habiterons-nous cette année ? » 13.

« J'ai entendu ce langage de ta bouche, guerrier aux longs bras, dit Youddhishthira, comme si l'auguste Indra lui-même, le souverain de tous les êtres, l'avait prononcé, et ce ne fut pas d'une autre manière. 14.

» Il nous faut demeurer nécessairement, tous réunis, à l'abri des dangers, après que nous aurons délibéré sur une habitation charmante, heureuse et douce. 15.

» Virâta le Matsya est puissant, attaché aux fils de Pândou, adonné au devoir, éloquent, riche et toujours bienveillant. 16.

» Nous habiterons, mon enfant, dans la ville capitale de Virâta cette année, travaillant, Bharatide, aux affaires de ce *prince*. 17.

» Quel que soit l'ouvrage, auquel nous soyons appellés par lui, rejetons de Kourou, une fois arrivés à Matsya, dites que c'est votre métier. » 18.

« Roi des hommes, reprit Arjouna, comment exercerastu un métier dans son royaume ? Avec quelle profession habiteras-tu dans la cité de Virâta ? 19.

» Tu es doux, sire, éloquent, pudique, juste, fidèle à la vérité : comment, Pândouide, entraîné par l'infortune, exerceras-tu *là* un métier ? 20.

» Un roi ne sait pas *endurer* toutes les peines, comme une personne du vulgaire, qui en a l'habitude : tombé dans ce malheur, comment en traverseras-tu les amertumes ? » 21.

« Arrivé chez le roi Virâta, dit Youddhishthira, écou-

tez, éminents hommes, fils de Kourou, quelle profession je veux exercer. 22.

» Revêtant l'extérieur d'un brahme et nommé Kanka, ami du jeu et connaissant les dés, je deviendrai le compagnon de ce roi magnanime, 23.

» Je jetterai sur le tapis, réjouissant le royal Virâta avec ses ministres, avec ses parents, de ravissants dés rouges et de charmants dés noirs, de corail, d'or, d'ivoire, avec des fiches de pierres précieuses. Personne ne me connaîtra, et j'amuserai le monarque. 24—25.

« J'étais un ami, qu'Youddhishthira jadis égalait à sa vie ; » dirai-je au roi, s'il vient à me demander qui je suis.

» Ainsi, je vous ai raconté mon dessein. Avec quel métier, Ventre-de-loup, habiteras-tu chez Virâta, comme j'y passerai le temps moi-même? » 26—27.

« Moi, répondit Bhîmaséna, je me dirai surintendant des cuisines, et, sous le nom de Balhava, Bharatide, je ferai ainsi ma cour au roi Virâta : voilà mon projet. 28.

» Je ferai les sauces du roi : je suis habile dans la cuisine : j'arrangerai tous les condiments, qu'ont pu lui faire avant moi les plus savants du métier. 29.

» Je les surpasserai tous et je causerai la joie du maître ; je porterai de grands et d'épouvantables fardeaux ; 30.

» Et le roi, à la vue de cette grande action, me donnera l'emploi. Je ferai, Bharatide, des œuvres, qui ne seront pas d'un homme ; 31.

» Et les courtisans, à leur aspect, m'estimeront à l'égal d'un monarque. Je deviendrai ainsi le souverain des breuvages, des liqueurs, des aliments et des mets. 32.

» S'il me faut arrêter des éléphants vigoureux ou des taureaux à la grande force, je les arrêterai, sire ! 33.

» Si des athlètes, quels qu'ils soient, viennent combattre dans les assemblées, je les tuerai, moi ! et j'ajouterai ainsi au plaisir du roi. 34.

» Mais je respecterai de toute manière la vie des combattants *sérieux ;* je les renverserai sur l'arène, de sorte qu'ils n'y trouvent pas la mort. 35.

» Si *Virâta* m'interroge : « Je fus le cuisinier d'Youddhishthira, lui dirai-je, l'écorcheur de ses bœufs, l'arrangeur de ses sauces et son athlète. » 36.

» Je circulerai, souverain des hommes, en me protégeant moi-même : je passerai le temps de la manière, que je promets. » 37.

« Quel métier, reprit Youddhishthira, verrons-nous exercer à ce Dhanandjaya, le fils de Kountî, cet invincible rejeton de Kourou, aux longs bras, à la grande force, ce meilleur des hommes, devant qui, accompagné du *Vasoudêvide*, le Daçârhain, se présenta jadis, sous les apparences d'un brahme, le Feu, qui désirait incendier la forêt Khândava; 38—39.

» Arjouna, qui, s'étant avancé vers ce bois, vainquit avec un seul char les Rakshasas et les Pannagas, et qui rassasia Agni ? 40.

» Que fera-t-il, ce plus vaillant des combattants, lui, qui ravit la sœur de Vâçouki, le roi des serpents ? 41.

» Le Soleil est le plus puissant des êtres, qui échauffent, le brahme est le meilleur des hommes, qui murmurent la prière, l'âçîvisha est le plus cruel des serpents, Agni est la plus brillante des splendeurs. 42.

» La foudre est la plus terrible des armes, le taureau est le plus grand parmi les vaches, la mer est le plus

vaste des lacs, Indra est le plus fécond de ceux, qui sèment la pluie. 43.

» Le plus colossal des Nâgas, c'est Dhritarâshtra ; des éléphants, c'est Aîravâna ; un fils est supérieur à toutes les choses animées, une épouse est le plus fidèle des amis.

» Tel que ces êtres excellent sur leur espèce et Vrikaudara sur la sienne, ainsi le jeune Goudâkéça est le plus adroit de tous ceux, qui manient l'arc. 44—45.

» Que fera-t-il celui, qui tient l'arc Gândîva, ce Bibhatsou aux coursiers blancs, à la splendeur éclatante, qui n'est inférieur, ni au *Dieu* Indra, ni au Vasoudévide? 46.

» Lui, qui a demeuré cinq années dans le palais de l'Immortel aux mille yeux ; lui, qui par sa vigueur a mérité le don magique des astras, merveilleux au milieu des hommes ! 47.

» Les astras divins furent obtenus par ce héros à la forme céleste, lui, que je pense être un douzième Roudra, un treizième Aditya, un neuvième Vasou et la dixième entre les planètes ; 48.

» Lui, à qui les coups du nerf de son arc a causé la rugosité de la peau sur des bras unis et longs ; lui, de qui l'omoplate droite et l'omoplate gauche ressemblent aux épaules des taureaux. 49.

» Que fera-t-il, cet Arjouna, le plus vaillant des hommes, qui portent la cuirasse, comme l'Himâlaya est la plus haute des montagnes et l'océan est le plus vaste des fleuves, comme Çakra est le roi des Tridaças, comme Agni est le premier des Vasous, comme le tigre est le plus cruel des quadrupèdes et Garouda le plus grand des volatiles? » 50—51.

Digitized by Google

« J'accomplirai ma promesse, souverain des hommes, répondit Arjouna : « Je suis eunuque ! dirai-je ; la grande flèche et la grande corde de l'arc ne conviennent pas à mes habitudes, sire. » 52.

» Je couvrirai de bracelets ces deux bras à la peau rugueuse, et j'attacherai à mes oreilles des pendeloques, à l'éclat flamboyant. 53.

» Je parerai d'anneaux mes deux mains, et, les cheveux nattés sur la tête, je passerai au troisième genre, sire, sous le nom de Vrihannalâ. 54.

» Récitant mainte et mainte fois des légendes, pleines de sentiments efféminés, j'amuserai le roi et les autres personnes dans le gynœcée. 55.

» J'enseignerai, sire, aux femmes de la cité de Virâta le chant, une danse variée et les divers instruments de musique. 56.

» Je m'entretiendrai de différentes choses, que des sujets ont faites à dessein, fils de Kountî, et je me cacherai moi-même sous cette illusion. 57.

» Si le roi m'interroge, *sage* Pândouide, je lui dirai : « J'ai habité dans le palais d'Youddhishthira, et j'ai été le serviteur attaché à la suite de Draâupadî. » 58.

» Caché comme le feu sous ce travestissement dû à l'artifice, je vivrai paisiblement, Indra des rois, dans le palais de Virâta. » 59.

Il dit. « Bien ! » répondit le plus éminent des hommes. Arjouna, le plus vertueux de ceux, qui soutiennent le devoir, cessa de parler, et le roi adressa de nouveau la parole à son autre frère. 60.

« Et toi, Nakoula, de l'exercice de quel métier vivras-tu là, mon enfant? lui dit Youddhishthira. Raconte-moi

quel métier tu feras dans le royaume de ce monarque. Tu es bien délicat, tu es un héros admirable à voir, tu es habitué aux plaisirs ! » 61.

« Je serai le palefrenier du roi Virâta, lui répondit Nakoula. Je suis doué complètement de cette science et tout à fait habile dans l'art de panser les coursiers. 62.

» Grantika sera mon nom : c'est un métier, qui me plaira beaucoup. Je suis versé dans l'art de dresser les chevaux et dans celui de les soigner. 63.

» Les chevaux me furent toujours agréables, roi de Kourou, comme ils l'étaient pour toi. Je répondrai ainsi aux gens, qui m'interrogeront, quand j'aurai mis là mon habitation : « Je fus autrefois, mon ami, préposé aux coursiers du fils de Pàndou. » Et je promènerai mes pas sous ce déguisement, sire, dans la cité de Virâta. » 64—65.

« Sahadéva, dit Youddhishthira, comment vivras-tu près de lui ? Ou bien, sous le déguisement de quel métier vivras-tu caché ? » 66.

« Je serai le pâtre du roi Virâta, répondit Sahadéva. Je suis habile à compter les vaches, à les garder et à les traire.

» Je serai connu sous le nom de Tantripâla, qui sera le mien. Je circulerai sans maladresse : que l'inquiétude s'en aille de ton esprit. 67—68.

» En effet, je fus jadis envoyé toujours au milieu des troupeaux : c'est de là, sire, qu'est venu pour moi tout ce trésor d'habileté. 69.

» Je connais les marques, l'histoire des vaches, ce qu'il y a d'heureux en elles : tout cela, maître de la terre, m'est parfaitement connu et autre chose encore. 70.

» Je sais quels sont les taureaux aux signes honorés,

Digitized by Google

sire, dont il suffit à une vache stérile de flairer l'urine seulement pour vêler. 71.

» J'irai, à ce titre, dans la ville, et j'y aurai toujours du plaisir. Personne ne m'y connaîtra, et mes services plairont à sa majesté. » 72.

« Notre épouse chérie est d'un plus grand poids que la vie elle-même, reprit Youddhishthira, elle, que nous devons respecter comme une sœur aînée et défendre comme une mère, cette Draâupadî la Noire, de quel métier vivra-t-elle ? Car, de même que toutes les femmes, elle ne sait faire aucune chose ! 73—74.

» Bien délicate, toute jeune, fille illustre de roi, vertueuse, fidèle à ses époux, comment promènera-t-elle ses pas *dans cette ville ?* 75.

» Elle connaît seulement les guirlandes, les parfums, les parures, les robes diverses ; car elle est née gentille dame. » 76.

« On conserve dans le monde, Bharatide, lui répondit Draânpadî, des femmes esclaves et des ouvrières indépendantes. Les autres femmes ne marchent point ainsi : tel est le jugement du monde. 77.

» Je me dirai une ouvrière libre, habile à disposer les cheveux, et si le roi m'interroge, Bharatide : « J'ai habité dans le palais d'Youddhishthira, où j'étais la suivante de Draâupadî, » lui dirai-je. Je marcherai inconnue moi-même, puisque tu m'adresses cette question. 78—79.

» Je ferai ma cour à Soudéshnâ, l'épouse renommée du roi. Elle me protégera, venue près d'elle : bannis donc une telle inquiétude. » 80.

« Tu dis une noble parole, Krishnâ, repartit Youddhishthira ; tu es née de race, illustre dame : tu ne con-

nais pas le vice, vertueuse femme, placée, comme tu es, dans le vœu de la vertu. 81.

» De même que des ennemis vicieux ne sont jamais heureux, veuille agir de manière que les *notres* ne voient pas *naître* la prospérité chez eux ! » 82.

Il dit ensuite :

« Vous ferez chacun celui des métiers, que vous m'avez déclarés, comme mon esprit est habitué *à vous voir* d'après la certitude de votre discipline. 83.

» Que l'archi-brahme veille à la conservation de nos feux perpétuels avec les chefs des cuisines et les cochers dans le palais du *roi* Droupada. 84.

» Que, prenant tous nos chars, ils s'en aillent promptement, Indraséna à leur tête, à la ville de Dwâravatî : telle est ma décision. 85.

» Que toutes ces femmes, les suivantes de Draâupadî, s'en aillent elles-mêmes à Pantchâlâ avec les cochers et les surintendants des cuisines. 86.

» Elles ne pourraient s'empêcher de parler, et l'on saurait que nous tous, les fils de Pândou, nous avons quitté le Dwaîtavana, où nous étions allés. » 87.

Ils se firent leurs adieux l'un à l'autre, après qu'ils se furent ainsi confié les métiers, que chacun *prétendait exercer ;* ils saluèrent Dhaâumya, qui leur tint ce langage :

« Vous avez tout prévu, fils de Pândou, à l'égard des brahmes, de vos amis, de vos chars, de vos palanquins, et des feux sacrés mêmes, Bharatide. 88—89.

» La conservation de Krishnâ te regarde ainsi que Phâlgouna. Toutes ces vaines conversations du monde sont connues de vous, comme de toi. 90.

» Quoique vous le sachiez, vos amis doivent parler, ins-

pirés par l'amitié : le juste, l'utile et l'agréable sont éternels. 91.

» Je dirai donc mes raisons : écoutez-les ici ! Or, je parle, fils de roi, de cette habitation chez un roi. 92.

» Puisque vous avez reçu une naissance royale, vous saurez éviter tous les péchés ; mais sachez, rejetons de Kourou, qu'il est difficile d'habiter inconnus dans le palais d'un roi, y fût-on honoré ou non. Ensuite, dans la quatorzième année, vous marcherez heureusement. 93-94.

» Que celui, à qui la porte est montrée, obtienne de jeter son regard dans les appartements secrets. Qu'il n'ait pas une folle assurance ; qu'il n'injurie pas en ennemi là où il cherche seulement un siége ! 95.

» Que celui, qui ne possède, ni une voiture, ni un palanquin, ni un fauteuil, ni un éléphant, ni un char, où il puisse monter, se dise : « Je suis en estime ! » et qu'il habite dans le palais du roi ! 96.

» Celui, qui ne s'assoie point là où les méchants pourraient soupçonner *sa vertu*, s'ils le voyaient assis, habitera dans le palais du roi. 97.

» Qu'il ne parle jamais au monarque, si ce n'est afin de répondre à une question ; qu'il serve sa majesté en silence, et qu'il l'honore à propos. 98.

» Les rois maudissent les gens, de qui la bouche est remplie de faussetés, et ils méprisent un conseiller, qui parle sans raison. 99.

» Un savant ne fera jamais amitié avec leur épouse ; il hait ceux, qui marchent dans les gynœcées, ceux, qui sont habiles à diriger les chars. 100.

» Son désir à peine connu, qu'il exécute les affaires du roi, quelque légères soient-elles. L'homme, qui se conduit ainsi, ne porte aucune blessure nulle part au souverain.

» Bien qu'il marche sur une terre plane, sans qu'on lui parle, sans qu'on lui ait jeté un ordre, il faut qu'il pense, comme l'aveugle-né, songeant toujours qu'une borne est devant ses pas. 101—102.

» Les rois, dompteurs des ennemis, ne comblent pas de faveurs un frère, ni un petit-fils, ni même un fils, qui franchit les bornes. 103.

» Que l'homme serve le roi de tous ses efforts, comme s'il était Agni, comme s'il était un Dieu sur la terre. Un roi, qu'on entretiendrait avec le mensonge, vous tuerait : il n'y a même aucun doute. 104.

» Qu'il fasse tout ce qui lui sera commandé par le maître. Qu'il évite la paresse, l'orgueil et la colère. 105.

» Qu'il raconte au roi l'utile et l'agréable sur tous les hommes capables ; mais que l'utile ait à ses yeux plus de valeur que l'agréable même. 106.

» Qu'il soit convenable pour lui dans toutes les choses et dans tous les entretiens ; mais qu'il ne lui dise jamais ce qui ne sera ni bon ni agréable. 107.

» Que l'homme savant vénère le *prince*, et qu'il pense toujours : « Je ne lui suis point agréable ! » Que sans cesse il accomplisse sans négligence ce qui est agréable ou utile. 108.

» Qu'il ne désire pas ce qui n'est pas l'objet des désirs *du prince* ; qu'il n'habite pas dans ce qui lui est désagréable : que rien ne l'ébranle de son assiette ; qu'il demeure dans le palais du roi. 109.

» Que le pandit soit assis ou au flanc droit ou au côté gauche de ceux, qui ont pour mission de protéger ; car c'est après *lui* qu'on a disposé le rang des armes prises.

» Laissez-les s'opposer toujours à ce qu'on mette devant eux un siége *plus* élevé ; mais vous, ne mur-

murez pas si quelque chose blesse vos yeux. 110—111.

» Ce haut rang est une peine pour les pauvres : qu'on ne le voie pas briller chez les hommes par une vaine appellation des rois. 112.

» Ceux-ci maudissent les hommes, de qui la bouche est pleine de mensonges ; ils méprisent également les hommes orgueilleux de leur science. 113.

» N'ayez pas de présomption et ne dites pas : « Je suis un héros ! » ou encore : « J'ai de l'esprit ! » Quiconque fait des choses agréables, plaît au monarque et savoure les jouissances. 114.

» Quand vous aurez obtenu la puissance difficile à gagner, quand vous aurez obtenu l'insaisissable amitié du souverain, montrez-vous sans négligence pour ce qui est l'intérêt et l'amour du roi. 115.

» Quel homme, réputé un savant, désirerait au fond de sa pensée le malheur de ce personnage, de qui la colère est un grand obstacle et la faveur est un excellent fruit ? 116.

» Il ne dédaignera ni ses lèvres, ni ses bras, ni ses genoux, ni sa parole ; il fera toujours avec lenteur sa respiration, sa salive et sa voix. 117.

» Quelque risibles, que soient les choses, que ce *roi* possède, il ne doit pas s'en rire, comme d'une personne tout-à-fait engloutie, et s'en mocquer comme d'un insensé. 118.

» Qu'il ne s'avance pas avec une excessive roideur, et qu'il tende à la gravité : montrez un sourire, qui ne provient pas de la folie et devant lequel marche la douceur.

» L'homme, s'il ne se réjouit pas du gain, s'il n'est point affligé d'être méprisé, s'il n'a pas l'esprit agité

par le trouble, habitera toujours dans les palais du roi.

» Le pandit, qui loue sans cesse le roi ou le fils du roi, devient son ministre et conserve long-temps sa faveur. 119—120—121.

» Le ministre, qui enchaîné ou retenu par des raisons, ne contredit pas les désirs du monarque, obtient ensuite la félicité. 122.

» L'homme dépendant du roi ou qui vit dans son royaume, ne sera-t-il pas habile, s'il proclame ses qualités devant et derrière lui? 123.

» Un ministre, s'il veut que le roi mange malgré lui, ne gardera pas long-temps son rang, et tombera dans l'incertitude de sa vie. 124.

» Voyant d'où provient sa félicité, qu'il ne s'entretienne pas avec le roi et ne cherche pas à le surpasser dans une position convenable. 125.

» On suit toujours comme l'ombre un héros puissant, que la splendeur environne. L'homme véridique, doux et dompté, habitera dans le palais du roi. 126.

» Quiconque, se disant : « Est-ce que je ne puis faire cela? » s'élancera devant un autre, que l'on envoie, habitera dans le palais du roi. 127.

» Quiconque, soit à l'intérieur, soit au-dehors, reçoit toujours un ordre du monarque et n'en est jamais ébranlé, habitera dans le palais du roi. 128.

» Quiconque, demeurant en des pays lointains, n'y est pas tourmenté par le désir des maisons de ses amis et cherche le plaisir dans sa peine, ce *digne serviteur* habitera le palais du roi. 129.

» Qu'il ne s'habille pas comme le maître; que, près de lui, il ne rie point aux éclats; qu'il ne fasse pas une dé-

libération à plusieurs fois reprise : c'est ainsi qu'il deviendra l'ami du roi. 130.

» Commandé dans une affaire, qu'il n'en tire aucune richesse. Que gagne-t-il d'enlever à autrui sa fortune? La prison ou la mort elle-même! 131.

» Char, vêtement, parure, quelqu'autre chose, que vous donniez, portez-les vous-mêmes : vous serez ainsi toujours plus chers. 132.

» Vous efforçant d'élever ainsi vos pensées et désirant posséder un tel caractère, enfants de Kourou, arrivés dans son royaume, vous passerez heureusement cette année.» 133.

« Nous avons reçu tes leçons ; la félicité descende sur toi ! répondit Youddhishthira. Personne n'eût parlé ainsi, excepté Kountî, notre mère, ou Vidoura à la grande sagesse. 134.

» Que ta sainteté veuille me dire ce qui me reste immédiatement à exécuter pour échapper à la peine, faire ma route et vaincre. » 135.

A ces mots du roi, Dhaâumya, le plus sage des brahmes, accomplit suivant les règles toutes les choses établies pour le voyage. 136.

Il alluma les feux de ces *héros* et sacrifia conformément aux mantras pour obtenir la prospérité, l'abondance et la victoire sur la terre. 137.

Mettant à leur tête Yâdjnasénî, les Pândouides évoluèrent, comme s'ils étaient six, un pradakshina autour des feux et des brahmes riches en pénitence. 138.

Après le départ de ces héros, Dhaâumya, le mieux doué des êtres, qui jouissent de la parole, ayant pris les feux consacrés, se rendit chez les Pântchâlains. 139.

Indraséna et les autres, comme il a été dit, arrivés chez les rejetons d'Yadou, y demeurèrent paisiblement et bien cachés, gardant les chevaux et les chars. 140.

Les héros, ceints de leurs cimeterres, armés de leur carquois, portant leurs armes, la manique de cuir et la défense de leurs doigts liée autour de leur main, s'en allèrent auprès de la Kâlindî. 141.

Ils arrivèrent de leur pied sur la rive droite : sortis d'habiter les forêts, ils désiraient alors gagner ce royaume, but de leur voyage. 142.

Archers aux grandes flèches, à la grande force, ces guerriers, blessant les tribus des gazelles, habitaient dans les escarpements des montagnes, dans les endroits inaccessibles des forêts. 143.

Ayant au septentrion les Daçârnains, au midi le Pantchâla, entre eux les Yakrillomas et les Çoûrasénas, chassant et causant, les Pândouides entrèrent du bois dans la contrée de Matsa. Ils portaient leurs arcs, ils étaient ceints de leur cimeterre, ils étaient pâles, ils avaient la barbe longue. 144—145.

Parvenue dans cette région, Krishnâ dit au roi : « Regarde ! voici encore des sentiers et des champs divers.

» Évidemment la ville capitale de Virâta est encore éloignée : passons ici la nuit prochaine ; je suis accablée d'une forte lassitude. » 146—147.

« Dhanandjaya, fit Youddhishthira, lève et porte la Pantchâlaine. Délivrés de cette forêt, *allons* habiter dans la capitale. » 148.

Arjouna aussitôt se chargea de Draâupadî et, marchant comme un roi des éléphants, la porta jusqu'auprès de la ville. 149.

Arrivé au pied de la capitale, le fils de Kountî dit à Arjouna : « Où suspendrons-nous nos armes avant d'entrer dans la ville ? 150.

» Si nous entrions avec nos armes dans la cité, mon ami, nous exciterions une grande émotion parmi le peuple : il n'y a là aucun doute. 151.

» Les hommes connaissent dans le monde le grand et solide arc Gândîva : si nous entrons dans la ville, chargés de cette arme, ses habitants nous reconnaîtront bien vite : je n'en fais aucun doute ! De-là, il nous faudra habiter douze nouvelles années dans la forêt, si un seul de nous est reconnu ; car nous avons promis de tenir cet engagement. » 152—153.

« Voici sur le sommet de cette montagne et près d'un cimetière, Indra des rois, reprit Arjouna, un grand acacia suma, impénétrable, aux branches pleines d'une religieuse terreur, difficile à escalader. 154.

» Il n'y a aucun homme, je pense, qui puisse, fils de Pândou, nous y voir déposer nos armes. 155.

» Nous sommes dans un bois aux sentiers difficiles, habité par les tigres ou les bêtes fauves, et surtout près d'un cimetière inaccessible. 156.

» Déposons nos armes dans l'acacia et entrons dans la ville. Nous habiterons ainsi là, Bharatide, suivant nos aptitudes. » 157.

Après ce langage au roi Dharmarâdja-Youddhisbthira, le héros Kourouide, de s'approcher vers l'acacia, éminent Bharatide, pour lui confier leurs armes, lui, qui, sur un seul char, avait vaincu tous les hommes et tous les Dieux, lui, qui avait triomphé des grasses campagnes et des autres. 158—159.

Le fils de Prithâ, Youddhishthira ôta la corde impérissable à ce grand arc Gândîva, glaçant d'épouvante, destructeur des armées rivales, avec laquelle ce guerrier fléau des ennemis avait défendu le Kouroukshétra; et cette arme au bruit effroyable resta là sans corde.

160—161.

» Bhîmaséna emporta la corde attachée à cet arc, avec lequel ce guerrier sans péché avait dompté le roi Sindhien. 162.

Avec elle l'auguste Bhîmaséna avait terrassé les Pantchâlains dans la guerre, et seul il avait triomphé de nombreux ennemis dans la conquête du monde. 163.

A peine entendu le bruit aigu de sa corde, tel que le déchirement d'une montagne, fendue par un coup de tonnerre, les ennemis fuyaient çà et là sur le champ de bataille. 164.

Le Pândouide, fils de Mâdrî aux longs bras, à la bouche vermeille, aux paroles mesurées, ce héros, qui s'écriait dans la guerre : « Il n'est personne d'égal en race et en beauté à celui, qui porte le nom de Nakoula ! » retira son nerf à l'arc, avec lequel jadis il avait triomphé de la plage occidentale. 165—166.

Sahadéva, l'auguste héros, laissa alors sans sa corde cette arme, avec laquelle ce guerrier aux mœurs polies avait subjugué la contrée méridionale. 167.

Tous, ils déposèrent là avec les arcs leurs brillants et longs cimeterres, leurs carquois précieux et leurs flèches aux tranchants de rasoir. 168.

Youddhishthira, le fils de Kountî, donna cet ordre à Nakoula : « Monte dans cet acacia, héros, et place-s-y ces arcs. » 169.

Nakoula, étant grimpé dans cet acacia, y déposa lui-même les arcs aux formes célestes, et les mit dans les espaces de cet arbre, qu'il jugea vides. 170.

Il les attacha fortement tout à l'entour avec des cordes solides là, où il vit un endroit inaccessible à la pluie.

Les Pândouides lièrent au tronc le cadavre d'un mort, pensant que cet aspect devait écarter les hommes loin de cet acacia. 171—172.

« Voici un cadavre attaché ici, diront-ils. Celle, qui pourrait sentir cette odeur infecte, serait une mère de quatre-vingt ou cent années. » 173.

» C'est un devoir de famille ! raconteront-ils ; ou ce sont nos devanciers, à qui cette considération fit attacher un corps à cet arbre ! » 174.

Tout en causant de ce gardien, improvisé contre la curiosité, fléau des ennemis, les fils de Prithâ, destructeurs des rivaux, arrivèrent tout auprès de la ville. 175.

Youddhishthira prit pour lui, et donna à ses frères les noms secrets de Djaya, Djayanta, Vidjaya, Djayaséna et Djayadbala. 176.

Ensuite, ils entrèrent dans la grande ville, où, suivant leur engagement, ils tinrent une conduite inconnue et demeurèrent dans ce royaume la treizième année. 177.

Parcourant la charmante ville de Virâta, Youddhishthira louait dans son cœur la Déesse Dourgâ, la souveraine des trois mondes, 178.

Conçue dans le sein d'Yaçodâ, née dans la famille du pâtre Nanda, la meilleure amie de Nârâyana, procurant d'heureux succès, accroissant la race ; 179.

Elle, qui avait acccompli la défaite de Kansa, qui avait causé l'extermination des Asouras, que *les flots* avaient

déposé sur la rive de la Çilâ, qui marchait au sein des airs; 180.

La sœur du Vaçoudévide, la Déesse parée de célestes guirlandes, revêtue d'une robe céleste, portant la massue et le cimeterre, 181.

Cette *Déesse* fortunée, qui fait, comme à une génisse embarrassée dans la boue, traverser le vice à ceux, qui se rappèleront toujours la sainte décharge de leur fardeau. 182.

Le monarque *Youddhishthira*, désirant avec ses frères puînés la vue de cette Divinité, la salua et se mit à la célébrer de nouveau en différents hymnes, qui avaient pour sujet son éloge. 183.

« Adoration à toi, délicate, généreuse, chaste Krishnâ, disait-il, toi, de qui le visage ressemble au soleil enfant, et de qui la figure est égale à la lune dans sa pléoménie.

» Déesse aux quatre têtes, aux quatre bras, aux seins et aux lombes potelés, qui porte des armilles et des bracelets et de qui les ornements des bras sont la queue des paons. 184—185

» Tu brilles comme un lotus, Déesse, épouse de Nârâyana; pures sont ta beauté et ta chasteté, ô toi, qui circules au sein des airs. 186.

» Krishnâ, tu ressembles au feu; ton visage est pareil à ce qui attire le bonheur (1); tu portes quatre longs bras, élevés comme le drapeau de Çakra. 187.

» Le vase du sacrifice, le lotus, la clochette sont tes symboles; tu es pure entre les femmes sur la terre. Un

(1) *Çankarshana*, mot, sur lequel se taisent tous les Lexiques ou Dictionnaires, et dont il faut demander le sens aux racines; car ce ne peut être une faute d'impression, pour *Sankarshana*, un des noms de *Balarâma*.

lacet, un arc, un grand disque de guerre sont tes armes diverses. 188.

» Des pendeloques ornent tes deux oreilles bien puissantes; tu brilles, Déesse, par ton visage, qui le dispute à la lune en beauté, qui brille d'une admirable tiare, lien de tes cheveux, et qui resplendit par la ceinture de tes lombes, habitation des serpents et des reptiles. 189—190.

» Tu luis par un serpent lié comme le fut ici jadis le Mandara; tu resplendis comme le drapeau élevé de la queue des paons. 191.

» Dans un vœu de jeune fille, que tu avais embrassé, le Tridiva fut purifié par toi. On te loue pour cette action, Déesse, et les Tridaças te célèbrent eux-mêmes. 192.

» L'Asoura Mahisha périt afin d'assurer la protection des trois mondes. Sois-moi propice, ô la plus excellente des Divinités; étends sur moi ta compassion; sois-moi favorable! 193.

» C'est toi, qui es Djayâ et Vidjayâ; c'est toi, qui donnes la victoire dans les combats : accorde-moi, généreuse Déesse, de triompher maintenant. 194.

» Ta demeure éternelle est le mont Vindhya, fier des plus grands serpents. Kâlî, Kâlî, Mâhâkâlî, toi, qui mets ta joie dans les êtres animés, le rhum est ta passion.

» Tu marches, escortée des Bhoûtas, Déesse, qui donnes les grâces, ô toi, qui fais route où il te plaît! Les hommes, déchargés de leur fardeau, se souviendront de toi. 195—196.

» Il n'est rien de difficile à obtenir, soit un fils, soit des richesses, pour les hommes, qui, sur la terre, s'inclinent devant toi au point du jour. 197.

» Tu fais passer d'une infortune (1) dans un autre malheur (2) ; c'est pour cela que tu es appelée Dourgâ par les peuples. Tu es la voie suprême des hommes, qui périssent dans les mauvaises routes, qui sont plongés dans la grande mer, qui sont assiégés par des ennemis. Mais les mortels, qui se souviennent de toi, grande Déesse, ne succombent, ni dans les chemins difficiles, ni dans les forêts, ni dans le déluge des eaux! C'est toi, qui es la gloire, la prospérité, la constance, le succès, la pudeur, la science, la postérité et la sagesse. 198—199—200.

» Tu es le crépuscule, la nuit, le sommeil, la clarté de la lune, la beauté, la patience et la miséricorde pour les hommes, qui t'honorent. Tu détruis la captivité, le délire, la perte des fils, la ruine de la fortune, la crainte, la maladie et la mort. 201.

» Je suis renversé de mon trône, et j'ai recours à ta protection : je courbe mon front devant toi, Déesse, souveraine des Dieux. 202.

» Sauve-moi, Déesse, de qui les yeux ressemblent aux pétales du lotus ; sois vraie pour moi, véridique Déité ; sois mon refuge, secourable Dourgâ, amie des hommes pieux. » 203.

Ainsi louée, la Déesse offrit sa vue au fils de Pândou ; elle s'approcha du roi, et lui tint ce langage : 204.

« Écoute ma parole, auguste monarque aux longs bras ; ta victoire éclatera bientôt dans le combat même.

» Grâce à moi, vainqueur des Kourouides, tu détruiras leur armée ; et, quand tu auras débarrassé le royaume de ses ennemis, tu délivreras encore une fois la terre.

(1—2) *Dourga.*

» Accompagné de tes frères, sire, tu obtiendras une joie complète : grâce à moi, tu acquéreras le bonheur et la santé. 205—206—207.

» Je donnerai, satisfaite d'eux, la beauté, la vie, des fils et le royaume aux hommes, qui, libres de péché, raconteront tes hauts faits dans le monde. 208.

» En exil ou dans la ville, dans une bataille, sous l'oppression des ennemis, dans une forêt, dans une route mauvaise, inextricable, au milieu des mers, dans une montagne inaccessible, rien ne sera difficile à obtenir dans ce monde à ces hommes, qui feront une commémoration de moi, sire, comme l'a faite ta majesté. 209—210.

» Toutes les affaires du mortel, qui écoutera avec dévotion ou qui récitera ce plus excellent des hymnes, iront, fils de Pândou, à leur complet succès. 211.

» Par ma grâce, ni les Kourouides, ni les hommes, qui habitent leur empire, ne sauront que vous êtes établis tous dans la ville de Virâta. » 212.

Après que la Déesse, qui donne les grâces, eut parlé de cette manière à Youddhishthira, le dompteur des ennemis, et qu'elle eut réglé dans cette ville la protection des fils de Pândou, elle disparut aux yeux. 213.

Le roi Youddhishthira se rendit d'abord auprès de Virâta, assis dans la salle de son palais. Il retira *de l'écrin* ses dés d'or, ornés de lapis-lazuli, et les attacha dans son vêtement à la partie inférieure de sa robe. 214.

Le roi des hommes à la haute renommée, le propagateur de la race de Kourou, honoré du roi des hommes, rempli d'une grande dignité, inaccessible comme un serpent au poison mortel, s'approcha de l'illustre souverain du royaume. 215.

Cet éminent personnage, grand, vigoureux, semblait par ses formes, sa force, sa beauté non vue avant lui, tel qu'un Immortel, ou comme le soleil environné d'une multitude de vastes nuages, ou pareil au feu caché sous la cendre. 216.

Le roi Virâta aperçut le Pândouide, qui s'avançait, semblable à la lune couverte de nuées. Au bout d'un instant, il vit arriver dans la salle cet homme d'une haute dignité, au visage resplendissant comme la lune en sa pléoménie. 217.

Il interrogea les brahmes, ses ministres, les principaux de ses bardes et les vaîçyas, qui étaient assis auprès de lui : « Quel est cet homme, qui est venu ici de prime abord. Il ressemble à un roi, qui regarde cette assemblée. 218.

» Ce mortel sublime ne peut être un brahme : c'est le maître de la terre. Voilà quelle idée me vient à l'esprit. Il n'a point de serviteur, ni de char, ni d'éléphant auprès de lui. Il marche comme Indra. 219.

» Ce mortel est déclaré par tous les signes de son corps un homme, de qui le front est consacré : c'est la pensée, qui me vient à l'esprit. Il s'avance vers moi, et le trouble me saisit, comme si je voyais un éléphant, plein d'ivresse, s'approcher d'un lac aux *charmants* lotus. »

Tandis que Virâta roulait ces pensées en lui-même, Youddhishthira, le roi des hommes, s'approcha et lui tint ce langage : « Que l'empereur souverain sache que je suis un brahme, qui a perdu tout son bien et que le besoin de vivre amène ici. 220—221.

» Je désire en ta présence, auguste et sans péché, obtenir une richesse telle qu'il sied à un homme libre.

Digitized by Google

— « Sois le bienvenu ! » dit le roi content ; et, immédiatement après, il accepta sa compagnie. 222.

Quand le monarque eut reçu, l'âme charmée, ce lion des rois ; il lui tint ce langage : « Je te parle avec amour, mon fils, du royaume de quel souverain es-tu venu ici ? Dis-moi avec vérité ta famille et ton nom. Quel est cet art, que tu exerces ? » 223.

Youddhishthira lui répondit :

« Je fus autrefois l'ami d'Youddhishthira ; je suis maintenant un brahme Vaîyâghrapadya. Je suis un joueur habile à me servir des dés. Mon nom est Kanka, et je suis célèbre, Virâta. » 224.

« Eh bien ! dit celui-ci, il faut que je t'accorde une grâce choisie dans tes désirs. Règne sur les Matsyas, car je marche sous ta volonté. Les joueurs sont toujours mes amis, car j'aime le jeu, et ton excellence, qui ressemble à un Dieu, mérite un royaume. » 225.

« Voici le moment arrivé du combat, reprit Youddhishthira. D'abord, auguste Matsya, le perdant ne doit rien posséder. Quiconque sera vaincu par moi, ne doit pas conserver la richesse : accorde-moi cette grâce, issue de ta faveur. » 226.

« Je mettrai à mort quiconque fera une chose, qui ne t'est point agréable, répondit Virâta ; j'enverrai même les brahmes en exil hors du royaume. Écoutez-moi, habitants des campagnes, qui êtes venus ici : l'auguste Kanka est dans ce royaume ce que j'y suis moi-même ! 227.

» Tu seras mon ami, partageant mon char ; tu auras de nombreux vêtements, tu abonderas en mets et en breuvages. Vois ! au-dedans et au-dehors, tout est toujours fait pour toi : la porte t'est ouverte par moi. 228.

Digitized by Google

» Parle-moi toujours au nom de ceux, qui, excités par l'absence des moyens de subsistance, emprunteraient ta voix. Je leur donnerai tout cela, n'aie pas de doute : tu ne dois pas concevoir de crainte, en ma présence. » 229.

Après qu'il eut ainsi obtenu cette grâce, l'excellent prince se réunit au roi Virâta ; il habita là heureux, sage, extrêmement honoré, et qui que ce soit ne connut cette histoire. 230.

Ensuite, flamboyant de beauté, se présenta un autre Pândouide à la force terrible, qui avait le courage et la grâce d'un lion. Il tenait dans sa main une aube et une cuiller ; il portait une *de ces* épées, qui ne font pas de blessure, d'un bleu foncé, et non renfermée dans un fourreau. 231.

Cet homme avait l'extérieur d'un cuisinier, son vêtement était extrêmement noir, il avait la force du roi des montagnes ; une éminente splendeur l'environnait, comme le soleil, quand il éclaire ce monde. Il s'approcha du roi des Matsyas, et se tint *devant lui*. 232.

Virâta le vit s'avancer dans le voisinage du roi, et tint ce langage aux villageois, qui l'entouraient : « Ce jeune homme d'une beauté supérieure, que je vois s'approcher, grand comme un lion, quel est-il, ce jeune taureau des hommes? 233.

» C'est un homme, que je n'ai pas encore vu ; il ressemble au soleil ! En vain je cherche dans mes pensées, je n'arrive pas sur lui à la vérité ! A force d'y songer, voici comme je gouverne mes idées, sur la vraie nature de cet homme éminent : 234.

» Après que je l'ai vu, je n'en doute pas : c'est le roi des Gandharvas, ou c'est Pourandara ! Sachez quel est cet

être, qui se tient sous mes yeux; et, s'il désire une chose, qu'il l'obtienne, sans tarder ! » 235.

Excités par ce langage, les gens de Virâta s'avancent d'un pied très-hâté, joignent le fils de Kountî et disent à ce frère puîné d'Atchyouta ce que le roi avait commandé.

Le Pândouide alors s'approche de Virâta, et le magnanime lui adresse ces mots d'un air intrépide : « Je suis le cuisinier Ballava, Indra des rois; prends-moi à ton service; je n'ai pas d'égal dans l'art de faire les sauces. »

236—237.

« Je ne crois pas, reprit Virâta, à ta science d'apprêter les sauces, Ballava; tu brilles, égal à l'Immortel aux mille yeux ; tu sembles, par ta beauté, tes formes et ta vigueur, comme un roi au milieu des hommes. » 238.

« Indra des hommes, répondit Bhîma, je suis un cuisinier, ton serviteur. Je sais faire les sauces dans la perfection, non pas toutes, mais celles, que le goût approuve. Autrefois, j'étais sans cesse avec le roi Youddhishthira.

» Il n'existe pas mon égal en force; je suis accoutumé aux combats en champ clos, seigneur; je me suis battu avec des éléphants, avec des lions; je ferai toujours, mortel sans péché, ce qui t'est agréable. » 239—240.

« Eh bien ! dit Virâta, il faut que je t'accorde la faveur, *que tu sollicites;* commande ainsi dans ma cuisine; tu parles habilement, et je ne pense pas que cette chose soit encore égale à toi : tu mérites la terre, autour de laquelle tourne la roue de l'océan. 241.

« Quelque soit le désir de ta grandeur, qu'on lui obéisse dans mes cuisines; je te mets au premier rang ; je te nomme souverain de ces lieux, et des existences, et des hommes, qui mettent là toute leur attention. » 242.

Ainsi Bhîma fut placé dans la cuisine du roi Virâta ; il y fut grandement aimé ; il habitait, sire, inconnu aux gens du peuple ; et cependant, il avait là toutes sortes de compagnons. 243.

Ensuite, sa charmante chevelure flottante sur ses épaules, Krishnâ au candide sourire, ayant tressé ses cheveux noirs, délicats, doux, longs, aux bouts annelés, cacha ses bijoux dans le côté droit ; puis, la belle aux yeux noirs, se revêtit d'une robe longue et très-sale ; elle prit le costume d'une ouvrière indépendante et se promena *dans la ville* comme une malheureuse. Les hommes de courir autour d'elle ; les femmes de la poursuivre.

244—245—246.

A son aspect : « Qui es-tu ? lui demandaient-ils. Que désires-tu faire ? » — « Je suis une artisane, répondait-elle, Indra des rois ; je suis venue *pour travailler*. 247.

» Je ferai l'ouvrage de celui, qui voudra bien m'employer. » Mais, à cause de sa beauté, de son costume et de sa voix délicate, ils ne croyaient pas qu'elle fût une servante, que le besoin de nourriture avait amenée chez eux. La Kaikéyaine, épouse en grande estime de Virâta,

248—249.

Regardant de son palais, aperçut la fille du *roi* Droupada. Elle vit cette femme ainsi belle, sans protecteur, couverte d'un seul vêtement. 250.

Elle la fit appeler et lui dit : « Noble femme, qui es-tu ? et que désires-tu faire ? » Elle répondit, Indra des rois : « Je suis venue ici en qualité d'artisane. Je ferai l'ouvrage de celui, qui voudra bien m'employer. » 251.

Soudéshnâ lui dit : « Ainsi douée de beauté, comme tu l'es, noble dame, ce serait à toi de donner tes ordres à

des servantes et des serviteurs divers et nombreux. 252.

» La cheville non élevée au-dessus du pied, la gorge entrejointe, la taille haute de six *saratnis* (1), teinte de cinq couleurs, très-profonde *de poitrine*, la voix balbutiante d'un cygne, 253.

» Tes cheveux beaux, le sein charmant, la carnation azurée, la gorge et tes lombes potelés, douée de tel et tel agrément, comme une cavale du Kâçmîre, 254.

» Les yeux ombragés de cils annelés, tes lèvres égales au vimba, la taille svelte, le cou rond comme la conque, la tête cachée, ton visage semblable à la lune dans une pléoménie, 255.

» Tes yeux tels que, saturés du parfum automnal, les pétales du lotus d'automne, imitant le nymphée automnal, tu ressembles, pour les formes, à la Déesse de la beauté même. 256.

» Qui es-tu? dis-moi, noble dame, puisque tu n'es, d'aucune manière, une servante : es-tu une Yakshî, ou une Déesse, ou une Gandharvî, ou une Apsarâ? 257.

» Es-tu une vierge des Dieux, ou une serpente, ou la Déesse de la ville? Es-tu une Vidyâdharî, ou une Kinnarî, ou Rohinî elle-même? 258.

» Es-tu Alamboushâ, Miçrakéçî, Poundarîkâ et Malinî, Indrânî ou Vârounî? Es-tu la fille du charpentier des Dieux ou de Dhatri le Pradjapati? Ces Déesses sont renommées parmi les Dieux : qui es-tu d'entre elles, noble dame? » 259.

« Je ne suis point une Déesse, répondit Draâupadî, ni une Gandharvî, ni une Asourî, ni même une Rakshasî. Je

(1) Coudée courte, du coude à la naissance du poing.

suis une simple artisane, une servante; je te dis la vérité.

» Je sais faire les cheveux, illustre dame, je suis habile à broyer le parfum du jasmin d'Arabie, des lotus, des nymphées et du tchampaka. 260—261.

» Je tresserai des bouquets admirables, d'une beauté ravissante ; j'ai servi Satybhâmâ, l'épouse bien-aimée de Krishna. 262.

» J'ai servi également Krishnâ, l'épouse des fils de Pândou, la plus jolie femme parmi les rejetons de Kourou. Je circule ainsi çà et là, recevant une exquise nourriture. 263.

» Autant je reçois de vêtements, autant je me réjouis. La reine m'a donné elle-même le nom de Mâliní : je suis venue aujourd'hui, royale Soudéshnâ, dans ton palais. »

Soudéshnâ reprit :

« Il faut que je te donne la première place dans l'habitation, il n'y a pas de doute pour moi ! *car*, si le roi n'a pas un *autre* désir, il se portera vers toi de toutes ses pensées. 264—265.

» Les femmes, qui sont dans la famille du roi, et celles, qui sont attachées à mon palais, te contemplent. Quel homme ne rendrais-tu pas fou d'amour ? 266.

» Vois ! Ces arbres, qui sont plantés dans mon palais, s'inclinent devant toi, pour ainsi dire. Quel homme ne rendrais-tu pas fou d'amour ? 267.

» A la vue de ta beauté surhumaine, femme ravissante à la jolie taille, le roi Viràta, m'ayant délaissée, se portera vers toi de toutes ses pensées. 268.

» L'homme captivé, que tu regarderais de tes yeux grands et lumineux, dame aux membres charmants, irait à l'instant sous le pouvoir de l'amour. 269.

» Et l'homme, qui te regarderait sans cesse, femme au joli sourire, de qui tous les membres sont parfaits, s'en irait ainsi sous la puissance de l'amour; 270.

» De sorte que l'homme monterait sur les arbres, afin de s'y donner la mort à lui-même. Les grandeurs seront pour toi ce qu'elles sont pour moi dans les palais du roi, dame aux charmants sourcils. 271.

» Tel que le crabe met au monde un fils, qui doit être la cause de sa mort à lui-même, telle je pense, femme au candide sourire, sera ton habitation *dans mon palais.* »

« Il n'est aucunement possible, répondit Draâupadî, de me posséder, ni à Virâta, ni à nul autre, car cinq jeunes Gandharvas, noble dame, sont mes époux. 272—273.

» Les fils d'un certain magnanime roi des Gandharvas me défendent sans cesse, et cette tâche, que je leur donne, est pénible. 274.

» Si l'on n'ordonnait pas de me laver les pieds et si l'on me refusait les autres honneurs, les Gandharvas, mes époux, *ardents à me venger,* se réjouiraient de cette habitation. 275.

» L'homme, qui porterait sur moi son désir, comme sur les autres femmes du vulgaire, entrerait dans un corps étranger pour y habiter *un jour et* une nuit. 276.

» Il est impossible à qui que ce soit, noble dame, de me soustraire à cette condition. Les Gandharvas, mes époux par la contrainte, me défendent sans cesse; mais ils sont d'un caractère difficile, reine au sourire pur! »

« Je te donnerai une habitation comme tu désires, ma fille, reprit Soudeshnâ; et jamais tu n'auras besoin de demander, ni de l'eau, ni les autres services.» 277—278.

C'est ainsi que Krishnâ fut consolée par l'épouse de

Virâta : la femme vertueuse et fidèle à ses époux habita dans cette ville, et personne ne l'y connut, Djanamédjaya, sous le rapport de la vérité. 279.

Sahadéva lui-même, travesti en bouvier, se présenta en cette habitation sublime, et, contrefaisant le langage des pâtres, s'approcha de Virâta. 280.

Saisi de curiosité à sa vue, le roi envoya des hommes près de cet étranger, arrivé au parc des vaches et debout non loin du palais. 281.

Lorsqu'il se fut approché, et que le monarque vit cet homme éminent, à la taille élevée, resplendissant, il interrogea le rejeton de Kourou : 282.

» De qui es tu le fils? D'où viens-tu? Que désires-tu faire, mon ami? Je ne t'ai jamais vu avant *ce jour :* dis-moi la vérité, excellent homme. » 283.

Sahadéva s'avance près du roi, de qui les rayons consument ses ennemis, et lui dit avec un son de voix semblable aux grandes masses des nuages : « Je suis un vaiçya, mon nom est Arishtanémi : j'étais le pâtre des plus grands entre les Kourouides. 284.

» Je désire habiter ici, ô le meilleur des mortels. Je n'ai plus les fils de Prithâ, ces lions des hommes; il ne m'est pas possible de vivre sans travail, et, de tous les monarques, aucun ne me plaît, si ce n'est toi. » 285.

« Tu es un brahme ou un kshatrya, répondit Virâta; tu portes l'extérieur du souverain, qui préside au cercle des mers : dis-moi la vérité, ô toi, qui traînes les cadavres des ennemis : il n'existe pas d'ouvrage de vaiçya, qui soit propre à tes mains. 286.

» Du domaine de quel roi es-tu venu ici? Quelle est cette profession, que tu exerces? Comment pourras-tu

demeurer toujours au milieu de nous? Parle! Quel sera ici ton salaire? » 287.

« Youddhishthira était le frère aîné des cinq fils de Pândou, reprit Sahadéva. Il possédait huit centaines de mille vaches : ses compagnies de bêtes à corne composaient plusieurs centaines. 288.

» Les uns en conduisaient dix mille, les autres deux fois autant ; j'étais le pâtre de ces princes, et l'on m'appelle Tantipâla. 289.

» Le passé, le présent, l'avenir, ce qui est entré dans le nombre des vaches, rien ne m'est inconnu enfin à dix yodjanas à la ronde. 290.

» Mes qualités étaient parfaitement connues de ce magnanime : aussi le roi des Kourouides, Youddhishthira était-il content de moi. 291.

» Une certaine maladie règne-t-elle parmi les troupeaux, bientôt les vaches ne sont plus en grand nombre; je sais l'écarter par tels ou tels moyens : voilà quels sont mon art et ma profession. 292.

» Je connais, sire, les taureaux, distingués par des signes heureux, et dont il suffit aux vaches stériles de flairer l'urine seulement pour vêler. » 293.

« J'ai cent mille vaches, répondit Virâta ; je donne à ton excellence, et les gardiens, et les vaches, mêlées par les qualités de la classe avec celles d'une autre classe. Que mes troupeaux soient ici confiés à ta garde. » 294.

Ainsi l'homme éminent, estimé du roi, le souverain des hommes, demeura là tranquillement; et d'aucune manière ses ennemis ne le connurent. Le monarque lui donna les gages, qu'il désirait. 295.

Ensuite, on vit apparaître au boulevart de l'enceinte

un autre homme de haute taille et de beauté parfaite, portant les ornements des femmes. Il avait de longues pendeloques attachées *à ses oreilles*, et *ses bras* étaient ceints de bracelets en or pur. 296.

Il avait de longs bras, une vigueur semblable à la force des éléphants, ses épais et grands cheveux flottaient sur ses épaules : ébranlant la terre à chacun de ses pas, il s'approcha de la salle, où siégeait Virâta. 297.

Quand le roi vit arriver sur le parquet de la salle, caché sous son travestissement, ce fils de Mahéndra, immolateur des ennemis, resplendissant d'un éclat suprême avec la vigueur du roi des éléphants, 298.

Il interrogea tous ceux, qui suivaient sa cour: « D'où vient la personne, qui s'avance? On ne m'a pas encore parlé de lui, et mes courtisans ne m'ont rien dit, qui le fit connaître. » Le monarque alors tint ce langage avec étonnement (1) : 299.

« Ce jeune homme est d'une grande âme, il ressemble à un Immortel, sa carnation est azurée; on dirait le roi d'un troupeau d'éléphants. Il s'est couvert de bracelets en or pur : il porte, flottants, ses cheveux nattés ; il a des pendeloques attachées à ses oreilles. 301—302.

» Il est paré de bouquets, il est orné de beaux cheveux ;... mais il a brillé d'une autre manière avec l'arc, la flèche et la cuirasse..... Que ton excellence monte dans un char et qu'elle voltige égale à mes fils, ou sois égal à moi-même.

» Je suis vieux ; j'ai envie d'abandonner tous les Matsyas : défends-les avec vigueur. Les eunuques n'ont

(1) Ce distique est numéroté 300 dans notre édition : nous allons, comme elle, sauter par-dessus un chiffre.

aucunement de telles formes. Ainsi murmure mon intelligence. » 303—304.

« Je chante, je danse, je joue des instruments de musique, noble prince, lui répondit Arjouna ; je suis habile dans la danse, je le suis dans le chant. Quitte cette pensée, donne-moi tes ordres toi-même ; je suis, roi des hommes, le danseur de la reine. 305.

» Cette forme est la mienne ; je te dirai avec elle une chose, qui porte au plus haut point la douleur. Sache, roi des hommes, que je suis Vrihannalâ, un fils ou une fille, abandonnée par son père et sa mère. » 306.

« Il faut donc, reprit Virâta, que je t'accorde une grâce. Enseigne la danse à ma fille, Vrihannalâ, et aux princesses de son rang. Mais je ne regarde pas cet emploi comme égal à ton mérite. Tu es digne de la terre, autour de laquelle tourne l'océan ainsi qu'une roue. » 307.

Après que le roi de Matsya se fut assuré que Vrihannalâ était versé dans le chant, la danse et les instruments de musique, il en délibéra avec ses différents ministres et le vit bientôt au milieu de ses femmes. 308.

Quand il eut observé la constance immuable de celui-ci dans son *rôle d'*eunuque, il abandonna l'appartement des jeunes princesses, et laissa l'auguste Dhanandjaya enseigner seul la danse et les instruments de musique à la fille de Virâta, à ses amies, à ses suivantes ; et le fils de Pândou devint l'ami de ces femmes. 309—310.

Dhanandjaya, remplissant des fonctions agréables et maître de lui-même au milieu de ces femmes, habitait sous son déguisement ; et nulle des personnes, qui erraient au-dehors ou qui circulaient au-dedans, ne sut quel homme était là. 311.

Enfin, un autre fils auguste de Pândou se montra, et s'avança légèrement vers le roi Virâta. Un homme du peuple le vit qui s'approchait, comme le disque du soleil, délivré du nuage. 312.

Il regardait les chevaux ; le roi de Matsya le vit examiner çà et là ses coursiers, et le souverain des hommes dit à ses suivants : « D'où vient cet homme, qui a la splendeur d'un Immortel ? 313.

» Il observe attentivement mes chevaux ; pour sûr, ce doit être un expert, qui se connaît en coursiers. Qu'il entre vite auprès de moi. Il me paraît sage et comme un Immortel. » 314.

S'étant approché du monarque, il dit : « La victoire soit à toi, prince ! sur toi descende la félicité ! Je fus toujours estimé de mon roi pour la science hippique : je puis être pour toi un conducteur habile de tes chevaux. » 315.

« Je te donne des chars, des richesses, une habitation, reprit Virâta ; veuille bien être le guide de mes chevaux. D'où viens-tu ? A qui es-tu ? Comment es-tu venu ici ? Dis-moi quelle est ta profession ? » 316.

« Youddhishthira était le frère aîné des cinq fils de Pândou, reprit Nakoula. Je fus jadis employé par ce roi dans ses écuries, *prince*, qui traînes *les cadavres de* tes ennemis *tués*. 317.

» Je connais entièrement la nature et le gouvernement des chevaux, l'usage, qu'on peut faire des chevaux vicieux, et même toute la manière de traiter leurs maladies. 318.

» Il n'y aura jamais un attelage rétif sous ma main ; il n'existe pas de cavale vicieuse pour moi, encore moins de chevaux ! Les hommes et le fils de Pândou, Youddhishthira lui-même, m'ont appelé du nom de Grantika. » 319.

Digitized by Google

« Que tout ce que je possède en chevaux et en chars quelconques soit mis sous ta dépendance, répondit Virâta ; que tous mes palefreniers et mes cochers eux-mêmes te reconnaissent comme leur patron ! 320.

» Si tu formes un désir et s'il est une richesse, que tu regardes *avec envie*, dis-le-moi. Il n'existe pas une science des chevaux pareille à la tienne : tu brilles comme un roi, et je t'estime à l'avenant. 321.

» Ton agréable vue sera ici pour moi comme la vue même d'Youddhishthira. Mais comment le vertueux Pândouide peut-il demeurer dans les forêts, abandonné de ses domestiques et y trouver du plaisir ! » 322.

C'est ainsi que le jeune héros, semblable au plus grand des Gandharvas, fut honoré par le roi Virâta dans la joie ; et personne des autres amis ne sut d'aucune manière que le beau Nakoula se promenait au milieu *de la ville*. 323.

Ainsi les Pândouides habitaient le Matsya, sans déguiser leur visage, suivant ce qu'ils avaient promis : extrêmement affligés, ces maîtres du cercle des mers observaient, avec attention, de mener une vie inconnue. 324.

Digitized by Google

L'OBSERVATION DE LA CHOSE CONVENUE.

Djanamédjaya dit :

« Après que ces rejetons de Kourou eurent ainsi caché leur condition dans la v lle des Matsyas, que firent ensuite, brahme, ces héros à la grande vigueur ? » 325.

Vaîçampâyana lui répondit :

Écoute ce que firent les rejetons de Kourou, ainsi cachés dans la ville des Matsyas, où ils cherchaient à gagner la bienveillance du roi. 326.

Par la grâce du vertueux et magnanime Trinavindou, la demeure, où ils habitaient, resta inconnue dans la cité de Virâta. 327.

Youddhishthira, assistant à toutes les assemblées, devint, roi des hommes, l'ami des Matsyas, de Virâta et de son fils. 328.

Versé dans la connaissance des dés, le fils de Pândou

fit jouer ce roi, autant qu'il lui fut agréable, à ce jeu, de même que les brahmes, de qui le cordon est passé *autour des épaules*. 329.

Le fils d'Yama y gagna à Virâta des richesses inconnues, que le tigre des hommes partagea entre ses frères, suivant qu'ils en étaient dignes. 330.

Bhîmaséna lui-même livrait à Youddhishthira les aliments divers et les mets, que laissait le Matsya. 331.

Arjouna ne manquait pas à distribuer, entre tous les Pândouides, les vêtements usés, qu'on lui donnait dans le sérail. 332.

Sahadéva, revêtu de l'habit du pâtre, apportait à ses frères le caillé, le lait et le beurre clarifié. 333.

Quand, satisfait de son *excellent* service sur les chevaux, le souverain lui avait donné une récompense, Nakoula n'oubliait pas de la partager entre les fils de Pândou. 334.

Et la pieuse Krishnâ, aussitôt qu'elle voyait chacun des frères, passait à côté d'eux, comme une dame tout à fait inconnue. 335.

Agissant ainsi l'un à l'égard de l'autre, ces héros allaient dans la cité de Virâta aussi inconnus que s'ils étaient encore au sein de leur mère. 336.

La crainte de Douryodhana remplissait alors d'angoisse les fils de Pândou, et ces rois des hommes ne se décelaient pas en jetant leurs regards sur Krishnâ. 337.

Ensuite, dans le quatrième mois, arriva la fête de Brahma, bien grande, opulente solennité, fort estimée du peuple, chez les Matsyas. 338.

Là, affluèrent par milliers, dans le champ de Brahma, comme dans celui de Paçoupati, les lutteurs aux grands corps, à la grande vigueur, enivrés de leur force, arrogants

Matamores, tels que des Açouras Kâlakhandjas, et très-honorés du roi. 339—340.

Remplis d'énergie, à la couleur très-jaune, avec des épaules de lion et des cous pareils aux croupes des éléphants, ils avaient mainte fois obtenu le prix dans la lice, en présence du monarque. 341.

Il en était un d'une haute taille parmi eux, il défiait tous les lutteurs, mais aucun n'osait s'approcher de lui, qui sautait *çà et là* sur l'arène. 342.

Comme tous les boxeurs restaient, l'âme évanouie, sans courage, le roi des Matsyas commanda à son cuisinier de combattre avec ce lutteur. 343.

Excité alors, Bhîma prit sa résolution avec peine ; mais évidemment il ne pouvait refuser de se rendre au désir, que manifestait le souverain. 344.

Le tigre des hommes, marchant avec l'indolence d'un tigre, entra dans la vaste lice, honorant Virâta *par sa soumission*. 345.

Le fils de Kountî releva le bas de son vêtement inférieur, et cet acte fit rire l'homme ; puis, Bhîma de provoquer au combat le lutteur, semblable à Vritra. 346.

Ce lutteur à la force renommée s'appelait Djimoûta. Tous deux, ils avaient une fermeté rare ; tous deux, ils possédaient une vigueur épouvantable. 347.

Ils ressemblaient à deux éléphants aux grands corps, dans l'ivresse du rut. Ces deux tigres des hommes se joignirent pour un combat à bras le corps. 348.

La bataille de ces deux héros, dans une ardeur extrême, désirant l'un sur l'autre la victoire, fut très-épouvantable, comme la chûte de la foudre sur deux montagnes. 349.

Démesurément forts, tous deux, ils étaient dans le

suprême orgueil de la force ; tous deux, ils désiraient mutuellement la victoire, et cherchaient à saisir un coup de temps l'un snr l'autre. 350.

Dans une extrême ardeur, tous deux, ils ressemblaient à deux éléphants dans l'ivresse du rut ; ils luttaient avec des bras vigoureusement serrés, et des oppositions de mouvements variés. 351.

Ils assénaient des coups, qui n'étaient pas évités ; ils se portaient des blessures, qui imprimaient la douleur ; ils déchargeaient, non sans effet, des poings, qui tombaient avec les sons poussés du sanglier ; 352.

Ils appesantissaient des mains, qui se précipitaient comme la foudre ; ils avançaient des feintes, ils secouaient épouvantablement leurs pieds, dont les ongles déchiraient comme des javelines. 353.

Leurs genoux s'entrechoquaient avec le bruit des pierres ; leurs têtes *formaient sous les coups* de profondes cavernes ; enfin, ce combat sans arme était horrible par la force des bras. 354.

Le peuple, présent à la fête, qui avait attiré les multitudes de héros, tout le peuple, levé avec de grands cris, semblait attaché par le souffle à la vigueur de ces robustes athlètes, qui, tels qu'Indra et Vritra, sire, s'attiraient et se renvoyaient par des mouvements en avant ou en arrière. 355—356.

Ils s'entraînaient mutuellement, ils se frappaient avec les genoux ; enfin, ils se menacèrent l'un l'autre avec de grands cris. 357.

Tous deux, ils avaient de larges poitrines et de longs bras ; ils étaient habiles dans l'art de combattre ; ils s'enlacèrent de leurs bras longs comme des massues. 358.

A la fin, Bhîma, l'immolateur des ennemis, attira dans ses bras et enleva de terre le lutteur malgré ses cris, répondant à ses plaintes comme un tigre à celles d'un éléphant. 359.

Quand il eut fait quitter la terre à son rival, l'homme vigoureux aux longs bras, le fit pirouetter et jeta dans le plus grand étonnement les lutteurs et les Matsyas. 360.

Après qu'il l'eut fait tourner cent fois, privé de vie, l'âme exhalée, Vrikaudara aux longs bras le broya sur la terre. 361.

Voyant tué ce héros Djimoûta, célèbre dans le monde, le roi Virâta en conçut une joie suprême avec ses parents.

Tel que Kouvéra, le roi magnanime donna, de joie, une richesse considérable à Ballava, dans la vaste arène.

C'est ainsi que, procurant au roi le plus vif sentiment de plaisir, il terrassa ces lutteurs bien nombreux et les hommes à la grande force. 362—363—364.

Virâta le fit combattre avec des tigres, des lions et des éléphants, puisqu'il n'existait sur la terre aucun homme, qui fût égal à lui. 365.

Introduit dans les appartements des femmes, Ventre-de-loup y combattit, à l'ordre du roi, avec des lions à la grande force, qu'on avait enivrés. 366.

Le Pândouide Bibhatsou lui-même réjonissait Virâta et toutes les femmes du gynœcée par son chant et sa danse.

Nakoula donnait du plaisir au roi, le plus grand des hommes, avec ses chevaux bien dressés, rapides et rassemblés çà et là. 367—368.

Quand il voyait près de Sahadéva ses taureaux bien gouvernés, le roi content ne lui épargnait pas les grandes richesses, qu'il devait lui donner. 369.

Différents étaient les trésors, dont Virâta, éminent prince, les comblait; mais Draâupadî, voyant tous ces héros tourmentés par l'infortune, n'avait pas l'âme très-satisfaite et poussait les plus profonds soupirs. C'est ainsi que ces héros habitaient sous leur déguisement et vaquaient aux affaires du roi Virâta. 370—371—372.

Digitized by Google

LA MORT DE KITCHAKA.

Dix mois s'écoulèrent, tandis que ces héros, fils de Prithâ, demeuraient travestis dans la ville de Matsya. 373.

Yadjaséni, obéissant à Soudéshnâ, roi des hommes, Djanamédjaya, habitait auprès d'elle, en qualité de suivante, avec beaucoup de peine. 374.

Pântchâli, marchant dans le palais de Soudéshnâ, charmait la reine et les femmes du gynœcée. 375.

Sur la fin de cette année, Kitchaka à la grande force, le général de Virâta, aperçut la fille du roi Droupada.

Dès qu'il l'eut vue, semblable à une fille des Dieux, marcher comme une Déité, Kitchaka, percé par une flèche de l'amour, s'éprit de passion pour elle. 376—377.

Consumé par le feu de l'amour, il s'approche de Soudéshnâ, et le général lui tient, comme en riant, ce langage : 378.

« Voilà une charmante femme, que je n'ai jamais vue avant *ce jour* dans ce palais du roi Virâta ! Cette noble

dame, telle qu'un vin capiteux, formé abondamment de parfums, verse en quelque sorte l'ivresse dans mes *veines!*

» Quelle est cette beauté, de qui la vue s'adresse au cœur et qui s'avance avec les formes d'une Déesse! De qui est-elle la fille et d'où est-elle venue ici, femme charmante? car elle agite mon âme et la réduit sous sa puissance, et je n'y vois pas d'autre remède qu'elle-même.

» Est-il possible que cette jolie femme soit ta suivante? Elle me semble une fleur jeune éclose: elle accomplit ton ouvrage, qui a des formes, pour lesquelles ses mains ne sont pas faites. Qu'elle ait l'empire sur moi et sur toute chose, qui est à moi. 379—380—381.

» Qu'elle orne mon palais vaste, ravissant, embelli par des enjolivements d'or, plein de mets et de breuvages en grand nombre, habité par l'abondance, rempli de serviteurs, de chars et d'éléphants en foule! » 382.

Ensuite, ayant pris congé de Soudéshnâ, Kitchaka de s'avancer vers la fille de roi: il dit à Krishnâ, en la flattant, comme un chacal dans un bois à la fille du roi des quadrupèdes: 383.

« Qui es-tu? et qui est ton père, noble fille à la jolie taille? De quel pays es-tu venue dans cette ville de Virâta? Dis la vérité, femme charmante? 384.

» Ta grâce et ta beauté sont au plus haut degré, ta délicatesse est sans égale: ton visage pur luit à mes yeux par sa beauté, de même que l'astre des nuits. 385.

» Tes yeux sont bien grands; charmants sont tes sourcils, belle, qui ressembles aux pétales du lotus; ta voix est comme le gazouillement du kokila, ô toi, qui es belle en tous les membres de ta personne. 386.

» Je n'ai jamais vu, avant *ce jour,* sur la face de la

terre, aucune autre femme d'une grâce telle que tu es, vertueuse et ravissante dame. 387.

» Es-tu Lakshmi, l'habitation du lotus, ou la puissance, emme à la jolie taille? Es-tu la pudeur, la fortune, la gloire et la beauté? Qui d'elles es-tu, femme au séduisant visage? 388.

» Belle au plus haut degré, est-ce que tu as dérobé le corps de l'Amour? Tu brilles au plus haut point, dame aux charmants sourcils, comme la clarté sans égale de la lune! 389.

» Le sourire des cils de tes yeux est charmant, semblable à la clarté de la lune, ravissant d'une beauté céleste, environné par les rayons de tes divines prunelles.

» A la vue de cette lune de ton visage, doué d'une beauté supérieure, qui dans tout l'univers n'irait ici, marchant sous le pouvoir de l'amour? 390—391.

» Tes deux seins, auxquels convient l'ornement des colliers, sont très-beaux, bien formés, accompagnés de grâce ronds, potelés, sans intervalle. 392.

» Tes papilles, femme aux jolis sourcils, ont la forme des boutons du lotus, qui commençent à s'entrouvrir: ce sont deux aiguillons de l'amour, dont il me pique, dame au charmant sourire. 393.

» Le poids de ta gorge fait plier la division apparente des plis de ta ceinture; l'extrémité de la main, femme à la taille svelte, est semblable à la délicatesse de ta taille.

» Depuis que j'ai vu, noble dame, ton ravissant djaghana, tel qu'une île dans un fleuve, la maladie insurmontable de l'amour a mis son pied sur moi. 394—395.

» Le feu de l'amour a jeté ses flammes en moi, tel que le feu d'un incendie, et, augmenté par la pensée conti-

nuelle d'une entrevue avec toi, il me brûle sans pitié. 396.

» Éteins, femme à la taille gracieuse, en te donnant à moi, ce feu enflammé de l'amour, comme avec une pluie, qui porte l'eau *salutaire* d'un rendez-vous avec toi. 397.

» Ces faisceaux aigus des flèches de l'amour, qui jettent la démence au fond de mon âme, ô toi, de qui le visage ressemble aux clartés de la lune, seront calmés par une entrevue avec toi. 398.

» Tu es entrée impétueuse au milieu de mon cœur, que tu as déchiré sans pitié, dame aux yeux noirs. Les femmes passionnées sont épouvantables dans leur colère. 399.

» Toi, qui fus le commencement d'une extrême ivresse, fais l'ivresse de ma volupté, et veuille bien m'arracher ici aux racines de mon âme, par les jouissances attachées au don de ta personne. 400.

» Ornée de tous les joyaux, parée de robes et de parures diverses, cultive volontiers, ma dame, l'amour avec moi. 401.

» Ne veuille pas habiter ici sans plaisir, t'en priver, quand tu en es si digne ; veuille arriver au bien suprême et couronner mon amour, ô toi, qui as la démarche d'un éléphant dans la folie du rut. 402.

» Buvant des breuvages divers, agréables, pareils à l'ambroisie, t'amusant, suivant ton plaisir, à des jeux ravissants, *goûte* à divers services de mets, et *jouis* d'une félicité sans égale : savoure ces breuvages, éminente dame, et ces aliments purs, auxquels il n'est rien de comparable. 403—404.

» Cette be uté est l'apanage de la jeunesse première, nouvelle, et tu la rends complètement inutile, noble dame. Tu es belle, sans rivale, et tu ne vis pas, comme un bou-

quet de fleurs ! Tu ne brilles pas, femme charmante, quelque brillante que tu sois (1) ! 405.

» Je te sacrifie toutes mes épouses : âgées, qu'elles soient tes servantes, dame au joli sourire ; moi-même, je me tiens devant toi comme un serviteur : je marcherai toujours sous ta loi, femme au charmant visage. » 411.

« Penses-tu, fils d'un cocher, reprit Draâupadî, que je ne dois point ici inspirer de désirs ? Ma classe est abjecte ; je suis une artisane, une malheureuse, une arrangeuse de cheveux. 412.

» Je suis l'épouse d'un autre, s'il te plaît : il ne sied pas que *je m'unisse* à toi maintenant. Les épouses des mortels leur sont chères. Rappelle-toi le devoir. 413.

» Tu ne dois jamais, en aucune manière, placer ta pensée sur les épouses d'autrui. S'abstenir des choses, qu'on ne doit pas faire, est une sage loi des hommes. 414.

» L'homme à l'âme pécheresse, qui s'égare dans la folie et qui nourrit de vains désirs, obtient l'infamie ou bien il encourt un grand et terrible danger. » 415.

A ces mots de l'ouvrière, Kîtchaka, aliéné par l'amour, et qui portait sa mauvaise pensée sur le crime de souiller les épouses d'autrui ; lui, qui jamais n'avait su vaincre ses organes des sens et n'ignorait pas que de nombreuses fautes sont destructives de la vie, et qu'elles sont blâmées de tous les hommes, il tint, l'insensé, à Draâupadî ce langage :

« Ne veuille pas me repousser, femme à la taille svelte, au charmant visage, au gracieux sourire, moi, qui suis pénétré d'amour à cause de toi ! 416—417—418.

(1) Ce çloka, dans l'édition de Calcutta, est numéroté 410. Nous allons faire comme elle, et sauter par-dessus cinq chiffres.

» Tu me repousses, craintive aux yeux noirs, moi qui marche sous ta volonté et qui ne t'adresse que des choses aimables ; mais peut-être en auras-tu du regret ensuite?

» Car je suis maître du royaume entier, dame aux charmants sourcils, à la taille élégante ; je condamne à l'exil et je suis incomparable en force sur la terre.

» Il n'est ici aucun autre homme égal à moi sur le globe en beauté, en jeunesse, en fortune, en mets incomparables et purs. 419—420—421.

» Tu peux te trouver ici en des jouissances, qui abondent au gré de tous les désirs, en des saveurs, qui n'ont rien d'égal : pourquoi, noble dame, te complais-tu dans la domesticité ? 422.

» Je te donne ce royaume, femme au charmant visage; tu en es la maîtresse ! Aime-moi, dame à la taille gracieuse ; savoure ces jouissances nompareilles. » 423.

A ce langage hideux, la vertueuse épouse répondit à Kîtchaka en ces paroles, qui censuraient les siennès :

« Fils du cocher, ne t'abandonne pas au délire, et ne renonce pas maintenant à ta vie ; sache que je suis gardée sans cesse par cinq épouvantables êtres. 424—425.

» Je ne puis tomber entre tes mains : des Gandharvas sont mes époux ! Ils t'immoleraient dans leur colère. Allons ! c'est assez ! ne perds pas *les autres avec toi !* 426.

» Tu veux marcher dans une route sans voie, impraticable aux hommes ! Tu veux agir comme un enfant sans raison, à l'esprit stupide, qui, placé sur une rive, voudrait, *sans aucun moyen*, parvenir à l'autre rivage. 427.

» Tu ne pourrais échapper à ces Génies, quand bien même il te serait donné de te réfugier au centre de la terre, ou de t'élancer par-delà, ou de courir à la rive ultérieure

des mers ! L'extermination est l'attribut de ces enfants des Dieux, qui cheminent dans les airs ! 428.

» Est-ce qu'un violent désir de moi te possède, Kitchaka, comme tel malade, qui aspirerait à la nuit du tombeau ? Est-ce que l'envie de me tenir en tes bras te fait raisonner à peu près comme un enfant, qui, couché sur le sein de sa mère, voudrait prendre la lune *dans sa main ?* 429.

» Sur la terre ou dans le ciel, nulle part que tu ailles, il n'existe de refuge pour toi, qui as désiré leur épouse ! Ainsi, Kitchaka, tu manques de l'œil, qui aspire à une vie heureuse ! » 430.

Repoussé par la fille de roi, Kitchaka, submergé dans un amour épouvantable et sans borne, dit à Soudéshnâ :

« Kêkéyi, que l'artisane vienne dans mes bras ! Imaginons un moyen, qui me fasse aimer de cette femme, qui marche avec la majesté d'un éléphant. Sauve-la de l'égarement, Soudéshnâ ; j'ai renoncé à la vie ! » 431—432.

Quand elle eut entendu nombre de fois la parole du guerrier, qui gémissait, la spirituelle reine, épouse de Virâta, en eut compassion. 433.

Lorsqu'elle eut pris une consultation secrète, pensé à l'affaire du héros et au travail de son ouvrière, Soudéshnâ tint ce langage au noble cocher : 434.

« Aies égard à la fête du Parvan, et fais préparer la nourriture des Dieux ; je l'enverrai là en ta présence me chercher de ces aliments sacrés. 435.

« Flatte à ton aise l'artisane envoyée là dans un lieu solitaire, sans obstacle : vois si, flattée, elle consentirait à ton plaisir. » 436.

A ces paroles de sa sœur, il sortit et fit dresser, pour les

Dieux, une nourriture artistement préparée et digne d'un roi. 437.

Il ordonna aux cuisiniers les plus habiles de lui apprêter des aliments nombreux, grands et petits, aux formes diverses, des breuvages et des mets, bien agréables à la vue.

Alors que tout fut prêt, Soudéshnâ, la reine, invitée par Kîtchaka, envoya son ouvrière dans la maison du général. 438—439.

« Lève-toi, artisane, dit-elle, et va-t-en à la demeure de Kîtchaka ; apporte-s-en des breuvages, noble dame ; la soif me tourmente. » 440.

« Je n'irai point à sa maison, fille de roi, lui répondit l'ouvrière ; tu sais toi-même, princesse, comme il est sans pudeur. 441.

» Je ne serais point là dans ton palais, illustre dame aux membres sans défaut ; j'y serais environnée d'amour, comme une épouse infidèle à ses maris. 442.

» Tu n'as point oublié, reine, la convention, qui fut jadis faite par moi, lorsque j'entrai dans ta maison, noble dame. 443.

» Kîtchaka est un insensé, princesse aux beaux cheveux, que l'amour a gonflé de son orgueil. Quand il m'aura vue, il méprisera *toutes les défenses* ; je n'irai point là, belle dame. 444.

» Tu as de nombreuses servantes, fille de roi, qui marchent sous ta dépendance : envoie une d'elles, s'il te plaît ; car il me méprisera. » 445.

« C'est moi, qui t'envoie ; par conséquent, il n'osera jamais avec toi ces injures ; » dit Soudéshnâ, qui lui remit à ces mots un vase fait d'or avec son couvercle. 446.

L'artisane, pleine de crainte, pleurant, appelant à son

aide tout ce qu'il y avait de sacré, se rendit au palais de Kîtchaka, afin d'en rapporter de la nourriture des Dieux.

« Comme je ne connais nul autre *homme* que mes époux, disait-elle *en s'acheminant, peut-être* Kîtchaka, respectant cette vérité, ne me réduira point à mon arrivée sous sa puissance ! » 447—448.

La jeune dame un instant adora le soleil, et cet astre aussitôt connut toute l'histoire de cette femme à la taille svelte. 449.

Il commanda pour sa garde un Rakshasa invisible, et ce Démon n'abandonna point cette dame sans reproche dans toutes les conditions. 450.

A la vue de Krishnâ, qui arrivait près de lui, tremblante comme une gazelle, le cocher se leva de joie, tel qu'un homme, qui veut traverser un fleuve et qui trouve une nacelle : 451.

« Bien venue à toi, femme aux jolis cheveux ! dit Kîtchaka. La belle aurore éclaire ma nuit. Tu viens ici en maîtresse : fais ce qui m'est agréable. 452.

» Qu'on apporte les bouquets les plus charmants, des bracelets, des boucles-d'oreilles toutes d'or, éclatantes, ouvrages de plusieurs villes, des bijoux et des pierreries séduisantes ! J'ai des vêtements, des robes de soie, des fourrures ; j'ai une couche divine, faite exprès pour toi. Viens-y avec moi ! Savoure le rhum et des liqueurs spiritueuses ! » 453—454.

Draâupadî lui répondit :

« La fille de roi m'a envoyée en ta présence lui chercher des aliments sacrés. Apporte-moi des breuvages, m'a-t-elle dit, la soif me tourmente ! » 455.

« D'autres apporteront à cette fille de roi ce qui lui fut

promis, reprit Kîtchaka. Puisse le fils du cocher prendre de sa main droite la *main, qui lui présente ce vase.* »

« Aussi vrai que je n'ai jamais d'aucune manière violé ma foi à l'égard de mes époux, reprit Draâupadî, je te vois déjà subjugué, scélérat, et ton cadavre traîné çà et là ! »

Kîtchaka, qui désirait l'embrasser, voyant les grands yeux de cette femme, la menace aux lèvres, saisit par le bout de son vêtement supérieur l'artisane, qui se rejeta rapidement d'un autre côté. 456—457—458.

Saisie de nouveau avec une grande vîtesse, la fille de roi, aux membres suaves, gémit mainte et mainte fois, et tremblante, pleine de colère, mais exempte de souillure, elle rejeta fortement l'homme vicieux, qui tomba, le corps repoussé, comme un arbre, de qui la racine est coupée.

» Aussitôt qu'elle eut écarté d'une secousse la main, qui l'avait saisie, et qu'elle eut renversé Kîtchaka sur la terre, elle chercha un refuge dans la salle, où était le roi Youddhishthira. 459—460.

Kîtchaka la prit au milieu de sa course par son épaisse chevelure, et, l'ayant abattue sur la terre, il la frappa du pied sous les yeux du roi. 461.

Le Rakshasa, que le soleil avait préposé à la garde de cette femme, enleva aussitôt, Bharatide, Kîtchaka avec la rapidité du vent. 462.

Frappé *en quelque sorte* à mort sous la force du Rakshasa, il tomba comme un arbre coupé, sur la terre, dans les convulsions, de l'agonie, exhalant, *pour ainsi dire*, son dernier souffle. 463.

Youddhishthira et Bhîmaséna la virent de leurs siéges, et ils ne purent supporter l'outrage, que le général infligeait à Krishnâ. 464.

Digitized by Google

Désirant donner la mort à ce criminel Kîtchaka, le magnanime Bhîma, de colère, broyait alors ses dents contre ses dents. 465.

Ses yeux aux longs cils avaient une ombre de fumée; une terrible contraction des sourcils, accompagnée de sueur, effrayait sur son front. 466.

Le meurtrier des héros ennemis broyait son front avec sa main et, dans un élan de colère, il voulait encore se lever soudain. 467.

Le roi Youddhishthira frottait ses deux pouces l'un contre l'autre et, dans la crainte d'être reconnu, il retenait Bhîma. 468.

Il arrêtait *avec peine* ce Bhîmaséna, comme un éléphant dans l'ivresse, qui voit les arbres d'une forêt. 469.

« Pourquoi regardes-tu cet arbre, cocher, voulant faire du bois? Si tu as besoin de bois, prends des arbres au dehors (1). » 470.

La ravissante femme, s'étant avancée vers la porte de la salle, et, jetant sur ses époux les regards d'une âme consternée, dit en pleurant au roi des Matsyas; 471.

La fille de Droupada, conservant les formes de son état, sa promesse accompagnée du devoir, semblait les consumer de ses regards irrités : 472.

« Moi, l'orgueilleuse épouse de ces êtres, de qui l'ennemi ne dort pas, habitât-il même dans la sixième sphère, le fils du cocher m'a frappé de son pied! 473.

» Moi, l'orgueilleuse épouse de ces êtres, qui donnent

(1) Ce distique est évidemment l'œuvre d'un copiste, et s'est glissé mal à propos de la marge dans le corps du texte. J'ai hésité long-temps et je doute encore si je n'aurais pas mieux fait de le rejeter en note au bas d'une page.

l'aumône, sans que les brahmes, organes de la vérité, aient besoin de la demander, le fils du cocher m'a frappé de son pied ! 474.

» Moi, l'orgueilleuse épouse de ces êtres, de qui sans cesse on entend le bruit des tambours et le son de la corde tendue sur l'arc, le fils du cocher m'a frappé de son pied !

» Moi, l'orgueilleuse épouse de ces êtres, qui sont pleins d'énergie, domptés, remplis de force, ivres d'une présomption extrême, le fils du cocher m'a frappé de son pied ! 475—476.

» Moi, l'orgueilleuse épouse de ces êtres, qui, sur l'ordre d'Yama, immoleraient ce monde entier, le fils du cocher m'a frappé de son pied ! 477.

» Où sont-ils maintenaint ces êtres, qui parcourent inconnus le monde, et qui sont le refuge des hommes suppliants, dans l'indigence du secours ? 478.

» Comment ? Ils supportent, comme des eunuques, ces hommes puissants, à la force sans mesure, qu'une femme, leur épouse, soit frappée par un fils de cocher ! 479.

» Où est la colère, la force et la splendeur de ces êtres, qui voient sans indignation leur épouse battue par un scélérat ? 480.

» Que m'est-il possible de faire chez ce Virâta, qui tient le devoir à mépris, puisqu'il supporte que je sois frappée sous ses yeux, en dépit de mon innocence ? 481.

» Il n'y a plus de roi là où Kîtchaka agit en roi dans toute chose. Le devoir ne brille plus à tes regards, comme dans une caverne de voleur. 482.

» Ce crime ne m'a-t-il pas donné le droit, monarque des Matsyas, de le tuer en ta présence ! Que les membres de cette assemblée regardent la faute de ce Kîtchaka. 483.

Digitized by Google

» Kîtchaka n'est pas un homme vertueux ; ce n'est d'aucune manière un Matsya. Il n'a, pour lui faire la cour, que les hommes de ton assemblée, qui se plient aux lois du vice ! » 484.

Par de tels discours, la noble Krishnâ, aux yeux pleins de larmes, fit alors impression sur le roi des Matsyas.

Virâta lui dit :

» Je ne connais pas la guerre, qui vous divisait l'un et l'autre, et qui s'est passée hors de mes yeux. Dans mon ignorance de la vérité, quelle peut être ici mon habileté ? » 485—486.

Dès qu'ils eurent reconnu Krishnâ, ses ministres l'honorèrent davantage : « Bien ! bien ! » dirent-ils, et Kîtchaka fut blâmé d'eux. 487.

« L'homme, disaient-ils, qui aurait pour son épouse cette femme aux grands yeux, belle en tous ses membres, posséderait la plus grande des richesses, et n'aurait pas lieu de s'affliger en aucune manière. 488.

» Une telle femme de noble caste n'est pas d'une acquisition facile au milieu des hommes ; c'est une Déesse, pensons-nous, de qui tous les membres n'ont aucun défaut. »

Ainsi les assistants au conseil honorèrent Krishnâ, aussitôt qu'ils l'eurent vue ; mais la colère fit venir l'affliction sur le front d'Youddhishthira. 489—490.

Ce rejeton de Kourou dit alors à la princesse, sa royale épouse : « Va-t-en au palais de Soudéshnâ, artisane ; ne reste point là ! 491.

» Les épouses d'un héros supportent la douleur et retiennent leur époux : persécutées pour l'obéissance, les épouses conquièrent le monde de leur époux. 492.

» Ce n'est pas le temps de la colère, je pense : tes époux

le voient; et c'est pour cela qu'on ne voit pas accourir auprès de toi ces Gandharvas, qui ont la splendeur du soleil.

» Tu ne connais pas les temps, artisane ; tu pleures comme une comédienne ; tu gênes les Matsyas : qu'on joue dans l'assemblée du roi. 493—494.

» Va, artisane ; les Gandharvas feront ce que tu as pour agréable : ils t'enlèveront cette douleur de l'outrage, que l'on te fit subir. » 495.

« Je suis le sentier de la vertu pour ces êtres miséricordieux à l'infini, reprit l'artisane. Que les coupables reçoivent la mort de tel et tel, qui ont dans leur frère aîné un joueur de dés ! » 496.

Krishnâ dit; et la ravissante femme, ses cheveux déliés et ses yeux rouges de colère, s'élança vers le palais de Soudéshnâ. 497.

Très-long-temps alors son visage resplendit au milieu de ses larmes ; tel au sein du ciel le disque de la lune, délivrée des lignes de ses nuages. 498.

« Qui est-ce qui t'a frappé, femme à la taille gracieuse? Pourquoi pleures-tu, dame charmante ? De qui t'est-il venu, aujourd'hui, autre chose que du plaisir ? Qui osa faire envers toi, noble dame, une action désagréable ? »

« Kîtchaka m'a frappée sous les yeux du roi dans son assemblée, répondit Krishnâ, comme dans une forêt déserte, tandis que j'étais allée chez lui te chercher des mets pour les Dieux. » 499—500.

« Je ferai tuer Kîtchaka, si tu crois que c'est lui, reprit Soudéshnâ. Lui, enivré par l'amour, il t'a donc traitée avec mépris, femme, qu'on n'obtient pas facilement. » 501.

« Il tombera sous les coups des autres, qui *sont mes protecteurs*, car il a commis le péché, reprit l'ouvrière

indépendante ; il descendra bien certainement aujourd'hui même dans les demeures d'Yama ! » 502.

L'illustre fille de roi, que le fils du cocher avait frappée, la noble Krishnâ, désirant la mort du général, la fille de Droupada, à la taille svelte, s'en retourna à la maison, où elle s'occupa de sa purification, suivant les règles.

503—504.

Elle lava dans l'eau son corps et même ses vêtements ; elle pensa en pleurant à trouver le remède à sa peine :

« Que ferai-je ? Ou irai-je ? Comment réussirai-je en mon affaire ? » se disait-elle. Ainsi remplie de ces pensées, elle tourna son esprit vers Bhîmaséna. 505—506.

» Nul autre que lui ne peut exécuter maintenant ce dessein, qui plaît à mon esprit ? » Elle se lève alors et quitte sa couche au sein de la nuit. 507.

L'intelligente Krishnâ, aux grands yeux, qui désirait un protecteur et à qui l'hymen en avait donné un, courut au plus vite, l'esprit consumé d'une vive douleur, à la maison de Bhîmaséna. 508.

« Tandis qu'il vit, ce général dépravé, mon ennemi, pensait l'artisane, comment peux-tu cultiver le sommeil, après cette prouesse, que tu as faite aujourd'hui ? » 509.

En parlant ainsi, la spirituelle femme entra dans la demeure, où Bhîma était couché, ronflant comme le roi des quadrupèdes. 510.

La maison du magnanime flamboya de splendeur, comme si elle eut rempli toute l'enceinte de sa beauté, et la dame au candide sourire s'avança vers le cuisinier Bhîma, telle qu'une vache de trois ans, née dans un bois, et toute blanche de pelage. La Pântchâlaine embrassa, par le milieu de sa taille, l'éminent fils de Pândou, comme

une liane odorante environne un grand shorée en fleurs, sur les rivages de la Gomatî. 511—512—513.

Quand elle eut étreint ce héros de ses bras, la femme sans reproche le réveilla ; telle une femelle du roi des quadrupèdes, dans un épais fourré du bois, réveille un lion endormi. 514.

Elle embrassa Bhîmaséna de même qu'une éléphante embrasse un grand éléphant, et, d'un parler doux comme une vînâ, la Pântchâlaine sans reproche tint, vivement troublée, ce langage au fils de Prithâ (1) : 515.

« Lève-toi ! lève-toi ! Pourquoi dors-tu, semblable à un mort, Bhîmaséna ? Certes ! il vit le scélérat, qui a enlevé l'épouse d'un mortel ! » 516.

Réveillé par la fille de roi, il abandonna aussitôt sa couche, et, semblable à un nuage, il la salua par son nom et lui offrit l'honneur d'un palanquin. 517.

Le fils de Kountî dit à la princesse, son épouse bien-aimée : « Pour quelle raison es-tu venue en ma présence d'une course si hatée ? 518.

» Ta couleur n'est pas naturelle ; tu me parais maigre et pâle. Parle, sans rien omettre, afin que je sache tout.

» Dis-moi tout exactement, ou le plaisir, ou la peine, soit la haine, soit l'amitié. Quand je t'aurai entendue, je saurai ce qu'il me convient de faire. 519—520.

» J'ai mérité, Krishnâ, ta confiance en toutes choses ; je t'ai délivrée mainte et mainte fois dans les infortunes.

» Dis-moi promptement, à ta volonté, l'affaire, que tu as envie de me dire ; et retourne vîte à ta couche avant qu'un autre ne s'aperçoive *de ta venue en ces lieux.* » 521-522.

« D'où viendrait la tranquilité à la femme, de qui

(1) *Au Gândhâride*, dit l'édition ; ce doit être un *lapsus calami.*

Digitized by Google

Youddhishthira est l'époux ? répondit-elle. Tu connais tous mes malheurs, pourquoi alors m'interroges-tu ?

» L'outrage, que m'a fait le Prâtikâmi, quand il m'a conduite, en m'appelant une servante, au milieu de l'assemblée du palais, me brûle encore, fils de Bharata. 523—524.

» Quelle femme, égale à moi et nommée la fille d'un roi, a jamais senti une telle infortune, seigneur, et vécu d'une existence si différente de son rang et qui imite la vie de Draâupadî. 525.

» Cette autre violence, dont le pervers Sindhien me fit la victime, quand j'allai demeurer dans les bois, quelle femme pourrait la supporter ? 526.

» Quelle dame de ma condition pourrait vivre encore, si Kîtchaka l'eut souillée en la présence et sous les yeux de ce stupide roi des Matsyas ? 527.

» Tu ne sais donc pas, rejeton de Bharata et fils de de Kountî, que je fus ainsi affligée par diverses tortures ? Quelle utilité y a-t-il dans ma vie ? 528.

» Ce général, nommé Kîtchaka, le beau-frère du roi Virâta, tigre des hommes, est un insensé au premier chef !

» Tandis que j'habitais dans le palais du roi sous le costume d'une ouvrière, ce méchant n'a point cessé de me dire : « Sois mon épouse ! » 529—530.

» Cet homme, qui mérite la mort, me parle-t-il, ô toi, qui extermines tes ennemis, aussitôt mon cœur se déchire, comme un fruit que le trépas a mûri ! 531.

» Maudis ton frère aîné, ce joueur malheureux, de qui la faute nous a fait tomber dans cette douleur sans fin.

» Qui en effet, ayant abandonné son royaume et tous ses biens avec lui-même, jouerait encore l'exil même, sans être un joueur malheureux ? 532—533.

» Il jouerait même, de nombreuses années, soir et matin, mille nishkas d'or ou toute autre chose, qui est un accroissement de richesses. 534.

» De l'or, soit brut, soit ouvré, des vêtements, des chars, des bêtes de joug, des chèvres, des brebis, des multitudes de chevaux et de mules ne sauraient lui causer jamais ni ennui, ni fatigue ! 535.

» Privé de sa fortune par les chances du jeu, il se tient en silence, comme s'il était muet, songeant à ses affaires.

» Dix mille éléphants, des chevaux aux guirlandes d'or le suivaient, quand il allait jouer quelque part; il ne vit que par le jeu. 536—537.

» Des rois, montés sur cent mille chars, faisaient leur cour dans Indraprastha au monarque suzerain Youddhishthira. 538.

» Il y avait toujours dans ses cuisines cent mille servantes, le plat à la main. Il nourrissait, jour et nuit, ses hôtes. 539.

» Le plus grand des magnifiques, après qu'il eut donné mille nishkas d'or, il fut la victime d'une cruelle infortune, causée par le jeu. 540.

» Des bardes et des ménestrels en grand nombre, doués d'une voix mélodieuse, aux étincelantes boucles-d'oreille en pierreries, le servaient matin et soir. 541.

» Lui, de qui un millier de rishis, doués de pénitence et de lecture, dans l'abondance de toutes les choses désirées, étaient les courtisans assidus; 542.

» Youddhishthira nourrissait quatre-vingt mille maîtres de maison initiés, qui avaient chacun trente domestiques pour les servir. 543.

» Il donnait leurs aliments à dix mille Yatis, voués

au vœu de chasteté perpétuelle et au refus des présents : tel siégeait ce roi des hommes. 544.

» L'humanité, la compassion, la charité ; toutes les vertus étaient en lui : tel siégeait ce roi des hommes. 545.

» Ce monarque, plein de fermeté, fort comme la vérité, nourrissait des aveugles, des vieillards et des enfants abandonnés, venus avec peine dans ses états. 546.

» Youddhishthira, de qui l'âme est, par humanité, continuellement occupée d'aumônes, s'est jeté dans le Niraya, quand il se fit le suivant du roi Matsya. 547.

» Youddhishthira se donne le nom de Kanka, le joueur du roi, au milieu de sa cour, lui, sous la loi duquel marchaient les rois au temps où il habitait Indraprastha. 548.

» Lui, des offrandes duquel tous étaient nourris, il attend à cette heure sa nourriture d'une main étrangère ; lui, sous la puissance duquel vivaient les princes, maîtres de la terre, ce roi passe volontairement ses jours maintenant sous la puissance des autres. Après qu'il a consumé toute la terre, comme le soleil, par sa splendeur, le voilà, cet Youddhishthira, qui est le compagnon des jeux du roi Virâta ! Vois ce monarque, Pândouide, que les rois ont honoré dans sa cour avec les rishis, assis dans son trône, comme un autre Pândou ! A l'aspect d'Youddhisthira courtisan, assis comme un subalterne, adressant des mots aimables à d'autres, je suis gonflée de colère, sans aucun doute. A qui la douleur ne viendrait-elle point à la vue du vertueux Youddhishthira, à la grande science, qui ne mérite pas une telle condition et qui est mort dans sa vie même ? Vois, fils de Bharata, ce monarque, qui fut honoré dans sa cour par la terre entière

des héros, comme un autre Bharata ! Comment ne vois-tu pas, Bhîma, qu'oppressée ainsi comme une abandonnée par différentes sortes de peines, je suis plongée au milieu d'un océan de chagrins ? (*De la stance* 549 *à la stance* 557.)

» Cette peine, que je vais dire, Bharatide, est pour moi une grande douleur ; et je ne dois point, *à côté d'elle*, m'indigner de la douleur, dont je fais maintenant le tableau. 557.

» De qui n'augmenterais-tu pas le chagrin, taureau des Bharatides, quand tu proclames que tu es de la famille des cuisiniers et quand tu vaques à ce vil métier, indigne de toi ? 558.

» On dit que tu es un cuisinier, l'apprêteur des sauces de Virâta, et que tu es né pour le service : est-il rien de plus affligeant ? 559.

» Alors que, ta cuisine terminée, tu fais ta cour à Virâta, et te dis le cuisinier Ballava, mon âme s'affaisse dans la tristesse. 560.

» Lorsque le souverain joyeux ordonne que tu combattes avec des éléphants, et que les femmes du gynœcée rient, mon âme est dans le trouble. 561.

» Un jour qu'il te faisait combattre dans son palais avec des tigres, des buffles sauvages et des lions, je perdis soudain la connaissance au milieu des spectateurs Kaîkéyains. 562.

» Ensuite, toutes les Kaîkéyaines, s'étant levées, parlaient à l'envi l'une de l'autre ; et les femmes du service, entraînées dans ce mouvement, dirent à la reine Kaîkéyî, quand elles me virent, moi, femme au corps sans défaut, comme frappée d'une absence d'esprit : « Voilà

que cette femme au sourire pur, émue d'un amour né de la vie commune, déplore justement le sort du cuisinier, forcé de combattre avec ces bêtes, aux grandes vigueurs. L'ouvrière est distinguée en ses formes, et Ballava est beau ! » 563—564—565.

« Il est difficile de connaître la pensée des femmes ! *reprit Kaikéyi.* L'artisane ne cesse pas de dire des choses lamentables, que lui inspire une société, qui lui est chère. 566.

» Ils ont habité dans la famille du roi tous deux un temps égal. » Elle dit, et, tout en proférant ces discours, elle ne m'épargnait pas ses menaces. 567.

» Quand elle vit que j'étais émue d'un sentiment de colère, elle me soupçonna à ton sujet ; et je fus pénétrée d'une grande douleur, aussitôt que je l'entendis parler de cette manière. 568.

» Ce jour, Bhîma, que toi, à la force épouvantable, tu descendis au Niraya, *en voulant boire de cette eau*, alors, plongée dans le chagrin d'Youddhishthira, il me fut impossible de supporter la vie. 569.

» Ce jeune homme, qui, monté sur un seul char, a vaincu tous les hommes et les Dieux mêmes, le voilà donc un maître de danse pour les filles du roi Virâta !

» Ce Prithide à l'âme sans mesure, qui rassasia le Feu dans la forêt Khândava, arrivé dans le gynœcée, il y est caché, comme le feu dans un puits. 570—571.

» Dhanandjaya, cet homme éminent, de qui la personne inspirait toujours la crainte aux ennemis, est affublé d'un travestissement, objet des mépris du monde !

» Ce Dhanandjaya, de qui le bond de sa corde a rendu les deux bras calleux, il ne fait plus gémir sa

conque au souffle redoublé de ses lèvres. 572—573.

» Des femmes écoutent dans la joie l'harmonie des chants de celui, qui faisait trembler ses ennemis au son, vibrant à la surface de sa corde ! 574.

» Ce Dhanandjaya, le voici, qui porte ses cheveux renoués en tresse de veuve sur sa tête, où naguère brillait une tiare égale en splendeur au soleil ! 575.

» A cette vue d'Arjouna, le terrible archer, environné de jeunes filles et ses cheveux renoués en tresse de veuve, mon âme, Bhîma, s'affaisse dans la tristesse.

» Ce magnanime, l'azile de toutes les sciences, auquel furent confiés tous les astras célestes, il porte maintenant des pendeloques ! 576—577.

» Lui, duquel n'approchaient pas, incomparables avec lui dans les combats, des milliers de rois, comme le rivage est loin de la haute mer, le voilà devenu un jeune maître de danse pour les filles du roi Virâta, et, caché sous un déguisement, il siége, comme le serviteur des princesses ! 578—579.

» Ton frère puîné, de qui le bruit du char ébranlait la terre, avec ses forêts et ses montagnes, effrayante par tous ses êtres immobiles et mobiles, voici qu'il me fait pleurer maintenant, Bhîmaséna, cet homme vertueux, qui, à peine né, tarissait les pleurs de Kountî !

580—581.

» Mon âme s'affaisse de tristesse, quand je vois orné de parures, étincelant de pendeloques en or et courbant ses mains sous des bagues celui, dont il n'existe pas sur la terre un archer, qui soit l'égal en bravoure ! Dhanandjaya n'est-il point assis maintenant, le chant sur ses lèvres, environné de jeunes filles ! 582—583.

» Mon âme succombe à la tristesse, quand je vois, transfiguré sous le vêtement d'une femme, ce Prithide estimé par tout le monde des vivants pour la valeur, la vérité et le devoir ! 584.

» Quand je vois ce fils de Prithâ, doué d'une beauté céleste, environné de jeunes princesses, comme un éléphant en rut est entouré de ses éléphantes, faire la cour au roi Matsyain, Virâta, et jouer des instruments de musique au milieu de ce *ravissant essaim*, tous les points de l'espace tournent devant moi ! 585—586.

» Peut-être elle ne sait pas, ta noble mère, que Dhanandjaya est tombé dans l'infortune, et que l'aîné des Kourouides, Adjâtaçatrou, le joueur malheureux, est plongé *dans la détresse*. 587.

» J'ai pâli de voir le plus jeune de vous, Bharatide, devenir un bouvier, et Sahadéva marcher, sous l'habit d'un pâtre, au milieu des vaches. 588.

» Pensant mainte et mainte fois aux affaires de Sahadéva, je ne puis goûter le sommeil, Bhîmaséna ; combien moins la volupté. 589.

» *Je cherche en vain*, guerrier aux longs bras, je ne puis trouver dans Sahadéva la moindre faute, par laquelle ce héros d'un courage infaillible ait mérité une si étrange affliction. 590.

» Je suis suffoquée par la douleur, ô le meilleur des Bharatides, quand je vois ton frère bien aimé, que ce Matsyain fait habiter au milieu des vaches, comme s'il était un taureau ! 591.

» La fièvre me saisit, aussitôt que je le vois, plein d'ardeur, marchant le premier des pâtres avec son ornement rouge, saluer Virâta. 592.

» Car ta noble mère a toujours loué devant moi le héros Sahadéva : « Il est né d'une illustre famille, son caractère est excellent, il est bien élevé, disait-elle. 593.

» Il observe la pudeur, sa parole est douce, il est vertueux et c'est mon ami. Il te faut le porter au milieu des forêts, Yajnasénî, et dans les circonstances où l'on doit surtout avoir de la pitié. 594.

» Il est bien délicat, rempli de courage, dévoué au roi lui-même : nourris de ta main ce héros, Pântchâlî, jusqu'à ce qu'il ait crû au point d'être égal à ses frères aînés. » 595.

» C'est ainsi que m'a parlé Kountî, pleine de regrets pour son fils, pleurant et le tenant étreint dans ses bras, au moment qu'il s'en allait en exil dans la grande forêt. 596.

» Pourquoi supporté-je encore la vie, fils de Pândou, quand j'ai vu le plus vaillant des guerriers, Sahadéva, occupé des travaux de l'étable et couché sur le cuir d'un taureau ? 597.

» Admire ce qu'amène la révolution du temps. L'homme, qui est doué de ces trois avantages : la beauté, l'adresse à décocher le trait et l'intelligence, est le palefrenier de Virâta ! 598.

» Les troupes de chevaux étaient répandues, vois ! sous les yeux du roi, qui observe, et le nœud de la corde et le jeune homme, qui dompte les coursiers par sa légèreté. 599.

» Je vis le Matsya fortuné, sublime, éblouissant du luxe de sa parure et de ses vêtements, Virâta s'approcher et montrer ses chevaux. 600.

» Ne me regardes-tu pas, fléau des ennemis, comme

une femme heureuse? Pénétrée ainsi de cent douleurs à cause d'Youddhishthira, il existe en moi d'autres sujets de chagrins plus grands : écoute, fils de Kountî, je vais te les dire. 601—602.

» Mon corps est desséché par diverses peines, que me fait ressentir votre existence : est-il rien de plus douloureux?

» Je circule dans le palais du roi sous le costume d'une artisane et je donne la purification à Soudeshnâ pour le mauvais œil. 603—604.

» Vois, fléau des ennemis comme je suis affreusement changée, moi, la fille des rois! mais je guette mon temps; car toute peine a sa fin. 605.

» Certes! le succès des hommes, la victoire ou la défaite n'a pas une durée continuelle, et, dans cette pensée, j'attends la résurrection de mes époux. 606.

» Les biens et les maux tournent comme un disque lancé, et, dans cette pensée, j'attends la résurrection de mes époux. 607.

» La cause, qui vous inflige une défaite, et la cause, qui donne au guerrier la victoire, ne sont au fond qu'une seule et même cause; ainsi dis-je, et j'attends. 608.

» Pourquoi, Bhîmaséna, ne me regardes-tu pas comme une femme morte : ceux, qui ont donné, demandent; et ceux-ci, qui ont frappé, sont frappés à leur tour. 809.

» Ceux, qui ont fait tomber, sont renversés par les autres : voilà ce que j'ai appris. Ce n'est pas un fardeau trop lourd à porter par le destin, ni un accident de ce destin, dont il soit impossible de se garder. 610.

» J'attends moi-même le retour du destin, telle que l'eau revient là, où elle était précédemment. 611.

» Je désire un retour de fortune et j'attends la res-

tauration *de mes époux*. L'homme, de qui l'affaire est conduite par le destin, arrive au but. 612.

» Un esprit judicieux doit s'étudier à ménager l'arrivée du destin. Interroge-moi sur les motifs du discours, que je viens de tenir dans la douleur, et je répondrai à tes questions, moi, l'épouse royale des fils de Pândou et la fille de Droupada. 613—614.

» Quelle autre que moi, précipitée dans une telle condition, aurait encore voulu vivre? Mon infortune, retombée sur les Pândouides, vaillant fils de Bharata, attire nécessairement le mépris sur tous les enfants de Kourou et les Pântchâlains eux-mêmes! Quelle autre femme, environnée de frères, de fils nombreux, de beaux-pères, serait dans l'affliction avec de telles causes de joie? J'ai peut-être, dans mon enfance, commis une action désagréable au Créateur, et c'est sa volonté, excellent Bharatide, qui m'a plongée dans cette vie d'infortunes! Vois que ma condition, fils de Pândou, ne donnait pas entrée à une telle disgrâce. 615—616—617—618.

» Ma place ne fut point alors, telle que tu la vois, dans cette douleur profonde. Tu sais, Bhîma, fils de Prithâ, que le plaisir fut jadis mon partage. 619.

» Descendue, malgré moi, à cette condition de servante, je ne puis goûter un instant de tranquillité..... Je ne pense pas que là où se trouve Dhanandjaya, le fils de Prithâ, il n'y ait pas quelque chose, qui touche aux Dieux.

» Cet archer épouvantable, aux longs bras, il est inconnu comme le feu caché. Il est impossible aux hommes de connaître, fils de Prithâ, la voie des êtres animés!

» Car votre malheur, à mon avis, ne tombe pas sous ma pensée, vous, toujours semblables à Indra, objets de plaisir pour mes yeux! 620—621—622.

Digitized by Google

» Moi, la plus distinguée des dernières femmes, j'observe, grâce à cette qualité, la joie des autres : vois, fils de Pândou, que je ne suis point assortie à ma condition.

» Vois, tandis que vous respirez, l'état opposé de la mort dans une *femme*, qui vit marcher sous sa volonté la terre, qui a l'océan pour limite ! Moi, de qui les chefs suivaient les pas par derrière, me voici devenue craintive et docile, aux caprices de Soudéshnâ ! 623—624—625 (1).

» Je suis maintenant les pas de Soudéshnâ et devant et derrière : sache, fils de Kountî, que cette douleur m'est insupportable. 631.

» Moi, de qui la main ne broya jamais les onguents pour oindre mon corps même, il faut maintenant, s'il te plaît, que je broye le santal pour une autre que Kountî ! 632.

» Vois, fils de Prithâ, que mes deux mains ne sont plus elles-mêmes ce qu'elles étaient autrefois ! » Et, ce disant, elle montra ses mains remplies de callosités. 633.

« Moi, qui jamais ne tremblai d'aucune manière, ni devant Kountî, ni en présence de vous-mêmes, je suis maintenant une craintive servante en la présence de Virâta.

» Je ne serai pas vantée par mon suzerain, ni par le barde vertueux, *car* Virâta ne trouve pas de plaisir au santal, qu'une autre main a broyé. » 634—635.

En racontant à Bhîmaséna ses peines, la noble Krishnâ pleurait lentement, les yeux fixés sur son époux. 636.

Poussant maint soupir, elle dit ces mots, qui émurent le cœur de Bhîmaséna, et d'une voix, que ses larmes attendrissaient : 637.

« Dans aucune chose, qui était à faire là, où s'est écoulée

(1) Encore une faute de l'édition ; 630, met-elle ici ; il faut enjamber cinq chiffres

ma vie infortunée, je n'ai jamais, fils de Pândou, commis la moindre faute contre les Dieux. » 638.

Ensuite, portant à sa bouche les deux mains délicates, mais calleuses, de son épouse, Vrikaudara, le meurtrier des héros ennemis, se mit à pleurer. 639.

Quand il eut pris ces *belles* mains, le vigoureux fils de Kountî versa des larmes, et, tourmenté par la plus vive douleur, il dit ces paroles : 640.

« Honte soit à la force de mes bras et à l'arc Gândîva, que tient Phâlgouna, puisque ces mains, rouges autrefois, sont devenues pleines de callosités ! 641.

» Je répandrai une grande terreur dans la cour de Virâta : là, se présente à moi une cause, que le fils de Kountî attend. 642.

» Je briserai sous mon pied, comme un grand éléphant dans ses jeux, la tête de ce Kîtchaka, exalté par l'ivresse du pouvoir. 643.

» Quand j'ai vu Kîtchaka te frapper du pied, Krishnâ, alors j'ai désiré jeter un trouble immense au milieu des Matsyas. 644.

» Mais, par un signe du coin de l'œil, Dharmarâdja me retint; et moi alors, connaissant sa volonté, je restai même tranquillement assis, noble dame. 645.

» Cette chûte du trône, cette vie conservée aux Kourouides, cette tête, que je n'ai pas enlevée à Souyodhana, à Karna, à Çakouni, fils de Soubala, et au pervers Douççâsana : voilà ce qui brûle mes membres, comme une flèche implantée dans mon cœur. 646—647.

» N'abandonne pas le devoir, femme ravissante, renonce à la colère, dame à la haute sagesse. Bientôt le roi Youddhishthira saura de ta bouche cette offense ; ou,

s'il l'apprenait maintenant, il fuirait soudain entièrement la vie, et Dhanandjaya, et les jumeaux avec lui, femme à la taille svelte. 648—649.

» Et, s'ils étaient passés dans l'autre monde, je ne pourrais plus supporter la vie! Jadis la pétulante Soukanyâ suivit dans les forêts son époux Tchyavana, le rejeton de Bhrigou, gardant l'immobilité et devenu une fourmillère. Jadis, si tu l'as ouï dire, Nârâyani, sous la forme d'Indraséna, suivit son vieil époux âgé de mille années. Jadis la Vidéhaine Sitâ, la fille de Djanaka, si tu l'as ouï dire, suivit son époux, hôte de la grande forêt. Il arriva que cette royale épouse de Râma fut retenue dans les prisons d'un Rakshasa; mais, dans ses angoisses mêmes, cette femme ravissante se vit réunie à son Râma. La timide Lopâmoudrâ, embellie des formes de la jeunesse, renonçant à tous les plaisirs des hommes, suivit elle-même Agastya. La sensible, l'irréprochable Sâvitrî n'a-t-elle pas suivi seule dans le monde d'Yama le héros Satyavat, fils de Dyoumatséna? Ainsi toi, illustre dame, douée de toutes les perfections comme ces femmes renommées, belles et fidèles à leur époux, tu n'as point à attendre long-temps; et, quand tu auras compté un mois et demi, tu seras la reine des rois, à la treizième année accomplie. » (*De la stance* 650 *à la stance* 659.)

« Je ne blâme pas le roi, Bhîma, c'est l'affliction, qui me fit répandre ces larmes, voyant que je n'arrivais point à la fin de mes peines. 659.

» Mais à quoi bon ces paroles mortes, Bhîmaséna? Le temps est imminent, héros aux longs bras, attache-toi immédiatement à cette affaire. 660.

» Kaikéyî est continuellement troublée, Bhîma, par le

doute que sa beauté surpasse la mienne : « Comment, se dit-elle, empêcherai-je le roi de se tourner vers elle? »

» Et, connaissant les dispositions de sa sœur, cet homme à l'âme bien vicieuse, Kitchaka, de qui les yeux sont toujours fixés sur le mensonge, a porté de lui-même ses désirs sur moi. 661—662.

» J'en fus irritée contre lui, Bhîma, mais je retins ma colère et je dis à cette âme, égarée par l'amour : « Prends garde, Kitchaka. 663.

» Je suis la royale épouse bien-aimée de cinq Gandharvas. Ils t'immoleraient ces héros irrités, qui infligent le châtiment ! » 664.

» A ces mots, Kitchaka à l'âme bien perverse me répondit : « Je ne crains pas tes Gandharvas, artisane au sourire pur ! 665.

» Dans une bataille engagée avec une centaine de cent mille Gandharvas, ils mordraient la poussière sous mon bras. Donne-moi donc, femme craintive, un de tes moments. » 666.

» Sur de telles paroles, je répondis à cet homme enivré et malade d'amour : « Tu n'es pas de force égale à ces illustres Gandharvas. 667.

» Douée du caractère de ma race, je reste continuellement fidèle au devoir ; je ne désire de personne qu'il soit mis à mort ; et c'est pour cela que tu vis, Kitchaka. »

» A ces mots, ce méchant de rire alors aux éclats. Ensuite, favorable à son amour, Kaikéyî de m'envoyer chez lui. 668—669.

» Elle se montra donc animée d'abord par le désir de faire une chose agréable à son frère, et me dit : « Apporte-moi de la sourâ du palais de Kitchaka ! » 670.

» Le fils du cocher à ma vue me prodigua de grandes flatteries; et, les voyant repoussées, il s'emporta et son âme fut remplie d'un profond ressentiment. 671.

» Dès que je connus la pensée de ce vicieux Kitchaka, je courus avec vîtesse me réfugier sous la protection du roi. 672.

» Mais le fils du cocher m'arrêta à la vue même du monarque : le scélérat me renversa et il osa me frapper de son pied. 673.

» Virâta me vit, et Kanka, et de nombreuses gens, courtisans, qui montent sur des chars, et négociants, que portent des éléphants. 674.

» Je blâmai, et le roi, et Kanka, mainte et mainte fois; mais l'*insensé* ne fut point arrêté par le monarque, et il ne revint pas à des sentiments de modestie. 675.

» Ce Kitchaka, qui est surnommé le cocher du roi Virâta, a renoncé au devoir : c'est un cruel, l'ami estimé des hommes efféminés, 676.

» Un héros arrogant, une âme inique, un ignorant dans toutes les affaires, un séducteur des épouses, vertueux Bhîma, qui a ravi une foule de richesses. 677.

» Il serait capable d'enlever la fortune des autres en dépit de tous leurs cris. Il ne s'est jamais tenu dans une bonne conduite et ne désire pas être au sein du devoir.

» Cette âme criminelle aux sentiments dépravés, soumis au pouvoir des flèches de l'amour, est sans modestie : son esprit est pervers et j'ai repoussé mainte et mainte fois *ses vœux*. 678—679.

» A chaque regard, qu'il jette, il tuerait, s'il pouvait ôter la vie. Ainsi périra donc le grand devoir de ceux, qui mettent leurs efforts dans la vertu. 680.

» Votre épouse aura cessé d'être, ô vous, qui observez le traité ; et, dans une épouse sauvée, l'on sauve un enfant à venir. 681.

» On se sauve soi-même dans cet enfant sauvé : on renaît au sein de son épouse : aussi les sages ont-ils appelé une épouse Djayâ (1). 682.

» Il faut qu'une épouse sauve son époux : comment, *s'il n'était sauvé*, renaîtrait-il dans mon sein? C'est ainsi que je l'ai recueilli de la bouche des brahmes, qui dissertaient sur les devoirs des castes. 683.

» Le devoir de kshatrya ne fut jamais autre que celui d'exterminer les ennemis. Kitchaka m'a frappée de son pied sous les yeux mêmes de Dharmarâdja, 684.

» En ta présence, Bhîmaséna à la grande vigueur, qui jadis m'a sauvée de Djata, ce terrible Asoura! 685.

» N'as-tu pas vaincu, accompagné de tes frères, ce Djayatratha avec sa criminelle bande, qui m'avait méprisée? 686.

» Encouragé par l'amitié du roi, Kitchaka m'a remplie de chagrin, fils de Bharata, brise, comme un vase d'argile avec une pierre, cet homme enivré d'amour!

» Lui, qui m'a outragée à cause de mes nombreuses infortunes! Si le soleil, élevé au matin dans le ciel, le voit encore vivant, 687—688.

» Je mêlerai du poison et je le boirai plutôt que de tomber sous la puissance de Kitchaka : mieux vaut pour moi, Bhîmaséna, mourir en ta présence. » 689.

Krishnâ dit, et, appuyée sur le sein de Bhîmaséna, elle

(1) Qui vient de la troisième personne du présent indicatif *djâyatai*, il naît, *nascitur*.

versa des pleurs. Son époux, l'ayant embrassée, lui donna de grandes consolations. 690.

Quand il eut mainte fois calmé la fille à la jolie taille de Droupada, accablée de chagrins, avec ses discours pleins de sens, de vérité et de raison, il essuya de sa main le visage d'elle, baigné de larmes ; et, léchant les deux coins de sa bouche, il tourna son esprit sur Kîtchaka.

Bhîma, saisi de colère, dit à cette femme, tourmentée de ses douleurs : 691—692—693.

« Je ferai, noble et craintive dame, de la manière, que tu me dis. Aujourd'hui même, j'immolerai Kîtchaka, lui et tous ses parents. 694.

« Bannis la douleur et le chagrin, Yajnasénî au sourire pur ; et consens à un accord avec lui, le soir, qui précèdera cette nuit. 695.

» Le roi des Matsyas a fait ici construire cette salle de danse ; les jeunes princesses y dansent le jour et circulent la nuit dans toute l'étendue de son palais. 696.

» Ici est un lit céleste, bien construit, aux membres solides ; ici, je lui ferai voir ses aïeux, qui l'ont devancé dans la tombe ! 697.

» Agis de telle sorte qu'on ne te voie pas faire un arrangement avec lui, et qu'il tourne, noble dame, son esprit *au rendez-vous.* » 698.

Après qu'ils se furent ainsi entretenus et qu'ils eurent versé des larmes dans leur affliction, ils passèrent le reste de cette nuit si pénible dans les plaisirs de l'amour.

Quand toute cette nuit se fut écoulée, Kîtchaka, s'étant levé au point du jour, s'en alla au palais du roi et dit ces mots à Draâupadî : 699—700.

« Ce jour que, me frappant du pied, tu me fis tomber

dans l'assemblée sous les yeux du roi, tu n'as pas même obtenu qu'un plus fort vint *là* pour te sauver. 701.

» Je suis le général en chef des Matsyas, celui même, à qui le peuple dans son langage donne le nom du roi des Matsyas. 702.

» Accorde-moi le plaisir, femme craintive; je suis ton serviteur. Je te donne à l'instant, ma belle, cent nishkas d'or. 703.

» Je te donne cent servantes, une autre centaine de serviteurs et un char attelé de mules. Consens, dame timide, à notre union d'amour. » 704.

« Donne-moi à l'instant, Kîtchaka, répondit-elle, ces biens, que ta convention me promet; et que personne, ami ou frère, ne sache que tu t'es uni avec moi ! 705.

» Je redoute les reproches de mes illustres Gandharvas. Engage-toi par cette promesse à mon égard, et je consens à ta volonté. » 706.

« Je ferai cela, dame séduisante, comme tu me le dis, reprit Kîtchaka : j'irai seul à ta maison solitaire, afin de m'unir avec toi, femme charmante, dans le délire de l'amour. J'agirai de manière que tu ne sois pas vue par tes Gandharvas, *quoique* lumineux comme le soleil. »

« Voici, répondit-elle, une maison de danse, que le roi des Matsyas a fait construire ; les princesses y dansent le jour et circulent la nuit dans tout l'espace du palais.

» Viens là, dans l'obscurité, les Gandharvas ne le sauront pas, et la faute y sera cachée *dans la nuit ;* il n'y a là aucun doute. » 707—708—709—710.

Quand Krishnâ eut arrangé ces choses avec Kîtchaka, la moitié du jour, sire, lui parut avoir la durée d'un mois.

Elle fit part de cet arrangement à Bhîmaséna, et Kîtchaka

s'en retourna chez lui, inondé à pleins bords de sa joie. 711—712.

L'insensé, il ne s'aperçut pas que la mort avait pris les formes de l'artisane. Passionné surtout pour les bouquets, les ornements et les parfums, il se para lui-même à la hâte, délirant d'amour ; et, tandis qu'il vaquait à sa toilette, et pensait à cette femme aux grands yeux, il s'écoula beaucoup de temps. Il se fit une beauté suprême, lui, qui voulait revêtir la beauté, comme le lumignon d'une lampe, qui brûle au temps de la mort. Kîtchaka, égaré par l'amour, avait pris de la confiance en cette femme, et, songeant à son rendez-vous avec elle, le jour ne lui semblait pas marcher. Ensuite, Draâupadî vint trouver Bhîma dans sa cuisine. 713—714—715—716—717.

L'illustre dame s'approcha de son époux, le rejeton de Kourou, et la belle aux jolis cheveux lui dit : « Le rendez-vous de Kîtchaka avec moi est dans la maison de danse, comme tu l'as proposé, fléau des ennemis. Kîtchaka viendra seul, pendant la nuit, dans cette maison solitaire. Immole ce fils du cocher, enivré d'orgueil, fils de Kountî aux longs bras ! 718—719—720.

» Va à cette maison de danse, fils de Pândou, et laisse-le sans vie ; il méprise, dans son orgueil, ce fils de cocher, il méprise les Gandharvas ! 721.

» Arrache, pour ainsi dire, ce serpent des eaux de mon lac, ô le plus brave des combattants ; n'ajoute pas à mes larmes, Bharatide, vaincue que je suis déjà par le chagrin !

» Fais l'orgueil, s'il te plaît, et de ta famille, et de moi-même ! » 722—723.

« Je le ferai, ainsi que tu me le dis, noble et craintive dame, répondit Bhîmaséna. La bien-venue te soit donnée,

femme à la jolie taille ! La chose aimable, que tu m'annonces, est, certes ! le seul compagnon, que je désire avoir, noble dame ! La joie, que m'inspira la mort donnée à Hidimba, n'a rien d'égal que la joie de ce rendez-vous avec Kîtchaka, révélé par toi, illustre dame. Je te déclare, en donnant le premier rang au devoir, à mes frères, à la vérité, que j'immolerai Kîtchaka, comme Vritra fut tué par le souverain des Dieux. A ciel découvert ou dans une caverne, je briserai Kîtchaka !

724—725—726—727.

» Et, si des Matsyas combattent avec lui, je les anéantirai, pour sûr ! Ensuite, couvert du sang de Douryodhana, je recouvrerai la terre. Qu'Youddhishthira, le fils de Kountî, fasse la cour à son gré au Matsya ! » 728—729.

« De même qu'on ne te verrait jamais abandonner la vérité à cause de moi, auguste fils de Prithâ, reprit-elle ; de même, sous le déguisement, immole ce Kîtchaka ! »

« Je le ferai, comme tu me le dis, craintive femme, répondit Bhîmaséna ; aujourd'hui même, j'immolerai Kîtchaka, lui et tous ses parents ! 730—731.

» Je le plongerai, sans être vu, dans les ténèbres, vertueuse princesse, et, tel qu'un éléphant brise en passant le fruit d'un vilva, j'écraserai la tête de ce vicieux Kîtchaka, qui a désiré une chose, qu'il ne pouvait obtenir ! »

732—733.

Bhîma d'abord, marchant au milieu de la nuit, entra caché *dans la maison de danse* : il épiait, sans être vu, Kîtchaka, comme un lion guette une gazelle. 734.

Dans ce temps, le général, s'étant paré à son gré, arrivait dans la salle de danse, conduit par l'espérance de s'y unir avec la Pântchâlaine. 735.

Songeant au consentement *donné par elle*, il entra dans cette vaste maison, et, quand il fut entré, il la trouva ensevelie dans les ténèbres. 736.

Arrivé là, ce grand insensé rencontra Bhîma à la force incomparable qui, arrivé avant lui, s'y tenait solitaire.

Le fils de cocher souilla de ses attouchements Vrikaudara, couché là sur un lit et brûlant d'une colère, née d'un tel attentat, dont Krishnâ aurait pu être l'objet. 737-738.

Le jeu des mains avait commencé, et Kîtchaka, délirant d'amour, l'âme pleine de pensées émues de joie, lui dit en riant : 739.

« Je t'ai apporté une richesse de formes nombreuses, sans fin ; j'ai amené à cause de toi une cour de cent suivantes, parées de toutes les richesses des pierreries et de l'opulence; 740.

» Une maison, ornée de jeunes servantes, douées de grâce et de beauté; un sérail où brillent, femme aux charmants sourcils, les jeux et la volupté. 741.

» Je suis venu promptement, après que je t'eus adressé tout cela. Les femmes, qui habitent mon palais, me louent toujours sans raison : « Richement vêtu, admirable, disent-elles, il n'est pas un autre homme égal à toi ! »

742—743.

« Heureux es-tu d'être admirable ! Heureux es-tu de pouvoir te louer toi-même ! reprit Bhîma. Jamais avant ce jour, il n'y eut attouchement égal à celui, que tu donnes ici ! 744.

» Tu connais l'art de toucher ! Tu es savant, tu es habile dans les lois de l'amour ! Il n'existe point ici un autre homme égal à toi, qui soit ainsi l'amour des femmes ! »

A ces mots, Bhîma aux longs bras, à la force épouvan-

table, se lève aussitôt: et le fils de Kountî lui dit en riant: 745—746.

« Aujourd'hui même, ta sœur te verra, homme vicieux, déchiré par moi, couché, comme une montagne, sur la terre et semblable à un grand éléphant, immolé par un lion ! 747.

» L'artisane, après ta mort, se promènera sans trouble, et les époux eux-mêmes de l'artisane n'auront plus que du plaisir dans leurs promenades. » 748.

Et, ce disant, l'homme à la grande vigueur le saisit par ses cheveux, ornés de bouquets; tenu avec force à la chevelure, le plus robuste des forts, se débarrassant avec rapidité, appréhenda le fils de Pândou à bras le corps. La lutte de ces athlètes irrités fut un combat de lion et d'homme. 749—750.

Il fut semblable à la guerre de deux vigoureux éléphants, qui se disputent au printemps une éléphante. Cette bataille du premier des Kîtchakas et du plus grand des hommes fut comme jadis la bataille de ces deux frères, Bâli et Sougrîva, les plus vaillants des simiens. Irrités l'un contre l'autre et désirant mutuellement la victoire, ils dressent leurs bras pareils à des serpents aux cinq têtes: gonflés des poisons de la colère, ils se blessent l'un l'autre de leurs ongles et de leurs dents. 751—752—753.

Frappé avec rapidité par le vigoureux Kîtchaka, Bhîma, qui ne démentit jamais ses promesses dans la bataille, ne bougea pas un pied du pied *de son adversaire*. 754.

Tous deux, s'étant réciproquement embrassés, ils s'entretiraient mutuellement ; ils ressemblaient à deux taureaux, qui ont acquis toute leur croissance. 755.

Leur bataille fut bien tumultueuse, bien épouvantable,

et, tels que deux fiers tigres, ils n'avaient pour armes que les ongles et les dents. 756.

Le vigoureux Bhîma irrité courut, les bras ouverts, et le reçut comme un éléphant accueille un éléphant, sur la face de qui la saison du rut a déchiré les joues. Il l'étreignit, mais Kîtchaka, le plus fort des forts, le rejeta par un mouvement brusque. 757—758.

Le bruit de ce couple vigoureux était épouvantable et ressemblait, dans le broiement de leurs bras, à celui des roseaux brisés dans un combat. 759.

Alors Vrikaudara, l'ayant renversé de ses mains robustes au milieu de la salle, le secoua avec rapidité, comme un vent furieux secoue un arbre. 760.

Le faible guerrier, saisi par le vigoureux Bhîma, résista tant que le souffle de vie lui prêta des forces et traîna le Pândouide çà et là. 761.

Bientôt, la colère ranimant ses forces, Kîtchaka de jeter sur la terre, avec ses genoux, Bhîma placé sur lui et qu'il tenait faiblement embrassé. 762.

Renversé sur le sol par son vigoureux émule, Bhîma de se relever promptement, tel que la Mort, son bâton à la main. 763.

Ces deux robustes lutteurs, enivrés de leur force, le Pândouide et le cocher, se traînèrent à l'envi l'un de l'autre, au sein de la nuit, tout à l'entour de ce lieu solitaire. 764.

Mainte et mainte fois, cet immense palais fut ébranlé des vigoureuses menaces, qu'ils se renvoyaient réciproquement, enflammés de colère. 765.

Frappé dans la poitrine avec les paumes de Bhîma, le robuste Kîtchaka, consumé de fureur, ne bougeait pas un pied du pied *de son adversaire*. 766.

Quand il eut un instant supporté cette fougue intolérable sur la terre, le cocher, accablé par la force de Bhîma, se vit abandonné de toute sa vigueur. 767.

Aussitôt que son adversaire à la grande force se fut aperçu de son impuissance, il retourna lestement sur la poitrine son ennemi sans mouvement et le broya! 768.

Pénétré de colère, le plus vaillant des vainqueurs, ayant repris de l'air dans ses poumons, Vrikandara alors de le saisir vigoureusement par les cheveux. 769.

Tenant ainsi Kîtchaka, Bhîma à l'immence force de pousser un vaste cri, tel qu'un tigre, avide de chair, quand il a pris une grande gazelle. 770.

Vrikaudara, sentant qu'il était harassé de fatigue, l'enferma dans ses bras, comme un bétail dans une ceinture de femme, et le fit tourner bien long-temps, sans âme, palpitant, poussant de grands cris, aux sons pareils à celui d'un tambour crevé. 771—772.

Ensuite, lui prenant rapidement le cou entre ses deux mains, Vrikaudra de l'étrangler pour apaiser la colère de Krishnâ. 773.

Il foula sur la région de ses lombes le méchant Kîtchaka, le plus grand des généraux, brisé et de qui tous les membres étaient rompus. 774.

Le fils de Pândou lui serra le cou dans ses mains et lui infligea la mort des bestiaux. Une fois qu'il vit Kîtchaka abandonné par son âme, il le rejeta sur le sol en lui imprimant une pirouette et dit ces paroles: « J'ai acquitté ma dette! Voici que j'ai acquis la plus profonde paix, artisane, en extirpant cet ennemi, qui voulait ravir l'épouse de mon frère! » 775—776.

Quand, les yeux rouges de colère, il eut parlé ainsi, le

plus vaillant des hommes abandonna Kîtchaka sans vie, palpitant, les yeux tournés, ses parures et ses vêtements détachés. 777.

Alors, frottant ses mains l'une avec l'autre, mordant la coupe de ses lèvres, ce fort, le plus robuste des forts, le foula vigoureusement à ses pieds avec colère. 778.

Il fit rentrer entièrement dans son corps ses pieds, ses mains, sa tête et son cou, tel que fait pour un bétail le Dieu, qui tient l'arc Pinâka. 779.

Bhîmaséna à la grande force fit voir à Krishnâ son ennemi, tous les membres rompus, diminué de volume, et semblable à une masse de chair. 780.

L'homme à l'éclatante splendeur, s'adressant à Draâupadî, la meilleure des épouses : « Regarde-le, dit-il ; tiens Pântchâlî ! voilà ce qu'est devenu ce libertin ! » 781.

Et, ce disant, Bhîma à la force épouvantable foula du pied le cadavre de ce misérable. 782.

Alors, ayant allumé le feu, il fit voir Kîtchaka à Draâupadî, et le héros articula ces paroles : 783.

« Les hommes, qui porteront sur toi leurs désirs, femme aux jolis cheveux, douée des perfections du caractère, ils périront, dame craintive, ainsi que tu vois Kîtchaka ! »

Après qu'il eut immolé ce pervers, accomplissant un exploit sublime, difficile, agréable à Krishnâ, il éteignit soudain sa colère. 784—785.

Il salua Draâupadî la Noire, et le vainqueur de Kîtchaka s'en retourna vite à sa cuisine. Yadjnaséni, la plus vertueuse des épouses, joyeuse, son chagrin expiré, dit aux gardiens de l'assemblée : « Voici Kîtchaka gisant ; il a été tué par les Gandharvas, mes époux, cet homme, enivré par l'amour des épouses d'autrui ! Allez où il est, et voyez ! »

A ces mots d'elle, les gardes de la maison de danse, 786—787—788.

Allumant des torches, y courent à la hâte par milliers. Arrivés à la salle, ils voient, baigné dans le sang, Kîtchaka étendu sans vie sur la terre. Ils furent saisis de terreur, quand ils le virent sans pieds ni mains. 789—790.

Tous, le considérant, tombèrent dans un profond étonnement. A la vue de ce corps abattu, qui n'avait plus forme humaine : 791.

« Où est son cou ? disaient-ils. Que sont devenus ses pieds ? Où sont allées ses mains ? Où est sa tête ? » Ils le contemplaient et pensaient alors qu'il avait succombé sous un Gandharva. 792.

Dans ce temps, tous ses parents accoururent en ce lieu, et, environnant son cadavre, ils pleuraient à la vue de Kîtchaka. 793.

Tous, effrayés, le poil hérissé d'épouvante, ils contemplaient Kîtchaka, tous les membres rompus, tel qu'une tortue sortie *des eaux* sur la terre sèche, et broyé par Bhîmaséna comme un Dânava est broyé par Indra. Ils se mirent à l'emporter dehors pour faire célébrer ses funérailles. 794—795.

Les fils du cocher réunis là virent non loin d'eux Krishnâ aux membres sans défaut, qui tenait une colonne embrassée. 796.

Tous de compagnie, les frères puînés de Kîtchaka s'écrièrent : « Périsse la vicieuse à l'instant, elle, à cause de qui Kîtchaka fut tué ! 797.

» Ou plutôt ne la tuons pas, mais qu'elle soit brûlée avec son amant ! C'est de toute manière au fils du mort à s'occuper d'une chose, qui peut être agréable au mort. »

Ils dirent ensuite à Virâta : « C'est à cause d'elle que fut tué Kîtchaka ; il faut que nous la brûlions avec lui : daigne nous en accorder la permission. » 798—799.

Le souverain des hommes, estimant cette rigueur en des fils, leur donna son agrément pour consumer l'artisane avec le fils du cocher. 800.

S'étant approchés de Krishnâ aux yeux de lotus, les frères puînés de Kîtchaka, alors, saisirent fortement cette femme épouvantée dans un trouble profond. 801.

Ils attachent la dame à la taille gracieuse, la forcent à monter *auprès du cadavre*, et tous, déployant leur zèle, ils s'avancent, le front tourné au cimetière. 802.

L'irréprochable Krishnâ, sire, poussant des cris, invoquant un protecteur, elle, qui n'était pas sans défenseur, fut donc enlevée par les fils du cocher. 803.

Elle disait :

« Que Djaya, Djayanta, Vidjaya, Djyatséna et Djayatbala entendent ma voix ! Les fils du cocher m'entraînent.

» Qu'ils entendent ma voix, ces héros, de qui le son, l'épouvantable son, qui éclatait à la surface de leur corde, était perçu dans une grande bataille comme le bruit du tonnerre; ces héros Gandharvas, de qui le bruit des chars résonnait immense : les fils du cocher m'entraînent ! »

804—805—806.

A peine eut-il entendu les paroles lamentables, que gémissait Krishnâ, Bhîma, sans hésiter, s'élança hors de sa couche. 807.

« J'entends les mots que tu prononces, artisane, cria-t-il : que les fils du cocher ne t'inspirent donc, femme timide, aucune crainte ! » 808.

A ces paroles, l'impatience de tuer arracha un bâille-

ment au guerrier, qui avait de longs bras, et, mettant à l'envers son grand habit, il le retourna en tous les sens.

Il s'élança sur un lieu, où n'existait aucune porte, et sortit dehors. Bhimaséna de monter avec vitesse, en courant, sur le retranchement. 809—810.

La face tournée du côté du cimetière, il s'avança vers l'endroit, où les Kîtchakides s'en étaient allés, sauta à bas du rempart, et sortit de la grande ville. 811.

Bhîma courait avec rapidité en vue des fils du cocher, et, arrivé près du bûcher, il aperçut là un arbre. 812.

Il s'approcha, sans qu'on lui fît obstacle, souverain des hommes, comme un éléphant, de ce végétal au vaste tronc, de la taille d'un palmier et la cîme desséchée ; il l'étreignit entre ses bras. 813.

Il arracha ce tronc, fléau des ennemis, haut de dix brasses, et, armé de cette tige avec ses jeunes branches, il fondit sur les cochers, tel que la Mort, son bâton à la main. Une multitude d'arbres, figuier indien, figuier des banians, kinçoukas gisaient là, renversés sur la terre par l'impétuosité de ses cuisses. Aussitôt qu'ils virent accourir, semblable à un lion, ce Gandharva en courroux, ébranlés par le trouble et l'épouvante, les cochers tremblèrent de tous leurs membres, et, voyant fondre sur eux ce Gandharva pareil à la mort, ces frères, qui désiraient brûler le corps de leur aîné, se dirent l'un à l'autre, émus de consternation et d'effroi : 814—815—816—817—818.

« Voici un vigoureux Gandharva, qui vient avec colère, tenant un arbre levé. Mettons vite en liberté cette artisane, qui attira sur nous un tel danger. » Quand il virent cet arbre se balancer dans la main de Bhîmaséna, ils lâchèrent Draâupadî et s'enfuirent vers la ville. 819—820.

A peine, Bhîma les eut-il vus courir, semblables à des Dânavas devant le Dieu de la foudre, le vigoureux fils de la destruction en dépêcha avec cet arbre, Indra des rois, cinq surajoutés à cent pour les demeures d'Yama. Il délivra Krishnâ, souverain des hommes, et la consola.

L'inaffrontable Vrikaudara aux longs bras dit à la Pântchâlaine fille du roi Droupada, le visage rempli de larmes et consternée : 821—822—823.

« Ainsi périront les hommes, qui feront peser la douleur sur toi ! Retourne à la ville, femme craintive et sans péché. Il n'existe plus aucun danger pour toi. 824.

» Je m'en vais d'un autre côté à la cuisine de Virâta. »

C'est ainsi qu'il tua dans cette occasion, Bharatide, cent et cinq hommes. Ensuite, rejetant son arbre arraché et semblable à une grande forêt, il retourna se coucher. 825—826.

C'est ainsi qu'il immola cent cinq Kîtchakas, sire; et le général des armées, qui fut tué avant eux, portait le nombre à cent six cochers. 827.

A la vue de cette grande merveille, les hommes et les femmes rassemblés tombèrent dans un profond étonnement, et ils n'osèrent dire, Bharatide, un seul mot.

Quand on vit les cochers tués, on alla au roi, à qui l'on fit part de l'événement : « Les Gandharvas, sire, ont tué les fils du cocher à la grande force. 828—829.

» Comme une vaste cîme de montagne, brisée par la foudre, ainsi l'on voit les cochers, disséminés sur le sol de la terre. 830.

» L'artisane est délivrée de ses liens, elle circule de nouveau dans la ville. Ta capitale entière sera en danger, sire; telle est la beauté de cette artisane et si grande est la

force des Gandharvas ! Tous les hommes du royaume brûleront de s'unir avec elle : il n'y a là aucun doute. 831—832.

» Suis une ligne de politique, sire, qui empêche cette ville tienne de courir promptement à sa ruine par la faute de cette ouvrière. » 833.

A peine eut-il entendu leurs paroles, Virâta, qui commandait aux armées, dit : « Qu'il soit procédé à l'instant aux derniers honneurs des cochers ! 834.

» Que tous les Kîtchakas soient déposés sur un seul bûcher bien allumé, et qu'on les y brûle au plus tôt entièrement avec leurs parfums et leurs joyaux ! » 835.

Le monarque, de qui la crainte était née, tint ce langage à Soudéshnâ, sa royale épouse : « Dis ces mots, de ma part, à l'artisane, quand elle sera venue : 836.

« Va-t-en, s'il te plaît, artisane, à ta volonté, femme au charmant visage ; le roi craint, dame ravissante, que tes Gandharvas ne lui infligent une destruction. » 837.

» Je n'ai pas la hardiesse de parler moi-même à cette femme, défendue par les Gandharvas ; mais que tu *lui* parles, toi ! ce n'est pas commettre une faute pour une femme : c'est pour cela que je t'ai parlé. » 838.

Krishnâ, échappée au danger et délivrée par Bhîmaséna, qui avait terrassé tous les fils du cocher, revint à la ville. 839.

La spirituelle jeune femme, effrayée comme une gazelle par un tigre, lava dans l'eau ses membres et ses vêtements.

A sa vue, sire, les hommes s'enfuyaient aux dix points de l'espace ; épouvantés par la crainte des Gandharvas, les uns de fermer les yeux. 840—841.

Alors Pântchâlî, sire, vit Bhîmaséna debout à la porte

de sa cuisine, comme un grand éléphant enivré ; 842.

Et, lui souriant avec lenteur, elle lui adressa ce langage, en l'appelant par ses noms : « Adoration au roi des Gandharvas, par qui je fus délivrée ! » 843.

Bhîma lui répondit :

« Les hommes, qui naguère circulaient ici, marchant sous la volonté d'elle, maintenant qu'ils ont entendu sa voix, jouissent du plaisir de lui avoir payé leur dette. »

Ensuite, elle vit dans la maison de danse Dhanandjaya aux longs bras, qui faisait danser les filles du roi Virâta.

Et les princesses, étant sorties hors de la salle avec Arjouna, aperçurent l'irréprochable Krishnâ, qui revenait, accablée de douleur. 844—845—846.

A sa vue, elles s'avancèrent toutes vers elle, et lui dirent ces mots dans la joie : 847.

« Par bonheur, tu fus délivrée, artisane ! Par bonheur, te voici revenue ! Par bonheur, ils ont péri, ces cochers, qui t'accablaient de chagrins, femme sans péché ! » 848.

« Comment fus-tu délivrée, artisane ? dit Vrihannalâ. Comment ont-ils péri, les scélérats, qui t'*enlevaient ?* Je désire entendre exactement tout ce récit de ta bouche. »

« Vrihannalâ, répondit-elle, que t'importent les affaires de l'artisane, à toi, qui habites, heureux eunuque, toujours en paix dans la maison des princesses ? 849—850.

» Quelque chose, qu'éprouve l'artisane, tu n'en ressens aucune peine ; c'est donc par dérision que tu m'adresses une telle question dans ma douleur ! » 851.

« Vrihannalâ, reprit celui-ci, ressent une peine sans égale, vertueuse dame. Tombée au sein d'une brute, jeune femme, tu ne le connais pas. 852.

» J'ai demeuré avec toi, tu as demeuré avec les autres :

de qui la pensée ne serait-elle pas une douleur, quand il te voit, femme ravissante, accablée par les peines? 853.

» Personne, en quelque lieu que ce soit, ni de qui que ce puisse être, ne peut connaître le cœur, qui n'a point de bornes : donc, tu ne me connais pas, sans doute ! » 854.

Ensuite, Draâupadî entra avec les princesses dans le palais du roi et se rendit auprès de Soudéshnâ. 855.

L'épouse du roi lui tint ce langage de la part de Virâta : « Va-t-en promptement, artisane, où tu veux aller. 856.

» Le roi craint, à cause de toi, noble dame, que les Gandharvas n'opèrent sa destruction. Tu es jeune, femme aux charmants sourcils, et tu es d'une beauté incomparable sur la terre. 857.

» Les hommes du royaume arrêtent leurs désirs sur toi, et les Gandharvas sont très-enclins à la colère. » 858.

« Que le roi me supporte l'espace de dix jours encore, illustre dame, répondit l'artisane : l'affaire des Gandharvas sera faite alors ; il n'y a là aucun doute. 859.

» Ils m'emmèneront et feront ce qui t'est agréable. Le roi sera sauvé pour sûr avec ses parents. » 860.

L'ENLÈVEMENT DES VACHES.

Vaîçampâyana dit :

Les simples particuliers furent saisis de stupeur, souverain des hommes, à la mort de Kîtchaka et de ses frères puînés : leur pensée en fut remplie d'un grand effroi.

Dans la ville et dans la campagne, cette conversation roulait de tous les côtés : « Kîtchaka était l'ami du roi à cause de son courage ; c'était une grande âme ; il combattait à la tête des armées ; mais c'était un insensé, un séducteur d'épouse ; et ce criminel, cet homme vicieux fut justement tué par les Gandharvas. » 861—862—863.

Ils parlaient ainsi, et les hommes disaient en chaque lieu, grand roi, que l'inaffrontable Kîtchaka était la perte de l'armée des ennemis. 864.

Les espions, que Douryodhana employait à l'extérieur, ayant fouillé de nombreux bourgs, villes et royaumes, effectué leur inspection suivant les lieux, selon les choses,

qu'ils avaient pu voir, se remirent, leur affaire terminée, dans le chemin de la ville. 865—866.

Ils virent le royal Dhritarâshtride réuni au magnanime Bhîshma, avec Drona, Karna et Kripa, avec ses frères, avec les Trigartas, aux grands chars, et tinrent ce langage à Douryodhana assis au milieu de l'assemblée :

867—868.

« Nous avons toujours déployé les plus grands efforts dans la recherche de ces Pâudouides, Indra des enfants de Manou, au milieu de cette vaste forêt, solitaire, pleine d'animaux, remplie des branches d'arbres divers, encombrée de plantes grimpantes et de lianes, couverte d'arbrisseaux de toutes les sortes. 869—870.

» Nous ne pûmes découvrir par où s'en étaient allés ces Pândouides à la bien grande vaillance. En vain cherchâmes-nous de toutes les manières la trace de leurs pas sur chaque sommet de montagne, dans tous les défilés, dans les différents villages, dans les endroits pleins de monde et dans les cités les plus populeuses. 871—872.

» Nous ne vîmes nulle part les fils de Pândou, qui échappèrent, Indra des hommes, à nos recherches multipliées ; ou bien, ils ont péri de fond en comble ; la félicité descende sur toi, ô le plus grand des mortels ! 873.

» Nous les avons cherchés dans la route des maîtres de chars, ô le meilleur de ces maîtres, et nous n'avons pu trouver, ni la voie, ni l'habitation de ces anachorètes, ô le plus vertueux des hommes. 874.

» Pendant quelque temps, nous fûmes les serviteurs de bardes, Indra des enfants de Manou. Connaissant à fond notre affaire, nous cherchâmes suivant la convenance.

» Les bardes arrivèrent à Dwâravatî, mais sans les fils

de Prithâ, fléau des ennemis. Là, ne se trouvaient, ni Krishnâ, Indra des rois, ni les Pândouides aux grands vœux. 875—876.

» De toute manière, ils ont péri (hommage te soit rendu, ô le plus élevé des hommes) ! car il nous fut impossible de connaître la voie et l'habitation de ces magnanimes.

» Nous recueillerons des nouvelles ; ou nous saurons la chose même, que les Pândouides ont faite. Donne-nous tes ordres ultérieurs, Indra souverain des hommes.

» Que devons-nous faire encore dans la recherche des Pândouides ! Écoute, héros, cette parole de nous, agréable et fortunée. 877—878—879.

» Ce Kîtchaka à la grande force, le cocher du roi des Matsyas, par qui les Trigartas, sire, furent abattus mainte et mainte fois, il gît maintenant sur la terre, fils de Bharata, avec ses frères germains, tué pendant la nuit par les Gandharvas invisibles ! 880—881.

» Nous avons ouï dire cette agréable nouvelle, qui renferme, et la défaite de tes ennemis, et le succès de tes affaires. Arrête, descendant de Kourou, ce qui te reste à faire immédiatement après ces choses. » 882.

Quand le roi Douryodhana eut entendu le discours de ces hommes, il demeura long-temps, l'âme concentrée en lui-même et adressa la réponse aux membres de l'assemblée : 883.

« Il est, certes ! bien difficile de connaître la route, que suivent les affaires : enfin, voyez donc tous où les fils de Pândou sont allés. 884.

» Il reste peu du temps ; la plus grande partie s'est écoulée : ils doivent marcher inconnus jusqu'au terme de cette treizième année. 885.

Digitized by Google

» Si les Pândouides consomment ici le reste de cette année, ces hommes, dévoués au vœu de la vérité, auront accompli toute la convention. 886.

» Semblables à des serpents et furieux comme les rois des Nâgas, les fils de Pândou, accablés de peines, doivent être assurément irrités contre les descendants de Kourou.

» Désirez donc être bientôt de telle sorte que tous *ces Pandouides*, connaissant le temps convenu, réduits alors à porter les formes de la douleur, entrent de nouveau, la colère vaincue, dans la forêt, et que ce royaume soit vaste, éternel, sans trouble, sans ennemis, placé entre la douleur et la joie. » 887—888—889.

Karna dit ensuite : « Que d'autres hommes fourbes, habiles, cachés, capables de réussir dans une mission, ne tardent point à partir, fils de Bharata. 890.

» Qu'ils aillent, travestis, dans les lieux populeux et remplis de monde. Là, il faut que ces hommes, avec une pensée bien dirigée, les reconnaissent dans les assemblées agréables, au milieu des ascètes parfaits, parmi les serviteurs, dans les tîrthas divins et dans les mines.

891—892.

» Ces hommes bien habiles, différents, actifs, connaissant parfaitement la *chose*, cachant leur science avec soin, doivent chercher la demeure, que les Pândouides habitent déguisés, dans les fleuves, les plantes rampantes, les tîrthas, les villages, les cités, les délicieux hermitages, les montagnes et les cavernes. » 893—894.

Douççâsana, celui des frères, de qui la naissance avait suivi immédiatement celle de Douryodhana, en sympathie avec ses dispositions méchantes, tint ce langage à son frère aîné : 895.

« Sire, monarque des enfants de Manou, que des espions, en qui nous avons confiance, ayant reçu ce qui doit leur être donné, s'en aillent de nouveau à la recherche de ces princes. 896.

» Tout ce qu'a dit Karna est l'objet de nos désirs : que tous les espions recherchent donc çà et là, comme il leur a enseigné. 897.

» Que ceux-ci et d'autres en plus grand nombre explorent de lieu en lieu, conformément au précepte, *qu'il a donné*. Est-ce que la route, l'habitation ou des nouvelles *assurées* d'eux peuvent ainsi leur échapper ? 898.

» Ou ces héros orgueilleux sont très-bien cachés, ou ils sont passés d'ici sur les flots du rivage opposé, ou les tigres eux-mêmes les ont dévorés dans la grande forêt !

» Ou nous perdons sur le terrain désastreux, où nous sommes arrivés, des années éternelles. Puisque tu as introduit, fils de Kourou, la terreur dans ton âme, fais donc ce grand effort, que tu juges à propos de faire, souverain des hommes. » 899—900—901.

Alors Drona à la grande force, et qui avait la vue des choses de la vérité, dit : « Des hommes tels ne périssent pas, et ne vont point à la destruction. 902.

» Ce sont des héros, qui ont obtenu la science, intelligents, les organes des sens vaincus, vertueux, reconnaissants et dévoués à Dharmarâdja. 903.

» Attentifs, comme à l'égard d'un père, à la voix de leur frère aîné, qui sait la vraie nature des choses, la vertu et la science politique, ils suivent, comme le plus vertueux, ce frère majeur, qui a la constance de la vérité et qui est ferme sur le devoir. 904.

» Frères, ils sont dévoués, sire, à ce magnanime frère,

le fortuné Adjâtaçatron, qui est dévoué lui-même à tous ses frères. 905.

» Pourquoi ce fils de Prithâ, ce prince d'une sage conduite, ne procurerait-il pas le salut à ces magnanimes, qui vivent cachés et sont d'un esprit si traitable? 906.

» Ils attendent que cet effort fasse naître un temps prospère; car ils ne succomberont pas sous ta main, je le vois des yeux de mon esprit. 907.

» Que l'on pense sagement; que l'on exécute ce qui doit être exécuté maintenant, et que l'on fasse promptement ce qui n'est pas encore de saison! Que l'on pense exactement au déguisement de ces fils de Pândou, qui ont des âmes fermes dans toutes les affaires. Ces héros, couverts de pénitences, sont, assurément, difficiles à connaître, difficiles à saisir! 908—909.

» Le fils de Prithâ est une âme sans tache, il est rempli de vertus, il est véridique; il accomplit éminemment tous les devoirs d'un roi, il est pur, c'est un amas de splendeurs, et, quoiqu'il embrasse tout de ses yeux, il est sans mesure.

» Que le discernement précède l'exécution. Ainsi, continuons de nouveau ces recherches, grâce à nos espions, brahmes ou siddhas, et à ces autres gens, qui n'ignorent pas le *métier*. » 910—911.

A peine eut-il entendu, Bhîshma, le fils de Çântanou et le grand aïeul des Bharatides, instruit des temps et des lieux, connaissant la vraie nature des choses, savant en tous les devoirs, joignit sa parole à celle de l'Atchârya, qui avait cessé de parler, et adressa aux descendants de Bharata un discours, inspiré par le bien, 912—913.

Accompagné de toutes les vertus, dévoué à l'honnête Youddhishthira, d'une éloquence toujours difficile à obte-

nir par les hommes vicieux et toujours estimée des gens de bien. 914.

Bhîshma fit alors entendre une voix, que les bons honoraient, et le brahme Drona, instruit dans la vérité de toutes les choses, lui répondit : 915.

« Ces hommes, doués de tous les signes *heureux*, suivis par le vœu du bien, dévoués à la culture de la sainte écriture, escortés par une grande science, 916.

» Dociles à l'ordre des vieillards, asservis au devoir de la vérité, observateurs de la pureté, qui, versés dans les lois, savent obéir à la loi, 917.

» Ces hommes héroïques, magnanimes, à la grande force, toujours attachés à Vishnou et qui gardent à jamais le devoir du kshatrya, 918.

» Les Pândouides, que protégent le devoir et leur éminent courage, ne peuvent succomber à la faiblesse, en traînant le timon des gens de bien. 919.

» Ils n'iront point à la destruction : telle est la conviction de mon esprit : ici, je te dirai ma pensée sur les fils de Pândou, rejeton de Bharata. 920.

» Nul autre ne peut s'élever à la science politique d'un roi si vertueux ; cependant je vais exposer, non dans une pensée de dénigrement, les arguments, fondés en raisons, qu'il nous est possible d'atteindre ici à l'égard des Pândouides. Écoute ceci ! Cette politique du prince n'est nullement à blâmer par des hommes, tels que moi.

921—922.

» L'homme, qui se tient, mon fils, dans l'ordre des vieillards et qui est dévoué à la vérité, doit parler suivant une vraie, jamais suivant une fausse politique. 923.

» Un sage, qui veut parler ici au milieu de l'assemblée,

doit nécessairement le faire convenablement de toutes les manières et par le désir de l'accomplissement d'une vérité.

» Je ne pense point ici comme un autre homme sur l'habitation de Dharmarâdja dans cette treizième année. 924—925.

» Le séjour de ces princes, mon fils, ne doit pas être sans fruit dans la ville et dans la campagne là où vit le roi Youddhishthira. 926.

» Le peuple doit être adonné à l'aumône, libéral, modeste, observateur de la pudeur dans le pays où habite le roi Youddhishthira. 927.

» Le peuple doit être sachant dire des choses aimables, toujours dompté, faisant de la vérité son principal objet, joyeux, bien nourri, pur, habile dans un lieu, où vit le roi Youddhishthira. 928.

» Le peuple ne sera point médisant, ni jaloux, ni arrogant, ni envieux là où habite lui-même ce prince dévoué au devoir. 929.

» On y entend plus qu'ailleurs la récitation des saintes écritures, les offrandes y sont accomplies, les sacrifices plus fréquents sont accompagnés de nombreux honoraires.

» Là, sans doute, Pardjanya verse toujours la pluie au temps propre, et la terre, couverte de fruits, ne connaîtra jamais la misère. 930—931.

» La moisson est riche, les fruits sont pleins de saveur, les bouquets sont remplis de parfums et la voix a les plus agréables sons. 932.

» Le vent n'a *pour le corps* que des touchers doux, la vue n'offre rien de repoussant, et la crainte ne saurait habiter là où vit le roi Youddhishthira. 933.

» Les vaches y sont en grand nombre, elles n'y sont, ni

maigres, ni languissantes : le lait, le caillé et le beurre clarifié y sont remplis de saveur et bons. 934.

» Les eaux seront pleines de vertus et les aliments savoureux dans ce pays où habitera le roi Youddhishthira.

» Les choses du goût et du toucher, les sons et les odeurs sont remplis de qualités : les objets visibles n'offrent que des aspects favorables là où vit le roi Youddhishthira. 935—936.

» Les devoirs sont pratiqués par tous les brahmes et chacun, dans ce lieu habité par les Pândouides, se complaira, mon fils, aux attributions de sa caste dans cette treizième année. Le peuple y sera satisfait, joyeux, pur, exempt de la mort, 937—938.

» Attaché de toute son âme à rendre honneur aux hôtes et aux Dieux, ayant le désir de faire l'aumône, diligent, livré chacun à son devoir. 939.

» Là, où habitera le roi Youddhishthira, le peuple sera ennemi des choses impures, désirant acquérir les choses pures, toujours occupé de sacrifices, enchaîné par des vœux sans tache. 940.

» Là, où vivra le roi Youddhishthira, le peuple aimera ses vœux, mon fils ; il en désirera l'accomplissement ; il abandonnera la fausseté des paroles, et, voulant acquérir les choses pures, fort d'une intelligence droite, il tirera son bonheur de choses justes et sans souillure. Les brahmes eux-mêmes ne peuvent, mon fils, connaître cette âme vertueuse ; 941—942.

» Combien moins des âmes vulgaires connaîtraient-elles ce Prithide en quelque part, lui, dans qui se voient réunis la vérité, la constance, l'aumône, une placidité supérieure, une patience vraie, 943.

» La pudeur, la fortune, la gloire, la plus éclatante splendeur, la bonté et la droiture. Son habitation, qu'il te dérobe avec tant de soin, est ainsi le dernier asile de cet homme sage : je ne puis dire ici autrement. Pense à cette chose de cette manière, fils de Kourou, et fais promptement, si tu m'en crois, ce que tu juges bon à faire. »

Kripa le Çaradvatide prononce alors sur les Pândouides ce discours convenable, propre, accompagné des choses du devoir, délicat, qui avait pour argument la vraie nature et semblait sortir de la bouche d'un vieillard : « Écoute ici ma parole, qui est conforme à la pensée de Bhîshma ! 944—945—946—947—948.

» Pense, et à leur voie, et à leur habitation au milieu des tîrthas, et adopte dès ce moment une ligne de politique, qui te conduise au bien. 949.

» Quiconque désire conserver l'existence ne doit pas mépriser un ennemi, quelque abject soit-il; combien moins ces Pândouides, qui manient dans un combat toutes les armes avec habileté. 950 (1).

» Puisque les magnanimes Pândouides travestis, avec des intentions mystérieuses, sont entrés dans un costume, qui dérobe leur personne, et puisque le temps de leur restauration est arrivé, il faut connaître quelle est ta force, et dans ton royaume, et dans le royaume des étrangers. Le temps du rétablissement des fils de Pândou est arrivé, il n'y a là aucun doute. 961—962.

» Les magnanimes fils de Prithâ et de Pândou à la grande force, à la vigueur sans mesure, seront très-attentifs sur le temps, où la convention expire. 963.

(1) Encore une erreur : 960, numérote l'édition : sautons avec elle pardessus dix chiffres.

» Qu'on établisse donc une armée, un trésor, un système de politique, afin que nous encochions la flèche, quand la révolution du temps aura amené le jour *du combat*. 964.

» Je pense à tout cela, mon fils. Songe à la force de toi-même, qui est liée en tous tes amis et en tes puissantes armées. 965.

» Quand tu auras reconnu la grandeur, la petitesse ou l'état moyen de tes forces, Bbaratide, et fait de bon gré ou non la paix avec tes ennemis; quand tu auras mis le pied sur tes rivaux, selon qu'il te sied, par la flatterie, la division, les largesses ou le châtiment, qui est l'œuvre du fort, soumis les faibles par ta vigueur et caressé tes amis, parle doucement alors ou avec force, tu obtiendras une paix convenable, appuyé sur un accroissement de tes finances et de ton armée. 966—967—968.

» Tu combattras alors contre les autres puissants ennemis, rangés devant toi, ou même contre les Pândouides, s'ils paraissent faibles de cavalerie ou d'armée. 969.

» Une fois que tu auras dans ta sagesse, Indra des hommes, décidé toute cette résolution, suivant les circonstances, tu obtiendras la félicité pour long-temps. »

Ensuite, le roi des Trigartas, le vigoureux Souçarman, qui commandait à des troupeaux d'éléphants et des multitudes de chars, se hâta de prendre la parole et articula ce discours, marqué au coin de l'à-propos. 970—971.

Plus d'une fois avant, seigneur, il avait été réduit à l'affliction par les Matsyas et les Çâlvéyakas; il l'avait été mainte et mainte fois par ce Kitchaka, le cocher du monarque Matsya. 972.

Il fut, roi des hommes puissants, enchaîné de force avec ses parents : aussi, levant ses yeux sur Karna

et sur Douryodhaña, prononça-t-il ce discours : 973.

« Plus d'une fois mon royaume fut dévasté par le robuste roi des Matsyas : il avait jadis pour général ce vigoureux Kîtchaka. 974.

» Ce pervers, aux œuvres méchantes, cruel, irascible, sans pitié, d'une vaillance renommée sur la terre, a donc été tué par les Gandharvas ! 975.

» Lui mort, le roi Virâta a son orgueil brisé ; il sera sans appui, sans énergie : tel est mon sentiment. 976.

» Une incursion est à faire là, si tu l'approuves, homme sans péché, si tous les Kourouides avec toi, si le magnanime Karna approuve mon avis. 977.

» Je pense que cette affaire est convenable et sans danger pour nous ; envahissons le royaume de ce prince, encombré de blés nombreux. 978.

» Enlevons-lui ses pierreries diverses, ses costumes différents ; arrachons-lui ses villages et ses états, portions par portions. 979.

» Ravissons-lui ses brillants, divers et nombreux milliers de vaches, en répandant, par notre armée, le trouble dans sa ville. 980.

» Réunis aux Kourouides et aux Trigartas, souverain des hommes, et bien munis de toutes les armes, enlevons-lui maintenant ses vaches ! 981.

» Après avoir divisé son royaume en plusieurs partis, brisons-lui son courage ; et, quand nous aurons tué son armée entière, nous le réduirons lui-même sous notre pouvoir. 982.

» Une fois mis sous notre puissance, nous habiterons en paix avec honneur ; et nous aurons, il n'y a pas de doute, augmenté la force de ta majesté. » 983.

A ces mots, Karna tint ce langage au roi : « Cette parole de Souçarman est bien dite, à propos, utilement pour nous. 984.

» Rassemblons une armée et hâtons-nous de sortir, les divisions distribuées, comme il te semble convenable, prince sans péché. 985.

» Qu'une incursion soit décrétée suivant l'avis du sage vieillard des Kourouides, le bis-ayeul de nous tous, suivant l'opinion de Drona l'Atchârya et de Kripa le Çaradvatide, suivant l'avis de tous ceux, qui sont ici. Hâtons-nous de délibérer, souverain de la terre, et sortons vite pour accomplir ce projet. 986—987.

» Qu'avons-nous à voir avec ces Pândouides, de qui le courage, la force, les finances sont déchues ? Ou ils sont perdus entièrement, ou ils sont descendus au séjour d'Yama ! 988.

» Marchons, sire, sans crainte, à la cité de Virâta : certes ! nous enlèverons ses vaches et maintes richesses. » 989.

A peine le roi Douryodhana eut-il recueilli ces paroles de Karna, le fils du soleil, il commanda aussitôt lui-même à Douççâsana, assis immédiatement à ses côtés et toujours docile à son ordre : « Délibère avec les vieillards, et rassemble vite l'armée. 990—991.

» Sortons pour le motif *exposé*, accompagnés des Kourouides, et que le héros Souçarman aille dans ce lieu avec le but, qu'il veut atteindre. 992.

» Que ce roi bien caché, escorté des Trigartas, suivi de sa cavalerie et de son armée complète, nous précède lui-même dans le royaume de ce Matsya. 993.

» Nous, bien assemblés, formant l'arrière-garde, nous

irons le jour suivant dans le très-opulent royaume du souverain des Matsyas. 994.

» Qu'ils s'avancent là de compagnie vers la cité de Virâta : qu'ils s'approchent des pâtres et qu'ils enlèvent une immense richesse. 995.

» Nous, ayant partagé l'armée en deux, nous ferons main-basse après eux sur une centaine de mille vaches, belles et remplies de qualités. » 996.

Tous, revêtus de leur armure, montés sur leurs chars, enivrés de leur force, ils arrivèrent avec l'infanterie, souverain de la terre, dans le lieu du Feu, comme on leur avait indiqué. 997.

Avides, pleins de vigueur, ils désiraient faire une invasion sur les vaches. Souçarman de ravir les bêtes à cornes le septième jour de la quinzaine obscure. 998.

Le jour suivant, qui était le huitième, sire, tous les Kourouides, qui marchaient réunis, enlevèrent les parcs aux vaches par milliers. 999.

Ensuite, le temps convenu, puissant monarque, arriva complètement à sa fin, pour ces magnanimes fils de Pàndou à la force sans mesure, qui, entrés dans les caractères d'un travestissement étranger, habitaient là dans cette ville capitale, exécutant les travaux du roi Virâta.

1,000—1,001.

Après la mort de Kîtchaka, ce roi Virâta, le vigoureux immolateur des héros ennemis, éleva dans sa plus haute considération les fils de Kountî. 1,002.

Ce fut donc au terme de cette treizième année, rejeton de Bharata, que Souçarman, par un rapide coup de main, enleva cette immense richesse de vaches. 1,003.

Le bouvier, paré de boucles-d'oreille, courut à grande

vitesse vers la ville : dès qu'il vit le roi, il sauta à bas de son char. 1,004.

Il s'approche, s'incline, puissant monarque, et dit au roi Virâta, incrément du royaume, assis au milieu de sa cour, environné de ses héroïques guerriers, qui portaient des pendeloques et des bracelets, entouré de ses ministres, accompagné des magnanimes Pândouides : 1,005—1,006.

Les Trigartas nous ont méprisés, nous et nos parents; ils nous ont vaincus dans un combat, ils nous ont enlevé une centaine de mille vaches. 1,007.

» Désirant obtenir tes bestiaux, Indra des rois, ils m'ont *presque* tué. » A ces paroles, le souverain fit rassembler l'armée des Matsyas, encombrée de chevaux, d'éléphants, de chars, toute remplie des drapeaux de l'infanterie. Les rois et les fils de rois se revêtirent de leurs cottes de mailles, brillantes, admirables, objets d'honneur pour les héros. Il en fut parmi eux, qui endossèrent la cuirasse d'or au ventre de fer ou de diamant. 1,008-1,009-1,010.

Çatânîka, le frère chéri de Virâta, se fit apporter une cuirasse solide, toute de fer, parée d'une multitude de talismans heureux. 1,011.

Madirâksha, le frère puîné de Çatânîka, ordonna de lui apporter cent rondaches éclatantes comme cent soleils, ayant une centaine d'yeux, semblables à cent lunes.

Le souverain du Matsya prit une cuirasse pareille au diamant, sur le corps de laquelle étaient gravés cent lotus et saâugandikas. 1,012—1,013.

Soûryadatta se revêtit d'une armure blanche, solide, semée de cent yeux, brillante comme le soleil, au ventre de fer, au dos fait d'or. 1,014.

Le héros Çankha, l'aîné des fils de Virâta, se fit appor-

ter des cuirasses par centaines à l'usage des guerriers aux grands chars. 1,015.

Des soldats héroïques aux formes divines s'équipèrent, pour combattre, de grandes, resplendissantes armures (1).

Ils attelèrent aux chars des coursiers, revêtus chacun de cuirasses d'or. Le drapeau vénérable du Matsya fut alors arboré sur le char céleste, construit en or, semblable à la lune ou au soleil. Les héros kshatryas déployèrent en particulier sur leurs chars d'autres drapeaux, ornés d'or aux formes diverses ; et le roi Matsya dit à Çatânîka, son frère puîné : 1,016—1,017—1,018—1,019.

« Kanka, Ballava, le pâtre et le vigoureux Dâmagranthi (2) doivent combattre ; tel est mon sentiment : il n'y a point de doute. 1,020.

» Qu'on leur donne des chars, pavoisés de drapeaux et d'étendards ; qu'ils attachent sur leurs membres des cuirasses polies, solides, admirables ; que des armes leur soient données ! Mais les hommes, de qui la crainte a fait les formes molles, délicates, semblables à la trompe d'un grand éléphant, ne doivent pas combattre : telle est mon opinion inébranlable. » A ces mots du monarque, Çatânîka, l'âme remplie d'empressement, assigna des chars, sire, aux enfants de Prithâ, à Sahadéva, au prince Bhîma et à Nakoula. 1,021—1,022—1,023—1,024.

A l'ordre du monarque, les cochers, mettant le dévouement au roi à la tête de leurs vertus, se hâtent d'atteler les chars, pleins d'ardeur. 1,025.

Revêtus de cuirasses, les *guerriers* fléaux des ennemis

(1) *Soûpaskaréshou* ou *sou* + *oupaskaréshou*, mot inconnu à tous les Dictionnaires.

(2) Un nom allongé du pseudonyme de Nakoula.

attachent sur leurs corps ces armures polies, admirables, solides, que Virâta fit donner à ces héros aux travaux infatigables; et ces hommes éminents de monter sur les chars, que traînent d'agiles coursiers. 1,026—1,027.

Les fils de Prithâ sortent pleins de joie, désireux de broyer les troupes des ennemis : tous sont remplis de légèreté, habiles dans les combats, et déguisant leurs formes naturelles. 1,028.

Montés sur des chars, couverts d'or, ces héros, les plus éminents des Kourouides, ces quatre Pândouides, héroïques frères, de qui le courage était une vérité, suivent de compagnie Virâta. Inspirant l'épouvante, des éléphants furieux, de qui la sueur du rut inonde les joues de la face, des rois de pachydermes, distillant le mada, bien domptés, instruits, âgés de soixante ans, montés par des guerriers habiles dans les combats, accoutumés à tenir le siége sur des éléphants, suivaient par derrière le souverain, comme des montagnes, qui marcheraient elles-mêmes. Venaient ensuite huit milliers de chars, grands, suivant la cour, pleins d'ardeur, versés dans les combats; dix centaines d'éléphants, soixante mille chevaux, conduits par des Matsyas, sortirent de la ville. (*De la stance* 1,029 *à la stance* 1,034.)

Cette armée de Virâta resplendissait, éminent Bharatide, marchant en avant, sire, et considérant *devant elle* les vestiges du pas des vaches. 1,034.

Cette principale armée de Virâta brillait dans sa marche, remplie de vigoureux combattants, toute pleine de chevaux, d'éléphants et de chars. 1,035.

Ces héros, sortis de la ville, cette nombreuse armée de combattants, les Matsyas atteignirent les Trigartas, lors-

Digitized by Google

que déjà le soleil inclinait à son couchant. 1,036.

Les Trigartas et les Matsyas combattirent, irrités, pleins d'orgueil : ces guerriers à la grande force, de qui les vaches allumaient la convoitise, se renvoyaient l'un à l'autre des menaces. 1,037.

Les éléphants, ivres, épouvantables, étaient excités par les coups de l'aiguillon de fer, que leur infligeaient des chefs habiles, montés snr le dos de ces proboscidiens. 1,038.

Effrayante, tumultueuse, horripilante, accroissant l'empire d'Yama, fut la rencontre de ces guerriers, sire, qui se portaient réciproquement la mort. 1,039.

Elle ressemblait au combat des Asouras et des Dieux, sire, à cette heure où le soleil se couchait : telle était la multitude des armées, des cavaliers, des éléphants énormes et des fantassins, qui se précipitaient les uns sur les autres et se donnaient mutuellement le trépas. On ne voyait nullement la terre au milieu des tourbillons soulevés de la poussière. 1,040—1,041.

Les oiseaux tombaient couverts de la poussière, que faisaient voler les armées ; le soleil disparaissait sous les flèches, qui glissaient çà et là dans l'air. 1,042.

Les arcs des sagittaires, au dos en or, étaient arrosés par les rayons de la lumière, et faisaient briller l'atmosphère, comme semé par autant de soleils. 1,043.

La main droite et la gauche de ces héros du monde en tombant lançaient des flèches ; les chars frappaient les chars, les fantassins frappaient les fantassins. 1,044.

Le guerrier monté était frappé par le guerrier monté, les grands éléphants eux-mêmes par les éléphants. Irrités, ils se blessaient l'un l'autre, sire, dans le combat avec les épées, les pattiças, les traits barbelés, les lances

de fer et les pesants leviers. Les héros aux bras tels que des massues, se portant des coups mutuels dans la bataille, ne purent, malgré toute leur colère, forcer les héros à tourner la tête vers la fuite. On voyait, tombée au milieu de la poussière, la tête coupée, avec ses pendants d'oreille, son nez charmant, ses cheveux ornés coupés, sa lèvre supérieure tranchée. On voyait dans cette grande bataille, coupés en morceaux par les flèches, les membres des kshatryas, semblables à des troncs de shorée. La terre paraissait jonchée de têtes, avec leurs pendeloques, et de bras, arrosés de santal et pareils au corps des serpents. Alors se déroulait le combat des maîtres de chars avec les maîtres de chars, (*De la stance* 1,045 *à la stance* 1051.)

Des guerriers montés avec les guerriers montés, des fantassins avec les fantassins. Le sang, qui ruisselait *des blessures*, abattait la poussière du sol. 1,051.

Un abattement horrible de l'esprit avait envahi tout ; il régnait sans limite : les oiseaux, que les flèches jetaient dans une profonde terreur, n'osaient quitter leur asile. Le vol des traits dans l'air empêchait la vue; *mais* les héros aux bras tels que des massues, se portant des coups mutuels dans la bataille, ne pouvaient malgré toute la colère, forcer les héros à tourner la tête vers la fuite (1). Çatânika immola cent ennemis, Viçâlâksha en tua quatre cents. 1,052—1,053—1,054.

« Ces deux héros vigoureux, rapides, se plongèrent dans la grande armée des Trigartas. 1,055.

(1) Deux vers précédents, qui reviennent ici par la négligence des copistes.

Ils s'avancèrent avec des bras irrités de guerrier à guerrier, de char à char, et remarquèrent, à peine entrés, la multitude de chars des ennemis. 1,056.

Soûryadatta marchait en avant, Madirâksha par derrière. Là, Virâta de briser dans le combat cinq cents chars. 1,057.

Il tua huit mille chevaux, il immola cinq héros. Habile à gouverner un char, il fit exécuter au sien différentes évolutions. 1,058.

Il s'avança sur le champ de bataille vers Sousharman au char d'or, le roi des Trigartas; et ces deux magnanimes à la grande force s'y livrèrent un combat. 1,059.

Ils se jetaient la menace l'un à l'autre comme deux taureaux à l'occasion des vaches. Enfin, l'éminent Sousharman, le monarque des Trigartas, plein de l'ivresse des batailles, s'approcha vers le souverain de Matsya pour ce duel en chars. Ces deux maîtres de chars irrités excellaient mutuellement avec leurs chars. 1,060—1,061.

Ils se lançaient des flèches rapides comme des nuées, enceintes de pluies; courroucés, impatients, consommés dans les armes, tous deux portant la massue, la pique de fer et l'épée, ils tournaient l'un autour de l'autre avec des flèches aiguës. Le roi blessa Sousharman avec dix traits. 1,062—1,063.

Adroit, il lui frappa ses chevaux avec vingt-cinq dards; et Sousharman, plein de l'ivresse des batailles, instruit dans les plus grands des astras, blessa le souverain du Matsya avec cinquante flèches acérées. L'armée couverte de la poussière, qu'elle soulevait elle-même, ne pouvait distinguer ni l'un ni l'autre de Sousharman et du roi des Matsyas. 1,064—1,065—1,066.

Le monde était plongé, rejeton de Bharata, dans la poussière et l'obscurité : ces nombreuses armées de combattants suspendirent la bataille un moment. 1,067.

Ensuite, se leva la lune, dissipant les ténèbres, ramenant la sérénité dans la nuit et portant la joie au cœur des kshatryas dans le combat. 1,068.

La clarté rendue aux yeux, on reprit de nouveau la bataille aux formes épouvantables, où bientôt on cessa de se voir mutuellement. 1,069.

Sousharman le Trigarta courut de tons les côtés, accompagné de son frère plus jeune, autour du roi des Matsyas avec des circonvolutions de char. 1,070.

Ces deux frères, éminents kshatryas, ayant sauté à bas de leur voiture, gonflés de colère, la massue au poing, de fondre sur les chars. 1,071.

Les bataillons irrités de ces *rois ennemis* couraient les uns sur les autres avec la massue, le lacet, l'épée, le cimeterre et les haches aux larges tranchants, aux pointes pénétrantes. 1,072.

Quand il eut vaincu et broyé l'armée du Matsya sous la force de son armée, le royal Sousharman, le souverain des Trigartas, fondit sur le puissant Viràta lui-même.

Après qu'ils eurent tué les deux chevaux attelés au char et les deux cochers de devant et de derrière, ils firent vivant leur prisonnier le roi des Matsyas, Virâta, qui n'avait plus de char. 1,073—1,074.

Une fois qu'il eut abattu ce malheureux, il força le prince à monter dans son char, comme un libertin fait monter une jeune femme à ses côtés; puis, il tourna bride avec ses chevaux légers. 1,075.

Lorsque Virâta, sans char, fut tombé dans les mains de

ses ennemis, les Matsyas s'enfuirent d'épouvante, très-maltraités par les Trigartas. 1,076.

Au milieu de leur effroi, Youddhishthira, le fils de Kountî, adressa ces paroles à Bhîmaséna, le guerrier aux longs bras, le dompteur des ennemis : 1,077.

« Le Trigarta Souçarman a fait prisonnier le roi des Matsyas : délivre-le, héros aux longs bras; qu'il ne marche pas sous la puissance des ennemis ! 1,078.

» Nous avons tous habité ici en paix, bien nourris de toutes les choses désirées : c'est à toi, Bhîmaséna, d'acquitter la dette de notre habitation chez lui. » 1,079.

« Je le délivrerai, fils de Prithâ, pour obéir à ta parole, lui répondit Bhîmaséna ; je combattrai avec les ennemis ; contemple ce grand exploit, que je vais accomplir ! 1,080.

» Reste avec nos frères, assuré en la force de mes bras ; tiens-toi à part, sire, et vois quelle est aujourd'hui ma vigueur ! 1,081.

» Je déracinerai ce grand arbre, qui se tient là en forme de massue, et, armé de ce tronc, je fondrai sur les ennemis. » 1,082.

Youddhishthira-Dharmarâdja dit à son héroïque frère, qui regardait l'arbre comme un éléphant enivré : 1,083.

« Ne te livre pas à la violence, Bhîma ; laisse debont cet arbre ; *prends garde* que les hommes ne te reconnaissent à ces actions plus qu'humaines accomplies avec un arbre, et ne disent, Bharatide : « C'est Bhîma lui-même ! » Prends une autre arme quelconque, pourvu qu'elle soit d'un homme ! 1,084—1,085.

» Saisis un arc, ou une lance de fer, ou un cimeterre, ou une hache, qui soit une arme humaine, Bhîma, et que les autres ne puissent remarquer. 1,086.

» Cette arme à la main, dégage lestement le monarque prisonnier ! Ces deux jumeaux à la grande force seront les défenseurs de ton armée. Travaillez de compagnie à reconquérir dans ce combat-ci le roi des Matsyas. »

A peine eut-il parlé, soudain Bhîmaséna à la grande vigueur, à la grande rapidité, saisit au plus vite le meilleur des arcs et se mit, semblable à une nuée, grosse de pluies, à décocher une grêle de flèches : terrible, il courut sur Souçarman aux actions épouvantables.

1,087—1,088—1,089.

A l'aspect de Virâta, il cria *à son vainqueur* : « Arrête ! arrête-toi ! » et Souçarman, le plus habile à conduire un char, s'imagina voir en celui, qui disait derrière lui : « Arrête ! arrête-toi ! » Kâla, qui met fin à toutes choses. Un grand combat de s'élever sous les yeux des guerriers, qui virent exécuter une incroyable prouesse. 1,090—1,091.

Ayant pris un arc, Souçarman fit volte-face avec ses frères. Dans l'espace d'un clin-d'œil, Bhîmaséna de renverser les chars. 1,092.

Bhîmaséna de culbuter, près de Virâta, des troupes de cent mille chars, éléphants, chevaux, cavaliers, héros aux arcs terribles. 1,093.

Les fantassins périrent sous les coups du magnanime, qui avait saisi alors sa massue. A la vue d'un tel combat, Souçarman, ivre de la fureur des batailles, pensa dans son esprit : « Que me reste-t-il de mon armée ? C'est donc une autre, que j'ai vue jadis se plonger dans une armée sante ? » 1,094—1,095.

Alors Souçarman parut avec un arc tiré jusqu'à l'oreille, et se mit à lancer mainte et mainte fois des flèches acérées. 1,096.

Digitized by Google

Tous les Trigartas, pleins de colère, exécutant un astra divin, pressèrent la course de tous leurs chevaux. 1,097.

La grande armée de Virâta, ayant vu les chars des Pândouides reprendre l'offensive, combattit dans une extrême colère avec le plus merveilleux courage. 1,098.

Youddhishthira, le fils de Kountî, immola dans cette bataille mille guerriers, et Bhîma fit voir à sept mille le monde d'Yama. 1,099.

Nakoula sous ses flèches envoya sept cents héros dans la nuit éternelle, et l'auguste Sahadéva, le taureau des hommes, en tua trois cents à l'ordre d'Youddhisbthira. Puis, il fondit éminemment terrible, les armes levées, sur Souçarman. Quand il eut abattu, héros, la grande armée des Trigartas, 1,100—1,101.

L'héroïque souverain Youddhishthira courut à pas pressés à l'encontre de Souçarman et le barcela vivement de ses flèches. 1,102.

L'éminent *Sahadéva* le blessa à l'ordre d'Youddhishthira (1), et fut blessé *à son tour* par l'agile Souçarman, bouillant de colère. 1,103.

Adroit, il perça les chevaux avec quatre flèches nouvelles. Ensuite, sire, le fils de Kountî, Vrikaudara à la main légère, s'étant approché de Souçarman, broya ses coursiers ; il tua avec des traits victorieux les soldats, qui protégeaient ses derrières, et renversa du siége le cocher dans sa colère. Le général Madirâksha, héros plus que célèbre, l'ayant vu sans char à son arrivée *sur le champ*

(1) Vers, déjà mis deux lignes plus haut et mal à propos répété ici par le copiste.

de bataille, frappa alors le Trigarta ; et Virâta de sauter à bas du char de Souçarman. 1,104-1,105-1,106-1,107.

Il prit sa massue, il fondit sur lui avec vigueur, et, ce pilon à la main, il accomplit, tout vieux qu'il fût, des prouesses comme un jeune guerrier. 1,108.

Dès que Bhîma vit le Trigarta s'enfuir : « Fils de roi, lui dit-il, reviens ; la fuite ne te convient pas. 1,109.

» Comment avec si peu de courage as-tu voulu ravir de force les vaches ? En ce moment, où tu abandonnes tes compagnons, comment peux-tu manquer de courage au milieu des ennemis. » 1,110.

A ces mots du Prithide, le vigoureux Souçarman, le chef des troupeaux d'éléphants et des chars, courut sur Bhîma rapidement en lui criant : « Arrête ! arrête-toi ! » 1,111.

Mais, semblable à Çiva, le Pândouide Bhîma, s'élança à bas de son char, et, désirant lui ôter la vie, il fondit intrépide légèrement sur Souçarman. 1,112.

Le robuste Bhîmaséna, pareil à un lion, qui veut prendre une vile gazelle, de courir sur le roi des Trigartas courant. 1,113.

Il saisit dans la course Souçarman par son épaisse chevelure, le souleva de colére et le broya sur la surface de la terre. 1,114.

Bhîma aux longs bras de battre sa tête à coups de pied; il appuya son genou sur la poitrine et son coude sur les cuisses du guerrier, à qui *la souffrance* dut arracher des gémissements. 1,115.

Opprimé sous le poids du plus grand des combattants, le roi perdit la connaissance. A peine le héros des Trigartas eut-il été pris sans char, toute son armée s'enfuit,

mourante de peur. Toutes les vaches reprises, les héros nés de Pândou, 1,116—1,117.

Vainqueurs de Souçarman, à qui ils avaient enlevé ses richesses entièrement, grâce à la force de leurs bras, se tenaient tous, fermes dans leurs vœux, observateurs de la modestie, en présence du magnanime Virâta, de qui ils avaient accablé l'ennemi d'infortunes, et Bhîma tint alors ce langage : 1,118—1,119.

« Cet homme à la conduite inique ne mérite pas que je lui laisse la vie ! Ne puis-je faire, moi, qui l' i pris à la gorge et qui ai réduit ce roi esclave sous ma puissance ce que fait le monarque toujours miséricordieux ? »

A ces mots Vrikaudara, le fils de Prithâ, *s'approche du prisonnier* sans mouvement, et l'enchaîne.

1,120—1,121.

Il le fit monter sans connaissance, couvert de poussière, sur son char ; il se mit en marche et s'avança près d'Youdhishthira, placé au milieu du champ de bataille. 1,122.

Bhîma lui montra le roi des hommes Souçarman ; et l'éminent personnage dit à Bhîma, qui brillait de la beauté des combats ; 1,123.

« Le roi s'est raillé de lui à sa vue ; que cet homme vil soit mis en liberté. » A ces paroles, Bhîma dit au puissant Souçarman : 1,124.

« Si tu désires conserver la vie, insensé, écoutes-en les conditions de ma bouche : « Je suis un esclave ! » devras-tu dire dans les assemblées et dans les palais. 1,125.

» Sous cette réserve, je t'accorderai la vie : la victoire des combats m'a donné ce droit. » Alors, son frère aîné lui tint affectueusement ce langage : 1,126.

« Délivre, délivre vite cet homme aux mœurs viles, si

nous sommes une autorité pour toi; car il est déjà tombé dans la condition d'esclave du roi Virâta. 1,127.

» Retire-toi en homme, qui n'est plus esclave; tu es libre, et n'agis plus jamais de cette manière! » 1,128.

A ces mots, Souçarman, plein de confusion, baissa la tête vers la terre, et, délivré de ses liens, il s'avança vers le roi, lui rendit hommage et partit. 1,129.

Après qu'ils eurent mis en liberté Souçarman et tué les ennemis, grâce à la seule vigueur de leurs bras, les Pândouides aux vœux fermes, observateurs de la modestie, habitèrent paisiblement cette nuit au milieu du front de la bataille; et Virâta de récompenser les héros fils de Kountî au courage plus qu'humain, avec des richesses et des honneurs. 1,130—1,131—1,132.

« Les pierreries, qui sont à moi, leur dit Virâta, sont également à vous. Tous, vous avez accompli à notre plaisir, cette affaire, avec bonheur. 1,133.

» Je vous donne de jeunes vierges parées, différentes richesses et ce que désire votre cœur, ô vous, qui avez immolé *mes* ennemis dans *ce* combat. 1,134.

» J'ai été délivré par votre courage; c'est à vous que je dois ici mon bonheur : que toutes vos excellences soient donc les souveraines des Matsyas. » 1,135.

Au roi, qui parlait ainsi, tous les fils de Kountî, Youddhishthira à leur tête, joignant les mains au front, répondirent individuellement : 1,136.

« Nous recevons avec applaudissement toutes ces paroles de toi, souverain des hommes; nous sommes heureux que tu aies été, aujourd'hui même, délivré de tes ennemis! » 1,137.

L'âme satisfaite, le plus excellent des rois, le monarque

des Matsyas, Virâta aux longs bras, adressant la parole à Youddhishthira, lui dit : 1,138.

« Va ! je te sacrerai aujourd'hui : que ton excellence soit pour nous le roi des Matsyas, je te donnerai, à ton gré, tout ce que désire ton cœur, quelque difficile à acquérir que soit cette chose sur la terre : des pierres fines, des vaches, de l'or et même des perles. 1,139—1,140.

» Vaiyâghrapadya, le plus grand des brahmes, que l'adoration te soit adressée de toutes les manières ; c'est grâce à toi que je revois aujourd'hui mon royaume et mes fils. 1,141.

» Je ne suis pas allé sous le pouvoir de l'ennemi, et c'est pour moi une cause de fierté ! » Youddhishthira répondit ensuite au Matsya : 1,142.

« Je me réjouis de ton langage ; la parole, que tu dis, Matsya, est belle. Toujours dévoué à la bonté, jouis sans cesse d'une félicité parfaite. 1,143.

» Que des messagers aillent à toute bride, sire, dans ta ville porter à tes amis des nouvelles agréables et qu'ils y proclament ta victoire. » 1,144.

D'après ces paroles, le roi Matsya donna cet ordre aux messagers : « Allez dans ma ville ; annoncez-y la victoire, que j'ai remportée dans la bataille. 1,145.

» Que les jeunes princesses bien parées et les courtisanes dans les plus beaux atours fassent hors des remparts le tour de la ville, accompagnées de tous les instruments de musique. » 1146.

A peine eurent-ils entendu ce commandement que, pressés par le roi Matsya, les envoyés, mettant son ordre sur leur tête, partirent, l'âme empressée ; ils arrivèrent là, après une nuit de voyage, au lever du soleil, et, par-

venus dans le voisinage de la cité de Virâta, ils proclamèrent sa victoire. 1147—1148.

Quand le Matsya se fut échappé des mains du Trigarta, Douryodhana eut envie d'enlever les vaches et s'avança plus près de Virâta avec ses ministres, 1149.

Bhîshma, Drona, Karna et Kripa, instruit dans les plus grands des astras, le fils de Drona, sire, celui de Soubala et Douççâsana, 1150.

Vivinçati, Vikarna, le vigoureux Tchitraséna, Dourmoukha, Doussaha et les autres héros. 1151.

Ces guerriers s'approchent donc, et, leur bruit ayant forcé à s'enfuir les Matsyas du roi Virâta, ils ravissent avec vigueur et rapidité la richesse des vaches. 1152.

Les enfants de Kourou environnent de tous les côtés avec la grande multitude de leurs chars et chassent devant eux soixante mille vaches. 1153.

Tandis que ces héros donnaient la mort aux pâtres, un immense bruit s'éleva des huttes pastorales dans cet effrayant combat. 1154.

Le surveillant des bouviers, tremblant d'épouvante, monta sur son char et précipita sa course vers la ville en poussant des cris de détresse. 1155.

Il entra dans la cité du roi; il se dirigea vers le palais du monarque, et, descendant à la hâte de son char, il s'introduisit pour lui raconter *cet événement*. 1156.

Il vit le fils superbe du *roi* Matsya, nommé Boumindjaya, et lui raconta au complet l'enlèvement des vaches.

« Les fils de Kourou, lui dit-il, ont chassé devant eux soixante mille vaches. Lève-toi, incrément du royaume, pour reconquérir cette richesse de vaches. 1157—1158.

» Désireux d'obtenir le bien, sors promptement toi-

même, fils de roi : en effet, le Matsya, souverain de la terre, t'a laissé dans cette ville pour la défendre en son absence. 1159.

» C'est de toi que le monarque des hommes se glorifie au milieu de sa cour : « Mon fils, dit-il, semblable à moi et continuateur de ma race, est un héros ! 1160.

» Adroit à manier l'arc et la flèche, mon fils ne cesse pas d'être héroïque. » Que l'Indra des enfants de Manou ait dit cette parole dans la vérité. 1161.

» Triomphe des Kourouides et ramène les bestiaux, ô le plus puissant de leurs maîtres ; consume les armées de Kourou par la terrible splendeur de tes flèches, par les dards aux nœuds inclinés, à l'empennure d'or, envoyés par ton arc. Brise les bataillons des ennemis, comme un éléphant conducteur d'un troupeau sauvage.

1162—1163.

» Fais résonner au milieu des ennemis la vînâ de ton arc à la corde excellente, au grand son, qui a les flèches pour mode de musique, le bois de cette arme pour chevalet et la maâurvî pour ses cordes. 1164.

» Que tes blancs coursiers, semblables à l'argent, soient attelés à ton char, et que l'on y arbore, sire, ton drapeau blond comme un lion. 1165.

» Que, décochées par ta main, tes flèches à la pointe étincelante, empennées d'or, qui détruisent la route des rois, masquent la vue de leur soleil ! 1166.

» Après que tu auras vaincu dans le combat tous les Kourouides, tel que le Dieu armé de la foudre anéantit les Asouras, et moissonné une grande renommée, rentre alors dans la ville ! 1167.

« En effet, toi, le fils du roi de Matsya, tu es la voie supé-

rieure du royaume, comme Arjouna, le meilleur des conquérants, est celle des fils de Pàndou. 1,168.

» Sans doute, ton altesse est ainsi l'asile même des hommes, qui habitent le royaume ; que tous les régnicoles aient donc aujourd'hui leur asile en toi ! » 1,169.

A ce langage terrible, qu'on lui adressait au milieu des femmes, il répondit ces mots, la jactance à la bouche, dans le gynœcée : 1,170.

« Aujourd'hui, armé d'un arc solide, je suivrais les traces des vaches, si j'avais un cocher, qui sut l'art de conduire les chevaux. 1,171.

» Mais je ne connais pas d'homme, qui puisse conduire les miens, cherchez-moi promptement un cocher : car je suis prêt à marcher. 1,172.

» Il y a vingt-huit jours ou un mois peut-être depuis qu'une grande bataille fut livrée ici, où mon cocher fut tué. 1,173.

» Mais, quand on m'aura donné un autre homme, qui sache conduire les chars et les chevaux, je m'avancerai à la hâte ; j'aborderai, malgré les chars, les coursiers et les éléphants, dont elle est remplie, cette armée des ennemis aux grands drapeaux arborés ; et, vainqueur des Kourouides sans courage, privés de la majesté des armées, je ramènerai les vaches. 1,174—1,175.

» Tel que le Dieu, qui porte la foudre, glace d'épouvante les Asouras, tel j'inspirerai la terreur dans une bataille à Douryodhana, au fils de Çàntanou, à Karna, le fils du Soleil, à Kripa, à Drona et son fils, à tous ces guerrie aux grandes flèches, ligués *pour le pillage* ; et, dans cet instant même, je ramènerai ici nos bestiaux.

1,176—1,177.

» Les Kourouides, s'étant approchés d'une cité vide, en ont enlevé la richesse des vaches : est-ce qu'il m'était possible de les empêcher, puisque je n'étais point là ?

» Que les fils rassemblés de Kourou voient aujourd'hui ma vaillance : est-ce que le fameux Prithide Arjouna, en personne, serait capable de nous arrêter ? »

1,178—1,179.

Aussitôt qu'il eut entendu cette parole, qu'avait prononcée le fils du roi, Arjouna se rendit à l'heure de la nuit vers sa chère et vertueuse épouse, la délicate fille de Droupada, Pântchâlî, la fille du Feu, elle, qui, douée des qualités de la droiture et de la vérité, mettait son plaisir dans l'utile et l'agréable de ses époux. 1,180—1,181.

Instruit de toutes les choses, il dit en secret ces mots avec joie à Krishnâ : « Répète vîte, noble dame, ces paroles de ma part à Outtara : 1,182.

« Cet homme, estimé pour sa fermeté, était le cocher d'un fils de Pândou : il sera ton fortuné cocher dans les grandes batailles. » 1,183.

Pântchâlî ne put supporter cette parole, que le jeune prince ne cessait de répéter au milieu des femmes, et, s'approchant du milieu d'elles, la vertueuse dame lui dit lentement avec pudeur ces mots, dont Bibhatsou l'avait chargée : 1,184—1,185.

« Ce jeune homme, de qui l'aspect est si aimable, qui ressemble à un grand éléphant et qui est appelé Vrihannalâ, fut le cocher du fils de Prithâ. 1,186.

» Il fut le disciple de ce magnanime et son égal pour la science de l'arc : je l'ai vu jadis un jour que j'allais chez les fils de Pândou. 1,187.

» Quand le feu consuma d'un incendie la forêt Khân-

dava, il dirigeait les excellents coursiers d'Arjouna. 1,188.

» Ce fut avec lui que le fils de Prithâ vainquit entièrement tous les êtres dans le pays de Khândava : il n'existe pas un cocher tel que lui. » 1,189.

« Artisane, lui répondit Outtara, tu connais ce jeune homme. Plût au ciel qu'il ne fut pas eunuque ! Je ne puis, femme charmante, parler à Vrihannalâ et lui dire moi-même : « Conduis mes chevaux ! » 1,190.

« Cette jeune princesse charmante, qui est ta sœur, héros, moins âgée que toi, reprit Draâupadî, voudra bien lui parler: il n'y a là aucun doute. 1,191.

» S'il est ton cocher, tu vaincras infailliblement tous les fils de Kourou; et ton retour est certain, ayant repris les vaches. » 1,192.

A ces mots de l'artisane, il parla à sa sœur : « Va, dame au corps sans défaut, et amène ici Vrihannalâ. »

Envoyée par son frère, elle s'en alla d'un pied rapide à la salle de danse, où le Pândouide aux longs bras se tenait caché sous son déguisement. 1,193—1,194.

Dépêchée par son frère aîné, l'illustre et bien candide vierge courait, ornée de bouquets d'or. D'une taille à passer dans une bague, semblable aux pétales les plus charmants du lotus, paone svelte au corps séduisaut, aux paupières annelées, à la ceinture de pierreries diverses, la fille du roi des Matsyas, environnée de splendeur, arriva à la maison de danse comme un éclair vient au nuage. 1,195—1,196.

La jolie vierge, bien irréprochable en tous ses membres, aux cuisses adhérentes, pareilles à la trompe des éléphants, aux belles dents, à la taille gracieuse, parée des plus ravissants bouquets, s'approcha du fils de Prithâ

comme la femelle d'un proboscidien s'approche de son époux. 1,197.

La fille renommée aux grands yeux de Virâta, bien admirable à voir, honorée, chérie, la perle du cœur et telle que la Lakshmî du roi, répondit en face aux paroles d'Arjouna. 1,198.

Le fils de Prithâ dit à la jeune princesse aux cuisses bien jointes, à la peau flamboyante comme l'or : « Pour quelle raison es-tu venue, dame aux yeux de gazelle et qui portes des bouquets d'or ? Pourquoi viens-tu comme d'un pied hâté ? 1,199.

» Pourquoi, ma belle, ton visage n'est-il point radieux? Dis-moi promptement la vérité, ma dame. » 1,200.

Quand il vit la fille aux grands yeux du monarque, ami il dit en souriant à cette amie : « Quelle fut la cause de ta venue (1) ? » 1,201.

S'approchant de l'éminent personnage et manifestant sa bienveillance, la princesse lui dit ces paroles au milieu de ses amies: 1,202.

« Les fils de Kourou ont enlevé les vaches de notre royaume, Vrihannalâ; mon frère, portant son arc, ira les reconquérir. 1,203.

» Le conducteur de son char fut tué dans un combat, il n'y a pas encore long-temps : nul cocher n'est égal à cet homme pour en exercer les fonctions. 1,204.

» Tandis que toutes ses pensées roulaient sur la conduite de son char, l'artisane lui a parlé, Vrihannalâ, de ton habileté dans la science des chevaux. 1,205.

(1) Deux rédactions différentes paraissent ici se mêler, et par suite ce vers et même le suivant deviennent une redondance inutile.

» Jadis, assurément, tu fus le cocher bien-aimé d'Arjouna ; aidé par toi, le plus grand des Pândouides a conquis la terre. Allons, Vrihannalâ ! remplis auprès de mon frère les fonctions de son cocher. 1,206.

» Les Kourouides ont ravi nos vaches loin *de nous ;* et toi, à qui je donne maintenant cet ordre, en te parlant avec bienveillance, tu ne rejetteras pas ma parole plus loin encore, *ou* j'abandonnerai ma vie. » A ce langage, que lui adressait la charmante princesse, son amie, le destructeur des ennemis se rendit en la présence du fils de roi à la force sans mesure. Telle que la femelle d'un éléphant suit son petit: telle la vierge aux grands yeux le suivit, marchant à grands pas comme un éléphant enivré. Du plus loin que le fils de roi l'aperçut, il lui dit :

1,207—1,208—1,209—1,210.

« C'est avec toi pour son cocher que Dhanandjaya, le fils de Kountî, a rassasié le feu dans la forêt Khandava et conquis entièrement la terre. 1,211.

» C'est l'artisane, qui me l'a dit ; elle connaît les fils de Pândou. Gouverne donc mes chevaux, toi ! Vrihannalâ.

» Je vais combattre avec les fils de Kourou, animé par l'espoir de recouvrer nos richesses de vaches. Tu fus, certes ! jadis le cocher favori d'Arjouna ! 1,212—1,213.

» Secondé par toi, l'éminent Pândouide a conquis la terre ! » A ces mots, Vrihannalâ répondit au fils du roi :

« D'où me serait venu ce don pour conduire un char au front des batailles ? Ou le chant, ou la danse, ou les instruments de musique, je ferai bien, s'il te plaît, chacune de ces choses en particulier : mais comment conduirais-je un char ? » 1,214—1,215—1,216.

« Redeviens après, ou chanteur, ou danseur, Vrihan-

nalâ, reprit Outtara ; mais, sans plus tarder, monte sur mon char, et conduis mes rapides coursiers. » 1,217.

Alors, quoiqu'il sut tout, le Pândouide, dompteur des ennemis, fit, en présence de *la princesse* Outtarâ, beaucoup de choses par manière de plaisanterie. 1,218.

Il éleva une cuirasse et la laissa retomber sur son corps : à cette vue, les princesses aux grands yeux partent d'un éclat de rire. 1,219.

Outtara, l'ayant vu l'esprit troublé lui-même *à ces ris*, revêtit de ses mains Vrihannalâ d'une cuirasse de grand prix. 1,220.

Portant sur sa personne une cuirasse d'élite et bien rayonnante, arborant un lion pour son drapeau, il l'institua son cocher *à la tête de son char*. 1,221.

Il prit des arcs précieux, des flèches nombreuses et luisantes ; puis, l'adolescent héros s'avança, ayant Vrikannalâ pour cocher. 1,222.

Outtarâ et les jeunes princesses, ses amies, dirent à celui-ci : « Vrihannalâ, apporte-nous des robes éblouissantes ! 1,223.

» Différents tissus, déliés et doux, pour nos poupées, quand tu auras vaincu Bhîshma, Drona et les principaux Kourouides, venus à la bataille. » 1,224.

Le fils de Pândou et de Kountî, avec une voix, dont le son ressemblait aux tambours des nuages, répondit en riant à ces jeunes filles, qui, de compagnie, le saluaient de ces adieux : 1,225.

« Si Outtara, que voici, triomphe des héros dans la bataille, *oui !* je vous rapporterai des robes éclatantes et célestes ! » 1,226.

A ces mots, le héros Bîbhatsou, la face tournée aux

Kouronides, ombragés de maints drapeaux et de nombreux étendards, pressa de l'aiguillon ses chevaux. 1,227.

Quand ils virent Outtara ,aux longs bras, monté dans le plus magnifique des chars et Vrihannalâ, qui l'accompagnait, les femmes, les jeunes filles et les pieux brahmes décrivirent un pradakshina, et les dames lui dirent :

« Que les bénédictions, qui furent jadis répandues sur Arjouna, partant, semblable à un taureau, pour l'incendie du Khândava, t'accompagnent aujourd'hui, toi, Vrihannalâ, et le prince Outtara, quand vous aurez joint les enfants de Kourou dans la bataille ! » 1,228—1,229.

Aussitôt qu'ils furent sortis de la cité royale, le fils de Virâta dit avec intrépidité à son cocher : « Avance-toi jusqu'où sont parvenus les enfants de Kourou. 1,230.

» Une fois que j'aurai triomphé de tous les Kourouides, que le désir de nous vaincre a rassemblés, je rentrerai dans cette ville, leur ayant repris nos vaches ! » 1,231.

Alors, le fils de Pândou aiguillonna les bons coursiers ; et, stimulés par ce lion des hommes, les chevaux avaient la rapidité du vent. 1,232.

Les sonipèdes aux guirlandes d'or rasaient, pour ainsi dire, l'espace, qui disparaissait devant eux. Ils ne s'étaient pas avancés bien loin, quand Dhanandjaya et le fils du Matsya, 1,233.

Ces deux immolateurs des ennemis, aperçurent l'armée des robustes enfants de Kourou. Arrivé près du cimetière, Arjouna se rencontra avec les Kourouides. 1,234.

Bientôt ils virent tous deux cette immense armée, qui paraissait, dans sa grandeur, semblable à une mer.

Le Prithide observa ces bataillons, comme une forêt aux arbres nombreux, qui voyage dans l'air. La poussière,

qu'elle soulevait dans sa marche, ô le plus vertueux des Kourouides, dérobait aux êtres la vision et montait jusqu'au ciel. A l'aspect de cette grande armée, remplie de chars, de chevaux et d'éléphants, défendue par Douryodhana et Karna, par Kripa, le fils de Çantânou, Drona, le prudent archer, et son fils, le Virâtide, ému de peur, son poil hérissé d'épouvante, dit au fils de Prithâ :

1,235—1,236—1,237—1,238—1,239.

« Je ne puis combattre avec les Kourouides ; vois, en effet, mon poil se hérisser. Il me serait impossible de résister à cette immense armée des Kourouides, plus que terrible, aux nombreux héros, inaffrontable aux Dieux mêmes. Je n'ai pas envie d'entrer dans cette armée des Bharatides aux arcs épouvantables, impénétrable par les chevaux, les éléphants (1), les chars, toute remplie de fantassins et de drapeaux. Depuis que j'ai vu ces ennemis dans la plaine, mon cœur en est comme troublé.

» Là, sont Drona, Bhîshma et Kripa, Karna, Avinçati, Açvatthâman et Vikarna, et Somadatta, le Vâlhika,

» Et Douryodhona, l'héroïque roi, le plus vaillant des maîtres de chars : tous, remplis de splendeur, sont des héros aux grandes flèches, instruits dans l'art des combats.

1,240 – 1,241—1,242—1,243—1,244.

» A la vue de ces combattants Kourouides, immense armée, mon poil s'en est dressé d'horreur, et le découragement est tombé sur mon âme ! » 1,245.

L'insensé, qui n'était pas le produit de l'illusion, gémit aux oreilles du faux *eunuque*, que l'illusion avait produit, et se plaignit sous les yeux de l'Amhidextre : 1,246.

(1) *Gânâs*, porte l'édition ; il faut *nâgâs*.

« Mon père s'en est allé contre les Trigartas, sans daigner s'occuper de moi dans la ville déserte : il a emmené toute l'armée et je n'ai point ici de guerriers ! 1,247.

» Moi seul ici, un enfant ! qui ne me suis point fatigué à pratiquer les armes, comment pourrai-je résister à de nombreux ennemis, consommés dans l'exercice des armes? Retourne sur tes pas, Vrihannalà. » 1,248.

Celui-ci répondit : « Tu as les formes abattues par la terreur ; ce qui augmente ici l'ardeur des ennemis. Cependant, ils n'ont pas encore fait une seule prouesse sur le champ de bataille. 1,249.

» Tu m'as dit toi-même : « Conduis-moi vers les Kourouides ! » *Eh bien !* je vais te conduire là où les drapeaux sont en plus grand nombre. 1,250.

» Je vais te mener, dans un instant, guerrier aux longs bras, au milieu des Kourouides, ces rapaces vautours, qui viennent livrer bataille sur la terre elle-même. 1,251.

» Pourquoi ne veux-tu plus combattre, maintenant que tu es sorti, ayant promis, en te glorifiant, du courage au milieu des hommes et des femmes ! 1,252.

» Si tu reviens, sans avoir reconquis tes vaches prises, les héros, les hommes et les femmes de compagnie se riront de toi ! 1,253.

» Moi-même, appelé par l'artisane à cette fonction de conduire ton char, je ne pourrai plus m'avancer dans la ville, si je n'y suis accompagné de la victoire ! 1,254.

» Après cet éloge de l'artisane et ce discours de toi, comment ne combattrais-je pas tous les Kourouides ! Rappelle à toi la fermeté ! » 1,255.

« Que les Kourouides en plus grand nombre enlèvent, s'ils veulent, les richesses des Matsyas, reprit Outtara :

que les hommes et les femmes se rient de moi, Vrihannalâ ;

» Que mes vaches s'en aillent ; mon affaire n'est pas dans une bataille. La capitale est vide de ma présence, et j'ai peur de mon père. » 1,256—1,257.

Et, ce disant, le prince aux riches pendeloques saute à bas du char et s'enfuit, épouvanté, ayant abandonné l'orgueil et la fierté, ayant déserté même son arc et ses flèches.

« La fuite, lui criait Vrihannalâ, n'est pas le devoir, que les héros ont recommandé au kshatrya. Mieux vaut mourir dans un combat, que s'enfuir épouvanté ! »

1,258—1,259.

A ces mots, le fils de Kountî, Dhanandjaya saute à bas du char superbe et se met à poursuivre le fils de roi dans sa course. 1,260.

Il agitait sa longue tresse de cheveux et ses vêtements d'un blanc pur ; et qui que ce soit alors, dans l'armée, ne put reconnaître, à cette tresse de cheveux agitée, Arjouna, qui courait. 1,263—1,261.

Certains guerriers se prennent à rire en voyant une telle forme, qui semblait fuir devant eux ; et les Kourouides se disent *l'un à l'autre*, à la vue de sa course rapide :

« Qui est-ce qui se dérobe sous ce travestissement, comme le feu sous la cendre ? Il y a là quelque chose de l'homme et quelque chose de la femme. 1,262—1,263.

» Il y a identité de formes entre lui et Arjouna ; mais il porte l'extérieur d'un eunuque. C'est là cependant sa tête, son cou, ses bras, qui ressemblent à des massues. 1,264.

» Tel est aussi son courage : ce ne peut être un autre que Dhanandjaya ! De même qu'Indra est parmi les Immortels, de même Dhanandjaya est-il entre les enfants de Manou. 1,265.

Digitized by Google

» Quel autre dans le monde serait venu seul au-devant de nous, si ce n'est Dhanandjaya? Le fils de Virâta fut laissé seul dans la cité vide. 1,266.

» C'est lui, sans doute, qui est sorti, poussé par une témérité d'enfant, non par son courage. Outtara, qui a fait son cocher d'Arjouna, le fils de Prithâ, qui erre peut-être caché sous ce déguisement, s'est aventuré à sortir hors de la ville. Mais, effrayé à notre vue, pensons-nous, c'est lui, qui s'enfuit; et Dhanandjaya court, sans doute, pour l'arrêter. » 1,267—1,268—1,269.

Ainsi pensaient individuellement tous les Kourouides à l'aspect du fils de Pândou, caché sous ce travestissement, Bharatide; mais ils ne purent arrêter aucune conclusion certaine à ce sujet. Dhanandjaya poursuivait donc Outtara fuyant. 1,270—1,271.

Quand il eut couru légèrement une centaine de pas, il le saisit par ses cheveux épars. Arrêté par Arjouna, le fils de Virâta gémit en des cris de détresse différemment pitoyables. 1,272—1,273.

« Écoute, disait-il, noble Vrihannalâ à la taille gracieuse (1), fais vite retourner le char sur ses pas; les yeux du vivant peuvent seuls voir des choses heureuses. 1,274.

» Je te donnerai cent nishkas d'un or pur et huit gemmes de lapis-lazuli, enchâssées dans l'or et du plus grand éclat ; 1,275.

» En outre un char couvert d'un plaqué d'or et attelé de chevaux pleins d'ardeur, avec dix éléphants, arrosés de mada. Lâche-moi donc, Vrihannalâ ! » 1,276.

(1) Il parle au féminin à Arjouna, parce que celui-ci se fait passer pour eunuque et que c'est le langage adopté dans l'Inde auprès de ces êtres, qui ont perdu avec leur virilité leur qualité d'hommes.

Le tigre des hommes, fils de Prithâ, le ramena en riant auprès du char et dit au jeune homme, mourant de peur, hors de lui-même, la connaissance perdue et qui soupirait ainsi des paroles consternées : « Si tu ne peux combattre avec les ennemis, ô toi, qui traînes les cadavres de tes ennemis, 1,277—1,278.

» Marche ! conduis les chevaux pour moi, qui vais combattre avec les ennemis. Avance-toi, protégé par la force de mon bras, contre cette armée de chars, 1,279.

» Armée terrible, défendue par des héros courageux, la plus invincible, *qui soit au monde*. Ne crains pas, fils aîné de roi ! N'es-tu pas kshatrya, destructeur des ennemis ?

» Comment, tigre des hommes, peux-tu manquer de courage au milieu des ennemis ? Moi, je combattrai avec les Kourouides, et tes bestiaux seront ma conquête !

1,280—1,281.

» Entré dans cette armée de chars, invincible, inaffrontable, redouble d'attention, ô le plus vertueux des hommes : c'est moi, qui combattrai avec les Kourouides ! » 1,282.

Quand il eut parlé ainsi au Virâtide, le fils de Prithâ, le plus vaillant des guerriers, Bîbhatsou, qui ne fut jamais vaincu, ayant rassuré un instant Outtara, le ramena au char, en dépit de sa résistance, et l'y fit monter malgré lui, sous l'oppression de la terreur. 1,283—1,284.

Aussitôt qu'ils virent le plus grand des hommes, debout sur le char dans son déguisement d'eunuque, marcher, le front tourné vers l'acacia, après qu'il eut fait monter Outtara, 1,285.

Les Kourouides, les plus riches maîtres de chars et qui avaient pour chefs Bhîshma et Drona, tremblèrent tous au fond de leur âme dans la crainte, que leur inspirait Dhanandjaya. 1,286.

Digitized by Google

Le vieux Bharadwadjide, le plus vaillant de ceux, qui portent les armes, ayant vu des prodiges merveilleux et ses compagnons avec leur énergie détruite, fit entendre ces paroles : 1,287.

« Le souffle âpre, irrité des vents, promène une pluie de sable ; le ciel est couvert d'une obscurité, dont la couleur est semblable à la cendre. 1,288.

» Des nuages aux tristes couleurs apparaissent, admirables à la vue ; diverses armes sortent des fourreaux.

» Des chacals épouvantables glapissent dans la plage enflammée *du midi ;* les coursiers versent des larmes ; les drapeaux sont ébranlés, sans qu'on les agite.

1,289—1,290.

» Beaucoup de choses frappent les yeux avec des formes pareilles ! Que vos excellences déploient leurs efforts : un danger est imminent. 1,291.

» Défendez votre vie, rangez l'armée en bataille, attendez un obstacle et protégez nos richesses de vaches.

» Ce héros aux grandes flèches, le plus vaillant de tous ceux, qui portent les armes, c'est Arjouna lui-même, venu sous un habit d'eunuque ; il n'y a point ici lieu pour le doute. 1,292—1,293.

» C'est le fils du Dieu, qui brise les montagnes ; c'est le héros, qui porte le nom d'un arbre, celui, qui a pour drapeau un *singe*, ennemi des bocages du roi de Lankâ. *Oui !* fils de la rivière *Gangâ*, ce guerrier, qui se revêt d'un habit de femme, c'est Kiritî même, par qui nous serons vaincus et nos vaches enlevées ! 1,294.

» C'est le victorieux fils de Prithâ, c'est Savyasâtchî l'exterminateur, à qui les Asouras et les Dieux mêmes ne feraient pas quitter son arme. 1,295.

» C'est ce héros, qui a souffert dans la forêt, qui fut

instruit par Indra et qui, tombé sous le pouvoir de la colère, est égal à Vâsava dans les batailles. 1,296.

» Je ne connais pas ici, enfants de Kourou, un guerrier capable de lui tenir tête. Le fils de Prithâ, si la renommée est vraie, satisfit dans un combat sur le mont Himalâya, l'auguste Mahâdéva, déguisé sous l'habit d'un chasseur montagnard. » 1,297—1,298.

« Ta sainteté, reprit Karna, nous fait sans cesse des reproches en exaltant les qualités de Phâlgouna : cependant Arjouna ne remplit pas un seizième du diamètre de Douryodhana et de moi. » 1,299.

« Si cet homme est le fils de Prithâ, mon but sera atteint : en effet, souverain des hommes, si on les reconnait, ces princes ne doivent-ils pas, fils adoptif de Râdhâ, retourner douze nouvelles années dans la forêt ? 1,300.

» Ou, si cet homme, caché sous le travestissement d'un eunuque, est un autre, je l'abattrai sur le sol de la terre, avec mes traits bien acérés. » 1,301.

Bhîshma, Drona, Açvatthâman et Kripa, sire, honorèrent ce mouvement héroïque en Douryodhana, qui avait tenu ce langage. 1,302.

Quand il fut arrivé auprès de l'acacia, le fils de Prithâ dit au Virâtide, en lui donnant ses ordres (tout jeune adolescent, il n'était pas encore parfaitement instruit dans l'art des combats) : 1,303.

« Rejète vite ces arcs à mon conseil, Outtara ; car tes armes ne pourraient ici résister à ma force. 1,304.

» Elles ne pourraient supporter mon fardeau pesant au moment que je broierai les chevaux et les éléphants, ni l'action de mes bras jetés çà et là pour vaincre ici les ennemis. 1,305.

» Monte donc, Bhoûmindjaya, dans cet acacia touffu ! Là, sont déposés les arcs des fils de Pândou. 1,306.

» Là, sont les drapeaux, les flèches et les célestes cuirasses d'Youddhishthira, de Bhîmaséna, de Bibhatsou et des jumeaux. 1,307.

» Là, est cet arc fameux d'Arjouna, ce Gândîva à l'extrême vigueur, qui seul est réputé valoir cent mille arcs, et recule les bornes d'un royaume ; 1,308.

» Arc immense, colossal, capable de résister à la fatigue, égal au palmier, fait sur la grande mesure de toutes les armes et qui répand la terreur parmi les ennemis, 1,309.

» Long, poli, entier, céleste, incrusté d'or, suffisamment lourd à porter, épouvantable et charmant les yeux. 1,310.

» Telles sont même les armes puissantes et solides d'Youddhishthira, de Bhîmaséna, de Bibhatsou et des jumeaux. » 1,311.

« A cet arbre, ai-je ouï dire, est lié, répondit Outtara, le corps d'un homme mort : comment, fils de roi, que je suis, pourrais-je le toucher de ma main ? 1,312.

» Il m'est défendu tout contact avec de telles choses, à moi, qui suis né kshatrya, qui suis le noble fils d'un roi, et qui ai sans cesse devant les yeux mes obligations religieuses et les préceptes des maîtres. 1,313.

» Ou comment feras-tu, Vrihannalâ, que je puisse vaquer aux occupations coutumières, quand l'attouchement d'un cadavre aura fait de moi un homme aussi impur qu'un porteur de morts ? » 1,314.

« Tu pourras vaquer à tes occupations coutumières et tu seras pur, fils de roi, reprit Vrihannalâ ; ne crains pas ! Ce sont des arcs ! Il n'y a point ici de cadavre. 1,315.

» Comment pourrais-je t'induire à un acte blâmable,

toi, prince vertueux, fils du roi des Matsyas et né dans sa noble famille ? » 1,316.

A ces mots du fils de Prithâ, le Virâtide aux riches pendeloques saute à bas du char, et monte alors de lui-même sur le tronc de l'acacia ; 1,317.

Et le meurtrier des ennemis, Dhanandjaya, du char, où il se tenait, le dirige de la voix : « Descends ces arcs de la cime de l'arbre, sans tarder. 1,318.

» Écarte promptement l'enveloppe, qui les recouvre ! » *Outtara* détache les arcs de grande valeur, enlève les feuilles, qui forment leur couverture et met à jour leur immense splendeur. Quand il les eut de tous les côtés dégagé du vêtement, qui les enveloppait, il vit l'arc Gândiva avec les quatre autres. De ces arcs désenveloppés, qui avaient l'éclat du soleil, 1,319—1,320—1,321.

Il sortit des clartés célestes, comme au lever des planètes. Aussitôt qu'il vit leur forme semblable à des serpents, la gueule ouverte, 1,322.

Le Virâtide demeura un instant, le poil dressé d'horreur, saisi d'épouvante : puis, il toucha ces arcs immenses, lumineux, sire, et tint ce langage à Arjouna : 1,323—1,324.

« Cet arc, snr lequel sont semées cent taches d'or, qui valent mille kotis de souvarnas, à qui est-il cet arc sublime ? 1,325.

» Cet arc, sur le dos duquel reluisent des éléphants d'or cuirassés, aux flancs polis, à la poignée facile, à qui est-il cet arc sublime ? 1,326.

» Cet arc, sur le dos en or pur duquel brillent des essaims séparés de coccinelles, à qui est-il cet arc sublime ? 1,327.

» Cet arc, où resplendissent trois soleils, revêtus de

cuirasses et flamboyants d'éclat, à qui est-il cet arc sublime? 1,328.

» Cet arc, où brillent des scarabées d'or en des ornements d'or, à qui est-il cet arc sublime, émaillé d'or et de pierreries? 1,329.

» Et ces mille flèches de fer, enveloppées de cheveux par tous les côtés, à la pointe d'argent, et déposées dans un carquois en or, à qui sont-elles? 1,330.

» A qui sont-ils ces larges dards, aux plumes de vautour, aigus comme des rochers? A qui sont-elles ces flèches toutes de fer, jaunes, bien égales, teintes avec la couleur du turmeric? 1,331.

» A qui cet arc noir, marqué de cinq tigres, qui porte dix flèches mêlées à des oreilles de sanglier? 1,332.

» A qui sont-elles ces larges et longues flèches de fer, au nombre de sept cents, avides de boire le sang humain, et qui montrent la moitié du disque de la lune? 1,333.

» A qui sont ces dards jaunes, empennés d'or, où la moitié inférieure est bien revêtue d'une *aile double*, semblable aux plumes du perroquet, et la moitié supérieure, toute de fer, est réaiguisée sur la pierre? 1,334.

» A qui est ce long et céleste sabre, inspirant la terreur aux ennemis, aiguisé sur le tranchant, aiguisé sur le dos, et capable de supporter la charge d'un coup pesant;

» Large et vaste lame, à la grande poignée, ornée de clochettes, déposé dans un fourreau de peau de tigre, gaîne bigarrée? 1,335—1,336.

» A qui est ce divin cimeterre, à la poignée d'or, sans tache au plus haut degré? A qui ce cimeterre pur, renfermé dans un fourreau de cuir? 1,337.

» A qui est ce sabre invincible, du pays des Nishadains,

à la poignée d'or, à la coquille d'or, enfermé dans un étui d'ivoire et qui porte un coup infaillible? 1,338.

» A qui cette *arme* jaune, qui ressemble au ciel, et qui, douée d'une force supérieure, est contenue dans un fourreau d'or, pareil au soleil dans l'heure de sa plus grande chaleur? 1,339.

» A qui est-il ce sabre jaune, pesant, impitoyable, sur lequel un ennemi n'a jamais fait une blessure? Et ce cimeterre noir *dans un fourreau* semé de gouttes d'or;

» Arme céleste, dont le toucher ressemble à la morsure des serpents, qui brise le corps de ses adversaires, jette la terreur au milieu des ennemis et peut supporter la charge des coups les plus pesants? 1,340—1,341.

» Réponds suivant la vérité, Vrihannalâ, à toutes ces questions, que je t'ai proposées; car un grand étonnement m'a saisi à la vue de toutes ces armes gigantesques.»

« Celui, sur lequel tu m'as interrogé ici d'abord, lui répondit Vrihannalâ, les mondes savent que c'est l'arc Gândîva, qu'il appartient au fils de Prithâ, et qu'il dérobe l'existence aux armées ennemies. 1,342—1,343.

» Cette arme suprême, embellie d'or par tous ses côtés, faite sur la mesure de toutes les armes, qui recule les bornes d'un empire et qui est réputée en valoir cent mille autres, c'est le Gândîva d'Arjouna, armé duquel ce fils de Prithâ triompha en bataille des hommes et des Dieux. 1,344—1,345.

» Grand, poli, entier, admirable, quand il décoche ses traits variés, il sera des années éternelles en honneur chez les Gandharvas, les Démons et les Dieux. 1,346.

» Brahma d'abord l'a porté mille années : ensuite le Pradjapati l'a possédé immédiatement après lui. 1,347,

» Indra trois fois cinq cent, plus cinq années ; l'auguste Yama cinq cent ans et Varouna un siècle. 1,348.

» Çwétavâhana, le fils de Prithâ, en sera maître cinquante-cinq années. Il porte ce grand arc d'une force merveilleuse, sublime, céleste, d'une beauté suprême, honoré par les mortels et les Dieux, qui est venu de Varouna au fils de Kountî. 1,349—1,350.

» Cet arc aux flancs polis, à la poignée d'or, est l'arme, avec laquelle Bhîmaséna l'exterminateur, le fils de Prithâ, a conquis toute la contrée orientale. 1,351.

» Cet autre, semé de coccinelles et charmant aux yeux, est l'arc sublime, Virâtide, du roi Youddhishthira.

» Celui, où resplendissent *trois* soleils d'or lumineux, est l'arme de Nakoula, flamboyant de splendeur.

1,352—1353.

» Cet autre, admirable par l'or, où brillent des scarabées d'or, est l'arc même de Sahadéva, le fils de Mâdrî.

» Ces mille flèches, enveloppées de cheveux, pareilles à des rasoirs, et dont la blessure est telle que le venin des serpents, fils de Virâta, sont les traits d'Arjouna.

1,354—1,355.

» Ces dards au vol rapide, flamboyants de splendeur dans les combats, sont les impérissables armes, avec lesquelles ce héros écarte les ennemis dans la bataille.

» Ces longues et larges flèches, dont la forme nous montre le croissant de la lune, sont les traits aigus, qui servent à Bhîma pour semer la terreur chez les ennemis.

1,356—1,357.

» Mais ces dards, empennés d'or, aiguisés sur la pierre et couleur de turmeric, composent le carquois de Nakoula, qui a cinq tigres pour son emblème. 1,358.

» Ce carquois est celui même, avec lequel ce sage fils de Mâdrî a conquis dans la guerre toute la région occidentale. 1,359.

» Mais ces flèches, toutes de fer, qui ont les formes du soleil et sont douées des chefs-d'œuvre de la peinture, elles appartiennent au prudent Sahadéva. 1,360.

» Ces dards jaunes, larges, aigus, revêtus de longues plumes, empennés d'or, à trois nœuds, ce sont les grandes flèches du roi *Youddhishthira*. 1,361.

» Mais ce solide et long cimeterre, aiguisé sur le tranchant, aiguisé sur le dos, capable de supporter dans un combat la charge des coups les plus pesants, est celui d'Arjouna. 1,362.

» Voici le bien grand sabre de Bhîmaséna : céleste, effroyable aux ennemis, renfermé dans un fourreau en peau de tigre, il peut résister aux coups pesants. 1,363.

» Voilà maintenant le sublime cimeterre du sage Dharmarâdja, le chef des Kourouides ; producteur de bons fruits, à la poignée d'or, il est contenu dans cette gaîne, illustrée par la peinture. 1,364.

» Dans ce fourreau d'ivoire, où sont peints des hommes de guerre, est déposé le solide sabre de Nakoula, capable de supporter la charge des coups les plus pesants. 1,365.

» Ce grand glaive, mis dans une gaîne de cuir, sache que c'est la forte lame de Sahadéva, en état de résister à tous les coups. » 1,366.

« Ces armes, converties en or, sont bien celles des magnanimes Pândouides, aux rapides actes, reprit Outtara ; elles brillent là *devant nous*, éclatantes. 1,367.

» Mais où est Arjouna, le fils de Prithâ, ou bien Youddhishthira, le chef des Kourouides ? Où est Nakoula,

Sahadéva et Bhîmaséna, le fils de Pândou? 1,368.

» Depuis que tous ces magnanimes destructeurs de tous les ennemis ont perdu, au jeu des dés, leur royaume, on n'a plus ouï parler d'eux en aucune manière. 1,369.

» Où est la Pântchâlaine Draâupadî, cette perle des femmes, suivant la renommée? Krishnâ suivit alors au milieu des bois ses époux vaincus au jeu. » 1,370.

« Je suis Arjouna, le fils de Prithâ, répondit celui-ci; Youddhishthira tient compagnie *au roi*; Bhîmaséna est celui, qu'on nomme Ballava, le cuisinier de ton père.

» Nakoula est le palefrenier, Sahadéva habite dans l'étable; sache que Draâupadî est l'artisane, à cause de laquelle furent tués les Kîtchakas. » 1,371—1,372.

« Si tu veux que je te prête confiance en tout, repartit Outtara, dis-moi les dix noms, que j'ai entendu jadis donner à Arjouna. » 1,373.

« Eh bien! lui répondit Arjouna, je vais te dire ces dix noms, Virâtide; écoute-les tels, que tu les as jadis entendus. 1,374.

» Écoute-les avec attention, fixant ton esprit sur ce point seul : Arjouna, Phâlgouna, Djishnou, Kirîtî, Çwétavâhana, Bîbhatsou, Vidjaya, Krishna, l'Ambidextre, Dhanandjaya. » 1,375—1,376.

« Pourquoi fus-tu nommé Vidjaya? repartit Outtara. Pourquoi le nom de Çwétavâhana te fut il donné? Pourquoi es-tu appelé Kirîtî? Pourquoi ton altesse fut-elle dite l'Ambidextre? 1,377.

» Dis-moi dans la vérité pour quelle raison tu es nommé Arjouna, Phâlgouna, Djishnou, Krishna, Bîbhatsou et Dhanandjaya même. 1,378.

» J'ai entendu entièrement exposer les raisons de ces

Digitized by Google

noms donnés à ce héros. Si tu me dis tout cela, il faudra que toute confiance te soit accordée par moi. » 1,379.

» Comme j'ai vaincu (1) toutes les contrées et que j'ai enlevé tous leurs biens, répondit Arjouna, je demeure au milieu des richesses (2) ; c'est pour cela qu'on m'appelle Dhanandjaya. 1,380.

» Parce que j'attaque en ennemi dans les combats ceux, qui ont la folle ivresse des batailles et que je ne me retire jamais, sans les avoir vaincus, c'est pour cela qu'on m'appelle Vidjaya, *la victoire*. 1,381.

» Parce que des chevaux blancs cuirassés d'or, sont attelés à mon char, quand je livre un combat dans la plaine, c'est pour cela qu'on m'appelle Çwétavâhaua (3).

» Parce que je suis né sur le dos de l'Himâlaya, quand les deux étoiles Phalgounîs se levaient au septentrion du ciel, c'est pour cela qu'on m'a nommé Phâlgouna. 1,382—1,383.

» Jadis une tiare (4), semblable au soleil, fut posée sur ma tête par Indra lui-même, le jour que je combattis contre les chefs des Dânavas ; c'est pour cela qu'on m'appelle Kirîtî. 1,384.

» Je ne commettrai jamais une action cruelle dans les combats ; c'est pour cela que les hommes et les Dieux m'ont appelé Bîbhatsou, *le sensible*. 1,385.

» Ces deux mains sont l'une et l'autre une main droite pour tirer l'arc Gândîva ; c'est pour cela que je suis nommé Ambidextre chez les hommes et les Dieux. 1,386.

(1) *Djitwâ.*
(2) *Dhanan.*
(3) *Albis vectus equis.*
(4) *Kirîta.*

» Aux quatre extrémités de la terre, ma couleur est égale, difficile à acquérir : blanches sont les actions, que je fais; c'est pour cela qu'on m'appelle Arjouna, *la blancheur*. 1,387.

» Je suis inabordable, intraitable, un philosophe, un fils d'Indra; c'est pour cela que mon nom est Djishnou, *le victorieux*, chez les hommes et les Dieux. 1,388.

» Mon père, le dixième jour, me conféra le nom de Krishna : ce nom me fut donné par tendresse, à cause de la blancheur, que j'offrais à la vue dans mon enfance. »

Ensuite, le Virâtide s'inclina en face du fils de Prithâ : « J'ai *aussi* deux noms, lui dit-il, Outtara et Bhoudmindjaya. 1,389—1,390.

» J'ai le bonheur de te voir, fils de Kountî : la bienvenue te soit donnée, Dhanandjaya ! Héros aux yeux dorés, aux longs bras, semblables à la trompe du roi des éléphants,

» Veuille me pardonner les paroles, que je t'ai adressées dans mon ignorance. Parce que tu as accompli déjà des actions bien difficiles et merveilleuses, ma crainte est passée et la satisfaction, que j'éprouve en toi, est suprême. » 1,391—1,392—1,393.

» Monte dans ce char éblouissant, héros, dont je vais guider les chevaux : en quelque partie de l'armée ennemie, où tu veuilles aller, j'irai à ton ordre. » 1,394.

« Je suis satisfait, tigre des hommes, répondit Arjouna; il n'existe ici aucun danger pour toi, j'écarterai tous les ennemis dans le combat, guerrier savant dans l'art des batailles. 1,395.

» Reste ferme, guerrier aux longs bras; regarde-moi dans ce combat exécuter contre les Kourouides un exploit grand, épouvantable. 1,396.

» Attache vite tous ces carquois au char et prends en main ce cimeterre seulement, orné de ciselures d'or. »

A ces paroles d'Arjouna, Outtara prit à la hâte les armes du héros et pressa les chevaux d'une course rapide. 1,397—1,398.

« Je vais combattre avec les Kourouides, dit Arjouna, et reconquérir tes troupeaux. Ta ville sera dans le siége de ce char défendu par moi; ses remparts et ses portes arcadées seront mes bras; ses troupes jetées de côté et d'autre seront dans le mouvement de ma pensée; le bruit des roues imitera le roulement de ses tambours; le son de ma corde tirée marquera sa colére; elle s'avancera, ombragée d'une foule de drapeaux, encombrée de carquois par ses triples timons. Le char, sur lequel je me tiens dans la bataille, l'arc Gândiva à la main, est invincible aux guerriers des ennemis : bannis ta crainte, fils de Virâta. » 1,399—1,400—1,401—1,402.

« Je ne les crains pas, reprit Onttara ; je sais que tu es inébranlable dans les combats. Tu es égal dans la guerre, soit à Indra en personne, soit à Vishnou lui-même. 1,403.

» Mais j'ai beau y réfléchir, je n'arrive d'aucune maniére, insensé, que je suis, à une décision sur ce point dans mon esprit troublé. 1,404.

» Par quel résultat de quelle action es-tu tombé dans cette condition d'eunuque, toi, qui annonces par de telles formes que tu as un corps convenable et entier? 1,405.

» Quand je te vois marcher sous cet habit d'ennuque, tu es le Dieu armé du trident, ou semblable au roi des Gandharvas, me semble-t-il, ou le Dieu même Çatakratou. » 1,406.

« C'est par l'ordre de mon frère aîné, répondit Arjouna,

que je me suis imposé ce régime de vie et cette observation d'un vœu, qui a duré un an : je te dis la vérité.

» Je ne suis pas un eunuque ; je suis livré au devoir, dont je suis l'esclave : sache, fils de roi, que j'ai traversé *maintenant* ce vœu, à la fin duquel je suis arrivé. » 1,407—1,408.

« J'ai reçu la plus grande des faveurs : aussi, repartit Outtara, ma pensée ne s'attache-t-elle point à des choses inutiles ; car les eunuques n'ont pas des formes telles que toi, ô le plus grand des hommes. 1,409.

» J'ai un compagnon dans le combat ; avec lui, j'affronterais les Dieux mêmes. Ma crainte est expirée. Que ferai-je ? Dis-le-moi ? 1,410.

» Je conduirai tes chevaux, qui porteront le ravage parmi les chars de l'ennemi ; la science, homme éminent, m'a instruit dans l'art du manége. 1,411.

» Sache, ô le plus grand des hommes, que je suis versé dans la science du manége aussi bien que Darouka, le cocher du Vasoudévide, et non moins que Mâtali, le cocher de Çakra. 1,412.

» Le *cheval*, qui marche, attelé au timon de droite, ne laisse pas imprimé dans sa marche un seul vestige, que l'on voie sur la terre : c'est un coursier égal en vitesse à Sougrîva. 1,413.

» Ce beau quadrupède, le plus léger des chevaux, qui porte le timon à gauche, j'estime qu'il égale en rapidité Mégapoushpa. 1,414.

» Ce magnifique coursier, qui, cuirassé d'or, est attelé au train de derrière, j'estime que pour la vitesse il triomphe de Çalvya lui-même. 1,415.

» Celui, qui, attelé du même côté que le cheval de

Digitized by Google

droite, porte avec lui ce train de derrière, je l'estime supérieur en vitesse à Balâhaka. 1,416.

» Ce char est digne de te porter, l'arc en main, dans une bataille, et je pense que toi-même tu es digne de combattre du haut de ce char. » 1,417.

Alors, ayant délié les bracelets de ses bras, le vigoureux endossa deux cuirasses d'or, éblouissantes et variées.

Puis, ayant roulé dans une étoffe blanche ses cheveux allongés par suite de son travestissement, pur et l'âme domptée, il tourna face à l'ennemi. 1,418—1,419.

Le héros aux longs bras donna une pensée à toutes ses armes dans son char sublime, et toutes elles répondirent avec respect au prince, fils de Prithâ : 1,420.

« Nous sommes pour toi, fils de Pândou, les plus dévonés de tous les serviteurs. » Le fils de Kountî s'inclina et les toucha de sa main. 1,421.

« Vous êtes tous les objets de ma pensée dans ce monde, » leur répondit-il. Il prit en main ses flèches et son visage fut rempli de résolution. 1,422.

Il banda fortement son arc et tira la corde de Gândîva; soudain, un vaste bruit se répandit hors de la corde tirée. 1,423.

La terre en fut ébranlée, comme si une grande montagne frappait une autre montagne ; et un vent impétueux souffla vivement par tous les points de l'espace. 1,424.

De grands météores ignés tombèrent du ciel ; la clarté des plages s'éteignit ; les drapeaux coururent au sein de l'atmosphère et les grands arbres s'entrechoquèrent.

Les Kourouides, à ce bruit, semblable au tonnerre de la foudre, reconnurent qu'Arjouna avait bandé, sur son

char, le plus excellent des arcs de l'une et de l'autre main. 1,425—1,426.

« Comment seul pourras-tu vaincre dans un combat, ô le plus vaillant des fils de Pândou, observa le Virâtide, tous ces héros nombreux, consommés en toutes les espèces d'armes? 1,427.

» Tu n'a pas de compagnons, guerrier aux longs bras, et les Kourouides ont une armée derrière eux : aussi, suis-je encore tremblant en face de toi. » 1,428.

« Ne crains pas! reprit le Prithide, en riant avec un bruyant éclat de rire. Quand je combattis, héros, avec les Gandharvas à la bien grande force, quel ami avais-je alors pour compagnon dans Ghoshagâtrâ? Quand je combattis dans ce formidable Khândava, rempli de Dânavas et de Dieux, quel ami vint alors *me prêter son assistance?* Quand je livrai bataille pour l'intérêt du roi des Dieux aux Nivâtakavatchas et aux Paâulomas à la grande force, qui avais-je alors pour compagnon? Quand je combattis en bataille, dans le Swayamvara de la Pântchâlaine, avec des rois nombreux, mon enfant, qui avais-je alors pour compagnon? Et maintenant que j'ai pour moi le vieux Drona, Indra, Kouvéra, Yama, Varouna et le Feu lui-même, Kripa, Krishna, le meurtrier de Madhou, et le Dieu à l'arc Pinâka, comment ne combattrais-je pas avec ces guerriers? Conduis mon char, sans tarder; et bannis cette crainte de ton esprit. » (*De la stance* 1,429 *à la stance* 1,435.)

Après qu'il eut fait d'Outtara son cocher, qu'il eut décrit un pradakshina autour de l'acacia et qu'il eut pris toutes ses armes, le fils de Pândou s'avança *contre l'ennemi*. 1,436.

Dès qu'il eut écarté de ce char le lion pour son drapeau

et qu'il eut appliqué son esprit à la racine de l'acacia, il s'avança, ayant Outtara pour son cocher. 1,437.

Il joignit à son char une Mâyâ divine, onvrage de Viçvakarma, et un drapeau, qui avait pour emblême un singe d'or à quene de lion. 1,438.

Il pensa dans son âme à la bienveillance d'Agni et, quand celui-ci connut ce qu'il couvait dans son esprit, il fit voir les éléments sur son drapeau. 1,439.

Soudain tomba du ciel un étendard, un carquois fait d'or, superbement travaillé et un char ravissant aux formes célestes. 1,440.

Alors qu'il vit arrivé ce char, le fils de Kountî, Bibhatsou aux blancs coursiers décrivit nn pradakshina autour de lui et monta sur le char ! 1,441.

Quand il eut lié autour de sa main le cuir, défense de ses doigts, et qu'il eut empoigné son arc, le héros, qui avait pour enseigne le roi des singes, s'avança vers la plage du septentrion. 1,442.

Le vigoureux destructeur des ennemis remplit de son souffle la grande et sonore conque, et déploya une force, qui fit se dresser le poil sur la peau des ennemis. 1,443.

Outtara s'assit lui-même en tremblant sur le siége du char, et les coursiers de précipiter avec impétuosité leurs pieds sur la terre. 1,444.

Après qu'il eut placé Outtara, qu'il eut réprimé les chevaux avec les rênes, Arjouna de l'embrasser et de le rassurer : 1,445.

« Ne crains pas, fils aîné du roi ! Tu es kshatrya, fléau des ennemis ! Comment, tigre des hommes, ressens-tu de la crainte au milieu des ennemis ! 1,446.

» Tu as entendu les sons éminents de cette conque, au

bruit épouvantable. Comment es-tu effrayé ici de ce son d'une conque? Ne ressemble-t-elle pas aux cris des éléphants rangés en de nombreuses armées? Tu as les formes consternées; tu trembles comme une personne du vulgaire! » 1,447—1,448.

Outtara lui répondit :

« J'ai entendu le son éminent de cette conque au bruit épouvantable : il ressemble aux cris des éléphants rangés en de nombreuses armées. 1,449.

» Je n'ai jamais entendu un son pareil de conque. Mon drapeau lui-même a changé de terreur la forme, qu'il avait auparavant. 1,450.

» Nulle part avant ce jour, je n'entendis jamais un tel bruit d'arc. Mon âme est violemment émue d'épouvante au son de cette conque, au bruit de cet arc, au fracas de ce char, aux rumeurs, qui n'ont rien d'humain, de ces êtres, qui font leur demeure dans les drapeaux. 1,451—1,452.

» Toutes les plages du ciel sont troublées, mon cœur est comme agité d'effroi; les points du ciel, masqués par cet étendard, ne brillent plus à mes yeux. 1,453.

» Le son de cet arc Gândiva rend sourdes mes deux oreilles! » 1,454.

« Monté dans ce char, qui est seul *et sans allié*, presse-le de tes pieds, dit Arjouna, et retiens fortement les rênes; je vais sonner de la conque une seconde fois. »

Ensuite, d'inspirer à sa conque, fendant, pour ainsi dire, les montagnes, un son, qui accroissait la joie des amis et répandait l'affliction parmi les ennemis. 1,455—1,456.

A ce bruit, les cavernes des monts, les points de l'es-

pace et les montagnes s'affaissèrent. Outtara, glacé d'effroi, retomba sur le siége du char. 1,457.

Au son de cette conque, au retentissement des roues, au bruit de l'arc Gândîva, la terre fut elle-même ébranlée.

Dhanandjaya remplit alors sa conque d'une nouvelle aspiration de vent. 1,458—1,459.

« Aussi vrai que le bruit d'un char ne ressemble point à celui d'un nuage, qui éclate, s'écria Drona ; aussi vrai qu'un tremblement de terre *a ses caractères particuliers*, ce bruit n'est pas autre que celui de l'Ambidextre.

» Les armes ne resplendissent plus, les chevaux sont plongés dans la tristesse, les feux ne brillent plus, et les bois allumés ont perdu leur clarté. 1,460—1,461.

» Dans la région, qui est perpendiculaire au soleil, les animaux nous annoncent de sinistres augures : les corneilles abaissent leur vol sur nos drapeaux, ce qui pour nous est un fâcheux présage. 1,462.

» Ces oiseaux, qui volent à notre droite, nous prédisent un grand danger ; et voici un chakal, qui erre glapissant au milieu de l'armée. 1,463.

» Il sort *du milieu des bataillons* sans blessure et sa voix nous annonce de grandes infortunes ; je vois les poils se dresser d'horreur sur les pores de vos excellences. 1,464.

» Certainement, la ruine des kshatryas est mise sous nos yeux : les étoiles se voilent ; les quadrupèdes et les volatiles sont malheureux. 1,465.

» On voit des miracles épouvantables, divers, annonçant la mort des kshatryas, et c'est notre perte surtout que ces pronostics révèlent ici. 1,466.

» Des météores enflammés affligent ton armée, et les

chevaux tristes semblent eux-mêmes verser des larmes, maître des hommes. 1,467.

» Des vautours obsèdent tes bataillons de tous les côtés. Tu sentiras des regrets, quand tu verras ton armée en proie aux flèches du Prithide. 1,468.

» Notre armée est déjà morte, et personne ne désire *encore* combattre avec elle. Les guerriers ont tous l'esprit hors d'eux-mêmes, et la plns grande partie nous montre un visage sans couleur. 1,469.

» Renvoyons les vaches, et restons des héros, chefs de ces nombreuses armées. » 1,470.

Ensuite le roi Douryodhana parla en faveur du combat à Bhîshma, à Drona, le tigre des homnes, et à Kripa, au bien grand char. 1,471.

« Je répéterai à l'Atchârya ce disconrs, qui lui fut adressé plus d'nne fois par Karna et par moi ; car je ne me rassasie pas de lui parler. 1,472.

» Vaincus au jeu, ils doivent habiter douze années dans la forêt, inconnus à la contrée : telle est la condition, que je leur ai imposée. 1,473.

» Mais la treizième année n'est pas encore accomplie maintenant pour eux, et Bîbhatsou nous affronte sous un vêtement inconnu. 1,474.

» Mais si Bîbhatsou vient, lorsque son exil n'est pas fini, les fils de Pândou habiteront de nouveau douze années dans la forêt. 1,475.

» Ou l'avarice empêche ces Pândouides de distinguer qni nous sommes, ou la démence s'est glissée dans eux-mêmes. C'est à Bhîshma qu'il sied de reconnaître à quel point excessif ils ont abandonné la condition *du jeu*. 1,476.

» Toujours le doute sur les choses est partagé en

deux ; on pense d'une manière différente sur la chose, qui se fait différemment. 1,477.

» Tous les hommes, qui savent les devoirs se trompent sur leurs affaires. Si Bîbhatsou s'est présenté aux Matsyas, quand ils voulaient combattre et s'adressaient au *jeune* Outtara, envers qui commettons-nous une offense? Les Trigartas sont la cause, qui nous a fait venir ici attaquer les Matsyas. 1,478—1,479.

» Ceux-là nous ont raconté les nombreuses injures, qu'ils avaient reçues des Matsyas, et nous avons promis cette expédition à ce peuple, surmonté par la crainte. 1,480.

» Ils commencèrent par enlever aux Matsyas une grande multitude de vaches. Le septième jour, dans l'après-midi, eut lieu la jonction de nos deux armées.

» Le huitième, au lever du soleil, ce fut à nous d'enlever ces vaches à notre tour, et le Matsya suivit la trace de ses troupeaux. 1,481—1,482.

» Ou ces vaches ne s'en iront pas, car elles sont le prix de notre victoire, ou le Matsya les trouvera, mêlées avec nous. 1,483.

» Ou, couvert de toute son armée aux formes épouvantables, le Matsya nous en abandonnera la conquête avec leurs pâtres. 1,484.

» Voilà qu'un vigoureux chef de ces gens est venu nous livrer une bataille, qui a duré tout un jour. 1,485.

» Celui, qui a paru ici pour nous combattre, ne peut être que le Matsya lui-même. Si c'est le roi des Matsyas, si c'est Bîbhatsou, qui est venu ici, nous devons tous le combattre : telle est ma décision. Pourquoi sont-ils montés sur leurs chars, ces plus vaillants des hommes?

1,486—1,487.

» Pourquoi tous ces héros s'y tiennent-ils en ce moment, l'âme agitée, Bhîshma, Drona, Kripa, Vikarna et même Açvatthâman? 1,488.

» Ce qu'il y a de mieux n'est pas autre que la guerre. Que votre âme soit ainsi disposée! Quand Yama ou le Dieu même, qui tient la foudre, nous aurait enlevé cette richesse de vaches, qui de ces hommes, repoussés par ces flèches et brisés par les fatigues de ce bois impénétrable, viendrait à Hâstinapoura chercher un combat?

» Qui parmi les fantassins pourrait conserver sa vie? Il y aurait doute pour la cavalerie seulement. Rejetant loin derrière nous les avis de l'Achârya, il faut donc ainsi décider la politique à suivre. 1,489—1,490—1,491.

» Il connaît le sentiment de ces hommes et jette une sorte de frayeur dans nos esprits. J'aperçois la joie supérieure, qu'Arjouna lui inspire. 1,492.

» Ce sont les Pândouides surtout, qui sont les éternels objets des amours de l'Atchârya. Il voit ainsi les choses, et célèbre Bîbhatsou, qui s'avance. 1,493.

» Adoptons une ligne de politique, qui ne divise point l'armée. Tout périt (1) aux yeux de Drona, parce qu'il entend le hennissement des chevaux. 1,494.

» Ceux, qui sont tombés sous le pouvoir de l'ennemi, ne voyagent pas au temps chaud dans la grande forêt! Qu'on suive un système de politique tel que l'armée ne soit pas obligée d'errer dans ses directions. 1,495.

» Ce sont les Pândouides surtout, qui sont les éternels objets des amours de l'Atchârya. Il a raconté de lui-même les affaires des ennemis sans qu'il ait arrêté *sa faconde.*

(1) Nous lisons *vighatitam* au lieu de *vighattitam*, que porte le texte avec deux T cérébraux.

Digitized by Google

» Qui se livrerait à l'éloge, parce qu'il a entendu hennir les chevaux? Les coursiers hennissent toujours, soit dans le temps de la marche, soit dans leur temps d'arrêt.

» Les vents soufflent toujours, Indra continuellement verse la pluie, on entend mainte et mainte fois le bruit du tonnerre. 1,496—1,497—1,498.

» Quel besoin avons-nous ici du fils de Prithâ? Comment vient-on nous faire ici son éloge? Tu es animé à notre égard d'un autre sentiment que celui de l'amour. C'est la colère seulement ou la haine, qui t'inspire. 1,499.

» Dans un grand danger arrivé, il ne faut jamais interroger, ni les instituteurs spirituels, ni les hommes trop sensibles, ni les savants, ni ceux, qui se bornent à vous enseigner les quatre moyens! 1,500.

» Les gens instruits sont ici charmants pour vous raconter des histoires variées dans les palais admirables, au sein des réunions et au milieu des bocages. 1,501.

» Les gens instruits sont ici charmants pour dire les sacrifices, les astras, l'art de s'en servir, et pour faire, dans l'assemblée des hommes, une foule de choses aux formes admirables.

» Il y a du charme à entendre les gens instruits disserter sur les voies souterraines des ennemis, sur les histoires des hommes, sur le manége des chars, des éléphants et des chevaux, sur la gestion des brebis, des chèvres, des chameaux et des ânes, sur les troupeaux de vaches, sur les grandes rues, sur les principales des plus belles portes, sur les transgressions dans la préparation des nourritures. 1,502—1,503—1,504.

» Mais, rejetant loin derrière nous les discours des hommes, qui parlent de la vertu des ennemis, adoptons

ici une ligne de politique, qui nous mène à la destruction de nos rivaux. 1,505.

» Débarrassons-nous de nos vaches, disposons partout l'armée en ordre de bataille ; jetons des corps de troupes dans les endroits, où nous avons à craindre les attaques des ennemis ! » 1,506.

« Je vois tous les seigneurs de cette armée effrayés et comme tremblants, reprit Karna ; tous ont leur âme disposée à la paix ; aucun n'a le pied ferme ! 1,507.

» Si c'est le roi des Matsyas, si c'est Bibhatsou, qui vient ici, je l'arrêterai comme le rivage retient la mer ! 1,508.

» Les flèches aux nœuds inclinés, décochées par mon arc, ne cesseront pas de voler, comme des serpents, qui rampent sur la terre, 1,509.

» Empennées d'or, à la pointe finement acérée, que, lancées par ma main, les flèches couvrent le fils de Prithâ, comme les sauterelles couvrent un arbre ! 1,510.

» Que le son de la maâurvî, violemment frappée par mes dards attachés à l'empennure d'or, retentisse aux oreilles comme le bruit de deux tambours aux surfaces battues. 1,511.

» Bibbatsou, qui accepta ces treize années, lui, à qui l'amour des batailles est revenu, va lutter avec moi dans ce combat. 1,512.

» Devenu pour elles un digne vase, que le fils de Kountî reçoive, comme un vertueux brahme, la multitude des traits, que je vais lui décocher par milliers ! 1,513.

» C'est un héros en renom dans les trois mondes, et je ne suis nulle part inférieur à cet Arjouna, le plus grand des hommes. 1,514.

» Que le ciel disparaisse, voilé par les dards aux ailes

d'or, lancés çà et là, comme au temps où il est couvert par des nuées de sauterelles ! 1,515.

» Aujourd'hui je tuerai Arjouna dans la bataille et j'acquitterai ainsi la dette immortelle, que ma voix jadis promit de payer au fils de Dhritarâshtra. 1,516.

» Que le vol de mes flèches, se brisant au sein de l'espace, soit vu dans l'atmosphère tel que le vol des sauterelles, qui masquent les intervalles. 1,517.

» De même qu'un éléphant avec des tisons, je frapperai le fils de Prithâ, de qui l'attouchement ressemble à la foudre d'Indra, et de qui la splendeur égale celle de Mahéndra lui-même. 1,518.

» Je réduirai sous ma puissance, comme Garouda met sous la sienne un serpent, ce fils de Prithâ, le plus vaillant des combattans, ce héros, qui d'un char saute sur un autre char ! 1,519.

» Cet inaffrontable fils de Pândou, qui, tel qu'un feu allumé, consume, pour ainsi dire, les ennemis dans son foyer, qui a pour bûches des flèches, des lances et des épées. 1,520.

» Je tuerai ce Pândouide, ressemblant à une nuée enceinte de flèches, qui a pour bruit de tonnerre le roulement des chars et qui est précédée par le vent de ses rapides coursiers. 1,521.

» Que, disséminés par mon arc, mes dards, semblables au venin des serpents, se répandent sur le fils de Kountî, comme une fourmillière, où entre un serpent.

» Vois ! tel qu'une montagne est couverte de ses kaniyars, tel le fils de Prithâ est déjà couvert de mes flèches empennées d'or, aux nœuds inclinés, d'un jaune vif et formées des bambous les plus beaux. 1,522—1,523.

» Appuyé sur ma seule bravoure, aidé par cet astra, que j'ai reçu du Djamadagnide, le plus vertueux des rishis, j'oserais affronter les Immortels eux-mêmes ! 1,524.

» Que, tranché par un de mes bhallas, le singe, placé sur le haut de son drapeau, tombe maintenant sur la terre avec un bruit d'un fracas épouvantable ! 1,525.

» Qu'immolés sous mes coups, le bruit des êtres, qui habitent ses drapeaux, s'élève jusqu'au ciel et s'étende sur tous les points de l'espace. 1,526.

» Aujourd'hui même, en renversant de son char Bibhatsou, j'arracherai du cœur de Douryodhana une flèche, profondément enracinée, qui s'y tient depuis *trop* longtemps ! 1,527.

» Que les Kourouides voient le courage du fils de Prithâ, réduit à rester sans char, ses coursiers immolés, soupirer aujourd'hui comme un éléphant ! 1,528.

» Que ces guerriers de Kourou s'en aillent à leur gré avec toutes les richesses, qu'ils ont enlevées ; ou que, placés sur leurs chars, ils contemplent *ici* mon combat. »

« Toujours, fils adoptif de Râdhâ, c'est dans un combat, que tu poses ton sentiment très-inhumain, répondit Kripa ; tu sais la nature des choses, mais tu n'en vois pas les conséquences. 1,529—1,530.

» Beaucoup de choses pensées sur l'autorité des Traités de morale sont des illusions ; la plus funeste d'elles est la guerre, disent ceux, qui savent les histoires du passé.

» Le combat, s'il est appuyé sur le temps et le lieu, donnera la victoire ; mais celui qui n'en est point assisté ne porte aucun fruit. 1,531—1,532.

» Passer à la félicité est donné par le lieu et le temps ; l'opportunité se compose de la faveur dans les choses.

» Ce n'est, certes, pas aux docteurs qu'il appartient de statuer sur la charge, que peuvent supporter les pièces d'un char; mais, après un *mûr* examen, il ne peut nous convenir d'affronter le fils de Prithâ! 1,533—1,534.

» Seul, il a défendu les Kourouides; seul, il a rassasié le Feu; seul, il a soutenu pendant cinq années un vœu de continence. 1,535.

» Seul, il a fait monter Soubhadrâ sur son char; seul il a provoqué en duel le *Dieu à la route* noire; seul, il a combattu Roudra, placé devant lui sous la forme d'un chasseur montagnard. 1,536.

» C'est le Prithide, qui, dans ce bois, a reconquis Krishnâ enlevée; seul, il fut instruit cinq années sous Indra dans la science des astras. 1,537.

» C'est lui seul, qui vainquit le roi des Gandharvas, Tchitraséna, cet ennemi dompteur des ennemis, et qui mérita la gloire ponr les Kourouides dans cette victoire, qu'il dut à lui seul. 1,538.

» Il défit une invincible armée, qui vint lui présenter la bataille. Ensuite, il terrassa lui seul, dans un combat, les Nivâtakavatchas et les Dânavas Kâlakandjas, à qui les Dieux mêmes ne pouvaient donner la mort. Toi, Karna, qu'as-tu fait, certes, seul ici, avant ce jour! 1,539-1,540.

» Les rois de la terre ne furent-ils pas réduits sous leur puissance par chacun d'eux individuellement? Indra lui-même ne peut résister en bataille contre le fils de Prithâ. 1,541.

» Quiconque veut combattre avec lui, doit *se* préparer un médicament! Levant ta main droite, nue de son vêtement, tu veux prendre avec l'index la dent saillante d'un serpent irrité! Tu te promènes dans un bois et, monté sur

un éléphant dans son ivresse de rut, tu veux retourner à la ville, sans aucune suite, sans un aiguillon *pour le conduire* ! Ou bien encore tu veux retirer avec le doigt médial les vêtements d'écorce, imprégnés de beurre fondu, la graisse, la moëlle et le babeurre, qu'on a sacrifié dans le feu allumé ! Si un homme s'attachait lui-même et si, liant une forte pierre à son cou, il voulait traverser la mer à la force des bras, est-ce qu'on donnerait à son action le nom de courage? L'insensé, Karna, qui veut s'attaquer au Prithide doué d'une si grande vaillance, est un être d'une extrême faiblesse, qui essaye de combattre avec un vigoureux, un individu ignorant des armes avec un guerrier consommé dans la science de ces mêmes armes. Treize années ont passé ici depuis que nous l'avons accablé de maux. (*De la stance* 1,542 *à la stance* 1548.)

» Ce lion, dégagé de ses chaînes, ne laissera pas survivre un seul d'entre nous. Dans notre folie, nous avons sauté par-dessus le Prithide, assis dans un lieu solitaire, comme sur un feu caché dans un puits, et nous voilà tombés dans le plus grand danger. C'est le Prithide, qui est venu ici ; c'est avec ce *héros*, enivré de la soif des batailles, que nous combattons. 1,548—1,549.

» Que les guerriers se tiennent revêtus de leurs armures. Combattant de ces armées nombreuses, Drôna, Douryodhana, Bhîshma, ton excellence, Açvatthâman et moi, nous combattrons tous le fils de Prithâ : ne te livre pas à cette violence, Karna ! Nous attaquerons avec résolution sur nos six chars le fils de Prithâ superbe comme Indra, sa foudre à la main ! Si nous restons réunis, archers invincibles, pleins d'ardeur, guerriers de ces nombreuses armées, nous livrerons bataille au fils de Prithâ, comme les

Dânavas au roi des Dieux. » 1,550-1,551-1,552-1,553.

Açvâtthaman, prit à son tour la parole :

« Les vaches ne sont pas encore conquises, elles ne touchent pas aux confins d'un autre territoire, elles ne sont pas arrivées à Hâstinapoura, et déjà tu te glorifies, Karna ! 1,554.

» Lorsqu'on est sorti vainqueur de très-nombreux combats, qu'on a conquis même de grandes richesses, et qu'on a mis en déroute une immense armée, on ne parle point ainsi de son courage. 1,555.

» Le feu brûle sans mot dire, l'auteur du jour resplendit en silence, la terre en silence porte les mondes des choses immobiles et mobiles. 1,556.

» L'Être, qui tient-l'existence-de-lui-même, exécute sans parler ces choses, qui conduisent les quatre classes à la richesse et qu'on fait sans péché. 1,557.

» Que le brahme, ayant récité les Védas, prête son assistance au sacrifiant et qu'il sacrifie ; que le kshatrya, ayant tiré son arc, sacrifie et ne prête pas son assistance à un sacrifiant ! 1,558.

» Que le vaîçya, arrivé à la richesse, se hâte d'employer le brahme dans ses fonctions. Que le çoûdra, adoptant un moyen d'existence, enseigné par les Védas (1) suivant des règles séparées de la tromperie, rende sans cesse l'obéissance, qu'il doit aux trois premières castes.

1,559—1,560.

» Conformant leur vie à la sainte écriture et conquérants de toute cette terre, ces hommes vertueux, ils font du bien

(1) *Vattari*, mot qu'ignorent tous les Lexiques et Dictionnaires, ainsi que *l'Amara-Kosha*; on a voulu mettre sans doute : *vaidasi*.

aux gourous, quelque vides de mérite, qu'ils soient.

» Un kshatrya, qui eût gagné un royaume au jeu, en aurait-il ressenti une joie égale à celle de ce Dhristarâshtide sans pitié aux formes iniques? 1,561—1,562.

» Qui, homme sage, parce qu'il est parvenu à la richesse, en prendrait occasion de se vanter, comme un vendeur de chair, qui marche dans les voies de la fraude et de la déloyauté? 1,563.

» Quel duel à deux chars fut livré, d'où sortit vaincu Dhanandjaya, Nakoula ou Sahadéva, de qui tu pus enlever les richesses? 1,564.

» Dans quel combat as-tu vaincu Youddhishthira ou Bhîma, le plus fort des forts? Dans quelle bataille as-tu jadis conquis Indraprastha? 1,565.

» Est-ce dans une bataille, que fut jadis conquise cette Krishnâ, qu'on a traînée, mauvaise action! dans l'assemblée, à peine vêtue d'une seule robe et dégouttante du sang de son mois? 1,566.

» A-t-on retranché d'eux une forte racine, tel qu'un homme coupe un santal, quand il veut obtenir de la résine? « De quelle action, cocher, dit ici Vidoura, as-tu été l'incitateur? » 1,567.

» Ne voyons-nous pas le repos des hommes et celui des autres êtres, qui est abandonné suivant leur puissance à des insectes mêmes et des fourmis? 1,568.

» Le fils de Pândou ne saurait pardonner les infortunes de Draâupadî : Dhanandjaya s'est manisfesté pour la perte des enfants de Dhritarâshtra. 1,569.

» Tu désires, toi, qui es un homme instruit, répondre ici une parole. Djishnou, mettant fin à l'inimitié, ne laissera point subsister un seul de nous. 1,570.

» Dhanandjaya, le fils de Kountî, n'a-t-il pas combattu contre des Rakshasas, contre des Asouras, contre des Gandharvas? N'a-t-il pas combattu contre les Dieux mêmes? Et la crainte l'empêcherait de combattre ici?

» Il s'en ira, après avoir immolé tout homme, sur lequel il déchargera dans le combat sa bouillante colère avec la même promptitude, qu'un arbre est déraciné par Garouda. 1,571—1,572.

» Qui pourrait ne pas honorer le fils de Pândou, égal dans les combats au Dieu des Vasous, pareil au roi des Immortels dans la science de l'arc et non moins distingué que toi par le courage? 1,573.

» Quel homme, semblable à Arjouna, pourrait combattre le Dieu par le Dieu, l'homme par l'homme et détruire un astra par un autre? 1,574.

« Un disciple vient immédiatement après un fils! » disent ceux, qui savent les devoirs; et c'est pour cette raison que le fils de Pândou est l'ami de Drona. 1,575.

» Puisque tu as fait le jeu, puisque tu as ravi Indraprasthâ, puisque tu as traîné Krishnâ dans l'assemblée, combats, toi! le fils de Pândou. 1,576.

» Que l'oncle maternel, homme instruit, versé dans toutes les obligations des kshatryas, habile tricheur au jeu, que Çakouni, le fils de Gândarî, combatte ici!

» Ce ne sont pas des dés, que jette *l'arc* Gândîva; il n'est pas Krita, ni Dwâpara; Gândîva lance des traits aigus, flamboyants, acérés. 1,577—1,578.

» Décochées par Gândîva, ses flèches épouvantables au fer bien émoulu ne restent pas dans les intervalles des montagnes! 1,579.

» Yama, le Vent, la Mort, le Feu à la tête de cavale

épargneraient quelque part une existence, mais non Dhanandjaya dans sa colère. 1,580.

» Tel que tu fis le jeu dans l'assemblée avec l'oncle *de Souyodhana*, tel, bien défendu par le Soubalide, c'est à toi de livrer ce combat ! 1,581.

» Que tes guerriers combattent, s'ils veulent ; moi, je n'affronterai pas Dhanandjaya : tout ce que nous avons dû faire, ce fut de repousser le *roi des* Matsyas, quand il vint sur la trace de ses troupeaux. » 1,582.

« Açvatthâman voit bien les choses, reprit Bhîshma, et Kripa les voit également bien ; mais Karna veut tout combattre avec la vertu du kshatrya. 1,583.

» Il n'est pas de réponse à l'Atchârya pour un homme judicieux. Il faut commencer par considérer le temps et le lieu, voilà mon sentiment, et combattre ensuite. 1,584.

» L'homme instruit, s'il a cinq ennemis, bons combattants, semblables au soleil, comment son âme ne se troublerait-elle pas au lever de ces *constellations funestes*?

» Tous les hommes, qui savent les devoirs, se trompent sur leurs propres intérêts : je te parle donc, sire, en supposant que cette parole te plaise.

1,585—1,586.

» Pardonne, fils de l'Atchârya, ce que t'a dit Karna pour réveiller ta valeur : une grande affaire nous est survenue. 1,587.

» Maintenant que le fils de Kountî s'approche, ce n'est pas le moment de la division. Vous devez tout pardonner, l'Atchârya, Kripa et ta sainteté. 1,588.

» L'habileté dans les armes est en vos excellences comme la lumière est au soleil. De même que la beauté

n'est jamais entièrement supprimée de la lune, tels sont en vos grandeurs la qualité de brahme et l'astra de Brahma. Les quatre Védas sont d'une part; on voit de l'autre côté les dons du kshatrya. 1,589—1,590.

» Nous n'avons jamais ouï dire que ces deux avantages se trouvâssent tous réunis dans nn seul et même homme, c'est mon sentiment, si ce n'est dans l'instituteur des Bharatides et son fils. 1,591.

» On ne voit pas l'astra de Brahma, la sainte écriture et les Védas mêlés et confondus ailleurs que dans le plus vertueux des hommes, Drona, l'instituteur des Bharatides. 1,592.

» En Védas, en Pourânas, en Itihâsa antique, sire, y aurait-il personne, qui fût supérieur à Droua, excepté le fils de Djamadagni? 1,593.

» Que le fils de l'Atchârya pardonne : ce n'est pas le moment de la division. Tous réunis, combattons le fils de Pâkaçâsana, qui vient à nous. 1,594.

» De ces malheurs, que des hommes sages annoncent ici à l'armée, le plns grand, c'est la division ; et c'est, au sentiment des connaisseurs, le pire de tous. » 1,595.

« Notre juste discours n'est point ainsi, taureau des hommes, lui répondit le Dronide ; mais, enveloppé de sa colère, nn gourou dira-t-il les vertus? 1,596.

» On doit proclamer les vertus d'un ennemi ; les défauts d'un gouron lui-même ne doivent pas être ensevelis dans le silence. Qu'il dise de toutes les manières et de tontes ses forces ce qu'il y a de bien dans un fils, dans un disciple. » 1,597.

« Que l'Atchârya présent ici me pardonne! Que la paix se fasse en lui! reprit Douryodhana : en effet, c'est

quand un gourou n'est pas aliéné, que la conduite prend de la suite ! » 1,598.

Douryodhana alors, fils de Bharata, offrit ses excuses à Drona avec Karna, Bhîshma et le magnanime Kripa.

« Je suis charmé, repartit Drona, de ce discours, que Bhîshma, le fils de Çantanou, a prononcé d'abord. Il faut adopter ici un système tel que le fils de Prithâ ne puisse s'avancer dans la bataille contre Douryodhana ; et que ce roi Douryodhana, soit hâte ou délire, ne tombe pas sous la puissance de ses ennemis, suivant cette ligne de politique ; car, s'il n'avait point achevé son habitation dans les bois, Arjouna ne viendrait pas ici nous montrer sa face ! 1,599—1,600—1,601—1,602.

» Il ne peut maintenant pardonner cette faute avant qu'il n'ait repris son opulence. Adoptons ici une telle conduite qu'il ne puisse joindre le Dhritarâshtride dans le combat et que l'armée échappe à sa défaite. Que le fils de la Gangâ se rappelle son discours, tel qu'il l'a prononcé en présence de Douryodhana, et qu'il parle comme il convient. » 1,603—1,604—1,605.

Bhîshma dit alors :

« Les secondes et les minutes, les heures et les jours se joignent ; les quinzaines lunaires et les mois, les périodes des constellations et les évolutions des planètes, les saisons et les années se joignent également, et dans ce partage de la durée s'opère la révolution du temps.

» Chaque cinquième année donne naissance à deux mois par la longueur du temps et d'après la marche rétrograde des étoiles. 1,606—1,607—1,608.

» Cinq mois et douze jours sont en excédant sur les treize années : tel est mon sentiment. 1,609.

» Bibhatsou est venu parce qu'il a ouï dire tout ce que produit la marche régulière des étoiles, et qu'il a connu certainement le résultat de leurs évolutions.

» Tous *les Pândouides* sont magnanimes; tous connaissent l'intérêt et le devoir ; ils ont Youddhishthira pour monarque : comment auraient-ils manqué au devoir?

1,610—1,611.

» Les fils de Kountî ne sont pas cupides ; ils ont fait une chose difficile ; ils ne désireraient pas même un royaume entier, s'ils n'y avaient aucun droit. 1,612.

» Ces rejetons de Kourou désiraient montrer leur vaillance alors *qu'ils furent dépouillés ; mais*, liés par les chaînes du devoir, ils n'ont pas bougé des obligations du kshatrya. 1,613.

« Quiconque dira un mensonge, qu'il s'en aille à sa ruine ! » C'est ainsi qu'ils pensent, et les fils de Prithâ choisiraient la mort, mais le mensonge jamais !

» Le temps arrivé, ils n'abandonneraient pas ce qu'il doit amener, leur fût-il défendu par le Dieu même, qui tient la foudre : tant est grande la valeur des Pândouides!

1,614—1,615.

» Nous repousserons dans la bataille le plus brave de tous les hommes, qui portent les armes : ce qu'il y a d'heureux ici sera donc fait par ceux, à qui le monde reconnaît du cœur. 1,616.

» Que cela soit décidé promptement : l'orgueil et l'intérêt sont ici en présence : certes ! je n'ai jamais vu un autre homme, rejeton de Kourou, égal à celui-ci dans les combats ? 1,617.

» Dhanandjaya est venu chercher, Indra des rois, un succès à part. En tout combat, qui s'engage, il s'agit

d'être ou de ne ne pas être, de la victoire on de la défaite. 1,618.

» Quiconque entre dans cette lice, n'a qu'une seule de ces faces à voir : c'est indubitable. 1,619.

» Que l'on fasse donc au plus vite, ou la chose, qui convient aux combats, ou la chose, qui est assortie au devoir; car, on ne peut douter, Indra des rois, que Dhanandjaya soit arrivé. » 1,620.

« Mon ayeul, reprit Douryodhana, je n'abandonnerai pas le royaume aux fils de Pândou. Que l'on prépare à l'instant ce qui tient aux usages de la guerre ! » 1,621.

« Que l'on écoute ici ma pensée, dit Bhîshma, s'il te plaît ! car je dois te dire entièrement ce qui est pour toi le salut, rejeton de Kouron. 1,622.

» Hâte-toi de prendre un quart de l'armée et va-t-en à la ville! Qu'un autre, à la tête d'un second quart, se retire avec les vaches. 1,623.

» Drona, Karna, Açvatthâman, le Çaradvatide et moi, nous combattrons le fils de Pândou avec l'autre moitié de l'armée. 1,624.

» Nous lutterons avec Bîbhatsou, revenu dans une ferme résolution. J'arrêterai, comme le rivage retient une mer, séjour des makaras, ou le roi des Matsyas, s'il revient, ou Çatakratou, s'il accourt à son aide ! » 1,625.

Cette parole, que le magnanime Bhîshma venait de prononcer, leur fut agréable ; et le roi des Kourouides la mit aussitôt en exécution. 1,626.

Bhîshma fit d'abord partir le roi ; puis, immédiatement après lui, la richesse des vaches ; ensuite, il fit suspendre la marche aux principaux de l'armée, et se mit à les ranger en bataille. 1,627.

« Atchârya, dit Bhîshma, tiens-toi au milieu, et toi, Açvatthâman, à gauche! Que le prudent Kripa, le Çaradvatide, garde le côté droit? 1,628.

» Que, revêtu de sa cuirasse, Karna le fils du cocher, marche devant! Moi, je me tiendrai à l'arrière-garde, protégeant le dos de toute l'armée. » 1,629.

Tandis que les armées étaient rangées en bataille par les héros des Kourouides, voici venir précipitamment Arjouna, donnant une voix *à tous les échos* par le bruit de son char. 1,630.

Ils virent le haut de son drapeau, ils entendirent le bruit de son char et le son de *l'arc* Gândîva, qui ébranlait fortement *la terre*. 1,631.

A l'aspect de toutes *ces choses* et quand il vit arriver l'héroïque archer de Gândîva, Drona tint ce langage :

« Voilà, dit-il, le haut du drapeau d'Arjouna, qui resplendit au loin : ce bruit est né de son char ; et son singe rugit! 1,632—1,633.

» Ce quadrumane, il inspire une extrême épouvante à toute l'armée : lui, le plus vaillant des maîtres de chars, il est monté sur le sien, qui est le plus excellent des chars. 1,634.

» Il manie le plus éminent des arcs, qui a le son de la foudre.... Voici deux flèches, qui se tiennent réunies à mes pieds. 1,635.

» Ces deux autres dards volent, ayant touché le bord de mes oreilles.... Il est revenu, après qu'il a fait dans le bois une habitation, qui est une œuvre plus qu'humaine.

» Le fils de Prithâ s'incline, il adresse une question à l'oreille. C'est lui, que nous avons long-temps vu homme sage, aimé de ses parents. 1,636—1,637.

Digitized by Google

» Dhanandjaya, le fils de Pândou, est flamboyant d'une extrême beauté. 1,638.

» Monté sur son char, armé de ses flèches, de son carquois à la belle surface, de sa conque, de son drapeau, de sa cuirasse, coiffé de sa tiare, ceint du cimeterre et son arc à la main, le fils de Kountî brille comme un feu *sur l'autel*, qu'on arrose avec des cuillerées de beurre clarifié. » 1,639.

Aussitôt qu'il vit les Kourouides disposés alors pour le combat, Arjouna tint au fils du roi ce discours assorti à la circonstance : 1,640.

« Retiens mes coursiers, cocher, dans la chûte de mes flèches, jusqu'à ce que j'aie vu dans cette armée où se tient cet homme, qui souille la race de Kourou. 1,641.

» Une fois aperçu cet être d'un orgueil extrême, sans m'occuper de tous ceux-là, je volerai sur sa tête, et sa défaite entraînera celle des autres. 1,642.

» Voici Drona et son fils, rangé immédiatement à son côtés ; *voici* Bhîshma, et Kripa, et Karna, ces héros, disposés en bataille ; 1,643.

» Mais je ne vois pas ce roi parmi eux ; il s'en va, emmenant les vaches, et, livré au soin de conserver sa vie, il a pris, je le crains, la route à droite. 1,644.

» Abandonne cette armée de chars et cours là où est Souyodhana ; je combattrai là, fils de Virâta. Il n'y a pas de combat sans chair, et, vainqueur de lui, je m'en retournerai à la tête des vaches, reconquises entièrement. »

Le Virâtide à ces mots retint les coursiers de toutes ses forces et leur abandonna les rênes du côté où étaient les héros Kourouides. 1,645—1,646—1,647.

Il poussa les chevaux vers l'endroit où se tenait le roi

Souyodhana. Quand il vit Swétavâhana s'avancer, en laissant à part la multitude de ses chars, Karna devina son dessein et fit alors ce discours : « Ce Bibhatsou ne pourra pas tenir de pied ferme contre le souverain.

1,648—1,649.

» Défendons les derrières du roi, qui va promptement faire volte-face ; car cet *Arjouna*, qui est autre que le Dieu aux mille regards, ou Krishna, le fils de Dévakî, ou l'instituteur spirituel, ce Bharadwadjide au grand char avec son fils, ne saura combattre seul ce héros, bouillant de colère ! 1,650—1,651.

» Que nous importent les vaches ou une vaste richesse? Ce qu'il y a de plus essentiel, c'est Douryodhana, qui est plongé comme un navire dans les eaux du fils de Prithâ ! »

Après que Bibhatsou eut marché ainsi, il proclama son nom, et répandit bientôt sur l'armée ses flèches, telles qu'un essaim de sauterelles. 1,652—1,653.

Ensevelis dans cette multitude de traits décochés par le fils de Prithâ, les guerriers ne voyaient plus ni la terre, ni le ciel, engloutis dans ces dards. 1,654.

En vain, ils tombaient dans le combat, leur sentiment ne se tournait pas à la fuite ; ils honoraient dans leur pensée la légèreté du Prithide. 1,655.

Il remplit sa conque d'un son, qui hérissa d'épouvante le poil des ennemis ; il fit vibrer le plus excellent des arcs ; il excita les esprits dans son drapeau. 1,656.

Au son de cette conque, au fracas des roues de son char, au bruit de son arc Gândîva, la terre fut ébranlée.

Fouettées par tous les êtres non humains, qui font leur habitation dans les drapeaux, les vaches, courant de tous les côtés, la queue agitée en l'air, se remirent dans la plage

méridionale et revinrent au pays. 1,657—1,658—1,659.

Quand il eut dispersé l'armée des ennemis et reconquis les vaches, superbe, son arc à la main, il s'avanca, désirant engager de nouveau le combat, sa face tournée vers Douryodhana. 1,660.

Tandis que les vaches revenaient lestement chez les Matsyas, les héros des Kourouides accoururent d'un pied rapide, voyant que Kirîtî, son but atteint, s'avançait tournant la face vers Douryodhana. 1,661.

Dès qu'il vit, sous une multitude de drapeaux, s'approcher leurs nombreuses armées dans une profonde étendue, l'exterminateur des ennemis, s'adressant au Virâtide, tint ce langage au fils du roi des Matsyas : 1,662.

« Donne promptement toute la vélocité possible à ces chevaux blancs, que retiennent des brides d'or. Déploie, tes efforts ! Que j'extermine ce troupeau des lions de Kourou ! 1,663.

» Un fils de cocher, éléphant vicieux, désire combattre avec moi, *vigoureux* éléphant : ne laisse point arriver au combat, fils de roi, cet homme orgueilleux de la faveur de Douryodhana ! » 1,664.

Le fils de Virâta avec ses grands coursiers aux ceintures d'or, légers comme le vent, passa d'abord cette armée de guerriers montés sur des chars ; ensuite, il conduisit le fils de Pândou au milieu du champ de bataille.

Tchitraséna, Sangrâmadjit, Çatrousaha et Djaya, ces héros, qui désiraient éclipser Karna, s'avancèrent, avec leurs dards et leurs flèches, au-devant du Bharatide, qui fondait *sur eux*. 1,665—1,666.

Secondé par la chaleur du *vol* impétueux de ses flèches et la splendeur de son arc, l'homme héroïque incendia la

multitude des chars aux plus excellents des Kourouides, comme le feu consume une forêt. 1,667.

Tandis que ce combat tumultueux se déroulait, Vikarna assaillit avec un char, d'où pleuvait une épouvantable grêle de flèches, le frère puîné de Bhîma, cet Arjouna, habile à combattre sur un char. 1,668.

Celui-ci banda son arc sublime, enrichi d'or, à la corde solide ; il abattit d'un coup violent le drapeau de Vikarna et l'enseigne tranchée disparut aussitôt. 1,669.

Son rival, le fléau des ennemis, ne pouvant tolérer que le fils de Prithâ contînt les bataillons ennemis et fît des actions plus qu'humaines, harcela Kirîtî avec une pluie de flèches. 1,670.

Blessé par le roi, monté dans son char, il s'enfonça dans l'armée des Kourouides, après qu'il eut percé l'Immolateur des ennemis avec cinq flèches et frappé son cocher avec dix. 1,671.

Ensuite, atteint avec un trait par l'éminent guerrier dans les membres postérieurs du corps, il tomba sans vie sur le champ de bataille, comme un arbre, que le vent a brisé au sommet d'une montagne et qui croule sur la terre. 1,672.

Rompus par ce puissant guerrier, qui les surpassait en héroïsme, ces héros éminents s'ébranlèrent, tels qu'une forêt aux grands arbres, secoués par la force de l'ouragan dans la saison venteuse. 1,673.

Sous les coups d'Arjouna, ces héros des hommes, donateurs de richesses, les égaux d'Indra en courage, s'endormirent, dans leurs beaux ornements, sur la terre, vaincus dans ce combat par le fils de Çakra. 1,674.

Ce mortel héroïque, l'arc Gândîva à sa main, immola

dans cette bataille les ennemis, comme de grands éléphants de l'Himâlaya, que revêtiraient des cuirasses de fer noir et d'or. 1,675.

Il se promenait sur le champ de bataille, incendiant les plages et les points intermédiaires, comme le feu brûle une forêt à la fin de l'été, où les feuilles jonchent la terre, et comme le vent dissipe les nuages du printemps. 1,676.

Kirîtî se promenait, monté sur son char, disséminant les ennemis dans la plaine; il tua d'une âme superbe les chevaux du frère de Karna, que traînait un blanc attelage.

Vainqueur dans cette bataille, il lui enleva promptement d'une seule flèche sa tête. coiffée d'une tiare; et le fils du cocher, Vaîkartana, après la mort de son frère, déploya son courage. 1,677—1,678.

Il prit deux pachydermes, rois des éléphants, et fondit comme un tigre sur un taureau géant. Vaîkartana de frapper lestement le fils de Pândou avec douze flèches.

Il perça tous les chevaux dans leurs membres, il blessa le fils de Virâta à la main; mais Kirîtî s'élança rapidement au-devant de Vaîkartana, qui accourait à grands pas.

1,679—1,680.

Il donna l'essor à sa légèreté, et se rua avec impétuosité sur un éléphant, comme Garouda aux ailes admirables. Ces deux héros étaient vigoureux, capables de supporter tous les ennemis et supérieurs à tous ceux, qui manient un arc. A peine eurent-ils entendu ce combat de Karna et du Prithide, les enfants de Kourou s'arrêtèrent, curieux de voir *ce spectacle*. Le fils de Pândou, de qui la colère s'était promptement soulevée, jeta un regard de joie sur le coupable Karna. 1,681—1,682.

Dans un instant, il disparaît avec son char, ses chevaux

Digitized by Google

et son cocher sous l'épouvantable pluie d'une multitude de flèches. Ensuite, douloureusement blessés, avec leurs éléphants et leurs chars, les guerriers de ces éminents Bharatides, poussent de longs cris, ensevelis avec leurs chevaux, Bhîshma à leur tête, et les chars tout remplis des flèches lancées par Kirîtî. L'héroïque *ennemi* de repousser avec une foule de traits les dards, que lui décochent les bras d'Arjouna. 1,683—1,684.

Le magnanime Karna se tenait, son arc et ses flèches à la main, *aussi* prompt *que* le feu avec les étincelles. C'était un bruit de paumes frappées sur le gantelet, un retentissement de conques, de panavas et de tambours, d'applaudissements donnés par les Kourouides au fils du soleil, qui faisait résonner sa corde et retentir sa manique. Karna pousse un cri, aussitôt qu'il vit Kirîtî jeter des clameurs, tirer un son de l'arc Gândîva, et imprimer une fin terrible et confuse aux parties les plus hautes des drapeaux et des grandes bannières aux queues agitées. Mais Arjouna fatigue de ses flèches le fils du soleil avec le char, les chevaux et le cocher. 1,685—1,686—1,687.

Kirîtî inonda fortement de ces traits l'auguste *guerrier* sous les yeux de Drona même et de Kripa ; le fils du soleil fit crever comme un nuage l'ouragan de ses flèches nombreuses sur le fils de Prithâ. 1,688.

Et le prince, coiffé d'une tiare en guise de bouquet de fleurs, couvrit Karna de ses dards acérés. Tandis qu'ils lançaient des traits bien aigus dans ce combat, où s'accroissait la masse des astras et la multitude des flèches, 1,689.

Le monde pensa voir le soleil et la lune comme montés sur leurs chars au milieu des nuages. Adroit et

rapide, Karna blessa de ses flèches les coursiers du Prithide. 1,690.

D'une main furieuse, avec trois dards, il perça le cocher; avec trois autres, il eut bientôt abattu le drapeau: mais, réveillé par ses blessures, comme un lion endormi, le fléau des batailles, 1,691.

Djishnou, le plus vaillant des Kourouides, l'archer, qui maniait Gândîva, fondit sur Karna, ses traits à la main. Battu par une pluie d'astras et de flèches, le magnanime fit éclore une action plus qu'humaine. 1,692.

Il couvrit de ses dards le char de Karna, comme le soleil enveloppe les mondes avec le filet de ses rayons; tel qu'un roi des éléphants frappé, il prit dans son carquois des bhallas acérés. 1,693.

Il tendit son arc, tiré jusqu'à l'oreille, et blessa le fils du cocher dans ses membres. L'immolateur des ennemis ouvrit dans le combat son cou, son front, sa tête, ses cuisses, ses bras et ses membres postérieurs avec des flèches aiguës, semblables à la foudre et lancées par l'arc Gândîva. Forcé par les traits, que lui décochait le fils de Prithâ, tel qu'un éléphant chassé par un autre éléphant, et consumé par les dards du Pândouide, Karna de se retirer promptement et d'abandonner la tête du champ de bataille. 1,694—1,695.

Quand le fils adoptif de Râdhâ fut parti, les *héros* s'avancèrent lentement avec une armée, qui était comme à lui et sous la conduite de Souryodhana vers le fils de Pândou. 1,696.

Le fils de Kountî, Bîbhatsou aux blancs coursiers, revint maintes fois avec ses flèches et le rire sur les lèvres, comme un rivage empêche la grande mer *d'aller plus*

Digitized by Google

avant, l'impétuosité de cette armée, qui arrivait en ordre de bataille. Maître du meilleur des chars, il s'avança, opérant un astra divin. 1,697—1,698.

Le fils de Prithâ couvrit de flèches lancées par *l'arc* Gândîva les dix points de l'espace, comme le soleil enveloppe la terre de ses rayons. 1,699.

Il n'y eut pas un char, ni un coursier, ni un éléphant, ni une cuirasse, qui ne fut brisée dans un intervalle large de deux doigts seulement, d'après l'union du sublime Krishna avec la nature divine, l'enseignement et l'art, dont ses coursiers étaient doués, la vertu de circuler, dont étaient saturés ses astras. 1,700—1,701.

A la vue de la vaillance rapide et supérieure de Djishnou, on applaudit à Bibhatsou, tel que le feu de la mort, qui consume les créatures. 1,702.

Les hommes ne pouvaient supporter son regard, comme celui du soleil flamboyant. Dévorées par les traits d'Arjouna, les armées resplendissaient semblables à des nuages, disposés en bataillons devant une montagne, occupée par les rayons de l'astre lumineux. Telles que des bois d'açokas, garnis de belles fleurs, ainsi brillaient les armées, Bharatide, sous les flèches du fils de Prithâ. Desséchant la fleur d'or dans le bouquet ouvert par les traits d'Arjouna, le vent soutenait dans l'air les ombrelles et les drapeaux. Les dix points de l'espace tombèrent, tremblants de l'épouvante, causée par la vigueur de ces héros.

1,703—1,704—1,705—1,706.

Occupant cette place des chars, le fils de Prithâ coupait les jougs des chevaux. Il abattait les éléphants à grands coups sur les oreilles, les flancs et les défenses, entre les lèvres, dans les articulations et dans *tous* les membres.

Tel que la surface du ciel est voilée par des nuages, tel, en un instant, la terre fut couverte par les corps sans vie des énormes éléphants de l'armée ennemie. De même qu'au temps où expire un youga, le feu brûle du bout de ses flammes tous les êtres immobiles et mobiles, qui sont la proie de la mort, ainsi le Prithide consumait, grand roi, les ennemis dans la bataille.

1,707—1,708—1,709—1,710.

Par les splendeurs de toutes les flèches, par le son de l'arc *Gândiva*, par le bruit de tous les êtres non humains, qui habitent les drapeaux, et par les cris, que vomissait contre les ennemis des Dieux (1) le singe, rugissant une menace démesurément épouvantable, Bibhatsou, le vigoureux destructeur des ennemis, jetait la terreur dans cette bataille, qui avait ses deux bras pour *seuls* combattants. Il fondit à l'orient sur l'armée des chars de l'ennemi; il s'avança *d'abord* rapidement sur la terre ; ensuite, il les attaqua hardiment. Telles que des oiseaux dociles à l'ordre *du maître*, Arjouna d'envelopper l'atmosphère avec une multitude de flèches aériennes, semblables à du sang. Dans ces entrefaites, sire, des traits incalculables furent semés en tous les points de l'espace, comme les rayons du soleil aux brûlantes splendeurs. Une fois seulement les ennemis ne purent aborder son char : « Puisque les chevaux ne peuvent l'atteindre, pourquoi, disaient-ils, ne

(1) Seuls, Bohtlingk et Roth inscrivent cette expression dans leur Dictionnaire ; mais ils avouent prudemment qu'ils n'en connaissent pas la signification : « *Datvâripât ?* Mahâ-Bhârata, III, 1,712, » disent-ils tout simplement, et, sans risquer une traduction quelconque, ils passent à autre chose. Nous traduisons, en supposant que l'auteur a voulu ou dû mettre une syllabe de plus : *datvârijalpât*.

laisse-t-il pas s'approcher tout autre de son char. » De même que ses flèches ne demeuraient pas dans les corps de l'ennemi, de même le char de Bibhatsou ne restait pas alors au milieu des bataillons contraires. Il eut bientôt jeté l'agitation dans l'armée des ennemis, comme le tortueux serpent Ananta, qui se joue au sein de la grande mer. Tous les êtres entendirent le son de cet arc, inoui et dominant tous les bruits, que Kiritî décochait coup sur coup, sans mesure. On vit les éléphants éternels, que séparent d'immenses intervalles, couverts de ses flèches, comme les nuages le sont des rayons de la lumière. Continuellement se dessinait dans la bataille le circuit de l'arc du *héros*, qui tirait à droite et à gauche, parcourant toutes les plages de l'espace. De même que les regards ne tombent jamais sur des choses, qui n'ont pas de formes perceptibles aux yeux, de même les traits de l'archer du Gândîva ne tombaient pas sur des êtres invisibles. Telle que serait la route de mille éléphants marchant de compagnie dans un bois, telle paraissait aux yeux la route du char de Kiritî. « C'est Indra, sans doute, qui, dans son désir d'assurer la victoire au Prithide, nous immole de ces coups continus à la tête de ses Immortels ! » pensaient les ennemis, que frappait le fils de Prithâ ; ou « C'était la Victoire, s'imaginaient-ils, qui infligeait ces coups démesurés aux ennemis ; (*De la stance* 1,711 *à la stance* 1,725.)

Ou : « C'était, pour ainsi dire, la Mort elle-même, qui sous les traits d'Arjouna, détruisait les créatures ! » Frappés sous la main du fils de Prithâ, les corps de l'armée des Kourouides s'affaissaient, suivant l'ordre du fils de Kountî pour ses exploits. Le *Virâtide* suivait les têtes de

l'ennemi, que Djishnou avait tranchées, comme des têtes de plantes annuelles. 1,726—1,727.

La crainte d'Arjouna ravit les forces des Kourouides ; le vent d'Arjouna brisa les forêts des ennemis d'Arjouna.

Les gouttes de sang teignirent en rouge la surface de la terre ; et le vent ne souleva plus qu'une poussière, mêlée de sang. 1,728—1,729.

Une éclatante rougeur colora les rayons de l'astre lumineux ; l'atmosphère avec le soleil offrit en ce moment l'aspect d'un rouge crépuscule. 1,730.

Quoique le flambeau du jour fut arrivé au mont Asta, le fils de Pândou ne cessa pas de combattre. Le héros à l'âme inconcevable s'avança, escorté de ses astras célestes, contre tous ceux, qui portaient l'arc : contre tous ceux, que le courage faisait rester de pied ferme dans la bataille. Il fit tomber sur Drona vingt-et-un de ces dards, appelés ksourapras. 1,731—1,732.

Il blessa Doussaha avec dix flèches : le Dronide en eut huit, Douççâsana douze, Kripa le Çaradvatide trois, Bhîshma, le fils de Çantanou, six, et le roi *Douryodhana*, cent pour son partage. Immolateur des héros ennemis, il blessa à l'oreille Karna d'une flèche barbelée.

1,733—1,734.

Dès qu'il eut mis hors de combat ce héros, versé dans tous les astras, qu'il eut tué son cocher et ses chevaux, et l'eut réduit sans char, il brisa même son armée. 1,735.

Aussitôt qu'il vit leurs bataillons rompus et ce Prithide ferme devant lui sur le champ de bataille, le fils de Virâta, qui savait son dessein, lui tint ce langage : 1,736.

« Monte sur ton char éclatant avec moi pour cocher,

fils de Prithâ. Vers quelle armée désires-tu aller ? J'irai avec toi, sur ton ordre. » 1,737.

Arjonna lui répondit :

« Vois-tu ce guerrier, qui se tient sur ce char, ombragé d'un drapeau noir, Outtara, avec ces chevaux rouges sans blessure et couverts d'une peau de tigre ? 1,738.

» Conduis-moi au front de cette armée ! Je veux montrer un rapide astra à ce Kripa, le solide archer. 1,739.

» Celui, qui étale sur son drapeau cette belle aiguière, faite d'or, c'est l'instituteur spirituel, Drona, le plus vaillant de tous ceux, qui portent les armes. 1,740.

» Il a toujours droit à mes hommages entre tous ceux, qui manient les armes ; décris un pradakshina autour de ce grand héros, qui a l'âme bien sereine. 1,741.

» Mets pied à terre : c'est le devoir éternel. Que Drona commence par m'envoyer ses flèches ; je lui répondrai avec les miennes ; et de cette façon la colère ne peut naître en son cœur. A ses côtés, ce guerrier, de qui le drapeau montre à nos yeux un arc, 1,742—1,743.

» C'est le fils de l'Achârya, le magnanime Açvatthâman, qui est toujours digne de mes hommages entre tous ceux, qui portent les armes. 1,744.

» Aborde mainte fois son char et retire-toi devant lui mainte fois. Ce héros, qui, dans cette armée de chars, est revêtu d'une cuirasse d'or, 1,745.

» Qui, général d'armée, préside à la troisième division et de qui le sommet de l'étendard présente à la vue un éléphant, couvert de son enseigne d'or, 1,746.

» C'est le fortuné fils de Dhritarâshtra, le roi Souyodhana ! Conduis, héros, en face du sien ton char, destructeur des chars ennemis. C'est un roi, qui sème la terreur ; il

est enivré de la fureur des combats; il est réputé pour l'astra rapide le premier des disciples de Drona.

1,747—1,748.

» Je lui ferai voir dans ce combat un astra rapide avec ampleur..... Ce guerrier, qui porte à la cime de son drapeau un éclatant ceinturon d'éléphant, 1,749.

» C'est Karna, le fils du soleil, que tu as connu naguère. Aborde le char du fils adoptif de Râdhâ à l'âme cruelle,

» Et déploie tes efforts dans le combat; car il rivalise toujours avec moi dans la bataille. Mais ce vigoureux archer, qui se tient sur son char, la main parée d'un bracelet et sous une enseigne de couleur noire, ornée de cinq étoiles; celui, de qui le drapeau flotte, bigarré du soleil et des étoiles, tandis que son front est ombragé de ce parasol blanc et sans tache; celui, qui, ressemblant au soleil à la cime d'un nuage, se tient devant cette nombreuse multitude de chars, décorés de bannières et de drapeaux divers; celui, à qui l'on voit avec un casque d'or une cuirasse d'or, semblable au soleil et à la lune: c'est Bhishma, le fils de Çântanou, notre arrière-grand-oncle à tous, qui afflige, pour ainsi dire, mon âme de douleur.

1,750—1,751—1,752—1,753—1,754—1,755.

» Environné d'une pompe royale, il suit le parti de Douryodhana. On peut s'avancer derrière lui, il ne me fera point obstacle. 1,756.

» Gouverne avec attention mes coursiers, tandis que je vais combattre de cette manière. » Alors le fils de Virâta, sans crainte, de conduire l'Ambidextre à l'endroit même, sire, où était Kripa, aspirant à combattre Dhanandjaya.

1,757—1,758.

Ces armées des Kourouides, les sublimes archers, on

es voyait se répandre, telles que des nuages, quand un léger souffle du vent les pousse, à la fin de la saison chande. 1,759.

Près des chevaux s'arrêtèrent les combattants montés et les éléphants aux formes épouvantables, stimulés avec des aiguillons et des leviers de fer, flamboyants de cuirasses variées et gouvernés par des guerriers de haute taille. Çakra, équitant sur Soudarçana, s'avança avec l'armée des Dieux, avec les bataillons des Marontes, des Viçvas et les deux Açwins. Cette armée, toute remplie de grands Ouragas, de Gandharvas, d'Yakshas et de Dieux, resplendissait alors, sire, comme la réunion des planètes, dégagées des nuages et lançant au milieu des hommes la puissance de leurs rayons. 1,760-1,761-1,762-1,763.

Les Dieux, portés individuellement chacun sur son char, vinrent contempler ce grand, cet épouvantable combat, qu'allait enfanter la rencontre de Kripa et d'Arjouna. 1,764.

Ensuite, resplendit le char du roi des Dieux, beau à voir, céleste, orné de toutes les sortes de pierres fines, allant à volonté, et soutenu dans les airs. 1,765.

Les trente-trois Dieux, leur monarque à la tête, se tenaient là où une colonne d'or et une autre faite de pierreries et de perles faisaient supposer une centaine de cent mille palais. Les Gandharvas, les Rakshasas, les serpents, les Mânes et les grands rishis, 1,766—1,767.

Le roi Vasoumanan, Balâksha, Soupratarddana, Ashtaka, Çivi, Yayâti, Nahousha, Gaya, 1,768.

Manou, Pourou, Raghou, Bhanou, Kriçaçva, Sagara, Nala, tous rayonnants de lumière, virent le char du roi des Immortels. 1,769.

Les chars d'Agni, d'Iça, de Lunus, de Varouna, du Pradjapati, de Dhatri et de Vidhatri, de Kouvéra et d'Yama, d'Alambousha, d'Ougraséna et du Gandharva Toumbourou brillaient à part et suivant leur espèce.

Les rishis du plus haut rang, les Siddhas et les foules de tous les Dieux étaient venus contempler ce combat des Kourouides et d'Arjouna. 1,770—1,771—1,772.

Là, se disséminait partout l'odeur pure des bouquets divins, comme celle des arbres fleuris au commencement du printemps. 1,773.

Les ombrelles, les vêtements, les drapeaux, les éventails, tout là n'était aux yeux que pierreries chez les Dieux présents. 1,774.

Toute remplie de rayons de lumière, était calmée la poussière de la terre; et le vent, s'imprégnant de parfums célestes, en caressait les combattants. 1,775.

L'atmosphère était, pour ainsi dire, illuminée; sa forme admirable était ornée par les plus grands des Dieux, amenés en ces lieux sur des chars divers, merveilleux, rassemblés, arrêtés là, éclairés par mainte et mainte pierrerie. Là, brillait le Dieu, qui tient la foudre, monté sur son char, environné des Immortels. 1,776—1,777.

Le Dieu à la grande splendeur portait une guirlande tressée de nélumbos et de lotus : il contemplait dans ce combat son fils de ses mille yeux et ne pouvait en rassasier ses regards. 1,778.

Quand il vit les armées des Kourouides en ordre de bataille, le fils de Prithâ et de Pândou, adressant la parole au fils de Virâta, lui dit ces mots : 1,779.

« Marche à la droite de ce guerrier, sur le drapeau duquel on voit un autel d'or; car c'est Kripa le Çaradvatide. »

A peine eut-il entendu cet ordre de Dhanandjaya, le Virâtide s'empressa alors d'exciter ses chevaux, pareils à l'argent, ornés d'insignes d'or. 1,780—1,781.

Il entra peu à peu dans la plus grande vélocité, et lança ses coursiers, qui paraissaient irrités et ressemblaient à la lune. 1,782.

Habile à gouverner les chevaux, il conduisit les siens vers l'armée des Kourouides et fit rebrousser chemin à ses coursiers, rapides comme le vent. 1,783.

Il traça un cercle à droite, il en décrivit un à gauche, et le Matsya, qui savait la vraie nature des chevaux, égara l'esprit des Kourouides par les mouvements de son char. 1,784.

Le fils de Virâta sans crainte aborda le char de Kripa, décrivit autour de lui un pradakshina, et fort, il s'arrêta devant lui (1). 1,785.

Arjouna remplit alors d'un souffle puissant Devadatta, la meilleure des conques, et, déployant sa force, il proclama son nom. 1,785.

Grand fut le bruit de cet instrument, que le vigoureux Djishnou fit résonner dans ce combat : on eût dit une montagne, qui se fendait. 1,786.

Les Kourouides avec leurs guerriers d'applaudir au son de cette conque, qui n'éclata point au souffle cent fois répété d'Arjouna. 1,787.

Le bruit alla frapper le ciel, rebondit et fut entendu à son retour : Maghavat laissa échapper de sa main la foudre, comme si elle tombait sur une montagne. 1,788.

(1) Ce çloka est numéroté dans l'édition par erreur 1,784 : nous doublons un chiffre comme elle.

Dans ce moment, plein d'orgueil pour sa force, Kripa, l'héroïque Çaradvatide, ne put supporter un tel son.

En courroux, ce héros, qui désirait un combat avec Arjouna, saisit vivement sa *conque*, fille du grand bassin des eaux, et la remplit d'un souffle vigoureux.

1,789—1,790.

Le plus vaillant des maîtres de chars couvrit du son les trois mondes ; et, prenant son arc, il en fit alors résonner la corde. 1,791.

Semblables au soleil et prêts à combattre, les deux robustes chars brillaient, arrêtés l'un en face de l'autre, comme deux nuages d'automne. 1,792.

Ensuite, le Çaradvatide blessa rapidement avec dix flèches aïgues, accoutumées à fendre les articulations, le fils de Prithâ, le destructeur des héros ennemis. 1,793.

De son côté, bandant le Gândîva, grande arme, célèbre dans le monde, celui-ci décocha de nombreuses et tranchantes flèches de fer. 1,794.

Mais, avant qu'ils ne fussent arrivés, Kripa, avec des traits acérés, coupa par centaines et par mille les dards du Prithide, qui s'abreuvaient de sang. 1,795.

Arjouna courroucé, faisant décrire diverses routes à son char, enveloppa d'une multitude de flèches les plages du ciel et les espaces intermédiaires. 1,796.

L'auguste Prithide à l'âme sans mesure donna, pour ainsi dire, à l'atmosphère une seule ombre de tous les côtés; il couvrit Kripa avec des centaines de flèches. 1,797.

Harcelé de ces dards aigus et tels que la flamme du feu, Kripa d'accabler précipitamment le magnanime fils de Prithâ à la force incomparable sous dix mille flèches,

et de pousser un cri dans cette bataille. Puis, le héros, prenant son arc, le blessa de dix traits aux nœuds inclinés, aux derniers nœuds d'or. Mais l'habile Arjouna de blesser à la hâte ses chevaux avec quatre longues flèches acérées, décochées par Gândîva. Percés de ces traits aigus, tels que des feux flamboyants, les coursiers

1,798—1,799—1,800—1,801.

De bondir tous, et Kripa de tomber en bas de sa place. A peine eut-il vu cette chûte du Gotamide, le fils de Kountî, 1,802.

Le destructeur des héros ennemis s'abstint de le frapper à terre et observa le respect dû à sa majesté. Aussitôt qu'il fut remonté dans sa place, le Gotamide blessa à la hâte l'Ambidextre avec dix flèches aux plumes de héron. Le fils de Prithâ lui trancha son arc d'un bhalla acéré, et, en outre, lui enleva le bracelet de sa main ; puis, avec des traits aigus, qui fendent les articulations, il le dépouilla de sa cuirasse, mais il n'en profita nullement pour accabler sa personne. Dès qu'il eut perdu sa cuirasse, le corps de Kripa nu apparut dans ce temps comme le corps d'un serpent. Il prit un nouvel arc, en remplacement de l'arc, que son rival avait tranché.

1,803—1,804—1,805—1,806—1,807.

Le Gotamide tenait son arme prête, et *la suite* fut une chose, pour ainsi dire, merveilleuse ; car le fils de Kountî la coupa encore *dans sa main*, avec une flèche aux nœuds inclinés. 1,808.

Meurtrier des héros ennemis, le Pândouide à la main exercée trancha de même les nombreux autres arcs du Çaradvatide. 1,809.

Rejetant son arc coupé, l'auguste guerrier envoya de

son char au fils de Pândou une lance de fer, semblable à la foudre enflammée. 1,810.

Arjouna de trancher avec dix flèches dans l'air, où elle volait, pareille à une grande torche, cette lance géante aux ornements d'or. 1,811.

Coupée en dix morceaux par le sage fils de Prithâ et par ses bhallas, envoyés d'un même coup, elle tomba sur le sol de la terre! Kripa, saisissant un arc prêt, se hâta de blesser le fils de Kountî avec dix traits acérés. Arjouna à la grande splendeur décocha en colère dans la bataille trente flèches, aiguisées sur la pierre et brillantes comme le feu. Adroit dans le combat, le héros avec une flèche brisa son joug, avec quatre il tua ses chevaux, avec six il abattit du corps la tête de son cocher, avec trois il rompit le trivénou (1), et avec deux il fracassa les roues.

1,812—1,813—1,814—1,815.

Il trancha avec douze bhallas son magnifique drapeau ; enfin, semblable à Indra, Phâlgouna en riant perça la poitrine de Kripa avec treize flèches, pareilles à la foudre. Son arc en pièces, sans char, ses chevaux tués, son cocher mort, le guerrier sauta vite à bas, tenant à la main sa massue, qu'il s'empressa d'envoyer à son rival. L'arme pesante, bien ornée, lancée par Kripa, mais détournée de sa route par les traits d'Arjouna, n'arriva point à son but. Alors, désirant sauver le Çaradvatide en colère, les guerriers *à l'envi* d'inonder de tous les côtés du combat le fils de Prithâ sous des pluies de flèches. Le fils de Virâta, faisant tourner les chevaux à gauche et décrivant un double cercle, écarta les combattants ; mais ces premiers

(1) Partie essentielle d'un char. (*Böhtlingh* et *Roth.*)

des hommes, enlevant Kripa, réussirent à l'emporter avec une grande vitesse loin de Dhanandjaya, le fils de Kountî. *(De la stance* 1,816 *à la stance* 1,822.*)*

Après qu'on eut retiré Kripa de la bataille, l'inaffrontable Drona saisit un arc, accompagné de ses flèches, et courut avec ses chevaux rouges sur le héros aux blancs coursiers. 1,823.

Dès qu'il vit le gourou au char d'or arriver près de lui, Arjouna, le plus valeureux des conquérants, jeta ces mots à Outtara : 1,824.

« Cocher, conduis-nous, s'il te plaît, à l'armée de Drona, là, où tu vois briller sur ce drapeau un autel d'or, décoré de bannières et porté sur le plus joli des trépieds. C'est lui, que traînent ces grands, beaux et reluisants coursiers au rouge pelage, 1,825—1,826.

» Admirables à voir, instruits dans toutes les leçons du manége, la tête rouge, semblables au suave corail et attelés au plus magnifique des chars. 1,827.

» L'auguste Bharadwadjide a de longs bras ; sa splendeur est grande ; il est doué des apparences de la force, et sa vaillance est renommée dans tous les mondes. 1,828.

» Égal à Ouçanas en intelligence, semblable à Vrihaspati en politique, c'est un vénérable personnage, en qui se trouvent rassemblés dans leur plénitude les quatre Védas, la continence, l'art de tirer la flèche et tous les astras célestes avec les destructions. 1,829—1,830.

» La patience, la répression des sens, la vérité, la mansuétude et la droiture, ces qualités et d'autres en grand nombre n'abandonnent jamais ce brahme. 1,831.

» Je désire engager une bataille avec cet homme vertueux : conduis-moi donc, Outtara, près de l'instituteur

spirituel ; mène là promptement tes chevaux. » 1,832.

A ces mots d'Arjouna, le Virâtide lança les coursiers aux ornements d'or vers le char du Bharadwadjide.

Drona conrut au-devant du fils de Prithâ et de Pândou, le plus vaillant des guerriers montés sur un char, qui accourait au galop de ses coursiers, tel qu'un éléphant enivré fond sur un rival en rut. 1,833—1,834.

Il fit retentir sa conque, dont le son était égal au bruit de cent tambours, et toute l'armée en fut émue, telle que la mer agitée. 1,835.

Les hommes furent saisis d'étonnement sur le champ de bataille, quand ils virent ces bons chevaux rouges se mêler dans le combat avec ces conrsiers à la blancheur du cygne, rapides comme la pensée. 1,836.

Dès qu'ils virent sur le front de la bataille avec ces deux chars pleins de force, l'Atchârya et son disciple, tous deux intelligents, consommés dans la science et qui n'avaient jamais été vaincus; dès qu'ils virent ces deux héros à la grande vigueur, Drona et le fils de Prithâ, qui s'embrassaient mutuellement, l'émotion agita mainte fois la vaste armée des Bharatides. 1,837—1,838.

Ensuite, plein de joie, le sourire sur les lèvres, l'héroïque et vigoureux fils de Prithâ, ayant fait approcher son char à côté du char de Drona, le salua respectueusement; et le robuste Kountide, le meurtrier des héros ennemis, lui adressa d'une voix tendre ces mots, que précédait une parole de flatterie : 1,839—1,840.

« Nous avons achevé notre habitation dans la forêt et nous désirons en tirer vengeance. Tu ne dois pas allumer de colère envers nous, guerrier toujours difficile à vaincre dans le combat. 1,841.

» Je lancerai mes flèches contre toi en réponse à tes flèches, mortel sans péché ; tel est mon sentiment : que ta sainteté daigne accomplir ma parole. » 1,842.

Alors Drona de lui envoyer vingt flèches supérieures ; mais le fils de Prithâ, à la main exercée, les trancha avant qu'elles ne fussent arrivées. 1,843.

Le vigoureux combattant déchira avec un millier de flèches le char de son rival et lui fit voir ensuite l'astra rapide. 1,844.

Irritant, pour ainsi dire, le fils de Kountî, ce guerrier à l'âme sans mesure inonda ses chevaux, semblables à l'argent, de flèches aiguisées sur la pierre. 1,845.

De cette manière s'agitait le combat de Kirîtî et du Bharadwadjide, où l'un et l'autre décochaient également des flèches à la splendeur enflammée. 1,846.

Tous les deux étaient renommés pour les exploits, tous les deux égalaient en rapidité le vent même, tous les deux possédaient la science des astras célestes, tous les deux brillaient du plus grand éclat. 1,847.

Les multitudes de traits, décochés de leurs mains, jetaient le délire dans l'esprit des rois ; et les guerriers, qui s'étaient rassemblés en ce lieu, étaient frappés de stupeur. 1,848.

Tandis que les deux rivaux faisaient voler rapidement les flèches, on applaudissait Drona dans le combat : « Bien ! bien ! » disait-on : en effet, quel autre était digne de combattre Phâlgouna ? 1,849.

« Il est terrible, il est versé dans les sciences du kshatrya, celui, qui lutte avec le gourou ! » s'écriaient les guerriers alors réunis à la tête du combat.

Ces deux héros invaincus, aux longs bras, s'affrontant

pleins de colère, se couvraient l'un l'autre d'une multitude de traits. 1,850—1,851.

Faisant vibrer son arc immense, inéluctable, au dos en or, le Bharadwadjide en colère blessa Phâlgouna.

Il couvrit la splendeur du soleil avec des réseaux de flèches lumineuses, aiguisées sur la pierre, lancées sur le char d'Arjouna. 1,852—1,853.

Le héros aux bien longs bras de blesser le fils de Prithâ avec des traits aigus, à la grande légèreté, comme un nuage inonde une montagne de pluies. 1,854.

Le Pândouide vigoureux, rapide, plein d'ardeur, saisit l'arc Gândîva céleste, destructeur des ennemis, sans égal dans l'accomplissement d'une fonction; il envoya différents et nombreux dards; il détruisit les pluies de flèches du Bharadwadjide par les traits décochés lestement de son arc : ce fut une chose, pour ainsi dire, merveilleuse; et le fils de Prithâ, l'admirable Dhanandjaya, parcourant avec son char 1,855—1,856—1,857.

A la fois tous les points de l'espace, lui fit voir entièrement les astras. Il fut donné par ses flèches à l'atmosphère une seule ombre de tous les côtés. 1,858.

Drona ne fut plus vu alors, caché comme dans les frimas. Au milieu de ces flèches étincelantes, sa forme ensevelie ressemblait à celle d'une montagne de tous les côtés flamboyante. Quand il vit son char couvert dans le combat par les flèches du Prithide, 1,859—1,860.

Il fit vibrer le plus excellent des arcs, dont le son était pareil au tonnerre des nuages; et décocha une arme supérieure, épouvantable et telle que le disque du feu. 1,861.

Drona, qui avait la beauté des batailles, fit tomber ses

flèches mordantes : ensuite, s'éleva un grand bruit comme de roseaux, qui brûlent. 1,862.

Héros à l'âme sans mesure, il couvrit les points de l'espace et la lumière du soleil avec des traits empennés d'or, sortis de son arc admirable. 1,863.

On vit naître au sein du ciel et partis de l'arc de Drona une foule de flèches, aux empennures d'or, aux nœuds inclinés, aux ailes bien attachées et volant au milieu des airs. On voyait tous ses traits dans l'atmosphère comme une seule et longue flèche continue.

1,864—1,865.

Ainsi, les deux héros, grâce aux grandes flèches, qu'ils décochaient, transformées par l'or, ils remplirent, en quelque sorte, les airs de torches enflammées. 1,866.

Revêtus de plumes des paons et des ardées, les traits de ces deux rivaux brillaient comme en automne des troupes de cygnes aériens, qui sillonnent de leur vol l'atmosphère. 1,867.

Le combat de ces magnanimes, le Pândouide et Drona, était plein de colère, épouvantable et tel que jadis celui du roi des Dieux et de Vritra. 1,868.

Tels que deux éléphants, qui s'entrechoquent l'un l'autre avec l'extrémité de leurs défenses, ils se frappaient mutuellement de leurs flèches lancées, longues et fortes.

Courroucés, pleins de la beauté des batailles, ils se livraient ce duel ; et, chacun de son côté, ils produisaient dans le combat des astras célestes. 1,869—1,870.

Arjouna, le plus brave des victorieux, arrêta avec des flèches aiguës les traits aiguisés sur la pierre, que lui envoyait le plus grand des instituteurs spirituels. 1,871.

D'une vaillance terrible, il fit admirer aux spectateurs

ses astras, et couvrit les airs de nombreuses flèches, au vol précipité. 1,872.

Drona, le fils de Bharadwadja, le plus grand des âtchâryas et le plus vaillant de tous ceux, qui portent les armes, jouait dans cette grande bataille à échanger des flèches aux nœuds inclinés avec Arjouna à l'éclatante splendeur, le tigre des hommes, brûlant de la fureur de tuer et décochant des astras célestes. 1,873—1,874.

Arrêtant ses astras avec d'autres astras, il soutenait cette lutte contre Arjouna; et le combat de ces deux rivaux semblait celui de deux hommes-lions en fureur.

C'était alors comme le combat d'un Démon et d'un Dieu, irrités l'un contre l'autre. A peine Drona avait-il jeté l'astra du feu, ou du vent, ou d'Indra, soudain le Pândouide le dévorait à chaque fois avec un astra opposé. C'est ainsi que ces deux héros aux grands arcs décochaient leurs dards acérés. 1,875—1,876—1,877.

Leurs pluies de flèches donnèrent au ciel une seule ombre. Là, on entendait le bruit des flèches lancées par Arjouna et qui tombaient dans les corps tel que le fracas du tonnerre, précipité sur les montagnes. Les chars, les éléphants, les chevaux, teints de sang, maître des hommes, paraissaient comme des kinçoukas en fleurs. Le champ de bataille, dans cette rencontre d'Arjouna et de Drona, était jonché confusément de bras, parés de bracelets, de héros divers, de cuirasses incrustées d'or, de drapeaux abattus, de guerriers immolés ou déchirés par les traits du fils de Prithâ. Tous deux, agitant leurs arcs dans l'accomplissement de leur cruel devoir, ils se couvraient l'un l'autre de flèches; ils se déchiraient mutuellement de projectiles. Le combat du Kountide et de Drona, taureau

des hommes, était plein de tumulte et semblable à celui d'Indra et de Bali. Ensuite s'engagea le jeu de la vie, où l'un l'autre ils se déchiraient à coups de flèches, qu'ils s'envoyaient longues, fortes, aux nœuds inclinés. Alors, un bruit de voix, qui exaltaient Drona, de s'élever dans l'atmosphère. (*De la stance* 1,878 *à la stance* 1,885.)

« Il a, *disaient-elles*, exécuté un exploit difficile, ce Drona, qui osa combattre le héros inaffrontable Arjouna, le destructeur à la grande force, au poing solide, le vainqueur de tous les Daityas et de tous les Dieux ! » Quand ils virent la science aller si loin dans le combat, la légèreté du Prithide s'égara et l'étonnement naquit à Drona même. Le fils de Prithâ en colère, élevant l'arc céleste Gândîva, le tira de ses deux bras dans la bataille, et en fit sortir, éminent Bharatide, une pluie de flèches, semblable à une nuée de sauterelles.

1,886—1,887—1,888—1,889.

Tous à cette vue d'applaudir, saisis d'étonnement : « Bien ! bien ! » et le vent ne trouva pas un lieu, où circuler, à cause de ces flèches. 1,890.

Personne n'aurait pu même saisir un seul instant d'intervalle entre lever son arc, encocher ses dards et les tirer sans arrêt. 1,891.

Quand l'épouvantable combat de l'astra rapide fut livré, le fils de Prithâ manifesta promptement d'autres flèches plus rapides *que celles de son adversaire*. 1,892.

Cent mille traits aux nœuds inclinés tombèrent à la fois près du char de Drona. 1,893.

Au milieu des dards, que l'archer du Gândîva faisait pleuvoir sur Drona, les guerriers emplirent les airs, éminent Bharatide, de tristes : hélas ! hélas ! 1,894.

Maghavat lui-même, et les Gandharvas, et les Apsaras, qui s'étaient réunis là, d'applaudir à l'astra rapide du fils de Pândou. 1,895.

Le fils de l'Atchârya, Açwatthâman, qui commandait un troupeau de chars, écarta promptement le Pândouide par la multitude de ses chars : il honorait dans son cœur cet exploit du magnanime Prithide, et il excita vivement sa colère. 1,896—1,897.

Tombé sous le pouvoir de la fureur et dispersant les flèches par milliers, tel que Pardjanya, quand il sème les pluies, il courut dans la bataille contre le fils de Prithâ. 1,898.

Le Dronide aux longs bras couvrit les chevaux du côté, où ils *étaient exposés ;* et le fils de Prithâ laissa échapper un instant pour la fuite de Drona. 1,899.

Le héros, saisissant l'occasion, s'enfuit promptement sur ses chevaux rapides, son drapeau et sa cuirasse en pièces, déchiré lui-même par les grandes flèches. 1,900.

Ensuite, grand roi, le Dronide s'avança dans le combat vers Arjouna, et celui-ci, tel qu'un nuage, reçut, comme un vent furieux, qui s'élève, le guerrier, qui fit pleuvoir sur lui une grande multitude de flèches. Terrible fut l'engagement de ces deux champions, qui se lançaient des foules de traits, pareil à celui d'un Asoura et d'un Dieu, ou semblable au combat de Vritra et du Vaçide. Le soleil ne brillait pas alors et le vent avait cessé de souffler. 1,901—1,902—1,903.

Le ciel était plein de cette multitude de flèches et l'ombre dominait de tous les côtés. C'était un grand bruit de chairs meurtries sous les coups de ces deux guerriers, qui se frappaient, 1,904.

Semblable, conquérant des villes ennemies, à celui des roseaux, qui brûlent. Arjouna d'abréger la vie de tous les coursiers de son rival. 1,905.

Dans le trouble de l'âme, roi d'or, ils connaissaient la plage (1). Ensuite, le Dronide, ayant aperçu un léger défaut dans Arjouna au moment de marcher sur lui, trancha sa corde avec une flèche en rasoir; et les Dieux d'applaudir à la vue de cette action plus qu'humaine. 1,906—1,907.

Drona, Bhîshma, Karna et le héros Kripa, s'écriant « Bien ! bien ! » de célébrer cet exploit. 1,908.

Açwatthâman alors bande le meilleur des arcs et frappe une seconde fois au cœur avec des flèches aux ailes de héron Djishnou, le plus vaillant des maîtres de chars.

Le fils de Prithâ aux longs bras, riant aux éclats, munit promptement son arc Gândîva d'une nouvelle maâurvî; 1,909—1,910.

Et, choisissant une demi-lune, il en vint aux mains avec lui, comme un éléphant, chef d'un troupeau, dans l'ivresse du rut, avec un autre éléphant, ivre de folie. 1,911.

Enfin s'alluma sur la terre le combat de ces deux chefs de guerre, causant au milieu de la bataille une immense horripilation. 1,912.

Tous les Kourouides virent, pleins d'étonnement, combattre ces deux héros à la grande force, comme deux chefs de troupeaux, qui se rassemblent pour la guerre.

Ces deux vaillants taureaux des hommes se précipitèrent l'un contre l'autre, armés de flèches, tels que des serpents flamboyants avec leurs formes d'âçîvishas.

1,913—1,914.

(1) Vers d'une complète insignifiance, qu'il faut rejeter sur l'étourderie, l'indifférence et l'irrévérence des copistes.

Tous deux, ils portaient des traits célestes, impérissables. *Açwatthâman combattait* le magnanime Pândouide, et l'héroïque fils de Prithâ lui faisait face, comme une montagne opposée à une autre montagne. 1,915.

Mais les flèches, qu'Açwatthâman lançait continuellement au milieu du combat, arrivèrent bientôt à l'épuisement : Arjouna leur était supérieur. 1,916.

Karna lui-même tendit un arc grand et sublime ; il envoya des traits, et un grand bruit s'éleva, faisant éclater de longs : « hélas ! hélas ! » 1,917.

Phâlgouna de tourner les yeux du côté où l'arc vibrait : là, il vit le fils adoptif de Râdhâ et sa colère en fut redoublée. 1,918.

Tombé sous la puissance du courroux et brûlant de tuer Karna, le plus grand des enfants de Kourou le regarda avec des yeux se roulant dans leur orbite. 1,919.

Mais, tandis que le fils de Prithâ avait le visage détourné, des hommes apportèrent à la hâte par milliers, sire, des flèches au fils de Drona. 1,920.

Laissant de côté Açwatthâman, Dhanandjaya aux longs bras, le vainqueur des ennemis, fondit rapidement sur Karna lui-même. 1,921.

Le fils de Kountî, les yeux teints par la colère, quand il eut couru sur lui, désirant avec ce héros un duel aux chars, lui adressa ce langage : 1,922.

« Cette parole, dont ta jactance s'est vantée souvent, Karna, quand tu disais : « Il n'est pas un guerrier égal à moi dans les combats, voici le moment venu de la prouver !

» Quand tu auras soutenu aujourd'hui même, Karna, une grande bataille avec moi, tu connaîtras ma force et tu ne mépriseras plus les autres. 1,923—1,924.

» Ayant déserté entièrement le devoir, tu as prononcé des paroles amères ; mais, ce que tu as désiré faire, ne te sera point facile, ce me semble ! 1,925.

» Ce dont tu t'es vanté naguère avant d'avoir fait l'expérience de mon bras, accomplis-le avec moi aujourd'hui, fils de Râdhâ, au milieu des Kourouides ! 1,926.

» Si tu as pu voir les méchants accabler d'infortunes la Pântchâlaine au sein de l'assemblée, reçois maintenant le fruit entier de cette prouesse ! 1,927.

» Vois dans ce combat, fils de Râdhâ, la victoire, que j'ai dû remporter sur cette colère, que j'ai soutenue jadis, quand j'étais lié dans les chaînes du devoir. 1,928.

» Reçois maintenant le fruit entier de ce retour de colère pour les douze années, pervers, que nous avons *tristement* supportées dans les forêts ! 1,929.

» Viens, Karna ! combats avec moi en bataille ! Que tous ces guerriers, enfants de Kourou, soient les spectateurs de ton *châtiment !* » 1,930.

« Exécute en action, fils de Prithâ, ce que tu dis en paroles, répondit Karna ; en effet, cette action, célèbre dans le monde, est bien supérieure à ta parole. 1,931.

» Si tu as supporté jadis quelque chose, nous concluons, à la vue de ta valeur, fils de Prithâ, que tu as dû le supporter par absence de force. 1,932.

» Tu l'as supporté jadis, *suivant toi*, parce que tu étais lié dans les chaînes du devoir : ainsi, lié que tu es encore, tu te regardes maintenant comme délié. 1,933.

» C'est donc parce que le temps de ton habitation dans le bois, est accompli maintenant pour toi, comme tu dis, que, malheureux, connaissant les choses de l'intérêt et du devoir, tu désires aborder un combat avec moi : 1,934.

» Mais, quand Indra lui-même, fils de Prithâ, combattrait à cause de toi, je n'aurais, dans ce cas même, aucun souci de marcher contre ta vie. 1,935.

» Ton désir, fils de Kounti, ne tardera point à s'accomplir : tu vas combattre avec moi. Dans l'instant, je te ferai sentir ma force ! » 1,936.

« Échappé maintenant du combat avec moi, reprit Arjouna, si tu as vécu jusqu'à ce moment, fils de Râdhâ, c'est grâce à la mort de ton frère. 1,937.

» Qui, après avoir causé la perte de son frère, qui, ayant déserté le champ de bataille, quel homme, autre que toi, oserait parler ainsi au milieu des héros ? » 1,938.

Il dit, parlant à Karna ; et l'invincible Bibhatsou de s'avancer, décochant des traits, qui déchiraient la cuirasse des corps. 1,939.

Le héros Karna le reçut avec joie, déchargeant comme un nuage une pluie orageuse de flèches. 1,940.

Des multitudes de projectiles, aux formes épouvantables, volaient de tous les côtés. *Karna* de blesser les chevaux d'Arjouna à droite et à gauche, chacun d'une flèche à part ; et *Bibhatsou*, ne pouvant supporter le bracelet, qui pendait au carquois de son rival, le trancha avec un dard aux nœuds inclinés, à la pointe aiguë. 1,941—1,942.

Karna d'ôter à son carquois les flèches ennemies, et de blesser à la main le fils de Pândou, qui eut le poing fracassé.

Le fils de Prithâ aux longs bras coupa l'arc de Karna, et celui-ci de lui envoyer une lance de fer, que le Prithide fendit avec ses flèches. 1,943—1,944.

Alors tombèrent les nombreux suivants de Karna, que les traits lancés par l'arc Gândîva envoyèrent dans le séjour d'Yama. 1,945.

Digitized by Google

Ensuite, Bibhatsou tua les chevaux de Karna avec ses flèches aiguës, instruites à bien exécuter leurs fonctions. Il les frappa d'un arc, tiré jusqu'à l'oreille, et ils tombèrent morts sur la terre. 1,946.

Puis, le vigoureux Kountide de blesser Karna dans la poitrine avec un autre dard aiguisé, flamboyant, à la grande force. 1,947.

La flèche, ayant rompu sa cuirasse, pénétra dans son corps, et, envahi par l'obscurité, il perdit aussitôt la connaissance. 1,948.

Tourmenté d'une vive douleur, il abandonna le champ de bataille et s'avança, la face tournée au septentrion : « Va-t-en ! » cria l'héroïque Arjouna. 1,949.

Quand il eut vaincu ce fils du soleil : « Conduis-moi, dit le Prithide au fils de Virâta, près de cette armée, où brille un palmier d'or, 1,950.

» Où est Bhîshma, notre arrière-grand-oncle, de qui Çantanou fut le père. Offrant l'aspect d'un Immortel, il se tient sur son char et désire un combat avec moi. » 1,951.

Mais, quand il vit cette armée pleine de chevaux, d'éléphants et de chars, le fils de Virâta dit au fils de Kountî, *qu'il s'efforçait* d'arrêter *comme lui* par la crainte des flèches : 1,952.

« Je ne pourrais pas, héros, gouverner ici tes excellents coursiers ; les souffles de ma vie s'affaissent et mon âme tremble, pour ainsi dire ; 1,953.

» Tant est grande la puissance des guerriers, qui dardent ici des astras divins ! Les dix points de l'espace fuient en quelque sorte devant toi et les Kourouides.

» Je suis tout rempli de l'odeur du sang, de la moëlle et de la graisse : mon âme est partagée en deux ; elle est

maintenant à moi et à toi, *occupée de* prévoir *les coups.* 1,954—1,955.

» Je n'ai jamais vu une telle rencontre de héros dans un combat. Mon ouïe et mon souvenir sont anéantis; mon âme est frappée de vertige à cette grande chûte de massues, à ce bruit de conques, aux cris de guerre des héros, au barrit des éléphants et au son de Gândîva, qui ressemble tout à fait au tonnerre. Tu prends sans cesse dans le combat la circonférence de cet arc, semblable à un disque de torches. Quand je te vois tirer le Gândîva, héros, ma vue chancelle et mon cœur se fend, pour ainsi dire. 1,956—1,957—1,958—1,959.

» Après que j'ai vu ton corps terrible, pareil à celui de Çiva en colère, après que j'ai vu les hauts faits de ton bras dans la bataille, l'effroi me saisit. 1,960.

» Je ne te vois, ni tirer de ton carquois, ni encocher, ni lancer tes flèches meurtrières; ou même, si je te vois faire *une de ces actions*, j'ai perdu l'âme. 1,961.

» Les souffles de ma vie s'affaissent, cette terre me semble vaciller et je n'ai plus la force, ni de tenir l'aiguillon, ni de manier les rênes! » 1,962.

« Ne crains pas la terreur elle-même, répondit Arjouna; tu as accompli, héros, des prouesses plus qu'admirables en tête de la bataille. 1,963.

» Tu es fils de roi, s'il te plaît; tu es né dans la famille renommée de Matsya; ne veuille pas manquer de courage en ce moment, où il s'agit de dompter l'ennemi!

» Déploie de nouveau une immense fermeté, fils de roi, sur ce char, où je vais soutenir la bataille; gouverne bien tes coursiers, destructeur des ennemis! » 1,964—1,965.

Dès qu'Arjouna aux longs bras, le plus vertueux des

hommes, eut parlé ainsi au Virâtide, il ajouta, ô le plus vaillant des maîtres de chars, ces paroles à Outtara :

« Conduis-moi promptement à ce front d'armée ! Je veux couper la corde de l'arc à ce Bhishma dans un combat. 1,966—1,967.

» Vois l'agilité de ma main pour décocher des astras célestes ; vois-moi tel que le tonnerre, quand il s'avance au milieu du nuage de l'éclair ! 1,768.

» Les Kourouides verront mon Gândîva au dos en or. « De quel côté tuera-t-il ? A droite ou à gauche ? » 1,769.

» Ainsi penseront tous les ennemis, qui en viendront aux mains avec moi. Mais je franchirai cette rivière difficile à traverser, qui a du sang pour eau, des chars pour tourbillons, et des éléphants en guise de crocodiles. J'échapperai à ce fleuve des ennemis. Je couperai avec des flèches aux nœuds inclinés ce bois des Kourouides sans espace vide, et dont les branches sont des bras, des dos, des têtes, des pieds et des mains ! Seul, armé de mon arc, vainqueur de l'armée Kourouide, je m'ouvrirai cent routes parmi eux, comme le feu dans une forêt. Tu me verras percer leur armée entière, telle qu'une oie rouge du brahme. 1,970—1,971—1,972—1,973.

» Je ferai voir l'admirable instruction, que j'ai acquise, moi ! dans la science de l'arc et des flèches. Tiens-toi sans crainte sur ton char dans les endroits planes ou inégaux. 1,974.

» Ayant couvert le ciel de mes flèches, je veux briser cette montagne ferme sur sa base ! C'est moi, qui jadis, sur la parole d'Indra, ai tué en bataille les Paâulomas et les Kâlakandjas par centaines et par milliers. C'est moi, qui, à l'appel d'Indra, ai vaincu le poing solide de

Brahma à la main exercée, et le tumultueux, le varié, le sans atteinte, de l'état du Pradjâpati dans la gravité des choses (1). C'est moi, qui, sur le rivage ultérieur de la mer, ai vaincu, au nombre de soixante mille, des maîtres de chars à l'arc terrible, habitants de la ville d'or. Vois les bataillons des Kourouides abattus sous mon bras comme des berges, qu'un vent orageux a rompues ! J'incendierai par la splendeur de mes astras la forêt des Kourouides, qui a pour ses arbres des étendards, en guise d'herbes ses fantassins, et, autour de laquelle, ses maîtres de chars sont comme des troupes de lions ! Je les forcerai dans les nids de leurs chars avec mes flèches aux nœuds inclinés ! (*De la stance* 1,975 *à la stance* 1,980.)

« Seul, je jeterai le trouble parmi tous ces hommes d'infanterie à la rare vigueur, qui combattent de pied ferme, tel que le Dieu, qui tient la foudre à sa main parmi les Asouras ! 1,981.

» J'ai reçu de Roudra l'astra Roudrique, de Varouna le Varounique, d'Agni celui du feu, de Maroute celui du vent ; j'ai reçu en outre de Çakra la foudre et les autres astras. 1,982.

» J'arracherai l'épouvantable forêt de Dhritarâshtra, gardée par des lions-hommes : que la crainte, fils de Virâta, s'en aille de ton *cœur* ! » 1,983.

Son courage ainsi relevé par l'Ambidextre, le Virâtide se plongea dans l'épouvantable armée des chars, défendue par Bhîshma. 1,984.

Le fils du fleuve aux terribles exploits arrêta sans

(1) Allusion à des légendes inconnues pour nous. Ce passage est absolument défectueux : c'est aussi le sentiment de Böhtlingh et de Roth.

crainte ce guerrier aux longs bras, qui s'avançait avec le désir de vaincre les Kourouides dans un combat. 1,985.

Djishnou, ayant convert son drapeau de flèches, l'abattit de la racine : l'enseigne, frappée par les traits à la pointe d'or, tomba sur la terre. 1,986.

Vers l'épouvantable archer s'avancèrent quatre guerriers à la grande force, intelligents, en possession de toutes les sciences, ornés de bouquets et de parures variées. 1,987.

C'étaient Douççâsana, Vikarna, Doussaha et Vikinçati. Ils s'approchent de Bibhatsou, l'effrayant archer, et l'environnent. 1,988.

Douççâsana blesse avec un bballa Outtara, le fils de Virâta, et, d'une seconde flèche, le héros frappe Arjouna entre les deux seins. 1,989.

Djishnou le vise et lui coupe son arc orné d'or avec un trait aux plumes d'épervier, au large tranchant.

Ensuite, il le blesse lui-même de cinq projectiles décochés entre les seins. Accablé par ces traits du fils de Prithâ, *l'ennemi* se retire, abandonnant la bataille.

1,990—1,991.

Un autre fils de Dhritarâshtra, Vikarna de frapper Arjouna, le meurtrier des héros ennemis, avec des flèches aiguës aux plumes de faucon, qui vont droit au but.

Le Kountide l'atteignit au milieu du front avec un dard aux nœuds inclinés ; et le guerrier blessé tomba précipitamment de son char. 1,992—1,993.

Excité par le désir de recouvrer son frère dans le combat, Doussaha, accompagné de Vivinçati, courut sur le fils de Prithâ et l'inonda de traits aigus. 1,994.

Dhanandjaya les perça l'un et l'autre à la fois de

flèches aiguës et tua sans crainte leurs coursiers. 1,995.

Ces deux fils du *roi* Dhritarâshtra, leurs chevaux tués, leurs membres rompus, s'élancent hors de leur voiture; mais ils sont écartés des autres chars, qui suivent leurs vestiges. 1,996.

Le fils de Kountî à la grande force, l'invincible Bibhatsou, de qui une tiare couronnait la tête, parcourut ainsi tous les points de l'espace, ayant son hut atteint. 1,997.

Ensuite, tous les héros des Kourouides en vinrent aux mains, et, réunis, ils s'étudièrent, Bharatide, à blesser Arjouna. 1,998.

Le guerrier à l'âme sans mesure enveloppa de tous les côtés ces héros en des rêts, composés de flèches, tels que la gelée blanche couvre *au matin* les montagnes.

C'était un son confus de conques mêlées au bruit des tambours, du hennissement des chevaux et du cri des grands éléphants. 1,999—2000.

Les multitudes de flèches volaient par milliers, lancées par le fils de Prithâ, brisant avec les cuirasses de fer les corps des éléphants et des coursiers. 2,001.

Décochant ses dards à la hâte, le fils de Pândou resplendissait dans le combat, tel qu'en automne l'auteur lumineux du jour, arrivé au milieu de sa carrière. 2,002.

Les maîtres de chars s'élancent, tremblants, hors de leurs chars, les cavaliers sautent à bas de leurs coursiers, les fantassins eux-mêmes *ne se croient plus en sûreté* sur la terre. 2,003.

Les cuirasses de fer, de cuivre et d'argent de ces magnanimes, ensevelis sous des *grêles de* flèches, firent éclater un bruit immense. 2,004.

Le champ de bataille était tout couvert de corps des

cavaliers sans vie, montés sur des éléphants ou des chevaux, et de qui les traits aigus avaient tranché les jours.

La terre était jonchée d'hommes, tombés du siége des chars. Dhanandjaya, son arc à la main, semblait danser dans la bataille. 2,005—2,006.

A peine avaient-ils ouï le bruit du Gândiva, semblable au rugissement de la foudre, tous les guerriers tremblants s'en allaient de ce grand champ de bataille. 2,007.

On voyait, tombées sur le front du combat, les guirlandes d'or et les têtes, portant les pendeloques et le turban.

La terre brillait, jonchée de membres coupés par les flèches, de bras, qui tenaient leurs arcs, et d'autres avec les mains parées d'ornements. 2,008—2,009.

Au milieu, ces têtes tombées sous les traits aigus, taureau des Bharatides, c'étaient comme une pluie de pierres déversées de l'atmosphère. 2,010.

C'est ainsi que le fils de Prithâ, qui avait le courage de Çiva, se montra terrible et qu'au milieu de ces obstacles il passa la treizième de ses années. 2,011.

L'effroyable fils de Pândou avait répandu le feu de sa colère au milieu des enfants de Dhritarâshtra. Quand ils eurent vu l'effrayante bravoure du guerrier, qui consumait l'armée, tous, ils revinrent à des sentiments pacifiques sous les yeux mêmes de Souyodhana. Après qu'il eut répandu l'épouvante dans l'armée et mis en déroute les héros, 2,012—2,013.

Arjouna, le plus vaillant des victorieux, porta, Bharatide, ses pas à la ronde; il produisit une épouvantable rivière, un fleuve horrible, qui avait du sang pour son eau, 2,014.

Tel que la Mort en crée à la fin d'un youga, obstrué

d'os en guise de vallisnéries, qui avait pour ses barques des arcs et des flèches, où des cheveux étaient au lieu de récents gazons et de plantes aquatiques, où les éléphants jouaient les tortues, où les flèches aiguës imitaient de grands serpents d'eau, semé de grandes îles, encombré de turbans et de cuirasses ; rivière de sang, de graisse et de moëlle, épouvantable, aux formes glaçant d'effroi, bien formidable, portant la crainte au plus haut degré, résonnante aux cris des animaux ravissants et fréquentée par des troupes de carnassiers. 2,015—2,016—2,017.

Des colliers de perles rendaient ses flots impénétrables ; il avait pour bulles d'eau les parures diverses, pour ses vastes tournoiements les multitudes de traits ; et ses éléphants, comme des crocodiles, en interdisaient la traversée. 2,018.

Le fils de Prithâ fit donc alors un fleuve aux grandes îles de grands chars, *aux flots* infranchissables de sang, aux *rives* retentissantes du bruit des conques et des tambours. 2,019.

Aucun homme ne put rien voir au moment qu'il prenait son trait, l'encochait, lui donnait l'essor et qu'il tirait l'arc Gândîva. 2,020.

Ensuite Douryodhana, Karna, Douççâsana, Vivinçati, Drona avec son fils et le héros Kripa revinrent irrités, brandissant leurs arcs forts et solides, avec le désir d'immoler Dhanandjaya. 2,021—2,022.

Le guerrier, qui avait un singe pour enseigne, se porta, avec son char au drapeau déployé, à la splendeur de soleil, au-devant de ces princes, qui s'avançaient de tous les côtés, auguste roi. 2,025.

Alors Kripa, Karna et Drona, le plus vaillant des

maîtres de chars, enveloppent Dhanandjaya avec de puissants astras d'une grande vigueur. 2,024.

Lançant à la fois des multitudes de flèches, comme des nuages, qui versent la pluie, il firent tomber sur Dhanandjaya des grêles de projectiles. 2,025.

Ils s'arrêtèrent non loin de lui et l'inondèrent, avec zèle, de flèches nombreuses, lancées à la hâte, et qui faisaient se dresser les cheveux d'horreur dans le combat. 2,026.

Submergé de tous les côtés par des astras divins, on ne voyait pas même l'espace de deux doigts sur lui, que les traits eussent laissé à nu. 2,027.

L'héroïque Bîbhatsou se mit à rire et ajusta à son *arc* Gândîva l'astra Indrique, céleste et semblable au soleil.

La flèche vigoureuse partit dans le combat, telle qu'un rayon du soleil. Coiffé de sa tiare, le fils de Kountî couvrit de ses dards tous les Kourouides. 2,028—2,029.

Le Gândîva était comme l'éclair dans un nuage, ou tel que le feu dans une montagne, ou comme l'arme étendue de Çakra. 2,030.

De même que le nuage verse la pluie, que l'éclair resplendit au milieu du ciel, que toutes les plages célestes illuminent de tous côtés la terre, 2,031.

De même le Gândîva couvrait du vol de ses flèches tous les points de l'espace. Les éléphants et tous les maîtres de chars furent alors saisis de vertige, fils de Bharata.

Revêtant des sentiments de paix, aucun des combattants ne rentra dans ses pensées *de guerre* : tous les combattants, l'âme frappée, détournèrent leur visage du combat.

Ainsi tous les guerriers brisés de s'enfuir à tous les points de l'espace, éminent Bharatide, sans espérance dans leur vie. 2,032—2,033—2,034.

Le fils de Çântanou, Bhîshma, le grand-oncle des Bharatides, voyant ses guerriers taillés en pièces, fondit alors sur Dhanandjaya. 2,035.

Il arma sa main du meilleur des arcs, décoré d'or; il prit des flèches à la pointe aiguë, meurtrières, qui fendent les articulations. 2,036.

Une ombrelle blanche, élevée sur sa tête, faisait resplendir ce tigre des hommes, comme une montagne au lever du soleil. 2,037.

Réjouissant les Dhritarâshtrides, le fils de la Gangâ remplit de vent sa conque, et, pour arrêter Bîbhatsou, il ouvrit autour de lui un pradakshina. 2,038.

Le meurtrier des héros ennemis, le fils de Kountî, l'ayant vu s'avancer, le reçut d'une âme pleine d'ardeur, comme une montagne reçoit un nuage. 2,039.

Ensuite, le vigoureux Bhîshma de lancer dans le drapeau du fils de Prithâ huit flèches à la grande vîtesse, comme des serpents *ou* semblables à des chiens. 2,040.

Les oiseaux, dirigeant leur vol vers le drapeau du Pândouide, s'approchèrent du singe flamboyant et se perchèrent sur le sommet de l'étendard. 2,041.

Avec un grand bhalla au large tranchant, le fils de Pândou coupa l'ombrelle de Bhîshma, qui tomba précipitamment sur la terre. 2,042.

Le Kountide à la main rapide frappa vigoureusement de flèches son drapeau, et tua même les coursiers de son char, et ses deux cochers de l'avant et de l'arrière. 2,043.

Quoiqu'il connût bien le Pândouide, Bhîshma ne put le supporter; il inonda Dhanandjaya sous un grand astra céleste. 2,044.

De même le fils de Pândou fit naître contre Bhîshma un

astra divin ; mais ce guerrier à l'âme infinie le reçut comme une montagne reçoit un nuage. 2,045.

Le combat de ces deux héros, de Bhîshma avec le Prithide, était plein de tumulte et, tel que celui d'Indra et de Bâli, les cheveux se hérissaient d'épouvante. 2,046.

C'était sous les yeux des Kourouides et de tous les guerriers de leur armée. Les bhallas de Bhîshma rencontraient dans la bataille les bhallas du fils de Pândou.

Les mouches luisantes brillaient dans l'atmosphère comme au temps de la saison pluvieuse ; le Gândîva du Prithide, décochant ses dards, envoyant ses flèches à droite et à gauche, était, sire, comme un disque entier de feu. Il couvrit Bhîshma de ses dards aigus :

2,047—2,048—2,049.

Tel un nuage couvre une montagne des gouttes de la pluie. Bhîshma écarta la grêle de flèches, qui s'élevait, comme le rivage arrête l'océan soulevé ; il empêcha le fils de Pândou avec ses flèches. Les multitudes de traits, coupés en morceaux, tombèrent, rompus dans le combat, devant Phâlgouna ; Bhîshma avec ses flèches aiguës dissipa de nouveau, sans tarder, la pluie de projectiles aux empennures d'or, qui s'était élevée du char de Kirîtî, comme une nuée de sauterelles.

2,050—2,051—2,052—2,053.

Ensuite les Kourouides de crier tous : « Bien ! bien ! » car Bhîshma avait exécuté une chose difficile, de combattre Arjouna. 2,054.

Dhanandjaya était vigoureux, *disaient-ils*, jeune, adroit, agile ; quel autre était capable de soutenir l'impétuosité du Prithide au combat ? 2,055.

Si ce n'est Bhîshma le Çântanouide, ou Krishna, le fils

de Dévakî, ou le plus excellent des précepteurs, le Bharadwadjide à la grande force ! 2,056.

Ces deux puissants taureaux des hommes, ayant arrêté en se jouant les astras par des astras, fascinaient les regards de toutes les créatures. 2,057.

Ces deux magnanimes circulaient dans le combat, décochant l'astra épouvantable de Roudra, du Pradjâpati, d'Indra lui-même, d'Agni, de Kouvéra, de Varouna, d'Yama et du Vent. Saisis d'admiration, à leur aspect dans le combat, les êtres de s'écrier alors : « Bien ! Prithide aux longs bras ! Bien, Bhîshma ! » L'*astra*, qui est vu grand par les yeux des hommes, n'était point assorti là ; on n'employait dans ce combat de Bhîshma et du Prithide que les *plus* grands astras.

2,058—2,059—2,060—2,061.

Ainsi, ces deux guerriers, qui avaient la science de tous les astras, s'en livrèrent la bataille, et, quand elle fut terminée, commença le combat des flèches. 2,062.

Djishnou, dérobant *son dard* (1), coupa alors d'une flèche au tranchant de rasoir l'arc de Bhîshma, arme décorée d'or. 2,063.

Aussi vîte qu'un clin-d'œil, Bhîshma, le héros aux longs bras, saisit un nouvel arc dans ce combat et le munit de sa corde. 2,064.

Le héros irrité décocha coup sur coup à Dhanandjaya des traits bien nombreux, et Arjouna répondit à Bhîshma avec des flèches mordantes, aiguës, en grand nombre.

(1) *Oupâvritya* : aucun des Lexiques existants n'a donné ce composé de *oupa* + *â* + *vri*, qui, certes, veut dire ici autre chose que *tegere*, *subtegere*. Seul, Westergaard dit, sans aucune explication, ce qui est regrettable : « *Oupavri*, Véda, *Oupavridhi*, P. 6. 4, 102. »

Bhîshma à la bien grande splendeur tira de son côté sur le fils de Pândou. On ne voyait aucune différence, sire, entre ces deux magnanimes, qui possédaient la science de tous les astras et lançaient des traits aigus. Les dix points de l'espace furent alors couverts de flèches par ces guerriers, habiles à combattre sur des chars,

2,065—2,066—2,067.

Le fils de Kountî, coiffé d'une tiare, et le héros, né de Çântanou. Bhîshma *fatiguait* excessivement le Pândouide; le Pândouide *fatiguait* excessivement Bhîshma. 2,068.

Ce combat fut, sire, une merveille pour le monde. Le fils de Pândou tua les héros, qui défendaient le char de Bhîshma. 2,069.

Ils s'endormirent alors du sommeil de la mort, sire, près du char du fils de la Gangâ (1). Embrassées de leurs plumes, les flèches du guerrier aux blancs coursiers, qui voulait se débarrasser de l'ennemi, partirent, décochées par l'arc Gândîva. Brillantes et revêtues d'or, elles tombaient du haut de son char. 2,070—2,071.

Il semblait voir dans l'atmosphère des compagnies de cygnes : tous les Dieux avec Indra, se tenant au milieu des airs, d'admirer la merveille de ce guerrier, qui lançait un astra céleste, admirable, surabondant! L'auguste Gandharva, Tchitraséna, à la vue de ce prodige saisissant, dit, plein d'une joie suprême, au roi des Dieux : « Vois ces flèches envoyées par le Prithide, qui se suivent comme d'un vol continu. 2,072—2,073—2,074.

» Des enfants de Manou n'auraient pu encocher cet astra

(1) Le texte porte : « du fils de Kountî; » ce doit être une faute de copie ou d'impression, pour *Gângéyasya*.

divin, aux formes admirables, que produisait le fils de Prithâ! Cela n'existe point assurément au milieu d'eux.

» Cette rencontre ici des grands astras Pouraniques est admirable! On ne peut saisir aucun intervalle entre prendre sa flèche *au carquois*, l'encocher, l'envoyer et tirer l'*arc* Gândîva! Il est impossible aux guerriers de regarder le fils de Pândou, comme le soleil, parvenu au milieu de sa carrière, qui échauffe au sein du ciel! De même, il n'est personne, qui puisse arrêter son regard sur Bhîshma, le fils de la Gangâ. 2,075-2,076-2,077-2,078.

» Tous deux, ils sont des archers célèbres; tous deux, ils ont un bouillant courage; tous deux, ils sont égaux pour les actions; tous deux, ils sont inaffrontables dans les combats! » 2,079.

A ces mots, le roi des Dieux honora cette rencontre de Bhîshma et du Prithide en faisant tomber sur eux, fils de Bharata, une céleste pluie de fleurs. 2,080.

Ensuite le fils de Çântanou, Bhîshma de blesser le Prithide à gauche, tandis que l'Ambidextre, le regardant, dirigeait son dard contre lui et le blessait *à son tour*. 2,081.

Bîbhatsou rit et coupa l'arc de Bhîshma avec une flèche au large tranchant, qui avait l'éclat du soleil;

Et le fils de Kountî, Dhanandjaya le blessa lui-même entre les deux seins, tandis qu'il déployait ses efforts et son courage. 2,082—2,083.

Inaffrontable dans les combats, le fils de la Gangâ aux longs bras, accablé par lui, saisit le timon de son char, et se tint comme à une longue distance. 2,084.

Se rappelant ses conseils, le cocher, qui gouvernait les coursiers de son véhicule, sauva le héros et l'emmena, privé de connaissance. 2,085.

Tandis que Bhîshma fuyait, abandonnant le front du combat, le magnanime fils de Dhritarâshtra, déploya son drapeau, poussa un cri et, prenant son arc, fondit sur Arjouna. 2,086.

Il frappa au milieu du front avec un long bhalla, envoyé d'un arc tendu jusqu'à l'oreille, Dhanandjaya à l'arc terrible, au bouillant courage, qui marchait au milieu des troupes ennemies. 2,087.

Frappé de cette flèche à la pointe d'or, bien attachée, que lui envoyait son rival, il brilla, sire, sous cette corne unique, éclatante, comme l'astre, qui fait les nuits, arrivé à son premier période. 2,088.

Soudain apparut son sang chaud sous la blessure de cette flèche. Dès que le trait, admirable par son empennure d'or, eut fendu le front, il brilla d'un vif éclat.

Blessé par Douryodhana de cette flèche, qui souleva l'impétuosité de sa colère, le guerrier d'une âme non abattue prit ses traits semblables au feu du poison et blessa le monarque *à son tour*. 2,089—2,090.

Ces deux Adjamîthides, héros des hommes se frappèrent de coups égaux l'un l'autre, Donryodhana à la terrible splendeur le Prithide, et l'héroïque Prithide Douryodhana. 2,091.

Mais Vikarna, porté sur un grand éléphant dans la fièvre du rut, semblable à une montagne, fondit sur Djishnou, le fils de Kountî, avec quatre chars et les hommes de pied, qui suivaient son éléphant. 2,092.

Dhanandjaya de blesser avec une longue et rapide flèche de fer, envoyée d'un arc tiré jusqu'à l'oreille, au milieu des deux portions de ses bosses frontales, ce grand éléphant, qui venait d'une course accélérée.

Lancé par le Prithide, le dard fendit la bête et pénétra jusqu'à la place de l'empennure dans cet éléphant, semblable au plus éminent des monts, tel qu'une montagne, sur laquelle Indra jette sa foudre. 2,093—2,094.

Consumé par ce trait, le roi des éléphants, son corps tremblant, son âme troublée par la douleur, s'affaissa et tomba sur la terre, comme une cime de montagne sous un coup de tonnerre. 2,095.

Le meilleur des pachydermes abattu sur la terre, Vikarna de crainte sauta lestement à bas, et, quand il eut couru huit cents pas, il monta dans le char de Vivinçati. 2,096.

Dès qu'il eut tué de sa flèche, semblable à la foudre, cet éléphant pareil au nuage sur la plus haute des montagnes, le fils de Prithâ fendit d'un autre dard la poitrine de Douryodhana. 2,097.

Après la mort donnée à l'éléphant-roi et les blessures infligées à Vikarna et à ses fantassins, les principaux combattants vidèrent promptement le champ de bataille, chassés par les dards, que décochait Gândîva. 2,098.

Quand il eut contemplé son éléphant tué par le fils de Prithâ, quand il vit ses combattants dispersés en fuite devant lui, il fit rebrousser chemin à son char et s'enfuit aux lieux, où il ne pouvait rencontrer ce Prithide.

Kirîtî, qui soutenait les efforts de l'ennemi et de qui l'âme était tournée au combat, applaudit, aussitôt qu'il vit Douryodhana, blessé d'une flèche, vomir le sang et fuir à toute hâte, après sa défaite, avec les formes effrayées. 2,099—2,100.

« Pourquoi te détourner du combat et t'enfuir, désertant la gloire et une vaste renommée! dit Arjouna. Tes

instruments de musique n'ont-ils pas été frappés aujourd'hui? Es-tu ainsi descendu même du trône?

» Je suis le troisième des fils de Prithâ et l'exécuteur des ordres d'Youddhishthira. Je tiens de pied ferme dans le combat. A cause de cela, fais-moi face, Indra des hommes ; rappelle-toi le devoir, Dhritarâshtride?

2,101—2,102.

» Ce nom de toi sera donc un vain mot sur la terre! En vain, as-tu crié ici naguère : « Je suis Douryodhana! » Il n'y a point ici de Douryodhana (1), puisque tu fuis, désertant le combat. 2,103.

» Ces gens ne te voient pas par-devant, et je te vois par-derrière, toi un défenseur *de tes guerriers*, Douryodhana! Reviens au combat, héros des hommes : défends contre le fils de Prithâ ta chère existence! » 2,104.

Rappelé par ce magnanime, le fils du *roi* Dhritarâshtra s'en revint au combat, forcé par l'aiguillon de ces paroles, comme un grand éléphant en rut par le croc de son cornac. 2,105.

Touché de ces paroles, tel qu'un serpent touché par la plante du pied, et ne pouvant les supporter, ce héros léger, habile à combattre sur un char, revint au combat dans son grand char. 2,106.

Karna à la guirlande d'or le vit évoluer à la ronde ; il retourna, il appuya son corps blessé, et cet homme héroïque dans les combats, s'approchant du fils de Prithâ, favorisa le passage de Douryodhana. 2,107.

Le Çântanouide aux longs bras, à la ceinture d'or, à l'arc muni d'une corde préparée, Bhîshma ouvrit à la hâte

(1) RR. Dous, *malus, difficilis*; YODHA.

deux carquois (1) et défendit ensuite Douryodhana contre le fils de Prithâ. 2,108.

Drona, Kripa, Vivinçati et Douççâsana, ayant vîte ouvert *leurs rangs*, s'avancèrent tous à la hâte, tenant leurs arcs aux longues flèches devant eux, pour sauver Douryodhana.

Dhanandjaya, le fils de Prithâ, ayant vu ces armées venir, semblables à des fleuves aux rives pleines, se porta léger au-devant d'elles, comme un cygne vole à la rencontre du nuage, qui arrive. 2,109—2,110.

Celles-ci, prenant des armes célestes, s'opposent de tous les côtés au Prithide ; elles s'approchent et font pleuvoir sur lui de toutes parts un orage de flèches, tel que les nues déversent la fougue des pluies sur une montagne. 2,111.

Ensuite l'archer du Gândîva arrêta, par la vertu du sien, l'astra des héros Kourouides ; et le terrible destructeur manifesta, avec l'astra Indrique et le Varounique, un nouvel astra stupéfiant les ennemis. 2,112.

Puis, ayant couvert de flèches aiguës au fin tranchant les plages principales et les intermédiaires, le guerrier à la grande force jeta le trouble dans les esprits des hommes par le bruit du Gândîva. 2,113.

Le Prithide, meurtrier des ennemis, prit entre ses deux bras sa grande conque au son immense, à la voix effrayante ; il fit retentir les points cardinaux, les intervalles secondaires, la terre et les cieux. 2,114.

Les héros des Kourouides, l'esprit aliéné par ce bruit

(1) *Abhishangî*, mot, qui manque à tous les Dictionnaires, même à celui de Böthlingk et Roth. Il est évident que c'est un neutre irrégulier au duel de *abhishangan*, qui a ici la même signification que le substantif masculin *nishanga*, c'est-à-dire, *un carquois*

de la conque, qu'envoyait le fils de Prithâ, aissent échapper leurs armes invincibles et prennent tous des sentiments de paix. 2,115.

Tandis que les armées étaient privées de connaissance, le Prithide, s'étant souvenu des paroles d'Outtara : « Sors du milieu *des bataillons*, dit-il au fils de Matsya, avant que les Kourouides aient recouvré l'esprit. 2,116.

» Enlève, héros des hommes, les deux habits d'une vive blancheur à l'Atchârya et au Çaradvatide, le vêtement jaune éclatant à Karna, les habits noirs au fils de Drona et au roi ; 2,117.

» Mais seulement la connaissance à Bhîshma ! Il sait, je pense, l'art de repousser les astras. Mets ses coursiers à ta gauche ; c'est ainsi que doivent marcher des gens à l'esprit sensé. » 2,118.

Alors, le magnanime fils de Virâta, rejetant les rênes, saute à bas du char, enlève les vêtements des héros, et remonte légèrement sur son char. 2,119.

Puis, le Virâtide reprend les guides des quatre chevaux de noble race, qui franchirent l'armée des chars ornés de drapeaux, entraînant Arjouna du milieu des combattants.

L'impétueux Bhîshma perça de ses flèches le héros des hommes, qui suivait ses pas ; et le Prithide lui-même, frappant les chevaux de Bhîshma, les blessa avec dix traits. 2,120—2,121.

Quand il eut attaqué ce Bhîshma dans la bataille et rassuré son cocher, Arjouna, l'archer aux coups heureux, se tint débarrassé de la multitude des chars, comme le soleil, qui a fendu un nuage. 2,122.

A peine la connaissance leur fut-elle revenue dans le combat, les héros des Kourouides virent le fils de Prithâ

semblable au roi des Dieux, qui était délivré, seul, à part sur le champ de bataille ; et le Dhritarâshtride prononça à la hâte ces paroles : 2,123.

« Comment parviendrons-nous à détruire cet homme, échappé aux mains de ton altesse, en sorte qu'il ne lance plus sur nous ses traits ? » Le Çântanouide lui répondit en riant : « Où s'en est allée ta raison ? Qu'est devenu ton courage ? 2,124.

» Tu as obtenu la paix la plus profonde une fois que tu eus déposé les flèches et ton arc admirable. Ce Bîbhatsou n'est pas capable d'une scélératesse, son âme n'est pas distinguée dans le crime. 2,125.

» Il n'abandonnerait pas son devoir pour les trois mondes ! C'est pour cela qu'il ne nous a point immolés tous dans ce combat. Va promptement vers les Kourouides, héros de Kourou ; et que le fils de Prithâ s'en aille avec les vaches, qu'il a reconquises. Ne laisse pas dans ton ignorance échapper ton intérêt : serre donc ce nœud, avant qu'il ne soit brisé ! » 2,126—2,127.

Quand il eut entendu ce discours, que son arrière-grand-oncle lui adressait pour son bien, le roi Douryodhana, bouillant de colère, mais de qui l'amour des combats était surmonté, soupira et demeura en silence.

Les guerriers, ayant ouï ce langage de Bhîshma, parole salutaire et qui augmentait le feu de Phâlgouna, tous, réservant la volonté de Douryodhana, tournèrent vers le retour la pensée de leur esprit. 2,128—2,129.

Le fils de Prithâ, Dhanandjaya, l'âme joyeuse, voyant partir les héros Kourouides, embrassa un instant des sentiments de soumission et adressa de nouveau la parole au vieux Çântanouide, son arrière-grand-oncle. Il inclina sa

tête devant le gourou Drona ; et, quand il se fut respectueusement courbé avec ses flèches merveilleuses devant Açvatthâman, et Kripa, et ceux des Kourouides, qui méritaient cet honneur, il coupa d'un trait le diadème de Douryodhana, sublime, admirable, composé de pierreries ; il salua d'un adieu les héros, les personnes respectables, et fit retentir les mondes du bruit de *l'arc* Gândîva. 2,130—2,131—2,132.

Soudain, resplendissant d'un drapeau, orné de beaucoup d'or, qui avait triomphé de tous les ennemis, le héros, fendant les cœurs de ses rivaux, fit résonner Dévadatta.

Kirîtî, joyeux de voir ses adversaires partis : « Tourne bride à tes chevaux, dit-il au fils du Matsya ; les bestiaux sont reconquis, les ennemis sont en retraite ; retourne content à la ville. » 2,133—2,134.

Les Dieux, quand ils eurent vu le combat grandement merveilleux de Phâlgouna avec les Kourouides, s'en retournèrent dans leurs palais, joyeux, comme *ils en étaient venus*, et pensant aux exploits du fils de Prithâ. 2,135.

Alors que le guerrier aux yeux de taureau eut vaincu les Kourouides en cette bataille, il ramena la grande richesse en troupeaux de Virâta. 2,136.

Les Dhritarâshtrides rompus étant partis de tous les côtés, les *autres* combattants de Kourou en grand nombre, quand ils furent sortis de cette *bataille comme d'une* forêt impénétrable, l'âme tremblante de crainte, se rassemblèrent d'ici et de là. On les vit alors les cheveux déliés, les paumes des mains réunies au front; tourmentés par la faim et la soif, sans âme, sans patrie, ils dirent, émus, inclinés, au fils de Prithâ : « Nous sommes tes serviteurs ! » 2,137—2,138—2,139.

« Allez en paix, répondit Arjouna; sur vous soit la félicité! Vous n'avez d'aucune manière à craindre; je n'ai pas envie de tuer des hommes très-malheureux; j'en donne l'assurance à vos esprits. » 2,140.

A peine les combattants réunis eurent-ils entendu sa parole, qui leur donnait la sécurité, ils le réjouirent à l'envi par des bénédictions, qui procuraient la vie, la renommée et la gloire. 2,141.

Les Kourouides ne purent pas s'approcher d'Arjouna, qui, après qu'il eut abandonné les ennemis, s'avançait pour son retour, la face tournée vers le royaume de Virâta, comme un éléphant dans la fièvre du rut. 2,142.

Quand le destructeur des ennemis, le fils de Prithâ eut dispersé les nuages de l'armée Kourouide, comme *le soleil* dissipe une nuée, qui survient, il embrassa de nouveau le fils du Matsya et lui parla en ces termes: 2,143.

« Tu sais, mon fils, que tous les Prithides habitent en présence de ton père: n'en parle pas, une fois entré dans la ville, car le roi des Matsyas en mourrait d'effroi. 2,144.

» C'est moi, qui ai vaincu l'armée des Kourouides; c'est moi, qui ai reconquis les vaches sur les ennemis; mais, à ton retour dans la cité, dis en présence de ton père que tu as toi-même exécuté ces exploits. » 2,145.

Outtara lui répondit:

« La chose, que tu viens d'accomplir, est impossible à d'autres; il n'était pour moi aucun pouvoir de l'exécuter: je ne te nommerai pas, Ambidextre, en présence de mon père, tant que tu ne me nommeras point. » 2,146.

Après que Djishnou eut vaincu l'armée des ennemis et séparé d'eux toute la richesse, il revint au cimetière et

s'approcha de l'acacia, où il se tint, le corps blessé par les flèches. 2,147.

Le grand singe semblable au feu s'envola vers le ciel avec les Bhoûtas mêmes ; les choses, qui devaient produire l'illusion, furent replacées et l'étendard du lion fut arboré de nouveau sur le char. 2,148.

Là, quand il eut déposé l'arme, incrément de la bataille, les deux carquois et les flèches des plus grands des Kourouides, le Matsya de s'avancer joyeux vers la ville avec le magnanime Kirîtî pour cocher. 2,149.

Le Prithide, exterminateur des ennemis, ayant accompli cet exploit de la plus grande noblesse et détruit l'armée de ses rivaux, remit de nouveau ses cheveux en tresse et reprit les rênes aux mains d'Outtara. 2,150.

Le magnanime cocher rentra, l'âme contente, dans la cité, et revint à la forme de Vrihannalâ. 2,151.

Les Kourouides s'en reviennent brisés, ayant subi la puissance *d'Arjouna*, et tous, consternés, ils marchent, le visage tourné vers Hâstinapoura ! 2,152.

En approchant sur la route, Phâlgouna de parler en ces termes : « Héros aux longs bras, fils de roi, regarde de tous les côtés ces multitudes de vaches, que nous ramenons avec les pâtres. Demain, nous arriverons dans la cité de Virâta. 2,153—2,154.

» Fais respirer tes chevaux, donne-leur à boire, fais ruisseler l'onde autour d'eux ; et que ces pâtres, envoyés par toi, aillent d'un pied rapide. 2,155.

» Qu'ils racontent la bonne nouvelle dans la ville, et qu'ils proclament la victoire. » 2,156.

Outtara se hâta de commander aux messagers d'après la parole de Phâlgouna : « Annoncez la victoire du prince ;

les ennemis sont vaincus et les vaches reconquises. »

Il parle ainsi. Les deux héros, le Matsya et le Bharatide, délibèrent ; ils vont à l'acacia, ils s'en approchent de nouveau et posent *dans les branches* leurs instruments de guerre, qu'ils y laissent (1). 2,157—2,158.

Quand il eut vaincu toute l'armée ennemie et séparé des Kourouides tous les troupeaux, le héros, fils de Virâta, s'avança joyeux vers la ville, ayant Vrihannalâ pour son cocher (2). 2,159.

Virâta, le maître de l'armée, qui avait promptement reconquis sa richessse, rentra joyeux dans la ville, accompagné des quatre *autres* Pândouides. 2,160.

Vainqueur des Trigartas en bataille, ayant reconvré entièrement ses vaches, il brillait avec les fils de Prithâ, puissant roi, environné de la fortune. 2,161.

Tous les guerriers, fléaux des ennemis, d'honorer avec les Prithides, ce héros, revenu sur son trône, accroissant la joie de ses amis. 2,162.

Tous les sujets réunis aux brahmes lui firent la cour, et le roi des Matsyas honoré de répondre à leurs hommages avec l'armée. 2,163.

Alors, il congédia les brahmes et le peuple ; ensuite, le roi des Matsyas, Virâta, le maître de l'armée, adressa cette question sur Outtara : « Où est-il allé ? » dit-il. Toutes les femmes, et les jeunes filles, et les eunuques de son palais, de lui raconter : « Les Kourouides ont ravi nos troupeaux. *Ton fils* Pritivîndjaya, extrêmement irrité de cette orgueilleuse invasion, est sorti, quoiqu'il fut seul,

(1-2 Ces vers ne sont qu'une inutile répétition des vers 2,149, 2,150 et 2,151 ; ce sont des variantes, dont l'une se mêle indiscrètement et se confond avec l'autre.

accompagné de Vrihannalâ, vaincre ces combattants sur des chars, venus infester *nos campagnes* : c'étaient Bhîshma, le fils de Çântanou, Kripa, Karna, Douryodhana, Drona et son fils, six chars réunis. » (*De la stance* 2,164 *à la stance* 2,168.)

Le roi Virâta, consumé d'une vive inquiétude à la nouvelle que son fils était allé avec un seul char, conduit par Vrihannalâ, engager la bataille, dit à tous ses principaux ministres : 2,169.

« De toute manière, à la nouvelle que les Trigartas sont sortis, on ne pourra jamais arrêter les Kourouides et les autres, qui sont les souverains de la terre. 2,170.

» Que ceux de mes guerriers, qui n'ont reçu aucune blessure des Trigartas, s'en aillent donc, environnés d'une nombreuse armée, pour sauver Outtara ! » 2,171.

Soudain, il donna l'ordre de partir, dans l'intérêt de son fils, à des chevaux, des éléphants, des chars, des troupes de fantassins, admirablement ornés de parures et munis de toutes les armes. 2,172.

Ainsi le maître de l'armée, Virâta, le roi des Matsyas, commanda promptement à une armée, divisée en quatre corps. 2,173.

« Sachez bientôt, leur dit-il, si le jeune prince vit encore ou non. Quant à l'eunuque, qui est allé comme son cocher, il est mort, je pense. » 2,174.

Dharmarâdja dit en souriant au roi Virâta, consumé d'une brûlante inquiétude : « S'il a pour son cocher Vrihannalâ, Indra des rois, les ennemis n'emmèneront pas aujourd'hui tes vaches. 2,175.

» En effet, ton fils est capable de vaincre en bataille, avec la bonne direction de ce cocher, tous les rois Kou-

rouides réunis, les Yakshas, les Siddhas, les Démons et les Dieux mêmes. » 2,176.

Ensuite, arrivés dans la cité de Virâta, les messagers à la marche légère, envoyés par Outtara, y annoncèrent la victoire. 2,177.

Le ministre porta à la connaissance du roi cette victoire sublime, la défaite des Kourouides et la *prochaine* arrivée d'Outtara : 2,178.

« Toutes les vaches sont reconquises ; les fils de Kourou sont vaincus, Outtara est l'heureux vainqueur avec le cocher. » 2,179.

« Oh bonheur ! s'écrie Youddhishthira ; on a reconquis les vaches, les Kourouides sont en fuite ! Mais il n'est pas étonnant, je pense, que ton fils ait triomphé des Kourouides ! 2,180.

» La victoire était assurée au mortel, qui avait Vrihannalâ pour son cocher. » 2,181.

Le roi des hommes, Virâta, eut alors son poil hérissé d'étonnement, quand il apprit cette victoire du prince héréditaire, à la force sans mesure. 2,182.

Il fit cacher les messagers et donna ses ordres aux ministres : « Qu'on me prépare, ornées d'étendards, les routes du roi ! 2,183.

» Que l'on honore de tous côtés les Dieux avec des offrandes de fleurs ; que les jeunes gens, les principaux des guerriers et les courtisanes revêtent leurs habits de fête. 2,184.

» Que tous les instruments de musique aillent au-devant de mon fils ! Que l'homme, ayant des clochettes, monte promptement sur un éléphant enivré et qu'il proclame ma victoire dans tous les carrefours ! Que les

femmes d'un âge supérieur, environnées de jeunes filles en grand nombre, s'avancent à la rencontre de mon fils, dans la toilette des vêtements de l'amour! »

2,185—2,186—2,187.

Aussitôt qu'ils eurent ouï cette parole du prince, tout ce qu'il y avait d'éminent, les tambours, les instruments de musique, les conques, les dames en leurs plus riches costumes, les beautés et les autres, chantant les louanges du roi, faisant résonner les vâdyas, les toûryas et les panavas, sortirent, avec les bardes et les ménestrels, hors de la ville du puissant Virâta, au-devant de son fils à la vigueur infinie. 2,188—2,189.

Après qu'il eut fait partir l'armée, les jeunes vierges et les courtisanes bien parées, le roi des Matsyas à la grande science parla en ces termes : 2,190.

« Artisane, apporte les dés : commençons le jeu, Kanka! » Quand le Pândouide le vit s'exprimer ainsi, il répondit : 2,191.

« On ne doit pas jouer, avons-nous ouï dire, avec un joueur dans la joie. Je ne puis donc jouer avec toi maintenant que la joie t'environne. 2,192.

» Mais je désire faire ce qui t'est agréable : que le jeu commence, si tu le juges à propos. » 2,193.

« Les femmes, les vaches et l'or, toute autre richesse quelconque, reprit Virâta, rien n'est à moi; tout est gardé pour être joué avec un autre. » 2,194.

« Qu'as-tu besoin du jeu, Indra des rois? Il entraîne une foule de maux, répondit Kanka. Beaucoup d'inconvénients, ô toi, qui donnes l'honneur, sont attachés au jeu : que ta majesté s'en abstienne! 2,195.

» As-tu vu de tes yeux ou entendu raconter Youd-

dhishthira, le fils de Pândou ? Son royaume avec ses provinces immenses, gonflées d'opulence, et ses frères semblables aux Dieux, il a tout perdu ; donc, le jeu ne me plaît nullement. Cependant, tu le juges à propos ; jouons, puisque cela t'est agréable. » 2,196—2,197.

Tandis que le jeu s'agitait, le Matsya dit au Pândouide : « Vois ! Les Kourouides avec un tel courage ont été vaincus en bataille par mon fils ! » 2,198.

Le magnanime roi Youddhisthira lui répondit : « Comment n'aurait-il pas vaincu en bataille, quand il avait Vrihannalâ pour son cocher ? » 2,199.

Il dit : et le roi Matsya tint ce langage avec colère au fils de Pândou : « Tu loues, parent de brahme, un eunuque, comme semblable à mon fils ! 2,200.

» Ne sais-tu pas combien ta parole est blâmable ? Tu me méprises, sans doute. Pourquoi n'aurait-il pas vaincu tous ces guerriers, qui avaient à leur tête Bhîshma et Drona ? 2,201.

» Mais je te pardonne cette offense, brahme, à cause de notre amitié. Si tu es attaché à la vie, qu'une telle parole ne se retrouve plns sur tes lèvres ! » 2,202.

« Le roi des Maroutes en personne, environné de la troupe des Vents, repartit Youddhishthira, eut-il combattu *de concert avec eux* sur ce champ de bataille, où étaient réunis Drona, et Bhîshma, et le Dronide, et le fils du soleil, et Kripa, et le roi des rois Douryodhana, et les autres guerriers ; quel autre, si ce n'est Vrihannalâ, eut fait tête à ces héros rassemblés. 2,203—2,204.

» Lui, duquel il n'existera pas un seul être, égal à la force des bras ; lui, de qui l'horripilation de la joie couvre le corps entièrement à la seule vue d'un combat !

» Comment *ton fils* n'aurait-il pas vaincu, quand il avait pour compagnon un tel homme, qui triompherait de tous les hommes, les Démons et les Dieux réunis? »

2,205—2,206.

« Nombre de fois, on voulut t'empêcher, et tu n'as point retenu ta langue, reprit Virâta. S'il n'y a personne, qui sache te réprimer, aucun ne fera jamais son devoir! »

A ces mots, le roi courroucé frappa avec un dé Youddhishthira au visage, et, le menaçant de colère, lui dit : « Tais-toi ! » 2,207—2,208.

Blessé violemment par ce coup, le sang ruissela de son nez; mais le fils de Prithâ le reçut dans ses mains, avant qu'il ne fût tombé sur la terre. 2,209.

Dharmarâdja jeta les yeux sur Draâupadî placée à son côté. Cette femme vertueuse, qui connaissait le dessein de son époux et soumise au pouvoir de sa pensée, prit un vase d'or, rempli d'eau, et reçut le sang, qui s'écoulait des narines. 2,210—2,211.

Ensuite, Outtara joyeux revint de lui-même à la ville, répandant de toutes parts l'odeur de ses bouquets divers et de ses parfums exquis. 2,212.

Honoré par les citadins, les campagnards et les femmes, il s'approcha de la porte du palais, et se fit annoncer à son père. 2,213.

Le portier entre; il adresse ce langage à Virâta : « Ton fils se tient à la porte du palais, accompagné de Vrihannalâ. » 2,214.

Le roi des Matsyas joyeux dit alors au portier : « Hâte-toi de les introduire l'un et l'autre; je désire également la vue de tous les deux. » 2,215.

Le roi, issu de Kourou, dit tout bas à l'oreille du por-

tier : « Qu'Outtara entre seul ; il ne faut pas introduire Vrihannalâ. 2,216.

» Car il s'est engagé par ce vœu : tout homme, qui porterait une blessure dans mon corps, ou qui ferait couler mon sang, ailleurs que sur un champ de bataille, n'aurait aucun moyen de prolonger son existence. Violemment irrité, il ne supporterait pas de me voir, couvert de sang, 2,217—2,218.

» Et il tuerait Virâta, ses ministres, sa cavalerie et son armée. » 2,219.

Prithivindjaya (1), le fils aîné du roi, entra donc ; il s'inclina aux pieds de son père, il honora Kanka lui-même. 2,220.

Outtara s'empressa d'interroger son père sur cet homme sans péché, assis sur la terre dans un lieu retiré, auprès duquel se tenait l'artisane, et de qui plusieurs parties du visage étaient couvertes de sang : « Qui a blessé cet homme, sire ? Qui a commis, cette action coupable ? »

2,221—2,222.

« C'est moi, qui ai blessé ce méchant, répondit Virâta ; et il ne mérite pas même tant *d'indulgence*, lui, qui, au milieu de tes louanges, ne sait que loner un eunuque ! »

« Cette chose, reprit Outtara, ne devait pas être faite par toi, sire ; hâte-toi de le supplier ; prends garde que ce poison terrible du brahme ne te consume ici avec tes racines. » 2,223—2,224.

A peine eut-il entendu les paroles de son fils, Virâta, l'incrément du royaume, présenta ses excuses au fils de Kountî, semblable au feu caché sous la cendre. 2,225.

(1) Autre nom d'Outtara.

Digitized by Google

Le Pândouide répondit au monarque, qui s'excusait : « C'est pardonné depuis long-temps, sire ; il n'existe pas en moi de ressentiment. 2,226.

» Mais, si mon sang était tombé des narines sur la terre, tu périrais avec ton royaume, puissant monarque ; il n'y a là aucun doute. 2,227.

» Je n'ai pas commis d'offense contre toi, sire ; et quiconque frapperait un homme auguste, puissant, qui n'a point fait d'offense, ne tarderait pas à tomber dans un malheur épouvantable. » 2,228.

Vrihannalâ, quand le sang fut appaisé, entra ; il se prosterna aux pieds de Virâta, il honora Kanka lui-même.

Il s'excusa auprès de lui ; et le Matsya, aux oreilles de l'Ambidextre, loua Outtara, qui était revenu du combat :

« Par toi, j'ai un fils, incrément de la joie de Kaîkéyî, lui dit-il ; jamais je n'eus et je n'aurai jamais un fils égal à toi. 2,229—2,230—2,231.

» Comment fut ton combat, mon fils, avec ce Karna, qui marchant, accompagné de l'astre aux mille pieds (1), n'a jamais retiré son pied en arrière ? 2,232.

» Comment fut ton combat, mon fils, avec ce Bhîshma, qui ne voit pas exister un seul homme, égal à lui, dans le monde entier des hommes ? 2,233.

» Comment fut ton combat, mon fils, avec ce Drona, le brahme, qui fut l'instituteur des héros de Vrishni et de Kourou, le plus habile de tous ceux, qui manient les armes, le précepteur de tous les kshatryas ? Comment fut ton combat avec le fils de l'Atchârya, qui est le héros

(1) *Pada*, qui veut dire *pied* et *rayon de lumière* ; mais le jeu de mots n'existerait plus avec cette dernière expression.

même de tous les guerriers et qui porte le nom d'Açvatthâman? Comment fut ton combat, mon fils, avec ce Karna, de qui la seule vue dans les batailles ôte le cœur, tel qu'à des marchands le pillage de leurs richesses? Comment fut ton combat, mon fils, avec ce Douryodhana, le fils du roi, qui fendrait une montagne à l'aide de ses grandes flèches? Nos ennemis sont engloutis, c'est un souffle agréable de vent, qui passe sur mon visage. (*De la stance* 2,234, *à la stance* 2,238.)

» C'est toi, qui as reconquis dans le combat mes richesses, dévorées par les Kourouides. Tu as chassé tous mes troupeaux dans la guerre, roi des hommes, loin de tous ces guerriers, doués de force, tombés dans la frayeur. Tu les as séparés de mes bestiaux, comme un tigre est séparé de la chair! » 2,239—2,240.

Outtara lui répondit:

« Ce n'est pas moi, qui ai reconquis les vaches; ce n'est pas moi, qui ai vaincu les ennemis; tout cet exploit fut l'ouvrage d'un certain fils des Dieux. 2,241.

» Car je m'enfuyais effrayé, quand ce fils des Dieux m'a retenu. Jeune, revêtu d'une armure de diamant, il se tenait sur le siége du char. 2,242.

» C'est par lui que les vaches furent reconquises et les Kourouides vaincus: cet exploit appartient à ce héros, et ne fut pas, mon père, accompli par moi. 2,243.

» Il a fait détourner la tête devant ses flèches aux six chars, Drona, le Çaradvatide, et son fils, celui du cocher, et Bhîshma, 2,244.

» Et Douryodhana, et Vikarna avec son éléphant, comme un chef de troupeau. Ce héros à la grande force dit au fils du roi, *à Souyodhana*, effrayé, rompu: 2,245.

« Je ne vois aucune défense pour toi dans Hâstinapoura : défends, rejeton de Kouron, ta vie par tous les moyens. 2,246.

» La fuite ne te sauvera point, sire ; mets ton âme au combat. Ou vainqueur tu jouiras de la terre, ou vaincu tu iras au ciel. » 2,247.

» Le tigre parmi les hommes revint et lança des flèches, semblables à des foudres. Roi, environné de conseillers, il soufflait sur son char, comme un serpent ; la vue de son ennemi fit naître l'horripilation de son poil et le tremblement de ses cuisses. Alors cet *enfant du ciel* dissipa devant ses flèches, auguste prince, cette armée, qui ressemblait à des lions. 2,248—2,249.

» Jeune, portant le corps d'un lion, il dispersa cette armée de chars ; il écarta en riant, sire, tous ces Kourouides, qu'il laissa dépouillés de leurs vêtements.

» Les six chars furent vaincus par ce héros seul ; telles des gazelles, hôtes des forêts, s'enfuient devant un tigre, qui est enivré *de sang*. » 2,250—2,251.

« Où est, dit Virâta, ce héros aux longs bras, ce fils des Dieux à la vaste gloire, qui a reconquis toute ma richesse dévorée par les Kourouides ? 2,252.

» Je désire le voir ; je veux honorer ce rejeton des Dieux à la grande vigueur, par qui vous me fûtes conservés, mes vaches et toi ! » 2,253.

« Ce rejeton des Dieux à la grande force, lui répondit Outtara, s'est replongé dans l'invisibilité ; mais demain, je pense, ou après-demain, il se manifestera. » 2,254.

Virâta, le maître de l'armée, ne put donc savoir que le Pândouide, duquel on lui parlait ainsi, habitait dans son palais sous un déguisement. 2,255.

Le fils de Prithâ, avec la permission du magnanime roi, donna de sa main à la fille de Virâta les habits, *qu'il avait enlevés*. 2,256.

Outtarâ, la noble dame fut satisfaite, ayant reçu des robes diverses, neuves et d'un haut prix. 2,257.

Le fils de Kounti délibéra ainsi avec le magnanime Outtara : « Il faut que toute chose soit faite à l'égard d'Youddhishthira, le fils de Prithâ. » 2,258.

Il disposa donc exactement les choses, roi des hommes, avec le fils du souverain des Matsyas, et les éminents Bharatides furent satisfaits. 2,259.

Digitized by Google

LE MARIAGE.

Vaiçampâyana dit :

Le troisième jour, les cinq frères Pândouides, s'étant baignés, portant des habits purs, ayant accompli au temps propre les obligations de leur caste ; ces héros, parés de tous les ornements, ayant mis Youddhishthira à leur tête et resplendissants comme des éléphants ivres, qui attendent à la porte, se rendirent à la cour de Virâta, et, semblables à des feux, prirent place sur des siéges de maîtres de la terre, tels que les feux sacrés d'une maison.

2,260—2,261—2,262.

Tandis qu'ils étaient assis dans ce lieu, Virâta, le souverain de la terre, s'en allait de tous les côtés dans son assemblée vaquer aux affaires d'un roi. 2,263.

Aussitôt qu'il vit les Pândouides environnés de beauté et flamboyants comme des feux, le maître de la terre songea, pour ainsi dire, un moment avec colère.

Le souverain des Matsyas dit alors à Kanka, qui demeurait là avec les formes d'un Dieu, tel que le monarque du Tridaça assis au milieu de la troupe des Maroutes :

2,264—2,265.

« Je t'ai choisi, il est vrai, pour être de ma suite, parce que tu faisais rouler hardiment les dés ; mais pourquoi te vois-je assis, bien paré, dans un siége de roi ? »

Quand il eut entendu ces paroles de Virâta, sire, Arjouna, qui voulait tourner la chose en divertissement, lui tint en riant ce langage : 2,266—2,267.

« Cet homme mérite de partager le siége même d'un Indra, sire ; il est pieux, savant, généreux, adonné aux sacrifices et ferme dans ses vœux. 2,268.

» C'est le devoir incarné ; c'est le plus distingué des hommes énergiques ; il est supérieur dans le monde quant à l'intelligence ; il est adonné aux mortifications.

» Il sait l'astra divers dans les trois mondes des choses immobiles et mobiles ; aucun homme ne sait et ne saura jamais *ce qu'il sait*. 2,269—2,270.

» Il en est ainsi *non-seulement* parmi les enfants de Manou, *mais* parmi les Rakshasas, les grands Ouragas, les plus distingués entre les Yakshas, les Gandharvas, les Démons et les Dieux mêmes. 2,271.

» Sa vue s'étend au loin, sa splendeur est grande, il est aimé des campagnards et des citadins ; il est entre les Pândouides celui, qui combat sur un char ; les sacrifices lui appartiennent, il est dévoué au devoir ; c'est un sage.

» C'est un roi saint égal à un maharshi ; il est célèbre dans tous les mondes ; il est fort, il est ferme, adroit, véridique ; il a vaincu ses organes des sens.

2,272—2,273.

Digitized by Google

» Il rivalise par ses richesses et ses trésors avec Çakra et Kouvéra ; sa splendeur est aussi grande que celle de Manou ; c'est le protecteur des mondes. 2,274.

» Tel est ce mortel à la grande lumière, ce bienfaiteur des mondes, ce taureau des Kourouides, Dharmarâdja-Youddhishthira. 2,275.

» Sa gloire est dans ce monde comme la clarté du soleil levant ; les rayons de sa renommée parcourent toutes les plages de la terre. 2,276.

» L'efflorescence de sa splendeur est comme celle du soleil à son lever : dix mille rapides éléphants suivaient ses pas, sire, dans le temps qu'il habitait chez les Kourous. Trente mille chars aux guirlandes d'or, attelés de généreux coursiers, suivaient alors sa marche. Huit cents poètes aux pendeloques étincelantes, mêlés à des bardes, chantaient jadis ses louanges, comme les rishis célèbrent les éloges de Çakra. Les Kourouides lui faisaient une cour assidue, semblables à des serviteurs.

2,277—2,278—2,279—2,280.

» Tous les rois étaient avec lui, sire, comme les Immortels avec le souverain maître des richesses. Ce monarque puissant imposait le tribut à tous les rois, soumis ou libres, comme s'ils étaient des vaiçyas. Quatre-vingt-huit mille magnanimes maîtres de maison vivaient aux frais, sire, de ce monarque aux vœux exactement observés. Il gardait comme un fils les vieillards, les hommes sans protecteurs, les aveugles et les boiteux ; les peuples *sous lui* craignaient de manquer au devoir. Il a vaincu ses organes des sens pour la justice, la colère et la répression des sens.

2,281—2,282—2,283—2,284.

» Ce Prithide est d'une grande bonté ; il est pieux, il est

véridique : son bonheur et sa majesté font le tourment de Souyodhana, 2,285.

» Qui le craint, malgré son armée, malgré le fils de Soubala, malgré Karna lui-même. On ne peut, roi des rois, énumérer ses qualités. 2,286.

» Le fils de Pândou est livré au devoir ; l'humanité est continuellement dans son cœur. Après cette peinture du Pândouide, le grand roi, le seigneur des seigneurs, comment, monarque de la terre, ne serait-il pas digne d'un siége royal ? » 2,287—2,288.

« Si ce roi est Youddhishthira, un rejeton de Kouron, un fils de Prithâ, reprit le Matsya, qui est son frère Arjouna? Qui est ici le vigoureux Bhîma ? 2,289.

» Qui est Nakoula, et Sahadéva, ou l'illustre Draâupadî? Puisque nulle part, après leur défaite au jeu, on ne connut les fils de Prithâ. » 2,290.

« Celui, que tu appelles Ballava, ton cuisinier, monarque des hommes, répondit Arjouna, c'est Bhîma, grand roi, Bhîma au courage d'une fougue épouvantable, 2,291.

» C'est lui, qui, ayant frappé, sous le pouvoir de la colère, un coup sur le mont Gandhâua, en rapporta des lotus célestes pour Krishnâ. 2,292.

» C'est lui, qui, sous le masque d'un Gandharva, a immolé ces pervers Kîtchakas ; c'est lui, qui a tué dans ton gynœcée des sangliers, des ours et des tigres. 2,293.

» Voici le fléau des ennemis, Nakoula, qui fut ton palefrenier ; cet autre est Sahadéva, qui fut ton pâtre : ces deux héros sont les fils de Mâdrî. 2,294.

» Parés des vêtements de l'Amour, tous deux beaux, renommés, ces éminents Bharatides valent un millier de héros. 2,295.

» Cette artisane au charmant sourire, à la taille gracieuse, qui a les yeux semblables aux pétales du lotus, c'est Draâupadi, sire, à cause de laquelle furent tués les Kitchakas. 2,296.

» C'est moi, qui suis Arjouna, puissant roi, et mon nom sans doute a déjà frappé ton oreille ; je suis fils de Prithâ, le frère mineur de Bhîma et l'aîné de ces deux jumeaux.

» Nous avons habité, grand roi, paisiblement dans ton palais ; nous y avons vécu dans une habitation inconnue, comme des créatures, qui sont encore au sein de leur mère. » 2,297—2,298.

Le Virâtide s'était mis à raconter la valeur d'Arjouna, tandis que celui-ci parlait encore des cinq héroïques Pândouides ; 2,299.

Et Outtara de montrer les fils de Prithâ sous un autre point de vue : 2,300.

« Ce roi des Kourouides, qui a les yeux grands et dorés, la prunelle longue et large, la voix irritée, semblable à celle d'un vieux lion, le corps élevé, jaune, pur comme l'or, 2,301.

» Cet homme, qui a la démarche d'un roi des éléphants enivré, qui est jaune, immaculé, tel que l'or passé au feu, qui a des épaules grandes et larges, des bras longs et pesants : c'est Vrikaudara. Regardez-le encore une fois ! Regardez ! 2,302.

» Mais cet archer au grand arc, qui est à ses côtés, jeune, azuré, semblable au chef d'un troupeau d'éléphants, qui a les épaules élevées d'un lion, qui marche comme un roi des proboscidiens, et qui a les yeux grands comme des lotus ; c'est le héros Arjouna ! 2,303.

» Et, dans le monde entier des hommes, il n'existe per-

sonne, qui soit égal en beauté, en force, en vertus, à ces deux jumeaux, qui, les plus grands des mortels, pareils à Mahéndra et Vishnou, se tiennent auprès du roi. 2,304.

» Celle, qui est placée à côté d'eux, comme la Déesse de ces Dieux, avec ses membres sublimes d'or et telle que la lumière revêtue d'un corps ; *cette dame* jaune, semblable aux nélumbos d'azur, c'est Krishnâ, qui semble une Lakshmi incarnée ! » 2,305.

Quand il eut annoncé ainsi au maître de la terre les cinq fils de Pândou et de Prithâ, le Virâtide lui fit connaître *en particulier* la bravoure d'Arjouna : 2,306.

« Celui-ci, destructeur des ennemis, comme un lion détruit les gazelles, marchait au milieu des foules de chars, abattant ceux-ci et ceux-là parmi les plus excellents des chariots de guerre. 2,307.

» Blessé par lui, un grand éléphant au licou d'or s'est affaissé, frappé d'une flèche, de ses deux défenses sur la terre. 2,308.

» Par lui, nos vaches ont été reconquises et les Kourouides vaincus dans la guerre ; par le bruit de sa conque, il a assourdi mes oreilles. » 2,309.

Dès qu'il eut entendu ces paroles de son fils, l'auguste roi des Matsyas, incliné vers Youddhishthira, fit cette réponse à Outtara : 2,310.

« Voici le moment venu, je pense, de me concilier le fils de Pândou ; je donnerai Outtarâ en mariage au fils de Prithâ, si tel est ton avis. » 2,311.

« Ce sont de nobles personnes, dignes de respect, assorties à nos hommages, reprit Outtara, et je pense que le moment de les rendre est arrivé : qu'on paye donc à ces vertueux Pândouides les hommages, qui leur sont dus. »

« J'étais tombé, certes ! au pouvoir des ennemis dans la bataille, ajouta Virâta ; et c'est Bhîmaséna, qui m'a délivré et qui a recouvré nos vaches. 2,312—2,313.

» C'est à la force du bras de ces héros, que nous avons dû la victoire dans le combat. Ainsi tous deux, avec les ministres, supplions, s'il te plaît, Youddhishthira, le fils de Kountî, et son frère puîné, le plus grand des fils de Pândou. Que ce Pândouide, la vertu même, veuille bien excuser toute chose quelconque, souverain des hommes, que nous avons pu dire en notre ignorance. » 2,314-2,315-2,316.

Ensuite, le magnanime Virâta joyeux commença par s'approcher du roi, lui prêta serment et lui abandonna son royaume entier, son armée, ses trésors et sa ville. 2,317.

L'auguste roi des Matsyas dit à tous les Pândouides, Dhanandjaya à leur tête : « Quel bonheur ! oh ! quel bonheur ! » 2,318.

Il baisa sur le front, étreignit mainte et mainte fois dans ses bras, et Youddhishthira, et Bhîma, et les deux Pândouides, fils de Mâdrî. 2,319.

Virâta, le maître de l'armée, ne pouvait se rassasier de leur vue, et joyeux il tint ce langage au roi Youddhishthira : 2,320.

« Oh bonheur ! Vos majestés sont toutes arrivées de la forêt en bonne santé ! Oh bonheur ! Vous avez été sauvés de la douleur, que vous n'avez pu connaître des méchants !

» Ce royaume et autre chose quelconqne offerte au fils de Prithâ, que les Pândouides reçoivent tout cela, sans balancer. 2,321—2,322.

» Que Dhanandjaya l'Ambidextre reçoive la main d'Outtarâ: cet homme, le plus vertueux des mortels, est pour elle un époux assorti. » 2,323.

Dharmarâdja à ces mots de regarder le fils de Prithâ, Dhanandjaya ; et son frère Arjouna regardé tint alors ce langage au Matsya : 2,324.

« J'accepte, sire, ta fille pour ma bru ; en effet, cette alliance de Matsya et de Bharata est assortie. » 2,325.

« Pourquoi, ô le plus vertueux des Pândouides, répondit Virâta, ne veux-tu pas accepter ici pour ton épouse ma fille, qui t'est donnée de ma main ? » 2,326.

« J'ai toujours vécu dans le gynœcée, ayant ta fille sous mes yeux, repartit Arjouna. En public et en secret, elle avait confiance en moi, comme en son père. 2,327.

» J'étais un danseur, versé dans le chant, très-estimé d'elle, et ta fille m'a regardé toujours comme son précepteur. 2,328.

» J'ai habité une année entière avec elle dans la fleur de la jeunesse ; aussi, serait-elle, auguste sire, dans une trop grande peur du monde et de toi. 2,329.

» Je refuse donc pour moi ta fille, monarque des hommes. Je suis pur, j'ai vaincu mes organes des sens, je suis dompté (1). J'ai respecté l'innocence de ta fille dans ma bru, en mon fils et dans moi-même. Je ne vois pas là de crainte ; avec lui, il y aura de la pureté.

2,330—2,331.

» Sous la crainte de vaines paroles, fléau des ennemis, effrayé d'une imprécation, j'accepte ta fille Outtarâ, sire, pour ma bru. 2,342.

» Un enfant, versé déjà dans les astras, cher au Dieu, de qui la main est armée du tchakra, un neveu du Vasoudévide même et qui semble un fils visible des Dieux,

(1) L'édition compte ici 2,340 et saute par-dessus dix çlokas.

Abhimanyou aux longs bras, mon fils, sera ton gendre assorti, monarque des hommes, et l'époux de ta fille. »

2,343—2,344.

« *Cette alliance* est convenable en Dhanandjaya, le fils de Kountî, le plus grand des Kourouides, reprit Virâta; ce Pândouide, qui possède la science et qui est toujours, comme à présent, dans la vertu. 2,345.

» Que l'on célèbre à l'instant, fils de Prithâ, la cérémonie, que tu penses devoir être faite: tous mes désirs sont comblés, puisque j'ai Arjouna pour allié. » 2,346.

L'Indra des rois parlait encore, quand Youddhishthira, le fils de Kountî, ordonna de nouer au temps propre cette union entre le Matsya et le fils de Prithâ. 2,347.

Aussitôt, Bharatide, celui-ci et le maître de la terre, Virâta, dépêchent des messagers à tous leurs amis et au Vasoudévide. 2,348.

La treizième année s'était écoulée, et les cinq Pândouides étaient réunis entièrement dans Oupaplavya, *la capitale* de Virâta. 2,349.

Bîbhatsou manda auprès de lui Abhimanyou : il fit aussi venir Djanârdana, les Daçârhains avec les Anartas. 2,350.

Le roi de Kaçî et Çaivya, l'un et l'autre amis d'Youddhishthira, ces deux monarques vinrent accompagnés chacun d'une armée complète. 2,351.

Le puissant Yajnaséna y vint, escorté d'une nombreuse armée, et Vîrâ, la fille de Draâupadî, et l'invincible Çikhandî. 2,352.

L'inaffrontable Dhrishtadyoumna, le plus vaillant de tous ceux, qui portent les armes, le corps entier des généraux d'armées, les sacrificateurs aux nombreux honoraires,

Tous ceux, qui étaient doués de la lecture ainsi que des

Védas, et tous les héros prêts à sacrifier leur vie. Aussitôt que le Matsya, le plus excellent des hommes pour cultiver la vertu, les vit tous rassemblés, 2,353—2,354.

Il honora suivant l'étiquette eux, leurs serviteurs, leur cavalerie et leur armée. Il était joyeux d'avoir pu donner la main de sa fille à Abhimanyou. 2,355.

Les Prithides étaient sortis à leur rencontre çà et là. Ici vint le Vasoudévide à la guirlande bocagère, Halâyoudha, 2,356.

Kritavarman, Hârdikya, Youyoudhâna, Sâtyaki, le doux Anâdhrishthi, Çâmba et Nishada lui-même.

Indraséna et les autres fléaux des ennemis, qui avaient habité là environ une année, ayant pris Abhimanyou avec sa mère, vinrent là de compagnie sur des chars bien purifiés. Dix mille éléphants, dix myriades de chevaux, un arbouda complet de chars, un milliard de fantassins, une foule de Vrishnides, d'Andhakas et de Bhodjas à la force éminente, des femmes, des pierreries, des costumes, individuellement et par troupes, suivirent le tigre de Vrishni, le Vasoudévide à la grande splendeur.

2,357—2,358—2,359—2,360—2,361.

Ensuite, fut célébré suivant les rites le mariage *des familles* de Matsya et d'Arjouna; puis, les conques, les tambours, les gomoukhas et les âtambaras résonnèrent dans le palais de Virâta, publiant son union avec les fils de Prithâ. On immola des gazelles variées et des centaines de bestiaux, propres au sacrifice.

2,362—2,363.

On offrit avec abondance des breuvages de sourâ (1) et

(1) Liqueur spiritueuse en général.

de maîréya (2). Les hommes, versés dans les légendes et dans les chants, les histrions, les vaîtâlikas, les bardes et les ménestrels entonnaient leurs louanges. Les nobles dames des Matsyas, belles en tous les membres, ornées de pendeloques en pierreries bien éclatantes, et des femmes charmantes, élégamment parées, teintes de mainte couleur, s'avancèrent, Soudeshnâ mise à leur tête. 2,364—2,365—2,366.

Krishnâ les surpassait toutes en beauté, en grâce, en renommée. Mais elles, ayant environné Outtarâ, la fille du roi, dans ses plus beaux atours, s'approchent et la mettent devant elles, comme la fille du grand Indra lui-même. Dhanandjaya, le fils de Kountî, reçut alors pour son fils, Abhimanyou, la fille de Virâta aux membres séduisants. Le puissant roi se tenait dans cette cérémonie portant la beauté du roi des Dieux. 2,367—2,368—2,369.

Youddhishthira, le fils de Kountî, reçut la vierge pour sa bru; et, quand cela fut accompli, celui, de qui Prithâ fut la mère, mit la fête sous la préséance de Djanârdana et fit célébrer ce mariage du magnanime fils de Soubadrâ, auquel il donna sept mille chevaux rapides comme le vent, deux cents principaux éléphants et une richesse considérable. Après qu'il eut sacrifié suivant les rites dans le feu allumé et qu'il eut honoré les deux fois nés, il concéda au jeune prince le royaume, et l'armée, et le trésor, et lui-même tout entier. Aussitôt que le mariage fut célébré, l'immortel fils d'Yama, Youddhishthira distribua aux brahmes ce qui compose la richesse, mille vaches, des pierreries, et divers costumes, les plus belles

(1) Breuvage fait avec les fleurs du *lythrum fructicosum*, du sucre, etc.

parures, des chars, des lits, des mets exquis et différents breuvages. (*De la stance* 2,370 *à la stance* 2,376.)

La ville du roi des Matsyas resplendit, éminent Bharatide, comme dans un jour de grande fête, pleine d'un peuple joyeux et rassasié. 2,376.

FIN DU CHANT DE VIRATA.

YOUDYOGA-PARVA

Digitized by Google

YOUDYOGA-PARVA.

LE RECIT DE ÇALYA.

Adoration au bienheureux Ganéça!

Honorez d'abord Nârâyana, et Nara, le plus éminent des hommes, et la Déesse Sarasvatî; ensuite, récitez *ce poème, qui donne* la victoire!

Vaîçampâyana dit :

Alors qu'ils eurent célébré ce mariage d'Abhimanyou, les héros, issus de Kourou, pleins de joie, s'étant reposés la nuit et s'étant rendus purs, se rendirent joyeux au point du jour à la cour de Virâta. 1.

L'assemblée du monarque des Matsyas, où se rendirent les vieux *ministres* du roi des hommes, était opulente, admirable par les plus belles pierreries et les perles d'élite, garnie de siéges, pleine de bouquets, odorante de parfums. 2.

Digitized by Google

Ensuite, entrèrent sur leurs trônes en avant des autres les deux Indras des hommes, Virâta et Droupada, les vieillards, dignes d'honneur entre les rois de la terre, et Balarâma, et Djanârdana, avec leur père. 3.

Çini le héros avec le fils de Rohinî s'assit près du souverain de Pântchâla ; Djanârdana et Youddhishthira bien près du roi de Matsya. 4.

Il en fut ainsi de tous les fils du monarque Droupada, de Bhîma, d'Arjouna, de l'un et l'autre fils de Mâdravatî, de Pradyoumna et de Çâmba, ces deux héros dans la guerre, d'Abhimanyou avec les fils de Virâta. 5.

Tous ces héros étaient égaux à leur père en beauté, en force et en courage. Les jeunes seigneurs, fils de Draâupadî prirent place sur les plus nobles siéges, admirables d'or. 6.

Quand ces princes furent entrés là, resplendissants de robes et de parures, cette *salle*, pleine de rois, éclata de son opulence, comme un ciel émaillé d'étoiles pures. 7.

Après diverses conversations, qui avaient l'assemblée pour sujet, tenues par ces héros des hommes, les rois se tinrent un moment livrés à leurs pensées et les yeux levés sur Krishna. 8.

Arrivé à la fin d'un entretien, le meurtrier de Madou essaya de les émouvoir par le récit des aventures des Pândouides ; et ces lions des rois entendirent tous ensemble ce discours d'un grand sens et d'une longue portée : 9.

« Il est su de toutes vos excellences qu'Youddhishthira, ici présent, dit-il, fut vaincu au jeu des dés par le fils de Soubala, que son royaume lui fut enlevé par tricherie et que la convention de s'exiler dans les forêts fut acceptée,

conformément à la vérité, par les fils de Pândou, qui se tiennent dans la vérité, qui montent sur le char de la vérité et de qui la fougue est capable de vaincre la terre. Ces hommes supérieurs ont accompli ce vœu de douze années. 10—11.

» Ils ont traîné péniblement près de vos excellences la treizième année, supportant différents maux intolérables. Vous savez tous de quelle manière les choses se sont passées. 12.

» Ces grands héros, sire, soumis à l'ordre donné par les serviteurs des autres, ont traversé avec leur force seule ces *temps difficiles*. Les choses étant ainsi, pensez au parti juste, convenable, glorieux, qui sera dans l'intérêt du roi Youddhishthira et de Douryodhana lui-même. Dharmarâdja ne porterait pas envie au royaume même des Dieux, s'il était joint à l'injustice. 13—14.

» Dans un village quelconque, il affecterait le pouvoir, pourvu qu'il fût joint aux choses de la vertu. On sait que les fils de Dhristarâshtra ont enlevé à ces princes le royaume, héritage de leurs pères; 15.

» Et que cette perfide action fit tomber sur eux un malheur aux formes intolérables. Ce n'est pas grâce à leur seule vigueur que ces fils de Dhritarâshtra ont vaincu en bataille le fils de Prithâ. 16.

» Néanmoins, le monarque *Youddhishthira* désire avec ses amis leur état prospère. Mais ce que les fils de Pândou eux-mêmes ont recueilli des maîtres de la terre, qu'ils ont vaincus et terrassés, 17.

» C'est tout ce que souhaitent ces héros des hommes, les *trois* fils de Kountî et les deux fils de Mâdravatî. Dès l'enfance, des foules d'ennemis vicieux, terribles, envieux

de leur enlever la couronne, employèrent différents moyens pour leur ôter la vie : toutes ces choses sont parfaitement connues. Considérant la grande cupidité de ces hommes et la vertu même d'Youddhishthira, tenant compte de leur parenté, arrêtez votre opinion, tous ensemble et chacun à part. Ces *Pândouides* se sont toujours complus dans la vérité, ils ont observé exactement la condition *du jeu*. 18—19—20.

» Autrement, secondés par *leurs amis*, ils eussent tué ces fils rassemblés de Dhritarâshtra. Dès qu'ils auraient connu par eux la méchanceté de ces princes, des gens, leurs affectionnés, eussent environné les Prithides en cette affaire.

» Les fils de Pândou eussent harcelé les *Dhritarâshtrides* par des batailles, et, frappés de coups par eux, ils les auraient tués dans les combats. « Ceux-ci par leur infériorité ne sont pas capables de victoire sur ceux-là, » direz-vous; et tel sera votre sentiment. 21—22.

» S'étant rassemblés tous, leurs efforts, réunis à ceux de leurs amis, conspireront à la perte de ces *rivaux*. L'opinion de Douryodhana n'est pas encore exactement connue : que fera-t-il ? 23.

» Le sentiment de la partie adverse étant inconnu, quel sera le vôtr · dans cette obscurité ? Ainsi, qu'un homme sans négligence, bien né, adonné à la vertu, messager capable, s'en aille d'ici, pour appaiser les fils de Dhritarâshtra et leur offrir la moitié du royaume d'Youddhishthira. » Dès qu'il eut entendu ce discours de Djanârdana, égal, doux, joint à l'intérêt et au devoir, son frère aîné applaudit infiniment à ce langage, et parla, sire, en ces termes : 24—25—26.

« Vos seigneuries ont entendu le discours, utile pour

Adjâtaçatrou, utile également pour le roi Douryodhana, en même temps qu'assorti à l'intérêt et au devoir, que vient de prononcer l'être, qui par sa naissance est antérieur à son frère Gada. 27.

» Les héroïques fils de Kountî, ayant cédé une moitié du royaume, s'efforceraient de supporter cette perte ; et Douryodhana ayant rendu une moitié de son empire, heureux avec nous, goûterait une joie suprême. 28.

» Ces héros des hommes obtiendront un royaume, tandis que leurs ennemis vivront en paix avec eux. Tranquilles, assurément, ils entreront dans le bonheur, et leur tranquillité sera le bien des créatures. 29.

» L'intérêt de Douryodhana est de connaître les propositions, celui d'Youddhishthira d'en prononcer les paroles. Il me serait agréable qu'un homme allât porter la pacification entre les enfants de Kourou et ceux de Pândou.

» Qu'il s'adresse à Bhîshma, au Vitchitraviride à la haute dignité, le plus grand des rejetons de Konrou, à Drona et son fils, à Vidoura, à Kripa, au roi de Gândhâra, au fils adoptif du cocher, 30—31.

» Et à tous les autres fils de Dhritarâshtra, les premiers de l'armée, les premiers de la ville. Ces héros du monde se tiennent dans les devoirs, comme dans leur domaine ; ils ont entendu le temps fixé. 32.

» Tous ces habitants de la ville étant rassemblés et les vieillards réunis, qu'il fasse entendre une parole accompagnée de révérences, en sorte qu'elle soit nne cause de richesse pour le fils de Kountî. 33.

» Dans de telles conditions, il faut éviter d'allumer la colère de ces hommes, car l'intérêt succombe devant ceux, qui ont recours à la force. La fortune environnait Youd-

dhishthira, mais sa négligence lui fit perdre au jeu son royaume. 34.

» Adjamîtha provoqua à jouer le fils du roi de Gândhâra, habile dans l'art des dés ; science, qu'ignorait le plus excellent des enfants de Kourou. Tous ses amis essayèrent vainement de l'arrêter. 35.

» Laissant de côté les autres joueurs par milliers, qu'il aurait pu vaincre, Youddhishthira ne provoqua que le fils de Soubala seulement, et fut vaincu par lui au jeu des dés. 36.

» Il continua à jouer contre lui, mais toujours la fortune des dés détourna de lui son visage. Sa violente défaite excita sa colère ; mais il n'y a là aucune faute de Çakouni. 37.

» Que, l'ayant salué, ce *messager* tienne donc au Vitchitraviride un langage, accompagné d'une grande douceur ; car cet homme peut ainsi arrêter dans son intérêt le fils de Dhritarâshtra. 38.

» *Youddhisthira* n'a jamais désiré la guerre avec les Kourouides ; attirez à vous Douryodhana par la flatterie. Elle peut triompher de l'intérêt ; la douceur produira l'utile ; mais l'utile ne viendra point ici de la guerre. » 39.

De cette manière parla ce héros de Madhou, et le vaillant Çini se leva soudain ; il blâma ce discours et ajouta ces paroles avec colère : 40.

« Les paroles de l'homme sont l'image de son âme ; telle qu'est ton âme, ainsi tu parles ! 41.

» Il y a des héros, comme il y a des hommes sans cœur ; on voit invariablement ces deux faces dans la figure de l'humanité. 42.

» Dans une même famille naissent des mortels à la

Digitized by Google

grande vigueur et des individus impuissants; de même que, sur le même arbre, il y a des branches fructueuses et des rameaux sans fruit. 43.

» Je ne maudis pas le discours, que tu prononces, ô toi, qui portes une queue de cheval pour ton enseigne; mais j'exècre, destructeur de Madhou, ceux, qui prêtent l'oreille à ton discours. 44.

» En effet, comment, s'il parle d'une faute, quelque légère soit-elle, d'Youddhishthira, un homme obtient-il de parler sans crainte au milieu de l'assemblée ? 45.

» D'où viendrait une juste victoire, suivant la vérité, à ceux, qui, habiles dans les dés, triomphent d'un magnanime, qui en ignore la science et qu'ils ont provoqué au jeu. 46.

» S'ils fussent allés trouver le fils de Kountî dans une maison, où il jouait avec ses frères, et s'ils l'eussent vaincu, ils n'eussent fait qu'une action conforme à la justice. 47.

» Mais, quand ils ont provoqué eux-mêmes le Konntide, qui se complaît toujours dans les devoirs du kshatrya, et l'ont vaincu par tricherie, cette autre chose leur fait-elle honneur ? 48.

» Comment, après qu'il a engagé le plus grand des enjeux, s'inclinerait-il affectueusement ? Acquitté de l'habitation dans les forêts, il est revenu au trône de ses pères.

» Si cet Youddhishthira désire les richesses d'autrui, il ne sied pas qu'il sollicite ainsi un étranger outre mesure. 49—50.

» Comment ? Des hommes unis à la vertu ne désirent pas s'emparer d'un royaume ! Ceux qui disent : « Les fils de Kourou ont terminé leur habitation ; » ce mot les fait seul connaître. 51.

» Persuadés par Bhîshma et le magnanime Drona, ils ne pensent point à rendre aux Pândouides l'héritage paternel ! 52.

» Mais, les ayant amenés de force au combat, moi, je les abattrai par mes flèches aiguës aux pieds du magnanime fils de Kountî. 53.

» S'ils ne se décident pas à rendre hommage, conformément à la justice, ils descendront avec leurs ministres aux demeures d'Yama. 54.

» Ils sont aussi incapables de soutenir la fougue d'Youyoudhâna, marchant irrité au combat, que des montagnes celle de la foudre. 55.

» Qui pourrait supporter l'archer du Gândiva? Qui soutiendrait Tchakrâyoudha sur un champ de bataille? Qui pourrait me supporter moi-même? Qui pourrait supporter l'inaffrontable Bhîma? 56.

» Et les deux jumeaux, solides archers, à la splendeur semblable à celle du Temps ou de la Mort? Qui, désirant la vie, tiendrait pied devant Dhrishtadyoumna le Pârshata? 57.

» Qui pourrait supporter ces cinq Pândouides, accroissement de renommée pour Draâupadî? Et ces hommes remplis de fierté, d'une vigueur pareille, d'une autorité égale à celle des Pândouides? 58.

» Et le fils de Soubhadrâ aux grandes flèches, invincible aux Dieux mêmes? Et Gada, et Pradyoumna, et Çâmba, semblables au feu de la foudre ou de la Mort? 59.

» Nous, quand nous aurons immolé dans le combat le fils de Dhritarâshtra, avec Çakouni, avec Karna, nous sacrerons le fils de Pândou. 60.

On n'est pas criminel pour tuer des ennemis perfides;

et une réclamation, parce qu'on la fait à des ennemis, n'est ni injuste, ni déshonorante. 61.

» Exécutez donc sans paresse le désir, qui fut conçu dans son esprit; et que le fils de Pândou obtienne le royaume, qui fut abandonné par Dhritarâshtra. 62.

» Ou le fils de Pândou, Youddhishthira, remontera sur son trône aujourd'hui; ou tous, immolés de ma main, les usurpateurs seront couchés sur la surface de la terre! »

« Il en sera ainsi, guerrier aux longs bras, dit à son tour Droupada; il n'y a pas de doute; car Douryodhana ne cédera pas un royaume pour des paroles douces. 63—64.

» Dhritarâshtra, ami de son fils, suivra son impulsion, Bhîshma et Drona par compassion, le fils de Râdhâ et le Soubalide par folie. 65.

» Le discours de Baladéva n'est point assorti à mon intelligence: en effet, c'est une méthode, qu'il faut employer avec un homme, qui désire avant *tout* une bonne conduite. 66.

» Mais on ne doit adresser en aucune manière une parole douce au Dhritarâshtride, car son âme est méchante, selon moi; elle est invincible au langage de la douceur. 67.

» User de paroles douces envers Douryodhana à l'âme dépravée, c'est employer la douceur avec un âne; c'est présenter une saveur piquante à des vaches. 68.

» Le méchant regarde comme sans force l'homme, qui se sert avec lui de paroles douces; l'ignorant distingue une affaire comme vaincue dans un procédé plein de douceur. 69.

» Exécutons cette chose elle-même; qu'on déploie ici un effort; faisons partir des armées avec des amis; que nos troupes se mettent en mouvement. 70.

» Que des messagers à la marche rapide de Çalya, de Dhrishtakétou, de Djayatséna et de tous les Kaîkéyains partent *à l'instant*, seigneur. 71.

» Douryodhana lui-même en dépêchera de tous les côtés, sans doute. Les premiers arrivés vont porter les premiers leurs excitations. 72.

» Hâtez-vous donc pour être les premiers à soulever les rois. Il faut soutenir ici un grand fardeau : tel est mon sentiment. 73.

» Que les rois vassaux de Çalya soient envoyés promptement au monarque Bhagadatta, qui habite les bords de la mer orientale ! 74.

» A Ougra, Amitaâudjas, Hârddikya, Ayâhouka, ou, seigneur, au vaillant Rotchamâna à la grande science. 75.

» Qu'ils amènent beaucoup de princes, Sénâvindou, Sénâdjit, Prativindhya, Tchitravarman, Souvâstouka, 76.

» Le Vâhlika Moundjakêça, et le souverain même de Tchédi, et Soupârçwa, et Soubâhou, et le héros descendant de Pourou, 77.

» Et les rois des Çakas, des Palhavas et des Daradas ; et Sourâri, et Nadîdja, et le prince Karnavéshta, 78.

» Et Nîla, et Vîradharman, et le vigoureux Bhoûmipâla, et l'invincible Dantavakra, Roukmî, Djanamédjaya, 79.

» Ashatha, Vâyouvéga et le prince Poûrvapâli, Dévaka à la vaste splendeur, Ekalavya avec ses fils, 80.

» Les rois du Kârousha et le robuste Kshémadhoûrti, les Kâmbodjes, les Rishikas, et ceux, qui sont à l'occident, et ceux, qui habitent les pays marécageux, 81.

» Et Djayatséna, et Kaçya, et les monarques du pays aux cinq rivières, et l'inaffrontable fils de Krâtha, et les rois habitants des montagnes, 82.

Digitized by Google

» Djânaki, Souçarman, riche en joyaux, Potimatsaka, souverain du royaume de Pânçou, et le vigoureux Dhrishtakétou, 83.

» Paâundra, Dandadhâra, Vrihatséna le robuste, Çréminat, le Nishâda, qui jamais ne fut vaincu, et Vasoumat lui-même, 84.

» Vrihadbala, Bâhou à la grande splendeur, le conquérant des cités ennemies, le roi vigoureux Samoudraséna avec son fils, 85.

» Oudbhava, Kshémaka et le prince Vâtadhâna, Çroutâyou, Drithâyou et le robuste fils de Çâlva, 86.

» L'héritier présomptif et le roi des Kalingas, enivré des batailles. Qu'on dépêche promptement à ces princes : c'est le sentiment, qui m'est agréable. 87.

» Que ce brahme savant, mon pourohita, soit donc envoyé à Dhritarâshtra, sire, et qu'il lui porte des paroles.

» Drona est le plus excellent des guerriers, soit qu'il faille parler à Douryodhana ou à sa majesté le fils de Çântanou, soit qu'il faille adresser la parole à Dhritarâshtra lui-même. » 88—89.

« Ce discours est convenable dans le fardeau, que portent les Somakas, reprit le Vasoudévide ; le roi fils de Pândou à la force sans mesure lui devra le succès de son affaire. 90.

» Il nous faut exécuter cela d'abord, nous, qui désirons une bonne conduite. L'homme, qui ferait la chose d'une autre manière, serait bien imprudent. 91.

» Une égale parenté nous unit aux rejetons de Kourou et de Pândou ; mais les fils de Pândou marchent suivant nos désirs. 92.

» Nous avons tous été invités, comme ta majesté, à ce

mariage, et, cet hymen une fois célébré, nous retournerons avec joie dans nos maisons. 93.

» Ta majesté est le plus grand parmi les rois, et par l'âge, et par la science ; nous sommes tous devant toi comme tes disciples : il n'y a pas de doute. 94.

» Dhritarâshtra ne manque jamais de te porter une grande estime, *noble* ami de Drona et de Kripa, ces *dignes* instituteurs. 95.

» Que ta majesté envoie donc une parole, qui accomplisse l'affaire des fils de Pândou ; ce que ta majesté enverra, est ce qui est déjà résolu par nous tous. 96.

» Si le héros des Kourouides embrasse maintenant, suivant la juste raison, des sentiments de paix, on évitera un grand carnage des rejetons de Kourou et de Pândou dans une guerre fratricide. 97.

» Si, aveuglé par l'orgueil, le fils de Dhritarâshtra dans sa démence n'adopte pas ce parti, envoie ensuite d'autres messagers pour nous convoquer. 98.

» Alors Douryodhana l'insensé, à la vue courte, s'en ira à la mort sous l'archer irrité du Gândîva avec ses ministres, avec ses parents eux-mêmes ! » 99.

Ensuite, après qu'il eut honoré le Vrishnide, Virâta, le maître de la terre, le renvoya dans son palais, escorté de sa suite, accompagné de ses parents. 100.

Quand Krishna fut retourné à Dwâraka, les cinq frères, que présidait Youddhishthira, et le puissant Virâta avec eux de préparer tout ce qui avait rapport à la guerre. 101.

Virâta avec ses parents et Droupada, le maître du globe, envoyèrent à tous les rois de la terre. 102.

Les souverains à la grande force se rassemblèrent joyeux

à la parole des lions de Kourou, du Matsya et du Pântchâlain. 103.

A cette nouvelle, une nombreuse armée se réunit pour les fils de Pàndou ; et les enfants de Dhritarâshtra convoquèrent les monarques de la terre. 104.

Elle était troublée à cause des rejetons de Kourou et de Pândou ; elle était occupée, sire, de la marche des souverains du monde. 105.

La terre, pleine de troupes, était remplie d'armées en quatre corps ; les bataillons de ces héros s'avançaient çà et là. 106.

Ce divin globe en était, pour ainsi dire, ébranlé avec ses forêts et ses montagnes. Enfin, le roi du Pântchâla, qui partageait les sentiments d'Youddhishthira, envoya aux Kourouides son archi-brahme, grand par la science et les années. 107—108.

Droupada tint ce langage :

« Ceux, qui ont la vie, sont les plus excellents des êtres ; ceux, qui sont doués de l'instinct, l'emportent sur les autres animaux ; les hommes sont les plus excellents des êtres raisonnables, et les plus excellents parmi les hommes, ce sont les brahmes. 109.

» Ceux, qui lisent les Védas, excellent parmi les brahmes ; ceux, qui ont acquis la science, priment ceux, qui lisent les Védas ; les hommes de la vie active excellent sur ceux de la science inerte, et ceux, qui ont la connaissance de l'esprit sur les gens mêmes de la vie active. 110.

» Ta majesté est le premier de ceux, qui ont acquis la science : tel est mon sentiment. Tu es distingué par ta doctrine, ton âge et ta race. 111.

» Tu es l'égal de Vrihaspati et de Çoukra par ta

science ; tout est même connu de toi ; *tu sais* comme est *Douryodhana*, le Kourouide, comme est le fils de Pândou, Youddhishthira, de qui la mère fut Kountî. A la connaissance de Dhritarâshtra, les autres ont abusé de la bonne foi des Pândouides. 112—113.

» Quoique persuadé par Vidoura, il a suivi la volonté même de son fils. Çakouni a provoqué au jeu le fils de Kountî avant que celui-ci eut pu faire usage de sa raison.

» Lui, qui savait les dés, il a défié un homme, qui en ignorait la science, qui était pur et se maintenait dans les devoirs du kshatrya. Ils ont ainsi trompé Youddhishthira-Dharmarâdja. 114—115.

» Dans quelque condition qu'il soit, ils ne rendront pas d'eux-mêmes le royaume. Mais que ta sainteté fasse entendre à Dhritarâshtra une parole inspirée par le devoir. 116.

» Pour sûr, il attirera les esprits de ses guerriers à lui ; il accomplira ainsi la parole de Vidoura et la tienne.

» Il effectuera le schisme de Bhîshma, de Drona, de Krîpa et des autres. Les ministres étant divisés et les guerriers détournant la tête, 117—118.

» Ces héros au contraire d'appliquer vers un seul point la face de leur affaire. Dans cet intervalle, les Prithides, de qui l'esprit sera fixé sur un seul objet, accompliront aisément les choses de l'armée ; ils amasseront des richesses, *lui diras-tu*, tandis que, ton parti se trouvant divisé et toi-même flottant dans l'incertitude, les tiens ne feront pas avec le même succès les choses de la guerre : il n'y a là aucun doute. La supériorité *de position* fait comprendre ici toute cette affaire. 119—120—121.

» Grâce à ton entrevue, Dhritarâshtra accomplira ton

honnête parole : sa vertueuse majesté, suivant le sentier de la justice, racontant les infortunes, qui ont environné les Pândouides au milieu de sensibles vieillards, et leur exposant les vertus de famille, observées par ses ancêtres, opérera dans leurs esprits un partage : c'est mon sentiment ; il n'y a point ici de doute. Tu ne dois pas éprouver de crainte à cause d'eux : en effet, tu es un brahme, qui as la science des Védas ; tu es revêtu du caractère d'ambassadeur et tu es en premier lieu un vieillard. Que ta sainteté s'en aille promptement chez les Kourouides, pour le succès de l'affaire des fils de Kountî, dans un instant favorisé par le lever de l'astérisme Poushya et dans une heure, à laquelle est promise la victoire. » (*De la stance* 122 *à la stance* 127.)

Muni de ces instructions du magnanime Droupada, l'archi-brahme à la vertueuse conduite se mit en route pour la ville, qui tire son nom des éléphants. 127.

Sage, environné de ses disciples, versé dans les axiômes des Traités de politique, il s'en allait chez les enfants de Kourou pour l'intérêt des fils de Pândou. 128.

Après qu'ils eurent fait partir le Pourohita pour la ville, à qui son nom est venu des éléphants, ils dépêchèrent çà et là des couriers aux différents princes. 129.

Quand il eut expédié autre part ses envoyés, l'éminent Kourouide, Dhanandjaya, le fils de Kountî, partit lui-même pour Dwârakâ. 130.

Alors que Krishna s'en fut retourné à Dwâravatî avec Baladéva, le meurtrier de Madhou, accompagné de tous les Vrishnides, les Andakas et les Bhodjas par centaines, 131.

Le roi fils de Dhritarâshtra fit arriver jusqu'à soi par

l'envoi d'espions travestis l'information certaine de tout ce que faisaient les Pândouides. 132.

Ayant appris que le meurtrier de Madhou, *Baladéva* s'était éloigné avec ses ardents coursiers, il s'avança vers la ville de Dwârakâ, escorté d'une armée peu considérable.

Dhanandjaya, le fils de Pândou et de Kountî, s'en alla rapidement ce même jour à la cité charmante des Anartas. 133—134.

Ces deux vaillants rejetons de Kourou, arrivés à Dwârakâ, trouvèrent Krishna endormi et s'approchèrent de sa couche. 135.

Souyodhana entra vers Govinda couché et s'assit sur un noble siége à la tête de Krishna. 136.

Après lui, entra Kirîtî à la vaste intelligence; il se plaça, incliné et les maintes jointes au front, à l'autre moitié du Vasoudévide. 137.

Le Vrishnide, s'étant réveillé, vit d'abord Kirîtî devant lui ; il souhaita la bien-venue aux deux guerriers, qui lui rendirent exactement leurs hommages. 138.

Le meurtrier de Madhou leur demanda le sujet, qui avait motivé leur voyage, et Douryodhana répondit en souriant à Krishna : 139.

« Que ta majesté veuille bien me donner son alliance dans cette guerre : en effet, égale est l'amitié de ta majesté pour Arjouna et pour moi. 140.

» Une semblable parenté nous unit avec toi, Mâdhava; c'est moi, qui suis *le premier* entré ici et me suis approché de toi le premier, meurtrier de Madhou. 141.

» Les honnêtes gens vont porter d'abord leur préférence à la personne, qui est venue la première ; toi, Djanârdana, tu fus toujours estimé dans le monde le plus

Digitized by Google

excellent des gens comme il faut : observe donc aujourd'hui la conduite des honnêtes gens. » 142—143.

« Ta majesté est venue la première, sire, il n'y a pas de doute pour moi ; mais c'est le fils de Prithâ, Dhanandjaya, que j'ai regardé le premier. 144.

» Je ferai alliance avec l'un et l'autre de vous, Souyodhana ; et, pour cela, je considérerai ces deux choses, que tu es venu ici le premier et que j'ai porté sur lui mon premier regard. 145.

« Il faut que je fasse d'abord, dit l'Écriture, le présent aux plus jeunes. » C'est par conséquent Dhanandjaya, le fils de Prithâ, qui mérite le premier ce présent. 146.

» Je ferai un grand arbouda (1) de bergers égaux à moi pour le corps : les Nârâyanas, c'est ainsi que seront nommés tous ces guerriers dans le combat. 147.

» Que, d'un côté, soient dans le combat ces guerriers intraitables, et, de l'autre côté, moi seul, ayant déposé mes armes et ne prenant aucune part à la bataille. 148.

» Lequel de ces deux lots estimes-tu, fils de Prithâ, le plus méprisable (2) et le plus ravissant au cœur? Que ton altesse le choisisse ; car c'est à elle qu'il appartient justement de faire le premier choix. » 149.

A ces mots de Krishna, le fils de Kountî, Dhanandjaya opta pour Kéçava, qui ne devait prendre aucune part au combat. 150.

Alors Douryodhana choisit, en présence de l'ordre entier des kshatryas, des Dânavas et des Dieux mêmes, toute

(1) L'arbouda est de cent millions, le grand arbouda est dix fois plus.

(2) Aucun dictionnaire, pas même celui de Böhtling et Roth, ne donne ce mot *dôyâmanyataran* pour l'expliquer.

cette armée, née de la passion, mais qui n'avait pas reçu une naissance humaine, ces Nârâyanas, meurtriers des ennemis ; et c'est ainsi, Bharatide, qu'il obtint *plusieurs* milliers de mille combattants. 151—152.

Ayant su que Krishna se retirait du combat *à venir*, il en ressentit la plus grande joie. Quand le prince eut reçu toute cette *nombreuse* armée, Douryodhana à la vigueur épouvantable alla trouver le fils de Rohini aux vastes forces, et lui apprit la cause entière de son voyage. 153—154 (1).

Çaâuri tint alors ce langage au fils de Dhritarâshtra :

« Il convient que tu saches, tigre des hommes, tout ce qui fut dit jadis par moi à Virâta au temps, qu'il mariait *sa fille*. 156—157.

» Mainte et mainte fois, sire, j'ai dit à Hrishîkéça pour toi, rejeton de Kourou, afin de le retenir : « Tes liens de parenté sont égaux de l'un et de l'autre côté. » 158.

» Kéçava ne répondit point à ces paroles avec un seul mot prononcé, et je ne puis sans Krishna tenir ferme un seul instant. 159.

» Je ne suis le compagnon, ni de Douryodhana, ni du fils de Prithâ ; ainsi mon esprit s'est résolu, en regardant le Vasoudévide. 160.

» Tu es né dans la famille Bharatienne, honoré de tous les princes ; vas ! combats avec la vertu du kshatrya, éminent Bharatide. » 161.

Il dit ; à ces mots, Douryodhana embrasse alors Halâyoudha ; et, songeant que Krishna s'était retiré de cette guerre, il crut avoir déjà remporté la victoire. 162.

(1) L'édition numérote ce çloka 155 ; nous sautons un chiffre.

Le monarque, fils de Dhritarâshtra s'en alla vers Kritavarman, qui lui donna une armée en quatre corps. 163.

Environné de toute cette épouvantable armée, le rejeton de Kourou s'avança joyeux et remplissant de joie ses amis. 164.

Ensuite Djanârdana, le créateur du monde, revêtu d'une robe jaune, Krishna, quand Douryodhana fut parti, tint ce langage à Kirîtî : 165.

« Quelle pensée t'inspirait, quand tu me choisis avec la condition que je ne combattrais pas? » 166.

Arjouna répondit :

« Ta majesté est capable d'exterminer tous les mortels; il n'y a là nul doute; moi-même, réduit à mes seules forces, ô le plus grand des hommes, je suis capable de les précipiter dans la mort. 167.

» Ta majesté a de la gloire dans le monde; la renommée viendra d'elle-même à toi; mais j'ai besoin de la renommée, moi! et c'est pour cela que je t'ai choisi. 168.

» Puissé-je avoir ta majesté pour conduire mon char! ce fut toujours ma pensée; daigne exaucer ce désir, conçu dans mon cœur depuis long-temps! » 169.

« Cela sied, fils de Prithâ, reprit le Vasoudévide, que tu rivalises avec moi; je conduirai ton char; que ton désir soit accompli! » 170.

Réjoui de cette manière, le fils de Prithâ s'en retourna vers Youddhishthira et fit sa route, accompagné de Krishna et des héros Dâçârhains. 171.

Quand Çalya en eut reçu la nouvelle de ses envoyés, il se porta, sire, environné d'une grande armée à la rencontre des Pândouides avec les héros, ses fils. 172.

L'armée couvrait de son camp un yodjana et la moitié

en plus : cependant cet éminent roi suffisait à nourrir une si vaste armée. 173.

Il commandait, sire, à une armée en quatre corps ; grandes étaient sa bravoure et sa force. Ses héros étaient revêtus de cuirasses admirables, ils arboraient d'admirables drapeaux, ils tenaient d'admirables arcs. 174.

Tous, ils avaient d'admirables parures, ils étaient montés sur des chars ou des éléphants admirables ; tous, ils portaient d'admirables bouquets, ils étaient couverts d'ornements et de robes admirables. 175.

Vaillants guerriers par centaines de mille, ils avaient chacun les décorations et les costumes de leur pays. Les plus grands des kshatryas étaient les chefs de son armée. 176.

Troublant, pour ainsi dire, tous les êtres ; ébranlant, pour ainsi dire, la terre, il donnait du repos à son armée et marchait lentement sur la route, que suivait le Pândouide. 177.

Douryodhana, ayant appris que le magnanime héros approchait, courut, fils de Bharata, et lui rendit hommage lui-même. 178.

Il fit construire en des lieux charmants, pour lui témoigner de l'honneur, mainte habitation ornée de pierreries, élégamment décorée. 179.

Là, des ouvriers divers avaient édifié des maisons de jeux ; là, étaient rassemblés des bouquets, des aliments, des mets et des breuvages bien préparés, 180.

Des puits aux formes diverses, accroissant la joie de l'âme ; des lacs différents de structure, des monceaux de riz bouilli et des habitations. 181.

Honoré comme un Immortel, de tous les côtés, en chaque

lieu, par les ministres de Douryodhana, le prince de s'avancer vers ces maisons. 182.

Il s'approcha d'une autre habitation, resplendissante comme le palais d'un Dieu. Là, par les objets des sens, qui s'y trouvaient réunis et par des félicités plus qu'humaines, il s'estima un être supérieur; il en vint à dédaigner Pourandara lui-même. Dans sa joie, le plus grand des kshatryas se mit à interroger des hommes envoyés *par Douryodhana:* 183—184.

« Par quels gens d'Youddhishthira furent bâties ces maisons? Amenez-moi ces constructeurs de palais! Ils sont dignes d'un présent, à mon avis. 185.

» Je leur donnerai ma faveur, si le fils de Kountî me le permet. » Ces hommes lui répondirent en souriant que tout cela appartenait à Douryodhana. 186.

Quand la joie eut amené Çalya au point de vouloir donner sa vie même, alors Douryodhana caché se fit voir à son oncle. 187.

Dès que le roi de Madra l'eut vu et qu'il eut connu son effort *pour lui être agréable,* il l'embrassa et lui dit satisfait : « Reçois la chose, que tu désires. » 188.

« Que ta parole soit une vérité, lui répondit Douryodhana; homme distingué, qu'une grâce me soit accordée! Que ta majesté daigne être le guide de toute mon armée.»

« Loin de moi! reprit à son tour Çalya; quelle autre chose préfères-tu? » — « Nulle autre! » dit mainte et mainte fois le Gândhâride. 189—190.

« Retourne à ta ville, éminent Douryodhana, repartit Çalya, tandis que j'irai voir Youddhishthira, le dompteur des ennemis. 191.

» Et, quand je l'aurai vu, sire, je reviendrai prompte-

ment, souverain des hommes ; mais il faut absolument que je voie ce Pândouide, le plus grand des mortels. »

« Reviens promptement, sire, fit Douryodhana, après que tu auras vu le fils de Pândou, seigneur. Nous sommes soumis à toi : n'oublie pas que tu dois nous donner une grâce. » 192—193.

« Je reviendrai bientôt, sire, la félicité descende sur toi ! reprit Çalya. Retourne à ta ville. » A ces mots, Çalya et Douryodhana s'étreignent l'un l'autre dans un mutuel embrassement. 194.

Il fait ses adieux à Çalya et retourne à sa ville, tandis que Çalya se hâte de s'en aller raconter son aventure aux fils de Kountî. 195.

Arrivé à Oupaplavya, il entra dans le camp, et Çalya vit là tous les Pândouides. 196.

Çalya aux longs bras, s'étant abouché avec les fils de Pândou, reçut, suivant l'étiquette, l'eau pour se laver les pieds, un arghya et la terre. 197.

Ensuite, plein d'une joie suprême, le roi de Madra, le meurtrier des ennemis, serre Youddhishthira dans ses bras, ayant commencé par s'enquérir de ses nouvelles.

Bhîma et Arjouna, les deux Krishna, les fils de la sœur à chacun d'eux, et les jumeaux s'assirent sur un siége ; alors Çalya dit au fils de Prithâ : 198—199.

« Ta santé est-elle bonne, descendant de Kourou, ô tigre des rois ? Par bonheur, ô le plus excellent des conquérants, te voilà acquitté de ton habitation dans les bois !

» Tu as fait, sire, une chose bien difficile, quand tu habitas dans la solitude avec tes frères, Indra des rois, et cette *intéressante* Krishnâ. 200—201.

» Tu supportas encore une douleur épouvantable, quand

tu habitas une demeure inconnue ; et d'où le bonheur aurait-il pu te venir, puisque tu étais tombé du trône ? 202.

» Après ce grand malheur, que t'a causé le fils de Dhritarâshtra, tu obtiendras le bonheur, formidable sire, en immolant tes ennemis. 203.

» Tu connais la marche du monde, grand roi, souverain des hommes : il n'existe donc rien de ta part, mon fils, qui ait eu la cupidité pour son motif. 204.

» Désire, fils de Bharata, entrer dans la route de nos antiques saints rois ; demeure, Youddhishthira, mon fils, attaché à l'aumône, à la pénitence, à la vérité. 205.

» La patience, la répression des sens, la vérité, l'abstention du mal sont dans toi, Youddhishthira : n'est-ce pas dire encore que sur toi est fondé, sire, ce monde merveilleux ? 206.

» Tu es doux, magnifique, pieux, dompté, adonné au devoir : on sait que tes nombreuses vertus, sire, sont les témoins du monde. 207.

» On sait, mon fils, que cet univers t'appartient. Par bonheur, roi terrible, éminent Bharatide, cette infortune est arrivée à sa fin. 208.

» Par bonheur, Indra des souverains, je vois que tu as traversé, prince vertueux, avec tes frères, cette crise pénible, et que tu es, seigneur, un amas de vertus. » 209.

Ensuite, le roi de lui raconter la venue de Douryodhana, tout ce qu'il désira entendre et ce don promis d'une grâce, fils de Bharata. 210.

Youddhishthira lui répondit :

« La promesse, que tu fis à Douryodhana, héros, de parole seulement et d'une âme bien disposée, fut de ta part, sire, un acte de vertu. 211.

Digitized by Google

» Je désire te voir faire une seule chose, s'il te plaît, roi, maître de la terre. Daigne faire en sorte, ô le plus vertueux des princes, que cette promesse ne soit pas accomplie. 212.

» Écoute par égard pour moi, héros, je veux t'informer d'une circonstance, puissant roi. Ta majesté est dans la bataille l'égal du Vasoudévide. 213.

» Si un combat singulier, char contre char, s'engage entre Arjouna et Karna, c'est à ta majesté, ô le plus excellent des rois, de faire les fonctions de cocher pour Karna; il n'y a là aucun doute. 214.

» Il faut sauver Arjouna, si tu veux faire une chose, qui m'est agréable, sire. Une mort violente, qui doit nous procurer la victoire, te sera portée en tes fonctions de cocher (1). 215.

» Veuille faire, mon oncle, cette chose infaisable. »

» Écoute, s'il te plaît, fils de Pândou, reprit Çalya, au sujet de cette mort violente, que tu m'annonces de la main d'un méchant dans ce combat avec le fils adoptif du cocher.

» Je lui servirai, assurément, de cocher dans son combat. Tu penses que je suis toujours égal au Vasoudévide dans la bataille. 216—217—218.

» Je tiendrai certainement, sur le champ du carnage, tigre des enfants de Kourou, une parole contraire, un langage opposé à son envie de combattre. 219.

» En sorte que, privé de son orgueil, dépouillé de sa force, il ne sera plus capable que d'immoler son plaisir à *ma volonté* : ce que je te dis là est une vérité. 220.

(1) *Sadutés*, génitif du thème *saduti*, inconnu jusqu'à ce moment aux dictionnaires.

» Je ferai cette chose, mon fils, ainsi que tu me l'as dite, et je te rendrai service en autre matière autant que je pourrai. 221.

» Tous les chagrins, que le jeu t'a causés, à toi et à Krishnâ ; toutes les paroles amères, que t'a adressées le fils du cocher, toutes les afflictions, que tu as éprouvées, prince à la grande splendeur, de Djâtasoûra et de Kîtchaka, tout ce qui est arrivé de malheureux à Draâupadî, comme jadis à Damayantî elle-même, des jours de plaisir suivront plus tard toutes ces douleurs. Il ne faut pas en concevoir de ressentiment ; le Destin est plus fort *que tout*. 222—223—224.

» En effet, Youddhishthira, les magnanimes subissent des chagrins : les Dieux-mêmes, souverain de la terre, sont en but aux chagrins. 225.

» La tradition ne nous dit-elle pas, noble Bharatide, que le roi des Dieux, le magnanime Indra fut avec son épouse la proie d'une grande douleur ? » 226.

« Comment, Indra des rois, lui répondit Youddhishthira, le chagrin s'est-il abattu sur le magnanime Indra et sur son épouse ? Je désire apprendre de toi cette autre douleur ? » 227.

« Écoute, noble Bharatide, cette antique histoire du temps passé, reprit Çalya ; comment le malheur fondit sur Indra et son épouse : 228.

» Twashtri le Pradjâpati, le plus vertueux des Dieux, était plongé en de grandes pénitences : il créa donc un fils nommé Triçiras, *à trois têtes*, afin de nuire à Indra.

» Celui-ci omniprésent, à la grande splendeur, avec ses trois épouvantables faces, semblables à l'éclat de la lune et du soleil, désira le poste d'Indra. 229—230.

» Il lit avec une face les Védas, il boit avec une autre la sourâ, on le voit avec la troisième absorber, pour ainsi dire, tous les points de l'espace. 231.

» Il est doux, chaste, dompté ; il s'efforce dans la pénitence et le devoir ; sa mortification est grande, dompteur des ennemis ; elle est douloureuse, bien pénible à suivre. 232.

» Quand il vit la force de la pénitence et la vérité de ce personnage à la vigueur sans mesure, Çakra tomba dans la crainte : « Qu'il ne devienne pas Indra ! pensa-t-il.

» Comment s'attachera-t-il aux voluptés ? Comment sa grande pénitence ne brûlera-t-elle point ! Triçiras, si on le laisse s'accroître, dévorera le monde entier. »

233—234.

» Il dit ; et, quand il y eut songé mainte fois, éminent Bharatide, ce Dieu intelligent commanda aux Apsaras de tenter le fils de Twashtri : 235.

« Faites promptement que ce Triçiras, enchaîné fortement dans les voluptés, s'attache à l'amour. Allez ! et séduisez-le, sans tarder ! 236.

» Toutes avec les vêtements de l'amour, ornées de lombes charmants, parées de ravissants colliers, séduisantes par des sentiments de coquetterie, embellies de vos grâces, 237.

» Tentez-le ; sur vous la félicité descende ! éteignez chez vous ma crainte ! je me sens malade, jolies dames. 238.

» Étouffez promptement, femmes gracieuses, la terreur bien épouvantable, que je vous *inspire*. » 239.

« Nous ferons nos efforts, Çakra, lui répondirent-elles, pour le séduire, afin que tu ne tombes point ainsi dans la crainte, meurtrier de Bala. 240.

» Nous allons, pour ainsi dire, incendier de nos yeux cet ascète, qui se tient comme un trésor de pénitence. Nous allons toutes de concert le séduire, *grand* Dieu.

» Nous nous efforcerons de le réduire sous notre puissance : bannis ta crainte ! » 241.

» Congédiées par Indra, ces charmantes femmes se rendirent en présence de Triçiras ; et là, elles de l'agacer par différentes coquetteries. 242—243.

» Elles ne cessaient pas de se montrer l'une à l'autre l'excellence de leurs *jolis* membres ; mais cette vue ne conduisit pas l'esprit de ce bien grand anachorète vers ces femmes, *qui badinaient* dans la joie. 244.

» Il avait enchaîné sous son pouvoir tous ses organes des sens et ressemblait à une mer pleine. Les Apsaras, ayant déployé les plus grands efforts, s'en retournent vers Indra. 245.

» Toutes, formant la coupe de l'andjali, elles disent au roi des Dieux : « Il est impossible d'écarter, seigneur, de sa fermeté ce personnage altier. 246.

» Fais incontinent, éminente Déité, ce qui te reste à faire. « Çakra à la grande sagesse d'honorer les Apsaras et de les congédier. 247.

» Il pensa, Youddhishthira, au moyen de tuer *l'ascète*. L'auguste héros, le roi des Dieux songeait en silence. 248.

» Le Dieu à la vaste intelligence arrêta sa résolution sur la mort de Triçiras : « Je lancerai sur lui ma foudre, et il aura bientôt cessé d'être ! 249.

» Un ennemi, qui grandit, fût-il faible, ne doit pas être négligé par un plus fort. » Dès qu'il se fut résolu par la pensée des Traités et qu'il eut affermi son âme sur la mort *du pénitent*, 250.

» Çakra irrité de lancer sa foudre aux formes épouvantables, pareille au feu et répandant l'effroi, sur Triçirasas. 251.

» Celui-ci tomba sur la face de la terre, frappé violemment sous l'atteinte du tonnerre, comme un sommet emporté de la cîme d'une montagne. 252.

» Mais, quand il le vit, couché sous le coup de sa foudre, semblable à un *grand* mont, le souverain des Dieux, illuminé de sa splendeur, ne ressentit pas de joie. 253.

» Tout frappé, qu'il est, il flamboie de lumière; il semble vivre, pour ainsi dire; et les têtes du foudroyé, chose merveilleuse! paraissent en quelque sorte respirer sur la plaine. 254.

» Extrêmement effrayé de ces formes, Çakra demeura plongé dans ses pensées. Ensuite, il prit une hache sur son épaule et se rendit, sous les apparences d'un charpentier, au bois, où cet homme gisait étendu. L'époux de Çatchî effrayé vit un ouvrier en bois, qui marchait dans cette forêt; et Pakaçâsana, précipitant ses mots, lui dit : « Hâte-toi de couper les têtes de cet homme! Exécute ma parole. » 255—256—257.

« C'est un corps démesurément grand, lui répondit l'ouvrier en bois; cette hache ne suffira point; et je ne pourrai pas faire cette action, qui sera blâmée des gens de bien. » 258.

« Ne crains pas, reprit Indra; exécute promptement ma parole. Par ma grâce, cette arme tienne sera semblable à la foudre. » 259.

« Que je sache, repartit l'ouvrier en bois, qui est ton excellence pour m'ordonner cette action horrible. Je dé-

sire entendre cela; raconte-le-moi dans la vérité! » 260.

« Je suis Indra, le souverain des Dieux, répondit-il; sache-le, ouvrier en bois; fais la chose comme je te le dis, et ne tarde pas, ô toi, qui travailles le bois. » 261.

« Comment ne rougis-tu pas ici d'une action cruelle? observa l'artisan. Tu as tué ce fils d'un rishi, Çakra, et tu n'as pas eu peur de commettre un brahmanicide! » 262.

« Je pratiquerai ensuite la pénitence, répondit Indra, pour obtenir la purification si difficile! Cet homme était un ennemi d'une grande puissance, qui fut tué par ma foudre. 263.

» Dans cet instant même, je tremble et je le crains encore. Hâte-toi de lui couper ses têtes, ouvrier en bois, et je t'accorderai ma faveur. 264.

» Les hommes te donneront pour ta portion dans les sacrifices la tête de toutes les victimes: voilà quelle sera ta faveur. Hâte-toi de faire ce qui m'est agréable. » 265.

» A peine eut-il entendu cet ordre, continue Çalya, l'ouvrier en bois trancha alors, sur la parole du grand Indra, les têtes de Triçiras avec la hache. 266.

» Mais de ces têtes coupées sortirent de tous les côtés des oiseaux: c'étaient des francolins, des perdrix et des moineaux. 267.

» Les francolins d'un vol léger s'enfuirent de la bouche, avec laquelle il récitait les Védas et buvait le soma. 268.

» De la bouche, avec laquelle, royal Pândouide, on le voyait absorber, pour ainsi dire, tous les points de l'espace, s'envolèrent aussitôt les perdrix. 269.

» Les moineaux et les faucons s'échappèrent alors, éminent Bharatide, de la bouche, avec laquelle Triçiras buvait le soma. 270.

Digitized by Google

» Ces têtes une fois coupées, Maghavat, joyeux et libre de soucis, s'en retourna au Tridiva et l'ouvrier en bois regagna son habitation. 271.

» Le meurtrier des ennemis des Dieux se crut arrivé au comble de ses vœux, quand il eut immolé son ennemi ; et Twashtri le Pradjâpati, ayant appris que Çakra avait tué son fils, prononça ces paroles, les yeux rouges de colère : 272—273.

« Parce que Çakra, sans qu'il eut à se plaindre d'une offense, a tué mon fils, qui pratiquait la pénitence, toujours patient, dompté, les organes des sens vaincus, à cause de cela je vais susciter un loup pour la mort de Çakra. Que les mondes voient mon énergie et la grande force de ma pénitence ! 274—275.

» Qu'il la contemple lui-même ce méchant roi des Dieux, à l'âme criminelle ! » Ensuite l'ascète à l'immense renommée toucha l'eau avec colère ; et, quand il eut sacrifié dans le feu, il fit naître un loup et lui dit : « Ennemi de Çakra, grandis par la supériorité de ma pénitence ! » 276—277.

» L'animal crut, semblable au feu ou au soleil, et touchant le ciel *de sa grande taille* : « Que dois-je faire ? » dit-il, levé déjà comme le soleil de la mort. 278.

« Tue Çakra ! » A ce mot, il s'en alla au Tridiva. Alors une grande bataille continue, bien effrayante de s'engager, ô le plus vertueux des Kourouides, entre ces deux *combattants* irrités, le loup et le roi des Dieux. L'héroïque Vritra de saisir le souverain des Immortels, Çatakratou. 279-280.

» Rempli de colère, il ouvrit sa gueule et prit le Dieu *entre ses mâchoires*. Les rois du Tridiva furent émus, quand ils virent ce loup dévorer Çakra. 281.

» Ces Déités à la grande âme de s'enfuir au bâillement destructeur de Vritra. Mais, ayant diminué ses membres, le meurtrier de Bala sortit de la gueule ouverte par le bâillement du loup. Le bâillement tourna depuis ce temps à la vie du monde. 282—283.

» A l'aspect de Çakra, qui émergeait de cet abîme, tous les Souras furent saisis d'étonnement. Alors recommença entre les deux champions irrités, éminent Bharatide, le combat épouvantable de longue durée. Enfin, blessé par la force et l'énergie de Twashtri, Indra cessa de combattre alors que Vritra, doué de vigueur, s'accroissait dans la bataille. Quand il fit sa retraite, les Dieux tombèrent dans une profonde terreur. 284—285—286.

» S'étant réunis avec Çakra, tous, fascinés par l'énergie de Twashtri, ils se mirent à délibérer avec les anachorètes. 287.

« Que faut-il faire ? » pensaient-ils, sire, délirants de frayeur. Tous, ils allèrent de leurs pensées vers le magnanime, vers l'éternel Vishnou ; 288.

» Et tous, désirant la mort de Vritra, ils s'assirent sur la cime du Mandara. 289.

« Tout ce monde éternel, puissants Dieux, leur dit Indra, est occupé par Vritra. Il n'existe rien, certes ! de semblable à lui, qui puisse nous défendre de ses coups.

» J'étais capable autrefois, sans doute ; je suis incapable aujourd'hui. Comment ferai-je votre félicité ? Je l'estime, *ce monstre*, assurément, invincible. 290—291.

» Énergique, magnanime, d'une vigueur infinie dans le combat, il dévorera les trois mondes avec les enfants de Manou, les Asouras et les Dieux-mêmes. 292.

» Écoutez donc la chose, que je vous assure, habitants

du Tridiva : allons au palais de Vishnou ; et, nous étant réunis avec ce magnanime, nous connaîtrons, après que nous en aurons délibéré avec lui, ce moyen de tuer le scélérat. » 293—294.

» Quand Maghavat eut parlé ainsi, les Dieux s'en furent avec les troupes des rishis implorer la protection de l'éternel, tout-puissant, divin et secourable Vishnou. 295.

» Accablés par la crainte de Vritra, ils dirent à Vishnou, le souverain de tous les Dieux : « Jadis, tu as franchi les trois mondes en trois pas. 296.

» C'est toi, Vishnou, qui as enlevé l'ambroisie et vaincu les Daïtyas dans le combat. Çakra ne fut-il pas élu comme le souverain des Dieux, après que tu eus enchaîné Bali, le grand Daïtya ? 297.

» Tu es le seigneur de tous les Dieux, toute cette étendue est l'ouvrage de tes mains. Tu es Dieu, le Grand-Dieu, adoré de tous les mondes. 298.

» Sois l'asile des Dieux et des Indras, ô le plus excellent des Immortels. Vritra, meurtrier des Asouras, remplit tout cet univers. » 299.

Vishnou de répondre :

« Nécessairement, c'est à moi de faire votre bien suprême : je vais donc vous dire par quel moyen ce monstre cessera d'être. 300.

» Allez avec les rishis et les Gandharvas au lieu où reste l'Être, qui a les formes de tout : employez la flatterie auprès de lui et votre victoire est assurée. 301.

» Mon énergie donnera le triomphe à Çakra ; j'entrerai invisible dans sa foudre, Dieux, qui est la plus grande des armes. 302.

» Allez donc avec les rishis et les Gandharvas, ô les

plus élevés des Dieux : faites au plus vite la paix entre Vritra et Çakra. » 303.

» Quand le Dieu eut ainsi parlé, les rishis et les Tridaças mirent Indra à leur tête et, réunis, ils marchèrent de compagnie. 304.

» Dès que tous ces Dieux à la grande vigueur, accompagnés d'Indra, furent arrivés près *de son habitation*, ils virent l'auguste Vritra, flamboyant de splendeur, dévorant les dix points de l'espace *et* les trois mondes *à la fois*, comme s'il était la lune et le soleil. 305—306.

» S'étant approchés de Vritra, les rishis lui adressèrent un langage aimable : « Tout ce monde, invincible, est rempli de ta splendeur. 307.

» Tu ne peux triompher du roi des Dieux, ô le plus grand des forts. La mort toute-puissante a passé par-dessus votre combat à tous deux. 308.

» Les hommes, les Asouras, les Dieux-mêmes, toutes les créatures sont dans l'oppression. Qu'une éternelle amitié existe donc entre toi, Vritra, et le souverain des Immortels. 309.

» Tu obtiendras le bonheur et les mondes éternels de Çakra. » A peine eut-il ouï ce discours, l'Asoura Vritra à la grande force répondit à tous ces rishis, en courbant sa tête : « Vous et les Gandharvas, vous êtes tous universellement des êtres vertueux. 310—311.

» J'ai entendu tout ce que vous avez dit ; écoutez ce que j'ai moi-même à vous dire, personnages sans péché. Comment la paix subsistera-t-elle entre nous deux, Indra et moi ? 312.

» Comment l'amitié pourra-t-elle exister, Immortels, entre deux êtres doués de vigueur ? » 313.

» Les rishis lui firent cette réponse :

« Il faut désirer une fois de s'unir avec les gens honnêtes ; ensuite, arrivera ce qui doit être ; une liaison avec les hommes vertueux ne peut engager dans aucune faute ; donc, il faut désirer le commerce avec les gens de bien.

» L'union avec un homme vertueux est solide ; sage, il dira toujours dans les affaires pénibles ce qu'il y a d'utile. Le commerce avec une personne honnête est grandement avantageux : donc, le sage ne voudra jamais tuer un homme de bien. 314—315.

» Indra est estimé des bons ; il est l'habitation des magnanimes ; il est véridique, sans défaut, connaissant le devoir, ingénieux dans ses résolutions. 316.

» Que la paix subsiste à jamais entre Çakra et toi : va de cette manière à la confiance ; et que ton âme ne se tourne jamais autrement. » 317.

» Quand il eut entendu ce langage des maharshis, le colosse à la grande splendeur : « Vénérables, reprit-il, il me faut nécessairement honorer les maharshis. 318.

» Si l'on exécute tout ce que je vous dis, Immortels, alors je ferai moi-même tout ce que vous me dites, éminents brahmes. 319.

» Que la mort ne me soit jamais donnée, Indra des brahmes, ou par Çakra, ou par les Dieux, ni avec le sec, ni avec l'humide, ni avec la pierre, ni avec le bois, ni avec une arme, ni avec une formule magique, soit le jour, soit la nuit. A ces conditions, il me plaît de nouer une paix éternelle avec Çakra. » 320—321.

« Soit ! » lui répondirent les rishis, excellent fils de Bharata. La paix conclue ainsi, Vritra fut content ; 322.

» Et Indra, plein de joie, était lui-même toujours dans

Digitized by Google

la mesure. Cependant, la pensée remplie des moyens liés avec la mort de Vritra, et lui cherchant sans cesse un défaut *dans sa cuirasse*, le roi des Dieux habitait continuellement au sein de la crainte. Un jour, il vit le grand Asoura sur les bords de la mer. 323—324.

» C'était au déclin du crépuscule, l'instant était des plus périlleux. Alors Bhagavat, pensant aux grâces, qu'il avait accordées à ce magnanime : 325.

« C'est le crépuscule, se dit-il ; ce n'est ni le jour, ni la nuit effrayante ; ce loup est un ennemi, qui ravit tout : il faut nécessairement que je lui donne la mort. 326.

» Si je ne trompe ce grand Asoura au grand corps, à la grande vigueur, et ne le tue aujourd'hui, il n'y aura point de bonheur pour moi. » 327.

» Tandis qu'il agitait ces pensées, Çakra se rappela Vishnou. Il vit alors s'élever dans la mer une masse d'écumes, semblable à une montagne. 328.

« Ceci n'est, se dit-il, ni du sec ni de l'humide, et ce n'est pas une arme. Je jetterai cette *écume* sur Vritra, et il périra dans l'instant même. » 329.

» Il envoya soudain sur Vritra l'écume avec sa foudre : Vishnou, entrant dans l'écume, étouffa ce loup. 330.

» Ce monstre immolé, les plages du ciel brillèrent sans obscurité, le vent souffla d'une haleine favorable et les créatures se réjouirent. 331.

» Aussitôt les grands Ouragas, les Rakshasas, les Yakshas, les Gandharvas, les rishis et les Dieux mêmes d'exalter Mahéndra par différentes louanges. 332.

« Adoré par tous les êtres, *disaient-ils*, il a servi tous les êtres : Indra à l'âme ardente avec les Dieux terrassa l'ennemi ! » 333.

» Le Dieu, qui savait le devoir, honora Vishnou, l'être le plus excellent du triple monde. Quand Vritra à la grande vigueur, qui frappait les Dieux d'épouvante, eut quitté la vie, l'âme au plus haut point souillée de Çakra fut vaincue par le mensonge (1) : il fut surmonté par le brahmanicide, qu'il avait commis jadis, quand il fit décapiter l'ascète de ses trois têtes. 334—335.

» Arrivé à la fin des mondes, l'âme délirante, la connaissance perdue, le roi des Dieux, surmonté par ses fautes, ne fut pas reconnu (2). 336.

» Il habita, caché dans les eaux, rampant comme un serpent. A peine le souverain des Immortels, accablé par la crainte du brahmanicide, eut-il péri moralement, 337.

» La terre, semblable à une ruine, fut sans arbres, et ses bois frappés d'aridité ; les rivières étaient veuves de leur cours et les lacs privés d'eau. 338.

» Une grande agitation secoua tous les êtres, la sécheresse régna, tous les rishis et les Dieux mêmes furent en proie à un immense tremblement. 339.

» Tout cet univers sans roi fut la victime des oppressions : les Dieux étaient dans l'épouvante et se disaient : « Qui sera notre roi ? » 340.

» Dans le ciel, tous les rishis divins étaient privés du roi des Dieux ; il n'était aucun des Immortels, qui songeât à prendre les rênes du gouvernement. 341.

» Les rishis, tous les Dieux et les souverains du Tridiva : « Sacrons, dirent-ils, sur le trône des Dieux, ce fortuné Nahousha ! 342.

(1—2) Ce passage de la narration nous semble ici brusque, sans prélude, qui y conduise, sans aucune préparation, qui mette le lecteur au courant des idées nouvelles ; il doit manquer ici quelque chose.

» Il est rempli de splendeur, il est renommé, il est sans cesse dans la vertu ! » Tous se rendent vers lui, et tiennent ce langage : « Prince, sois notre souverain ! »

» Nahousha, qui désirait son bien, répondit aux Dieux, sire, et aux troupes des rishis accompagnés des Dieux mêmes : 343—344.

« Je suis faible, je n'aurai pas la force de défendre vos Déités ; un monarque est vigoureux ; la force était sans cesse dans Çakra ! » 345.

» Tous les Dieux, ayant à leur tête les rishis, lui dirent : « Appuyé sur notre pénitence, défends le royaume dans le ciel d'Indra. 346.

» Nous nous inspirons sans doute l'un à l'autre une crainte épouvantable. Sois sacré, roi des rois, et sois notre monarque dans le ciel d'Indra ! 347.

» Tu enlèveras d'un regard la force des Bhoûtas, des Gandharvas, des Pitris, des Rakshasas, des rishis, des Yakshas, des Dânavas et des Dieux, qui habitent les choses sensibles à la vue. Tu seras fort ! Mettant le devoir toujours en première ligne, sois le souverain de tous les mondes. 348—349.

» Protège dans le ciel d'Indra les brahmes, les rishis et les Dieux ! » Il fut donc sacré, roi des rois, comme souverain dans le Tripishtapa. 350.

» Il mit alors le devoir avant tout et fut le suzerain de tous les mondes. Il obtint une grâce bien difficile à obtenir et il acquit le trône du ciel d'Indra. 351.

» Quoiqu'il eût renfermé jusqu'à ce moment son âme dans le devoir, il abandonna son âme à tous les plaisirs au milieu de tous les jardins des Dieux et des bosquets du Nandana. 352.

» Sur le Kailâsa, sur la cime de l'Himalaya, sur le Mandara, sur le mont Swéta, dans le Sahya, sur le Maheindra, dans le Malaya, sur les rivages de la mer, et sur la rive des fleuves, 353.

» Nahousha, le souverain des Dieux, environné d'Apsaras, entouré de filles des Immortels, se jouait alors de diverses manières. 354.

» Il écoutait des légendes célestes, tissues de différente espèce, et ravissant toutes l'oreille, les instruments de musique au complet et des chants aux doux sons. 355.

» Viçwâvasou, Nârada, les chœurs des Apsaras et des Gandharvas, les six saisons servaient, revêtues d'un corps le *nouvel* Indra des Dieux. 356.

» Le vent frais, aimable, ravissant, soufflait une haleine embaumée. Tandis que l'insensé Nahousha folâtrait ainsi, 357.

» La Déesse, épouse bien aimée de Çakra, vint à tomber sous ses regards. A sa vue, le roi libertin dit à tous ses courtisans : 358.

« Pourquoi la Déesse, épouse d'Indra, ne vient-elle pas à moi? Je suis Indra, et, comme tel, le maître des Dieux et des mondes. 359.

» Que Çatchî vienne promptement aujourd'hui même dans mon palais. » A ces mots, la Déesse infortunée dit à Vrihaspati : 360.

« Protége-moi contre Nahousha, brahme ; j'implore ton secours. Ne m'as-tu pasdit, brahme, à moi, douée de tous les signes heureux : 361.

« Tu seras l'unique épouse du roi des Dieux. Chérie, fidèle à ton mari, non atteinte par le veuvage, tu hériteras avec lui de tous les plaisirs infinis. » 362.

» C'est ainsi que tu m'as parlé ; fais donc vraie ta parole : tu n'as jamais dit avant, bienheureux seigneur, aucune parole en vain. 363.

» Que cette parole de toi, ô le plus vertueux des brahmes, soit donc une vérité ! » Vrihaspati répondit à Çakrânî, délirante de crainte : 364.

« Ce langage, qui te fut tenu par moi, Déesse, sera certainement une vérité. Tu verras bientôt revenu ici Indra, le roi des Dieux. 365.

» Tu n'as rien à craindre de Nahousha : cette parole n'est pas un mensonge. Je ne tarderai pas à t'emmener d'ici avec Çakra. » 366.

» Nahousha apprit que Çakrânî s'était mise sous la protection de Vrihaspati, fils d'Angiras, et le puissant roi s'enflamma alors de colère. 367.

» Quand ils virent Nahousha irrité, les Dieux, ayant les rishis à leur tête, dirent à ce roi des Immortels, d'un aspect inspirant la crainte : 368.

« Roi des Dieux, éteins cette colère dans ton âme courroucée, seigneur du monde : elle fait trembler le grand Ouraga avec le Kinnara, le Gandharva avec l'Asoura. 369.

» Étouffe cette colère, prince vertueux ; les gens de ta sorte ne s'irritent pas. Cette Déesse est l'épouse d'un autre ; reviens à la sérénité de l'âme, monarque des Souras. 370.

» Ramène ton esprit de cette pensée criminelle ; *ne veuille pas* souiller les épouses d'autrui. Tu es le roi des Dieux, permets-nous de le rappeler ici (1) ; gouverne les créatures avec justice. » 371.

(1) *Badran tai*. Voyez dans notre Râmâyana une note sur ce mot.

» Cela dit, égaré par l'amour, le monarque des Dieux ne reçut point leur parole, et il adressa aux Immortels ce langage : 372.

« L'illustre Ahalyâ, l'épouse d'un rishi, fut jadis souillée du vivant même de son mari ; pourquoi n'en avez-vous pas empêché Indra ? 373.

» Il a commis de nombreux crimes ; il a vaqué à des œuvres immorales : pourquoi n'en avez-vous pas empêché Indra ? 374.

» Que la Déesse s'unisse à moi ; c'est là son intérêt le plus grand. Ainsi, Dieux, vous jouirez continuellement de la félicité. » 375.

« Nous amènerons Indrânî, comme tu le désires, monarque du ciel, répondirent les Dieux. Étouffe cette colère ; reviens au contentement, héroïque souverain des Souras. » 376.

» Cela dit, les Dieux avec les rishis, enfants de Bharata, s'en allèrent répéter ces funestes paroles à Vrihaspati ainsi qu'à Indrânî : 377.

« Nous savons, Indra des brahmes, qu'Indrânî est venue dans ton palais se mettre sous ta protection, et que tu lui as donné la sécurité, ô le plus excellent des rishis divins.

» Les Dieux avec les Gandharvas et les rishis t'en supplient, brahme à la grande splendeur : accorde Indrânî à Nahousha. 378—379.

» Ce roi des Dieux à la vive lumière est plus distingué qu'Indra. Veuille, cette noble dame à la taille gracieuse, le choisir en qualité de son époux. » 380.

» A ces mots, la Déesse versa des larmes avec des plaintes, et consternée, baignée de pleurs, elle dit ces paroles à Vrihaspati : 381.

Digitized by Google

« *Non !* je ne veux pas de Nahousha pour époux ! Je suis venue me réfugier sous ta protection, brahme, le plus excellent des rishis divins. Sauve-moi de ce grand danger ! » 382.

« Je ne dois pas abandonner Indrânî, qui s'est réfugiée sous ma protection, répondit Vrihaspati ; c'est ma résolution. Je ne t'abandonnerai pas, femme sans reproche, qui sais le devoir et qui es dévouée à la vérité. 383.

» Je ne veux pas faire, quand je suis brahme surtout, une chose, que je ne dois pas faire. On m'a enseigné le devoir ; je suis livré à la vérité et je connais les préceptes de la vertu. 384.

» Je ne commettrai pas cette chose ; retirez-vous, ô les plus grands des Dieux. Mais écoutez ces vers, qui furent jadis chantés par un brahmine sur ce sujet : 385.

« L'être, qui livre à son ennemi un réfugié tremblant, n'obtient pas un protecteur, quand il appelle protection : sa semence ne sort pas de terre au temps de la germination, et la pluie ne tombe pas sur elle dans la saison des pluies. 386.

» L'insensé, l'âme perdue, qui livre un réfugié tremblant, n'obtient qu'une nourriture stérile : les Dieux n'acceptent jamais son offrande et il tombe des mondes du Swarga ! 387.

» Celui, qui livre à son ennemi un réfugié tremblant, voit ses fils mourir avant le temps, ses pères lui intenter des procès et les Dieux lancer la foudre sur lui. » 388.

» Instruit ainsi de ces choses, je ne veux pas livrer cette Çatchî, connue dans le monde sous le nom d'Indrânî, parce qu'elle est la royale épouse bien-aimée d'Indra.

» Que la chose avantageuse pour elle-même soit aussi

la chose, qui est à mon avantage. Qu'il soit donc fait ainsi, ô les plus vertueux des Immortels : je ne livrerai pas Çatchi. » 389—390.

» Là-dessus les Dieux et les Gandharvas tinrent ce langage au gouron : « Comment conduirons-nous bien cette affaire ? Daigne nous conseiller, Vrihaspati ! » 391.

« Que la charmante Déesse Indrâni, leur dit-il, demande à Nahousha une chose intermédiaire. Votre bien sortira de la chose même. 392.

» Le temps est un grand obstacle, *puissants* Dieux ! Le temps amènera la mort ; et le vigoureux Nahousha sera fier de cette grâce, qu'on est venu lui demander. » 393.

» A ces mots, les Dieux satisfaits répondirent : « Bien, brahme ! De tes paroles sortira le bien de tous les habitants du ciel. 394.

» Il en sera ainsi, ô le meilleur des brahmes, et nous allons persuader la reine. » Ensuite, tous les Dieux, mettant à leur tête Agni, adressèrent sans trouble ces paroles à Indrâni, par le désir du bien des mondes :

395—396.

« Tout cet univers avec ses êtres immobiles et mobiles est contenu par toi. Tu es l'épouse d'un seul mari, tu es vraie ; vas trouver Nahousha. 397.

» Épris d'amour pour toi, Déesse, ce Nahousha criminel périra bientôt, et Çakra soudain reprendra le gouvernement du monde avec le trône des Dieux. » 398.

» Quand elle eut formé ainsi sa résolution, Indrâni se rendit auprès de Nahousha à l'aspect effrayant pour le succès de l'affaire. 399.

» A peine eut-il vu cette Déesse, douée de beauté et d'une *éternelle* jeunesse, le pervers Nahousha se réjouit,

l'âme frappée d'amour ; et le monarque *intérimaire* des Dieux lui dit : « Je suis l'Indra des trois mondes, Déesse au sourire pur. 400—401.

» Aime-moi, noble dame à la taille graciense, comme ton époux. » A ces paroles de Nahousha, la Déesse, fidèle à son époux, 402.

» Trembla, émue de crainte, comme un bananier au souffle du vent ; et, courbant sa tête devant le brahme, elle dit, les mains réunies en coupe, 403.

» Au roi des Dieux, Nahousha d'un aspect effrayant : « Je désire que tu m'accordes quelque temps, souverain des Dieux. 404.

» On ne sait pas, ni ce que Çakra est devenu, ni où il est allé. Quand je me serai informée de ces choses dans la vérité, s'il ne vient, seigneur, aucune nouvelle à mes oreilles, je m'unirai avec toi : cette parole est une vérité. » Nahousha fut dans la joie à ces mots, que lui adressait Indrâni. 405—406.

« Qu'il en soit ainsi, Déesse ravissante, que tu me le dis, lui répondit-il ; mais, quand tu sauras les événements, souviens-toi d'accomplir ta promesse. » 407.

» L'illustre et charmante Déité sortit, congédiée par Nahousha ; elle se rendit au palais de Vrihaspati. 408.

» Quand les Dieux, ayant Agni à leur tête, eurent entendu ces paroles d'elle, ils se mirent, ô le plus vertueux des rois, à penser attentivement au sujet de Çakra. 409.

» Ils viennent trouver l'auguste Vishnou, le Dieu des Dieux, et, habiles à manier la parole, ils lui adressent en tremblant ce discours : 410.

« Indra, le monarque du peuple des Dieux, est tourmenté par le meurtre d'un brahme ; sois notre refuge,

maître des Souras, toi, seigneur, de qui la naissance a précédé le monde. 411.

» Après qu'il eut foudroyé le brahme et, grâce à ta vigueur, immolé Vritra, le Vasavide eut recours à la protection de Vishnou pour la conservation de tous les êtres.

» O le plus grand du peuple des Dieux, toi, qui fus choisi *par lui*, fais-nous voir sa délivrance. » Quand il eut entendu les paroles des Immortels, Vishnou leur fit cette réponse : 412—413.

« Que Pâkaçâsana célèbre un sacrifice en mon honneur, et je purifierai le Dieu, qui tient la foudre, aussitôt qu'il m'aura offert le sacrifice d'un cheval sans défaut. 414.

» Il remontera en pleine paix sur le trône des Dieux, et les mauvaises œuvres de Nahousha entraîneront à sa perte cet insensé. 415.

» Supportez-le encore, Immortels, quelque temps avec patience. » Dès qu'ils eurent ouï de Vishnou cette parole heureuse, véritable, pareille à l'ambroisie, tous les chœurs des Dieux, sur les pas de leur instituteur spirituel, s'avancèrent avec les rishis, vers le lieu, où était Indra, agité par la crainte. 416—417.

» Là, existait pour la purification du magnanime Mahéndra un cheval propre au sacrifice, de très-haute taille, qui pouvait enlever la tache du brahmanicide. Quand le souverain des Dieux, royal Youddhishthira, eut distribué ce coursier entre les arbres, les rivières, les montagnes, la terre et les femmes elles-mêmes ; quand il en eut disséminé les parties entre les êtres, le fils de Vasou, affranchi de son péché, vit s'enfuir ses soucis, et revint au calme de l'esprit. 418—419—420.

» Le meurtrier de Bala fut *vivement* ému, quand il vit

avec sa ressemblance Nahousha, qui enlevait la splendeur de tous les êtres et n'était supportable à personne par le don de ses grâces. 421.

» L'époux de Çatchî périt de nouveau, et, invisible à tous les êtres, il erra, attendant son moment. 422.

» Après cette mort d'Indra, Çatchî plongée dans un profond chagrin : « Hélas ! Çakra ! » gémissait la Déesse, cruellement affligée. 423.

» Si jamais j'ai pratiqué l'aumône, si j'ai cultivé le sacrifice, si mes précepteurs spirituels se sont réjouis en moi, s'il y eut jamais en moi de la fidélité conjugale et de la vérité, 424.

» Que mon désir soit accompli ! J'adore cette Déesse, la Nuit, céleste, sainte, qui commence au solstice d'été. » 425.

» Alors, elle adora cette divine nuit, quand elle fut arrivée ; et, inspirée par sa piété conjugale, elle composa un thème astrologique dans son désir de connaître la vérité. 426.

« Montre-moi le lieu, dit-elle à ce thème divin, où est le roi des Dieux ! Que je voie le vrai dans la vérité ! »

» L'Astromancie s'approcha d'elle, vertueuse et charmante ; elle vit en face la Déesse douée de beauté et d'une *éternelle* jeunesse. 427—428.

» Indrânî, l'âme charmée, l'honora et lui dit : « Je désire te connaître ; qui es-tu ? dis-le-moi, dame au noble visage ? » 429.

« Je suis l'Astromancie, venue en ta présence, Déesse, répondit-elle ; tu me vois arrivée sous tes yeux en vérité, auguste dame. 430.

» Tu gardes la fidélité à ton époux, tu es livrée à la

pénitence, tu es astreinte à des vœux ; je te ferai voir le meurtrier de Vritra, le Dieu Çakra. 431.

» Hâte-toi de me suivre, s'il te plaît, et tu verras bientôt le plus excellent des Dieux ! » Ensuite, Indrânî de suivre la Déesse, qui allongeait le pas devant elle.

» Quand elle eut traversé les forêts des Dieux et de nombreuses montagnes, quand elle eut franchi l'Himâlaya, elle arriva sur son flanc septentrional. 432—433.

» Elle s'approche de la mer, qui s'étend sur un grand nombre d'yodjanas, et parvient à une grande île, couverte de lianes et d'arbres variés. 434.

» Elle vit là un lac charmant, céleste, rempli d'oiseaux : il se répandait sur cent yodjanas et sa largeur égalait sa longueur. 435.

« Là, fils de Bharata, étaient par milliers des lotus ravissants, épanouis, dans les cinq couleurs, sur lesquels bourdonnaient des abeilles. 436.

» Au milieu de ce lac s'étendait une place grande, resplendissante, demeure accoutumée des nymphées, couverte d'un lotus jaune, à la tige élevée. 437.

« Elle fendit cette tige ; elle y entra, accompagnée d'Indrânî, et vit là Çatakratou, couché sur les fibres de la plante. 438.

» A l'aspect de l'auguste habitant de ce lieu avec une forme très-délicate, la Déesse Astromancie se fit elle-même portant *la plus* délicate forme. 439.

» Indrânî de célébrer son époux ; et le Dieu Pourandara, vanté pour ses anciennes actions renommées, dit à Çatchî :

« Pourquoi es-tu venue ? Comment ma résidence te fut-elle connue ? » Elle de lui raconter alors la conduite de Nahousha : 440—441.

« Doué de vigueur, il a obtenu la qualité d'Indra sur les trois mondes. Ce pervers, enivré d'orgueil, m'a dit, Çatakratou : 442.

« Unis-toi d'amour avec moi ! » Et ce cruel m'a fixé un temps. Si tu ne me sauves, seigneur, il me réduira sous sa puissance. 443.

» C'est-là, certainement, le motif, qui m'a conduit en ta présence. Immole, guerrier aux longs bras, ce terrible Nahousha, artisan de résolutions criminelles. 444.

» Révèle toi-même qu'il y a en toi le meurtrier des Dânavas et des Daityas : déploie ta vigueur, et recouvre, auguste *Dieu*, le trône des Immortels. » 445.

» Bhagavat fit cette réponse à ce langage de Çatchî : « Ce moment n'est pas celui du courage. Nahousha est plus fort *que moi* ! 446.

» Et *sans cesse* il est accru, noble dame, par les rishis, les oblations aux Dieux et les offrandes aux Mânes. Je vais établir une ligne de conduite ; veuille la suivre, Déesse. 447.

» Ce doit rester caché, Déesse charmante, et ne doit être dit par toi nulle part. Rends-toi auprès de Nahousha, et dis-lui en particulier, *Déité* à la jolie taille : 448.

« Viens me trouver, seigneur du monde, sur un char céleste, traîné par des rishis. Ainsi, j'irai satisfaite sous ta puissance. » Parle-lui de cette manière. » 449.

» A ces mots du roi des Dieux, son épouse aux yeux de lotus, répondit : « Qu'il en soit ainsi ! » et, cela dit, elle s'en alla trouver Nahousha. 450.

» A sa vue, ce *libertin* dit cette parole en souriant : « La bien venue te soit donnée, Déesse à la noble taille ! Que dois-je faire pour toi, Déité au sourire pur ? 451.

Digitized by Google

» Aime-moi, qui t'aime, illustre femme. Que dois-je faire, spirituelle Déesse ? Je ferai pour toi, dame à la jolie taille, ce qu'il est possible de faire. 452.

» Tu ne dois pas avoir de confusion, Déesse charmante ; mets en moi ta confiance. Je te le jure dans la vérité, Déesse, j'accomplirai ta parole. » 453.

« J'attends, répondit Indrânî, ce temps, qui m'a été fixé par toi, maître du monde ; ensuite, tu seras mon époux, souverain des hommes. 454.

» Sache, roi des Dieux, ce qui doit être fait suivant mon cœur ; je vais te le dire, si tu veux faire ce qui m'est agréable. 455.

» Que cette parole soit environnée de ta bienveillance et je serai ton esclave. Des coursiers, des éléphants et des chars étaient les moyens de transport, que possédait Indra. 456.

» Je désire pour toi, souverain des hommes, un attelage, qui n'ait pas encore été mis en usage et que n'aient employé ni les hommes, ni les Rakshasas, ni Çiva, ni Vishnou. 457.

» Que de vertueux rishis, attelés tous, auguste roi, traînent ta litière : voilà ce qui m'est agréable ! 458.

» Il ne sied pas que tu aies un égal parmi les Asouras et les Dieux. La vertu de ton regard leur enlève à tous la vigueur. 459.

» Un fort, quel qu'il soit, ne peut rester ferme devant toi ! » 460.

» A ces mots, Nahousha fut rempli d'orgueil et le roi des Dieux adressa alors ces paroles à la Déesse sans défaut : 461.

« Cet attelage inoui, dont tu me parles, noble dame,

me plaît aussi beaucoup. Je suis ton esclave, Déesse au charmant visage. 462.

» Celui, qui attèle à son char des solitaires, n'est, certes! pas d'une petite puissance. Je suis un ascète vigoureux, le maître de ce qui fut, ce qui est et ce qui sera. 463.

» Le monde ne subsisterait pas dans ma colère : tout est fondé sur moi! Les Rakshasas, les Ouragas, les Kinnaras, les Gandharvas, les Dânavas et les Dieux, tous les mondes, femme au sourire pur, ne suffiraient point à soutenir ma colère. J'enlève sa force à celui, sur qui tombe mon regard. 464—465.

» J'accomplirai donc ta parole; Déesse, n'en doute pas! Les sept rishis eux-mêmes et les rishis brahmes diront ma *gloire*. 466.

» Regarde, noble dame, quelle est ma majesté et l'excellence de ma fortune. » 467.

» Dès qu'il eut parlé ainsi et qu'il eut quitté la Déesse au charmant visage, il attela à son char des rishis, voués à l'observance des vœux. 468.

» Doué de puissance, sans respect pour les brahmes, enivré par la force de l'orgueil, l'insensé, aveuglé par l'amour, se fit traîner par des rishis. 469.

» La Déesse, congédiée par Nahousha, dit à Vrihaspati : « Il me reste peu du temps, qui me fut accordé ici par Nahousha. 470.

» Cherche promptement Indra : aies pitié d'une épouse dévouée. » — « Oui ! lui répondit le bienheureux Vrihaspati. 471.

» Tu n'as rien à redouter, Déesse, de Nahousha à l'âme méchante. Cet homme abject ne vivra pas long-temps : il est même déjà mort. 472.

» Il suit les conseils du vice, quand il se fait traîner par les grands rishis. J'exécuterai ton désir, dame charmante, pour la ruine de cet insensé. 473.

» J'irai trouver Çakra : n'aie pas de crainte. Sur toi descende la félicité ! » Ensuite, ayant allumé le feu, il versa dans sa flamme un beurre clarifié de la plus grande vertu. 474.

» Vrihaspati à la vaste splendeur, après qu'il eut sacrifié au feu pour obtenir le roi des Dieux, lui dit, sire : « Recherche Indra ! » 475.

» Ce fortuné Dieu, le Feu, s'étant fait à lui-même un déguisement de femme, disparut donc à l'instant même.

» Rapide comme la pensée, quand il eut fouillé dans la durée d'un clin d'œil les plages, principales et intermédiaires, les montagnes, les forêts, la terre et l'atmosphère, il revint à Vrihaspati. 476—477—478.

« Je ne vois nulle part ici le souverain des Dieux, Vrihaspati, lui dit le Feu. Il me reste les eaux à explorer ; mais il m'est impossible à tout jamais de pénétrer dans les ondes. 479.

« Là, une route m'est refusée dans les eaux ; brahme, quelle autre chose dois-je faire ? » — « Entre dans les eaux, *Dieu* à la grande splendeur, fit le gourou des Immortels. » 480.

« Je ne puis entrer dans les eaux, reprit Feu ; là, serait ma perte. Je m'incline devant toi, mon protecteur : la félicité descende sur toi, brahme à la grande splendeur.

» Le feu sort des eaux, le kshatrya du brahme et le fer de la pierre ; mais la force de ces choses, qui pénètre tout, périt dans le sein même, d'où ils ont reçu la naissance. » 481—482.

Digitized by Google

» Vrihaspati lui répondit :

« Tu es la bouche, Agni, de tous les Dieux ; tu es l'exclamation *Vât* de l'oblation, tu es la fin de tous les êtres ; tu erres partout comme un témoin caché *de toutes les choses*. 483.

» Les poètes disent que tu es unique ; mais on dit que tu es de trois espèces. Abandonné par toi, mangeur de l'offrande, ce monde périrait à l'instant même. 484.

» Quand ils ont fait adoration à toi, les brahmes vont, avec leurs épouses et leurs fils, dans la route éternelle, que leurs œuvres ont conquise. 485.

» C'est toi, qui es le porteur de l'oblation ; c'est toi, Agni, qui est le havis par excellence ; c'est toi, ô le premier des sacrifices, que l'on adore en tous les sacrifices, grands et petits. 486.

» Ayant abandonné ces trois mondes, conducteur de l'offrande, tu te rallumes, quand le temps est arrivé, et tu couves *un nouveau monde ;* tu es la génération de l'univers entier, Agni ; et tu es encore une fois la terre. 487.

» Les nuages et les éclairs, Agni, ne proclament-ils pas ton nom, *comme* les sages ; des flammes sorties de toi portent l'universalité des êtres. 488.

» Toutes les eaux sont déposées en toi ; ce monde entier est fondé sur toi ; il n'est rien, qui soit ignoré de toi, purificateur, dans les trois mondes. 489.

» Toute créature aime sa mère : l'eau est sans crainte parmi les hommes ; et moi je t'exalterai par des hymmes éternels et dignes de Brahma. » 490.

» Ainsi loué, l'auguste Fou, le plus grand des poëtes, dit cette parole suprême, rempli de joie, à Vrihaspati :

« Je te ferai voir Indra ; je te parle en vérité. » 491-492.

» Ensuite, le Feu, entré dans les eaux, fouilla les mers, les marais et le lac même, où Çatakratou était caché.

» En explorant les nymphées, qui se trouvaient là, éminent Bharatide, il fut conduit à voir le roi des Dieux, qui n'était pas alors couché sur les fibres de son lotus. 493—494.

» Il revint précipitamment et raconta à Vrihaspati que le seigneur s'était attaché à la fibre d'un nymphée avec un corps, qui avait la mesure d'un atôme. 495.

» Vrihaspati s'y rendit, accompagné des Gandharvas et des Dévarshis ; il célébra le Dieu, meurtrier de Bala, par ses actions des temps passés : 496.

« Namoutchi, cet épouvantable et grand Asoura, fut immolé par toi, Çakra : c'est toi, qui *fis mordre la poussière* à Çambara et Bala, ces deux ennemis d'une effrayante vigueur. 497.

» Grandis, Çatakratou ! Étends morts tous les ennemis ! Vois ces Dévarshis, rassemblés devant tes yeux, et lève-toi pour eux, Indra. 498.

» Tu as sauvé les mondes, Agni, en tuant les Dânavas. Quand il entra dans l'écume des eaux, Vishnou au plus haut degré accrut son énergie. 499.

» C'est *donc* par toi, maître du monde, que Vritra fut tué jadis, souverain des Dieux ! 500.

» Toutes les créatures doivent te louer, Dieu secourable ; il n'existe pas sur la terre un être égal à toi ; toutes les créatures vivent par toi, Çakra ; c'est toi, qui fais la grandeur des Dieux. 501.

» Protége-nous tous avec les mondes ; reprends ta force, Mahéndra ! » Ainsi loué, Indra peu à peu recommença à grandir. 502.

» Il refit son corps et fut de nouveau rempli de vigueur ; et le Dieu tint ce langage au gourou Vrihaspati, debout *devant lui* : 503.

« Quelle affaire vous reste encore, Twashtri, après la mort de Vritra, ce grand Asoura, à l'immense corps, qui voulait détruire les mondes ? » 504.

« Un homme, répondit Vrihaspati, le roi Nahousha, qui, par la splendeur de la troupe des Dévarshis, obtint le trône des Dieux, nous opprime tous beaucoup. » 505.

« Comment Nahousha a-t-il obtenu le royaume des Dieux, qui n'est point facile à acquérir ? demanda le roi déchu. Quelle pénitence a-t-il pratiqué, Vrihaspati ? Et quelle est son énergie ? » 506.

« Les Dieux étaient effrayés, reprit Vrihaspati. Ils aimaient Çakra ; ils regrettaient ce rang de Mahéndra abandonné par toi. Les Dieux alors, les rishis, les principaux des Gandharvas et les Dieux Mânes se rassemblèrent tous. 507.

» Ils viennent trouver Nahousha et, Çakra, ils lui disent : « Sois notre monarque et le défenseur du monde ! » — « Je n'en suis point capable, répondit Nahousha ; venez, quand vous m'aurez obtenu par votre énergie et votre pénitence. »

» Augmenté par les Dieux, qui avaient reçu de lui ces paroles, Nahousha fut un roi d'une vigueur épouvantable. Mais, quand il eut obtenu l'empire des trois mondes, il fit des maharshis son attelage, et ce pervers circule ainsi dans les mondes. 508—509.

» Le poison de ses yeux ravit la force ; n'arrête jamais ton regard sur Nahousha. Tous les Dieux, accablés d'une affligeante tyrannie, errent, sous des formes invisibles, et ne regardent pas Nahousha. » 510.

» Tandis que Vrihaspati, le plus grand des Angirasides, parlait ainsi, Kouvéra, le gardien du monde, Yama le Vivasvatide, Soma (1), l'antique Dieu, et Varouna arrivent en ce lieu. 511.

» Ceux-ci s'étant approchés de Mahéndra, tiennent ce langage : « Par bonheur, Vritra fut tué, Twashtri ! Par bonheur, Indra, nous te voyons heureux, sans blessure, vainqueur de ton ennemi ! » 512.

» Le grand Indra, l'âme satisfaite, adressant la parole à ces gardiens du monde rassemblés, Çakra leur dit exactement : « Je donnerai des ordres à la place de Nahousha.

» Ce monarque des Dieux a des formes épouvantables. Que vos Divinités me donnent ici une force égale aux siennes. » « Nahousha, répondirent-ils, a des formes terribles ; son regard tue : il nous inspire l'effroi. Si tu triomphes du roi Nahousha, nous méritons, divin Çakra, une part dans ta victoire. » — « Soit ! reprit Indra ; toi, le souverain des eaux, Yama et Kouvéra, obtenez maintenant la consécration donnée par moi avec les Dieux. Nous vaincrons Nahousha, l'ennemi à la vue formidable. » Ensuite le Feu dit à Çakra : « Donne-moi une part et je te rendrai l'égal en force de ton ennemi ! »

« Dans un grand sacrifice, répondit Çakra, il n'y aura qu'une seul part, Agni, sous ton uom, pour Indra et pour toi ! » 513—514—515—516—517.

» Quand il eut roulé ses pensées en lui-même, Pâkaçâsana, le vénérable Mahéndra, Cakra, le donateur des richesses, accorda à l'auguste Kouvéra la suprême puis-

(1) Pris évidemment ici pour *le Feu*, signification inconnue aux Dictionnaires.

sance sur tous les Yakshas et la présidence des richesses; au Vivasvatide Yama, celle des Mânes, et, à Varouna, l'autorité sur les eaux. 518—519.

» Tandis que le sage roi des Dieux pensait avec les gardiens du monde aux moyens de porter la mort à Nahousha, 520.

» Le vénérable ascète Agastya apparut au milieu d'eux, et, quand il eut rendu l'honneur au maître des Immortels, il dit : « Par bonheur, la destruction de Viçvaroûpa et la mort de l'Asoura Vritra accroissent la grandeur de ton excellence! Par bonheur, ô toi, qui détruis les cités ennemies, Nahousha est tombé du trône des Dieux!

» Par bonheur, meurtrier de Bala, je vois ta grandeur victorieuse de ses ennemis immolés! » 521—522—523.

« La bien-venue te soit donnée, grand saint, lui répondit Indra; je suis charmé de te voir. Accepte de moi l'eau pour se laver les pieds, l'onde pour se rincer la bouche, la terre et une argyha. » 524.

» Quand il eut honoré et quand il eut fait asseoir sur un siége le plus excellent des anachorètes, le souverain des Dieux interrogea avec plaisir cet éminent brahme : 525.

« Voici ce que je désire, ô le plus grand des régénérés, c'est que tu me racontes, vénérable, comment Nahousha à la résolution criminelle a pu tomber du Swarga. » 526.

« Écoute, Çakra, lui répondit Agastya, cette narration agréable, comment, orgueilleux de sa force, le roi Nahousha, à l'âme vile, aux mœurs dépravées, est tombé du Paradis. 527.

» Les Dévarshis les plus vertueux et les brahmarshis sans tache portaient, accablés de fatigue, ce Nahousha, artisan d'iniquités. 528.

Digitized by Google

» Ces brahmes, que l'on appelle des Mantras dans le sacrifice des vaches, interrogèrent Nahousha sur un doute, *puissant* Dieu, le plus grand des vainqueurs. 529.

« Indra, l'écriture a dit : « Vous êtes une autorité, brahmes, ou il n'y en a pas. » — « Non ! » leur répondit Nahousha, l'âme égarée par la qualité tamas *ou l'obscurité.* 530.

« Tu es au milieu du vice, reprirent les rishis, et tu ne produiras point la vertu. Cette autorité de nous fut proclamée jadis par les Maharshis. » 531.

» Ensuite, disputant avec les solitaires, fils de Vasou, il me frappa, aveuglé par le vice, de son pied sur la tête. 532.

» Ce coup fit perdre au maître de la terre sa splendeur et détruisit sa prospérité. Sur le champ je dis au prince, l'âme troublée, accablé de crainte : 533.

« Parce que tu maltraites un homme, qui n'est pas méchant, qui est suivi par des brahmarshis, et que les anciens ont égalé à Brahman lui-même ; parce que tu m'as frappé la tête de ton pied ; 534.

» Parce que tu te fais un attelage de rishis inabordables, pareils, à Brahma, et que tu es traîné par eux ; à cause de cela, insensé, tombe, renversé du ciel, sur la surface de la terre, ta splendeur éteinte, scélérat, et la récompense de tes vertus épuisée. Tu parcoureras le monde sous la forme d'un grand serpent dix mille années ; et, après ce laps de temps révolu, le Swarga te sera de nouveau rouvert. » C'est ainsi, dompteur des ennemis, que ce pervers est tombé du trône des Dieux.

535—536—537.

» Nous sommes heureusement accrus ; l'épine du

monde, Çakra, est arrachée. Rentre dans le Tripishtapa, époux de Çatchî, et vainqueur de tes sens, triomphateur de tes ennemis, exalté par les grands saints, défends de nouveau les mondes. 538—539.

» Les Dieux au comble de la joie, environnés par les chœurs des Maharshis, les Mânes, les Yakshas, les serpents *divins* et les Rakshasas, 540.

» Les Gandharvas et les vierges des Dieux, toutes les compagnies des Apsaras, les lacs, les rivières, les montagnes et les mers, souverain des hommes, 541.

» S'étant approchés, dirent de concert : « Par bonheur, tu crois en fortune, destructeur des ennemis ! Par bonheur, le sage Agastya a frappé le pervers Nahousha !

» Par bonheur, cet homme aux mœurs criminelles est devenu un serpent sur la face de la terre ? » 542—543.

» Ensuite Indra, célébré par les chœurs des Apsaras et des Gandharvas, monta sur Airâvata, le roi des éléphants, doué de tous les signes heureux. 544.

» Le Feu à l'immense splendeur, Vrihaspati le grand saint, Yama, Varouna, Kouvéra, le souverain des richesses, 545.

» Tous les Dieux environnent Çakra, le meurtrier de Vritra. Çatakratou, autour de qui marchaient les Gandharvas et les Apsaras, l'auguste souverain des Dieux, réuni avec Mahéndrânî et plein d'une suprême joie, reprit le gouvernement des trois mondes. 546—547.

» Alors apparut le vénérable Angirasa, qui célèbra le roi des Dieux, avec des hymnes tirés de l'Atharva-Véda.

» L'adorable Indra ressentit la joie la plus vive et il accorda une grâce au prêtre saint Angiraside : 548—549.

« Le brahme, fils d'Angiras, sera, certes ! un exemple

dans le Véda : tu obtiendras cette *gloire* et une part du sacrifice. » 550.

» Quand l'auguste roi des Dieux, Çatakratou, l'eut honoré ainsi, puissant roi, il congédia le brahme Angiraside. 551.

» Après qu'il eut rendu ses hommages à tous les Tridaças et aux saints, riches de mortifications, Indra au comble de la joie gouverna en roi toutes les créatures avec justice. 552.

» Tels furent les chagrins, qu'eut à supporter Indra avec son épouse ; le désir de porter la mort à ses ennemis lui fit adopter une demeure inconnue. 553.

» Si tu fus, roi des rois, accablé de peine dans la grande forêt avec Drâaupadî et tes magnanimes frères, il n'en faut ici concevoir aucun ressentiment. 554.

» Tu seras restauré dans ton empire, comme Indra lui-même, rejeton de Kourou, recouvra son trône, après qu'il eut tué Vritra. 555.

» L'ennemi des brahmes, Nahousha, le prince aux mauvaises mœurs, à l'âme criminelle, est mort pour des années infinies, frappé par la malédiction d'Agastya. 556.

» Ainsi tes pervers ennemis, Karna, Douryodhana et les autres, seront bientôt, meurtrier des ennemis, précipités dans leur perte. 557.

» Tu jouiras ensuite de cette terre, héros, qui a pour limites les mers, dans la compagnie de tes frères et de cette *charmante* Draâupadî. 558.

» Un roi, qui désire la victoire, doit écouter avec ses nombreuses armées cette légende du triomphe de Çakra, qui ressemble à un Véda. 559.

» Aussi la récité-je à tes oreilles, ô le plus grand des

conquérants; les éloges donnés aux magnanimes, Youddhishthira, font grandir les héros dans la victoire. 560.

» La mort, Youddhishthira, des kshatryas magnanimes arrivera par l'offense de Douryodhana et grâce à la force de Bhîmaséna et d'Arjouna. » 561.

Quiconque récite avec recueillement cette légende de la victoire d'Indra, ses péchés sont effacés; il a conquis le Swarga; il goûte le bonheur dans ce monde et dans l'autre *vie*. 562.

Cet homme ne ressent pas la crainte, qu'inspirent les ennemis; il n'est pas sans avoir des fils; il ne tombe dans aucune espèce d'infortunes et il obtient une vie longue.

Partout, il remporte la victoire, et nulle part il ne subit la défaite. 563—564.

Ainsi rassuré par lui, ce roi, le plus excellent de ceux, qui soutiennent le devoir, honora suivant l'étiquette Çalya, éminent Bharatide. 565.

Quand le fils de Kountî, Youddhishthira aux longs bras eut entendu ce discours de Çalya, il répondit en ces termes au roi de Madra : 566.

« Ta majesté remplira auprès de Karna l'emploi de son cocher : il n'y a pas de doute. Mais on doit briser l'orgueil de Karna, et ce sera la gloire d'Arjouna. » 567.

« Je ferai cela comme tu me le dis, et je ferai pour toi, lui répondit Çalya, toute autre chose, que je pourrai. »

Le fortuné roi de Madra lui fit ses adieux; et Çalya de s'en aller, dompteur des ennemis, à la tête de son armée, vers Douryodhana. 568—569.

Le héros Youyoudhâna, le souverain des Sâtwatas, vint auprès d'Youddhishthira avec une grande armée en quatre corps. 570.

Ses combattants étaient d'une admirable vaillance et rassemblés de pays divers : c'étaient des héros, qui usaient d'armes variées et répandaient la splendeur sur une armée. 571.

Ses bataillons brillaient de haches, de bhindipâlas (1), de lances, de leviers en fer et de maillets d'armes, de massues, de bâtons, de lacets et de cimeterres éclatants, de sabres, d'arcs, d'aigrettes, de flèches diverses, luisantes d'huile et scintillantes. 572—573.

La forme de cette armée, brillante comme le nuage et décorée de ses armes, imitait celle de la nuit, illuminée par des éclairs. 574.

Cette armée au grand complet, étant alors entrée dans l'armée d'Youddhishthira, y disparut, sire, comme une faible rivière dans l'Océan. 575.

Dhrishtakétou, le puissant roi de Tchédi, ayant pris une armée complète, vint lui-même trouver les fils de Pândou à la force sans mesure. 576.

Le Mâgadhain Djayatséna, fils à la grande vigueur de Djarâsandha, se rendit à la tête (2) d'une puissante armée vers Dharmarâdja. 577.

Environné de combattants divers, habitants des plaines marécageuses et des bords de la mer, Pândya vint aussi trouver Youddhishthira, l'Indra des rois. 578.

Ses troupes dans ce rassemblement des armées étaient pleines de forces, bien habillées, sire, extrêmement admirables. 579.

(1) Petits traits, propres à être lancés par le souffle au moyen d'un tube.

(2) *Akshâauhinya*, mot inconnu à tous les dictionnaires, même à celui de Böhtlingk et Roth ; il est dérivé de *akshaâuhini*, et paraît signifier *général d'une armée complète*.

On vit aussi l'armée de Droupada, embellie de ses héroïques fils et de vaillants guerriers, rassemblés de diverses contrées. 580.

Entouré des rois montagnards, Virâta, le monarque des Matsyas, se réunit aux fils de Pândou avec une armée, dont il était le généralissime. 581.

Ces sept armées complètes, remplies de drapeaux divers, se répandirent çà et là autour des magnanimes Pândouides. 582.

Leur désir de combats avec les Kourouides réjouissait ces héros, et ajoutait à la joie du Dhritarâshtride même. 583.

Bhagadatta, le puissant monarque, donna une armée complète. Ses Kirâtas, sous leurs peaux de chevreuil, semblaient revêtus d'or ; 584.

Et son armée invincible resplendissait comme une forêt de karnikâras en fleurs. Déjà Bhouriçravas et le héros Çalya étaient venus individuellement avec une armée complète auprès de Douryodhana. Vers lui déjà s'était rendu Kritavarman, fils de Hardikya, à la tête d'une armée formidable et conduisant les Bhodjas, les Andhakas et les Koukouras. Ces guerriers éminents, ornés de *guirlandes et de* bouquets, faisaient briller son armée, comme des éléphants en rut font briller une forêt dans leurs ébats. Les généraux de Djayadratha et d'autres monarques, hôtes du Souvira, baigné par le Sindhou, accoururent, ébranlant, pour ainsi dire, les montagnes. Alors resplendissait nombreuse la puissante armée de ces guerriers, 585—586—587—588—589.

Telle qu'un nuage aux formes diverses, agité par le vent. Soudakshina, le roi de Kambodje, vint se réunir

avec une armée complète, les Çakas et les Yavanas, au descendant de Kourou. Ses bataillons brillaient, semblables, souverain des hommes, à une multitude de sauterelles. 590—591.

Arrivé près du Kourouide, le roi Nila, habitant de Mâhishmatî, disparut *au milieu de ces immenses troupes* avec ses Lilâyoudhas à la grande force, qui fréquentaient les routes de la plage méridionale. Les deux rois d'Avantî, bien couverts d'une nombreuse armée, vinrent se ranger auprès de Douryodhana, amenant chacun une division complète. Les cinq princes Kaîkéyains, frères germains et tigres des hommes, accoururent, réjouissant le cœur de Douryodhana par la vue d'une puissante armée. Çà et là campaient, éminent Bharatide, en trois armées innombrables, au grand complet, tous les magnanimes souverains de la terre. Ainsi les armées de Douryodhana étaient au nombre de onze. 592—593—594—595—596.

Toutes, ombragées par divers étendards, elles désiraient combattre avec les fils de Kountî. Il n'y avait pas alors, sire, un espace libre dans Hâstinapoura. 597.

Ensuite, le Pantchanada, le Kourondjângala entier, la Forêt des rohitas, toute la terre de Maron, le Ahitchhattra, le Kâlakoûta, les rives de la Gangâ, le Vârana, le Vâtadhana et le mont Yâmouna, cette contrée d'une vaste étendue, pleine de froment et de richesses en abondance, était remplie au de-là des bornes par les bataillons des Kourouides et la supériorité des rois, les principaux de leur armée. L'archi-brahme, que le monarque du Pantchâla avait dépêché à Douryodhana, vit alors cette armée ainsi rassemblée. 598—599—600—601—602.

L'AMBASSADE DE SANDJAYA.

Vaîçampâyana dit :

Le pourohita de Droupada s'approche du rejeton de Kourou; il reçoit les hommages de Dhritarâshtra, de Bhîshma et de Vidoura. 603.

Il répond d'abord sur la santé florissante *du prince, qui l'envoie* ; il interroge sur leur santé *ceux, qui l'écoutent,* et tient ce langage au milieu de tous les chefs de l'armée :

« Vos excellences connaissent toutes l'éternel Dharmarâdja ; mais, quoique vous ne l'ignoriez pas, j'en parlerai *néanmoins* pour exposer ici un discours. 604—605.

» Dhritarâshtra et Pândou sont dits les fils d'un seul et même père ; tous deux ont également droit à la richesse paternelle : il n'y a point de doute ici. 606.

» Les fils de Dhritarâshtra occupent le trône paternel : comment les fils de Pândou n'obtiennent-ils point la couronne de leurs ayeux ? 607.

» Les choses étant ainsi, vous savez que jadis les fils de Pândou ne sont pas rentrés dans leur fortune héréditaire, dérobée par le fils de Dhritarâshtra. 608.

» Plus d'une fois on s'est efforcé *contre eux* avec des moyens destructeurs de l'existence ; mais ils ont survécu, et l'on n'a pu jamais les plonger dans les demeures d'Yama.

» Ces magnanimes ont encore augmenté le royaume par leur puissance ; mais il leur fut enlevé par la tricherie des vils Dhritarâshtrides, unis au fils de Soubala.

609—610.

» La condition même *du jeu* fut approuvée, telle que l'imposa *ton fils* ; ils ont habité ici treize années dans la grande forêt. 611.

» Déjà cruellement persécutés avec leur épouse dans l'assemblée, ces héros ont subi dans la forêt diverses infortunes bien épouvantables. 612.

» Réfugiés dans la cité de Virâta, comme dans le sein d'une mère, une extrême affliction tomba sur ces magnanimes de même que sur des criminels. 613.

» Mais tous ces éminents Pândouides, jetant derrière eux tous ces anciens péchés, désirent la paix avec les enfants de Kourou. 614.

» Des personnes amies, qui connaissent leur conduite et celle de Douryodhana, ont envie de concilier ici pour eux l'esprit du Dhritarâshtride. 615.

» Ces héros ne désirent point la guerre avec les Kourouides ; les fils de Pândou réclament leur bien sans la ruine du monde. 616.

» La cause, que le Dhritarâshtride peut avoir pour la guerre, elle ne vient pas, cette cause, on doit le penser, de ce que tu es le plus fort ! 617.

Digitized by Google

» Sept armées complètes sont rassemblées sous le commandement du fils d'Yama ; elles désirent combattre avec les enfants de Kourou et n'attendent que son ordre.

» Ces autres vaillants hommes, Sâtyaki, Bhîmaséna et les jumeaux à l'immense vigueur, ressemblent à des milliers d'armées complètes. 618—619.

» D'un côté sont rassemblées ces onze grandes armées ; de l'autre part est Dhanandjaya aux longs bras, aux formes nombreuses. 620.

» Tel que Kirîtî excelle par-dessus toutes les armées, tel est aussi le Vasoudévide aux longs bras, à la grande splendeur. 621.

» Quel homme oserait combattre, quand il connaît la multitude des armées, la valeur de Kirîtî et la sagesse de Krishna ? 622.

» Ainsi que vos excellences rendent ce qui doit être donné, suivant le devoir, suivant la convention même : ne laissez point échapper *stérilement* ce temps pour vous. »

Dès qu'il eut ouï ce langage de l'archi-brahme, Bhîshma à la grande lumière, vieux par l'âge et la science, commença par lui rendre hommage et tint ce discours opportun : 623—624.

« Heureux, tous ces frères, enfants de Kourou, qui sont en paix avec Dâmaudara ! Heureux, eux, qui jouissent de son alliance ! Heureux, eux, qui se complaisent dans le devoir ! Heureux, eux, qui ont l'amour de la paix ! Heureux, ces Pândouides, qui n'ont point la pensée de combattre avec leurs parents ! 625—626.

» Ce langage, tenu par ta sainteté, est vrai ; c'est indubitable : mais ce langage est extrêmement amer en ta qualité de brahme : voilà mon sentiment ! 627.

» Sans doute, les fils de Pândou furent accablés de chagrins ici et dans la forêt : sans doute encore, ils avaient droit, suivant la loi, à toute la richesse de leur père. 628.

» Kirîtî, le fils de Prithâ, est vigoureux ; c'est un héros, consommé dans les armes. Qui pourrait soutenir dans un combat Dhanandjaya, le fils de Pândou ? 629.

» Le Dieu, qui porte la foudre lui-même, bien loin que je dise un autre archer, en est seul capable dans les trois mondes : voilà mon sentiment. » 630.

Tandis que Bhîshma prononçait avec assurance ce discours, Karna, jetant un regard à Douryodhana, l'interrompit avec colère et tint ce langage : 631.

« Nul être, quel qu'il soit, ne l'ignore en ce monde-ci, brahme : à quoi bon redire cette parole mainte et mainte fois ? 632.

» Çakouni jadis les a vaincus au jeu pour Douryodhana : le fils de Pândou, Youddhishthira s'en est allé dans le bois, suivant la convention. 633.

» S'ils ne désirent pas le royaume de leurs ayeux, c'est qu'ils respectent cet accord ! Ils se sont réfugiés stupidement sous la force des Matsyas et des Panchâlains. 634.

» Enfin, la crainte ne fera pas abandonner, savant brahme, son trône à Douryodhana, qui abandonnerait volontiers la terre entière à son ennemi lui-même, si c'était son devoir ! 635.

» S'ils veulent rentrer dans le royaume de leur père et de leurs ayeux, qu'ils aillent dans la forêt et qu'ils y passent le temps suivant leur promesse. 636.

» Qu'ensuite ils reposent en pleine assurance sur le sein de Douryodhana ; mais que, dans leur ineptie,

ils ne fassent pas leur âme entièrement vicieuse. 637.

» Cependant, si, désertant le devoir, ces Pândouides désirent un combat, qu'ils s'approchent de ces vaillants fils de Kourou, et ils se rappèleront ma parole. » 638.

« Qu'est-il besoin des paroles, que tu *nous adresses*, fils de Râdhâ? lui répondit Bhîshma. Souviens-toi de cette chose : le fils de Prithâ était seul, quand il vainquit nos six chars. 639.

» Si nous ne faisons pas ce que dit ce brahme, nous tomberons, certainement ! sous les coups du Prithide, et nous engraisserons la poussière ! » 640.

A peine eut-il approuvé Bhîshma et se fût-il concilié sa faveur, Dhritarâshtra de prononcer ces paroles, en menaçant le fils de Râdhâ : 641.

« Ce langage, que Bhîshma, le fils de Çantanou, a tenu, est utile pour nous, utile pour les fils de Pândou, utile pour le monde entier. 642.

» Après un mûr examen, j'enverrai Sandjaya, aux fils de Prithâ. Que ta sainteté retourne aujourd'hui même vers les Pândouides, sans balancer. » 643.

Ce noble Kourouide traita l'envoyé avec honneur, et lui fit reprendre le chemin des Pândouides. Il manda Sandjaya et lui tint ce langage au milieu de sa cour. 644.

« On dit, Sandjaya, que les fils de Pândou sont venus dans Oupaplavya. Rends-toi dans cette ville ; prends connaissance de ces princes, et, revêtu comme pour un jour de fête, approche-toi de leur habitation et honore Adjâtaçatrou. 645.

» Parle à tous ces hommes heureux, Sandjaya, qui ont habité une demeure infortunée, dont ils n'étaient pas dignes. Nous sommes disposés à la paix envers ces

princes vertueux, nos bienfaiteurs, qui ont eu tort de s'exiler trop vite. 646.

» Je n'ai jamais vu nulle part, Sandjaya, la conduite des Pândouides empreinte de quelque légèreté. Les Pândouides ont répandu autour de moi-même toute cette fortune, conquise par leur vaillance. 647.

» J'ai beau rechercher avec soin, je ne trouve jamais autour d'eux aucune faute, qu'on puisse reprocher aux fils de Prithâ. Ils accomplissent toujours les actions de l'utile et du juste ; mais le goût du plaisir ne leur fait jamais approuver l'amour. 648.

» Surmontant le froid et le chaud, la faim et la soif, le sommeil, la fatigue, la colère, la joie et la folie, grâce à la fermeté et à la science, les fils de Prithâ conservent l'utile, le juste et l'unification en Dieu. 649.

» Ils distribuent des richesses entre leurs amis : le temps n'use pas chez eux l'amitié par la fréquentation ; les Prithides enrichissent d'honneur, suivant qu'on en est digne, il n'existe pas un ennemi dans le parti d'Adjamîtha,

» Si ce n'est Douryodhana à l'étroite intelligence, malhonnête et criminel, si ce n'est Karna plus vil que lui ; car ces deux hommes ne se plaisent qu'à augmenter la puissance des princes, amis des plaisirs vils ! 650—651.

» Douryodhana, qui a la valeur des combats, qui a des plaisirs florissants, estime tel qu'une bonne action de ravir cette légitime, qu'il regarde, l'insensé ! comme facile d'enlever aux Pândouides vivants. 652.

» Il la rendra avec honneur au sortir du combat, dont Arjouna et le Dieu chevelu, Vrikaudara, le fils de Satyaka et Dharmarâdja, les deux fils de Mâdrî et les Srindjayas ont jadis suivi la route ! 653.

» Seul, l'archer du Gândîva, l'ambidextre serait capable de repousser la terre ! Le magnanime Djishnou sur son char, c'est l'inaffrontable Vishnou, le souverain des trois mondes. 654.

» Quel est dans tous les mondes, le chef, sujet à la mort, qui tiendrait tête seul en face de lui ? L'archer du Gândîva, disséminant, comme des nuées de sauterelles, les multitudes de ses flèches au vol rapide, qui imitent le bruit des nuages, a triomphé sur un seul char de la plage septentrionale et des Outtara-Kourous. L'Ambidextre enleva leurs richesses et força même les Drâvidas à suivre son armée. 655—656.

» L'archer du Gândîva, Savyasâtchi vainquit dans la forêt Khândava les Dieux mêmes avec Indra ! Phâlgouna enleva au Feu l'honneur et la gloire, accroissant la gloire et l'honneur des fils de Pândou. 657.

» Il n'est pas aujourd'hui un égal à Bhîma parmi ceux, qui portent la massue : il n'a pas un égal parmi ceux, qui monteut les éléphants ! On dit que, sur un char, il n'est pas inférieur à Arjouna, et qu'il possède en la vigueur de ses bras la force d'une myriade de serpents ! 658.

» Bien instruit, une fois la guerre déclarée, ce héros en courroux aurait bientôt consumé les enfants de Dhritarâshtra. Ce vigoureux est toujours dans une violente colère : il est impossible de le vaincre, fût-on Indra lui-même en personne ! 659.

» Bien instruits par Phâlgouna, leur frère, à la belle intelligence, les deux fils de Mâdrî, robustes, à la main prompte, immoleront les ennemis jusqu'au dernier, semblables à deux vautours, qui déchirent les multitudes des oiseaux. 660.

« A peine arrivée devant eux, c'en est fait de notre innombrable armée : tel est mon sentiment, et ce que je dis ainsi est la vérité. Seul ici, Dhrishtadyoumna vit au milieu des Pândouides. 661.

» J'ai entendu le roi des Somakas, Santyaktâman, avec son ministre au sujet des fils de Pândou : quel antre de ceux, dont le lion des Vrishnides est le chef, pourrait supporter Adjâtaçatrou ? 662.

» Virâta, le souverain des Matsyas, jouissant de la fleur de l'âge et du succès dans ses affaires, habite avec eux : il est avec son fils, ai-je ouï dire, éternellement dévoué à l'intérêt des Pândouides et à *leur chef* Youddhishthira. 663.

» Ces frères, cinq héros vigoureux, sont arrêtés au milieu des Kaîkéyains ; ils réclament leur royaume, et, désirant le combat, ils demeurent chez ces princes. 664.

» J'entends dire que tous ceux, qui ont du cœur parmi les rois de la terre, ces dignes héros, pleins de dévonement, riches d'affection, ont embrassé les intérêts des Pândouides, et qu'ils sont venus se rassembler autour de Dharmarâdja. 665.

» Des combattants, qui habitent sur la terre des lieux inaccessibles et sont les hôtes des montagnes, des vieillards de noble famille, et des Mlétchhas, qui portent avec le courage différentes armes, se sont réunis, engagés dans les intérêts des Pândouides. 666.

» Le roi de Pândi, semblable à Indra dans les combats, environné de nombreux héros dans la guerre, a fait sa jonction : le magnanime fils de Pândou, le héros des mondes, est d'une valeur irrésistible.... 667.

» J'entends venir de Drona, d'Arjouna, de Kripa, de

Bhîshma et du Vasoudévide un astra, par lequel *tout bruit* est couvert.... On dit que le fils de Satyâ, engagé dans les intérêts des Pândouides et semblable à l'Amour, s'est réuni lui seul. 668.

» Les Karoushas et le souverain de Tchédi sont accourus; les rois de la terre se sont réunis avec toutes leurs armées. Au milieu d'eux flamboie, environné de splendeur, le monarque de Tchédi, qui brûle comme le soleil... 669.

» Considérant que, dans les batailles, Astammanîya est le meilleur de ceux, qui tirent l'arc sur la terre, *voilà* Krishna, qui a bientôt broyé violemment par ses coups tout l'effort des kshatryas. 670.

» Ils pensent qu'on ne peut résister à Kéçava-Krishna sur son char attelé de Sougrîva, et ils s'enfuient, abandonnant le roi de Tchédi, comme de viles gazelles à la vue d'un lion! 671.

» Quel ennemi voudrait s'avancer à la rencontre du Vasoudévide, lui demandant un duel en char?.... Le voyez-vous déjà étendu sans vie sous les coups de Krishna, comme un karnikâra, que le vent a brisé? 672.

» A cause d'eux et parce qu'ils proclamaient ma force, Sandjaya, je ne puis trouver un instant de tranquillité, Gavalganide, quand je me rappelle les exploits de Vishnou-Kéçava. 673.

» Jamais un autre ennemi ne pourrait supporter ces hommes, dont il sera chef, ce lion de Vrishni. Mon cœur tremble d'épouvante à la nouvelle que les deux Krishnas se sont rassemblés sur un même char. 674.

» Si mon fils à l'intelligence étroite ne peut arriver à un arrangement avec ces deux princes, il ne connaîtra point la joie dans la vie; et ses ennemis consumeront les enfants

de Kourou, Sandjaya, comme Indra *ou* Vishnou ont incendié l'armée des Daityas. 675.

» J'estime que Dhanandjaya est égal à Çakra, et que l'éternel héros Vrishnide est égal à Vishnou même. Le fils de Pândou et de Kountî, le rapide Adjâtaçatrou est le jardin des vertus et l'habitation de la pudeur ! 676.

» Vexé par Douryodhana, cet homme intelligent consumera dans sa colère les Dhritarâshtrides. Arjouna, le Vasoudévide, Bhîma ou les deux jumeaux m'inspirent moins d'effroi 677.

» Que le monarque enflammé de colère. Je suis toujours, cocher, plus effrayé de son courroux. C'est un grand ascète, de qui la pensée est jointe à la continence ; son âme peut atteindre à la perfection. 678.

» Sa colère, que j'ai vue, Sandjaya ; son rang, que je connais, me remplissent maintenant du plus grand effroi. Va au plus vite, envoyé sur un char, à la ville, qu'habite l'armée du roi des Pântchâlains. 679.

» Informe-toi de la santé d'Adjâtaçatrou ; adresse-lui mainte et mainte fois la parole avec amitié. Approche-toi aussi, mon fils, de Djanârdana aux vastes dimensions, grand au milieu des hommes valeureux. 680.

» Enquiers-toi de sa bonne santé suivant ma parole. Dhritarâshtra souhaite la paix avec les Pândouides. Le fils de Kountî, cocher, exécutera tout ce que lui dira le Vasoudévide. 681.

» Krishna est sans cesse attentif à leurs affaires ; il est égal à soi-même ; homme sage, il est leur ami. Informe-toi de l'état de leur santé auprès de tous les Pândouides rassemblés, des Srindjayas, de Djanârdana, d'Youyoudhâna, de Virâta et des cinq fils de Draâupadî. Expose

au milieu des rois, Sandjaya, tout ce que tu jugeras utile aux Bharatides et de saison en face des autres, et ne laisse pas surtout prédominer une cause de guerre. »

A peine eut-il entendu ce langage du roi Dhritarâshtra, *le cocher* Sandjaya de s'en aller voir dans Oupaplavya les Pândouides à la force sans mesure. 682-683-684-685.

Il s'approcha du monarque Youddhishthira, fils de Kountî. Sandjaya, le Gavalganide, le fils de cocher, commença par s'incliner avant de parler, et lui adressa respectueusement la parole en ces termes : « Je suis heureux de te voir sans maladie, sire, environné d'amis et semblable à Mahéndra. 686—687.

» Le vieux roi, fils d'Ambikâ, l'intelligent Dhritarâshtra s'enquiert de ta bonne santé auprès de toi. Est-ce que Bhîma, l'insigne Pândouide, va bien, et Dhanandjaya, et les deux fils de Mâdrî ? 688.

» En est-il ainsi de Draâupadî la Noire avec ses fils, l'épouse des héros, la fille de roi, si fidèle au vœu de la vérité ? Sait-elle distinguer où tu désires que tes vœux soient respectés ? Le bonheur, fils de Bharata, accompagne-t-il ton amour ? » 689.

Youddhishthira lui répondit :

« Sandjaya, fils de Gavalgani, la bien-venue te soit donnée ! Nous sommes heureux de te voir. Je vois avec plaisir que tu vas bien ! Mes frères puînés et moi, sage, nous sommes bien portants. 690.

» Quand j'apprends après un *si* long temps, cocher, cette condition florissante du fils de Bharata, le vieux roi des Kouronides, quand je te vois toi-même, Sandjaya, rempli d'affection, il me semble voir ton souverain en personne. 691.

» Ce vieux et intelligent Kouravien, à la grande science, doué de toutes les vertus, est mon ayeul. Est-ce que Bhîshma va bien, mon fils? Sa vie est-elle comme auparavant? 692.

» Est-ce que le magnanime Vitchitravîride, le roi Dhritarâshtra, se porte bien avec ses fils? Le grand roi Vâlhika, le Pratipide, va-t-il également bien, fils de cocher? 693.

» Somadatta est-il en bonne santé, mon fils? Et Bhoûriçravas, ce prince véridique? Et Çala? Et Drona avec son fils? Et Kripa, l'héroïque brahme? La maladie n'a-t-elle pas attaqué ces personnes? 694.

» Tous ceux, qui manient l'arc sur la terre, Sandjaya, tous les chefs à la grande science, purifiés dans les Traités, les principaux des archers dans le monde, envient *ces hommes* aux enfants de Kourou. 695.

» Ces guerriers, mon fils, ont-ils obtenu l'honneur, *qu'ils méritaient?* Ne sont-ils point malades? Le vertueux fils de Drona, le héros admirable à voir, habite-t-il encore dans leur royaume? 696.

» Est-ce que le docte enfant de roi, Youyoutsou, le fils d'une vaîçyâ, se porte bien? Jouit-il d'une parfaite santé, mon fils, ce ministre Karna, par qui le trop faible Souyodhana se laisse gouverner? 697.

» Les épouses, les fils, les neveux, les sœurs, les filles, les mères, les concubines des Bharatides, les serviteurs, les gens de la cuisine, les femmes, jeunes ou vieilles, n'ont-ils éprouvé aucun malheur? 698.

» Le roi veille-t-il à ce qu'on donne exactement aux brahmes les moyens de subsistance, comme on le faisait avant. Les fils de Dhritarâshtra n'arrachent-ils pas mes dons aux régénérés, Sandjaya? 699.

» Le roi Dhritarâshtra observe-t-il attentivement, avec son fils, les transgressions des brahmes? Et ne dédaigne-t-il jamais en eux cette manière de vivre, qui est la route du Swarga? 700.

» C'est une lumière sublime et pure, que Vidhatri lui-même attacha pour les créatures dans le monde de la vie! Si des princes insensés n'arrêtent pas cette faute, elle entraînera la perte entière des Kourouides. 701.

» Le roi Dhritarâshtra veut-il avec son fils que la classe des ministres ait une subsistance *assurée?* Des ennemis ne désirent-ils pas vivre de la division sous un masque d'amis, en *feignant* l'unanimité des sentiments? 702.

» Est-ce que les Kourouides ne racontent pas tous, mon ami, le crime des fils de Pândou? Drona avec son fils et l'héroïque Kripa ne disent-ils pas que nous sommes souillés de crimes? 703.

» Est-ce que les Kourouides parlent tous de cette manière, quand ils se présentent devant le roi Dhritarâshtra et son fils? A la vue des troupes rassemblées de voleurs, se rappellent-ils qu'ils avaient pour guide dans les batailles le fils de Prithâ! 704.

» Se souviennent-ils, mon ami, de ses flèches au bruit de tonnerre, lancées par le Gândîva, décochées par sa main, tirant la corde violemment agitée de la maâurvî?

» Je n'ai jamais vu sur la terre un combattant supérieur ou égal même à Arjouna, dans la main de qui un arc renommé porte soixante et une flèches aiguisées, à la pointe mordante, revêtues de jolies *ailes*. 705—706.

» L'agile Bhîmaséna, sa massue à la main, jette l'épouvante dans une armée, parmi les bataillons ennemis: tel un éléphant jette la confusion dans un marais, où croissent

des roseaux. Est-ce qu'ils se souviennent de lui, seigneur des courses tortueuses? 707.

» Sahadéva, le fils de Mâdrî, a vaincu les Kalingas rassemblés dans le Dandakoûra : se rappellent-ils ce héros vigoureux, qui lançait des flèches à droite et à gauche?

» Voici Nakoula, qui fut envoyé jadis subjuguer sous tes yeux, Sandjaya, les Çivis et les Trigartas : se rappellent-ils ce fils de Mâdrî, qui réduisit la plage occidentale sous ma puissance! 708—709.

» Venus à Ghoshayâtrâ, des téméraires mal conseillés, ont subi une défaite dans le Dwaïtavana, où Bhîmaséna et Djaya ont délivré ces malheureux, tombés au pouvoir de l'ennemi. 710.

» Mais ensuite je sauvai Arjouna, et Bhîmaséna lui-même sauva les fils de Mâdrî. L'archer du Gândîva revint à la félicité, grâce aux flèches, qu'il envoya dans les bataillons ennemis : se souviennent-ils encore de cela? 711.

» Le bonheur n'est peut-être pas, Sandjaya, possible ici par une œuvre de bien, si nous ne pouvons de toutes nos forces vaincre le fils de Dhritarâshtra. » 712.

« Il en est ainsi que tu me l'as dit, fils de Pândou, répondit Sandjaya; tu m'interroges sur les Kourouides et sur l'homme, qui est le plus grand à leur tête. Ces princes intelligents, ces éminences des Kourouides, qui sont les objets de tes questions, ils sont *tous* en bonne santé. 713.

» Les gens vertueux sont enrichis, et les vicieux sous le Dhritarâshtride deviennent hommes de bien : sache-le, fils de Pândou. Le fils de Dhritarâshtra donnerait à ses ennemis eux-mêmes, bien loin de ravir les dons faits aux brahmes. 714.

» Tout acte de nous inférieur à la justice dans les choses

innocentes, est regardé comme nuisible et non comme une bonne action ; Dhritarâshtra et son fils nuiront à leur ami ; ils vous haïront, ils ne sont bons qu'avec ceux, dont la conduite est bonne. 715.

» Ce vieillard ne permet pas de mal faire ; une mauvaise action le tourmente beaucoup, enfin il vous punit, Adjâtaçatrou ; il prête l'oreille aux brahmes et va les trouver : il pèse lourdement sur les fautes et soumet ses amis eux-mêmes au châtiment. 716.

» Il se souvient de toi dans la guerre et dans les combats, roi des hommes ; il n'a pas oublié les batailles livrées sous les ordres de Djishnou ! Il se rappelle Bhîmaséna, la massue à la main, quand résonne le bruit des tambours et des conques ! 717.

» Ils n'ont pas oublié les deux fils de Mâdrî aux grands chars, difficiles à ébranler dans les combats, qui se sont promenés dans tous les points de l'espace sur des champs de bataille, inondant les armées avec des averses de flèches ! 718.

» Un homme ne connaît pas, à mon avis du moins, sire, ce qui n'est point arrivé, ce qui est encore dans les secrets de l'avenir. Si toi, fils de Pândou, qui es doué de toutes les vertus, tu es tombé en des chagrins, qui ont les apparences de l'infortune, 719.

» Regarde tout cela avec indifférence, et plus encore, Adjâtaçatrou, par les yeux de la sagesse. Tous les fils de Pândou, semblables à Indra, qui abandonneraient l'utile et l'agréable, pourraient-ils abandonner le juste lui-même ?

» Regarde tout cela avec indifférence, Adjâtaçatrou, par les yeux de la sagesse ; et il en naîtra de la joie pour le fils de Dhritarâshtra, ceux de Pândou, les Srinjayas et

les autres souverains, qui sont nos voisins. 720—721.

» Écoute, de concert avec tes ministres, avec tes fils, seigneur Adjâtaçatrou, ces paroles, que m'a dites cette nuit, pour toi, ton père Dhritarâshtra. » 722.

« Les Pândouides, les Srinjayas, répondit Youddhishthira, Djanârdana, Youyoudhâna et Virâta sont rassemblés. Répète ici, Galvaganide, fils de cocher, ces paroles, que t'a confiées Dhritarâshtra. » 723.

« Je salue Adjâtaçatrou, Vrikaudara, Dhanandjaya, reprit Sandjaya, et les deux fils de Mâdrî, et Çaâuri le Vasoudévide, Youyoudhâna, Tchékîtâna, Virâta, 724.

» Le vieillard, qui domine sur les Pantchâlains, Dhrishtadyoumna, le Parshatide, le fils d'Yadjnaséna. Écoutez tous ce discours, que je vais prononcer, désirant la félicité des Kourouides. 725.

» Le roi Dhritarâshtra, ayant égard à la paix, fit atteler mon char à la hâte. La paix, *dit-il*, soit aux Pândouides! Puisse-t-elle être goûtée par le roi, ses frères, ses fils et les personnes de sa famille! 726.

» Les fils de Prithâ sont doués de toutes les vertus, de fixité, de douceur et de droiture, nés dans une race généreuse, éloquents, asiles de la pudeur, et connaissant les lois de toutes choses. 727.

» On ne trouve associé en vous aucun acte vil; telle est l'excellence de votre belle nature, guerriers aux armées formidables! Ce qui serait faute en vous, comme une tache de collyre, brille ainsi que deux habits blancs. 728.

» Là, où le vice se lève complètement, on voit la ruine de tout: le Niraya est le compagnon de la mort. Quel homme intelligent oserait exécuter jamais une action, quand la victoire est égale à une défaite? 729.

Digitized by Google

» Heureux les fils, les amis, les parents ! Heureux ceux, par qui les devoirs de famille sont remplis ! Les Kourouides abandonneraient une vie, objet du blâme; liée par des vœux, elle serait pour eux la grandeur. 730.

» Si, après que les fils de Prithâ auront connu, puni, jeté dans les fers également tous les Kourouides avec haine, votre vie ne peut être assurée que par leur mort; vivez, je le trouve bon, par la mort de vos parents. 731.

» Qui pourrait triompher de vous, appuyés sur le fils de Satyâ et défendus par le bras de Pârshata, de Tchékita et du Vasoudévide, fût-il Indra lui-même, fier de compter les Dieux pour ses compagnons ! 732.

» Ou qui pourrait vaincre dans un combat les Kourouides, soutenus par Drona, Bhîshma, Açvatthâman, Çalya, Kripa et les autres, sire, aidés par le fils adoptif de Râdhâ avec les rois de la terre? 733.

« Qui est capable d'exterminer, sans se perdre lui-même, la grande armée du monarque, fils de Dhritarâshtra? Quant à moi, je n'entrevois aucun succès, ni dans la victoire, ni dans la défaite ! 734.

» Comment les Prithides, tels que des hommes vils, nés en d'ignobles familles, pourraient-ils commettre une action d'un sens immoral? Suppliant, les mains jointes, je m'incline devant le Vasoudévide et le vieux roi des Pantchâlains; je me mets sous votre protection. Comment la félicité sera-t-elle assurée aux Kourouides et aux Srindjayas? Jamais, certes ! le Vasoudévide ou Dhanandjaya n'accompliront aucune parole si cruelle. 735—736.

» Ils donnent la vie à ceux, qui la demandent : pourraient-ils faire autrement? Je parle ainsi par amitié, sage *prince*. Cette parole est approuvée du roi, que Bhîshma

précède *en son désir*. Puisse régner ici une paix incomparable ! » 737.

Youddhishthira lui répondit :

« Quelle parole, amie des batailles, entends-tu sortir de ma bouche, Sandjaya, qui t'inspire la crainte d'un combat ? Qui voudrait jamais combattre, mon fils, s'il possédait la paix, bien supérieure à la guerre ? 738.

» Si le désir, que l'homme caresse dans son cœur, arrivait à son but, sans qu'il dût agir, on ne lui verrait exécuter aucun acte, je le sais, à plus forte raison, un combat. 739.

» D'où la persuasion du combat viendrait-elle jamais à un homme ? Quel mortel, sans doute, maudit des Dieux, pourrait choisir le combat ? Les Prithides dans leur avidité de plaisir feraient-ils un acte, qui fût séparé de la vertu et propre à *l'esprit du* monde ? 740.

» Espèrent-ils ce plaisir, qui ne se lève que sur le devoir dans *l'horizon de la vie ?* Une mauvaise action est en vérité un moyen d'infortune. Quiconque veut posséder le plaisir et veut tuer le chagrin, qui accompagne le pouvoir de la joie dans les organes des sens, afflige son corps par les soupirs, qu'il donne à l'amour. Délivré de cette passion, il ne s'abandonne plus au chagrin : telle la force de la flamme allumée augmente la puissance du feu embrâsé. 741—742.

» Il n'est pas rassasié encore d'avoir obtenu l'utile et l'agréable, comme le feu ardent ne se rassasie pas de beurre clarifié. J'ai vu une immeuse accumulation de jouissances du roi Dhritarâshtra au milieu de nous ; 743.

» Mais aujourd'hui malheureux, il ne soigne plus ses formes ; malheureux, il ne prête plus son oreille à la mu-

Digitized by Google

sique et aux chants ; malheureux, il ne cultive plus les parfums et les guirlandes ; malheureux, il n'a plus aucun souci des onguents ; 744.

» Malheureux, il ne se revêt pas d'habits somptueux : comment donc exciterait-il les Kourouides à s'en parer ? Quoiqu'il en soit ici, l'amour afflige ordinairement le cœur au sein de l'insensé. 745.

» Un roi, tombé dans le malheur, désire lui-même voir les autres placés dans la même condition : cela n'est pas bien. Qu'il en vienne aux mains, quel que soit et son état et celui des ennemis. 746.

» Un sage, qui, dans la saison chaude, a abandonné du feu, le plaisir des temps froids, dans le voisinage d'une forêt impénétrable et profonde, regrettera de le voir s'augmenter par la force du vent. 747.

» Pourquoi donc, Sandjaya, le roi Dhritarâshtra, quand il a obtenu le souverain pouvoir, se plaint-il maintenant de recevoir un fils stupide, insensé, d'un esprit méchant, dépourvu de conseil et qui se plaît dans l'injustice ? 748.

» Souyodhana n'a-t-il pas méprisé les paroles de Vidoura et rejeté ses vérités comme des mensonges ? Le roi Dhritarâshtra, par le désir du bonheur de son fils, est donc entré dans le vice sciemment ! 749.

» Au milieu des Kourouides, l'amour de son fils a fait oublier au roi Dhritarâshtra cet intelligent Vidoura, éloquent, vertueux, d'une vaste science, zélé pour les intérêts des enfants de Kourou ! 750.

» L'amour de son fils, assassin de l'honneur, ambitieux des dignités, arrogant, transgresseur de l'utile et du juste, aux paroles injurieuses, inspiré par de mauvais cœurs, libertin, vil, qui ne peut être gouverné, de qui la colère est

longue et l'âme criminelle, a fait sciemment abandonner, Sandjaya, le juste et l'amour *de sa famille* au roi Dhritarâshtra, plein d'envie et nuisible à ses amis. 751—752.

» Ce fut, Sandjaya, mon opinion dans ce jeu, d'où viendra la mort des Kourouides; Vidoura a prononcé un discours inspiré où n'existe rien, qui soit à la louange de Dhritarâshtra. 753.

» Alors qu'ils n'ont pas adopté, cocher, les opinions de Kshattri, le malheur est tombé sur les Kourouides : le royaume a prospéré tant qu'ils ont suivi les sentiments de cet homme. 754.

» Écoute maintenant ceci de moi, qui veux leurs intérêts, cocher, fils de Gavalgani. Les conseillers du Dhritarâshtride sont Douççâsana, Çakouni et le fils adoptif du cocher : vois quelle est sa folie ! 755.

» J'examine en vain de tous les côtés, je ne vois pas d'où le salut peut venir aux Srindjayas et aux Kourouides! Vidoura à la vue longue envoyé dans l'exil, Dhritarâshtra a livré la puissance aux autres ! 756.

» Dhritarâshtra désire avec son fils un vaste empire, sans ennemis, sur la terre ; il y règne une profonde paix, et, sans l'avoir obtenue, il regarde comme à lui toute la richesse, qui m'est échue en partage. 757.

» Cette armée, dont Karna s'imagine pouvoir effectuer la prise sur Arjouna dans un combat, elle a jadis livré de grandes batailles : comment Karna, *tranquillement* assis, n'a-t-il pas été l'ile, où se réfugièrent ceux, qui les ont soutenues? 758.

» Karna et Souyodhana savent bien, Drona et notre arrière-grand-oncle savent également, ainsi que tous les

autres Kourouides existants, qu'il n'est pas un archer égal à Arjouna. 759.

» Tous les Kourouides et les autres souverains de la terre savent tous que le royaume est tombé ici dans les mains de Douryodhana, quand Phâlgouna vivait, le dompteur des ennemis. 760.

» Le Dhritarâshtride pense-t-il qu'il soit possible d'enlever aux Pândouides la communauté d'intérêts, qui a pour lien ce Kirîtî, dont l'arme est de la taille d'un palmier et qui est venu au combat, n'ignorant pas ces choses ?

» Les fauteurs de Souyodhana vivent, pourvu qu'ils n'entendent pas le son vibrant de l'arc Gândîva ! Douryodhana se croit au comble de ses vœux, s'il ne voit pas Bhîmaséna courroucé. 761—762.

» Indra lui-même ne pourrait, mon ami, nous enlever cet empire, Bhîmaséna vivant ! *Il ne le pourrait* du vivant d'Arjouna, cocher, de Nakoula et du patient héros Sahadéva ! 763.

» Si le vieux monarque revient à la raison avec son fils, cocher Sandjaya, c'est à cette condition seulement que les enfants de Dhritarâshtra ne périront pas dans la bataille, consumés par la colère des fils de Pândou. 764.

» Tu sais, Sandjaya, quelle fut jadis la conduite du Dhritarâshtride à notre égard, ce que les Kourouides ont fait avant ce jour contre nous et quelle affliction nous fut imposée : les honneurs, que je te rends, sont un signe que je pardonne ces *offenses*. 765.

» Qu'ils agissent ainsi aujourd'hui même, et j'irai dans un sentiment de paix, comme tu me l'as dit. Mais que mon trône soit relevé dans Indraprastha et qu'il me soit rendu par Souyodhana, l'aîné des Bharatides ! » 766.

Sandjaya lui répondit :

« On voit que tes actions, célèbres dans le monde, fils de Pândou et de Prithâ, se renferment toujours dans le devoir. Considérant combien est rapide l'écoulement de la vie, ne veuille pas, fils de Pândou, t'armer d'une puissance destructive. 767.

» Les Kourouides ne te rendront pas ton lot, Adjâtaçatrou, si ce n'est par les combats. Dans le royaume de Vrishni et d'Andhaka, le mieux, je pense, doit être obtenu par une humble prière, mais non le royaume par un combat. 768.

» La vie de l'homme embrasse peu d'années, elle est d'un rapide cours : il n'y a de durable en elle que la peine et l'instabilité. En outre, les formes de la renommée sont multiples : ne commets donc pas un crime, fils de Pândou.

» Les désirs s'attachent à l'homme : ce sont, puissant monarque, les racines de l'obstacle au devoir. L'homme prudent, s'il commence par les étouffer, obtient dans le monde une gloire non méprisable. 769—770.

» La soif des richesses est liée avec ce monde, fils de Prithâ ; elle tue le devoir chez les hommes, que ce désir possède ; mais le sage, qui désire l'amour et choisit le devoir, est exempt de l'obstacle des richesses. 771.

» Quand il a fait du devoir la principale des choses, l'homme, plein d'une grande majesté, mon fils, resplendit à l'égal du soleil ; mais, s'il est abandonné du devoir, eût-il acquis cette terre elle-même, l'homme périt dans sa pensée criminelle. 772.

» Lire les Védas, pratiquer la continence, donner aux brahmes les honoraires des sacrifices, vaut mieux pour l'homme, qui pense à un lieu supérieur, qu'abandon-

Google

ner son âme une multitude d'années aux plaisirs. 773.

» Quiconque, goûtant d'une manière infinie le plaisir et l'agréable, ne renferme pas ses actions dans l'exercice de l'unification en Dieu, gît, précipité par la fougue de l'amour, au sein d'une peine infinie, réduit à des plaisirs vils dans la perte des richesses. 774.

» Mais quiconque n'est pas attaché ainsi à la continence, et, renonçant à la vertu, s'abandonne au vice, l'insensé, qui ne croit pas à l'autre monde, cet homme stupide, quand il a déserté son corps, est tourmenté dans une vie subséquente. 775.

» Dans le monde à venir, il n'y a pas une perte des œuvres pures ou *des actions* de péchés : les vertus et les vices marchent devant, et l'auteur les suit par-derrière. 776.

» Tu peux appeler une œuvre de cette espèce la nourriture, pleine de convenance, purifiée par le çraddhâ, embaumée d'une senteur de myrrhe, que l'on donne aux brahmes dans les repas funèbres, sublimes et saints, de tous les mois. 777.

» On agit, tant qu'on habite dans ce corps ; on n'agit plus, après la mort, fils de Prithâ. Puisse l'œuvre pure, que tu fais, environnée de tous les éloges des gens de bien, se rapporter à l'autre monde ! 778.

» *Le sage* abandonne ainsi les choses désagréables à l'âme, la faim, la soif, la crainte, la vieillesse et la mort : il n'existe là rien, qui ne soit la satisfaction des sens. 779.

» Le fruit de l'œuvre est de telle sorte, Indra des hommes : il comble le désir, en lui donnant ce qui est agréable au cœur ; il naît de la colère, fils de Pândou ; il naît de la joie. Évite à jamais ces deux espèces d'affections.

» Parvenu à la fin des œuvres, n'abandonne pas la vé-

rité, la répression des sens, la droiture, l'humanité; et, déployant tes efforts pour l'açva-médha et le radjâsoûya, ne reviens pas à la fin des œuvres du vice. 780—781.

» Si vous faites ainsi, fils de Prithâ, cette action à jamais criminelle, avec les apparences de l'inimitié, habitez avec justice, même une multitude d'années, un séjour pénible au fond des forêts. 782.

» Tu n'as pas envoyé ces hommes en exil et tu as laissé subsister cette armée devant toi. Ces conseillers, et Djanârdana, et le héros Youyoudhâna te sont toujours soumis. 783.

» Le roi Matsya au char d'or avec son fils, Virâta avec les combattants, ses enfants, et les rois vaincus naguère se sont rassemblés tous près de toi. 784.

» Appuyé sur de grands alliés, à la tête d'une armée, consumant tes adversaires, secondé par Arjouna et le Vasoudévide, tu abattras les plus vaillants des ennemis, et, au milieu du champ de bataille, vous enleverez l'orgueil du Dhritarâshtride. 785.

» Pourquoi, ayant augmenté les forces de l'ennemi, pourquoi, ayant persécuté ses alliés, pourquoi, ayant habité hors de chez toi dans les forêts une multitude d'années, désires-tu combattre, fils de Pândou, quand le temps est inopportun? 786.

» L'homme, qui livre bataille sans aucune science, ou l'homme, qui sait le devoir, fils de Pândou, vont également au succès: l'homme de science, à qui le devoir n'est pas inconnu, est rejeté lui-même de son calme par les événements. 787.

» Ton âme n'est pas, enfant de Prithâ, assise au milieu du vice; la colère ne l'a jamais conduite à faire une ac-

tion criminelle. Quelle est donc cette affaire, à cause de laqnelle tn veux commettre cette action, que la science t'interdit? 788.

» Le katouka (1) ne provient pas de la maladie, il cause le mal de tête, enlève la renommée, et fait naître le fruit du vice. Les gens vicieux ne boivent pas le brenvage des hommes vertueux ; calme-toi, puissant monarque, et étouffe ton ressentiment. 789.

» Qni aimerait cet *homme*, le lien du vice. La patience et non les plaisirs est ce qu'il y a de mieux pour toi. *Dans cette guerre*, où sera tué Bhîshma, le fils de Çântanou, où sera tué Drona avec son fils, 790.

» Où périront Kripa, Çalya, et le fils de Somadatta, et Vikarna, et Vivinçati, et Karna, et Douryodhana, quand tu les auras couchés sur la terre, quel plaisir obtiendras-tn ? Penses-y, fils de Prithâ ! 791.

» Quand tu aurais, de cette manière, acquis la terre elle-même, qui a l'océan pour limite, tu n'auras pas affranchi ta vie de la vieillesse et de la mort. Connaissant ainsi le plaisir et la peine, ce qui est agréable ou facheux, *déclare*, sire, *et* fais la guerre. 792.

» Si tu désires exécuter une chose tellement convenable à cause de l'amour, que tu as pour tes ministres, donne *ce qu'ils veulent* à ces *hommes* ; mais renonçant au char des Dieux, ne vas pas maintenant sur les routes, que suivent les Immortels. » 793.

« Sans doute, Sandjaya, c'est vrai, répondit Youdhishthira ; le devoir est, comme tu dis, la meilleure des œuvres. Tu me connais et tu me blâmes, Sandjaya, si

(1) Un composé de trois substances piquantes.

je suis cause du juste, si je suis auteur de l'injuste. 794.

» Les sages voient des yeux de l'intelligence la vertu, qui paraît sous les traits de la vertu dans les cas, où le vice emprunte le masque de la vertu, où la vertu se présente sous l'extérieur du vice. 795.

» Tel est même ce caractère dans l'infortune ; il faut que le vice et la vertu marchent sans cesse agissants. Écoute, Sandjaya, quel est ce devoir dans la détresse, et dont le premier caractère est l'autorité. 796.

» Je ne puis m'empêcher de blâmer, Sandjaya, l'homme, qui, vivant dans l'action, reste inerte sous une infortune vicieuse. Que l'homme, dépourvu de forces, tâche d'acquérir dans sa nature brisée la chose, dont il fasse sortir une action. 797.

» L'homme, qui reste attaché dans la nature, et l'homme, qui vit dans l'infortune, sont deux personnes, que tu blâmes également. La pénitence des brahmes, qui désirent que tout le monde vive, fut établie par Brahma lui-même.

» Dois-tu regarder, pour les blâmer, ceux, qui vivent dans l'action, Sandjaya, et ceux, qui restent dans l'inaction? La conduite a toujours été placée dans les gens de bien, pour la séparation de la qualité sattwa entre les sages. 798—799.

» Il y a des hommes, qui, n'étant pas brahmes, n'ont pu lire tous les Védas, que le sage pense qu'ils ne les ont pas moins embrassés tous : leur route fut leur père, et, avant eux, leurs grands-pères et les autres, qui ont vécu avant ceux-ci. 800.

» Désireux de la science, ils ne feront pas une autre œuvre que celle-ci. « Je suis un athée ! » dira-t-on, je pense. 801.

» Je puis aimer, sans renoncer à la vertu, Sandjaya, toute cette richesse, que renferme la terre, ce qui est aux Dieux, ce qui est au-dessus des Tridaças, le monde de Brahma, le Tridiva, le ciel du Pradjâpati. Un docteur parmi les brahmes, un dévot adorateur n'est-il pas un habile politique, un prince de la vertu? 802.

» Krishna, qui les connaît, commande aux diverses et grandes armées du roi ; si je les abandonne, je ne dois pas être blâmé ; si je combats, *dis-tu,* je déserte mon devoir.

» Que l'illustre Vasoudévide, à la belle chevelure, parle ! Un égal amour l'unit aux intérêts de Souyodhana et de moi. Voici Çaînéya, ceux de Tchédi et les Andhakas, les Bhodjas, les Vrishnides, les Koukouras et les Srindjayas ; tous honorent la pensée du Vasoudévide, compriment les ennemis et réjouissent les amis. Certes ! l'amitié de Krishna les rend tous, les Vrishnides et les Andhakas, Ougraséna et les autres, semblables à Indra lui-même ! 803—804—805.

» Les heureux descendants d'Yadou sont doués d'intelligence, pleins de force et dévoués à la vérité. Le grand Kaçide est parvenu à une prospérité sublime, après qu'il eut obtenu Krishna pour son frère et seigneur. 806.

» Le fils de Vasoudéva fait pleuvoir sur lui l'accomplissement de ses désirs, comme le nuage à la fin de l'été verse la pluie sur les créatures. Tel est, mon fils, ce Kéçava. Sache, en outre, qu'il n'ignore pas la résolution de *mon* affaire. 807.

» Krishna est notre ami ; c'est le plus vertueux d'entre nous, et je ne manquerai jamais à la parole de Kéçava. »

Le Vasoudévide reprit en ces termes :

« Je ne désire pas la perte des fils de Pândou, San-

djaya ; j'aime leur prospérité et ce qui leur est agréable ; je désire beaucoup aussi, cocher, l'accroissement du roi Dhritarâshtra et de son fils. 808—809.

» En effet, voici mon vœu, Sandjaya, et je ne dirai jamais autre chose : « Qu'il étouffe à leur égard sa colère ! » Je fais choix de ce qui est, je pense, agréable au roi, et cela en présence des Pândouides. 810.

» Sans doute, le fils de Pândou, envers qui Dhritarâshtra et son fils ont paru si avides, a montré, Sandjaya, que la paix était bien difficile : pourquoi la contestation avec eux ne serait-elle pas remplie de violence ? 811.

» Tu as appris ici d'Youddhishthira et de moi, Sandjaya, que la vertu n'est pas errante : pourquoi le serait-elle, Sandjaya, pour le Pândouide seul, résigné, qui remplit son devoir. 812.

» Pourquoi naguère as-tu dit que bien était la perte d'un homme, qui tient à une illustre maison? Dans cette condition du sort, les opinions des brahmes sont différentes. 813.

» Ils disent que d'un côté est la perfection par l'œuvre, et que, d'un autre côté, est la perfection par la science, quand, au temps de la mort, on a quitté son corps. Le sage n'a pas besoin de manger pour être assouvi d'aliments et de mets, c'est à la connaissance des brahmes. 814.

» Le fruit des sciences, qui mettent l'œuvre à fin, existe ici, mais non le fruit des autres. On voit ici l'œuvre ttachée à son fruit. Ainsi, le tourment de l'homme altéré 'appaise, une fois qu'il a bu de l'eau. 815.

» Voici la règle établie : l'œuvre est ici, Sandjaya, par l'œuvre même : en vain appelle-t-on bonne cette faible action, qui est ici autre chose. 816.

» C'est par l'œuvre, que, dans l'autre monde, brillent ces Dieux, *qui nous gouvernent*; c'est par l'œuvre que le vent souffle ici même; c'est par l'œuvre que le soleil infatigable se lève éternellement pour donner le jour et la nuit. 817.

» La lune sans paresse va s'unir aux constellations et fait naître les quinzaines ou les mois : le feu allumé brûle sans paresse et produit son action pour les créatures. 818.

» Sans paresse, la divine terre soutient avec vigueur son grand fardeau; sans paresse coulent rapidement les eaux et les rivières, qui abreuvent tous les êtres. 819.

» Sans paresse, le roi du ciel à l'immense splendeur verse la pluie, réjouissant l'atmosphère et les plages célestes; sans paresse, il cultive la continence pour donner aux Dieux la supériorité, qui est l'objet de ses désirs. 820.

» Laissant de côté le plaisir et les choses agréables de l'âme, le Dieu Çakra a mérité la souveraineté par ses œuvres, observant sans négligence la vérité, le devoir, la répression des sens, la patience et l'aimable égalité d'esprit. 821.

» Sans cesse occupé à pratiquer toutes ces vertus, Maghavat obtint un trône sublime; Vrihaspati à l'âme accomplie embrassa en sa compagnie le vœu du célibat. 822.

» Il mérita l'honneur d'être le précepteur des Dieux en fuyant le plaisir et comprimant les organes des sens. Ainsi resplendissent, par l'œuvre, dans l'autre monde, les constellations, le soleil, Roudra, Vasava et les Viçvas eux-mêmes. 823.

» Ainsi, le roi Yama, fils de Viçravas; *ainsi*, Kouvéra, les Gandharvas, les Yakshas et les Apsaras, cocher, brillent sous la forme de rishis dans le second monde, en cultivant les sacrifices, le célibat et la science de l'esprit.

» Toi, qui connais ce devoir du monde entier, des principaux brahmes, des kshatryas et des valçyas ; toi, qui es un sage parmi les sages, pourquoi, cocher, déployer tes efforts dans l'intérêt des Kourouides. 824—825.

» Sache qu'*Youddhishthira* est en société continuelle avec les Védas, le radjâsoûya et l'açvamédha ; que de plus il est toujours armé d'un arc et d'une cuirasse, sur le dos d'un cheval ou d'un éléphant, monté sur un char et muni de ses armes. 826.

» Si les Prithides étaient persuadés que les Kourouides ne dirigent pas leurs moyens à la mort des fils de Pândou, ils arrêteraient Bhîmaséna dans sa noble conduite et feraient leur vertu de conserver le devoir. 827.

» Mais si, demeurant dans l'affaire de leurs ayeux, si, remplissant, autant qu'ils ont de force, leurs obligations de caste, ils subissent la mort par la volonté du Destin, on donnera des éloges au trépas de ces héros. 828.

» Penses-tu que le chapitre des vertus royales puisse être accompli dans la guerre ? Ou ce chapitre des vertus le sera-il dans la paix ? J'écoute ce que tu vas me dire.

» Vois d'abord les attributions des quatre classes : considère, Sandjaya, quels sont les devoirs de chacune d'elles et quelles sont les obligations des Pândouides. Approuve ou blâme, suivant ton sentiment. 829—830.

» Que le brahme lise, qu'il sacrifie, qu'il fasse l'aumône, qu'il visite les principaux tîrthas, qu'il instruise, qu'il assiste les sacrifiants dans leurs cérémonies, ou qu'il reçoive les honoraires du sage. 831.

» Quand le kshatrya aura fait la défen e des créatures, donné sans négligence avec justice, célébré des sacrifices, lu tous les Védas, contracté des mariages avec des épouses,

il habitera dans les maisons, où la vertu sera cultivée par lui. 832.

» Le vertueux vaîçya, quand il a lu ses pieux devoirs, quand il conserve sans négligence les richesses, qu'il a amassées par les saintes occupations de l'agriculture et de l'élève des troupeaux, s'en va au monde de Brahma, qui est dans ses désirs. 833.

» Exécutant ce qui est agréable aux brahmes et aux kshatryas, que l'artisan vertueux, doué d'un caractère honnête, habite dans les maisons : qu'il fasse sa cour, qu'il rende hommage aux brahmes ; la lecture et le sacrifice lui sont interdits. 834.

» Mais que son activité continuelle le fasse monter au sommet de la fortune : c'est là, dit-on, l'antique devoir du çoûdra. Le roi protége sans négligence et dirige toutes ces classes dans le devoir, qui est propre à chacune d'elles. 835.

» Sans amour, la conduite égale pour toutes les créatures, il ne doit pas aimer les désirs vicieux. Si donc existe la félicité, et s'il règne de manière à ce qu'on voie un homme connu parmi les sujets, qui soit doué de toutes les vertus, il est blâmable, s'il ne s'en aperçoit pas. Quand une nature cruelle, recevant sa force de la colère du Destin, aspire à *posséder* la prospérité d'autrui,

836—837.

» Vient ensuite ce combat des rois ; là, on voit l'arc, la flèche et la cuirasse. Indra fait naître son œuvre pour la mort des ennemis; et là sont employés la cuirasse, l'arc et la flèche. 838.

» Là, est acquise la vertu par la mort des ennemis. Les Kourouides, connaissant le vice, ignorant la vertu,

de manifester cette faute aux cruelles formes : cela n'est pas bien, Sandjaya. 839.

» Alors, en dépouillant sans cause les Pândouides de leur légitime, le roi, fils de Dhritarâshtra, n'a point considéré cet antique devoir des rois. Tous les enfants de Kourou appartiennent à la même famille. 840.

» Si un voleur, sans être vu, ravit *adroitement* la richesse, ou si, violemment, à face découverte, il enlève cette richesse, où elle est : ces deux actions, Sandjaya, ne sont-elles point blâmables aux yeux de ta grandeur? Y a-t-il rien dans le fait du fils de Dhritarâsthra, qui le sépare de ces hommes? 841.

» Soumis au pouvoir de la colère, l'avarice lui fait penser conforme à la justice une chose, qu'il désire : il a donc envahi le lot des Pândouides; des étrangers se sont arrogé cette part sans raison. 842.

» Dans ces conjonctures, combattons! La mort elle-même est glorieuse pour nous : il vaut mieux rejoindre nos ayeux que rester soumis à l'empire des autres! Pourquoi détruire, Sandjaya, au milieu des rois ces antiques vertus des Kourouides? 843.

» Vois cette action bien coupable, qui fut commise au milieu de l'assemblée par les Kourouides sans énergie, insensés, tombés sous le pouvoir de la mort, qui marchent sur les pas du fils de Dhritarâshtra. 844.

» Car ils ont méprisé, ces Kourouides, sous les yeux de Bhîshma lui-même, l'épouse chérie des Pândouides, cette illustre Draâupadî, douée de vertus et de conduite, versant des larmes, empêchée dans sa marche *par le sang*, qui vient avant l'amour. 845.

» Si alors, jeunes et vieux, les Kourouides réunis

l'avaient retenue, Dhritarâsthra eût fait une chose, qui m'aurait été agréable; lui et ses fils eussent partagé l'honneur de cette action. 846.

» Mais, au contraire, Douççâsana ne craignit pas d'amener Krishnâ dans l'assemblée de ses beaux-pères; et cette *malheureuse* traînée, jetant autour d'elle ses regards pitoyables, n'y trouva pas un protecteur quelconque, si ce n'est Kshattri. 847.

» Les monarques réunis là ne purent pas objecter un seul mot de pitié; Kshattri seul, parlant de l'utile et du juste, répondit avec une pensée vertueuse à ce prince sans raison. 848.

» Sans rien dire, veux-tu enseigner cette vertu à la cour du Pândouide? Alors, venue en cette assemblée, Krishnâ fit cette action pure et d'une pénible difficulté, par laquelle, comme un navire aux flots de la mer, elle s'arracha soi-même et les Pândouides à l'infortune. A cette femme, traînée dans l'assemblée en présence de ses beaux-pères, le fils du cocher adressa la parole en ces termes : 849—850.

« Il n'existe pas un moyen de salut pour toi, Yajnasénî; tu es entrée esclave dans la maison du fils de Dhritarâshtra. Tes maris sont vaincus au jeu; choisis, noble femme, un autre époux. » 851.

» Ce trait d'éloquence de Karna, très-épouvantable, détruisant les articulations, brisant les os, se plongea dans le cœur de Bibhatsou; cette flèche à la splendeur cuisante resta plantée au sein de Phâlgouna. 852.

» Douççâsana leur adressa des paroles acerbes, quand ils voulurent se revêtir des peaux d'antilope noire : « Tous ces brins de sésame impuissant, dit-il, sont morts, ils

sont allés à leur perte ; ils sont descendus au Naraka pour long-temps ! » 853.

» *Tu n'ignores pas* ce que le roi de Gândhâra, Çakouni, s'écria au temps du jeu avec l'intention de tricher le fils de Prithâ : « Tu as perdu Nakoula ! Qu'as-tu affaire de Krishnâ ? Fais ton enjeu avec Yâjnasenî ! » 854.

» Tu sais tout cela, Sandjaya : ce qu'il y a de blâmable dans le jeu doit être blâmé, comme tu l'as dit. Je désirai moi-même aller dans ce lieu corriger la chose ; mais elle était perdue. 855.

» Sans faire abandonner les intérêts des fils de Pândou si tu aspires également aux intérêts des Kourouides, j'aurai atteint au comble saint de mes vœux, et les enfants de Kourou auront échappé au danger de la mort. 856.

» Plaise à Dieu que les Kourouides, fils de Dhritarâshtra, m'honorent, venu en leur présence : et qu'ils reçoivent la parole, que je *vais* leur adresser, langage inspiré, utile, innocent, le jardin même des vertus. 857.

» S'il en est autrement, sache que Phâlgouna sur son char et Bhîma, revêtu de sa cuirasse, inonderont ces Dhritarâshtrides sur le champ de bataille, et que leurs crimes les consumeront dans *le feu même de* leurs œuvres. 858.

» Le fils de Dhritarâshtra a prononcé contre les Pândouides vaincus des paroles amères, terribles ; et l'énergique Bhîmaséna, sa massue à la main, se rappellera certes ! Douryodhana, quand l'heure en sera venue. 859.

» Souyodhana est un grand arbre, planté par la colère : Karna en est le tronc et Çakouni les branches ; Douççâsana en est les fleurs et les fruits en abondance, et le docte roi Dhritarâshtra la racine. 860.

Digitized by Google

» *De même* Youddhishthira est un grand arbre, planté par la vertu : il a pour tronc Arjouna, et pour ses branches Bhîmaséna; les deux fils de Mâdrî en sont les fruits et les fleurs multipliées ; et moi, Brahma et les brahmes nous en sommes les racines. 861.

» Le roi Dhritarâshtra avec ses fils est une forêt ; mais les Pândouides en sont les tigres, Sandjaya ; garde-toi de couper la forêt, sous laquelle marchent ces tigres, et ne détruis pas ces tigres hors de la forêt ! 862.

» Le tigre sans bois est tué, et le bois sans tigre est coupé : ainsi que le tigre défende le bois et que le bois conserve les tigres. 863.

» Les fils de Dhritarâshtra ont la vertu des lianes, mais les Pândouides sont de puissants shorées : la liane ne s'accroît jamais, Sandjaya, si elle ne s'appuie sur un grand arbre. 864.

» Les Prithides, ces dompteurs des ennemis, se tiennent, prêts à écouter ou prêts à combattre : que le monarque des hommes fasse donc ce qu'il est à-propos de faire à l'égard de Dhritarâshtra. 865.

» Les magnanimes Pândouides sont disposés à la paix ; ils marchent dans le sentier de la vertu ; ce sont des combattants capables. Instruit de ces choses, répète-les suivant la vérité. » 866.

« Je te fais mes adieux, siré, monarque des hommes, répondit Sandjaya. Sur toi, Pândouide, descende la félicité ! N'est-il pas sorti des affections de mon cœur quelque faute en parole ? 867.

» Après avoir salué Djanârdana, Bhîmaséna et Arjouna, les deux fils de Mâdrî et le sage fils de Satyaka, je m'en vais en paix. Que le bonheur vous accompagne !

Regardez-moi, seigneurs, d'un œil bienveillant. » 868.

« Je te donne congé; va en paix, Sandjaya, reprit Youddhishthira. Tu ne te rappelles pas une chose désagréable, que nous ayons faite jamais; et nous savons tous que tu as représenté avec une âme pure dans cette assemblée, où tu es venu. 869.

» Tu fus un messager convenable, bien agréable pour moi, Sandjaya, désintéressé, disant des choses justes, et doué d'un caractère vertueux. N'éprouve jamais, Sandjaya, le trouble de l'esprit et ne sois pas irrité à des paroles fâcheuses. 870.

» Le discours (1), sorti de tes lèvres, n'est jamais ni amer, ni blessant; jamais tu n'as vomi contre nous un langage (2) piquant; nous savons, cocher, que tes paroles sont innocentes, utiles et la joie des vertus. 871.

» Tu es, cocher, notre meilleur ami; ou tu es comme un second Vidoura, qui viendrait ici en toi-même : nous t'avons maintes fois vu jadis : tu es pour Dhanandjaya un ami égal à son âme. 872.

» Éloigne-toi promptement d'ici, Sandjaya, et fais ta cour aux brahmes, qui sont dignes de cet hommage, nés de race brahmique, investis de leurs fonctions, d'une fermeté pure, accomplissant toutes les obligations de leur caste;

» Aux brahmes concentrés dans la lecture des Védas, aux mendiants, aux ascètes, qui sont continuellement au milieu des bois, aux personnes vénérables, aux vieillards; et souhaite-leur une bonne santé de ma part et de celle des autres. 873—874.

(1—2) *Apaçrouti*, mot, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire, ni dans celui même de Böthlingk et Roth.

Digitized by Google

» *Salue* l'archi-brahme du roi Dhritarâshtra, et ceux, qu'il reconnaît pour ses instituteurs spirituels et ses ritouidjs ; approche-toi, cocher, mon ami, suivant qu'ils en sont dignes, de tous ces hommes réunis avec le vœu d'une bonne santé sur les lèvres. 875.

» *Salue de même* les vieillards, qui habitent sans avoir lu les Védas, qui, l'esprit fixé sur un seul point, doués de l'énergie du caractère, gardent notre souvenir et le désir de nous *voir*, qui tiennent, autant qu'il est en eux, la mesure de la justice. 876.

» Glorifie-toi devant eux de ma bonne santé et, en dernier lieu, mon ami, informe-toi comment ils se portent. *Fais ainsi* pour ceux, qui vivent dans le royaume de la justice rendue ; pour ceux, qui habitent le royaume, en le protégeant *de leurs armes*. 877.

» Prosterne-toi devant le placide Drona, l'instituteur spirituel, le vénéré, le souple, le désireux des Védas, l'homme, que suit la politique, qui a cultivé la continence et qui a, de plus, observé même l'astra dans ses quatre parties. 878.

» Demande comment il se porte à l'impétueux Açvatthâman, semblable au fils d'un Gandharva, qui est bien doué de race, de science, de lecture, et qui a, de plus, observé même l'astra dans ses quatre parties. 879.

» Rends-toi à l'habitation de Kripa la Çaradvatide, le héros, le plus habile de ceux, qui connaissent la nature de l'âme ; rappelle-moi souvent à sa mémoire, Sandjaya, et touche ses pieds de ta main. 880.

» Prends les pieds du plus vertueux des Kourouides, de Bhîshma, en qui sont réunis la fermeté, la qualité sattwa, la connaissance des Védas, la science, le caractère,

la pénitence, l'humanité et le courage. Annonce-moi là devant lui. 881.

» Prosterne-toi aux pieds de ce monarque chargé d'années, qui est plein d'intelligence, qui a l'œil de la science, qui est très-célèbre, qui honore les vieillards et qui est le chef des Kourouides. Dis-lui, Sandjaya, que je suis exempt de maladie. 882.

» Demande même comment il se porte, mon ami, au fils ainé de Dhritarâshtra, à ce Souyodhana, méchant, insensé, pervers, d'une vicieuse nature, par qui est gouvernée toute la terre. 883.

» Il faut t'enquérir aussi de la santé, mon fils, de son frère puîné Douççâsana. Un brutal caractère l'accompagne toujours, Sandjaya ; mais c'est un héros, le plus vaillant des Kourouides. 884.

» Tu dois t'incliner, Sandjaya, devant l'intelligent et sublime Vâlhika. Son esprit est excellent. Toujonrs il eut de l'amour, dit-on, et il n'en eut pas d'autre, pour la paix avec les Bharatides. 885.

» Somadatta est ferme, savant, doué de plusieurs qualités éminentes ; j'estime qu'il mérite un hommage, lui, qui, par amour, supporte continuellement la colère. 886.

» Le fils de Somadatta est notre frère, Sandjaya ; il est mon compagnon ; il est entre les Kourouides le plus digne d'honneur : informe-toi comment il se porte, ce guerrier au grand arc, vénérable avec ses ministres. 887.

» A ces autres jeunes gens, les principaux des Kourouides, qui sont nos frères, nos fils et nos petits-fils, il te faut parler à chacun d'eux, cocher, suivant que tu penses convenable de l'interroger relativement à sa santé.

» A tous les rois quelconques, ameués par le fils de

Dhritarâshtra au combat des Pândouides, les Tchaçâtis, les Çâlvakas, les Kékayas, les habitants d'Avanti et les premiers des Trigartas, 888—889.

» Aux héros du levant, du septentrion, du midi et du couchant, à tous les princes montagnards, sans méchanceté, doués de vertus et de bonne conduite, demande-leur à tous, cocher, comment ils se portent. 890.

» Aux guerriers, montés sur des éléphants, à ceux, qui combattent sur des chars, aux hommes de pied et à ces grandes foules de nobles personnages, dis que ma santé est parfaite, et enquiers-toi continuellement auprès de tous comment ils se portent. 891.

» A ceux, qui sont préposés aux trésors du roi, à ses ministres, à ses concierges, aux conducteurs de ses armées, à ceux, qui comptent ses revenus et ses dépenses, à ceux, de qui la pensée est continuellement attachée à à ses grandes richesses, *veuille bien faire la même demande.* 892.

» La guerre n'a jamais été approuvée par le fils de la vaîçyâ, ce sage à la grande science, doué de toutes les vertus et qui est comme un Immortel au milieu des Kourouides : informe-toi, mon ami, de sa santé. 893.

» Satchitraséna, le beau joueur, aux investigations cachées, réputé pour les dés, n'a pas son égal pour un carnage au jeu ; il est invincible au combat du jeu : veuille, mon ami, t'enquérir de sa santé. 894.

» Çakouni, le montagnard, le roi de Gândhâra, n'a pas trouvé de second pour un massacre au jeu des dés : il te faut même demander comment il se porte à cet esprit faux, cocher, en rendant tes hommages au fils de Dhritarâshtra. 895.

» Enquiers-toi de sa santé au héros sans égal, Vaïkartana, le stupéfiant des stupéfiés, qui seul, monté sur son char, entreprit de vaincre les inaffrontables Pândouides.

» Tu demanderas quelle est sa santé à Vidoura, notre conseiller, à l'esprit insondable, à la vue longue, qui nous est bien dévoué, qui est notre père, qui est notre seigneur, qui est notre gourou, qui est notre mère et nos amis.

896—897.

» Il y a là des femmes, chargées d'années, pleines de vertus, qui sont connues, Sandjaya, comme nos mères : approche-toi de toutes ces dames vieillies, rassemblées de compagnie et présente-leur tes respectueux hommages.

« Des fils aux formes de la bonté remplissent-ils régulièrement, à votre égard, le devoir des fils vivants ? » Et, quand tu auras dit ces mots, Sandjaya, ajoute : « Adjâtaçatrou et ses fils vont bien ? » 898—899.

» Toi, qui as parlé, Sandjaya, à notre épouse, interroge toutes ces dames, mon ami, sur leur état prospère : « Vos vaches sans défaut sont-elles bien protégées ? Êtes-vous des épouses (1) sans négligence dans vos maisons ?

» Tenez-vous à l'égard de vos beaux-pères, nobles dames, une conduite juste, revêtue de bonté ? Réglez-vous la conduite de vous-mêmes en sorte que la marche de vos époux soit prospère ? » 900—901.

» Si tu parles à nos brus, Sandjaya, qui, douées de vertus, sont entrées là dans nos familles et qui ont des enfants, dis-leur, étant venu les trouver : « Youddhishthira vous salue avec sérénité. » 902.

(1) Une irrégularité grammaticale ou plutôt une faute du copiste : un mot à l'accusatif, qui est le sujet d'une proposition et qui a pour attribut un mot au nominatif.

» Interroge de ma part les jeunes filles, nos parentes, dans les palais, sur l'état de leur santé, et dis-leur, Sandjaya : « Puissent vos éminents époux vivre heureux, et soyez, vous ! le bonheur de vos époux ! » 903.

» Demande comment va leur santé à ces femmes, revêtues de beaux habits, embaumées de parfums, heureuses, environnées de jouissances, qui ne sont pas cruelles, de qui la vue est charmante et la parole bien légère. 904.

» Aux servantes et aux serviteurs, qui appartiennent aux Kourouides, à ces *domestiques* en grand nombre, ou boiteux, ou bossus, rassemblés sous leur patronage, dis que mes affaires vont bien et, en dernier lieu, interroge-les eux-mêmes sur l'état de leur santé : 905.

« Le fils de Dhritarâshtra observe-t-il *à votre égard* l'antique vertu *de ses ayeux ?* Vous donne-t-il les aliments ? Le Dhritarâshtride nourrit-il avec bonté les nains, les misérables ou ceux, qui sont privés des membres ? » 906.

» Dis à tous les aveugles, aux vieillards, aux nombreuses gens, qui gagnent leur vie à conduire un éléphant, que mes affaires vont bien, et, en dernier lieu, interroge-les eux-mêmes sur l'état de leur santé. 907.

» *Dis-leur* : « Que cette peine, que cette vie indigente ne vous inspire aucune crainte ; vous avez sans doute commis une faute dans une vie précédente. Quand j'aurai comprimé les ennemis et favorisé les amis, je vous entretiendrai de nourriture et de vêtements. » 908.

» J'ai des affaires pour l'avenir avec les brahmes ; il nous font, hélas ! supporter la vie : je les vois revêtus de formes convenables. Fais entendre au monarque un langage, que t'inspire la perfection même (1). 909.

(1) Je ne vois pas bien ce que fait là ce çloka, qui n'a pas une grande

» Interroge de toute manière, mon ami, suivant ma parole, sur leur état, *plus ou moins* prospère, les gens sans protecteur, les faibles, les insensés, qui luttent sans cesse avec leur âme, et les misérables mêmes. 910.

» Quand tu auras vu, fils de cocher, les autres dignes personnes, venues de contrées différentes et rassemblées à la cour des Dhritarâshtrides, interroge-les toutes sur leur inaltérable prospérité. 911.

» Et de même, quand tu auras demandé les nouvelles de leur santé à tous les messagers du roi, envoyés et revenus, il faut dire que je me porte bien, à toutes ces personnes douées de la connaissance de tous les pays. 912.

» Le Dhritarâshtride n'a point obtenu de tels autres guerriers sur la terre : mon devoir est continuel, et le devoir a seul une grande puissance sur le sacrificateur des ennemis. 913.

» Répète, Sandjaya, ce langage de moi à Souyodhana, le fils de Dhritarâshtra : « Le désir, qui, dans ton sein, tourmente ton cœur, est l'ennemi des fils de Kourou. 914.

» Il n'existe aucun moyen de réunir les deux moitiés de cette rupture ; soyons tels, dans l'une ou dans l'autre partie, qu'il est agréable à toi : ou rends-moi la ville même de Çakra (1), ou prépare-toi à combattre, héros, le plus vaillant des Bharatides. » 915.

» Dhatri met en sa puissance, Sandjaya, le bon et le méchant, le jeune homme et le vieillard, le fort et le faible.

» Éjaculant toute la semence virile devant lui, Içana donne la science au jeune, et la jeunesse au savant.

916—917.

signification et que j'inclinerais à rejeter avec les trois ou quatre suivants parmi les interpolations.

(1) *Indraprastha.*

Digitized by Google

» Tu as dit, suivant la vérité, quelle est la force de l'homme, qui a le désir de savoir, et la rectitude avec les apparences de la joie a délibéré ton conseil. 918.

» Quand tu seras reudn chez les Kouronides, prosterne-toi, fils de Gavalgani, devant Dhritarâshtra à la grande force, prends ses pieds et demande-lui quel est l'état de sa santé. 919.

» Dis à ce monarque, assis sur son trône, environné des Kourouides : « Grâce à ta vigueur, sire, les fils de Pândou vivent avec bonheur. 920.

» Par ta faveur, tes fils sont parvenus au trône. Après que tu les as établis au faîte de la puissance, ne permets pas que leur faute conduise ces princes à leur perte. » 921.

» Toutes ces choses ne suffiraient pas, Sandjaya, si elles étaient adressées à un seul homme, quelqu'il fût. Vivons, mon ami, *vivons* en compagnie : ne vas point sous la puissance des ennemis. 922.

» Courbe ta tête devant Bhîshma, le fils de Çântanou, qui est *comme* l'ayeul des Bharatides, et rappelle-lui mon nom. 923.

» Tu dois, après ces hommages, parler à notre ayeul : « La fière maison de Çântanou, *lui diras-tu*, est de nouveau plongée dans l'infortune. 924.

» Fais, par la puissance de ton opinion, bienveillant ayeul, que tes petits-fils conservent la vie dans leur mutuelle amitié ! » 925.

» Dis à Vidoura, le porte-conseil des Kourouides : « Touché pour Youddhishthira d'un amour utile, parle, mon ami, en faveur de la paix. » 926.

» Ensuite, à l'irascible Douryodhana, le fils du roi, qui trône au milieu des Kourouides, tiens ce langage, quand

tu l'auras, avec des essais répétés, rendu favorable à tes désirs : 927.

« Tu as souffert que l'innocente Krishnâ fût traînée seule, *abandonnée*, en pleine assemblée. Nous avons supporté cette douleur, et nous n'avons pas tué les Kourouides. 928.

» Dès avant, les Pândouides, quoiqu'ils fussent les plus forts, avaient déjà souffert d'autres infortunes semblables : tout cela est connu des insensés Kourouides. 929.

» Nous avons même souffert avec patience, mon ami, d'être envoyés en exil, revêtus avec des peaux d'antilope, et nous n'avons pas tué les Kourouides! 930.

» Avec ta permission, Douççâsana, au mépris de Kountî, osa prendre Krishnâ par les cheveux, et nous avons même enduré cette injure. 931.

» Nous demandons que tu nous rendes, monarque, fléau des ennemis, notre part légitime. Détourne des richesses d'autrui la pensée de ton âme avide. 932.

» A cette condition, tu auras la paix, sire, et une mutuelle amitié *nous unira ;* donne-nous une moitié du royaume, à nous, qui désirons la paix. 933.

» Donne cinq villes, Souyodhana, à mes cinq frères : Konçasthala, Vrikasthala, Mâkandî, Vâranâvatâ et Avasâna : il n'importe ici laquelle sera la cinquième. C'est à ce prix, très-docte Sandjaya, que la paix sera faite entre nos parents et nous. 934—935.

» Qu'un frère suive son frère, qu'un père embrasse son fils et que les Pântchâlains se réunissent en souriant aux Kourouides. 936.

» Je désire voir sans blessures les enfants de Kourou et les habitants du Pântchâla. Nos âmes sont pleines d'af-

Digitized by Google

fection, éminent Bharatide, mon ami, et nous respirons tous la paix. 937.

» Je suis également disposé, Sandjaya, pour la paix ou la guerre; je suis également disposé pour le juste et l'utile, pour la douceur et la sévérité. » 938.

Vaîçampâyana dit :

Congédié par le fils de Pândou, le magnanime Sandjaya se mit en route alors, ayant accompli toute la commission de Dhritarâshtra. 939.

Il arriva promptement à Hâstinapoura, il entra *dans la ville*, et, s'étant rendu au gynœcée, il dit ces mots au portier : 940.

« Annonce à Dhritarâshtra, portier, que moi, Sandjaya, je suis revenu de la présence des fils de Pândou; fais cela sans tarder. 941.

» Parle, si tu as de la vigilance, portier; que j'entre connu chez le souverain de la terre! Mon arrivée ici doit être annoncée. » A ces mots, le concierge dit au monarque : 942.

« Voici Sandjaya, souverain de la terre. Il est venu à ta porte avec le désir de te voir; messager, il revient de la présence des fils de Pândou. Ordonne, roi, ce que doit faire l'homme ici présent. » 943.

« Dis-lui que je suis heureux, exempt de maladie, répondit Dhritarâshtra; qu'il soit introduit : la bien-venue soit de Sandjaya! Je ne suis, certes! pas malade pour lui : à cause de quoi resterait-il attaché au seuil de ma porte. » 944.

Cela dit, le fils du cocher entra, avec la permission du monarque dans ce grand palais, défendu par les nobles héros de la science; et, portant au front ses mains

réunies, il s'approche du prince Vitchitraviride assis dans son trône. 945.

« Je suis Sandjaya, souverain de la terre : adoration te soit rendue ! lui dit-il. Je viens d'auprès des Pândouides, que je suis allé trouver, roi des hommes. Prosterné devant toi, l'intelligent fils de Pândou, Youddhishthira s'enquiert de ta santé. 946.

» Il s'informe avec affection de tes fils. Es-tu satisfait de tes fils, sire, de tes petits-fils, de tes amis, de tes ministres et de ceux mêmes, qui vivent de tes *bienfaits* ? »

« Je te parle, Sandjaya, après t'avoir donné le salut, à toi, mon ami, et, avec plaisir, au fils de Prithâ, Adjâtaçatrou, lui répondit Dhritarâshtra. Est-ce que ce monarque va bien avec ses fils, avec ses ministres, avec les plus jeunes frères des Kourouides ? » 947—948.

« Le fils de Pândou se porte bien, et ses ministres également, reprit Sandjaya. Il désire que la chose, qui te fut à cœur, soit toujours devant toi. Il est intelligent, très-instruit, pénétrant, vertueux, il répand la lumière sur le juste et l'utile. 949.

» La vertu est la première chose du Pândouide ; l'humanité pour lui est la première des vertus ; il l'estime au-dessus d'un monceau de richesses. Son intelligence est enfermée, Bharatide, entre des choses, qui ne sont pas sans utilité, qui ne sont pas dépourvues du devoir et qui ont le bonheur pour ami. 950.

» L'homme, joint à un ennemi, agit, comme une femme de bois, dont les membres sont réunis avec du fil. A la vue de cette contrainte du fils de Pândou, j'ai pensé qu'une action supérieure enchaînait l'homme au destin. 951.

» J'ai vu la faute attachée à ton œuvre ; elle est épou-

vantable, ses formes sans conleur sont la source du vice. Cet homme obtient la louange autant qu'un autre s'adonne à l'excès de l'amour. 952.

» Adjâtaçatrou a quitté le vice comme un serpent sa vieille peau décrépite ; et, libre du péché, le sage Youddhishthira se complaît en ce monde dans une conduite respectable. 953.

» Eh bien ! écoute, sire, la laideur de ton action, d'où s'est enfuie, avec la morale, l'union de l'utile et du juste. Tu as encouru ici le blâme, sire, et de plus ce crime s'attachera à tes pas dans l'autre monde. 954.

» Soumis au pouvoir de tes fils, tu désires à part des *fils de Pândou* une richesse incertaine ; mais le retentissement du vice est grand sur la terre, et cette œuvre est indigne de toi, chef des enfants de Bharata ! 955.

» Est-on dépourvu de science, né dans une mauvaise race, inhumain, exerçant de longues inimitiés, ignorant dans les arts du kshatrya, les infortunes se rassemblent sur un homme d'une telle vertu, privé de l'énergie, et qui ne peut être gouverné. 956.

» Le vigoureux, qui a pris naissance dans une bonne famille, qui est illustre et d'une vaste instruction, qui vit dans les plaisirs et qui a vaincu ses organes des sens, qui porte en lui réunis le vice et la vertu, marche sous la puissance du Destin. 957.

» Comment un homme sage, intelligent, qui soutient les plus hauts des conseils, qui est le guide dans les malheurs de l'utile et du juste, pourrait-il commettre une action cruelle en présence d'un tel langage, fût-il dépourvu même de tout conseil. 958.

» Tes conseillers sont assis, rassemblés, l'esprit attentif

aux affaires, et de leur consentement est née cette forte résolution, *qui sera* la perte des Kourouides. 959.

» Le crime eut déjà enlevé les enfants de Kourou dans un temps, qui n'est pas celui *fixé par le Destin*, si Adjâtaçatrou eut jamais désiré le crime ; mais il a rejeté le crime sur toi, et ce reproche te suivra dans le monde. 960.

» Qu'y a-t-il autre part que la terre des Içwaras, par laquelle passa le fils de Kountl pour voir l'autre monde. Il sera estimé, il n'y a aucun doute ; car cette action n'est pas d'un homme. 961.

» Ayant considéré que les qualités étaient actives et agissantes, que l'être et le non-être n'existaient pas toujours, le roi Bali, ne trouvant pas la route ultérieure, pensa qu'il n'y avait pas d'autre cause ici que le temps. 962.

» Les yeux, les oreilles, les narines, la peau et la langue sont les demeures de la science : ils font le plaisir de l'être animé ; ils *exercent* la patience : que l'homme sans émotion bannisse les impressions des sens, s'il veut s'affranchir de la peine. 963.

» Mais non ! à mon avis, la chose de l'homme est bien associée suivant la vérité. Né par l'union de son père et de sa mère, il s'accroît régulièrement par la nourriture.

» On marche à ce qui plaît ou déplaît, au bonheur ou à la peine, au reproche ou à la louange. On le blâme, s'il commet une offense ; on le loue d'une bonne conduite.

964—965.

» Je te blâme d'avoir mis un empêchement devant les fils de Bharata ; ce qui sera peut-être la fin des créatures. Ton action par l'offense, qu'elle renfermait, brûlera les Kourouides comme le Dieu à la route noire incendie une forêt. 966.

» Toi, seul en tout le monde, Indra des rois, qui es tombé sous la puissance d'un fils libertin et t'en es glorifié au temps du jeu, *si* tu ne viens pas à la paix, vois quelles en seront les conséquences par la quantité des avantages, que tu n'obtiendras point, sire, et par la suppression des choses, dont tu jouis. Tu es incapable, roi des Kourouides, par ta faiblesse, de gouverner cette terre opulente et sans limite ! 967—968.

» Donne-moi congé ; secoué par l'impétuosité de mon char, je suis fatigué ; je vais à ma couche, sire. Demain, au matin, réunis en assemblée, les Kourouides entendront le discours d'Adjâtaçatrou. » 969.

« Je te donne congé, retourne dans ta maison, répondit *le roi* Dhritarâshtra ; regagne en paix ta couche. Demain, au matin, réunis en assemblée, les enfants de Kourou prêteront l'oreille au discours d'Adjâtaçatrou. » 970.

LA VEILLÉE DANS LA NUIT.

Vaiçâmpayana dit :

Le souverain de la terre, Dhritarâshtra à la vaste science, dit à son portier : « Je désire voir Vidoura ; amène-le ici, sans tarder. » 971.

Envoyé par Dhritarâshtra, le messager de parler ainsi à Kshattri : « Le suzerain, le grand roi à la grande science désire te voir. » 972.

A ces mots, arrivé bientôt au palais du monarque, Vidoura dit au portier : « Annonce-moi à Vidoura. » 973.

« Voici Vidoura arrivé, Indra des rois, suivant ton ordre, fit le portier : il désire contempler tes pieds. Que doit-il faire ? Commande-moi ! » 974.

« Introduis Vidoura, à la vaste science, à la vue longue, répondit Dhritarâshtra ; car je suis toujours heureux (1), quand je vois ce Vidoura ! » 975.

(1) Mot à mot : *Je ne suis jamais malade.*

Google

« Entre, Kshattri, dans le gynœcée du sage et grand roi, dit le portier ; car le monarque m'a dit qu'il était toujours heureux de te voir. » 976.

Vidoura entre donc au palais de Dhritarâshtra, et, les mains réunies au front, il adresse ce langage au souverain, plongé dans ses réflexions : 977.

« Voici Vidoura arrivé d'après ton commandement, prince à la vaste science. S'il y a quelque chose à faire, me voici ! Donne-moi tes ordres. » 978.

« Sandjaya est de retour, Vidoura ; il est venu me blâmer, reprit Dhritarâshtra. Il dira demain au milieu de l'assemblée le discours d'Adjâtaçatrou. 979.

» Je ne connais pas encore les paroles de ce héros des Kourouides ; cette ignorance me brûle, comme un feu, les membres ; c'est là ce qui me tient éveillé. 980.

» Expose devant moi, consumé dans l'insomnie, ce que tu entrevois de salut ; car tu es pour nous, mon fils, habile dans l'utile et dans le juste. 981.

» Depuis que Sandjaya est arrivé de chez les Pândouides, il n'y a pas véritablement de calme pour mon esprit : tous mes organes des sens vont dans un état, qui n'est pas naturel. « Que dira-t-il ? » telle est maintenant ma pensée. » 982.

« Les insomnies, répondit Vidoura, assiégent le voleur, le libertin, auquel on a enlevé sa fortune ; l'homme faible, attaqué par un plus fort, quand ses moyens de défense sont presque nuls. 983.

» Est-ce que tu n'es pas touché, de ces grandes fautes, que tu as commises, roi des hommes ? Est-ce que tu n'es pas tourmenté de porter envie à la richesse d'autrui ? »

« Je désire entendre ta parole vertueuse, sublime,

ayant pour but l'émancipation finale, repartit Dhritarâshtra ; car, dans la famille des rois saints, toi seul, tu es estimé pour la science. » 984—985.

« Un roi, doué de tous les caractères du monarque, répondit Vidoura, deviendra le suzerain des trois mondes. Youddhishthira était ton serviteur, Dhritarâshtra, et tu l'as envoyé en exil ! 986.

» Son plus grand ennemi dans le partage de la succession, tu ne fus pas estimé un homme vertueux, instruit dans les devoirs, parce que tu en éteignis en toi les lumières. 987.

» Il a supporté, sous tes yeux mêmes, de nombreux chagrins, avec bonté, compâtissance, vertu, vérité, courage et dignité. 988.

» Comment peux-tu espérer le bonheur, quand tu as confié le souverain pouvoir à Douryodhana, au Soubalide, à Karna, à Douççâsana et à des gens semblables ? 989.

» L'homme, que la connaissance de soi-même, le commencement *dans la sagesse*, la patience, la continuité dans le devoir, n'écartent pas de son intérêt, est nommé un pandite. 990.

» Cultiver les choses louables, éviter les blâmables, fuir l'athéïsme, posséder la foi : voilà ce qni est le caractère d'un pandite. 991.

» L'homme, que la colère, la joie, l'orgueil, la pudeur, l'apathie, la fierté dans les choses respectables n'écartent pas de son intérêt, est nommé un pandite. 992.

» L'homme, dont les autres ne connaissent pas le projet à exécuter on le conseil, qu'il délibère, et dont l'affaire est seulement connue, quand elle est exécutée, est nommé un pandite. 993.

Digitized by Google

» L'homme, de qui le chaud et le froid, la crainte, la volupté, la prospérité ou le malheur ne contrecarrent pas l'affaire, est nommé un pandite. 994.

» L'homme, de qui la sagesse mondaine suit l'utile et le juste, qui fait intervenir l'agréable dans le choix de l'utile, est nommé un pandite! 995 (1).

» Les hommes, qui ont l'esprit d'un pandite, ne méprisent rien : ce qu'ils ont le désir de faire suivant leurs facultés, ils le font, sans y employer autre chose que leurs moyens. 991.

» Il écoute long-temps, il comprend vite, et, quand il a compris, il s'attache à une chose *par raison*, non par amour : il ne s'emploie pas à l'affaire des autres, s'il n'est pas touché! voilà quels sont les premiers caractères du pandite. 992.

» Les hommes, qui ont l'esprit de pandite, ne désirent pas ce qu'on ne peut obtenir ; ils ne veulent pas donner des larmes à un mort ; les infortunes ne les précipitent pas hors d'eux-mêmes. 993.

» Le mortel à l'âme soumise, de qui le temps n'est jamais stérile, qui ne s'avance pas dans une affaire sans y avoir pensé et ne s'arrête pas au milieu de son action, est nommé un pandite. 994.

» Les pandites n'exècrent pas le bien, éminent Bharatide; ils s'attachent à une affaire noble, ils agissent dans une affaire excellente. 995.

» L'homme aussi calme qu'un lac de la Gangâ, qui

(1) L'édition, s'abandonnant elle-même à la distraction, répète ici le chiffre 990 ; nous allons faire comme elle, et répéter les cinq numéros déjà comptés.

n'est pas affligé du mépris de lui-même, qui n'est pas réjoui des hommages, qu'on lui rend, est nommé un pandite.

» L'homme, qui connaît la vraie nature de tous les êtres, qui sait les moyens de toutes les affaires, qui n'ignore aucune des ressources humaines, est appelé un pandite. 996—997.

» L'homme, qui parle de choses résolues, qui a la parole admirable, qui raisonne bien, qui est déterminé, qui parle d'affaires et qui est prompt à les enchaîner, est nommé un pandite. 998.

» S'il a des bornes nobles et s'il a renversé les mauvaises, si les Védas en lui accompagnent la science et si la science en lui, suit les Védas donnez à cet homme le nom de pandite. 999.

» L'ignorant plein de présomption et le pauvre orgueilleux, qui pense obtenir les richesses sans rien faire, est appelé un insensé par les sages. 1,000.

» Quiconque abandonne ses affaires pour s'attacher aux affaires des autres ; quiconque suit une route opposée à l'intérêt de ses amis, on dit que c'est un insensé. 1,001.

» Quiconque aime ceux, qui ne méritent pas d'amour, et fuit ceux, qui méritent d'être aimés ; quiconque est l'ennemi du *plus* fort, on l'appelle un homme, qui a l'esprit en démence. 1,002.

» L'homme, qui d'un ennemi fait son intime ; qui hait son ami et lui donne la mort, qui entreprend une action criminelle, on l'appelle un esprit en démence. 1,003.

» Quiconque voit partout dans les vaines ombres du monde un sujet pour douter ; quiconque agit avec lenteur dans une affaire prompte, éminent Bharatide, est nommé un insensé. 1,004.

» S'il n'offre pas le Çrâddha aux mânes, s'il n'honore pas les Dieux, s'il n'a pas un cœur aimant pour ami, on dit que c'est un esprit en démence. 1,005.

» Entre-t-il sans qu'on l'invite, se noie-t-il dans un flux de paroles sans qu'on l'interroge, donne-t-il sa confiance à qui ne la mérite pas, c'est le plus vil des hommes à l'esprit en démence. 1,006.

» L'homme, qui vit déjà dans une faute et se jette de lui-même dans une autre, qui n'a point de maître et s'abandonne à la colère, est un esprit insensé. 1,007.

» L'homme, qui ne connaissant pas sa force dépourvue de l'utile et du juste, désire dans une absence de tous actes ce qu'il ne peut atteindre, est dit une intelligence stupide. 1,008.

» Quiconque aime l'insignifiance, honore le vide, instruit ce qui n'est pas susceptible d'instruction, sire, on dit que c'est un esprit en démence. 1,009.

» L'homme, qui, ayant acquis une grande richesse, une vaste science ou une haute puissance, circule dans le monde sans orgueil, est nommé un pandite. 1,010.

» Se revêtir seul de beaux habits et manger seul à satiété, sans distribuer rien à ses domestiques : est-il quelque chose de plus cruel? 1,011.

» Un seul a commis les péchés, un grand peuple en mange le fruit ; les mangeurs sont exempts de la faute ; l'auteur seul en est souillé. 1,012.

» Décochée par un archer, une flèche blesse un seul homme ou ne le blesse pas ; mais une seule pensée, partie d'une personne intelligente, peut détruire tout un royaume avec son roi. 1,013.

» Ayant décrété deux avec une seule *âme*, réduis trois

sous ta puissance avec quatre. Ayant vaincu cinq, connu six et posé sept, goûte le bonheur (1). 1,014.

» Un breuvage empoisonné ôte la vie à un seul homme; une flèche porte la mort à une seule personne ; mais une faute dans le conseil peut tuer un roi avec son peuple et son royaume. 1,015.

» On ne doit pas manger seul un mets agréable, on ne doit pas songer seul aux affaires : il ne faut pas s'engager seul dans une route, on ne doit pas veiller seul au milieu de gens endormis. 1,016.

» Ce qui n'a pas de second est un : ne le sais-tu pas, sire? La vérité est l'échelle pour monter au ciel, comme un vaisseau est nécessaire afin de traverser la mer. 1,017.

» Il est un seul défaut dans les hommes patients, on n'en trouve pas en eux un second : c'est que le peuple dit faible celui, qui est doué de patience. 1,018.

» Cela ne doit pas être compté pour un défaut. En effet, la patience est la plus grande richesse ; la patience est la vertu des faibles et l'ornement des forts. 1,019.

» La patience a une action soumise : que ne peut dans le monde accomplir la patience? Que fera un méchant, qui tient à sa main le cimeterre, destiné à maintenir la paix? 1,020.

» Le feu, qui tombe sur un lieu sans herbe, s'éteint de lui-même. Ensuite, l'homme sans patience s'attèlera volontairement aux péchés. 1,021.

» Le devoir et la vertu sont uns ; la patience est supérieure, la science est une, la satisfaction est excellente,

(1) Ce vers n'a aucun sens raisonnable : faut-il encore l'attribuer au badinage et à l'indiscrétion des copistes?

l'abstention de faire aucun mal est une et procure le bonheur ! 1,022.

» La terre dévore ces deux êtres, comme un serpent dévore les bêtes, qui habitent dans les trous : le roi, qui ne fait pas la guerre, et le brahme, qui ne voyage pas hors de lui. 1,023.

» L'homme, qui fait ces deux choses, resplendit en ce monde : s'il ne dit aucune parole amère et s'il ne rend pas d'honneur aux gens vicieux. 1,024.

» Ces deux personnes, tigre des hommes, inspirent aux autres la confiance : les femmes, amantes des objets aimés, et le monde, qui honore, ce qui est digne d'honneur. 1,025.

» Ces deux choses, épines aiguës, font maigrir les corps : l'amour dans un pauvre et la colère dans un homme sans contrôle. 1,026.

» Ces deux personnages ne brillent pas sur la terre par l'opposition de leurs actes : un maître de maison, qui n'a point d'affaires, et un religieux mendiant, qui en est accablé. 1,027.

» Ces deux hommes se tiennent, sire, au-dessus du Swarga : un maître, qui est doué de patience, et un pauvre, qui trouve le moyen de donner. 1,028.

» Il faut savoir qu'il y a deux péchés dans une fortune convenablement acquise : donner à l'homme, qui en est indigne ; ne pas donner à la personne, qui le mérite !

» On doit lier solidement une pierre au cou de ces deux hommes et les jeter à l'eau : un riche, qui donne moins qu'un autre, et un pauvre qui ne mendie pas.

1,029—1,030.

» Ces deux personnes, tigre des hommes, ont une part

dans le disque du soleil : un religieux mendiant, absorbé dans la méditation, et un guerrier blessé à mort, le visage tourné contre l'ennemi. 1,031.

» Il y a trois moyens parmi les hommes, taureau des Bharatides, ont dit ceux, qui ont la connaissance des Védas : le plus petit, le moyen et le plus grand. 1,032.

» Les hommes sont de trois espèces, sire : les supérieurs, les moyens et les minimes : il faut employer convenablement ces trois sortes hommes dans les affaires, qui sont aussi de trois espèces. 1,033.

» Il y a trois individus, sire, qui ne possèdent rien : l'épouse, l'esclave et le fils. Ils savent que la fortune, qui est à chacun d'eux, est à toi. 1,034.

» Enlever la fortune des autres, souiller les épouses d'autrui, abandonner ses amis : voilà trois fautes, qui attirent le danger sur nous. 1,035.

» Il y a trois espèces de portes au Naraka pour la perte de soi-même : l'amour, la colère et l'avarice. Il faut donc abandonner cette *funeste* triade. 1,036.

» Ne délaisse pas ces trois personnes, qui, dans le malheur, se réfugient sous ta protection : l'homme dévoué, le serviteur et l'homme, qui dit : « Je suis à toi ! » 1,037.

» Le présent d'une grâce, un royaume et la naissance d'un fils, ces trois choses, Bharatide, sont estimées n'en valoir qu'une seule : arracher son ennemi à l'infortune.

» Il est quatre choses, dit-on, qu'un roi puissant doit éviter ; sages, apprenez-le. Qu'il ne tienne pas conseil avec des gens de peu de science, des hommes lents, paresseux, et des danseurs. 1,038—1,039.

» Que ces quatre personnes habitent dans ta maison, environnée de la prospérité, si tu veux, mon ami, exercer

les devoirs du maître de maison : un vieux père, un brahme infortuné, un ami pauvre et une sœur, accompagnée de ses enfants. 1,040.

» Écoute de ma bouche ces quatre choses spontanées, que Vrihaspati énuméra en réponse aux questions du roi des Immortels : 1,041.

» La pensée des Dieux, la dignité des sages, la modestie dans les sciences acquises, l'effacement des mauvaises œuvres. 1,042.

» Il y a quatre actions, qui produisent la sécurité ; mais, irrégulièrement faites, elles engendrent le danger : l'agnihotra par orgueil et le silence par orgueil, la lecture faite avec orgueil et le sacrifice par orgueil. 1,043.

» Il y a cinq feux, que l'homme doit honorer avec zèle : Son père, sa mère, Agni, son âme et son gourou, éminent Bharatide. 1,044.

» Il obtient une renommée complète dans le monde, s'il vénère cinq choses : les Dieux, les Mânes, les hommes, les religieux mendiants et les hôtes, qui sont la cinquième. 1,045.

» En quelque lieu que tu ailles, cinq personnes t'y suivront : l'ami, l'ennemi, le neutre, celui, qui te procure les aliments, et celui, qui les attend de toi. 1,046.

» S'il existe un défaut dans un seul des organes de ses cinq sens, *cet organe* laisse échapper la science du mortel, comme l'eau s'échappe du vase fait pour la contenir. 1,047.

» Il est six défauts, que l'homme doit éviter, s'il veut prospérer dans le monde : le sommeil, l'inertie, la colère, la paresse, la crainte et la lenteur. 1,048.

» L'homme doit fuir ces six personnes, comme il ne voudrait pas s'embarquer sur l'océan avec une barque

rompue : un instituteur spirituel, qui ne donne pas de leçons, un ritouidj, qui n'étudie pas, 1,049.

» Un roi, qui ne sait pas défendre, une épouse aux paroles choquantes, un berger, qui aime le village, un barbier, qui ne se plaît que dans les bois ! 1,050.

» Mais il est six vertus, que l'homme ne doit jamais abandonner : la vérité, la bienfaisance, l'activité, être exempt de l'envie, la patience et la fermeté. 1,051.

» Ces six choses périssent dans un instant, si l'on n'y met de l'attention : les vaches, la cour, *faite à un grand*, l'agricnlture, une épouse, la science et l'union avec des çoûdras. 1,052.

» Un ancien bienfaiteur est toujours méprisé par ces six classes de gens : un maître par ses disciples, qui ont terminé leur instruction, une mère par *ses fils* devenus hommes mariés, 1,053.

» Une femme par ses amants, de qui l'amour s'est enfui ; un outil par celui, qui est arrivé à son but avec lui ; un vaisseau, par celui, qui a traversé les mauvaises routes de la mer ; un médecin, par ceux, qu'il a guéris. 1,054.

» Vivre en bonne santé, s'être acquitté de ses dettes, habiter son pays, être uni avec des gens de bien, un commerce accompagné de la confiance, une demeure exempte de crainte : voilà six choses, sire, qui sont des sources de plaisir dans le monde des vivants. 1,055.

» Être envieux, avide, jamais content, irascible, toujours en défiance, dépendant de la richesse d'un autre : ces six imperfections causent une peine continnelle. 1,056.

» Arriver à la fortune, une bonne santé continuelle, une épouse chérie, un *ami* aux paroles aimables, un fils obéissant, une science, qui mène à la richesse ; voilà,

Digitized by Google

sire, six choses, qui sont des sources de plaisir dans le monde des vivants. 1,057.

» L'homme, qui a vaincu les organes des sens, qui sait dominer les six *facultés* continuellement agissantes dans l'âme, n'est pas enchaîné aux vices, comment le serait-il aux malheurs? 1,058.

» Voilà six personnes, qui ne peuvent vivre qu'avec six autres; il n'est pas fait mention d'une septième: les voleurs passent leur vie au milieu des hommes négligents, les médecins avec les malades, 1,059.

» Les belles femmes avec les amants, les sacrificateurs avec les sacrifiants, les rois avec ceux, qui plaident sans cesse, et les docteurs avec les ignorants. 1,060.

» Un souverain doit toujours éviter sept fautes, d'où naissent les infortunes et par lesquelles succombent ordinairement les monarques le plus fortement enraciués :

» Les femmes, le jeu, la chasse, l'ivrognerie, et la violence dans les paroles, qui est la cinquième, une grande brutalité d'action et la prodigalité. 1,061—1,062.

» Il y a huit causes antérieures, qui conduisent un homme à sa perte. D'abord, s'il hait les brahmes; ensuite, si les brahmes lui font de l'opposition; 1,063.

» S'il ravit le bien des brahmes, s'il veut tner les brahmes, s'il se réjouit de leurs reproches, s'il ne trouve pas de plaisir dans leurs éloges ; 1,064.

» S'il oublie les brahmes dans ses embarras, s'il répond à leur demande par des exécrations : l'homme savant saura que ce sont là des fautes, et, quand il l'aura su, il *n'*en perdra *pas* le souvenir. 1,065.

» On voit, fils de Bharata, ces huit causes de joie, que neuf surpassent, exister pour le plus grand plaisir :

» La réunion avec des amis, un grand accroissement de richesses, les embrassements d'un fils et le nœud formé dans la volupté, des conversations aimables faites à propos, l'accroissement de ses troupeaux, l'obtention de ses désirs et les hommages reçus dans l'assemblée du peuple.

1,066—1,067—1,068.

» Huit qualités illustrent un homme : la science, la naissance, la répression des sens et la connaissance des Védas, l'énergie, la réserve dans les paroles, l'aumône suivant ses facultés et la reconnaissance. 1,069.

» Le sage, s'il n'ignore pas quel est ce palais à neuf portes (1), à trois colonnes, éclairé par cinq jours, habité par l'âme, est un poète supérieur. 1,070.

» Il en est dix, qui ne connaissent pas le devoir ; écoute, Dritharâshtra, quels ils sont : l'homme ivre, le négligent, l'insensé, l'homme fatigué, ou en colère, ou affamé, celui, qui agit avec précipitation, le cupide, le craintif, le libertin : tels sont les dix. Le savant ne s'attachera donc à aucun de tous ces hommes. 1,071—1,072.

» Ici même on raconte cet antique Itihâsa, que Soudhanvan, le monarque des Démons chanta pour son fils : 1,073.

« Le monde entier se règle sur l'autorité d'un roi actif, versé dans les différences, qui renonce à la colère comme à l'amour, et distribue ses richesses à des personnes dignes. 1,074.

» Il sait rassurer les hommes, il fait tomber le châtiment sur des fautes connues ; il sait, et la mesure, et la

(1) Il s'agit sans doute ici du corps, qui a neuf issues, les yeux, les oreilles, la bouche, etc., cinq sens et trois facultés animiques.

Digitized by Google

patience ; un roi d'une telle vertu est accompagné d'une félicité complète. 1,075.

» Le sage, qui s'avance à propos, ne dédaigne pas un ennemi d'une grande faiblesse ; *toujours* attentif, il cultive un rival, quel qu'il soit, couvert de l'intelligence, et ne désire pas la guerre avec les rois puissants. 1,076.

» Tombé dans le malheur, il n'en est jamais troublé ; il cherche des travaux sans négligence ; au temps de la peine, il en supporte le fardeau avec magnanimité; et ses ennemis sont vaincus. 1,077.

» Le roi, qui jouit d'une félicité continuelle, ne s'adonne pas au vin et aux liqueurs spiritueuses, à la tromperie, au vol, à l'orgueil, à la société des gens vicieux, à souiller les épouses d'autrui, à jeter le malheureux loin de sa maison dans les pays étrangers. 1,078.

» Il n'aime pas la colère. S'il en est requis, il dit suivant la vérité les trois objets de la poursuite humaine, ou de la condition d'un roi, ou les trois qualités de la nature. Il ne donne pas son approbation à des procès, fût-ce pour des amis. Si on ne lui rend pas d'honneur, il n'en conçoit pas une humeur insensée. 1,079.

» L'homme, qui maudit et qui ressent de la compassion, qui, sans être faible, donne le pardon, qui ne dit jamais une parole de plus *qu'il* ne faut, et qui supporte la contradiction, obtient partout un pareil éloge. 1,080.

» L'homme, qui ne porte jamais un vêtement par vanité, qui n'abuse pas de sa force pour dire des injures à personne, qui n'adresse pas, orgueilleux, des paroles mordantes et qui rend toujours des services à chacun,

» Qui ne rallume pas une inimitié éteinte, qui ne sème pas l'orgueil, *cet homme* ne va jamais à son couchant ; il

» Une fortune considérable échoit à l'homme, dans le conseil secret et convenablement suivi duquel les autres ne connaissent pas même une chose, qu'il désire faire et qu'ils puissent contrecarrer. 1,088—1,089.

» L'homme honorable, doux, vrai, au caractère pur, attentif à la louange de tous les êtres, renaît de toute nécessité au milieu de nobles parents, comme une grande et riche perle de la plus belle eau. 1,090.

» Celui, qui rougit beaucoup de lui-même, devient le gourou du monde entier ; instruit, correct, et d'un éclat infini, il resplendit comme le soleil de sa propre lumière. 1,091.

» Semblables à cinq Indra, les cinq fils du roi Pândou, consumé par le feu d'une malédiction, sont nés dans la forêt : enfants, ils ont grandi sous ta protection ; et, quand ils furent instruits, fils d'Ambikâ, ils ont observé tes ordres.

» Donne à ces héros, mon fils, leur royaume, légitime héritage ; sois heureux, content, de compagnie avec tes fils ; et ni les Dieux, ni même les hommes n'auront pas un regard à jeter sur toi. » 1,092—1,093.

Dhritarâshtra lui répondit :

« Tu vois ce que j'ai à faire, moi, que rongent les soucis, à l'heure de mon réveil ; dis-nous-le, mon fils ; car tu es habile dans le juste et l'utile. 1,094.

» Enseigne-moi exactement, Vidoura à la vigueur opulente, tout ce que tu penses convenable à Adjâtaçatrou ; dis-moi ce qui peut faire le bonheur des Kourouides.

» Entrevoyant le crime, soupçonnant le crime, je t'interroge avec une âme troublée ; dis-moi exactement, homme inspiré, tout ce qui est dans l'esprit d'Adjâtaçatrou. » 1,095—1,096.

« On peut dire sans qu'on vous le demande, reprit Vidoura, le vice ou la vertu, ce qu'il y a haïssable ou d'aimable dans un homme, de qui l'on ne désire point la ruine. 1,097.

» Je te parlerai donc, sire, avec le désir de la vie des Kourouides. Écoute de ma bouche cette parole vertueuse et qui procure la félicité. 1,098.

» Ne mets pas ton âme, Bharatide, en des choses dépourvues de moyens et qui arrivent à fin sous de fausses mesures ; 1,099.

» Et ne sois pas affligé, sage monarque, d'une chose, qui, douée des moyens, n'arriverait pas à son but, quoique faite pour avoir des conséquences. 1,100.

» Il faut considérer les empêchements ; puis, ayant réfléchi dans les affaires accompagnées d'obstacles, agir, sans y mettre de hâte. 1,101.

» Une fois qu'on a vu l'empêchement ou la maturité des choses, l'homme sage doit faire ou ne pas faire l'élévation de soi-même. 1,102.

» Quiconque ne connaît pas la mesure, ne reste pas justement dans le royaume, dans le châtiment, dans la terre, dans le trésor, dans la perte et dans la prospérité. 1,103.

» Mais quiconque avec attention connaît ces mesures, qui viennent d'être énoncées de cette manière, obtient le royaume dans la science du juste et de l'utile. 1,104.

» Il ne faut pas exercer mal à propos l'empire ainsi obtenu. L'orgueilleux détruit, certes ! une félicité, qui a, pour ainsi dire, les formes les plus vénérables de la vieillesse. 1,105.

» Le poisson, qui accourt avec avidité, avale l'hameçon

de fer, que cache une séduisante nourriture, et ne voit pas le piége, qui va l'accrocher. 1,106.

» Changez par le désir d'une prospérité supérieure ce qui est mangé, ce qui doit être mangé, ce qu'il est possible de manger, et ce qui est bon dans sa maturité. 1,107.

» Quiconque recueille les fruits d'un arbre avant la maturité, n'obtient pas le goût de ces fruits, et la racine de l'arbre périt. 1,108.

» Mais quiconque récolte dans la saison le fruit mûr, cuit *par le soleil*, savoure d'abord le goût du fruit, et l'arbre vivant lui donne ensuite de nouveaux fruits.

» Tel que l'abeille, voltigeant sur les fleurs, recueille du miel ; ainsi, que les hommes fournissent *au roi* des richesses, sans qu'il exerce d'oppression. 1,109—1,110.

» Récoltez chaque fleur, sans couper sa racine, comme un fleuriste dans un jardin et non comme la planète Angârakara. 1,111.

« Que m'arrivera-t-il, si je fais cette action ? Que m'arrivera-t-il, si je ne la fais pas ? » Que l'homme, ayant roulé ces pensées, fasse ou ne fasse point les choses.

» Certaines richesses n'ont pas de commencement et elles marchent sans fin; que la vigueur de l'homme se déploie dans les choses, où il est sans richesses.

1,112—1,113.

» On ne désire pas avoir pour maître celui, de qui la faveur est sans fruit et la colère insignifiante ; telles les femmes n'ont aucune envie d'un mari eunuque. 1,114.

» L'homme commence bientôt à faire porter de grands fruits à des richesses, qui ont de petites racines ; il ne met pas d'obstacle à ces commencements. 1,115.

» Si un homme droit embrasse tout de ses yeux, comme

quelqu'un boit *une liqueur*, les créatures lui sont dévouées, fût-il assis en silence. 1,116.

» Un dattier bien fleuri n'aura pas de fruit, un autre sera fructueux : mais qu'on ne cueille jamais ce qui n'est pas mûr comme s'il était dans sa maturité. 1,117.

» Quand l'homme donne au monde sa faveur de quatre manières, par les yeux, la pensée, la parole et l'action, le monde l'environne aussi de sa faveur. 1,118.

» Eût-il obtenu la terre, qui est terminée par les mers, celui, devant qui tremblent tous les êtres, est abandonné de ses forces, comme les gazelles à la vue du tigre des animaux. 1,119.

» Un roi, tombé dans le malheur, est précipité du trône de son père et de ses ayeux, qu'il obtint par sa vigueur : tel un nuage, arrivé devant le souffle du vent. 1,120.

» *Déjà* pleine de richesses, la terre d'un roi, qui dès le principe a cultivé la vertu, observée par les gens de bien, s'accroît et augmente la prospérité. 1,121.

» La terre couvre, telle qu'un cuir jeté dans les flammes ceux, qui délaissent la vertu et qui sont les serviteurs du vice. 1,122.

» On doit accomplir dans la défense de son royaume propre le même effort que pour broyer le royaume des ennemis. » 1,123.

» Obtenez un royaume par la justice et défendez-le par la justice : une fois acquise la félicité comme la racine de la vertu, on ne l'abandonne point et elle ne vous abandonne pas. 1,124.

» Recevez de tous côtés la vigueur, fût-ce de l'homme, qui parle avec démence, ou de ceux, qui ont des causeries d'enfantillage : ainsi, l'on reçoit l'or du sein des pierres.

» L'homme, qui çà et là glane de belles sentences, de belles reparties, de belles actions, est tranquillement assis, prenant une pierre comme un épi de blé. 1,125—1,126.

» Les vaches regardent avec l'odeur, les brahmes regardent avec les Védas, les rois regardent avec des espions, et les autres hommes avec leurs yeux. 1,127.

» La vache, qui est difficile à traire, tombe en des malheurs plus grands : on frappe même, sire, la vache, qui est facile à traire. 1,128.

» On jette au feu l'arbre, qui, non brûlé, ne s'incline pas : on évite de brûler celui, qui se courbe de lui même.

» Que le sage s'incline devant un plus fort par sa ressemblance avec ces deux images : se prosterner aux pieds d'Indra, c'est se prosterner devant un plus fort.

» Les bestiaux ont comme protecteur Pardjanya ; les rois ont pour alliés leurs ministres, les époux sont les alliés des femmes, les brahmes sont les alliés des Védas.

» La vérité est conservée par la vertu ; la science est conservée par la méditation ; la propreté conserve la beauté, et *l'honneur de* la naissance est conservé par la bonne conduite. 1,129—1,130—1,131—1,132.

» La mesure conserve le riz, la méthode conserve les chevaux, les vaches sont conservées par un examen continuel, les haillons conservent les femmes. 1,133.

» La naissance n'est pas un titre en l'homme privé de conduite. Fût-on né de la plus basse extraction, la conduite seule nous distingue. 1,134.

» Ce n'est point la maladie, qui donne la mort à l'envieux des richesses, de la beauté, du courage, de la haute naissance d'un autre, de son heureux lot en plaisirs et en fortune. 1,135.

» Craignez-vous de faire ce qu'il ne faut pas faire, d'abandonner les actions d'une nécessité urgente, d'abonder en conseils, quand il n'en faut pas, et d'en manquer, lorsqu'il en faut, ne buvez pas à cette liqueur et n'y perdez point la raison. 1,136.

» L'ivresse de la science, l'ivresse de l'opulence et l'ivresse de la famille, qui est la troisième, ces ivresses des orgueilleux ne sont calmées que par les gens de bien seulement. 1,137.

» Sollicité par les gens vertueux, un homme vicieux entrera dans la chose ; mais une bonne action de lui ne prend jamais part à l'affaire. 1,138.

» On pense entendre parler un sage par la bouche du vicieux même ; les hommes vertueux sont la voie des hommes maîtres de leur âme ; la route des gens de bien, c'est l'homme de bien lui-même. 1,139.

» Les vertueux sont le chemin des vicieux, mais les vicieux ne sont pas le chemin des vertueux. Une assemblée est vaincue par l'homme, revêtu d'un beau costume.

» Une route est vaincue par la jeunesse ; tout est vaincu par l'homme, qui jouit d'un bon caractère.

1,140—1,141.

» Le caractère est la principale chose dans un homme, de qui la *fortune* expire en ce bas monde. Sa richesse ne consiste, ni dans ses parents *ou amis*, ni dans ses biens, ni même dans sa vie. 1,142.

» La viande est le premier aliment des riches, le lait est la première des nourritures pour les classes moyennes ; l'huile de sésame, Bharatide, est le principal aliment des pauvres. 1,143.

» Le pauvre mange toujours le mieux doué des ali-

ments ; la faim, si difficile à obtenir pour les riches, enfante la saveur dans les mets. 1,144.

» Ordinairement, le pouvoir de manger n'existe pas dans le monde des heureux ; mais le bois des pauvres, maître de la terre, brûle aisément. 1,145.

» Manquer de conduite est la crainte des classes inférieures ; la crainte de mourir agite les conditions moyennes ; et ce que les mortels des rangs supérieurs craignent le plus, c'est le mépris. 1,146.

» Il y a des ivresses très-vicieuses : l'ivresse du pouvoir, l'ivresse des liqueurs, et les autres : égaré par l'ivresse du pouvoir, l'homme ne s'en aperçoit pas avant d'être tombé. 1,147.

» Ce monde est brûlé par les organes des sens, qui restent en liberté dans les choses des sens, comme les constellations le sont par les planètes. 1,148.

» Quiconque se laisse vaincre à l'entraînement naturel des cinq sens, ses infortunes s'accroissent, telle que la reine des étoiles dans la quinzaine lumineuse. 1,149.

» Le ministre indompté, qui, avant de s'être vaincu lui-même, désire vaincre les ministres ou les ennemis, se sent malgré lui, abandonné par ses forces. 1,150.

» Mais quiconque se vaincra d'abord soi-même, avec les formes de la haine, n'aura pas en vain le désir de vaincre ensuite ou les ministres ou les ennemis. 1,151.

» La prospérité a-t-elle vu dans les personnes, qui subissent le changement, un homme de la plus basse condition, agent discret, qui a vaincu ses organes des sens, qui s'est dompté soi-même et qui tient la verge levée *sur ses désirs*, elle met chez lui son habitation. 1,152.

» Le corps est le char de l'homme, sire ; lui-même en

est le guide ; ses organes des sens, ce sont les chevaux : habile, attentif, il parvient à la joie avec ces généreux coursiers, bien domptés, comme un prudent maître de char. 1,153.

» Ces organes des sens indomptés sont capables même de *vous* tuer, comme des chevaux mal dressés, ingouvernables, qui tuent un mauvais cocher dans sa route. 1,154.

» Voyant avec un sens ce qui est vide de sens et considérant loin de toute signification la chose, à laquelle en est attachée une, l'enfant, égaré par des organes indomptés, regarde une grande peine comme un bonheur.

» Quiconque, désertant le juste et l'utile, marchera soumis au pouvoir des sens, ne tardera point à perdre son épouse, sa richesse, sa vie et toute sa prospérité.

1,155—1,156.

» Quiconque serait maître d'un trône et non maître de ses sens, tomberait du trône, faute de pouvoir commander à ses organes des sens. 1,157.

» Qu'il se cherche soi-même en lui-même par les sens gouvernés, l'âme et la pensée : l'âme en effet d'un homme est son ami ; l'âme est encore son ennemi. 1,158.

» L'ami lui-même de cette âme, qui fait que cette âme est elle-même vaincue par l'âme, c'est un ami bien dompté, c'est encore un ennemi bien gouverné. 1,159.

» Jadis, l'amour et la colère furent enveloppés, sire, d'un filet indigent : ils perdirent aussitôt la connaissance (1). 1,160.

(1) Cela ne ressemble-t-il pas au commencement d'un épisode, qu'on abandonne brusquement aussitôt qu'on s'est mis à le raconter?

Les premiers mots de son début, c'est une image, de laquelle on ne voit que la sommité de la tête; tout le reste du corps est malheureusement déchiré.

» Celui, qui a vu régner ici le devoir et l'intérêt, s'élève aux richesses ; et, une fois, les biens acquis, il pense toujours aux plaisirs. 1,161.

» Celui, qui, sans avoir triomphé des cinq ennemis intérieurs, composés *des passions* de l'âme, désire vaincre d'autres ennemis, ces rivaux eux-mêmes triomphent de lui. 1,162.

» On voit dans les troubles d'un royaume, de méchants rois succomber sous leurs propres œuvres, parce qu'ils n'ont pu se rendre maîtres de leurs organes des sens.

» Par le mélange des natures et malgré l'abandon du vice, un châtiment égal touche l'innocent et le criminel : l'humide est consumé par le sec d'après ce mélange des natures : l'homme ne fera donc pas la paix avec les vices. 1,163—1,164.

» L'infortune dévore l'homme, si, par démence, il ne sait pas réprimer les cinq ennemis naturels, qui ont pour cause les cinq *organes*. 1,165.

» La droiture d'Anasouyâ, sa pureté, son âme contente, son habitude des paroles aimables, sa répression des sens, sa vérité et son bonheur ne sont jamais le partage des méchants. 1,166.

» La connaissance de soi-même, la paix de l'esprit, la patience, la persévérance dans le devoir, la parole secrète et l'aumône : ces qualités, Bharatide, ne se trouvent pas dans les basses conditions. 1,167.

» Les ignorants affligent les savants par des censures et des accusations. L'homme éloquent subit-il une imputation de vice ; s'il la supporte avec patience, il en est délivré. 1,168.

» Nuire est la force des méchants, régler le châtiment

est la force des rois, l'obéissance est la force des femmes, la patience est la force des gens vertueux. 1,169.

» La modération dans les paroles, souverain des hommes, est réputée la chose la plus difficile : il est impossible de parler long-temps avec raison et d'une manière admirable. 1,170.

» Une parole bien dite apporte différentes félicités; une parole mal dite, sire, ne convient qu'à l'infortune.

» Une force grandit, blessée par les flèches, dévastée par le chien d'un ennemi; mais ce qui est frappé de la parole ne grandit plus : une parole maligne est épouvantable. 1,171—1,172.

» On arrache du corps les flèches de fer et les traits barbelés; mais on ne peut ôter du corps le dard de la parole, qui se fiche au fond du cœur. 1,173.

» Les flèches de la parole sortent de la bouche : l'homme, qu'elles frappent, en gémit nuit et jour; elles ne tombent pas dans les membres d'un ennemi; mais le sage ne les enverra pas même contre ses ennemis. 1,174.

» Les Dieux retirent l'intelligence à l'homme, dont ils préparent la défaite : celui-ci ne voit plus alors que les choses, qui sont à ses pieds, 1,175.

» Le trouble étant répandu sur l'intelligence et la perte étant près d'arriver, la démence, semblable à la sagesse, ne sort plus du cœur. 1,176.

» Ton âme est environnée par cette inimitié des Pândouides et de tes fils : aussi ne l'aperçois-tu pas! 1,177.

» Qu'Youddhishthira, ton disciple, Dhritarâshtra, qui est doué du caractère de roi des trois mondes, soit donc investi de l'empire suprême. 1,178.

» Ne tiens compte de tes fils, mets au premier rang le

Digitized by Google

droit d'hérédité ! Il est pourvu de science et de splendeur; il connaît la vérité, le juste et l'utile. 1,179.

» Il est par sa compassion et son humanité le plus excellent de ceux, qui soutiennent le devoir; et, s'il a la patience de supporter ses nombreuses infortunes, c'est par le respect, qu'il a pour toi. » 1,180.

« Dis-moi encore, homme à la grande intelligence, reprit Dhritarâshtra, ta parole, accompagnée du juste et de l'utile ; je ne puis me rassassier de l'entendre. Tu exprimes ici des choses admirables. » 1,181.

« Donne-le bien à tous les hôtes, repartit Vidoura, ou pratique la droiture envers tous les êtres. Que ces deux choses soient égales, ou fais prédominer la droiture.

» Cultive sans cesse la droiture au milieu de tes fils, seigneur : obtiens ici-bas une gloire éminente, et, après elle, tu obtiendras le Swarga. 1,182—1,183.

» Aussi long-temps que la sainte gloire de l'astre lumineux sera chantée dans le monde, aussi long-temps la tienne, tigre des hommes, sera exaltée dans le monde du Swarga. 1,184.

» On raconte à ce sujet une antique histoire, la conversation de Virotchana avec Soudhanvan relativement à Kéçinî. 1,185.

» Une jeune vierge d'une beauté sans égale, sire, et nommée Kéçinî, désirait un époux distingué et tenait un swayambara. 1,186.

» Le Daîtya Virotchana vint alors à cette cérémonie avec l'envie d'obtenir cette jeune fille, et Kéçinî dit en ce moment au monarque des Daîtyas : 1,187.

« Est-ce que les enfants de Brahma ne sont pas les meilleurs ? Sont-ce les fils de Diti, Virotchana ? Pourquoi

Soudhanvan ne monte-t-il pas dans le palanquin? »

« Virotchana répondit :

« Nous sommes estimés, Kéçinî, les plus excellents Prâdjâpatyas. Ces mondes, certes! nous appartiennent : que sont les Dieux? Que sont les brahmes? »

1,188—1,189.

« Attendons ici dans le voisinage, Virotchana, lui dit-elle. Soudhanvan doit venir ce matin : puissé-je vous voir réunis tous les deux! » 1,190.

« Je ferai de la manière que tu me dis, noble et craintive vierge, reprit Virotchana. Tu nous verras, Soudhanvan et moi, réunis ce matin. » 1,191.

» Le disque du soleil s'étant levé et quand il eut dissipé la nuit, Soudhanvan, ô le plus excellent des rois, vint dans ce lieu, où Virotchana se tenait, seigneur, accompagné de Kéçinî. Soudhanvan s'approcha de la fille de Prahrâda.

» Quand elle vit le brahme s'avancer, éminent Bharatide, Kéçinî se leva; elle vint à sa rencontre et lui offrit un siége, de l'eau pour se laver les pieds et un arghya.

1,192—1,193—1,194.

« Je touche, dit Soudhanvan, ce trône d'or, qui est le tien, Prahrâda; mais je ne suis pas arrivé encore à ne faire qu'un avec toi. » 1,195.

« Il n'y a de digne en toi, reprit Virotchana, que ton banc de bois, la poignée de kouça ou autrement ton coussin d'ascète. Mais tu es indigne, toi! Soudhanvan : as-tu un siége égal au mien? » 1,196.

« Un père de famille voit deux fils assis de compagnie, reprit Soudhanvan, ou deux brahmes, ou deux kshatryas mêmes, ou deux riches vaiçyas, ou deux çoûdras; mais il n'en voit nul autre dans ces prérogatives mutuelles.

Digitized by Google

» Ton père est assis au-dessous du siége de mon père : un jeune enfant fleurit pour le plaisir dans mon palais ; mais toi, tu n'en connais aucun. » 1,197—1,198.

« L'or, les génisses et les coursiers, la richesse, que possèdent les Asouras, est à nous, dit Vidoura. Mettons-la pour enjeu, Soudhanvan ; et proposons-nous, au risque de ce gage, ce qu'on appelle une question. » 1,199.

« L'or, les génisses et les chevaux, soit, Virotchana, répondit son rival. Mettons nos vies *mêmes* pour enjeux et proposons-nous ce qu'on appelle une question. 1,200.

» Où irons-nous, observa Virotchana, maintenant que nous avons engagé nos existences ? Je n'ai pas rang parmi les Dieux, et je ne l'aurai jamais parmi les hommes ? »

« Nous irons trouver ton père, lui répondit Soudhanvan, maintenant que nous avons engagé nos vies ; en effet, Prahrâda ne dira jamais une fausseté à cause de son fils. » 1,201—1,202.

» Ayant ainsi fait leurs enjeux, tous deux s'en allèrent irrités au lieu où se tenait Prahrâda. 1,203.

« Voici deux hommes, songea celui-ci, qui n'ont pas coutume de marcher ensemble ; ils ressemblent à deux serpents en courroux et ils viennent par la même route !

» Pourquoi marchez-vous de compagnie, vous, qui n'aviez pas coutume de marcher ensemble ? C'est à toi, Virotchana, que j'adresse ma question : quelle est cette amitié, que tu as faite avec Soudhanvan ? » 1,204-1,205.

« Je n'ai pas d'amitié avec Soudhanvan, reprit Virotchana : il s'agit d'une chose, où nous avons mis nos vies pour enjeux. Tu me diras la vérité, Prahrâda ; tu ne me répondras pas une fausseté. » 1,206.

« Qu'on apporte de l'eau avec un plat de lait et de miel

pour Soudhanvan, dit Prahrâda. Brahme, tu dois être honoré ! la vache blanche est devenue grasse ! » 1,207.

« J'ai reçu dans ma route l'eau avec le plat de lait et de miel, fit Soudhanvan. Réponds la vérité à moi, qui te propose une question, Prahrâda. 1,208.

» Qui est le plus grand ? Sont-ce les brahmes ? Est-ce Virotchana. » 1,209.

« Mon fils est unique, brahme, et tu es ici devant toi, lui dit Prahrâda. Comment un homme de ma sorte donnerait-il une réponse dans le sujet, qui vous divise ? »

« Donne au fils, sorti de tes entrailles, ou la terre, ou toute autre richesse, qui te sera agréable, répondit Soudhanvan ; mais dans notre contestation, tu dois la vérité et une parole de bon sens. » 1,210—1,211.

« Qui voudrait habiter, je te demande cela, Soudhanvan, fit Prahrâda, avec un homme à la bouche méchante, qui ne dirait pas la vérité, ou qui dirait le mensonge ? »

« L'homme, qui déposera le mensonge en témoignage, répondit Soudhanvan, habitera dans une nuit *triste*, *comme celle*, où une épouse est abandonnée, dans un jour *sombre*, *comme celui* où l'on perd au jeu, *dans une insomnie comme celle*, où le corps est consumé par le poids *des soucis*. Sa ville étant assiégée, il subira la faim extérieurement, à la porte, et verra les foules des ennemis se presser autour de lui. 1,212—1,213—1,214.

» Il tue cinq chèvres dans la vérité, il tue dix vaches dans la vérité, il tue cent chevaux dans la vérité ; il tue mille hommes dans la vérité. 1,215.

» S'il dit le mensonge pour de l'or, il tue les êtres nés et à naître : son mensonge détruit tout sur la terre. Ne prononce donc pas sur la terre un mensonge. » 1,216.

« Angiras était meilleur que moi, dit alors Prahrâda, et Soudhanvan vaut mieux que toi, Virotchana ; et sa mère était supérieure à ta mère : tu es donc vaincu par lui.

» Soudhanvan, ici présent, Virotchana, est ainsi le maître de ta vie. Je désire, Soudhanvan, que tu me rendes Virotchana ! » 1,217—1,218.

« Parce que tu as choisi la justice, répondit Soudhanvan, et qu'aveuglé par l'amour, tu n'as pas dit un mensonge ; à cause de cela, je te rends ton fils, Prahrâda, sur le bord du tombeau (1). 1,219.

» Que Virotchana, ton fils, donné à toi de ma main, fasse à la jeune princesse le lavement de ses pieds en ma présence. » 1,220.

« Ne veuille donc pas dire, Indra des rois, continua Vidoura, un mensonge pour les choses de la terre ; ne te précipite pas à ta perte avec tes fils et tes ministres, en te refusant à dire la vérité sur ton fils. 1,221.

» Quand les Dieux tirent le châtiment, ils ne sauvent pas *le troupeau* comme un berger ; mais ils séparent dans leur esprit ceux, qu'ils désirent préserver. 1,222.

» Autant de fois que l'homme attache son esprit à une chose heureuse et juste, autant de fois toutes ses affaires parviennent au succès : il n'y a ici nul doute.

» Les désirs ne retirent pas du péché le jongleur, qui vit de sa jonglerie : les désirs, ce sont des oiseaux, qui abandonnent bientôt le nid, une fois que les ailes leur ont poussé. 1,223—1,224.

» Boire des liqueurs spiritueuses, la dispute, l'inimitié avec un grand nombre, l'antipathie entre épouse et

(1) *Dourlabham.*

mari, la division des parents, la haine des rois, les contestations entre homme et femme, il faut éviter, dit-on, ces choses; car c'est une route mauvaise. 1,225.

» Un interprète des taches naturelles, un marchand, qui fut jadis un voleur, un joueur de dominos, un médecin, un ennemi, un ami et un histrion : voilà sept gens, auxquels on ne doit pas nuire en témoignage. 1,225 (1).

» L'agnihotra par orgueil et le silence par orgueil, la lecture par orgueil et le sacrifice par orgueil : ce sont là quatre terribles choses, qui, faites sans convenance, doivent inspirer de la crainte. 1,226.

» Un incendiaire, un empoisonneur, un ribaud, un marchand d'asclépiade acide, un brahme, qui fait trafic des cérémonies défendues, un espion, un faux ami, un adultère, 1,227.

» Quiconque a procuré un avortement, quiconque a souillé la couche de son gourou, le brahme adonné à la boisson, l'homme aux paroles bien mordantes, l'impudent, l'athée, le censeur des Védas, 1,228.

» Le brahme irrégulier, qui usurpe la cuiller du sacrifice, et l'homme, qui, bien que dompté, a conservé la convoitise : mettre son attention à sauver ces gens, c'est s'appliquer à nuire. Ils sont tous égaux à des assassins de brahmes. 1,229.

» On distingue l'or avec un feu de paille, l'homme opulent à ses richesses, le vertueux dans un procès, le héros dans les périls, le sage dans les affaires difficiles, les vrais amis dans les crises et les infortunes. 1,230.

» La vieillesse ravit la beauté; la fermeté est enlevée

(1) L'édition numérote ce çloka 1,225 : nous avons fait comme elle, et nous avons doublé ce chiffre.

par l'espérance, la vie par la mort ; la calomnie étouffe une conduite vertueuse ; la colère abat la fortune ; le bon caractère cède devant une conduite ignoble ; la pudeur devant l'amour, et l'arrogance force tout à s'enfuir. 1,231.

» La fortune est plus forte que la félicité ; elle s'accroît par la hardiesse, elle jette ses racines dans la probité et se tient sur la modération. 1,232.

» Huit qualités illustrent un homme : la science, la famille, la répression des sens, les Védas, l'énergie, la sobriété en paroles, l'aumône suivant ses facultés, et la reconnaissance. 1,233.

» Une seule vertu, mon fils, établit de force son empire sur toutes ces vertus ; c'est quand le roi se fait homme ; cette vertu supporte toutes les vertus. 1,234.

» Ces huit vertus sont dans le monde des hommes, sire, les modèles du monde céleste : quatre d'elles sont pas à pas suivies par les gens de bien, et les gens de bien suivent quatre d'elles. 1,235.

» Le sacrifice, l'aumône, la lecture et la pénitence sont les quatre, suivies par les hommes vertueux ; la répression des sens, la vérité, la droiture et l'humanité : tels sont les quatre, que suivent les gens de bien. 1,236.

» La route de la vertu a, dit-on, ces huit jalons : les sacrifices, la lecture, les aumônes, la *bonne* direction, la vérité, la patience, la miséricorde et l'absence d'avarice.

» Ici, marche en tête l'assemblage de quatre choses, dans lequel peut se glisser le péché d'hypocrisie : mais l'assemblage des quatre suivantes ne se trouve que dans les magnanimes. 1,237—1,238.

» Il n'y a pas d'assemblée où il n'y a pas de vieillards ; ceux, qui ne disent pas le devoir, ne sont pas des vieillards ; il n'est pas de devoir où n'est pas la vérité : mais

ce qui se cache sous la dissimulation, n'est point la vérité.

» La vérité, la beauté, les Védas, la science, la famille, le caractère, la force, la richesse, le courage, une parole admirable : voilà dix causes du Swarga. 1,239—1,240.

» Commettez le péché, vous avez le renom du péché, et vous en mangez le fruit seulement ; pratiquez la vertu, vous avez la gloire de la vertu, et vous en mangez le fruit sans mesure. 1,241.

» Que l'homme aux vœux parfaits ne commette donc pas le péché : le péché détruit la science dans la proportion, qu'il est commis. 1,242.

» L'homme se livre toujours au péché dans la perte de sa science : plus la vertu est pratiquée, plus elle accroît la science. 1,243.

» Le commencement de la vertu est toujours dans un homme le signe qu'il s'est accru en science. S'il cultive la vertu, ceint de la gloire attaché à la vertu, il s'élève dans le monde des vertus. 1,244.

» Que l'homme pratique donc la vertu d'un esprit attentif. Le calomniateur est un serpent cruel, dissimulé, qui répand l'inimitié. 1,245.

» Celui, par qui le péché est commis, ne tarde pas à tomber dans une grande infortune. L'homme, qui ne médit, ni ne calomnie, complète sa science et fait toujours des choses heureuses. 1,246.

» Le savant, qui a procuré la science aux savants, ne tombe pas dans une grande infortune, et sa splendeur éclate de tous les côtés. 1,247.

» Le savant, qui a obtenu le juste et l'utile, peut fleurir lui-même en plaisir : qu'il s'occupe donc à chercher dans le jour les moyens de passer doucement la nuit. 1,248.

» Qu'il s'occupe huit mois à passer agréablement les

années : qu'il commence par amasser dans sa jeunesse des ressources afin de vivre doucement dans sa vieillesse.

» Qu'il recueille pendant sa vie pour habiter en paix dans l'autre monde : on vante un riz bouilli, s'il est vieux, et une épouse, de qui la jeunesse s'est enfuie,

1,249—1,250.

» Un héros, qui a remporté la victoire, un ascète parvenu à la perfection. La richesse, acquise par le vice, découvre un défaut caché ; ensuite, il en éclot un autre. Un gourou commande à ceux, qui possèdent leur âme, un roi aux méchants, Yama, le Viçvavatide, aux vicieux, qui ont caché leurs fautes. L'origine des races magnanimes, des fleuves et des rishis ne doit pas être lue des femmes et du méchant. Un kshatrya généreux, l'ainé de ces héros, qui resplendissent par le caractére, plein de droiture parmi ses parents et qui fait son plaisir d'honorer les brahmes, défendra long-temps la terre. Trois hommes, et un héros, qui a complété sa science, et un autre, qui sait agir, fouillent ce globe, qui a de l'or et des fleurs. Les plus grandes choses sont l'intelligence, les moyennes, Bharatide, sont les bras ; les plus basses, ce sont les jambes et les moindres de toutes, c'est le fardeau. Comment peux-tu espérer la prospérité, quand tu as confié la souveraine puissance à Karna, à l'insensé Douççâsana, à Çakouni et à ton *fils* Douryodhana ? Les fils de Pândou, éminent Bharatide, sont doués de toutes les vertus : ils vivent comme des fils à ton égard ; vis donc pour eux comme un père. (*De la stance* 1,251 *à la stance* 1,260.)

» On rapporte ici une antique histoire, cette conversation du fils d'Atri avec les Sâdhyas : ainsi l'avons-nous entendu raconter. 1,260.

» Les Dieux Sâdhyas interrogèrent jadis le grand rishi, à la grande science, aux vœux parfaits, qui voyageait sous la forme d'un cygne : 1,261.

« Nous sommes, lui dirent-ils, les Dieux Sâdhyas. A la vue de ton éminence, grand anachorète, nous ne pouvons soupçonner les motifs de ton déguisement. Tu es plein d'intelligence, tu es sage, tu sais les Védas : veuille nous dire une parole sublime, inspirée. » 1,262.

« Cette chose fut entendue par moi, Immortels, répondit le cygne. « La fermeté, la placidité, la vérité, le devoir et l'obéissance ! Élevez ce faisceau entier du cœur, et regardez du même œil dans votre cœur le plaisir et la peine. 1,263.

» Que, patiente elle-même, la colère n'injurie pas celui, qui l'injurie. Elle consume le calomniateur et se substitue à ses mérites. 1,264.

» Que l'homme ne soit pas injurieux, qu'il ne méprise pas les autres, qu'il ne nuise point à ses amis, et ne rende pas honneur aux gens bas : qu'il ne soit pas arrogant, qu'il n'ait pas une conduite vile et qu'il s'abstienne des paroles dures et malveillantes. 1,265.

» Les paroles dures consument ici les membres, les os, le cœur et la vie des mortels. Qu'un homme, en qui fleurit le devoir, évite donc toujours les paroles malheureuses aux formes blessantes. 1,266.

» Sachez qu'une parole piquante, âpre, acrimonieuse, blesse les hommes avec les épines du langage. A quel infortuné parmi les gens *ces paroles n'*ont-elles *pas* apporté le malheur attaché dans une bouche ? 1,267.

» Que le poète le sache : s'il peut blesser ainsi, blessé lui-même par des flèches extrêmement aiguës, enflammées

telles que le soleil ou comme le feu, consumé de pied en cap, il dépose en moi son mérite. 1,268.

» Si l'homme fréquente une personne vertueuse, s'il fréquente, soit un ascète vicieux, soit un voleur, il tombe sous la puissance de ses liaisons comme une étoffe sous le pouvoir de sa teinture. 1,269.

» Qu'il ne dise pas et ne provoque pas de paroles outrageantes : que, frappé, il ne réponde pas au coup ; qu'il ne fasse pas tuer. Les Dieux eux-mêmes désirent l'arrivée *au ciel* de l'homme, qui ne veut pas avoir un homicide à se reprocher. 1,270.

» Il vaut mieux se taire, dit-on, que parler. Qu'on dise la vérité, c'est la seconde chose dans l'ordre des paroles ; qu'on dise ce qui peut faire plaisir, c'est la troisième ; qu'on parle avec justice, c'est la quatrième des choses à dire.

» L'homme est tel que sont les gens, avec lesquels il demeure, tel que sont les gens, qu'il fréquente, tel qu'il désire que soient les gens. 1,271—1,272.

» Il est délivré à chaque fois qu'il meurt, et il n'aperçoit de tous les côtés aucune peine, si faible soit-elle, causée par son départ *du corps*. 1,273.

» Il n'est pas vaincu et il ne désire pas vaincre les autres ; il ne sème pas d'inimitiés ; il n'exerce pas de représailles, il ne se plaint, ni ne se réjouit, tant son âme est égale dans le blâme et dans la louange. 1,274.

» Un homme supérieur est celui, qui est dompté et doux, qui dit la vérité, et qui ne met pas son âme dans la perte, qui désire la vie de tout le monde. 1,275.

» L'homme, qui est moyen, distingue le défaut de son ennemi ; il ne caresse pas l'infortune, mais il donne ce qu'il a promis. 1,276.

» Un homme pervers, ingouvernable, corrompu, décrié, ingrat, ne sort pas du pouvoir de la colère et n'est l'ami de personne : tel est ici le caractère de l'homme inférieur.

» L'homme inférieur est celui, qui repousse les amis et qui, en doute de lui-même, ne croit pas à la justice des autres. 1,277—1,278.

» Que l'homme, s'il désire la prospérité de lui-même, honore les gens supérieurs, et, en temps opportun, les moyens ; mais que jamais il n'honore les inférieurs.

» Celui-ci obtient de ses continuels efforts la richesse par sa force, sa science, son courage ; mais il n'obtient pas l'éloge convenablement et ne s'élève pas à la conduite des hommes éminents par la naissance. » 1,279—1,280.

Dhritarâshtra lui dit :

« Les Dieux très-instruits, qui sont continuellement placés dans le juste et l'utile, portent envie aux grandes naissances. Je t'adresse, Vidoura, cette question : quelles sont les naissances éminentes ? » 1,281.

« La pénitence, la répression des sens, la science du Dieu irrévélé, la richesse, les sacrifices saints, les mariages purs et la nourriture sans cesse donnée, répondit Vidoura ; ceux, dans lesquels vivent convenablement ces sept qualités, ont des naissances éminentes. 1,282.

» Distinguées sont les orignes de ceux, qui ne sont pas troublés, parce que leur naissance ne s'est pas accomplie suivant leurs vœux, qui, grâce à l'âme, cultivent la vertu, qui, abandonnant le faux, désirent dans leur famille une gloire éclatante. 1,283.

» Les naissances tombent à de basses familles par l'inconstance, les mauvais mariages, la destruction des Védas et le mépris du devoir. 1,284.

» Les naissances descendent en de basses familles, si l'on ravit ce qui appartient à un brahme, si l'on détruit les richesses des Dieux et si l'on méprise un brahme.

» Les naissances tombent en de basses familles par le mépris (1) fait des brahmes, par la calomnie jetée sur eux et par le vol d'un objet confié. 1,285—1,286.

» Les familles opulentes en vaches, substantiellement, individuellement, mais inférieures suivant la caste, ne sont pas comptées au nombre des familles. 1,287.

» Cependant les familles, qui ne sont pas inférieures, suivant la caste, entrent dans le nombre des familles, quoiqu'elles aient peu de richesse, et retirent une grande renommée. 1,288.

» L'homme garde-t-il de toutes ses forces les observances de sa caste, il tend, il s'élève à la richesse. Quiconque n'est pas détruit, il est détruit, suivant sa caste, et quiconque est tué, il meurt, selon sa caste. 1,289.

» Les vaches, les bestiaux, les chevaux, l'agriculture, une bien grande abondance n'élèvent pas les familles, qui sont basses de caste. 1,290.

» Qu'un ennemi de notre famille ne soit jamais le ministre du roi ; *que celui-ci ne fasse point asseoir dans ses conseils* un ravisseur du bien d'autrui, un homme nuisant à ses amis, morose, menteur, qui mange avant ses hôtes, les Mânes et les Dieux. 1,291.

» Que l'homme, qui ensemencera nos champs, ne s'en aille pas converser avec celui, qui haïra nos brahmes, et de qui le sang de nos brahmes a rougi les mains. 1,292.

(1) Le texte porte *pari vât*; il y a là évidemment une syllabe tombée : laquelle? Je lis le mot entier *paribhavât*.

» Ne retranchons jamais dans nos maisons pour les gens vertueux ces choses : les herbes, la terre, l'eau et une parole aimable, qui est la quatrième faveur. 1,293.

» Qu'elles soient apportées avec le plus grand respect, monarque à la grande science, et qu'elles préludent au bon accueil des hommes vertueux, occupés de saintes affaires. 1,294.

» Un char léger n'est pas capable, sire, de supporter une lourde charge, comme les autres voitures (1) ; de même, les hommes nés en de grandes familles sont doués de manière à porter de grands fardeaux : il n'en est pas ainsi des autres hommes. 1,295.

» Un ami est celui, de qui on n'a point à redouter la colère ; un ami est celui, qu'il faut secourir avec sollicitude : respirez dans le sein d'un ami, comme auprès d'un père. Différentes sont les simples liaisons. 1,296.

» Un ami dévoué, quel qu'il puisse être et si insignifiant soit-il, s'il vit avec les sentiments d'un ami, est un point d'appui. 1,297.

» L'homme à l'âme inconstante, sans respect pour les vieillards, et de qui l'esprit se meut dans le trouble, n'est pas toujours certain des amis, qu'il embrasse. 1,298.

» Les richesses de surmonter l'homme soumis au pouvoir des sens, qui n'est pas maître de soi-même, qui a l'âme mobile, comme des cygnes dans un lac desséché.

» Ils s'irritent sans cause, ils favorisent sans raison : ce caractère des gens vicieux, ressemble au nuage inconstant. 1,299—1,300.

(1) *Mahidja*, qui manque aux dictionnaires, mais dont la signification est évidemment celle d'un *chariot à traîner de pesantes charges*.

» Les amis ingrats ne sont pas respectés : ils n'ont pas de succès : après leur mort, les carnassiers ne veulent pas même manger leurs corps. 1,301.

» Qu'un homme honore ses amis, soit dans la bonne. soit dans la mauvaise fortune. Celui, qui ne demande pas, ignore la faiblesse ou la force de ses amis. 1,302.

» La beauté tombe de sa fraîcheur (1), la force déchoit de sa puissance (2), la science tombe de son excellence (3), on va de la santé (4) à la maladie. 1,303.

» Le corps est tourmenté par le chagrin de ce qu'il ne peut obtenir : les ennemis s'*en* réjouissent. Ne mets pas ton âme dans le chagrin. 1,304.

» L'homme meurt et il renaît, il décroît et il s'augmente, il s'en va et il revient, il est dans le chagrin et il est consolé (5). 1,305.

» Le plaisir et la peine, l'être et le non-être, le gain et la perte, la vie et la mort ; chaque être subit tour à tour chacune de ces choses : aussi le sage ne s'en réjouit ni ne s'en afflige. 1,306.

» A mesure que s'accroissent les six organes mobiles de nos sens, la pensée d'un individu coule de l'un et de l'autre, telle qu'une aiguière fêlée laisse continuellement échapper l'eau. » 1,307.

« Ces fonctions de roi, que je remplis mal, interrompit Dhritarâshtra, sont comme un feu, renfermé dans un arbre ; elles conduiront à leur perte dans un combat mes fils insensés. 1,308.

(1—2—3—4) *Santâpa*, qui a évidemment par ce passage d'autres significations que celles de nos dictionnaires.

(5) *Çotchyétaitcha*, mais cela paraît une erreur ; la correction exige *çotchyétaina*.

» Mon âme est sans cesse troublée ; *oui!* toute mon âme est continuellement troublée. Dis-moi, prince à la haute sagesse, en quel lieu n'existe pas la crainte. »

Vidoura lui répondit :

« Je ne vois pas, monarque sans péché, que tu puisses trouver la tranquillité ailleurs que dans la science et la pénitence, ailleurs que dans la compression des sens, ailleurs que dans le renoncement à la cupidité.

» L'homme chasse la crainte par l'intelligence, il acquiert la grandeur par la pénitence, il obtient la science par l'obéissance à son gourou et la placidité par l'absorption en Dieu. 1,309—1,310—1,311.

» Délivrées de l'amour et de la haine, mais sans avoir pu s'élever jusqu'à la vertu de l'aumône, sans avoir pu monter jusqu'à la vertu des Védas, les âmes sauvées errent çà et là en ce bas monde. 1,312.

» Le bonheur de l'homme augmente à la fin d'une lecture bien faite, d'un combat bien soutenu, d'une bonne action bien exercée, d'une pénitence bien pratiquée.

» Arrivés sur leurs couches aux riches tapis, les hommes, relâchés dans leur devoir, n'y trouvent jamais le sommeil ; ils ne goûtent pas la volupté sur le sein des femmes ; ils ne sont pas loués, sire, par les brahmes ni les ménestrels. 1,313—1,314.

» Les vicieux ne tendent pas au devoir ; le plaisir ici-bas est ignoré des vicieux ; les vicieux ne se donnent pas de dignité ; les vicieux ne désirent pas la paix. 1,315.

» Un mot convenable d'eux n'a pas d'agréable saveur ; ils n'arrivent jamais au gain : il n'existe pour les vicieux, Indra des hommes, aucune autre voie première que la perte. 1,316.

» L'état prospère convient dans un troupeau de vaches, la pénitence convient dans un brahme ; la mobilité est faite pour la femme, la crainte sied dans un parent.

» Des fils nombreux, déliés, égaux, serrés l'un contre l'autre, sont capables de supporter de grandes fatignes à cause de leur nombre : c'est une image des gens de bien. 1,317—1,318.

» Tes parents, fils de Bharata, ressemblent à des tisons : réunis, ils jettent des flammes, Dhritarâshtra ; séparés, ils s'en vont en fumée. 1,319.

» Les héros tombent, Dhritarâshtra, comme un fruit mûr de son pédoncule dans les brahmes, dans les femmes, dans les parents et dans les vaches. 1,320.

» Un grand arbre vigoureux, bien enraciné, mais né isolément, est brisé dans un instant avec violence, par le milieu du tronc, au souffle du vent. 1,321.

» Mais les arbres, par groupes, réunis, fortement attachés par les racines, supportent les vents les plus impétueux, grâce à leur mutuel appui. 1,322.

» Ainsi, les ennemis pensent qu'un homme, fût-il doué de qualités, s'il est isolé, est comme un arbre né à part, que le vent peut jeter à bas. 1,323.

» Les parents croissent, tels que des lotus dans un lac, en s'appuyant les uns sur les autres, et *tombent*, faute d'un appui mutuel. 1,324.

» On ne doit mettre à mort, ni les brahmes, ni les vaches, ni les parents et les disciples, ni les femmes, ni ceux, qui mangent de notre nourriture, ni ceux, qui viennent demander merci ! 1,325.

» Il n'est pas une vertu quelconque dans un homme, s'il n'a pas de fortune. Que la félicité, sire, t'arrive en

l'absence des maladies, car les malades ressemblent à des morts. 1,326.

» Le katouka n'est pas causé par une maladie, mais il produit le mal de tête : ce qui est lié au péché est âpre, corrosif, brûlant. Les vicieux ne boivent pas ce qui est la boisson des vertueux. Étouffe ton ressentiment et calme-toi, puissant monarque (1). 1,327.

» Ceux, qui sont tourmentés par les maladies, ne s'inquiètent pas des fruits; les choses, qui font impression sur les sens, ne leur envoient point la vérité. Les malades, en proie à la souffrance, sont insensibles aux plaisirs et aux jouissances des richesses. 1,328.

» Jadis, ces mots ont été prononcés, quand tu vis Draâupadî perdue au jeu, sire : « Tu n'as point suivi ma parole! Qu'on empêche Douryodhana! » Les doctes s'abstiennent de la tricherie dans Yachavatî (2). 1,329.

» Si cette armée n'est pas empêchée par la douceur (car il faut promptement honorer la vertu), une fortune destructive, suscitée par des hommes doux, toute attentive à des choses cruelles, visitera tes fils et tes petits-fils. 1,330.

» Que les Dhritarâshtrides conservent les Pândouides, et que tes fils soient défendus par les fils de Pândou! Amis et ennemis, qu'un même sentiment les unisse! Que les enfants de Kourou vivent au sein de l'abondance et du bonheur sous l'empire d'un seul et même devoir. 1,331.

» L'ivresse t'égare aujourd'hui au milieu des Kou-

(1) On n'a pas oublié cette stance, que nous avons déjà vue précédemment.

(2) Que signifie ce bout de vers? N'est-ce pas une intrusion du copiste?

rouides : la famille de Kourou est soumise à ta volonté, Adjamîtha. Défends les vigoureux fils de Prithâ, consumés par leur habitation dans les bois. Que ta gloire, mon fils, les protége ! 1,332.

» Réconcilie, monarque des hommes, les enfants de Kourou avec les fils de Pândou : que tes ennemis n'affectent pas ce moment opportun. Les Pândouides, Indra des mortels, sont tous établis dans la vérité : fais-y asseoir *également* Douryodhana *avec eux.* » 1,333.

L'orateur de poursuivre en ces termes :

« Manou, le fils de l'Être-existant-par-lui-même, désigna, Indra des rois, les dix-sept espèces d'hommes, qui suivent, fils de Vitchitravîrya, et qui frappent l'air de leurs poings. 1,334.

» Il avait commencé par dire l'état de sa santé à Martchî, le roi des Dânavas, qui inclinait son arc et prenait l'extrémité insaisissable de ses *divins* pieds : 1,335.

« Celui, qui gouverne ce qui ne peut être gouverné ; celui, qui vit dans la joie ; celui, qui aime immodérément son ennemi ; celui, qui protége les femmes et mange le fruit de leurs plaisirs ; celui, qui demande ce qu'il ne faut pas demander, et qui s'en fait une gloire ; 1,336.

» L'homme connu, qui fait ce qui n'est point à faire ; le faible, qui a des inimitiés continuelles avec le fort ; celui, qui parle à des gens qui ne le croient pas ; celui, qui aime, souverain des hommes, ce qui n'est pas aimable ; 1,337.

» Le beau-père, qui songe à des plaisanteries avec sa bru, l'amant de l'honneur, qui a fléchi dans une habitation commune avec sa bru ; celui, qui ensemence le champ d'autrui ; celui, qui calomnie outrageusement une femme ; 1,338.

» Celui, qui, ayant reçu, dit : « Je ne me souviens pas ! » celui, qui, cédant à une sollicitation, en tire vanité ; celui, qui apporte le courage à un méchant : voilà seize *misérables*, que des mains saisissantes comme des cordes entraînent dans les enfers. 1,339.

» Le devoir sera cultivé suivant le monde, où vit l'homme, et selon la manière, dont il vit. L'homme aux mœurs hypocrites doit marcher, accompagné de l'hypocrisie, mais l'homme aux mœurs honnêtes sera recherché par l'homme honnête. 1,340.

» La vieillesse détruit la beauté, la constance est détruite par l'espérance, la vie par la mort ; la calomnie tue la culture de la vertu, l'amour tue la pudeur, l'hommage rendu aux gens indignes étouffe la bonne conduite, la prospérité est tuée par la colère, et tout est détruit par l'arrogance (1). » 1,341.

« L'homme vit cent années, disent tous les Védas. Quoique ces *livres* parlent ainsi, reprit Dhritarâshtra, l'homme n'obtient pas cette durée de son existence. Quelle en est la cause ? » 1,342.

« L'excès de l'arrogance, lui répondit Vidoura, les paroles injurieuses, l'avarice, la colère, ne prendre conseil que de soi et le mal fait à ses amis : voilà, sire, les six causes. 1,343.

» Les épées même acérées abrégent l'existence des êtres incorporés ; ces choses tuent les hommes : ne te donne pas cette mort, s'il te plaît. 1344.

» Celui, qui s'approche de l'homme plein de confiance

(1) Cette stance revient ici pour la seconde fois ; on peut voir la première au çloka 789.

en ses épouses, celui, qui se glisse vers la couche de son gourou, le mari d'une femme de basse condition et le brahme, adonné aux liqueurs, fils de Bharata, 1,345.

» L'émissaire, destructeur des observances, exécuteur des ordres envoyés aux brahmes, celui, qui donne la mort aux malheureux suppliants : tous ces gens sont égaux à l'assassin d'un brahme. Te mets-tu en contact avec eux, il faudra faire une expiation : ainsi, l'avons-nous ouï dire. 1,346.

» Le sage, qui saisit bien les paroles, qui sait la politique, qui ne nuit à personne, qui est habile en des choses de sens différent, éloquent, véridique, reconnaissant et doux, s'élève au Swarga. 1,347.

» Un homme, qui vous dise toujours, sire, des choses agréables, est facile à trouver ; mais il est difficile de rencontrer un homme, qui veuille dire ou entendre une chose, qui déplaît, mais qui est convenable. 1,348.

» Qu'un roi se donne pour associé l'homme, qui, marchant droit à son devoir, sans regarder ce qui plaît ou déplaît à son maître, lui dit une chose désagréable, mais convenable. 1,349.

» Il faut sacrifier un homme pour une famille, une famille pour un village, un village pour toute une campagne et toute la terre pour son âme. 1,350.

» Qu'il achète des richesses avec l'infortune, qu'il achète une épouse avec ses richesses ; mais qu'il n'hésite jamais à racheter son âme, fût-ce au prix de ses richesses, fût-ce au prix de son épouse même. 1,351.

» On a vu le jeu dans le Kalpa antérieur jeter la guerre au milieu des hommes : un sage ne cultivera donc jamais le jeu, fût-ce par simple divertissement. 1,352.

» Cette parole de contradiction, qui fut dite par moi, sire, au temps du jeu, ne sied point ici et tu n'approuves pas, fils de Vitchitravîrya, ce langage convenable, qui est comme le remède pour ta maladie. 1,353.

» Vaincras-tu les Pândouides, ces paons aux queues opulentes avec de *faibles* corbeaux, tes Dhritarâshtrides ? Tu as abandonné les lions, mais, au temps venu, tu pleureras, sire, en secret tes chacals ! 1,354.

» Les serviteurs, mon fils, ont confiance dans un maître, qui n'est pas toujours en colère, qui a des serviteurs dévoués, qui a mis son amour dans le bien; et jamais ils ne l'abandonnent dans les infortunes. 1,355.

» Qu'il veuille s'emparer, ou d'un royaume, ou d'une richesse, dont jadis il n'était pas en possession, sans empêcher la conduite des serviteurs ; en effet des ministres aimés, mais trompés, gênés dans leur action, mal récompensés, ont abandonné leur *maître*. 1,356.

» Examinez d'abord les choses, que vous avez à faire, et prenez une conduite assortie dans la recette et la dépense. Choisissez ensuite des associés convenables ; car les affaires difficiles se manient avec des associés convenables. 1,357.

» L'homme, qui, une fois connus les desseins de son maître, s'occupe avec diligence de ses affaires, ne dit que des choses utiles, se montre plein de dévouement, noble, connaissant la force, est comme une âme remplie d'activité. 1,358.

» Mais quiconque ne tient nul compte de la parole, et, orgueilleux de sa science, orateur de choses funestes, résiste à l'ordre donné, il faut promptement abandonner un tel serviteur. 1,359.

» On dit qu'un serviteur est celui, qui possède ces huit qualités : s'il est actif, fécond, expéditif, sensible, délicat, incorruptible, harangueur de paroles généreuses, et s'il est sorti d'une famille douée d'une bonne santé.

» Qu'un homme, s'il est prudent, n'aille jamais avec confiance au crépuscule dans la maison d'un autre ; qu'il ne se tienne pas la nuit caché dans une cour, et ne porte pas ses désirs sur la femme aimée d'un roi. 1,360-1,361.

» N'entrez pas dans le secret d'une société vile, formée en conseil, assemblée pour délibérer. Ne dites jamais : « Je n'ai pas confiance en toi ! » mais fondez l'excuse sur une autre cause. 1,362.

» Il faut éviter les procès avec ces huit espèces de gens : un monarque injurieux, une courtisane, le serviteur d'un roi, un fils, un frère, des veuves, des enfants mineurs, un homme, qui vit de l'armée et de qui le pouvoir est élevé. 1,363.

» Huit qualités, mon fils, jettent du lustre sur l'homme : la science, une noble extraction, les Védas, la répression des sens, l'énergie, la tempérance, l'aumône suivant ses facultés, et la reconnaissance. 1,364.

» Ces huit qualités, mon fils, environnées d'une haute dignité, ont pour solide base une seule qualité. Lorsqu'un roi use de bons traitements à l'égard des hommes, c'est alors que cette qualité seule soutient les précédentes.

Dix qualités suivent les ablutions : la force, la beauté, une belle voix, la propreté, la douceur du toucher, l'odeur, la pureté, la grâce, la délicatesse et les plus jolies des femmes. 1,365—1,366.

» Six qualités suivent l'homme tempérant : la santé, une vie longue, la force et le plaisir. Un fils sain lui est

donné, et personne ne lui jette ce reproche : « C'est un mangeur éhonté ! » 1,367.

» Que ton palais soit fermé à l'homme au caractère dégradé, au gros mangeur, à celui, qui est en haine au monde, à celui, qui est plein de fourberies, au cruel, à celui, qui est ignorant des temps et des lieux, à celui, qui est vêtu d'une manière ignoble. 1,368.

» N'allez jamais dans vos plus grandes misères à l'ingrat, au brutal, à celui, qui nourrit de longues inimitiés, à l'avare, à l'injurieux, à l'habitant des bois ignorant, au frauduleux, à l'arrogant digne de mépris. 1,369.

» Ne fréquentez pas ces six espèces d'hommes, ils sont bas : celui, qui est vain de sa loquacité, celui, qui n'a point abandonné ses passions, celui, qui n'a pas un dévouement solide, celui, de qui les mensonges sont continuels, le négligent à l'excès, l'homme aux actions tourmentées. 1,370.

» Des affaires, qui ont pour lien des associés, et des associés, qui ont pour lien des affaires : sans ces deux liens mutuels, vous ne réussirez, ni de l'un ni de l'autre côté. 1,371.

» Lorsqu'il a engendré des fils, qu'il s'est affranchi de ses dettes, qu'il a suivi pour sa famille une certaine profession et qu'il a établi convenablement tous ses fils, l'homme peut désirer de se faire anachorète. 1,372.

» Qu'il fasse alors ce qui est bon pour tous les êtres et ce qui doit apporter le bonheur à son âme : en effet, c'est la racine dans Içwara pour la perfection de toutes les choses. 1,373.

» D'où viendrait la crainte de manquer des subsistances à l'homme, qui a choisi pour ses résolutions l'intelligence,

la puissance, la splendeur, la vérité et l'effort? 1,374.

» Vois quelles fautes tu vas commettre dans cette guerre avec les fils de Pândou, qui mettrait dans l'effroi les Dieux mêmes, Çakra à leur tête. Cette habitation de trouble dans une hostilité continuelle avec tes neveux, est la perte de ta gloire et la joie de tes ennemis. 1,375.

» La colère de Bhîshma et la tienne, et celle de Drona, semblable à Indra lui-même, et le courroux du monarque Youddhishthira détruiront cette terre, comme si la planète Swéta grossie tombait dans le ciel obliquement. 1,376.

» Tes cent fils, et Karna, et les cinq Pândouides châtieront entièrement cette terre, enveloppée dans la robe des mers. 1,377.

» Les Dhritaràshtrides sont réputés une forêt, dont les Pândouides sont les tigres : n'arrache pas la forêt des tigres, sire ; que les tigres ne périssent pas hors du bois (1). 1,378.

» Sans tigres, il n'y aurait donc pas de bois, et, sans bois, il n'y aurait pas de tigres. Les tigres conservent la forêt, et la forêt conserve les tigres (2). 1,379.

» De même que les hommes à l'âme vicieuse ne veulent pas reconnaître les qualités éminentes des autres, ainsi désirent-ils savoir qu'ils sont dépourvus de qualités. 1,380.

» Que l'homme, s'il aspire à une extrême perfection dans une affaire, s'élève dès le commencement au devoir ; car une affaire ne s'écarte pas du devoir, comme l'ambroisie ne quitte pas le monde du Swarga. 1,381.

» L'état naturel d'une chose et le changement, tout cela est bien connu de celui, qui cesse de livrer son

(1—2) Ces idées ont déjà paru aux stances 862 et 863.

âme au vice et qui prend domicile dans la vertu. 1,382.

» Quiconque, suivant les circonstances, cultive le juste, l'utile et l'agréable, obtient de goûter ici-bas et dans l'autre monde l'agréable, l'utile et le juste. 1,383.

» Quiconque réprime, au moment qu'elle s'élève, la fougue de la colère et de la joie, est convenable pour la prospérité, sire, et son esprit ne s'évanouit pas dans les infortunes. 1,384.

» La force des hommes est toujours de cinq espèces : écoute-moi ! La force, qui réside en ses bras, est dite assurément la moindre de ces forces. 1,385.

» L'acquisition d'un ministre est, s'il te plaît, nommée la deuxième force : les sages appellent une troisième force l'acquisition des richesses. 1,386.

» La force innée, que l'homme tient de son père et de ses ayeux, cette noble force, est commémorée, sire, comme la quatrième. 1,387.

» La force, par laquelle toutes les choses sont embrassées, fils de Bharata, est dite la force de la science : c'est la plus excellente de toutes. 1,388.

» L'homme, qui obtient la supériorité sur la grande inimitié d'un *autre* homme, ne doit pas s'abandonner à la confiance, en disant : « Je suis loin ! » quand il a engagé sa guerre avec lui. 1,389.

» Quel homme instruit peut mettre sa confiance dans la vie, dans les jouissances, en des ennemis puissants par leur lecture, dans les serpents, dans les rois et dans les femmes ? 1,390.

» Pour l'homme, que la flèche de la science a frappé, il n'y a, pour le guérir, ni médecine, ni simples, ni formule, accompagnant l'oblation de beurre clarifié, ni

prières, ni invocations des Védas, ni remèdes les plus efficaces. 1,391.

» L'homme ne doit mépriser, ni un serpent, ni le feu, ni un lion, ni un fils de famille ; car ils ont tous, enfant de Bharata, une puissance extrême. 1,392.

» Le feu est une grande force dans le monde; il se tient caché dans les arbres ; il ne consume point l'arbre, tant que les autres ne l'ont pas allumé. 1,393.

» Quand ce feu est allumé en des arbres, violemment agités, il consume bientôt, par sa puissance, et l'arbre, et toute la forêt même. 1,394.

» Tels naissent dans une famille des fils, qui ont une force semblable à celle du feu : ils sont inertes, ils sont vides de formes, comme le feu, qui sommeille dans le bois.

» Toi, avec tes fils, tu es l'image des lianes ; mais les fils de Pândou sont regardés comme de solides shorées. Les lianes ne croissent jamais, si elles ne s'appuient sur de grands arbres. 1,395—1,396.

» Roi, fils d'Ambikâ, tu es une forêt avec tes fils : sache, mon ami, que les Pândouides en sont les lions. Privée de ses lions, le bois périrait, et les lions eux-mêmes périraient sans la forêt. 1,397.

Vidoura, continuant de parler en ces termes :

» Les souffles de l'existence s'envolent en haut. A l'approche des jeunes gens, le vieillard les accueille en se levant de son siége et rendant le salut. 1,398.

» Ayant donné un siége à l'homme vertueux, qui arrive, ayant apporté de l'eau, ayant lavé ses pieds, l'ayant interrogé sur l'état de son plaisir, lui ayant dit soi-même comment il se porte, que le sage lui offre ensuite de la nourriture, les yeux fixés sur lui. 1,399.

» Les vénérables ont dit infortunée par la crainte, l'avarice ou la misère la vie de l'homme, dans la maison duquel un prêtre ne reçoit pas l'eau, un bassin de lait et la terre. 1,400.

» Un médecin, un extracteur de flèches, un infracteur de ses vœux, un voleur, un cruel, le buveur de liqueurs spiritueuses, l'assassin d'un brahme, un homme, qui vit de l'armée ou qui a vendu les Védas, fût-il un hôte extrêmement aimable, n'est pas digne de l'eau. 1,401.

» Il ne faut vendre, ni le sel, ni un aliment cuit, ni le caillé, ni le lait, ni le miel, ni l'huile, ni le beurre clarifié, ni la viande, les racines et les fruits, ni les légumes, le sang, la moëlle et les poudres, quelle qu'en soit l'odeur.

» Ce mendiant, libre de passions, qui regarde la nourriture comme égale aux pierres et à la glèbe, sur qui le chagrin a perdu toute puissance, pour qui la paix et la guerre ne sont que des mots, qui est mort au blâme et à l'éloge, qui abandonne ce qui plaît et déplaît, est comme un étranger sur la terre. 1,402—1,403.

» Celui, qui fait sa nourriture des légumes, de l'ingouda, des racines et du riz naturel, de qui l'âme est parfaitement comprimée, qu'il faut interroger sur les choses du feu sacré, qui habite dans un bois, qui est sans négligence pour ses hôtes et qui porte vertueusement son fardeau : voilà l'ascète. 1,404.

» A-t-il offensé des personnes intelligentes, qu'un homme ne se rassure pas avec cette pensée : « Je suis loin ! » Les personnes intelligentes ont deux longs bras, avec quoi elles peuvent nuire à ceux qui leur font du mal. 1,405.

» Ne vous fiez pas à l'homme méfiant ; ne vous fiez pas

trop à l'homme, qui vous donne sa confiance. Une crainte, qui naît de la confiance, en coupe les racines. 1,406.

» Une épouse cachée, il n'y a personne qui vous l'envie; celui, qui n'a que des paroles aimables à la bouche, y trouve sa part; le délicat, qui débite des douceurs aux femmes, ne tombe jamais sous leur puissance. 1,407.

» Dans les maisons, les lampes sont *très*-saintes, très-respectables, il faut les honorer. Les femmes sont dites les *Déesses* Çrî d'une maison, il faut donc les y conserver avec le plus grand soin. 1,408.

» Que l'*homme* donne le gynœcée à son père, qu'il *lui* donne l'égalité avec soi-même dans les soins du troupeau, qu'il donne à sa mère un siége élevé, qu'il aille lui-même au labourage. 1,409.

» Qu'il traite avec honneur par ses domestiques l'homme, qui s'occupe du commerce, le brahme par ses fils, le feu par les eaux, le kshatrya suivant les Védas, et le fer par la pierre, d'où il est sorti. 1,410.

» La splendeur des personnes, disséminée partout, s'éteint dans le sein de leurs mères; et les gens de bien naissent dans une bonne famille avec une lumière semblable au feu. 1,411.

» Ils sont d'abord vides de formes, inactifs comme le feu, qui sommeille dans le bois. Ceux, qui sont au-dehors ou au milieu ne connaissent pas ce mystère. 1,412.

» Un roi, qui promène ses yeux partout, jouit longtemps du souverain pouvoir; il ne parle pas avant d'agir, mais il montre les choses, quand elles sont faites. 1,413.

» Il monte sur les flancs d'une montagne, ou il entre dans le secret de son palais, et le mystère n'est pas rompu sur les affaires de l'agréable, de l'utile et du juste. 1,414.

» Que le secret soit (1) ici déposé dans un bois ou dans un lieu solitaire. Que le fils de Bharata veuille bien ne pas confier à ses ennemis un secret d'une suprême importance. 1,415.

» Le régent de la terre ne choisira jamais pour ses ministres, sans les avoir éprouvés, un ami ignorant, ou même un savant, qui n'est pas maître de lui-même.

» Le désir des richesses dans un ministre l'*empêche* de conserver un secret : les membres du conseil savent toutes ses affaires, comme si *elles étaient* faites.

1,416—1,417.

» Qu'un monarque soit le plus vertueux des rois dans l'agréable, l'utile et le juste. Un roi, de qui les secrets sont cachés, arrive au comble de ses vœux, il n'y a aucun doute. 1,418.

» Quiconque suit par erreur des affaires blâmées, est précipité par la chûte d'elles et tombe de sa vie même.

» Commencer des affaires vantées cause du plaisir; mais ne pas les avoir commencées est jugé même donner ensuite du chagrin. 1,419—1,420.

» L'homme, qui n'a point les qualités d'une personne instruite, n'est pas digne d'entendre un secret, comme le brahme, qui n'a pas lu les Védas, n'est pas digne de *célébrer* le Çrâddha. 1,421.

» La terre, sire, n'est pas dépendante du roi, qui a un caractère méprisé, de qui l'âme ne connaît pas les six qualités de l'administration royale, et qui sait tuer l'accroissement de ses états. 1,422.

» Cette terre dépend du roi, qui a dans son âme un

(1) Littéralement : *est déposé*.

trésor de confiance, qui voit par lui-même toutes les affaires, de qui la joie et la colère ne sont jamais vaines.

» Que le maître de la terre soit content d'une ombrelle d'un seul nom; qu'il abandonne les richesses aux serviteurs, qu'il ne soit pas seul le ravisseur de tout.

1,423—1,424.

» Le brahme parle avec un brahme, le mari parle avec son épouse, le monarque parle à son ministre, le roi même parle à un roi. 1,425.

» Que l'ennemi, tombé sous ta puissance et mis au rang des condamnés à mort, ne soit pas délivré. Que l'humilié fasse sa cour, et, si la force ne te manque pas, frappe celui, qui mérite la mort. 1,426.

» Sa vie, si vous l'épargnez, ne tarde pas à enfanter la crainte. Il faut enchaîner avec effort sa colère à l'égard des Dieux, des rois, des brahmes, des vieillards, des enfants et des malades. Que l'homme instruit s'abstienne des contestations infructueuses soutenues par l'ignorant.

1,427—1,428.

» Il obtient *ainsi* la gloire dans le monde et n'est pas attelé au joug de l'infortune. Telles que les femmes ne désirent pas un eunuque pour époux, de même ne désire-t-on pas avoir pour maître l'homme, de qui la bienveillance est sans fruit et la colère est elle-même insignifiante. L'intelligence n'est pas vouée au gain des richesses, ni la folie à la pauvreté. 1,429—1,430.

» Le savant seul et non un autre connaît l'histoire de la révolution du monde. L'ignorant, fils de Bharata, méprise toujours les vieillards de l'âge, du caractère, de la science, les vieillards de l'intelligence, les vieillards, sortis des richesses. Les malheurs conduisent bientôt à une

conduite ignoble, vicieuse, ignorante, calomniatrice, à une parole méchante et courroncée. L'approbation de la loi produit l'aumône et la franchise.

1,431—1,432—1,433.

» Les choses vraies et la parole attentive attirent convenablement. L'homme droit, sensible, reconnaissant, habile, non trompeur, obtient une suite, en dépit même de la perte de ses trésors. La fermeté, la placidité, la répression des sens, la pureté, la miséricorde, la douceur dans les paroles, l'absence de mal envers ses amis : voilà sept qualités, qui sont comme des bois *dans le foyer* de la prospérité. L'homme sans héritage, sans pudeur, à l'âme méchante, ingrat : il faut éviter dans le monde, souverain des mortels, la compagnie d'un tel individu, le dernier des hommes ! Le plaisir ne sommeille pas dans la nuit, comme le serpent dans une maison.

1,434—1,435—1,436—1,437.

» Si un coupable parle contre un innocent, placé entre lui et la *vérité*, la faute de ce méchant, fils de Bharata, est égale à celle de manquer de soins envers les troupeaux. 1,438.

» Qu'un homme ait continuellement recours à la bienveillance des Dieux. Les richesses, qni appartiennent à des femmes et à des époux négligents, celles, qui sont attachées à des gens ignobles, sont exposées toutes au danger. Là, où c'est une femme, un joueur, un enfant, qui gouverne, elles se plongent nécessairement à leur perte, sire, comme le jet d'une pierre dans un fleuve. Les hommes puissants en des projets, que les passions (1),

(1) *Sorte, différence, supériorité*, terme de logique, figure de rhétorique,

n'ont pas inspirés, je les estime des docteurs, fils de Bharata; car les désirs appartiennent aux passions. L'homme, que vantent les joueurs, que vantent les danseurs, que vantent les courtisanes, ne peut dire qu'il est vivant. Tu as abandonné les Pândouides à la force sans mesure, aux arcs incomparables, et tu as confié, Bharatide, une grande souveraineté à Douryodhana; mais tu le verras bientôt renversé de son *pinacle*, comme le fut des trois mondes Bali, égaré par l'ivresse de la domination. » *(De la stance* 1,439 *à la stance* 1.445.*)*

« Cet homme, qui n'est pas le maître de l'être et du non-être, est comme une femme de bois, de qui les membres agissent par un fil, répondit Dhritarâshtra; Dhâtri l'a mis sous la dépendance du Destin. Parle-moi donc, je suis tout oreille. » 1,446.

« Vrihaspati, prononçant un discours hors de saison, fils de Bharata, vit sa pensée méconnue, dit alors Vidoura, et sa parole méprisée. 1,447.

» L'un est ami de l'aumône, un autre est ami de la parole, on est ami d'un troisième, qui est le partisan de la force, racine du conseil. 1,448.

» La haine ne doit pas environner le vertueux, l'homme intelligent et le docteur. L'amour est dû aux belles choses, la haine aux vicieuses. 1,449.

» Douryodhana était à peine né, sire, quand je te fis entendre ce discours : « Abandonne ton fils; tu sauves tes cent fils, en renonçant à lui seul; tu perds, en le gardant, tes cent fils. 1,450.

sont toutes les significations du mot *viçésha;* aucune ne peut convenir ici : c'est donc un mot à étudier.

» Il ne faut pas regarder comme un grand accroissement une chose, qui amène la perte avec elle, ni comme une grande perte un mal, qui porte l'accroissement avec lui. 1,451.

» On ne doit pas appeler un dommage la chose, qui vous apportera l'accroissement ; c'est la chose, qui, obtenue, amène ici la perte d'un grand nombre, qu'on doit appeler un malheur. 1,452.

» Quelques-uns sont riches de vertus, d'autres sont grands par les richesses : abandonne, Dhritarâshtra, ceux, qui, grands par les richesses, sont dépourvus de bonnes qualités. » 1,453.

« Tout ce que tu me dis est plein de majesté ; on l'estime pour la science, reprit Dhritarâshtra ; mais je ne puis abandonner mon fils, d'où me vient le devoir et la victoire ! » 1,454.

« L'homme, qui est infiniment riche de qualités, repartit Vidoura, n'est jamais doué de modestie. Il méprise le blâme de tous les êtres, fût-il même le plus délicatement présenté. 1,455.

» Ceux, qui se complaisent dans les reproches des autres, s'efforcent de s'opposer un mutuel obstacle, et, toujours en guerre, de susciter des peines à autrui.

» On est coupable de voir seulement les personnes, de qui la société est un très-grand danger. C'est une grande faute que de recevoir *d'eux* des richesses, c'est un grand péril que de *leur* en donner. 1,456—1,457.

» On blâme une co-habitation faite avec ces gens pervers, pleins de désirs, sans pudeur, qui ont le caractère de la division et que l'on appelle des pécheurs. 1,458.

» Fuyez les hommes, unis avec les autres grands dé-

fants. Il n'y a pas de plaisir dans une amitié, qui existe avec un homme vil. 1,459.

» La joie, qui est dans le fruit, l'agrément, qui est dans l'amitié : tout s'éteint. *Un homme de bien* s'efforce d'aller au-devant du blâme, il déploie son zèle pour l'étouffer.

» A-t-il commis, par erreur, une petite offense, il n'obtient pas un instant de tranquillité. Le sage, heureux d'avoir pu entendre l'homme docte avec intelligence, évite de bien loin toute société avec de tels gens vils, cruels, aux âmes imparfaites. Quiconque assiste ses parents, le pauvre, le malheureux, le malade, goûte une félicité infinie et voit s'accroître ses troupeaux et ses fils. Tout homme, qui désire le bonheur de soi-même, doit enrichir ses parents. 1,460—1,461—1,462—1,463.

» Eh bien! Indra des rois, travaille donc à rendre ta famille heureuse! Quiconque traite avec amitié ses parents est environné du bonheur. 1,464.

» On doit conserver ses parents, fussent-ils même sans vertus, éminent Bharatide; à plus forte raison, des parents pleins de bonnes qualités, et qui espèrent en ta bienveillance. 1,465.

» Exerce donc ta faveur à l'égard des héroïques Pândouides, souverain des hommes ; donne-leur, digne monarque, certains villages pour leur subsistance. 1,466.

» Ainsi, tu obtiendras la renommée dans le monde, noble souverain. Il faut que ta vieillesse, mon ami, sache imposer l'ordre à tes fils. 1,467.

» Je dois te dire ce qui peut t'être utile. Sache que je suis désireux de ton bien. Un homme, qui aspire au beau, mon fils, ne doit pas déclarer la guerre à ses parents.

» Il faut goûter avec ses parents des plaisirs, des ali-

ments, des banquets fraternels, des causeries amicales, une affection mutuelle : jamais, il ne faut commencer *avec eux* des inimitiés. Des parents vous font traverser la mer de ce bas monde, ou des parents vous noient dans ses flots. 1,468—1,469—1,470.

» Ils sauvent les hommes d'une bonne conduite et perdent ceux d'une mauvaise. Conduis-toi loyalement, Indra des rois, ô toi, qui donnes l'honneur, à l'égard des fils de Pândou. 1,471.

» Grâce à leur vaillance, tu deviendras inaffrontable aux ennemis. Un parent, qui est dans le malheur, n'a-t-il pas recours à un parent heureux ? 1,472.

» Le *coupable* trouve son péché comme la gazelle rencontre le chasseur, de qui la main tient la flèche empoisonnée. Ensuite viendra ton regret, ô le meilleur des hommes, quand on t'annoncera, ou que les Pândouides sont tués, ou que tes fils ont succombé à la mort. Pense à cela, et que *ta majesté* ne commence pas dans l'incertitude de la vie par faire une chose, dont le chagrin te consumerait, une fois monté sur ta couche. Non ! il n'existe personne, si ce n'est le rejeton de Bhrigou, qui puisse le ramener *de sa pensée criminelle*. 1,473—1,474—1,475.

» Effectuer le reste dépend des hommes remplis d'intelligence. Si je pouvais effacer par toi, souverain des hommes, qui es le vieillard de ta famille, ce crime, que Douryodhana commit jadis à l'égard des *Pândouides*..... Renonçant au péché, rétablis ces princes dans leur dignité au milieu du monde ; 1,476—1,477.

» Et tu recueilleras, ô le plus vertueux des hommes, les hommages des personnes judicieuses. Quiconque arrête une résolution dans les affaires, après une *sérieuse* ré-

flexion sur les belles paroles des sages touchant le fruit des œuvres, occupe long-temps *les voix de* la renommée. Quelque habiles que soient les gens, s'ils n'embrassent pas convenablement la science, l'intelligible n'est pas compris, et ce qui est su n'est pas suivi. Quiconque ne commence pas un fruit, en procurant le lever du vice, reçoit de l'accroissement. 1,478—1,479—1,480.

» Mais l'insensé, qui, sans penser au vice, qu'il a commis ci-devant, n'en suit pas moins la route, est renversé dans un lieu inégal au milieu d'une boue profonde. 1,481.

» Que le roi savant considère qu'il y a trois portes, par lesquelles entre la division dans les conseils, et qu'il sache les garder continuellement, s'il désire une postérité et des richesses : 1,482.

» L'ivresse, le sommeil, l'ignorance, la beauté, un fils, la confiance en de mauvais ministres et sur le rapport d'un messager inhabile. 1,483.

» Un roi, qui connaît bien ces portes, les tient fermées toujours, et, doué dans sa marche des trois qualités, il trône sur le front de ses ennemis. 1,484.

» Sans avoir connu la science et sans avoir fréquenté les vieillards, des hommes, fussent-ils égaux à Vrihaspati, peuvent-ils savoir le juste et l'utile ? 1,485.

» Tombée dans la mer, la parole est perdue, comme la parole tombée dans une oreille, qui ne l'écoute pas. La science, qui n'entre pas dans l'âme, est perdue, comme est perdue l'oblation, qui n'entre pas dans le feu. 1,486.

» Que le sage, les ayant observés par son âme, les ayant expérimentés non une seule fois par son intelligence, noue amitié avec des savants, qu'il a connus, qu'il a vus, qu'il a entendus. 1,487.

» La modestie tue la honte, le courage tue l'infortune, toujours la patience tue la colère, les bonnes mœurs tuent le vice. 1,488.

» Qu'on examine une famille, sire, par les serviteurs, son cortège, les champs, sa maison, les mets et les vêtements. 1,489.

» Il n'existe personne, qui puisse chasser l'amour, quand il s'approche ; à plus forte raison, un homme, qui lui a donné son corps et qui est dévoué à l'amour. 1,490.

» Défendez un ami vertueux, savant, très-éloquent, environné d'amis, agréable à voir et fréquenté du roi. 1,491.

» L'homme de bonne ou de mauvaise race, qui ne franchit pas les bornes, doux, modeste, qui tient ses yeux fixés sur le devoir, vaut mieux que cent hommes bien nés. 1,492.

» La science s'abouche avec la science : elle ne vieillit pas l'amitié entre deux hommes, de qui l'âme est unie avec l'âme ou le modeste avec la modestie. 1,493.

» Que le sage évite, comme un puits caché sous les herbes, l'homme à l'intelligence dépravée, à la science imparfaite : l'amitié s'éteint en lui. 1,494.

» Le sage ne fera pas amitié avec les gens orgueilleux, stupides, violents, cruels et qui ont chassé même la pensée du devoir. 1,495.

» L'homme incapable d'abandonner celui, qu'il aime, désire pour son ami une personne immobile dans la constance, qui a vaincu ses organes des sens, ferme dans le dévouement, généreuse, véridique, vertueuse, reconnaissante. 1,496.

» Ne pas céder aux sens l'emporte sur la mort elle-

Digitized by Google

même : leur céder sans mesure détruit, eût-on reçu des organes célestes. 1,497.

» Les sages ont dit que la douceur, la patience, la fermeté, ne jamais nuire à qui que ce soit des êtres et rendre honneur à ses amis, étaient des choses, qui défendaient la vie. 1,498.

» Quiconque, prenant une ferme résolution, veut rendre sienne la fortune, qu'un autre amassa par sa bonne direction, ne fait pas l'œuvre d'un homme vil. 1,499.

» L'homme, qui sait rendre la pareille dans le passé, le présent et l'avenir, l'homme aux résolutions fermes, qui sait les autres devoirs de la reconnaissance, est abandonné de ses richesses. 1,500.

» Faites-vous juste en rejetant ce dont vous jouissez à chaque instant par actions, paroles et pensées. 1,501.

» Ne point abuser du bonheur, l'unification, la science, la réflexion, la droiture amènent la prospérité aux gens de bien et la vue continuelle *de la félicité*. 1,502.

» Ne pas regarder avec indifférence les choses du monde sont la racine de la félicité, du gain et du bonheur. L'humble est grand; il goûte un plaisir infini. 1,503.

» Aucune autre chose n'est plus heureuse que cela; comme la patience du grand, mon ami, est toujours et partout ce qu'il y a de plus convenable. 1,504.

» Que le faible endure tout, que le fort supporte la même chose en vue du devoir. L'infortune et le bonheur sont égaux pour l'homme, aux yeux de qui la patience est toujours utile. 1,505.

» Quoiqu'il cultive le plaisir, l'homme n'est pas abandonné du juste et de l'utile. Qu'il se livre à l'amour et qu'il ne fasse point un vœu insensé. 1,506.

» La félicité n'habite pas chez les hommes, accablés de peines, chez les indifférents, les athées, les paresseux, les indomptés et ceux, qui n'ont pas d'énergie. 1,507.

» Les gens à l'âme méchante oppriment, pensant qu'il est faible, l'homme, doué d'intégrité et qui ne rougit pas devant l'intégrité. 1,508.

» La crainte empêche la Fortune de s'approcher vers l'homme infiniment vénérable, infiniment généreux, infiniment brave, infiniment ferme dans son vœu, et vers l'homme, qui a l'orgueil de la science. 1,509.

» Elle n'habite pas avec ceux, qui ont des qualités trop grandes, ni avec ceux, qui sont absolument vides des qualités ; elle n'aime pas les vertus, elle ne s'attache pas à l'indigence des vertus. 1,510.

» La Fortune quelque part se tient comme une vache folle, aveugle. Le fruit des Védas est l'entretien du feu sacré perpétuel ; la leçon entendue a pour fruit une bonne conduite. 1,511.

» La femme a pour son fruit le plaisir (1) de la volupté, la richesse a pour son fruit la nourriture donnée. Le vicieux, qui emploie à célébrer des funérailles ses richesses amassées, ne jouit pas de ces biens dans l'autre vie, car il voyage misérablement au milieu de la crainte dans les mauvaises routes, les difficultés des bois, les angoisses et les infortunes. 1,512—1,513.

» L'énergie, la répression des sens, la politesse, l'attention, la fermeté, la tradition n'inspirent pas, sous des armes levées, un sentiment de crainte aux créatures, qui ont la vie. 1,514.

(1) Littéralement : *le fils*.

» Sache-le, après l'examen : commencer est la racine de l'être. La pénitence est la force des ascètes, les Védas sont la force des docteurs en Védas, 1,515.

» L'innocuïté est la force des gens de bien, la patience est la force de ceux, qui ont des vertus. Ces huit choses donnent la mort à ce qui respire la vie : l'eau, la racine, le fruit, le lait, 1,516.

» L'oblation, l'amour d'un brahme, la parole d'un gourou, la plante médicinale. Ne réfléchissez pas sur un mal, qui touche à vous-même, comme s'il concernait un autre. 1,517.

» Ici, le devoir sera par l'agglomération ; il en est un autre, qui procède de l'amour. Triomphez de la colère par la placidité, triomphez du vicieux par la vertu. 1,518.

» Triomphez de l'avarice par l'aumône, triomphez du mensonge par la vérité. On ne doit pas mettre de confiance dans un amoureux de femmes, dans un paresseux, dans un lâche, dans un homme colère, dans un orgueilleux, dans un voleur, dans un ingrat, ni dans un athée. Un vertueux caractère doit honorer les vieillards d'une salutation respectueuse. 1,519—1,520.

» Il y a quatre choses, qui sont susceptibles d'accroissement : la gloire, la vie, la renommée et la force. Les richesses, données par une transgression du devoir, seront en but à de grandes misères. 1,521.

» Que les salutations d'un ennemi ne te fassent pas attacher ton esprit à ces *richesses*. Il faut plaindre un homme ignorant ; il faut plaindre l'amour entre deux personnes, qui n'ont pas la science *au milieu d'elles*.

» Les sujets sans nourriture sont à plaindre ; il faut

plaindre un royaume sans roi ; le temps use les Dieux, l'eau use les montagnes. 1,522—1,523.

» La privation des jouissances est le corrosif des femmes; la parole, qui perce comme une flèche, est le corrosif de l'âme : les Védas *se répandent comme* une souillure dans ce qui n'est pas la doctrine reçue ; ce qui est contraire au vœu du brahme, est une souillure. 1,524.

» Les fourmillières sont les souillures de la terre, le mensonge est la souillure de l'homme, la femme honnête est comme une souillure pour la femme curieuse, les femmes sont comme une souillure pour les hommes, qui vivent en pays étranger. 1,525.

» L'argent est la souillure de l'or, l'étain est la souillure de l'argent, le plomb, sachez-le, est la souillure de l'étain, la rouille est la souillure du plomb. 1,526.

» Ne vainquez pas l'envie de dormir par le sommeil, ne cherchez pas à vaincre les femmes par l'amour, à vaincre le feu par le bois, à vaincre la sourâ avec un breuvage ordinaire. 1,527.

» La vie d'un homme est fructueuse, s'il conquiert un ami par les dons, s'il conquiert ses ennemis par la guerre, s'il conquiert ses épouses par le breuvage et la nourriture. 1,528.

» Qu'on vive cent ans, Dhritarâshtra, qu'on vive même un millier d'années, on ne vit pas un seul instant, avec son désir complètement satisfait. 1,529.

» Ce que la terre contient d'orge et de riz, d'or, de troupeaux, de femmes, tout cela n'est pas suffisant pour contenter un seul homme : les yeux de son âme ne sont pas éblouis à cette vue. 1,530.

» Sire, je te le répète : veux-tu suivre la ligne de

l'égalité entre tes fils et ceux de Pândou, agis avec tous d'une manière égale. » 1,531.

Vidoura continuant :

« La gloire ne tarde pas à s'approcher de l'homme vertueux, qui, loué par les gens de bien, et n'ayant rien perdu de sa vigueur, fait une action, sans s'y attacher : les hommes vertueux sont dans leur placidité aptes pour le plaisir. 1,532.

» L'homme, qui, sans être même enlevé *aux sens*, abandonne une affaire, associée aux vices, quelque grande qu'elle soit, écarte les peines et dort tranquillement comme un serpent, qui s'est dépouillé de sa vieille peau. 1,533.

» L'excès dans le mensonge, la calomnie, portée aux oreilles d'un roi, et l'opiniâtreté d'un gourou dans la fausseté sont égaux à l'action de tuer un brahme. 1,534.

» La calomnie est une mort donnée dans un instant ; une parole outrageante est le trépas de la félicité. La désobéissance, la promptitude, la jactance du savoir : voilà trois ennemis. 1,535.

» La paresse, la sottise, l'ivresse, l'inconstance, la camaraderie, l'opiniâtreté et l'avarice : ce sont là sept fautes, qui doivent toujours être dans la pensée de ceux, qui désirent la science. D'où la science viendrait-elle à ceux, qui aiment le plaisir ? Il n'est pas de plaisir pour ceux, qui aiment la science. 1,536—1,537.

» Que l'homme, qui aime le plaisir, renonce à la science ; ou, s'il aime la science, qu'il renonce au plaisir ! Le bois ne peut rassasier le feu, ni les fleuves rassasier la mer ; 1,538.

» Ni tous les êtres ensemble rassasier la mort, ni des yeux charmants rassasier l'homme. 1,539.

» L'espérance tue la fermeté, la mort tue la prospérité, la colère tue la félicité, la renommée tue l'avarice. Le manque de soins détruit les troupeaux ; un seul brahme en colère, sire, détruit tout un royaume. 1,540.

» De l'argent, du cuivre, des chevaux, des chèvres, toujours l'attraction magnétique d'une liqueur spiritueuse, un oiseau, un brahme instruit dans les Védas, un vieux parent courbé *par l'âge* : que ces choses soient continuellement dans la maison d'un homme bien né. 1,541.

» Des dés, du sandal, une vînâ, un miroir, du miel et du beurre clarifié, de l'eau, de la grosse vaisselle de cuivre, le sommet d'un coquillage, et de la rotchanâ doivent être placés dans une maison, a dit Manou, pour servir à honorer, fils de Bharata, les Dieux, les brahmes et les hôtes.

» Je t'ai dit, mon fils, cette sainte chose, doué de hautes qualités et supérieure à tout : que jamais un homme, ni par amour, ni par crainte, ou par cupidité, ne l'abandonne, fût-ce pour sauver sa vie. 1,542—1,543—1,544.

» Le devoir est continuel, mais ni le plaisir ni la peine n'est continuel ; la vie est continuelle, mais sa cause *dans l'individu* n'est pas continuelle. Abandonnant l'instable, reste satisfait dans le perpétuel ; car le gain *porte avec lui* une joie supérieure. 1,545.

» Tu as vu les rois à la grande force, à la haute puissance, tomber sous le pouvoir de la mort, abandonner leurs royaumes et les jouissances exquises, après avoir gouverné la terre, pleine de grains et de richesses.

» Quand les hommes ont vu mourir un fils, nourri dans l'infortune, ils enlèvent sa bière, sire ; il emportent son cadavre hors de leurs maisons, et, les cheveux épars, ils

Digitized by Google

pleurent d'une manière lamentable et jettent du bois au milieu de son bûcher. 1,546—1,547.

» Un héritier recueille les richesses du *malheureux*, qui est allé chez les morts ; le feu dévore sa jeunesse et les éléments de son corps, tandis que lui, il s'avance dans l'autre monde, enveloppé de ces deux choses : son vice ou sa vertu. 1,548.

» Les amis, les parents, les fils l'abandonnent et s'en retournent chez eux, tels que des oiseaux laissent de vieux arbres sans fleurs et sans fruits. 1,549.

» Mais l'action, qu'il a faite volontairement, suit l'homme déposé sur le bûcher. Que l'homme pense donc à la vertu lentement de toutes ses forces. 1,550.

» Au-dessus et en bas de ce monde, règne une épaisse obscurité. Pense à ces ténèbres, qui offusquent d'une grande fascination les organes des sens, et n'en sois pas la proie, sire. 1,551.

» Si tu peux, après que tu as entendu tout ce discours, exercer ton empire sur ton fils lui-même, tu acquéreras dans le monde des vivants une gloire supérieure ; et nul danger n'existera pour toi ni dans ce monde, ni dans l'autre vie. 1,552.

» L'âme est un fleuve, Bharatide, qui a pour eau la vérité, pour vagues la compassion, pour tîrthas la vertu et pour ses rives la fermeté. Lavé dans ses flots, l'homme aux œuvres pures est honoré : en effet, une âme sainte est toujours exempte de cupidité. 1,553.

» Ce fleuve, il a pour ses ondes les cinq organes des sens et pour crocodiles l'amour et la colère. Construis-toi un navire avec la fermeté, et traverse ces flots orageux de la naissance. 1,554.

» Celui, qui a honoré son parent, vieux par la sagesse, vieux par la vertu, vieux par la science, vieux même par l'âge, et, s'étant concilié sa faveur, l'interroge sur ce qui est ou n'est pas à faire, ne connaîtra jamais le trouble dans son âme. 1,555.

» Qu'il garde par la fermeté son ventre et ses parties génitales; par les yeux, ses pieds et ses mains; par l'âme, ses yeux et ses oreilles; par les œuvres, sa pensée et sa parole. 1,556.

» Le brahme, sans cesse livré à ses ablutions, continuellement occupé de sacrifices, sans cesse revêtu du cordon sacré, évite la société des hommes déchus; *et c'est ainsi que*, toujours parlant à son gourou, accomplissant toujours son œuvre, il ne tombe pas du monde de Brahma. 1,557.

» Le kshatrya, qui a lu les Védas, qui a traversé les feux, honorés d'un pradakshina, qui a célébré des sacrifices, qui a conservé ses instructions, s'il est tué dans un combat, l'âme purifiée par les armes, employées pour les vaches et Brahma, il s'élève au Swarga. 1,558.

» Le vaîçya, qui a lu, qui a distribué ses richesses à propos aux brahmes, aux kshatryas, à ses serviteurs, qui a respiré la saiute fumée de la Trétâ *ou des trois feux*, goûte, après sa mort, dans le Swarga, de célestes plaisirs. 1,559.

» Le çoûdra, qui a honoré, suivant la droite raison, les castes des brahmes, des kshatryas et des vaîçyas, quitte son corps, ces classes satisfaites et, ses péchés consumés, il savoure les plaisirs du Swarga. 1,560.

» Ce sont là, sire, les devoirs des quatre classes, que je viens de t'exposer. Écoute une raison, que je vais te

présenter : le fils de Pândou est posé d'après le devoir du kshatrya, traite-le suivant le devoir d'un roi. » 1,561.

« Il en est ainsi que tu me l'as toujours dit, lui répondit Dhritarâshtra : ma pensée même est ainsi que tu me parles, mon ami. 1,562.

» J'ai continuellement pensé de cette manière sur les fils de Pândou ; mais, aussitôt que je me retrouve avec Douryodhana, toutes mes idées sont bouleversées. 1,563.

» Il n'est jamais possible même à un être de surmonter le Destin. A mon avis, la destinée est certaine, mais l'énergie est un vain mot. » 1,564.

L'ÉPISODE DE SANATSOUDJATA.

Dhritarâshtra, *continuant à parler*, dit :

« S'il te reste encore, Vidoura, quelque chose, que tu n'aies pas exposé dans ce discours, dis-le-moi ; j'ai le désir de t'entendre, et tu parles ici de choses admirables. » 1,565.

« Dhritarâshtra, lui répondit Vidoura, un antique jeune homme, éternel, Sanatsoudjâta, m'a dit, fils de Bharata : « La mort n'existe pas ! » 1,566.

« Il t'exposera avec évidence, ô le plus excellent de tous les hommes vertueux, tous ces mystères, puissant monarque, qui sommeillent dans ton cœur. » 1,567.

« Pourquoi ne me dis-tu pas toi-même, reprit Dhritarâshtra, ce que me dirait ce jeune homme éternel ? Dis-le-moi, Vidoura, si tu gardes un reste de science. »

« Je suis né dans le sein d'une artisane, et je ne puis t'en exposer davantage, répondit Vidoura ; mais je connais la pensée immortelle du jeune homme. 1,568—1,569.

» Lui, qui est tombé dans le giron d'une brahmine, il peut t'expliquer cette vérité, quelque mystérieure qu'elle soit. Je ne serai pas blâmé des Dieux pour ce *que je t'ai dit* : aussi t'ai-je fait cette communication. » 1,570.

« Dis-moi, Vidoura, lui demanda Dhritarâshtra ; comment se fera ici-bas l'entrevue de cet antique jeune homme éternel et de moi, qui suis revêtu de ce corps ? » 1,571.

Vidoura aussitôt de penser au rishi, parfait en ses vœux, et celui-ci, connaissant, fils de Bharata, ce qui se passait dans son esprit, lui apparut à l'instant. 1,572.

Le prince de l'accueillir suivant la manière enseignée par l'étiquette, et de parler en ces termes au saint commodément assis et reposé : 1,573.

« Bienheureux, il est un certain doute dans l'esprit de Dhritarâshtra ; je ne puis le dissiper, veuille donc lui parler. 1,574.

» Que ce roi des hommes à l'audition de tes paroles, franchisse toutes les peines ! Puisse-t-il être soutenu par le gain et la perte, ce qui plaît ou déplaît, la veillesse ou la mort, la crainte et la colère, la faim et la soif, le jour de fête et l'ivresse, l'ennui ou la fatigue, l'amour et la colère, le lever ou le couchant ! » 1,575—1,576.

Après que le sage roi Dhritarâshtra eut approuvé ces paroles, qu'avait émises Vidoura, le magnanime, donnant la préférence à la plus haute des pensées, interrogea en particulier Sanatsoudjâta. 1,577.

« Sanatsoudjâta, lui dit-il, on m'a rapporté que tu avais dit : « La mort n'existe pas ! » Cependant les Dieux et les Asouras ont pratiqué le célibat pour obtenir de ne pas mourir. Laquelle de ces deux choses est la vérité ? »

« Tu m'interroges sur une chose, que j'ai dite en ces

paroles mêmes : « La mort n'existe pas ! » et sur une autre, lui répondit Sanatsoudjâta ; écoute de ma bouche ce qui en est, et n'en doute pas. 1,578—1,579.

» Ces deux choses sont vraies, kshatrya ; connais-en les illusions. Les poètes estiment la mort ; mais je dis que la mort est la négligence et que la vigilance est l'immortalité (1). 1,579.

» La négligence a perdu les Asouras ; il sont devenus par la vigilance semblables à l'Être suprême. La mort ne dévore pas les animaux comme un tigre ; sa forme, on la conçoit sous la forme d'un serpent. 1,580.

» Les uns disent qu'Yama est la mort ; autrement, que la continence est l'ambroisie, qui s'épuise elle-même ; que le Dieu Çiva gouverne dans le monde des Mânes le royaume des heureux, et qu'Açiva règne sur le monde des infortunés. 1,581.

» De son ordre sortent la colère des hommes, la négligence, les formes de l'avarice, et la mort. Quiconque est engagé par l'égoïsme (2) dans la mauvaise route, n'arrive point à l'union avec son âme. 1,582.

» Les hommes égarés, qui marchent sous le pouvoir de cette passion, retombent ici-bas après leur mort. Ensuite, les Dieux de les promencer çà et là, d'où la mort prend le nom de *Marana*. 1,583.

» Ceux, qui, dans le lever des œuvres, aiment le fruit des œuvres, suivent *la route* ici-bas et ne traversent point la mort. De tous côtés, l'âme, par son union avec les jouissances, commence par l'intelligence à jouir des choses bonnes. 1,584.

(1) Ce çloka est numéroté 1,579 ; nous allons doubler un chiffre.

(2) *Ahangata*, mot, sur lequel se taisent tous les dictionnaires, et que nous avons rapproché pour la signification de *ahankâra*.

» En vain cette grande illusion des sens est-elle la voie éternelle de l'âme dans les jouissances des choses; en vain, frappée par les jouissances des choses, l'âme cultive-t-elle de tous côtés avec le souvenir les objets perceptibles aux sens. 1,585.

» D'abord, la convoitise détruit les hommes; ensuite, l'amour et la colère, si on les favorise, *achèvent* bientôt *la ruine*. Ces vices font obtenir des enfants pour la mort; mais les sages franchissent la mort par la constance.

» La mort, en tant que mort, ne dévore pas *l'homme*, qui, s'étant réveillé par ses réflexions, frappe sans respect ces vices, qui s'élèvent. Quiconque, devenu ainsi, tue en soi les désirs, est un sage. 1,586—1,587.

» L'homme, qui suit les désirs, périt derrière les désirs : l'homme, qui rejette les désirs, secoue un peu de poussière, qu'il a sur lui. 1,588.

» Ce Naraka paraît aux yeux les ténèbres obscures de tous les êtres : ils courent tels que s'ils étaient en délire ; ils vont se plonger dans le plaisir comme dans une fosse. 1,589.

» Que ferait d'un homme à la sage conduite la mort, qui est comme son tigre caché dans les herbes? Sans penser à nulle autre chose, kshatrya, et sans rien lire, qu'il rejette sa vie, pour ainsi dire. 1,590.

» La colère et l'avarice, une âme soumise à l'erreur, c'est la mort elle-même, qui s'est installée dans ton corps. Le mortel, qui n'ignore pas que la mort est ainsi, reste dans la science et ne craint pas la mort ici-bas; et, comme il a reçu de la mort en quelque sorte d'autres objets sensibles, la mort périt elle-même dans les objets soumis aux sens. » 1,591.

« On dit que les brahmes s'élèvent aux mondes vertueux, très-saints, éternels par le sacrifice, comme avec un char, reprit Dhritarâshtra. Les Védas racontent ici-bas ce privilège sublime des brahmes : comment celui, de qui cet avantage est connu, peut-il vaquer à une œuvre ? » 1,592.

« Assurément, il en est ainsi, répondit Sanatsoudjâta. L'ignorant tombe en ce monde, et il y a naissanee d'une chose, disent les Védas. L'indifférent passe dans une voie supérieure, et l'âme sublime, qui a détruit les routes, s'avance dans la seule route, *qu'elle a conservée.* » 1,593.

« Puisque cet antique Tout, enfant de la nuit, est enchaîné méthodiquement, reprit Dhritarâshtra, qui est le *Dieu,* qui a fait cet enchaînement ? Quel est son travail ? Ou quel est son plaisir ? Dis-moi, sage, tout cela exactement. » 1,594.

« Un grand antagonisme existe dans ce monde entre l'union et la division, répondit Sanatsoudjâta. Les êtres doués d'une continuelle durée sont par une éternelle union. Rien de cet homme-*monde* n'affecte la prédominance ; tous ses membres sont par une union sans commencement. 1,595.

» C'est par l'union de la transformation que l'éternel Bhagavat a produit tout cet univers ; ce qui fut regardé comme la Sakti de ce *Dieu* : ainsi l'union des mots a formé les Védas. » 1,596.

« Les uns ne suivent point ici la vertu, fit Dhritarâshtra ; les autres marchent en ce monde sur les pas de la vertu. La vertu est tuée par le vice, ou c'est le vice, qui est tué par la vertu. » 1,597.

« Ces deux choses existent ensemble ici-même, repartit

Digitized by Google

Sanatsoudjâta. On mange ici le fruit de la vertu ou de son contraire. 1,598.

» Dans cet état des choses, le sage repousse toujours par la science ces deux éternelles qualités : autrement dit, l'âme incline à la vertu, et elle tend au-devant du vice, qui arrive éternel. 1,599.

» Le sage marche et s'unit à ces deux choses inconstantes par l'œuvre du beau et par l'œuvre du vice ; il bannit ici le vice par la vertu ; celle-ci est plus forte : c'est là son partage. » 1,600.

« Raconte-moi la succession de ces mondes éternels, récompense des brahmes aux œuvres pures ; tu me parleras ensuite d'autres choses, reprit Dhritarâshtra ; mais j'ai envie d'entendre cela d'abord. » 1,601.

« Il règne dans leurs vœux, répondit Sanatsoudjâta, une émulation semblab e à celle de la force au milieu des forts. Les brahmes, qui sortent de ce monde, deviennent des étoiles dans le monde de Brahma. 1,602.

» L'émulation dans la vertu de ces brahmes est l'accomplissement de la science. Délivrés de ce monde, ils passent dans le Swarga *et* le Trivishtapa. 1,603.

» La conduite en ces lieux, disent les hommes, qui savent les Védas, est conforme à la règle. Ne pensez pas que le plus grand nombre soit formé des gens, qui sont au-dehors ou au milieu. 1,604.

» Croyez bien que la foule est là comme le végétal rampant et l'herbe dans la saison des pluies. Elle y vit, sans connaître l'affliction, des aliments et des breuvages du brahme. 1,605.

» C'est-là qu'excitant, pour ainsi dire, à atteindre l'excès, la vertu, et non un autre homme, inspire le malheur

de la crainte à la personne, dont il n'est rien dit. 1,606.

» Ou, si quelqu'un parle de soi-même, il ne s'en affligera point ; il ne mangera pas le bien des brahmes, *mais* une nourriture estimée des gens de bien. 1,607.

» De même que le chien mange son vomissement, ainsi les hommes dans l'adversité mangent toujours ce qu'a vomi le service de leur puissance. 1,608.

» Que le brahme, habitant au milieu de ses parents, pense de cette manière : « Ma vertu est toujours ignorée ! » Ce brahme est estimé des sages. 1,609.

» Quel brahme peut tuer l'âme du kshatrya lui-même, *cette âme*, qui est une, immobile, pure, sans organe viril, privée de toute dualité. Aussi est-elle habitée par Brahma, qui voit autrement *que nous la voyons*, qui comprend d'une autre manière *que nous la comprenons*, cette âme vertueuse. Quel crime ne commet pas ce voleur, qui vous ravit l'âme? 1,610—1,611.

» Que le brahme donne sans se fatiguer, qu'il soit estimé, qu'il vive sans tyrannie, qu'il soit docile, sans ostentation, qu'il soit poète, qu'il sache les Védas. 1,612.

» Les brahmes inabordables, difficiles à émouvoir, sont pauvres des richesses humaines, *mais* opulents des richesses divines et du sacrifice. Que le brahme sache ce qu'est son corps. 1,613.

» Quiconque connaissant bien tous les Dieux, aurait pieusement célébré pour eux des sacrifices, ne serait pas l'égal d'un brahme lui-même dans ses plus grands efforts.

» Que la personne honorée, que l'on honore, sans qu'il y applique son zèle, pense, s'il n'est pas honoré, qu'il ne mérite pas cet honneur, et qu'il en soit affligé de douleur. 1,614—1,615.

» Le monde tient de sa nature un aliment, qu'il prend toujours dans son moment comme le bouc. L'honneur, doit penser l'homme honoré, émane des savants en ce bas monde. 1,616.

» Les insensés sur la terre, doctes en vices, habiles en fraudes, contempteurs des gens honorables, ne rendront pas l'honneur aux personnes, qui méritent d'être honorés.

« Le silence et l'orgueil n'habitent pas toujours de compagnie : en effet, tel homme est pour l'orgueil, tel autre est formé pour le silence. 1,617—1,618.

» La Fortune est ici le commensal du plaisir, elle est même son ennemie ; la Fortune, kshatrya, est une brahmine, qu'un homme, privé de science, n'obtient pas sans beaucoup de peine. 1,619.

« Les sages disent que ses portes d'espèces bien différentes, vu qu'elles n'empêchent pas d'entrer la démence, sont la vérité, la droiture, la pudeur, la répression des sens, la pureté et la science. » 1,620.

« A qni appartient le silence ? Qui des deux est le silence ? reprit Dhritarâshtra. Dis-moi ici, sage, la natnre du silence. On est sage par le silence : *le sage* tend au silence. Comme produit-on le silence dans un anachorète ? » 1,621.

« Parce que les Védas n'entrent pas en lui avec l'intelligence (1), de là est venu le mot silence (2), répondit Sanatsoudjâta : où s'élève l'appellation du Véda, il resplendit, sire, par la grandeur de la chose. » 1,622.

« Le ritondj, qui sait l'Yadjour-Véda, à qui le Sâma-Véda n'est pas inconnu, fit Dhritarâshtra, est souillé par le

(1) *Manas.*
(2) *Madunan.*

vice ; s'il commet le vice, comment n'est-il pas souillé? »

« Ni le Sâma-Véda, répondit Sanatsoudjâta, ni le Rig, ni le Yadjour ne peuvent sauver un homme dans l'ignorance des œuvres. Ces péchés, que je t'accuse, ne le sont pas en vain. 1,623—1,624.

« Les désirs ne sauvent pas du péché un homme fourbe, qui vit au milieu de la fraude : tels que des oiseaux désertent le nid, quand leurs ailes sont poussées, les désirs abandonnent le corps au moment de la mort. » 1,625.

« Si les Védas sont incapables de sauver sans le devoir, pourquoi donc alors, homme savant, ce discours éternel des brahmes? » repartit Dhritarâshtra. 1,626.

« Ce monde, prince à la haute dignité, lui répondit Sanatsoudjâta, resplendit par ses formes, sa spécialité, son origine et son nom. Les Védas, après qu'ils ont bien exposé *toutes ces choses*, disent et proclament la métempsychose de cet univers. 1,627.

» Le sage se dirige vers la vertu par ces deux actes : le sacrifice et la pénitence, que l'on dit pratiquée dans le même but. Il tue d'abord le vice par la vertu ; ensuite, l'âme est produite, enflammée par la science. 1,628.

» Le sage va par la science à la *connaissance* de l'âme ; et, sinon, désirant le fruit de sa caste, il rassemble tout ce qu'il a fait dans ce monde ; il en mange le fruit dans l'autre vie, et recommence de nouveau sa carrière.

» La pénitence est cultivée dans ce monde, on en savoure le fruit dans l'autre. Ces mondes appartiennent aux brahmes ; la pénitence est le nœud, qui retient l'union des deux substances (1). » 1,629—1,630.

(1) *Dâtwé*, au duel, qui suppose le thème singulier *dâtwâ*, absolument ignoré des dictionnaires, même de Böthlingk et Roth.

« Comment, demanda le monarque à l'anachorète, la pénitence inabondante devient-elle entièrement abondante? Dis-nous cela, Sanatsoudjâta, en sorte que nous le sachions. » 1,631.

« La pénitence sans péché est appelée une pénitence entière, lui répondit Sanatsoudjâta. Augmentez la pénitence abondante, elle deviendra ainsi une pénitence complète. 1,632.

» Tout ce qui fait l'objet de tes questions, prince guerrier, est la racine de la pénitence. Les sages en Védas ont obtenu par la pénitence de boire l'ambroisie des Dieux. »

« Dis maintenant le péché de la pénitence, Sanatsoudjâta, reprit Dhritarâshtra; j'ai entendu quelle est la pénitence sans péché. Que je connaisse, grâce à toi, ce mystère éternel. » 1,633—1,634.

« Il y a douze fautes, la colère et les autres, lui répondit Sanatsoudjâta, attachées à la pénitence, et treize actions inhumaines, sire. Les brahmes savent que, suivant la doctrine de nos pères, il y a douze qualités : le devoir et les autres vertus. 1,635.

» La colère, l'amour, l'avarice, l'extravagance, les *vains* projets, l'insensibilité, l'invective, l'orgueil, le chagrin, le désir, l'envie et le blâme sont douze fautes des hommes, que les enfants de Manou doivent toujours éviter. 1,636.

» Chacune à part assiége les hommes, puissant monarque, cherchant à surprendre un coup de temps sur eux, comme le chasseur sur les gazelles. 1,637.

» Il y a six espèces d'hommes, qui commettent ces fautes : l'homme intelligent, celui, qui se vante, qui se livre à la colère, qui est envieux, qui est inconstant, qui ne

défend pas ; mais, en de telles circonstances, le vrai sage dans les crises les plus grandes, ne pratique jamais la vertu mêlé aux vices. 1,638.

» L'homme inégal dans les sociétés pour la jouissance, celui, qui est ivre d'orgueil, qui se repent de ce qu'il a donné, l'avare, l'orgueilleux de sa vigueur, celui, qui vante sa caste, celui, qui prend les épouses pour les objets de sa haine : ces sept autres font partie de multitudes cruelles. 1,639.

» Le devoir, la vérité, la répression des sens, et la pénitence, l'exemption d'envie, la pudeur, la patience, l'affranchissement de la médisance, le sacrifice, l'aumône, la fermeté et la science des Védas : ces douze vertus sont les vœux du brahme. 1,640.

« Or, quiconque prévaudra par ces douze vertus, qu'on lui donne à gouverner tout ce globe ! Celui, qui est sollicité par un, par deux, par trois côtés, ce mot le fera connaître : « La richesse est à lui ! » 1,641.

» La vigilance, le renoncement aux choses du monde et la répression des sens, telles sont les vertus, dans lesquelles fut déposée l'ambroisie. Les brahmes, qui sont instruits, disent que ce sont les bouches de la vérité.

» La répression des organes est opposée à dix-huit mauvaises qualités dans ce qui est fait ou à faire : le mensonge, l'exécration, l'amour, l'intérêt et le désir,

» La colère, le chagrin, la soif, l'avarice, la méchanceté, l'envie, l'innocuité, la souffrance et la langueur,

» La folie furieuse, les paroles outrageantes et l'adoration de soi-même (1). Les sages appellent un homme

(1) Le texte énumère ici, comme on le voit, dix-sept défauts seulement.

dompté quiconque est affranchi de ces défauts.

1,642—1,643—1,644—1,645.

» On comptera dans l'ivresse dix-huit défauts : six routes sont les voies du renoncement au monde. Ces défauts énoncés de l'ivresse entraînent, assure-t-on, des malheurs. 1,646.

» Le salut s'avance dans six routes : le don, bien difficile à pratiquer, sera la troisième. Grâce à lui, un ami, vaincu dans cette affaire, échappe à la peine même.

» Le salut, dis-je, marche par six routes ; l'aumône ne se réjouit pas, quand elle a obtenu la félicité. Le sacrifice et le bienfait méritoire en seront toujours la seconde, conjointement avec l'absence des désirs mondains.

1,647—1,648.

» Le renoncement à l'amour, Indra des rois, est, assure-t-on, la troisième. On dit même que *l'amour* est un sentiment bas ; on rapporte que c'est la troisième des *mauvaises* qualités. 1,649.

» L'homme, qui possède toutes les vertus mêmes, tout riche soit-il, n'est point affligé de l'abandon de ses richesses, dont il ne jouit pas au gré de ses désirs, ni de la douleur, qui accompagne l'insuccès des affaires. Une chose fâcheuse lui arrive-t-elle, il ne tombe jamais dans le trouble de l'esprit. 1,650—1,651.

» Qu'il ne demande jamais des fils chéris et des épouses : il en est digne. Ce qui doit être donné à celui, qui demande, est *toujours éclatant de* beauté. 1,652.

» Que l'homme soit vigilant et doué de ces huit qualités : la vérité, la réflexion, l'absorption en Dieu, la disposition à interroger, et l'absence des désirs mondains, 1,653.

» L'honnêteté, la continence et l'effort au travail. Je

viens de t'énumérer ainsi les défauts de l'ivresse (1) ; que l'homme évite ces défauts. 1,654.

» On estime que le renoncement au monde et la vigilance sont accompagnés de huit qualités. Il y a huit défauts attachés à l'incurie ; évite ces défauts. 1,655.

» Que l'homme soit heureux, Bharatide, maître des cinq sens et de son âme, supérieur aux événements passés et à venir. Qu'il parvienne à la béatitude finale. 1,656.

» Sois véridique, Indra des rois, les mondes subsistent dans la vérité : on dit qu'ils ont pour bouche la vérité : l'ambroisie fut déposée dans la vérité. 1,657.

» Que l'homme, renonçant à la faute, cultive le vœu de la pénitence. Cette pratique fut établie par Brahma lui-même. La vérité est le vœu des sages. 1,658.

« Quiconque vit séparé de ces fautes, est doué de ces vertus. Cette pénitence, infiniment accrue, est une pénitence entière. 1,659.

» En somme, Indra des rois, j'ai répondu à tes questions. Voilà cette vertu, qui détruit le péché, qui délivre l'homme de la naissance, de la vieillesse et de la mort. »

Dhritarâshtra dit :

« On entend beaucoup raconter la légende des cinq espèces de Védas : les uns admettent quatre Védas, les autres sont pour trois Védas, ceux-ci pour deux, ceux-là pour un seul, un autre est pour un Véda sans le Rig. Lequel de ces deux sera celui, que je *dois* estimer un régénéré ? » 1,660—1,661—1,662.

« C'est l'ignorance d'un seul Véda, lui répondit Sanat-

(1) Ce sont des vertus, qu'il a parlé: évidemment, il y a ici un passage interpolé, ou plutôt il n'y a qu'à supprimer ces deux vers et commencer dans la stance suivante à ces mots : « Il y a huit défauts. »

soudjâta, qui rend les Védas si nombreux. Une seule vérité les inspire et qui que ce soit d'eux est basé dans la vérité. 1,663.

» Ainsi, sans distinguer le Véda, un homme se dit : « Je suis savant ! » Et l'aumône, la lecture, le sacrifice, tout procède de la cupidité. 1,664.

» Ceux, qui sont tombés de la vérité, forment-ils un dessein, le sacrifice alors s'étend à partir de l'assurance même de la vérité. 1,665.

» L'accomplissement du dessein a lieu, ici par la pensée, là par la parole, ailleurs par l'action. L'homme habite dans les résolutions mentales. 1,666.

» Que l'homme ne fasse pas avec immodestie son vœu d'initiation : la vérité complètement achevée de cet élément de lumière est pour les sages une chose supérieure.

» La pénitence, certes ! enfante la science visible et invisible. Un brahme, qui lit beaucoup, est nécessairement, sachez-le, un brahme d'une érudition profonde.

1,667—1,668.

» N'estime donc pas un brahme par la prière, qu'il récite à voix basse ; celui, qui ne sort pas de la vérité, c'est lui, kshatrya, qu'il te faut regarder comme un brahme. 1,669.

» Atharvan jadis, prince guerrier, chanta nommément les Védas : « Ceux, qui connaissent les Védas, voilà dit-il, la troupe des grands rishis ; mais ceux, qui n'ont jamais lu les Védas, ne savent pas ce qui est à connaître dans le Véda. 1,670.

» Le nom des écrits sacrés (*tchhandas*) vient ici, ô le plus vertueux des hommes, de ce qu'ils sont unis au désir spontané (*tchhanda*). Les révérends, qui ne connaissent

pas les écrits sacrés, ne les ayant pas lus, ne sont point allés à ce qui ne doit pas être connu dans le Véda.

» Un quidam ne connaît pas les Védas, ou bien, sire, les Védas ne sont pas ignorés de lui : quiconque sait les Védas, ne sait pas ce qui doit être su ; mais l'homme, qui se tient dans la vérité, connaît ce qui ne doit pas être ignoré. 1,671—1,672.

» L'un sait les Védas et ce qui mérite d'être connu, les *autres* ne savent ni les Védas ni ce qu'il faut connaître : celui, qui sait les Védas, sait ce qu'on doit connaître ; mais celui, de qui la vérité n'est pas connu, ne sait pas ce qu'il faut connaître. 1,673.

» L'homme, qui sait ce qu'on doit connaître, sait les Védas : mais les docteurs en Védas, ne connaissent ni lui, ni les Védas. Néanmoins, les brahmes, qui sont des docteurs en Védas, savent les Védas avec science. 1,674.

» Pour celui, qui participe à une portion de la splendeur, les Védas ressemblent aux rameaux d'un arbre. Ainsi, l'on pense en pleine conscience dans la vérité à cause de l'Être suprême *ou du Paramâtman.* » 1,675.

» Je reconnais pour un brahme, savant explicateur des Védas, celui, qui a étouffé tous les doutes et retranché l'erreur. 1,676.

» Qu'on n'aille pas le chercher, ni au midi, ni à l'orient, encore moins derrière lui. N'enseignez d'aucune manière une doctrine à contre-sens. 1,677.

» Qu'on n'aille point le chercher parmi ses antagonistes ! La pénitence voit, sans le chercher, cette personne auguste dans le Véda. 1,678.

» Que, gardant le silence, il s'asseoie au-dessous de son maître, et qu'il n'en bouge pas, fût-ce seulement de

pensée. Qu'il s'approche de son âme vers cet illustre Dieu suprême. 1,679.

» On n'est pas anachorète, parce qu'on observe le silence ; on n'est pas anachorète, parce qu'on habite dans les bois ; mais le meilleur des anachorètes est dit celui, qui connaît bien son caractère. 1,680.

» Il est appelé grammairien d'après l'exposition de tous les sens ; il explique la grammaire suivant la racine de chaque chose : voilà d'où vient ce nom. 1,681.

» L'homme, qui voit les mondes devant ses yeux, verra tout ; le brahme, qui reste ferme dans la vérité, sera un sage, de qui rien n'est ignoré. 1,682.

» A quiconque se tient dans le devoir et les autres *vertus*, il est donné de contempler Brahma. Je t'ai dit ces choses, prince guerrier, avec intelligence, par ordre et suivant les Védas. » 1,683.

« Sanatsoudjâta, la parole que tu m'as dite, est supérieure, existant sous toutes les formes et digne de Brahma, fit Dhritarâshtra : c'est une narration sublime, difficile à obtenir par l'amour. Continue, jeune *compagnon*, à m'entretenir de cette belle parole. » 1,684.

« Ces Védas, sur lesquels tu m'interroges, répondit Sanatsoudjâta, ne doivent pas être reçus à la hâte ; car ils remplissent les sens d'un profond étonnement. Il faut qu'un brahmatchari reçoive la science à méditer au fond de son âme dans l'extinction de sa pensée. » 1,685.

« Cette science, dont tu me parles, reprit Dhritarâshtra, est sans limite, sans commencement, éternelle, célébrée par le brahmatchari : elle habite ici. Comment le collége des brahmes reçoit-il cette ambroisie en temps opportun ? »

« Veux-tu parler de cette science indistincte, antique,

célébrée par le brahmatchari, observa Sanatsoudjâta; science, qui est toujours dans les vieux gourous, après laquelle, obtenue dans leur intelligence, ils abandonnent ce monde des mortels ? » 1,686—1,687.

« Je parle de cette science, qui est promptement acquise par le novice, répondit Dhritarâshtra. Comment obtiendra-t-on le noviciat ? Dis-moi ce Véda. » 1,688.

« Ceux, de qui un instituteur spirituel est cause de la naissance, reprit Sanatsoudjâta, descendent au sein d'une mère. Ils observent la continence, ils deviennent ici-bas des saints, et, délaissant leur corps, ils entrent dans l'union suprême. 1,689.

» Ils surmontent dans ce monde-ci les désirs, et, devenus des saints, supportant une condition digne de Brahma, ils retirent leur âme du corps, comme on retire une flèche de la corde. 1,690.

» Le corps est fait par ces deux auteurs, Bharatide, le père et la mère. Une naissance pure, nous enseignent les instituteurs spirituels, est immortelle et indestructible.

» Que *l'homme* regarde comme son père et sa mère celui, qui, faisant mentir les classes, couvre de vérité et donne l'émancipation finale; que, connaissant son œuvre, il se garde de nuire à sa personne. 1,692.

» Que l'étudiant salue toujours son maître, le corps incliné; que vigilant et pur, il désire les Védas; qu'il ne conçoive pas d'orgueil, qu'il ne se livre point à la colère; c'est le premier degré du brahmatcharya. 1,693.

» Pur, obtenir la science, en observant l'ordre de la vie du disciple, c'est là ce qu'on appelle le premier pas du vœu de novice. 1,694.

» Qu'il fasse en parole, en œuvre, en pensée, ce qui est

agréable à son instituteur spirituel, fût-ce au prix de ses richesses, fût-ce même au péril de sa vie : c'est là ce qui est nommé le second pas. 1,695.

» Que sa conduite envers l'épouse de son gourou marche l'égale de la conduite, qu'il observe à l'égard de son gourou lui-même. Qu'il n'agisse pas d'une autre manière avec son fils : c'est encore appelé le second pas. 1,696.

» Que, discernant l'affaire, de laquelle son instituteur spirituel est occupé lui-même, il dise, à peine l'a-t-il connne, son esprit disposé à cette chose, qui a l'estime de son maître : « Voici l'affaire, qu'il m'a confiée ! » C'est le troisième pas du noviciat. 1,697.

» Instruit, qu'il ne fasse pas son habitation hors de chez son instituteur spirituel avant son temps achevé ; qu'il ne dise pas comme si telle était sa pensée : « Je ne fais point cela ! » C'est le quatrième pas du noviciat.

» Il obtient par le temps le texte et le sens, il obtient ensuite le pied par l'union avec son gourou. Qu'il aille au pied par l'union avec l'effort ; puis, il s'approche du pied par le Çâstra (1). 1,699.

» Quiconque possède ces douze vertus *et cætera*, la forme, les autres membres et la force, produit son fruit dans l'union avec l'instituteur spirituel, et le brahmatcharya par l'union avec les livres sacrés. 1,700.

» Sorti de tels commencements, qu'il donne à son gourou les richesses, qu'il aura pu obtenir. Il tend ainsi à une vie pleine de vertus. Cette conduite est aussi la conduite, qu'il observe à l'égard du fils de son instituteur. 1,701.

(1) C'est la lettre, mais quel est l'esprit ?

» Tandis qu'il habite de cette manière, il s'accroît ici-bas de tous les côtés ; il obtient des fils nombreux et la gloire. Les plages, et principales et intermédiaires, versent la pluie sur ses champs. Tel est ici-bas ce brahmatcharya, que les hommes cultivent. 1,702.

» C'est par ce noviciat que les Dieux ont mérité la Divinité, et que les rishis intelligents et vertueux se sont élevés au monde de Brahma. 1,703.

» De lui vient la beauté des Gandharvas et des Apsaras ; grâce à ce noviciat, *la nature* enfante le soleil tous les jours. 1,704.

» Dès qu'ils ont eu ainsi connu ces choses, les gens de bien sont allés de l'union à la chose désirée en des sentiments tels que sont les dispositions des hommes, qui veulent briser le goût *des vanités mondaines*. 1,705.

» Que le sage soit dévoué, sire, et que, consumé par la pénitence, il purifie tout son corps ; il reviendra par ce moyen à l'enfance et triomphera de la mort à l'heure de son décès. 1,706.

» Arrivés à leur fin, prince guerrier, ces hommes conquièrent les mondes par une œuvre pure. Ce moyen conduit le sage à la cause divine entière. Il n'existe pas d'autre chemin pour le salut. » 1,707.

« Ce collyre, qui éclarcit la vue *de l'âme*, paraît comme blanc, comme rouge, comme un noir serpent (1), interrompit Dhritarâshtra. Savant est le brahme vertueux, qui voit comment cette forme immortelle est une chose indestructible. » 1,708.

(1) *Kâdrava* n'existe nulle part ; le Dictionnaire de Böthlingk et Roth n'en fait lui-même aucune mention.

« Il paraît comme blanc, rouge, noir, couleur de fer, ayant l'éclat du soleil, répondit Sanatsoudjâta ; il n'existe ni dans la terre, ni dans le ciel, ni dans la mer, et c'est lui, qui soutient les eaux. 1,709.

» Sa forme n'est vue, ni combinée avec les étoiles, ni mêlée avec les éclairs, ni répandue au sein des eaux : on ne la voit, ni dans les vents, ni dans les Divinités, ni dans la lune, ni même dans le soleil. 1,710.

» On ne la voit, ni dans les hymnes du Rig-Véda, ni dans l'Yadjoush, ni dans l'Atharvan, ni dans le Sâma-Véda sans tache. Que l'ascète contemple donc par un grand vœu, sire, cet être éternel, ou dans lui-même, ou dans son âme (1). 1,711.

» Il ne peut être achevé au-delà de l'obscurité : la mort s'enfuit au temps du trépas loin de lui ; sa forme est aussi menue que le fil d'un rasoir, elle est aussi grande que les montagnes. 1,712.

» La terre, l'ambroisie, les mondes, la science sacrée, la gloire, tous les êtres sont nés ; donc, ils vont ici à la mort. 1,713.

» Les poètes disent que la santé, la renommée de l'éloquence, élevée à son comble, sont elles-mêmes soumises au changement. Ceux, qui savent que ce monde entier est fondé sur l'instabilité, sont des Immortels. 1,714.

» Le chagrin, la colère, l'avarice, l'amour, l'orgueil, la paresse, l'envie, la sottise, les *vains* projets, la *folle* compassion, la médisance et le blâme *irréfléchi* : voilà

(1) *Rathandara*, c'est le *Sâma-Véda*, suivant le dictionnaire : *arhadratha* n'existe nulle part sous la forme du composé : ce sont deux mots à étudier ; je soumets mon explication au jugement des hommes savants.

douze grandes fautes, qui entraînent les hommes à leur perte. 1,715—1,716.

» Ces vices tour-à-tour s'asseoient aux côtés de l'homme; et, possédé par eux, l'enfant de Manou à l'âme insensé arrête des résolutions criminelles. 1,717.

» L'homme, rempli de désirs, violent, léger en paroles (1), qui porte la colère dans son cœur, ostentieux, et qui se fait comme un devoir de la cruauté : ces six espèces de gens ne saluent pas la richesse, fût-elle même à leur portée. 1,718.

» L'homme inégal dans le combat d'amour, très-vain, qui se vante du don, qu'il a fait, avare, faible *d'esprit*, qui se loue beaucoup, qui hait toujours les femmes : ces sept, que je viens d'énoncer, ne sont pas cruels, mais ils ont des caractères vicieux. 1,719.

» Le devoir, la vérité, la pénitence, la répression des sens, l'absence de jalousie, la pudeur, la résignation, l'exemption d'envie, l'aumône, la science, la fermeté, la patience; voilà quels sont les douze grands vœux du brahme. 1,720.

» Qu'on donne à gouverner toute cette terre elle-même à celui, qui ne déchoira pas de ces douze vertus. Il faut savoir que la richesse n'appartient pas à celui, qui est sollicité par trois, par deux, par un seul même. 1,721.

» La répression des sens, dit-on, le renoncement au monde et la vigilance se tiennent dans eux comme une ambroisie. Telles sont les vertus des sages brahmes, les principaux du collége des brahmes. 1,722.

» On ne donne pas de louange à l'accusation d'un

(1) *Vadânya.*

brahme, qu'elle soit fondée ou non. Les gens, qui agiront de cette manière, seront les habitants du Naraka. 1,723.

» L'ivresse est accompagnée de dix-huit fautes, qui n'ont pas encore été dénoncées : la haine du monde, la contradiction, les paroles injurieuses, le langage téméraire, 1,724.

» L'amour et la colère, l'esclavage, les reproches, les délations, la perte des richesses, les procès, l'envie, la cruauté à l'égard des animaux, 1,725.

» L'envie, la joie, les discours outrageants, la perte de la raison, la calomnie. Le sage ne s'abandonnera donc point à l'ivresse ; car cette faute est toujours blâmée.

» Il faut accuser six fautes dans l'amitié : on se réjouit dans ce qui plaît, on s'afflige en ce qui déplaît. *L'un* demande ce qui peut lui être agréable, *l'autre* donne. Il faut donner ce qui ne doit pas même être demandé.

1,726—1,727.

» Cet homme sollicité aux sentiments purs est digne d'obtenir une épouse, des richesses propres et des fils désirés. Qu'ayant abandonné ses biens, il habite *dans un hermitage* : il ne jouit point ici au gré de ses désirs et l'œuvre tue son espérance. 1,728.

» Il est ainsi riche, vertueux, honnête, généreux : un homme tel est capable d'écarter les cinq éléments de ses cinq organes des sens. 1,729.

» Abondante, supérieure même, cette pénitence est complète. Fut-elle acceptée par le jugement des hommes, qui sont déchus de la qualité sattwa ? 1,730.

» Si les sacrifices augmentent par l'obstacle même apporté devant la vérité, c'est par la pensée de celui-ci, par la parole de celui-là, par l'action de cet autre. 1,731.

Digitized by Google

» L'absence de préméditation habite dans l'homme, de qui la résolution est bien arrêtée. Est-ce par la supériorité du brahme ? Pourquoi ? Écoute autre chose de ma bouche !

» Que *le brahme* enseigne cette grandeur illustre de la parole. Les poètes chantent les choses, qui sont sujettes au changement ; mais ceux, qui savent que tout ce monde consiste dans cette union *avec la mobilité* sont des Immortels. 1,732—1,733.

» N'offrez pas de libations, sire, ne sacrifiez pas, ne cherchez pas à triompher de la vérité par une œuvre bien faite. L'enfant, accompagné de la vérité, arrive à l'immortalité, sire, et, à l'heure de la mort, il ne conçoit aucun désir. 1,734.

» Que l'homme s'asseoie, solitaire, au-dessous de son maître, et qu'il n'en bouge pas, fût-ce seulement en pensée ; qu'il ne tienne nul compte du blâme ou de l'éloge, de la joie ou de la colère. 1,735.

» Se tenant là, prince guerrier, il pénètre dans Brahman, il le contemple dans les Védas. Je t'ai raconté, sage, suivant l'ordre, toutes ces choses. » 1,736.

Sanatsoudjâta ensuite de chanter cet hymne.

« Les Dieux honorent le grand Çoukra à la haute renommée, qui illumine les étoiles : le soleil resplendit même par lui. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,737—1,738.

» C'est de Çoukra, que vient la puissance de Brahma ; c'est par Çoukra que Brahma s'accroît ; Çoukra, semant la chaleur, échauffe les étoiles, sans brûler. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,739—1,740.

» Le soleil entre dans l'atmosphère, au milieu des eaux, pour le bien des ondes de l'élément liquide ; il

nourrit de ses rayons, sans jamais se lasser, le ciel et la terre. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat.

» Çoukra soutient ces deux Divinités, le ciel et la terre, les plages célestes, le monde entier ; de lui, sortent les points cardinaux et les fleuves ; par lui, sont créées les grandes mers. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat.

1,741—1,742—1,743—1,744.

» Des coursiers aux travaux impérissables se tiennent entre les roues de son char, toujours en mouvement ; ils promènent dans le ciel ce divin, cet indestructible souverain des comètes. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,745—1,746.

» Sa forme n'a rien, qui lui ressemble. Personne n'a jamais vu ce sage ni de ses yeux, ni de son cœur, ni de sa pensée, ni de son âme. Ces *chevaux* sont *l'attelage* de la vérité. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat.

1,747—1,748.

» Ils boivent ce fleuve (1), composé de douze branches, et qui roule dans le ciel : considérant ses *eaux de* miel, ils parcourent sa nuit ici-bas. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,749—1,750.

» La *lune, semblable à* l'abeille, qui a recueilli son miel, boit la moitié du mois. Isha a fait du beurre clarifié l'oblation propre à toutes les créatures. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,751—1,752.

» *Les soucis* volent sur ce figuier religieux, aux feuilles d'or, et de là, changés en oiseaux, ils se répandent sur toutes les plages. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,753—1,754.

(1) *L'année*, sans doute, où sont contenus *douze mois*.

» Ils extraient les pleins du plein, ils font les pleins avec le plein, ils ôtent les pleins du plein, et il reste encore plein (1). Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,755—1,756.

» Le vent sort de lui, il est soumis à lui ; Agni et Soma viennent de lui ; en lui s'étend le souffle de vie. Défense à nous de révéler ceci et cela. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,757—1,758—1,759.

» Le souffle de vie boit l'esprit émané du Très-Haut, la lune boit le souffle de vie, le soleil boit la lune, et le second *de la triade ou Vishnou* boit le soleil. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,760—1,761.

» Un cygne, qui sort de l'onde, lève un seul pied ; s'il en est ainsi, la mort et l'immortalité ne peuvent toujours être. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,762—1,763.

» L'âme de l'homme a la mesure du pouce, elle vient toujours par l'union avec le phallus. Les insensés ne voient pas resplendir l'éternel Isha, le premier *de tout*, le substitut *de tous les Dieux*. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,764—1,765.

» Qu'ils aient tort ou raison, cela paraît égal entre les hommes. Délivrés de la mort ici-bas, ils obtiennent une source de miel, semblable à l'immortalité. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,766—1,767.

» En possession de l'un et l'autre monde par la science, l'homme s'avance alors vers l'oblation, l'offrande non

(1) Les agents de la nature retirent les heures, les jours, les mois, les années et les siècles du sein de l'éternité, qui, après cette soustraction faite, n'en est pas moins l'éternité pleine.

consacrée et l'agnihotra. Que la *Déesse* Saraswati ne place pas sur toi la frivolité : mais que la science te soit donnée ! Les hommes sages obtiennent la science. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,768—1,769.

» L'homme magnanime, qui a les formes de *la science* (1), avale le feu. Quiconque sait qui est cet homme, ne verra point en ce monde périr sa richesse. Les Yogis contemplent l'éternel Baghavat. 1,770—1,771.

» Qu'il prenne son vol, après avoir étendu un millier de mille ailes, et, s'il a la rapidité de la pensée, qu'il se transporte au milieu du centre *des mondes !* Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1772—1,773.

» Un miroir ne peut contenir ses formes, mais ceux, de qui l'âme est très-pure, le contemplent dans eux-mêmes. Le sage vertueux n'est pas tourmenté dans son âme ; ceux, qui s'en vont habiter les bois, sont des Immortels. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,774—1,775.

» Les mortels se cachent dans leur conduite, dans leur science, comme les serpents dans leurs trous. Les hommes perdent l'esprit à cause d'elles ; c'est ainsi que la crainte égare la route des gens à l'âme perplexe. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,776—1,777.

» Que je ne sois pas toujours sous le poids d'une mauvaise action ! On ne peut mourir ! On ne peut être exempt de mourir ! D'où me viendra l'immortalité ? Dans le mensonge de la vérité, qu'unit un lien semblable à la vérité, la matrice de la vertu et du vice est une ! Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,778—1,779.

(2) *Aivanroûpa.*

» La *cause suprême* (1) n'est pas vue égale au milieu des hommes, ni par le bon, ni par le méchant. Que l'homme, doué de ces vertus, sache qu'elle est égale à l'ambroisie; qu'il aspire donc à ce nectar. Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat. 1,780—1,781.

» Les paroles injurieuses ne font pas sécher son cœur. Il récite les prières, il célèbre l'agnihotra. Daigne la *Déesse* Saraswati ne pas imposer l'insignifiance à nos paroles! Les sages obtiennent la science pour la consacrer à Dieu (2). Les Yogis contemplent l'éternel Bhagavat.

1,782—1,783.

» Quiconque se voit ainsi lui-même dans tous les êtres, pourquoi s'affligerait-il ensuite, quand les choses arrivent d'une autre manière *qu'il ne les voyait dans l'avenir*.

» De même que dans un grand puits, où les eaux affluent de toutes parts, tel il se dit adieu à soi-même dans tous les Védas. 1,784—1,785.

» Le Moi (3) a la taille d'un pouce; on ne voit pas cette grande âme, quand elle est entrée dans le cœur: c'est un surveillant infatigable, sans naissance, du jour et de la nuit. Le prophète, ayant porté ce jugement sur lui, reste assis dans la sérénité. 1,786.

» Moi, je suis la mère, le père, le fils, après lui; je suis l'âme de tout ce qui n'est pas *encore* et de tout ce qui est.

» Je suis l'ancêtre, le vieillard, le père et le fils, Bharatide: vous êtes de moi et de vous-mêmes; vous n'êtes pas de moi, et je ne suis pas de vous. 1,787—1,788.

» Moi-même, je suis l'espace; la cause de ma nais-

(1) *Aitad*.
(2) Asmai, *illi*, avec l'excellence, que les arabes donnent à ce pronom.

sance, c'est moi ; je suis uni aux vents (1) ; je suis impérissable, je suis la borne *de tout* ; je suis sans naissance, *je suis* le jour, la nuit ; je suis infatigable. Quand le poète inspiré est parvenu à ma connaissance, il reste assis dans la sérénité. 1,789.

» Cet Immortel, plus petit qu'un atôme, veille en tous les êtres. On sait que ce père de toutes les créatures est placé dans une fleur de lotus. » 1,790.

(1) Tous les Dictionnaires se taisent sur le mot *auta :* Böthlingk et Roth n'expliquent rien dans cette question : « *Auta* s, n, 4 u mit *d* und u. *Vâ, vayati* mit à, » se bornent-ils à dire ; cependant, ils m'ont inspiré la traduction, que je hasarde ici.

FIN DE L'ÉPISODE

ET DU CINQUIÈME VOLUME.

Digitized by Google

PETIT INDEX

DE QUELQUES MOTS PEU CONNUS DANS CE PRÉSENT VOLUME.

A

Astra, haute montagne mythologique, à l'occident de la terre, et derrière laquelle le soleil est supposé venir chaque jour se coucher.

Astra. Nous empruntons à la page 403 du huitième volume de notre Râmâyana cette fin de la note sur le mot *astra*, dont nous avions eu le bonheur de conjecturer si bien la signification que plus de soixante mille vers, traduits depuis lors, n'ont fait que la confirmer.

« C'était un talisman, une espèce de gris-gris, ordinairement une simple formule magique, qui, attachée à la flèche, ou prononcée en la décochant, devait lui communiquer toutes les vertus merveilleuses et surhumaines de son ordre, de sa nature et de son titre. »

D

Dema, de *dam*, d'où vient le *domare* des Latins. Appliqué aux organes des sens, ce mot veut dire l'action de les assujettir, de les dompter, de les mettre sous le joug de l'esprit.

M

Maâurvî. La corde d'un arc, de *mûrvâ*, espèce de plante grimpante, la *sanseviera zeylanica*, dont les fibres sont employées à la fabrication de ces cordes.

R

Rotchanâ ou gorotchana, brillante couleur jaune, employée par les Indous pour dessiner sur le front le *tilaka* ou la marque distinctive de la secte, à laquelle on appartient.

S

Sâvitrî. La sainte stance des Védas, personnifiée comme l'épouse de Brahma et métaphoriquement comme la mère des trois premières castes.

Aum ! Tatsavitusvarényam
Bhargo dévasya dhîmahi,
Yo nas pratchodayât !

T

Tapas. C'est le devoir, l'observance particulière de certaines choses : le tapas d'un brahme, c'est la science sacrée ; celui d'un kshatrya, c'est la protection des sujets ; le tapas d'un vaîçya, c'est l'aumône envers les brahmes, celui d'un çoûdra, c'est le service à l'égard de cette classe, celui d'un rishi ou d'un saint, c'est de faire sa nourriture de racines et d'herbes.

ERRATUM.

Page 5, 11e ligne, lisez : *la suite*.
Page 80, 10e ligne, au lieu de *voix*, lisez : *voie*.
Page 106, 4e et 5e alinéas. Il y a ici dans le texte irrégularité et confusion, lisez de cette manière la traduction rectifiée :

« Que l'archi-brahme veille à la conservation de nos feux perpétuels dans le palais du roi Droupada. Que les chefs

des cuisines et les cochers, prenant tous nos chars, s'en aillent promptement,..... »

Page 126, ligne 6e ; il est tombé un *a* du nom propre *Satyabhâmâ*.

Page 166, 9e ligne, au lieu de : *je suis maintenant....* lisez : *j'accompagne maintenant les pas....*

Même page, 22e ligne ; *car Virâta*, il faut : *quoique Virâta....*

Page 180, ligne 29e : *de l'assemblée*, lisez : *de la salle*.

Page 210, ligne 28e. Le compositeur a omis la première syllabe du mot *puissante*.

Page 221, 24e ligne, lisez : *nul cocher n'était égal....*

Page 244, ligne 13e, un *g* pour un *y*, lisez : *Ghoshayatrâ*.

Page 252, 9e alinéa, lisez-le de cette manière : « Devenu pour elles un digne vase, comme un vertueux brahme, que le fils de Kounti..... »

Page 271, 15e ligne, il faut lire : *aussitôt qu'il voit....*

Page 272, 27e ligne, lisez : *Souyodhana*.

Page 300, 4e ligne, il faut : *les maîtres de....*

Page 306, 19e ligne, inadvertence ! Lisez : *ces traits, dirigeant....*

Page 322, ligne 21e, le mot convenable, c'est : *Il fit disparaître*.

Page 357, ligne 28e, au lieu de : *Ta majesté*, mettez : *Ta sainteté*.

Page 359, 6e alinéa ; lisez-le ainsi :

« Alors que Krishna, le meurtrier de Madhou, accompagné de tous les Vrishnides, les Andhakas et les Bhodjas par centaines, s'en fut retourné à Dwâravatî avec Baladéva. »

Page 360, ligne 3e, supprimez le mot en italique, *Baladéva*, et lisez : *s'était éloigné d'eux avec....*

Page 370, ligne 28e, au lieu de *que je vous*, lisez : *qu'il m'inspire*.

Page 373, 17e ligne, au lieu de *faveur*, lisez : *ta récompense*.

Page 376, ligne 26e, lisez : *reste cet Être*, qui a....

Même page, dernière ligne. Il doit y avoir là une faute du calligraphe ; lisez donc : *buvait la sourâ*.

Page 422, ligne 26e, il faut lire : *ce qui serait faute, comme une tache de collyre, brille en vous ainsi....*

Page 431, 18e ligne, correction oubliée : *tu n'aurais pas...*

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

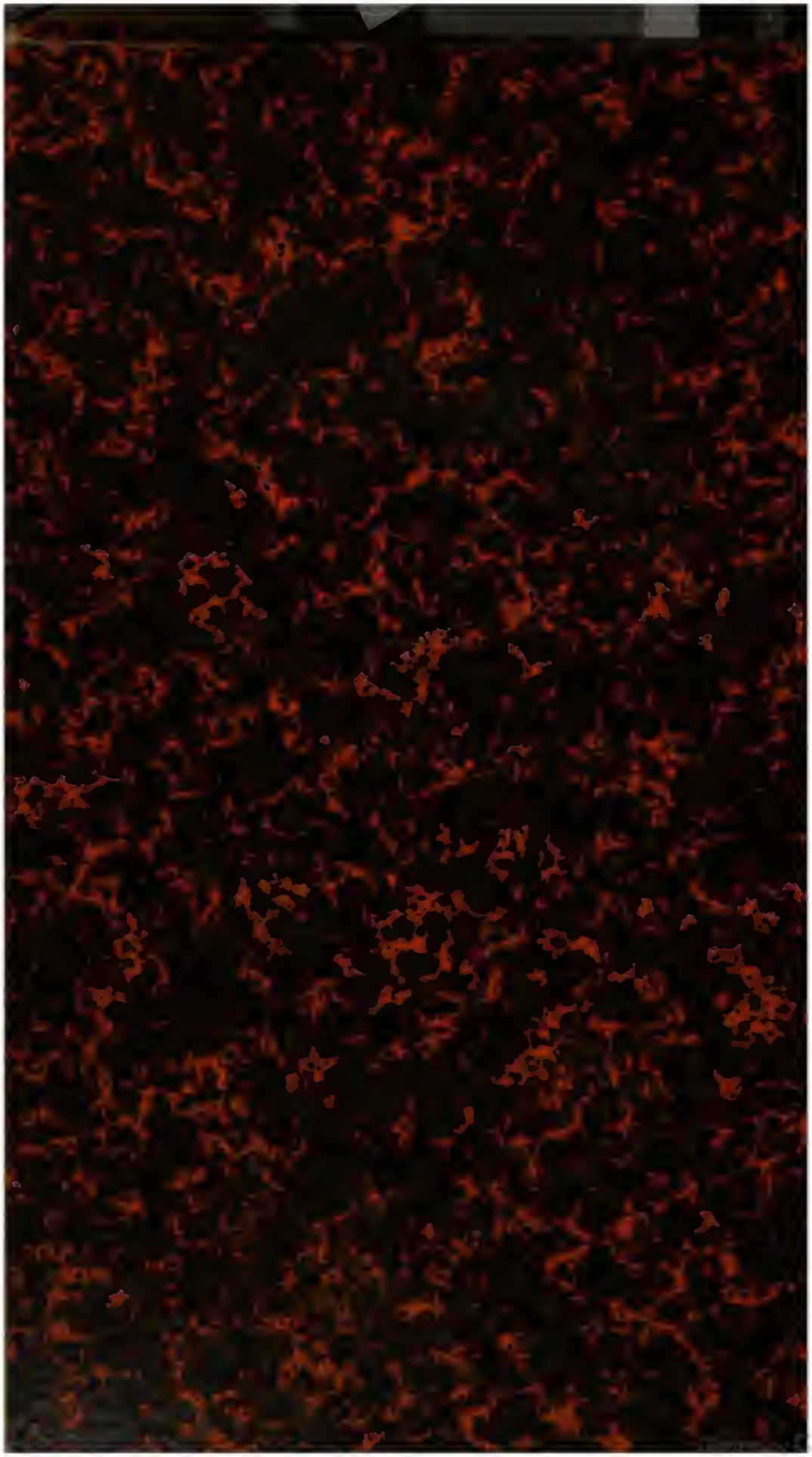
CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

Chapitres :	Pages :
Avertissement	1
La grandeur d'âme de l'épouse fidèle à son vœu.	1
Les boucles-d'oreilles enlevées	33
Le chapitre de l'Aranéya	65
LE CHANT DE VIRATA.	
Le choix des métiers	97
L'observation de la chose convenue	134
La mort de Kitchaka	140
L'enlèvement des vaches	188
Le mariage	331
L'YOUDYOGA-PARVA.	
Le récit de Çalya	345
L'ambassade de Sandjaya	407
La veillée dans la nuit	456
L'épisode de Sanatsoudjâta	528

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

99 531180

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google